NAZIONALE
B. Prov.
1144
BIBLIOTECA
VITT. EM III
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XXI

Palchetto I

Num.° d' ordine 45

B. Prov. III 1144

HISTOIRE MODERNE.

TOME QUINZIEME.

382
G1225

HISTOIRE
MODERNE

DES CHINOIS, DES JAPONNOIS, des Indiens, des Perſans, des Arabes, des Turcs, des Grecs, des Africains, des Ruſſiens & des Américains.

Pour ſervir de ſuite à l'Hiſtoire ancienne de M. ROLLIN.

Continuée par M. RICHER depuis le VIII. vol.

Nouvelle Édition, revûe & corrigée.

TOME QUINZIEME,

CONTENANT la ſuite de l'Hiſtoire des Américains.

Trois livres relié.

CROZAT

A PARIS,
Chez la Veuve DESAINT, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXXV.
Avec Approbation, & Privilège du Roi.

HISTOIRE DES AMÉRICAINS.

SUITE DU CHAPITRE III.

ARTICLE II.

Côte Orientale du Bréſil.

IL y a neuf Capitainies le long de cette côte, qui s'étend l'eſpace de dix-huit dégrés de latitude, depuis le Cap *Saint-Roc* au Nord, juſqu'à celui de *Frio* au Midi.

§. I.

Capitainie de Rio-Grande.

C'EST la première des neuf Capitainies qui compoſent la côte orientale du Bréſil, en prenant du Nord au Midi. Elle eſt bornée au Nord par celle de Ciara, & au Midi par celle de Paraïba. Elle peut

avoir cinquante-cinq lieues d'étendue ſur le bord de la mer. Elle tire ſon nom d'un fleuve qui l'arroſe, & auquel les Portugais ont donné le nom de *Rio-Grande*; les naturels du pays le nomment *Poteingi*. Son embouchure eſt par cinq dégrés trente minutes de latitude auſtrale. L'entrée en eſt difficile; mais, en avançant dans l'intérieur, il devient plus agréable.

La Capitainie ne contient pas un grand nombre de Portugais: ils n'y ont qu'une Fortereſſe & un Bourg, qui ſont ſitués au cinquième dégré cinquante minutes de latitude auſtrale, & vers le dix-ſeptième de longitude occidentale. On cultive beaucoup de ſucre dans ce canton, & on y nourrit une aſſez grande quantité de beſtiaux. Les Indiens y ſont fort rares: la plupart ont été détruits par les Portugais, & le reſte s'eſt retiré chez les Tapuyras.

On y trouve de fort belles ſalines qui portent le nom de *Guamaré*. Ce canton eſt environné de Nations barbares, qui ont juré une haine implacable aux Portugais.

Les François entreprirent de s'y établir vers la fin du ſeizième ſiécle; mais le Roi d'Eſpagne, alors en poſſeſſion du Portugal, ne voulut pas ſouffrir de ſi dangereux voiſins: il envoya ordre à Feliciano Cuello de Carvalho, Gouverneur de Paraïba, de les écarter: il y réuſſit, conſtruiſit un Fort ſur le bord du fleuve Rio-Grande, & fit de ce canton une Capitainie Portugaiſe.

Les Hollandois partirent en 1631 de Fernambuc pour s'emparer de ce Fort;

mais il étoit ſi bien gardé, qu'ils ne purent même en approcher.

§. II.

Capitainie de Paraïba.

CETTE Capitainie tire ſon nom du fleuve Paraïba. Elle eſt ſituée entre celle de Rio-Grande, qui la borne au Nord, & celle Tamaraca qu'elle a au Midi : au Levant elle s'étend environ trente-cinq lieues ſur le bord de la mer. Le fleuve Paraïba entre dans la mer du côté de l'Eſt, par une aſſez grande embouchure. Il renferme une île oblongue, qui eſt toute couverte d'arbres ſur ſa pointe méridionale. Les François y avoient conſtruit un petit Fort que les Portugais ont aggrandi. Le fleuve eſt ſi rempli de rocs & de ſables, qu'il eſt très-difficile de le remonter. La ville de *Paraïba*, ou *Philippea*, eſt ſituée ſur ſa rive méridionale, dans une ſorte d'anſe, à trois lieues de la mer : les vaiſſeaux marchands peuvent cependant y arriver. Elle eſt aſſez peuplée & très-bien fortifiée.

Tout le terroir de cette Capitainie eſt très-fertile & aſſez agréable. On y trouve, en pluſieurs endroits, du bois de teinture, même quelques mines d'argent, principalement dans un canton que les Indiens nomment *Tayouba*. Ceux qui habitent cette partie du continent, s'appellent *Petivarés*. Ils vivoient dans une étroite alliance avec les François, & ont inſenſiblement pris la même conduite avec les Portugais : mais ils ont pour voiſins des peuples barbares,

nommés les *Figuarés*, avec leſquels ils ſont continuellement en guerre.

§. III.

Capitainie de Tamaraca ou *Itamaraca.*

CETTE Capitainie paſſe pour très-ancienne : mais le voiſinage de Fernambuc & de Paraïba, l'a fait tomber dans l'obſcurité. Elle eſt ſituée entre celle de Paraïba au Nord, & celle de Fernambuc ou d'Olinde au Midi. Elle n'a pas plus de vingt lieues de côte. Elle tire ſon nom de l'*Iſle de Tamarca*, ou *Tamarica*, qui eſt ſéparée du continent par un canal fort étroit, & dont la longueur eſt d'environ trois lieues, ſur deux de large. La Popeliniere, dans ſon Livre de trois Mondes, prétend que cette Capitainie fut d'abord poſſédée par les François, & que les Portugais la leur enleverent. Il y a un Port voiſin de l'île qui conſerve encore le nom des *Premiers* : les Portugais le nomment *Porto dos Franceſes.*

L'île n'eſt qu'à cinq milles de la ville d'Olinde. Elle a au Sud un aſſez bon Port : il eſt défendu par une autre Port ſitué ſur le haut d'une colline. Cette île & la partie du continent qui porte ſon nom, appartiennent aux Comtes de *Monſanto*, qui en tirent annuellement un revenu de trois mille ducats, par les moulins à ſucre qu'ils y ont établis.

§. IV.

Capitainie de Fernambuc.

CETTE Capitainie a au Nord celle de

Tamaraca, & eſt ſéparée au Midi de celle de Seregipé, par la rivière de Saint-François. Elle eſt bornée au Levant par la côte de la mer du Nord, qui s'étend environ l'eſpace de cent lieues du Nord-Eſt au Sud-Oueſt. Elle n'a pas de limites réglées au Couchant, où elle s'étend dans les terres, & où l'on trouve de fort belles plaines. Cette Capitainie eſt une des plus riches du Bréſil, &, ce qui en eſt la ſuite, une des plus peuplées: outre la quantité prodigieuſe de ſucre, il y a de beaux pâturages où l'on nourrit de nombreux troupeaux. C'eſt de cette contrée que l'on tire la plus grande partie de ce bois de teinture que l'on nomme *Bois de Bréſil.*

Olinde, ville.

Il y a pluſieurs villes & un nombre aſſez conſidérable de bourgs. La Capitale eſt Olinde: cette ville eſt bâtie dans un lieu beaucoup plus élevé que le rivage de la mer: elle renferme pluſieurs collines dans ſon enceinte. Sa ſituation eſt ſi bizarre, que toute l'induſtrie humaine ne pourroit la fortifier. Entre ſes édifices publics, on diſtingue un Collége qui avoit été fondé pour les Jéſuites par le Roi Sébaſtien. Il eſt ſur la pente d'une fort agréable colline: on y enſeignoit les ſciences aux jeunes gens du pays; même à lire & à écrire aux enfans. Vis-à-vis eſt un Couvent de Capucins; celui des Religieux de Saint Dominique eſt preſque ſur le rivage. Les Bénédictins en ont un dans la partie ſupérieure de la ville. Il eſt ſi bien fortifié par la nature, qu'il en fait la principale défenſe. Il y a encore dans cette ville un Couvent de Religieuſes, ſous le titre de *Notre-Dame*

de la Conception; deux Paroiſſes, l'une dédiée à Saint Sauveur, l'autre à Saint Pierre. Celle de Saint Pierre fût érigée en Evêché, ſous la Métropole de San-Salvador, en 1676. Il y a un Hôpital nommé *de la Miſéricorde*; il eſt ſitué preſqu'au milieu, ſur une haute colline, au pied de laquelle eſt une autre Egliſe qui porte le nom de *Noſtra Senora del Gonparo*; l'Egliſe de Saint Jean, celle de Notre-Seigneur de la Gouadeloupe, & deux autres hors des murs: ce ſont Notre-Seigneur de Monte & Saint Amaro. On ne compte que deux mille habitans Portugais à Olinde; mais il y a un fort grand nombre d'eſclaves & d'Indiens de l'un & de l'autre ſexe. Il n'y a cependant point d'établiſſemens au Bréſil où les vivres & les autres néceſſités de la vie ſoient ſi rares: on les y apporte des autres cantons; des îles Canaries & du Portugal même.

Le Port d'Olinde eſt petit & peu commode. D'ailleurs il eſt tellement fermé par une chaîne de rochers & de bancs, que les vaiſſeaux marchands n'y peuvent entrer que par un canal fort étroit. Le baſſin, qui reçoit une petite rivière, eſt éloigné de plus d'une lieue de la ville; mais il a ſur ſes bords une eſpèce de fauxbourg, dans lequel on a bâti des magaſins pour le ſucre & les autres marchandiſes, avec un petit Fort à l'entrée même du canal, lequel, joint à la diſpoſition naturelle des lieux, rend l'accès du Port preſqu'inacceſſible. Les Hollandois s'emparerent de cette ville en 1630, & y commirent beaucoup de dégât. Les Portugais la reprirent au bout de quelques années.

A côté de la ville paſſe une rivière nommée *Bibiribi* : elle tombe entre le continent & le canal, où elle forme une petite île nommée *Vaaz*.

Le bourg de *Caraſu* eſt ſitué à quatre ou cinq lieues d'Olinde. Il fut d'abord habité par de pauvres artiſans Portugais qui vivoient de différens métiers, ou de la coupe du bois de teinture : mais lorſque les Hollandois ſe furent emparés d'Olinde, ils ſe retirerent dans la ville, eſpérant faire avec eux plus de profit qu'ils n'avoient fait avec les Portugais. On peut pénétrer de Caraſu à la mer, par une petite rivière qui deſcend du canton de Tamaraca. Le bourg de Caraſu.

A neuf ou dix milles d'Olinde, on trouve le bourg d'*Amatta do Braſil*. Il eſt très-peuplé : ſes habitans font leur principale occupation de couper du bois de teinture, & d'en tranſporter beaucoup à la mer.

San-Laurenzo eſt un autre bourg ſitué entre Amatta & Olinde. On y fait de très-bon ſucre & en très-grande quantité. On y compte quatre moulins qui ſont toujours occupés. Ce canton eſt très-agréable par la verdure & par la fertilité des campagnes. Pour qu'il ne reſte rien à déſirer aux habitans, la pêche y eſt fort abondante.

Les Hollandois y firent des ouvrages conſidérables pendant le tems qu'ils en furent les maîtres, &, joignant l'art à la nature, ils le rendirent preſqu'inacceſſible.

§. V.

Capitainie de Seregipé.

La rivière de Saint-François borne

cette Capitainie au Nord, & la ſépare de celle de Fernambuc. Au Sud-Oueſt de la rivière de Seregipé, elle a celle de la Baie de tous les Saints. La rivière de Seregipé la traverſe dans ſon milieu du Nord-Eſt au Sud-Eſt, & lui donne ſon nom. Cette Capitainie peut avoir ſoixante-quinze lieues de côte qui court du Nord-Eſt au Sud-Oueſt. Sa capitale, qui porte auſſi le nom de *Seregipé*, eſt ſituée dans les terres, à ſept lieues de la côte, vers le douzième dégré de latitude auſtrale, & le vingtième dégré trente minutes de longitude occidentale. Ce pays eſt très-fertile & aſſez peuplé.

§. VI.

Capitainie de Bathia, ou *de la Baie de tous les Saints.*

CETTE Capitainie eſt appellée *Bathia de Todos Santos*, Baie de tous les Saints, ou *Bathia*, Baie par excellence, à cauſe de ſa ſituation, qui eſt ſur une fort grande baie. Elle eſt à trente lieues au Nord d'Ilheos & à cent de Fernambuc au Sud, par les treize dégrés de latitude auſtrale. La baie n'a pas plus de deux lieues & demie de large; mais elle ſe diviſe en pluſieurs anſes, qui ſont cauſe qu'elle pénétre à plus de quatorze lieues dans les terres. Elle contient quantité d'îles grandes & petites. Il y deſcend, de l'intérieur des terres, trois grands fleuves, qui ſont le *Pitange*, le *Gereſippe* & le *Cachocira*. Elle en reçoit en outre pluſieurs autres petits, qu'il eſt inutile de nommer.

La plus grande des îles eſt la plus exté-

ieure : elle porte le nom de *Taperica* : ſa orme eſt oblongue ; mais elle eſt ſi peu onſidérable, que nous ne croyons pas levoir en faire la deſcription.

Les Portugais ont des habitations à plus le cinquante lieues dans les terres, vers e Couchant. La ville de *San-Salvador*, qui n eſt la capitale, même de tout le Bréſil, ſt ſituée vers le douzième dégré cinquante minutes de latitude méridionale, & le vingt-deuxième de longitude occilentale. Elle eſt grande, riche & bien peulée. Elle s'étend ſur une colline de quatre-ingt toiſes de hauteur, à deux cens pas le la Baie de tous les Saints. Cette coline eſt ſi eſcarpée du côté de la mer, u'on eſt obligé de ſe ſervir de grues pour aire monter les marchandiſes du port à la ille. Au bas de San-Salvador, on trouve les Fauxbourgs qui s'étendent juſqu'au ort. Sa ſituation étant dans un terrain négal, eſt cauſe qu'on ſe ſert de Negres, u lieu de voitures, pour le tranſport des narchandiſes, & on y en compte plus de uinze mille : d'ailleurs les rues ſont étroies & tortueuſes. Les gens de conſidéraion s'y font porter en palenquin. La ville ſt fort commerçante, principalement en ſclaves de Guinée. Les maiſons ſont haues & preſque toutes bâties de pierres de aille ou de brique. Pluſieurs des familles ui l'habitent ſont de race Juive. Les haitans paſſent en général pour être volupueux, vains, pareſſeux, jaloux, & vinlicatifs, quoiqu'ils affectent à l'extérieur ne grande dévotion. Les principaux d'enr'eux ſont civils & affables ; mais le bas euple y eſt fort arrogant.

Toutes les Egliſes ſont fort ornées & très-riches en argenterie, principalement la Cathédrale de Saint-Sauveur, qui fut érigée en Evêché vers l'an 1552, & en Archevêché en 1696, avec trois Suffragans dans le Bréſil. Le Pape Bénoît XIV y en ajouta trois autres en 1745, ſavoir l'Evêché de *Para*, celui de *Saint-Paul* & celui de *Marianna*.

La ſeconde Egliſe de San-Salvador eſt celle de l'Abbaye de Saint-Sébaſtien, chef-lieu de la Congrégation des Bénédictins du Bréſil. Les Jéſuites y avoient un College & un Noviciat pour leur Province du Bréſil. La ſacriſtie du College eſt un bâtiment magnifique : l'Egliſe eſt vaſte, riche & très-bien ornée. Les autres Maiſons Religieuſes ſont les Carmes, les Cordeliers, les Capucins, qui ſont partie François partie Italiens, & les Récolets. Il y a deux Couvens de filles, dont l'un eſt de Sainte Claire.

La ville & le port de San-Salvador ſont défendus par trois Châteaux, dont le principal eſt celui de Saint-Antoine. Le Vice-roi du Bréſil, la Cour ſupérieure du pays, les Officiers Royaux & la Cour des Monnoies réſident dans la ville, qui eſt aſſez bien fortifiée d'ailleurs : il y a toujours une bonne garniſon. Les Hollandois la prirent & la pillerent en 1623, mais les Portugais la reprirent l'année ſuivante.

La ſeconde ville de cette Capitainie eſt nommée *Paripe*, & eſt à quatre lieues de Saint-Sauveur. On place une troiſième ville dans la même Capitainie, entre Bathia & Fernambuc : quelques Voyageurs

nomment *Seregipé del Rey*. On y va par ne petite rivière qui n'a pas plus de trei- palmes d'eau dans la plus haute marée. lle eſt à dix ou onze lieues du fleuve oyal, vers le Nord, & à ſept de celui Saint-François au Midi.

Le Bréſil n'a point de Province plus che & plus peuplée que celle de Bathia. e terrain y eſt fertile en cannes de ſucre, bac, coton, riz, maïs & manioc. Il y a e beaux pâturages où l'on nourrit une ſi rande quantité de beſtiaux, que la viande eſt à un très-bas prix; mais il y a un rand nombre de fourmis & d'inſectes qui évorent les fruits & les légumes. Le ays eſt arroſé par un grand nombre de ivières. Il y en a ſix aſſez conſidérables ui ont leur embouchure dans la Baie de ous les Saints. Les bords de ces rivières ont couverts d'un grand nombre d'habi- ations, où l'on jouit d'un air pur & ſe- ein, malgré la proximité de la ligne, arce qu'il eſt rafraîchi par les vents, & u'il y a beaucoup de ruiſſeaux & de ontaines d'une eau très-claire, enſorte u'il n'y a pas de Gouvernement qui ſoit lus peuplé & plus riche.

§. VII.

Capitainie d'Ilheos.

Cette Capitainie eſt ſéparée de celle de tous les Saints par la rivière *das Comtas*. Elle eſt bornée au Midi par celle de *Porto-Seguro*. Elle peut avoir cinquante lieues de côte, qui s'étendent du Midi au Nord. Elle eſt arroſée par pluſieurs ri-

vières & habitée par différentes Nations ſauvages, parmi leſquelles il y en a beaucoup qui ſont errantes, & quelques-unes qui ſont antropophages. Elle prend ſon nom d'une rivière qui le donne auſſi à la Capitale, qui eſt ſituée à cinquante lieues, & au Midi de San-Salvador, & à autant, au Nord, de Porto-Seguro, vis-à-vis d'une Baie, à l'embouchure de la rivière, vers le douzième dégré quarante minutes de latitude méridionale. Il y a environ deux cens familles Portugaiſes. On y trouve trois Bourgades qui ſont encore peuplées de Portugais. A ſept lieues dans les terres, eſt un lac aſſez poiſſonneux; mais il eſt rempli de crocodiles. Il en ſort une rivière qui eſt ſi étroite, qu'à peine les canots y peuvent paſſer. Ses eaux s'enflent comme celles de la mer, lorſqu'elles ſont agitées par les vents. Il peut avoir trois lieues en longueur & en largeur, & quinze braſſes de profondeur.

On trouve dans cette Province des arbres, d'où la moindre inciſion fait découler un baume, auquel on attribue de merveilleuſes vertus. Depuis que les Portugais ſont dans le pays d'Ilheos, il s'eſt peuplé d'une Nation barbare, chaſſée, ſans doute, de ſon propre pays, & plus blanche que le commun des Indiens; mais ſi belliqueuſe & ſi cruelle, que la Colonie en a toujours eu beaucoup à ſouffrir. On remarque qu'ils dédaignent de ſe faire de nouveaux établiſſemens, qu'ils n'habitent jamais deux jours le même lieu, & qu'étant dans les champs & les forêts, ils n'ont point d'autre lit que la terre.

Leurs arcs ſont maſſifs & leurs fléches d'une longueur extraordinaire. Le Pere Yarric aſſure que leur barbarie va juſqu'à manger leurs propres enfans. Cette Province ſeroit une des meilleures du Bréſil, ſi le voiſinage de ces barbares n'empêchoit de la cultiver.

§. VIII.

Capitainie de Porto-Seguro.

CETTE Capitainie eſt bornée au Nord par la rivière de *Santa-Cruz* qui la ſépare de celle d'*Ilheos* : une autre rivière la ſépare au Midi de *Spiritu Santo*. Elle eſt par les ſeize dégrés trente minutes de latitude auſtrale. Elle peut avoir au Levant quatre-vingt lieues de côte qui court du Nord au Midi. Il y a dans cette Capitainie trois villes Portugaiſes, qui ſont *Saint-Amaro*, *Santa-Cruz* & *Porto-Seguro*.

Celle de Porto-Seguro, qui eſt la capitale de la Capitainie, a été conſtruite au haut d'un rocher blanchâtre, vis-à-vis duquel la terre eſt fort haute du côté du Nord ; mais, du côté oppoſé, le terrain s'applanit & forme, par dégrés, un rivage ſablonneux. Celle de Sainte-Croix eſt éloignée de celle-ci d'environ trois lieues, ſur un autre Port qui ne peut recevoir que de très-petits vaiſſeaux.

Cette Capitainie appartient au Duc d'Aveyra. Le commerce des habitans conſiſte à porter par mer dans les autres Provinces du Bréſil, des vivres de toute eſpèce que leur terre produit avec une extrême abondance. C'eſt à peu de diſtance de cette

Capitainie que commencent les écueils nommés *Abrolhos*, & qui s'étendent fort loin en mer, ſans qu'on en ait encore pu fixer les bornes. Ils ſont la terreur des Pilotes, principalement dans les Navigations aux Indes Orientales. On y a découvert cependant pluſieurs canaux qui fourniſſent un paſſage, mais non ſans danger. A ſix ou ſept lieues du continent, on rencontre quatre petites îles, que les Portugais nomment *Monte de Piedras*, *Ilha Seca*, *Ilha dos Paſſeros*, & *Ilha de Meo*. Les deux premières ſont extérieures, & laiſſent à l'Oueſt le canal navigable : les deux autres, qui ſont intérieures, peuvent être rangées des deux côtés, mais avec une extrême attention. En général, les écueils nommés *Abrolhos* ſont couverts de mer haute, ou ne paſſent point la ſurface des flots. De mer baſſe, on découvre leur pointe, ce qui diminue beaucoup le danger.

Les Hollandois qui viſiterent cette côte, & qui pénétrerent même dans le continent, n'y trouverent que de vaſtes ſolitudes, des terres preſqu'inacceſſibles, & des fleuves extrêmement poiſſonneux.

Alvaro Cabral, aborda ſur cette côte en 1500, y trouva un bon Port qu'il nomma *Porto-Seguro*. Ce nom fut auſſi donné à la ville qu'on bâtit tout auprès. Elle contient environ deux cens familles Portugaiſes. Sa ſituation eſt, comme on l'a dit, ſur le ſommet d'une montagne qui s'applanit & ſe termine au rivage de la mer. Il y a une vingtaine de villages rem-

is d'Indiens convertis : mais ce pays ſe peuple continuellement, parce qu'il eſt is ceſſe expoſé aux incurſions d'un Peue barbare nommé les *Guaymans*. On aſre qu'ils ſont antropophages, & qu'ils vorent tous ceux qu'ils peuvent attrar. Ce pays ſeroit en général très-fertile l étoit bien cultivé.

§. IX.

Capitainie de Spiritu Santo.

ELLE eſt ſituée par les vingt dégrés de titude auſtrale, à ſoixante lieues au ord de Rio Janeiro, & à cinquante au id de Porto-Seguro. On n'y compte ière plus de deux cens familles Portuiſes. Cette Capitainie eſt regardée come la plus fertile du Bréſil : il n'y manue rien de ce qui eſt néceſſaire à la vie. es forêts ſont remplies de toutes ſortes 'animaux, les rivières d'une quantité inoyable de poiſſon, & les terres, arroes des plus belles eaux du monde, ne efuſent rien au travail de ceux qui les ultivent. Ses anciens Peuples, qui ſe ommoient *Margajats*, ont été long-tems ortels ennemis des Portugais : mais ils ſont apprivoiſés avec le tems, & ont it alliance avec eux.

Le Port de Spiritu Santo s'ouvre à l'Eſt ans une baie de médiocre grandeur, qui ontient pluſieurs petites îles, & dont la ôte ſeptentrionale eſt parſemée de rocs angereux. L'entrée du Port ſe fait reonnoître par une haute montagne qui ſt en forme de cloche, & que les Por-

tugais nomment *Alva* : elle ſert comme de but aux Pilotes. En avançant un peu, l'on découvre, ſur une hauteur eſcarpée, une tour blanche peu éloignée du rivage, & qui étoit autrefois celle d'une Egliſe nommée *Noſtra Senora de Penna*. Il y avoit dans ce lieu une petite ville, dont pluſieurs maiſons ſubſiſtent encore : elle ſe nommoit *Villa Veja*. Avant que d'y arriver, on trouve quelque difficulté à paſſer le col du Port, qui eſt reſſerré par une petite île oblongue, dont il part un banc de ſable : mais, après ce paſſage, la navigation eſt ſans danger. En entrant, à droite, on découvre un rocher qui s'éleve en forme de cône obtus : à gauche, ſur le bord même du rivage, eſt une montagne fort haute, que les Portugais nomment le *Pain de Sucre*, parce qu'elle en a réellement la forme. Il y a de l'autre côté un petit Fort quarré qui mérite peu d'attention. On arrive ainſi à la ville de Spiritu Santo, qui eſt ſituée au côté droit du Port, à la diſtance d'environ trois lieues de la mer : elle n'a ni foſſé ni mur. On voit dans ſa partie orientale un Monaſtère avec ſon Egliſe. Les Religieux qui y ſont établis ſont de l'Ordre de Saint Benoît. Vers le milieu de la ville eſt une autre Egliſe qui ſe nomme *San Franciſco*, & dans la partie orientale un Collége qui appartenoit autrefois aux Jéſuites. Cette ville eſt environnée de villages Indiens, dans leſquels on compte près de dix mille Indiens convertis. Celui qui porte le nom des *Trois Rois* eſt le plus nombreux. Les *Tapujas* & les *Apiapetanjas*, Indiens barba-

es du pays, cauſent beaucoup de mal aux 'ortugais, & n'ont jamais voulu faire 'alliance avec eux.

ARTICLE III.

Côte méridionale du Bréſil.

r A Côte du Bréſil, après avoir couru L du Nord au Sud, depuis la ville de an-Salvador juſqu'au Cap Frio, ſitué ers le vingt-deuxième dégré de latitude ıéridionale, court du Nord-Eſt vers le ud-Oueſt, juſqu'au trente-cinquième dé- ré de latitude. Nous donnons le nom de *ôte méridionale* à ce canton du Bréſil qui ontient trois Capitainies & la partie rientale du Paraguay, à la gauche du euve de Rio de la Plata, en remontant ers ſa ſource, parce que les Portugais en ſont emparés.

Quelques Géographes nomment ce pays *Guairinie* de la ville de *Guaira*, ſituée la gauche du Parana, vers le vingt- ıatrième dégré trente-cinq minutes de titude & le trente-ſeptième de longitude :cidentale. Cette ville avoit été fondée ır les Eſpagnols, qui l'appelloient *Cui- ıd-Réal*. Elle eſt ruinée. On aſſure que s Portugais poſſédent de riches mines or, d'argent & de diamans dans ce ıys.

Les trois Capitainies de cette partie du réſil ſont les ſuivantes.

§. I.

Capitainie de Rio Janeiro.

CETTE Capitainie eſt ſituée entre celle de Spiritu Santo, qui la borne au Nord, & celle de Saint-Vincent qu'elle a au Sud-Oueſt. Diaz de Solis, à qui l'on en attribue la découverte en 1525, la met à vingt-deux dégrés vingt minutes de latitude auſtrale. Les François s'établirent dans une des îles de cette Côte en 1555 & y bâtirent un Fort; mais les Portugais les en chaſſerent trois ans après, & donnerent le nom de *Rio Janeiro* à un grand Golfe que les habitans nommoient *Ganabara*. Il eſt environné de montagnes, peut avoir douze lieues de long ſur ſept ou huit de large. L'entrée de ce Golfe eſt défendue par pluſieurs Forts : elle eſt d'ailleurs très-difficile à cauſe de pluſieurs îles qui la bouchent. Il y a deux petites rivières qui s'y jettent : leurs bords ſont remplis de villages habités par les Naturels du pays. Ce canton eſt aſſez fertile en coton, en bois de Bréſil : mais il y a peu de ſucre.

La Capitale de cette Capitainie ſe nomme *Saint-Sébaſtien* : on l'appelle encore *Rio Janeiro*, du nom du Golfe ſur lequel elle eſt ſituée. Elle peut être au vingt-deuxième dégré 45 minutes de latitude auſtrale, & au vingt-ſixième de longitude occidentale. Elle eſt ſur la Côte occidentale du Golfe, à deux lieues de ſon embouchure, dans une grande plaine entourée de montagnes. Les Portugais la fon-

erent en 1558, & lui donnerent le nom
u *Roi Sébaſtien* qui régnoit alors en Por-
ıgal. Elle eſt fort bien bâtie ; les rues
ɔnt aſſez droites. Sa longueur eſt d'une
ɛmie lieue ; mais ſa largeur n'eſt que
ɛ dix à douze maiſons. Elle eſt partagée
ı trois parties. La haute contient la Ca-
ıédrale, qui fut fondée en 1676, ſous la
létropole de San-Salvador, & un Collé-
ɛ qui étoit autrefois dirigé par les Jé-
ıites. Ce Collége termine la ville de ce
ɔté. La baſſe ville comprend le fauxbourg
ıint-Antoine. La troiſième partie, qui
ɛtend depuis le château jusqu'à la baie,
t terminée par l'Abbaye des Bénédictins
ɛ la Congrégation du Bréſil : elle eſt
ès-belle, & eſt à l'extrêmité de cette
rtie, ſur une élevation. Les Cordeliers
les Carmes y ont des Couvens. Il y
en outre des Capucins qui s'occupent
des Miſſions. On accuſe les habitans,
ı ſont riches, de vivre dans la molleſſe
le libertinage, & d'être ſi pareſſeux &
indolens, qu'ils abandonnent tout le ſoin
leurs domeſtiques à des eſclaves Né-
es, outre les Indiens qu'ils emploient
x ſucreries. On prétend même que les
cléſiaſtiques Réguliers & Séculiers ne
ıt pas exempts de ces vices, & qu'ils
ajoutent une profonde ignorance. Le
ɔuverneur réſide dans cette ville. Elle
ɛſt pas fortifiée du côté de la terre :
ıis, du côté de la mer, elle l'eſt par
atre Forts qui défendent auſſi la baie,
qui n'empêcha pas les François de pren-
ɛ & de piller la ville en 1711. On fait
ɔnter à vingt millions la perte que les

Portugais firent dans cette occaſion.

Le Roi de Portugal établit en 1753 un Tribunal Souverain à Saint-Sébaſtien, pour juger en dernier reſſort, & par appel toutes les affaires du Bréſil.

Outre Saint-Sébaſtien, on compte quatre autres villes ou bourgs dans cette Capitainie. Sur la côte, à deux lieues du continent, eſt l'île *Grande* ou de *Saint-George*, ſituée près du Tropique auſtral. Elle eſt couverte de citroniers, d'orangers & de pluſieurs arbres inconnus en Europe. La pêche y eſt abondante. On y voit beaucoup de crocodiles. Les Portugais permettent aux vaiſſeaux François d'y relâcher. Les Braſiliens qui habitent ce pays, ſont un mêlange de différentes Nations, qui ſervent les Portugais avec une aveugle ſoumiſſion.

§. II.

Capitainie de Saint-Vincent.

La côte de la mer du Nord borne cette Capitainie au Sud-Oueſt, dans l'eſpace d'environ quatre-vingt lieues communes de France : elle a la Capitainie *Del Rey* au Midi, & elle eſt bornée au Couchant par le Paraguay. On aſſure qu'elle a près de quatre-vingt lieues d'étendue du Levant au Couchant dans ſa partie ſeptentrionale, où elle confine avec celle de Janeiro, & environ quarante dans la méridionale.

La principale ville de cette Capitainie eſt *Santos*, ſituée à quarante lieues de Rio Janeiro vers le Sud, à trois ou quatre

de

e la mer, dans une baie où les plus ;rands vaiſſeaux marchands peuvent mouil- er. On n'y compte pas plus de quatre- ingt maiſons. Les Anglois s'en empare- ent autrefois ſous la conduite du fameux *:andish*, en demeurerent maîtres pendant eux mois, & en enleverent une très-gran- e quantité d'or. Il y avoit alors, aux nvirons de la ville, trois moulins à ſucre. .a ville eſt fermée, du côté de la riviè- e, par un mur. Les habitans ſont un nêlange de Portugais & de Métifs. Il ' a une Egliſe Paroiſſiale, un Couvent e Bénédictins & un Collége de Jé- iites. L'entrée du Port ſe nomme *Barra- :ande*.

A trois ou quatre milles au Sud de antos, on trouve la ville de *Saint-Vin- nt* qui a donné ſon nom à la Capitainie, ont elle étoit autrefois la capitale : ais elle eſt aujourd'hui réduite à peu e choſe, parce que ſon Port n'eſt pas on.

En avançant dans le continent, on ouve les bourgs de *Tanſe* & *Cavane*, ibités par des Portugais : ils ſont renom- és pour la fertilité de leur terroir. Les rtugais donnent le titre de ville à une olonie nommée *Hitauhacin*. On en trou- deux autres au Sud de Saint-Vincent i ſont *Hangé* & *Cananée* : ils ne ſont acceſ- les qu'aux petits navires.

En continuant de remonter le fleuve Amaro on trouve, à trois lieues de San- s, de très-hautes montagnes, que les liens nomment *Piernabiacaba*, & qui tendent en longueur dans la forme d'une

côte de mer. Le fleuve contient, dans cet endroit, pluſieurs îles, où les Portugais ont des métairies & des jardins. On monte dans des barques juſqu'au lieu qu'ils nomment *Cabatra*, où l'eau du fleuve eſt potable. Deux lieues plus loin, on deſcend par une pente rapide. Ces montagnes ſont ſi hautes & ſi rapides, qu'on emploie plus de deux heures à les monter. Lorſqu'on eſt au ſommet, on trouve un chemin qui conduit d'abord au Sud, enſuite à l'Oueſt, par d'autres montagnes & par une forêt de ſix ou ſept lieues, vers la ville de Saint-Paul. Ce chemin eſt coupé par deux petites rivières qui ſe réuniſſent hors de la forêt, pour prendre leurs cours à l'Eſt, où elles ſe jettent dans le fleuve *Injambi*. En ſortant de la forêt, le chemin continue l'eſpace d'une lieue vers l'Eſt & au Nord, au travers d'une plaine fort découverte, & conduit juſqu'à Saint-Paul.

Cette ville eſt ſituée ſur une colline d'environ cent cinquante pas de hauteur, du pied de laquelle ſortent deux ruiſſeaux, l'un du côté du Sud, l'autre du côté de l'Oueſt : ils mêlent leurs eaux & vont ſe jetter dans l'Injambi. De la ville on a une vûe charmante au Sud, à l'Eſt & au Nord, ſur des plaines d'une étendue immenſe ; à l'Oueſt ſur de fort grandes forêts. Il peut y avoir une centaine de maiſons ; il y a une Egliſe Paroiſſiale, deux Monaſtères, un de Bénédictins, l'autre de Carmélites, & un Collége qui étoit autrefois adminiſtré par les Jéſuites. Le commerce ne conſiſte qu'en beſtiaux, en fruits,

de la terre, en froment qui a le défaut de manquer de couleur. La nature n'a réfuſé à ce canton que de l'huile, du ſel & du vin. L'air, rafraîchi par celui qui deſcend des montagnes, n'y eſt jamais d'une exceſſive chaleur. L'hiver y eſt aſſez froid: il y gêle même quelquefois.

Le fleuve Injambi coule à une lieue de la ville vers le Nord: il eſt aſſez large pour porter des bâtimens médiocres: on y trouve une grande abondance de poiſſon. Il prend ſa ſource dans les montagnes de Piernabiacaba, d'où il deſcend à l'Oueſt. Au Nord du fleuve, les montagnes s'étendent de trente ou quarante lieues de longueur, entre l'Eſt & l'Oueſt, & de dix ou quelquefois quinze en largeur. Elles enferment pluſieurs mines d'or qui s'y trouve en grains & en poudre: il s'y rencontre des grains qui peſent juſqu'à trois onces.

A trente lieues au Sud de Saint-Paul, on rencontre les montagnes de *Beraſuëaba*, qui ſont abondantes en veines de fer, même aſſez riches en or. Les Portugais y ont bâti une petite ville, nommée *Saint-Philippe*. Le fleuve Injambi s'y élargit, par la jonction de pluſieurs rivières qui deſcendent de l'Eſt à l'Oueſt. On prétend qu'il porte leurs eaux avec les ſiennes dans le Maranna: mais ſes fréquentes cataractes le rendent peu navigable juſqu'à ſon embouchure. A quatre ou cinq lieues de Saint-Paul, vis-à-vis du chemin qui conduit à Beraſuëaba, on trouve un beau moulin à ſcie, dont tout le produit eſt employé en confitures & en conſerves.

A quatre ou cinq lieues de Saint-Paul ; vers l'Eſt, on rencontre un gros bourg d'Indiens mêlés avec des Portugais. Il ſe nomme *Saint-Miguel*, & eſt ſur la rive même du fleuve Injambi. Cinq lieues plus loin, mais plus à l'Eſt, on arrive à *Magi-Migi*, village compoſé d'un petit nombre de maiſons, peu éloigné de l'Injambi & des montagnes de Piernabiacaba.

§. III.

Capitainie Del Rey.

C'EST la plus méridionale de toutes les Capitainies du Bréſil. Elle fait partie du Paraguay, dont elle occupe une portion du côté oriental, ſur les bords de la mer du Nord qui la bornent au Levant depuis le vingt-cinquième degré de latitude méridionale, juſque vers le trente-cinquième. Elle peut avoir deux cens cinquante lieues communes d'étendue du Midi au Nord : ſa longueur, du Levant au Couchant, eſt beaucoup moindre.

Cette Capitainie a été un ſujet de diſpute entre les Cours de Madrid & de Lisbonne : les Eſpagnols ſoutenoient qu'elle faiſoit partie du Paraguay. Le Roi d'Eſpagne l'a enfin cédée à celui de Portugal. Le pays eſt traverſé par pluſieurs rivières qui coulent du Couchant au Levant, & par une chaîne de montagnes qui s'étendent du Nord-Eſt au Sud-Oueſt, parallélement à la côte.

Les Portugais ont quelques Colonies dans ce vaſte pays. La première eſt celle du *Saint-Sacrement* ſituée ſur la rive ſep-

entrionale de la Plata, vers le trente-uatrième dégré dix minutes de la rive ɛptentrionale, & le quarante-deuxième ɛ longitude occidentale, preſque vis-à-is la ville de Buenos-Aires, qui eſt de ıutre côté du fleuve.

On voit quelques îles ſur la côte de ɛtte Capitainie. La principale eſt celle de *ıinte-Catherine*, qui a neuf lieues de long ır deux de large. Elle eſt ſituée entre le ıngt-ſept & le vingt-huitième degré de titude méridionale, ſuivant l'Amiral nſon qui l'a parcourue, & vers le trente-ıième de longitude occidentale. Elle eſt ès-fertile, & on y trouve beaucoup d'ar-es & d'arbuſtes aromatiques; mais l'air ɣ eſt pas ſain, a cauſe de ſon humidité, on y eſt tourmenté par une multitude mouſtiques.

Il y a une Colonie de Portugais, avec ville défendue par pluſieurs Forts, un ɔuverneur & une Garniſon. Ils poſſé-ıt encore ſur cette côte le Port de *San-ɪro*, défendu par une Fortereſſe ſituée rs le trente-deuxième degré de latitude le trente-quatre de longitude occiden-ɛ. Les Portugais ont encore pluſieurs res Forts dans ce pays.

ARTICLE IV.

Vérentes Nations Indiennes qui habitent le Bréſil.

OUS n'entreprendrons pas de donner ici le nom des différens peuples qui itent cette vaſte contrée. La plupart

n'ont jamais été bien connus : d'ailleurs les tranſmigrations continuelles de ces barbares ont cauſé beaucoup de confuſion dans le récit des Voyageurs & des Hiſtoriens. Les Réductions des Miſſionnaires déſignées par des noms modernes & ſouvent ruinées par les Indiens, ou transférées d'un lieu à un autre, pour éviter les invaſions, ſont une autre ſource d'obſcurité. C'eſt, ſans doute, de-là que la nouvelle Hiſtoire du Paraguay n'eſt pas auſſi inſtructive qu'on pourroit le déſirer, pour la Géographie. C'eſt avec raiſon qu'on lui a fait ce reproche dans l'Année Littéraire.

Knivet, Anglois, a paſſé pluſieurs années au Bréſil, & s'eſt autant appliqué à connoître les hommes qui l'habitent, que la ſituation des lieux, Laet a pris la peine de ramaſſer tout ce qu'il a pu trouver ſur cet objet dans la nouvelle Hiſtoire du Paraguay & dans Knivet. Nous le prendrons pour guide ; nous ferons même un Extrait de ſon Ouvrage. Un Lecteur judicieux ne ſait jamais mauvais gré à un Hiſtorien d'emprunter le ſecours de ceux qui ont travaillé avant lui.

Laet obſerve que les Indiens du Bréſil ne parlent point la même langue ; qu'il y en a cependant une qui eſt plus générale que les autres, parce que c'eſt celle de dix Nations qui habitent le rivage & quelques parties de l'intérieur des terres. La plupart des Portugais l'entendent. Elle eſt facile, abondante, même agréable. Les enfans Portugais nés ou élevés dans le pays, la ſavent auſſi parfaitement que les

aturels. Les Miſſionnaires n'en emploient as d'autre.

Entre tous les Peuples du Bréſil, on onne le premier rang aux *Petiguares* qui abitent les environs du fleuve *Paraïba*, la diſtance de trente lieues de Fernambuc: e terrain qu'ils occupent produit le plus e bois de teinture. On aſſure qu'ils ont eaucoup d'affection pour les François, vec leſquels ils s'allierent par des traités, ême par des mariages, juſqu'en 1584, ue les Portugais s'établirent dans la Caitainie de Paraïba. Cette Nation conſerve ncore le ſouvenir de ſes Alliés, ce qui eur rend le joug des Portugais odieux & es diſpoſe à prendre parti contr'eux. Différens Peuples du Bréſil.

Ils avoient pour voiſins la Nation des *Tatans* qui étoit autrefois très-nombreuſe; nais elle eſt à préſent preſque toute déruite. Les Portugais s'étant apperçus u'elle étoit fort unie avec celle des Peiguares, employerent l'artifice pour les iviſer, & lorſqu'ils eurent allumé le feu e la guerre parmi eux, ils donnerent aux 'etiguares la permiſſion de manger les /iatans, qui furent preſque tous dévorés. Les Petiguares ſe ſaiſirent du reſte & les endirent pour l'eſclavage. Ils en garderent quelques-uns pour les ſervir, & la lupart périt de miſere.

Depuis Rio-Réal, juſqu'à la Capitainie 'Ilheos, on trouve la Nation des *Tupinaes*, qui ſont, ſans doute, ceux qu'on a ommés *Topinamboux*. Cette Nation eſt diiſée en un grand nombre de branches, ntre leſquelles il y a peu d'union. Ceux ui ſont établis vers la Baie de tous les

Saints, ſont continuellement en guerre avec ceux qui habitent vers Camanac.

Les *Caetas* occupoient autrefois les bords du fleuve Saint-François, & portoient une haine implacable à ceux qui étoient voiſins de Fernambuc.

Entre la Capitainie d'Ilheos & celle de Spiritu Santo, on trouve les *Tupinaques*, qui partirent autrefois des environs de Fernambuc, pour s'établir ſur cette côte, où leur Colonie devint très-nombreuſe; mais elle eſt aujourd'hui très-diminuée. De tous ces barbares, ils paſſent pour les plus opiniâtres dans leurs erreurs, pour les plus vindicatifs & les plus livrés à la poligamie. Cependant ceux qui embraſſent le Chriſtianiſme y demeurent fort attachés.

Les *Tupiques*, qui deſcendent des Tupinaques, habitent l'intérieur du pays, depuis la Capitainie de Saint-Vincent juſqu'à celle de Fernambuc. Ils formoient autrefois une Nation conſidérable, mais la perſécution des Portugais qui les enlevoient pour l'eſclavage, a fait chercher d'autres retraites au plus grand nombre. Ils ont pour voiſins les *Apigapitangas*, les *Mariapigtangas* & les *Guaracas*. Cette dernière Nation porte une haine implacable aux Tupinaques.

Les *Tucumivires* habitent les environs de la ville de Spiritu Santo & ne haiſſent pas moins les Tupinaques; mais il n'en reſte aujourd'hui qu'un très-petit nombre.

Les bords de Rio Janeiro étoient autrefois habités par les *Tacuvias*: mais les Portugais ont preſqu'entièrement détruit cette Nation. Ce qui en reſte s'eſt retiré dans le

ntinent où il porte le nom d'*Ararapas*.
Tout le rivage, dans un eſpace d'en- ron quatre-vingt lieues, entre la Capi- inie de Saint-Vincent & l'embouchure Rio de la Plata, eſt occupé par les *Ca- s*, Nation extrêmement nombreuſe & uelle ennemie des Tupinaques.
On trouve dans pluſieurs cantons du éſil une Nation nommée les *Tapuyas*: ont pris différens noms dans les diffé- ns endroits où ils ſe ſont établis. Ceux i ſe nomment les *Guaymuras* ſont voi- s des *Tupinaques*, à ſept ou huit lieues la mer, & ſe ſont fort étendus dans ıtérieur des terres. Ils ſont d'une haute lle, infatigables au travail & d'une agi- é ſurprenante. Leurs cheveux ſont noirs longs. On ne leur connoît ni villages habitations régulières. Ils menent une e errante & portent le ravage dans tous lieux dont ils peuvent approcher. Leurs mens ſont des racines & des fruits cruds, la chair des hommes qui tombent entre ırs mains. Ils ont des armes d'une gran- ur & d'une force ſingulières, & des ſſues armées de pierres, avec leſquelles écraſent la tête à leurs ennemis. Leur ıauté les a rendus redoutables à tous autres habitans du Bréſil, ſans en ex- ɔter les Portugais.
On compte entre les branches des Ta- yas toutes les Nations ſuivantes : les *canuros* qui habitent les plaines de *Caa- ga*, vers Rio-Grande, derrière la Ca- ainie de Porto Seguro ; les *Norios*, éta- s près d'*Aquitigpé* ; plus loin les *Aquig- oubas* & les *Pahis*, qui ſe couvrent le

corps d'une tunique ſans manches; enſuite ſont les *Axos*, les *Aquitigpas* & les *Loratios* ſur la même ligne; les *Mandevis*, les *Macutuos* & les *Naporas*, qui exercent l'agriculture; les *Cuxacas* & les *Nuhinuos*, qui habitent de grandes plaines intérieures. Aſſez proche de la Baie de tous les Saints, on trouve les *Guayavas* qui ont leur propre langue, & dans le même quartier les *Taicuivios* & les *Corivios* qui ont des habitations fixes. Ces trois Peuples ſont liés avec les Portugais par d'anciens traités. Les *Pigruvès* ont auſſi des habitations régulières. Les *Obacatiarés* occupent les îles du fleuve Saint-François. Les *Anhelimes*, les *Aracuitos* & les *Caiviarès* habitent dans des cavernes & des loges ſouterraines. Les *Canucuiares* ont les mamelles pendantes juſqu'aux cuiſſes, & ſont obligés de ſe les lier dans leurs courſes. On n'entend, ſans doute, parler que de leurs femmes. Les *Jobioras-Apuyarès* ſont un Peuple errant qui n'a pour arme qu'un bâton brûlé par le bout. Dans cette multitude de barbares, les *Cumpehas* ſont preſque les ſeuls qui ne mangent point de chair humaine: mais ils ſont errans comme les autres, coupent la tête à leurs ennemis & la portent ſuſpendue à leur côté. Les *Guayas* ont des domiciles. Ils ſont redoutables par l'art qu'ils ont d'empoiſonner leurs fléches. Les *Cincès*, les *Pahaivès*, les *Jaicuivès*, les *Tupiois*, les *Maracaguacos*, les *Jararuvès*, les *Tapecuvès*, les *Anacuès*, les *Piracuès*, les *Taraguargas*, les *Pahacuvès*, les *Parapites*, les *Caraciboins*, les *Curacuivès*, les *Maicuimis*, ſont des alliés ou des deſcen-

lans des *Guaymurès*, quoiqu'ils parlent une angue différente. Les *Aturaras*, les *Cuigas* & les *Guipas* habitoient autrefois les environs de Porto Seguro. Les *Gruigravibas* & les *Angararis* n'étoient pas éloignés du ivage, entre Porto Seguro & la Capitainie de Spiritu Santo.

Les *Amixocoros* & les *Corajas* poſſedent ncore le pays intérieur au Nord de la Capitainie de Saint-Vincent. Vers *Aquirigé* on trouve les *Apetupas*, les *Caraguarayas*, les *Aquigiras* & les *Tapiguiris*, Peuple i petit, quoique robuſte, que les Portugais lui donnent le nom de *Pigmées*; les *Quinciguigis*, qui ſont de très-bons cavaiers, les *Quageras* & les *Anaguigis*.

Les *Guaitacas* habitent la côte, entre la Capitainie de Spiritu Santo & le fleuve aneiro. Ils aiment le grand air & fuient les ois. Jamais on ne les trouve dans leurs abanes que quand ils dorment. Les *Ighiranupanis*, qui ſont étroitement liés avec es *Guaymurès*, & leurs aſſociés ordinaies dans leurs excurſions, jettent la terreur armi leurs ennemis, par la coutume qu'ils nt de faire beaucoup de bruit avec des âtons de bois ſonore qu'ils battent les uns ontre les autres. Les *Quirigujas* furent haſſés par les Topinamboux des lieux u'ils occupoient ſur la Baie de tous les aints & ſe retirerent vers le Sud, où ils ont encore. Les *Maribucos* habitent près le Rio-Grande; les *Cotaguas* vis-à-vis de *Jequericaré*, entre les Capitainies de Porto Seguro & de Spiritu Santo; les *Tapuxenquis* & les *Amacaxis*, ennemis des Tupinaques, ſont établis vers Saint-Vincent,

dans l'intérieur des terres : les *Noncas*, les *Apuys*, les *Panaguiris*, les *Bigragis*, les *Pyrivis*, les *Anciuvis* & les *Guaracavis* habitent les mêmes cantons.

Ainſi l'on ne compte pas moins de ſoixante ſociétés de Tapuyas, dont la plupart ne parle pas la même langue. C'eſt un Peuple féroce, indompté, qui eſt en guerre continuelle avec ſes voiſins, à l'exception d'une petite peuplade qui habitent les bords du fleuve Saint-François, ou qui ſont voiſins des Colonies Portugaiſes.

Les *Petivares* habitent un très-grand pays dans la partie ſeptentrionale du Bréſil : ils ſont beaucoup moins barbares que les autres Braſiliens de ces Provinces. Ils reçoivent aſſez civilement les étrangers & ſont fort braves. Leur ſtature eſt médiocre. On leur perce les lévres dans leur enfance avec une pointe de corne de chevre, & lorſqu'ils ſont ſortis de cet âge, ils y placent de petites pierres vertes, dont ils font leur parure : ils mépriſent même les autres Nations qui n'ont pas cet ornement. On ne leur connoît aucune religion : ils prennent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir : mais ils ne permettent aux femmes que le commerce d'un ſeul homme. Pendant la guerre, elles portent dans des paniers, les munitions de bouche, qui conſiſtent en racines, en gibier & en volailles. Lorſqu'elles ſont groſſes, leur mari ne tue aucun animal femelle, dans l'opinion que leur fruit s'en reſſentiroit. Lorſqu'elles ſont délivrées, il ſe met au lit, pour recevoir les félicitations de ſes voiſins. Quoique fort humains pour les Etran-

gers, ils ont la cruauté d'immoler leurs ennemis & d'en manger la chair. Chacun a ſon champ diſtingué, qu'il a ſoin de cultiver.

Les *Moriquitès*, qui ſortent des Tapuyas, ſont établis ſur la côte de l'Océan Atlantique, entre Fernambuc & la Baie de tous les Saints. Leurs femmes, quoique fort belles & d'une figure délicate, vont à la guerre comme les hommes. Ce Peuple vit dans les forêts. Rarement il attaque ſes ennemis à force ouverte. Il emploie la ruſe avec d'autant plus de ſuccès, qu'il eſt fort vif à la courſe. Il a auſſi l'horrible uſage de dévorer les priſonniers de guerre.

On trouve dans la Capitainie de Spiritu Santo une Nation très-féroce. Ceux qui la compoſent ſe nomment les *Tomomymis*. Leurs habitations ſont des villes. Elles ſont environnées d'une eſpèce de paliſſade de groſſes pierres, & par derrière cette paliſſade eſt un mur de cailloux. Les toits des maiſons ſont d'écorce d'arbres & les murailles d'un mélange de ſolives & de terre : ils y laiſſent des trous pour lancer leurs fléches. Knivet, qui étoit dans ce pays vers le milieu du ſeizième ſiécle, fait la deſcription du ſiége que les Portugais firent d'une de leurs villes nommée *Morogegés*. L'armée des Portugais étoit compoſée de cinq cens hommes & de trois mille Indiens alliés. Les Tomomymis firent des ſorties ſi violentes, qu'ils obligerent les Portugais de ſe retrancher & de faire demander du ſecours à Spiritu Santo. Les Indiens ſe montroient avec intrépidité ſur

leurs murs. Ils avoient pour ornement des plumes de toutes couleurs & le corps teint de rouge. Ils mettoient sur leur tête une petite roue de matière combustible, y mettoient le feu & crioient, dans leur langage : vous serez brûlés de même. L'arrivée des troupes auxiliaires qu'on envoya aux Portugais jetta l'épouvante parmi les barbares, qui voulurent se retirer furtivement. Lorsque les Portugais s'en apperçurent, ils se couvrirent le corps de claies de cannes, à l'épreuve des fléches, renverserent le mur dont la ville étoit enceinte & pénétrerent dedans. Ils perdirent d'abord quelques Soldats ; mais, ayant fait main-basse sur les Indiens, ils en tuerent & en prirent environ seize mille. Ils se rendirent ensuite maîtres de plusieurs autres petites villes, firent éprouver le même sort aux habitans & ravagerent tout le pays. Ils descendirent ensuite, par le fleuve Paraïba, jusqu'à la ville de Morou, traverserent une montagne, & se rendirent à Saint-Sébastien, où l'armée fut congédiée.

Les *Ovaitaguases* habitent les environs du Cap Frio, auquel les Indiens donnent le nom de *Jocox*. Ce pays est humide & bourbeux. Les Indiens de ce canton sont d'assez haute taille : ils laissent croître leurs cheveux. Leurs lits sont composés d'un peu de mousse étendue par terre : ils ne font point usage des hamacs comme les autres Nations. Ce peuple est si belliqueux, que les femmes vont à la guerre & combattent à côté de leurs maris ; ils sont toujours en guerre avec leurs voisins.

Les *Ouaiyanaſſés* habitent l'Iſle Grande, ui eſt ſituée à dix-huit lieues de l'embouhure du Rio Janeiro. Ils ont la taille fort ourte, le ventre fort gros & ne ſe piuent ni de force ni de courage. Leurs :mmes ont le viſage aſſez beau & le reſte u corps très-difforme : elles le peignent 'une couleur rouge. Les deux ſexes ſont galement jaloux de leur chevelure, u'ils portent fort longue, avec une tonıre ſur la tête, en forme de couronne.

Les *Poriés* ſont aſſez loin dans les terres. ls reſſemblent aſſez aux derniers par la ille & les uſages : mais ils vivent de fruits. es hommes ſe couvrent le corps, & les emmes ſont toutes nues : mais elles ſe peignent de diverſes couleurs. Cette Nation ſt fort paiſible : elle ne mange point de hair humaine, lorſqu'elle trouve d'aures alimens. Les lits dont elle ſe ſert ſont ne eſpèce de hamacs d'écorce d'arbres, u'on ſuſpend aux arbres, & ſur leſquels n conſtruit de petits toits compoſés de ranches & de feuilles d'arbres entrelaſées. Ces Peuples n'ont point d'autres haitations. On croit que cet uſage s'eſt étaıli parmi eux à cauſe de la multitude de ions & de léopards qui ſont répandus ans ce canton. Ils ont des arbres deſquels découle un baume excellent : ils le donnent en échange aux Portugais pour des couteaux & des peignes.

Les *Molopagues* occupent une vaſte contrée, au-delà du fleuve Paraïba. On les compare aux Allemands pour la taille. Ils laiſſent croître leur barbe & ſe couvrent aſſez décemment le corps. Leurs mœurs

n'ont rien qui bleſſe l'honêteté naturelle. Ils ont des villes environnées d'un mur de ſolives, dont les intervalles ſont remplis de feuilles & de terre. Chaque famille habite une cabane ſéparée. Ils reconnoiſſent l'autorité d'un Chef, qui n'eſt diſtingué de ſes ſujets que par l'autorité de pouvoir prendre beaucoup de femmes. Leur pays renferme beaucoup de mines qu'ils ne prennent pas la peine d'ouvrir : mais ils recueillent, après les pluies, les grains d'or qu'ils trouvent dans les torrens & les ruiſſeaux, principalement au pied des montagnes. On vante les richeſſes de celles qu'ils nomment *Eteperangé*. Il ne manque à cet heureux Peuple que les lumières de la Religion. Leurs femmes ſont belles, ſpirituelles & pouſſent la pudeur juſqu'à ne ſouffrir aucun badinage indécent. Elles ont les cheveux fort longs, & auſſi beaux que ceux des femmes de l'Europe qui ont le plus grand ſoin de leur chevelure. Toute la Nation a des heures réglées pour le repas : elle aime la propreté : les mœurs & les uſages n'y reſſentent point la barbarie, à l'exception de leur goût pour la chair humaine à laquelle ils n'ont pas renoncé dans leurs guerres.

Les *Motayes*, qui ſont leurs voiſins, ont la taille courte & ſont nus. Ils ne laiſſent croître leurs cheveux que juſqu'aux oreilles, & ne ſouffrent pas un ſeul poil dans toutes les autres parties du corps, ſans excepter les ſourcils. Le voiſinage des Molopagues n'empêche point qu'ils n'aient toute la barbarie des autres Sauvages.

Plus loin ſont les *Lapis*, que les Portu-

gais nomment *Bilvaros*, & qui vivent dans les montagnes où ils se nourrissent de fruits. Leur pays est fort riche en métaux & en pierres précieuses, mais l'accès en est si difficile, la Nation est si nombreuse & si féroce, qu'on n'a point encore tenté d'y pénétrer.

On trouve ensuite les *Anayanaonassones*, qui sont simples & grossiers ; mais bien faits, d'une figure agréable, & si paresseux, qu'ils passent tout le jour à dormir dans leur cabane, pendant que leurs femmes travaillent à leur procurer des vivres.

Il y a encore une multitude d'autres Peuples dont Knivet nous rapporte les noms ; mais ils sont si éloignés du Brésil, qu'ils n'appartiennent à aucune de ses Provinces.

§. I.

Religion des Brasiliens.

Les Voyageurs ne sont pas d'accord sur la Religion des Brasiliens. Les uns prétendent qu'ils n'ont aucune idée de la Divinité ; qu'ils n'ont pas même dans leur langue de mot qui signifie Dieu ; qu'il n'y a dans leurs habitations ni Temples ni Monumens Religieux ; qu'ils n'ont pas la moindre idée de l'origine du monde. Lery & Corréal sont d'un sentiment opposé. Ils disent que ces barbares rendent une sorte d'hommage à la Divinité, en levant les mains vers le Soleil & la Lune, avec des marques d'adoration, qu'ils expriment par des interjections fort vives. Ils assurent qu'ils croient l'immortalité de l'ame ; qu'ils sont persuadés que le crime sera

puni & la vertu récompenſée. Ils prétendent que les gens de bien paſſent, après leur mort, derrière de hautes montagnes, dans des lieux fort agréables, où ils n'ont d'autre occupation que de rire & de danſer. De mauvais eſprits, qu'ils nomment *Aymans*, & qui, ſuivant eux, les maltraitent dès cette vie, ſont les bourreaux qu'ils croient deſtinés à tourmenter les méchans. Ils ont des Devins qu'ils croient être en commerce avec des puiſſances inviſibles qui leur donnent le pouvoir d'inſpirer de la force & du courage aux guerriers, & de faire croître les plantes & les fruits. Enfin leurs fêtes ne laiſſent aucun doute, à François Corréal, qu'ils n'aient la connoiſſance d'un principe ſupérieur à la race humaine. Selon cet Ecrivain, ils s'aſſemblent à certains jours, & leurs Devins, qui préſident à ces aſſemblées, entonnent des chants & commencent une danſe fort vive en ſecouant des bâtons qui ſont garnis de fruits & de petites pierres. Tous les ſpectateurs répétent les mêmes chants & font les mêmes geſtes. Les femmes s'agitent, juſqu'à rendre par la bouche des flots d'écume : les hommes & les enfans ſe frappent la poitrine en faiſant un bruit incroyable. On prend enſuite quelques momens de repos : mais on recommence bientôt à danſer. Pendant cette repriſe, on ſe tient par la main, on ſe met en rond & on plie un peu le corps. La danſe continue long-tems dans cet ordre & cette poſture. Lorſque tout le monde eſt accablé de fatigue, on ſe diviſe en trois cercles,

le Devin préſente à chacun le bâton
'il tient à la main, & d'où il aſſure que
ſprit leur parle. Il prend enſuite de
ngs roſeaux qu'il remplit de tabac allu-
é, & ſe tournant de divers côtés, pour
ſouffler la fumée aux danſeurs, il leur
que l'eſprit leur inſpire de la force &
courage. Cette fête dure ſix ou ſept
ures.

Lery dit qu'en parcourant le pays avec
1 autre François & un Interprête, il
ucha dans un village Indien; que le len-
main, de grand matin, il vit arriver
us les Sauvages des environs. Ils s'aſſem-
erent tous dans une grande place, ſe
parerent en trois bandes, les hommes
trerent dans une maiſon, les femmes
ns une autre, & les enfans dans la troi-
ème. Lery ſe trouva dans celle où les
mmes entrerent. Il déjeûnoit avec ſes
mpagnons, & on ne les preſſa pas de
rtir; mais on leur recommanda de reſter
anquilles. Celle où les hommes s'étoient
tirés n'en étoit qu'à trente pas. On en-
ndit d'abord un bruit ſourd tel que ce-
ui des Prêtres qui récitent leur Bréviaire.
uſſi-tôt les femmes, qui étoient au nom-
re d'environ deux cens, ſe leverent en
rêtant l'oreille & ſe ſerrerent en un mon-
eau. Enſuite les hommes éleverent peu-
peu la voix & chanterent enſemble ſur
eux notes fort ſimples la ſyllabe *Hé*, *Hé*,
Hé, qu'ils ne ceſſoient de répéter. Les fem-
nes répéterent la même ſyllabe & ſe mi-
ent à crier ſi fort, l'eſpace d'un quart
'heure, que Lery & ſes compagnons
toient fort embarraſſés de leur contenan-

ce. Elles ſe mirent à ſauter en hurlant. Cette cérémonie dura ſi long-tems, qu'elles écumoient toutes par la bouche : quelques-unes tomberent évanouies. L'Auteur convient que cet horrible tapage lui cauſa quelque frayeur. Les hommes garderent pendant un peu de tems le ſilence, & recommencerent à chanter, mais avec tant de douceur & d'harmonie, que Lery ſortit de la maiſon pour entendre le chant de plus près. Il entra même dans le lieu ou étoient les hommes. Il les trouva rangés en rond tout près les uns des autres, ſans ſe tenir par la main, courbés ſur le devant, remuant la jambe & le pied droit. Chacun avoit la main droite poſée ſur les feſſes, le bras & la main gauche pendants. Au milieu du rond étoient les Devins richement parés de robes, bonnets & bracelets, faits de belles plumes de diverſes couleurs, tenant leurs bâtons ornés de fruits & les agitant ſans ceſſe. Ils préſentoient quelquefois une canne, longue de quatre à cinq pieds, au bout de laquelle il y avoit du tabac allumé, ſouffloient deſſus en diſant : recevez l'eſprit de force, afin que vous ſurmontiez vos ennemis. Après ces cérémonies, qui durerent près de deux heures, ces Sauvages ſe mirent à chanter, avec des accords ſi parfaits, que l'Auteur avoit peine à croire ce qu'il entendoit. L'Interprête dit à Lery, que le premier chant exprimoit leurs regrets pour les braves qu'ils avoient perdus dans les combats ; le ſecond annonçoit la conſolation que leur cauſoit l'eſpoir de les aller rejoindre après la mort & de ſe réjouir avec

ix ; dans le troiſième :, ils menaçoient
urs ennemis de les prendre & de les
anger ; enfin dans le quatrième ils rap-
elloient un ancien débordement d'eau
ui avoit noyé tous les hommes, à l'ex-
eption des Auteurs de leur race.

Le même Voyageur dit qu'étant avec
luſieurs François dans un village & man-
eant au milieu d'une place, les habitans
aſſemblerent autour d'eux pour les admi-
er. Ils étoient tous armés d'un os de poiſ-
on, long de deux ou trois pieds & arran-
é en forme de ſcie, moins pour attaquer
t ſe défendre, que pour éloigner les en-
ans ; ils leur diſoient dans leur langage :
etirez-vous petites canailles ; vous n'ê-
es pas dignes de paroitre aux yeux de ces
trangers. Ils laiſſerent les François man-
er tranquillement, ſans leur dire un ſeul
ot. Un vieillard ayant obſervé qu'ils fai-
oient leur prière au commencement & à
a fin du repas, dit à Lery d'un ton fort
odeſte : « Que ſignifie cet uſage de vous
découvrir la tête & de garder tous le
ſilence pendant qu'un d'entre vous parle.
A qui s'adreſſoit-il ; étoit-ce à vous-
mêmes, ou à quelqu'un dont vous re-
grettez l'abſence » ? Lery prit occaſion
e-là, pour leur donner quelqu'idée du
hriſtianiſme. « C'eſt à Dieu, répondit-il
au vieillard, que nous avons adreſſé
nos prières : quoiqu'il ne ſoit pas viſible,
non-ſeulement il nous entend, mais il
ſait ce qui eſt au fond de notre cœur ».
l leur parla enſuite, par le moyen de
Interprête, des principaux Myſtères de
otre Religion, & leur fit un tableau des

vertus qu'elle enſeigne : il y employa plus de deux heures, & tous l'écouterent avec beaucoup d'attention. Un autre vieillard prit la parole & lui dit : « Vous » nous apprenez pluſieurs bonnes choſes » que nous n'avions jamais entendues. Vos » diſcours me rappellent cependant ce que » nos peres nous ont ſouvent raconté. Ils » avoient appris par une ancienne tradi- » tion, qu'un vieillard, barbu comme » vous, vint dans ce pays, tint le même » langage que vous tenez ; mais il ne put » réuſſir à perſuader une ſeule perſonne. » Il en vint enſuite un autre qui donna ſa » malédiction à tous les habitans de ce » pays, & leur laiſſa une maſſue dont nous » avons toujours fait uſage depuis ce tems » pour nous aſſommer les uns les autres. » Si nous quittions cet uſage, nous de- » viendrions la riſée de tous nos voiſins ». Lery ne demeura pas ſans replique, & les amena au point qu'ils lui promirent de ſuivre la doctrine qu'il venoit de leur enſeigner, & de ne plus manger de chair humaine. Ils ſe mirent à genoux, firent la prière avec les François : l'Interprête la leur faiſoit répéter dans leur langue : mais, dès le ſoir, Lery étant couché dans ſon hamac, dit qu'il les entendit crier plus furieuſement que jamais, qu'il falloit ſe venger de ſes ennemis, en prendre un grand nombre & les manger.

§. II.

Mariage des Braſiliens.

LES Braſiliens ne peuvent ſe marier ;

ins avoir pris ou tué quelqu'ennemi de
eur Nation, & les filles attendent les
remières marques de l'état nubile; juſ-
u'à ce tems, l'uſage des liqueurs fortes eſt
nterdit aux deux ſexes. Les hommes peu-
ent avoir pluſieurs femmes : il les quit-
ent auſſi facilement qu'ils les prennent.
'adultère eſt cependant en horreur dans
ette Nation : un homme ne doit pas con-
oître d'autres femmes que celles qu'il a
riſes à ce titre, & les femmes doi-
ent être fidèles à leurs maris. Les
lles, avant le mariage, ſe livrent ſans
onte aux hommes libres; leurs parens
:s offrent même au premier venu, &
areſſent beaucoup leurs amans. Lery
onclut de-là qu'il n'y en a pas une qui
ntre vierge dans l'état de mariage : mais
orſqu'elles ſont attachées par des promeſ-
:s, ſeule formalité qui les lie, on ceſſe
e les tenter & elles ceſſent elles-mêmes
e prêter l'oreille aux ſollicitations : celles
ui manquent à leurs engagemens, ſans
: conſentement de leur mari, ſont aſ-
ommées ſans pitié.

Une femme enceinte n'eſt pas diſpenſée
u travail commun, parce qu'on le croit
éceſſaire pour ſa délivrance. Lery fut
émoin d'un accouchement dans ce pays,
t en raconte les circonſtances. Vers mi-
uit il entendit crier une femme : croyant
u'elle étoit pourſuivie par une bête fé-
oce qui vouloit la dévorer, il y courut
romptement, & connut que c'étoit le
ravail d'enfant où elle étoit qui la faiſoit
inſi crier. Le pere ſervoit de ſage-femme,
orſqu'il eut reçu l'enfant, il noua le

boyau du nombril, le coupa avec les dents, enfonça enſuite, avec le pouce, le nez de ſon fils, ce qui eſt en uſage dans cette Nation. Il le peignit de couleurs rouges & noires, le coucha, ſans l'emmailloter, dans un petit lit de coton, qu'il ſuſpendit en l'air. Il lui fit une petite épée de bois, un petit arc & de petites fléches, mit le tout auprès de l'enfant, en l'embraſſant avec tendreſſe, & lui dit: » Mon » fils, lorſque tu ſeras arrivé à l'âge, » ſois adroit à manier les armes, vaillant & courageux, afin que tu puiſſe » te venger de tes ennemis ». Il lui donna enſuite un nom, qui dans le langage de ce canton, ſignifioit l'*Arc* & la *Corde*; il ſe coucha enſuite fort tranquillement pour recevoir les félicitations des voiſins ſur l'accroiſſement de ſa famille. Cet uſage ſingulier, eſt obſervé dans toutes les Nations du Bréſil.

§. III.

Education des Braſiliens.

LA première nourriture des Braſiliens eſt le lait de la mere, qui ne demeure au lit que deux ou trois jours. Elle ſe leve enſuite, porte ſon enfant pendu au cou, dans une écharpe de coton faite pour cet uſage, & reprend ſes occupations domeſtiques: elle accoutume inſenſiblement ſon fils à avaler un peu de farine mâchée.

La ſeule éducation que les Braſiliens donnent à leurs enfans regarde la chaſſe, la pêche & la guerre.

§. IV.

§. IV.

Parure & Ajuſtement des Braſiliens.

LES Braſiliens ne peuvent ſouffrir au
n poil dans toute autre partie du corps
e la tête : pour s'en défaire, ils ſe ſer-
nt de ciſeaux & de pincettes, & ces
rumens ſont un des plus grands objets
commerce dans ce pays. On leur perce
lévre inférieure dès leur enfance, &
y attache un petit os blanc comme de
oire. Lorſqu'ils ſont arrivés à l'âge
il, ils y paſſent une petite pierre,
i eſt ſouvent de la longueur du doigt,
qu'ils ont l'art d'y faire tenir, ſans
cune ſorte de ligature. Quelques-uns
enchâſſent juſque dans les joues. C'eſt
ur eux une beauté d'avoir le nez plat,
le premier ſoin des peres, à la naiſ-
ce des enfans, eſt de le leur applatir.
ſe peignent tout le corps en noir, à
ception du viſage, & mettent dans quel-
s endroits des couches de diverſes cou-
rs. Ils laiſſent la couleur noire ſur leurs
bes & leurs cuiſſes, ce qui leur donne,
uelque diſtance, l'air de culottes noires
ttues ſur les talons. Ils portent au cou
colliers d'os, d'une blancheur écla-
te, de la forme d'un croiſſant. Ils ſont
ilés par le haut avec un ruban de co-
, & mettent deſſous de petites boules
n bois noir fort luiſant, dont ils font
eſpèce de collier. Comme ils ont beau-
p de poulets, dont la race leur eſt
ue d'Europe, ils choiſiſſent les plus
ncs, leur ôtent le duvet, le teignent

en rouge, & ſe l'attachent ſur le corps avec une gomme très-viſqueuſe.

Dans leurs guerres & leurs fêtes ſolemnelles, ils s'appliquent, avec de la cire, ſur le front & ſur les joues, de petites plumes d'un oiſeau noir qu'ils nomment *Tucan*. Pour les jours de réjouiſſance, il ſe font de manches de plumes vertes, rouges & jaunes, entrelaſſées ou tiſſues avec tant d'art, qu'on les prendroit pour un velours de toutes ces couleurs. Leurs maſſues ſont auſſi revêtues de ce tiſſu. Ils mettent ſur leurs épaules des plumes d'autruche, ſerrent les tuyaux les uns contre les autres, le reſte s'éparpille en rond & forme une eſpèce de pavillon ou de roſe. Ils appellent cet ajuſtement *Araroya*, l'attachent ſur leurs reins avec une corde de coton. Lorſqu'ils danſent, ils prennent des fruits qu'ils nomment *Ahouai* & qui ſont de la groſſeur des châtaignes. Ils les creuſent, les rempliſſent de petites pierres & ſe les attachent aux jambes. Ils tiennent dans leurs mains des calebaſſes creuſes qui ſont auſſi remplies de pierres, ou un bâton d'un pied de long, auquel ils attachent ces calebaſſes.

Les femmes ſont toutes nues comme les hommes, s'arrachent tout le poil qu'elles ont ailleurs qu'à la tête. Elles laiſſent croître leurs cheveux, les lavent & peignent fort ſoigneuſement, les ſéparent en deux, les retrouſſent quelquefois & les attachent avec un ruban de coton teint en rouge, & les laiſſent pendre ſur les épaules. Les femmes du commun laiſſent

eurs cheveux dans l'état naturel ; c'eſt-
-dire, qu'elles ſe contentent de les pei-
ner & les laiſſent flotter ſur le dos. Elles ne
: fendent ni les lévres ni les joues, & ne
ortent point de pierres au viſage ; mais
lles ſe percent les oreilles, y mettent
our pendant de groſſes coquilles de mer
ommées *Vignols*. Comme ces coquilles
ont blanches, rondes & auſſi longues
u'une moyenne chandelle de ſuif, elles
ur battent ſur les épaules, même juſque
ır la poitrine, & en voyant ces fem-
ıes un peu de loin, il ſemble qu'elles
nt des oreilles de limiers. Elles ſe font
ır les joues des cercles de couleurs jau-
e, rouge, bleue, & à la place des ſour-
ils & des paupiéres qu'elles s'arrachent,
les mettent un mêlange de ces couleurs.
lles ſe font des bracelets avec des mor-
eaux d'os blanc, qu'elles coupent & tail-
nt en forme d'écailles de gros poiſſons.
lles les joignent enſemble ſi adroitement
vec de la cire & de la gomme, qu'il
'eſt pas poſſible d'appercevoir les join-
ures. Elles en couvrent leurs bras : mais
les préferent les morceaux de verre de
fférentes couleurs que les Européens leur
pportent.

Lery aſſure que les femmes de ce pays
e ſont point ſujettes aux infirmités des
utres femmes, & qu'elles ont une autre
ıanière de ſe purger. J'ai vu, dit-il, de
:unes filles à l'âge de douze ou quatorze
ns que les meres faiſoient tenir debout,
:s pieds joints ſur une pierre de grais,
: leur faiſoient des inciſions ſur le corps
vec une dent d'animal, tranchante comme

un couteau. Ces jeunes filles marquoient leur douleur par le grincement des dents, & le ſang ſortoit de toutes les parties de leur corps. Ce qui ſemble un caprice de la nature, c'eſt qu'elles ſont très-fécondes, quoiqu'elles ſoient toujours dans l'état qui annonce la ſtérilité dans les autres climats.

§. V.

Occupation des femmes du Bréſil.

LA première occupation des femmes, & celle qu'elles regardent comme la plus importante, eſt de préparer le manger de leurs maris. Lorſqu'elles ont fini cette opération, elles filent du coton pour faire des hamacs & des cordes. Après avoir tiré le coton de ſa coque, elles l'éparpillent avec les doigts, & le mettent auprès d'elles par petits monceaux. Leur fuſeau eſt un bâton rond, de la groſſeur du doigt & long d'un pied. Elles le font paſſer au milieu d'une petite planche arrondie. Elles attachent le coton à un des bouts du bâton, le tournent ſur leurs cuiſſes & le lâchent de la main. Pour faire de la toile, elles ont des métiers devant elles, à-peu-près ſemblables à ceux de nos tapiſſiers, ourdiſſent deſſus en commençant leurs tiſſus par le bas, les uns en façon de filets à pêcher, & les autres plus ſerrés, comme du gros cannevas. Les hamacs ont, pour la plupart, ſix pieds de long & une braſſe de large. On fait aux bouts deux boucles auxquelles on lie deux cordes pour les ſuſpendre à des pièces de boisqui traverſent exprès les maiſons. Dans

eurs voyages ils les ſuſpendent aux ar-
ores. Lorſqu'ils ſont ſales, on les dégraiſſe
vec l'écume d'une eſpèce de courge, qui
ait à-peu-près, le même effet que le ſa-
on.

Les femmes des Braſiliens s'occupent
ncore à faire des vaiſſeaux de terre qui
ervent pour les liqueurs & les alimens.
ls ſont rudes & groſſiers en-dehors;
nais l'intérieur eſt poli & plombé d'une
iqueur blanche qui durcit en ſéchant. El-
es font diverſes figures ſur ce fond blanc,
ivec une couleur grisâtre, principalement
lans les plats où l'on ſert les viandes,
:e qui donne un air fort agréable au ſer-
vice de table. Quoique les grandes ca-
banes qui ſervent de maiſons aux Braſi-
iens, contiennent pluſieurs familles;
:hacune a ſes partitions qui contiennent
les logemens ſéparés.

§. VI.

Nourriture des Braſiliens.

Ce peuple ſe nourrit ordinairement de
deux ſortes de racines, qui ſont l'*Aipy* &
le *Manioc*. Ces plantes ſe cultivent &
n'ont pas beſoin d'être plus de trois mois
en terre. Ils les font ſécher au feu ſur des
claies, & les ratiſſent avec des pierres ai-
guiſées, en font une farine, dont l'odeur
tire ſur celle de l'amidon. On fait cuire
cette farine dans de grands pots, avec le
ſoin de la remuer juſqu'à ce qu'elle s'é-
paiſſiſſe. Lorſqu'elle eſt refroidie, elle
forme un pain qui différe peu pour le
goût de celui de froment. On laiſſe plus

cuire celui qu'on deſtine à faire des proviſions pour les courſes & les guerres. Le pain qu'on fait avec ces racines eſt fort nourriſſant. Lorſque l'une ou l'autre eſt apprêtée avec du jus de viande, elle approche beaucoup du ris bouilli. Ces racines pilées en ſortant de terre donnent un jus qui a la blancheur du lait. Il ſe coagule au ſoleil & fait un très-bon aliment lorſqu'il eſt cuit au feu.

Ces racines ſervent encore à la compoſition d'un breuvage. Il y a en outre beaucoup de maïs au Bréſil.

Lorſque ces Peuples s'aſſemblent pour quelque feſtin, dont l'occaſion la plus ordinaire eſt le maſſacre d'un priſonnier, dont on doit manger la chair, les femmes allument du feu près des vaiſſeaux qui ſont remplis d'eau : elles y mettent les quartiers du malheureux qu'on a aſſommé, & lorſqu'on croit que l'horrible bouillon eſt fait, les mêmes femmes découvrent les vaſes, rempliſſent des courges, les préſentent aux hommes qui les prennent en danſant & les vuident d'un ſeul trait. Ils recommencent tour-à-tour avec les mêmes cérémonies, juſqu'à ce que les vaſes ſoient vuides. On paſſe pluſieurs jours dans ces feſtins & ces danſes, & jamais ils ne ſont interrompus que par le diſcours de quelque Brave qui exhorte les autres à ne pas manquer de courage contre les ennemis de la Nation.

C'eſt un uſage particulier aux Braſiliens de boire & de manger à différentes heures, c'eſt-à-dire, qu'ils s'abſtiennent

le manger lorſqu'ils boivent, & de boire orſqu'ils mangent. Alors ils oublient tou- es leurs affaires, ſans en excepter celles le leurs haines & de leurs vengeances, ju'ils remettent toujours après avoir ſa- isfait à leurs beſoins. Ils parlent alors l'attaquer leurs ennemis, de les prendre, le les engraiſſer, de les aſſommer ſolem- ellement & de les manger.

§. VII.

Leurs Guerres.

Les Braſiliens ne ſe font jamais la guerre par des motifs d'intérêt ou d'am- ition. Ils ne penſent qu'à venger la mort le leurs parens, ou de leurs amis, que eux qu'ils attaquent ont mangés. Lery aſſure que leurs invaſions n'ont jamais u d'autre motif. La vengeance eſt une paſſion ſi vive parmi ces Peuples, ju'ils ne ſe font jamais aucun quartier. Ceux qui ont formé quelque liaiſon avec es Européens, reviennent par dégrés de ette férocité : ils baiſſent la vue avec ne ſorte de confuſion lorſqu'on leur en ait un reproche. Il entre peu de forma- ités dans leurs guerres, parce qu'ils ne onnoiſſent ni Rois, ni Princes, ni diſtinc- ions, ni rangs. Ils honorent ſeulement es anciens, & les conſultent, parce que, iſent-ils, l'âge leur donne de l'expérien- e, & que n'étant plus en état d'agir eux- mêmes, ils peuvent fortifier les jeunes uerriers par leurs conſeils. Chaque vil- ge a pour Chefs un certain nombre de es anciens, qui ſont auſſi les orateurs de

la ſociété. Ils ne manquent jamais de remplir cette fonction lorſqu'il eſt néceſſaire de prendre les armes. Ils donnent le ſignal du départ, & ne ceſſent point dans leur marche de faire retentir le mot qui exprime dans leur langue *haine* & *courage*. A ce cri les guerriers frappent des mains, ſe donnent de grands coups ſur les épaules & ſur les feſſes, & promettent de ſacrifier leur vie pour la gloire de leur Nation. Quelquefois ils s'arrêtent pour écouter des harangues emportées qui durent des heures entières. Enſuite chacun s'arme d'une *Tacape*, qui eſt une eſpèce de maſſue de bois de Brésil, ou d'ébène noire fort peſante : elle eſt ronde à l'extrêmité & tranchante par les bords. Sa longueur eſt de ſix pieds ſur un de large, & ſon épaiſſeur d'un pouce. Leurs arcs ſont du même bois, ils s'en ſervent avec une adreſſe extrême. Les cordes ſont de fil d'herbe, & ſi fortes, quoique très-minces, qu'un cheval qui tireroit deſſus auroit peine à les rompre. Leurs fléches ſont longues d'une braſſe & compoſées de trois pièces : le milieu eſt de roſeau, & les deux autres parties de bois noir. Ces trois pièces ſont très-bien jointes & attachées avec des écorces d'arbres. Ils mettent au bout des os pointus, ou des cannes ſéches & dures, qu'ils accommodent en façon de lancettes : elles piquent de même. Quelques-uns y mettent le bout d'une queue de raie, qui eſt fort dangereuſe. Ils ſe ſervent de pointes de fer, depuis que les Européens ont fréquenté cette côte. Leurs boucliers ſont larges, plats & ronds : ils ne

ſont compoſés que de peau. Voilà les armes qu'ils prennent lorſqu'ils vont à quelqu'expédition : ils ſe parent de plumes. Leurs armées ne ſont compoſées que de cinq ou ſix mille hommes raſſemblés de différens villages. Ils ſe font ſuivre par quelques femmes qui portent les proviſions. Les Généraux ſont choiſis parmi ceux qui ont pris ou tué le plus d'ennemis. Pour les ſignaux militaires ils ont une eſpèce de cornet qu'ils nomment *Iurebia*, & des flûtes d'os qui ſont ordinairement ceux des jambes de leurs victimes. Ils font quelquefois des expéditions par mer : mais leurs canots, étant conſtruits d'écorce d'arbre, ne peuvent réſiſter à la force des vagues, ce qui eſt cauſe que ces Sauvages ne s'éloignent gueres du rivage. En arrivant dans le pays qu'ils veulent ravager, les moins vigoureux s'arrêtent avec les femmes, pendant que les guerriers pénétrent au travers des bois. Leur premiere attaque n'eſt jamais ouverte. Ils ſe cachent à quelque diſtance des habitations ennemies, pour chercher l'occaſion de les ſurprendre, attendent la nuit, mettent le feu aux maiſons & profitent de la confuſion. Alors ils exercent toutes ſortes de cruautés : mais leur principal objet eſt toujours d'enlever des priſonniers. Ceux qu'ils peuvent prendre ſont gardés ſoigneuſement, pour être mangés après la guerre.

Lorſqu'ils ſont obligés de ſe battre en pleine campagne, leur emportement, redoublé par la force du péril, devient une véritable fureur. Lery dit qu'un au-

tre François & lui eurent la curioſité d'accompagner une armée de Braſiliens qui ſe montoit à deux mille hommes ; qu'ils virent un combat qui ſe donna ſur le bord de la mer. Lorſque ceux que les François accompagnoient eurent apperçu l'ennemi qui étoit à un demi quart de lieue, ils ſe mirent à pouſſer des cris ſi terribles, que l'on n'auroit pas entendu le tonnerre quelque furieux qu'il eût été. A meſure qu'ils approchoient, ils redoubloient leurs cris, ſonnoient de leurs cornets, étendoient les bras, ſe menaçoient réciproquement & ſe montroient les os des morts qu'ils avoient mangés & juſqu'aux dents enfilées, dont pluſieurs avoient une prodigieuſe quantité pendue à leur cou. Leur contenance faiſoit horreur. Lorſqu'ils furent à deux ou trois cens pas les uns des autres, ils ſe ſaluerent réciproquement à grands coups de fléches : dès la premiére décharge l'air en étoit tout chargé. Ceux qui en étoient atteints les arrachoient de leurs corps avec une adreſſe & un courage admirables, combattoient toujours malgré leurs bleſſures, & ne tournerent jamais le dos. Ils s'approcherent enſuite, firent uſage de leurs maſſues, & frapperent les uns ſur les autres avec une fureur incroyable.

Après un combat de trois heures, il y eut un nombre conſidérable de morts & de bleſſés des deux partis. Enfin ceux que les deux François avoient ſuivis remporterent la victoire & firent plus de trente priſonniers, hommes & femmes, & les emmenerent dans leur pays. Lery dit que ſon compagnon

& lui ſe contenterent de tenir leur épée nue & de tirer quelques coups de piſtolet pendant le combat: mais les Sauvages qu'ils avoient accompagnés furent ſi ſatisfaits de leur démarche, que dans tous les villages qu'ils fréquenterent, les vieillards leur en marquerent toujours plus d'amitié. Les priſonniers, ajoute le Voyageur, furent liés, garrottés & mis au milieu de la troupe victorieuſe. On les conduiſit dans le pays où ils devoient être égorgés & dévorés, & l'on pouſſa à leur égard, la cruauté de les forcer à chanter en entrant dans chaque village: « Femmes voici la viande que vous aimez tant ». Les François ſe retirerent à leur Fort, & furent très-étonnés d'y voir arriver, quelques jours après, les Sauvages qui avoient emmené des priſonniers, & les prier de permettre qu'ils en vendiſſent une partie. Lery acheta une femme & un petit garçon qu'elle alaitoit encore.

Les Voyageurs aſſurent que les Braſiliens engraiſſent leurs priſonniers, pour en rendre la chair de meilleur goût, & que, pendant qu'il les laiſſent vivre, ils leur donnent des femmes. Le maître d'un priſonnier ne fait pas de difficulté de lui abandonner ſa fille ou ſa ſœur. Cette femme lui rend d'ailleurs toutes ſortes de ſervices juſqu'au jour où il doit être maſſacré & mangé. Dans l'intervalle, il s'amuſe à la chaſſe & à la pêche. On n'a pas les mêmes attentions pour les femmes: on ne leur donne point d'hommes; mais on ſoin de les amuſer de pluſieurs autres

manières afin qu'elles engraiſſent. Le jour de la mort des captifs n'eſt jamais déterminé ; il dépend de leur embonpoint. Lorſqu'on croit que quelqu'un d'eux eſt bon à manger, on invite tous les Sauvages du village à ſe trouver à la fête. Ils paſſent d'abord quelques heures à boire & à danſer : le priſonnier eſt du nombre des convives, & quoiqu'il n'ignore pas que l'heure de ſa mort approche, il affecte de ſe diſtinguer par ſa gaieté. Lorſque la danſe eſt finie, deux hommes robuſtes ſe ſaiſiſſent de lui, ſans qu'il faſſe de réſiſtance, qu'il faſſe même voir la moindre frayeur. Ils le lient, avec une groſſe corde, par le milieu du corps, &, dans cet état, le menent comme en triomphe, dans les villages voiſins. Loin de paroître abattu, il regarde d'un air fier ceux qui ſe préſentent ſur ſon paſſage : il leur raconte ſes exploits, la manière dont il a ſouvent lié les ennemis de ſa Nation, & comment il les a rôtis & mangés. Il leur prédit que ſa mort ne demeurera pas ſans vengeance, & qu'ils ſeront un jour mangés comme lui. Lorſqu'on eſt las de le faire ſervir de ſpectacle & de lui dire des injures, ſes deux gardes reculent, l'un a droite, l'autre à gauche, à la diſtance de huit ou dix pieds, tirent également la corde qui le lie, de manière qu'il ne peut faire un ſeul pas. On apporte à ſes pieds un tas de pierres, & les gardes ſe couvrent de leurs boucliers, lui déclarent qu'avant de le tuer, on lui laiſſe le tems de venger ſa mort. Alors il prend des pierres

& les jette contre ceux qui l'environnent, & il en bleſſe toujours un grand nombre.

Auſſi-tôt qu'il a jetté toutes ſes pierres, celui qui doit lui donner la mort & qui ne s'eſt pas montré pendant toute cette ſcène, s'avance, tenant une maſſue à la main & paré de ſes plus belles plumes. Il fait au patient un diſcours en peu de mots, lequel contient l'accuſation & la ſentence. Il lui demande s'il n'eſt pas vrai qu'il a tué & mangé pluſieurs de ſes compagnons. Le patient ſe fait gloire d'un prompt aveu, en ajoutant ces paroles: » Rends-moi la liberté, & je te mange- » rai toi & les tiens ». « Le bourreau » lui replique: nous te préviendrons: » je vais t'aſſommer, & nous te mange- » rons ce jour même ». Le coup ſuit auſſitôt la menace.

La femme qui a vêcu avec le mort accourt, ſe jette ſur ſon cadavre, pour y pleurer un moment. Ce n'eſt qu'une pure grimace: cette feinte douleur ne l'empêche point de manger ſa part du malheureux qu'elle a pris ſoin d'amuſer & d'engraiſſer. D'autres femmes apportent de l'eau chaude pour laver le cadavre. D'autres arrivent, le coupent en pièces avec une extrême promptitude, & frottent les enfans avec le ſang qui en ſort, pour les accoutumer de bonne heure à la cruauté. Avant l'arrivée des Européens dans ce pays, on découpoit les corps avec des pierres tranchantes. Aujourd'hui les Braſiliens ont des couteaux. On fait rôtir ou bouillir les parties du corps & les en-

trailles, qu'on nettoie fort ſoigneuſement. Ce dernier ouvrage regarde les vieilles femmes. Les vieillards, en mangeant cet horrible mets, exhortent les jeunes gens à devenir bons Guerriers, pour l'honneur de leur Nation, & pour ſe procurer ſouvent le même feſtin.

Lery raconte qu'arrivant un jour, ſans être attendu, dans un village nommé *Piravi-iou*, il trouva les habitans diſpoſés à tuer & à manger une femme, en ſuivant, à-peu-près, les mêmes cérémonies qu'on obſerve à l'égard des hommes. Il s'approcha d'elle, &, pour s'accommoder à ſon langage, il lui dit qu'elle ſe recommandât à *Toupau*, quoique ce mot ne ſignifie pas *Dieu* parmi eux, mais ſeulement le *Tonnerre*, & qu'il lui enſeigneroit à le prier: elle lui répondit: « Que me donneras-tu, & je ferai ce que tu me conſeille de faire »? Lery repliqua «: Malheureuſe, dans un moment tu n'auras beſoin de rien en ce monde; mais que deviendra ton ame après ta mort»! Elle le regarda en riant & reçut le coup de maſſue avec une fermeté incroyable.

Pour ne pas pouſſer la barbarie à demi, les Braſiliens conſervent dans leurs villages des monceaux de têtes de morts, & lorſqu'ils reçoivent la viſite de quelqu'Etranger, ils ne manquent point de lui donner ce ſpectacle, comme un trophée de leur valeur & des avantages qu'ils ont remportés ſur leurs ennemis. Ils conſervent encore avec ſoin le plus gros os des cuiſſes & des bras pour en faire des flûtes, & les dents, qu'ils attachent en

me de chapelets pour en faire des colrs. Ceux qui ont fait pluſieurs priſonrs dans un combat, ſe font, ſur le amp de bataille même, inciſer la poine, les bras, les cuiſſes, le gras des nbes & d'autres parties du corps, pour rniſer la mémoire de leurs exploits. ıfin s'il arrive qu'un priſonnier ait eu elqu'enfant de la femme qui eſt charе du ſoin de l'engraiſſer, on le déore.

Lery dit que les Braſiliens lui préſenient ſouvent de la chair humaine pour manger, & que le refus qu'il en faiit les chagrinoit, parce qu'ils le prenoient our une preuve de défiance. Le même oyageur ajoute que pluſieurs Français ui avoient paſſé huit ou neuf ans dans pays avant qu'il y arrivât, n'avoient as eu la même répugnance que lui. Il ſt étonnant qu'avec un goût auſſi vif our la chair humaine, les Braſiliens ne arrêtent pas ſur le champ de bataille pour évorer les cadavres : mais Lery aſſure u'ils ne mangent que ceux qu'ils ont pris ifs, & qu'ils tuent dans leurs villages vec certaines formalités.

§. VIII.

Humanité des Braſiliens pour les Etrangers.

PRESQUE tous les Braſiliens reçoivent les Etrangers avec humanité. Si l'on eſt dans le cas d'aller pluſieurs fois dans un même village, il faut choiſir le pere de famille chez lequel on doit loger conſtamment, parce que ſi l'on changeoit, celui

chez lequel on auroit demeuré d'abord s'offenſeroit beaucoup qu'on le quittât pour en prendre un autre. Lorſqu'un Voyageur ſe préſente à la porte d'un Braſilien, on le prie d'entrer & de s'aſſeoir ſur un lit de coton qui eſt ſuſpendu en l'air où on le laiſſe quelque-tems ſans lui dire un ſeul mot. Les femmes s'aſſemblent enſuite autour du lit & lui tiennent les propos les plus obligeans : l'Etranger doit y répondre d'une manière honnête. Après ces premières ſalutations, le Chef de la famille s'approche à ſon tour & demande à l'Etranger comment il ſe porte, quel ſujet l'amene. Après qu'il a reçu ſa réponſe, il fait apporter de l'eau pour que les femmes lui lavent les pieds & les jambes ; s'informe enſuite ſi l'on a beſoin de boire ou de manger : ſi on lui répond que l'on a beſoin de l'un & de l'autre, il fait ſur le champ apporter tout ce qu'il y a de volaille, de gibier, de poiſſon, & des liqueurs du pays. Si l'on veut paſſer la nuit dans le même lieu, on lui prépare un hamac blanc, & pour que rien ne trouble ſon repos, on fait éloigner tous les enfans. Le lendemain au matin, le premier ſoin du chef de la famille eſt de s'informer ſi ſon hôte a bien dormi, & de l'exhorter encore à ſe repoſer. Avant de partir, il eſt d'uſage de lui faire quelques préſens qui conſiſtent en couteaux, ciſeaux, pincettes, peignes, miroirs, bracelets, boutons de verre & hameçons. Lery aſſure que ce Peuple barbare & cruel à l'égard de ſes ennemis, qu'il aſſomme & qu'il dévore, a pour ſes amis

: ſes alliés une extrême affection, qu'il : ſeroit plutôt hacher en pièces que de ouffrir qu'on leur causât le moindre dé-laiſir. Il ajoute enfin qu'il ſe croyoit noins en danger chez les antropophages du Bréſil qu'en France, où les différents de Religion ſembloient autoriſer la perfi-die & le meurtre.

§. IX.

Maladies, Remèdes des Braſiliens.

LES Braſiliens ſe traitent réciproque-ment avec des égards ſi tendres dans leurs maladies, que ſi quelqu'un eſt bleſſé, ſon voiſin ſe préſente auſſi-tôt pour ſucer la plaie, & tous les offices de l'amitié ſont rendus avec le même zèle.

Outre les fiévres, & les autres incom-modités communes à tous les habitans de l'Amérique méridionale, les Braſiliens ont une maladie qui paſſe pour incurable, & que Lery n'attribue qu'au commerce des femmes. Il dit qu'ils la nomment *Pian*, ſans expliquer d'où lui vient ce nom. Lorſqu'on en eſt attaqué, tout le corps devient cou-vert de puſtules plus larges que le pouce & qui ſe répandent juſque ſur le viſage. On voit des enfans qui ſont tout cou-verts de ces boutons. Avec les ſimples de leurs forêts & de leurs montagnes, les Bra-ſiliens n'ont guères d'autres remèdes que l'abſtinence: ils ne donnent jamais à man-ger à leurs malades.

Leurs funérailles conſiſtent moins en cérémonies qu'en pleurs & en chants lu-gubres qui contiennent l'éloge des morts,

Ils les enterrent debout, dans une foſſe ronde, les bras & les jambes pliés dans leurs jointures naturelles & liés avec le corps. Si c'eſt un chef de famille, on enterre avec lui ſes plumes, ſes colliers & ſes armes. Lorſque les habitans d'un village s'établiſſent dans un autre lieu pour changer d'air, chaque famille met ſur les foſſes de ſes morts quelques pierres couvertes d'une grande herbe qu'ils nomment *Pindo*, & qui ſe conſerve long-tems ſéche. Les Braſiliens n'approchent jamais de ces monumens, ſans pouſſer des cris.

§. X.

Conſtitution des Braſiliens.

A la réſerve de quelques Nations peu nombreuſes, que leur petiteſſe fait nommer *Pygmées*, ſans qu'on puiſſe trouver la raiſon de cette ſingularité dans un même pays & un même climat, la taille commune des Braſiliens reſſemble à la nôtre. On ne voit guères chez eux de paralytiques, de boiteux, d'aveugles ni d'eſtropiés. Il n'eſt pas rare de les voir vivre juſqu'à cent vingt ans. Leurs cheveux ne deviennent preſque jamais gris. Leur humeur eſt toujours gaie. Quoique toujours nuds, leur teint n'eſt pas plus brun que celui des Eſpagnols. Les jours de fête ou de réjouiſſance, les hommes, femmes & enfans, ſont expoſés aux plus grandes ardeurs du Soleil. Ce n'eſt que depuis l'établiſſement des Portugais dans leur pays, qu'ils ont commencé à ſe ceindre le milieu du corps, & à porter dans leurs fêtes une toile bleue

ou rayée, qui leur prend depuis la ceinture & leur couvre tout le bas du corps. Ils y attachent des os ou des ſonnettes, lorſqu'ils peuvent s'en procurer par les échanges. Les Chefs de famille prennent ces jours-là une eſpèce de manteau : mais on s'apperçoit que cette parure les gêne, & qu'ils aiment mieux être tout nuds.

ARTICLE V.

Hiſtoire Naturelle du Bréſil.

CE vaſte pays contient une partie des mêmes animaux qui ſe trouvent dans les régions qui l'environnent : mais étant déſert dans pluſieurs endroits & rempli de montagnes, il n'eſt pas étonnant qu'il en contienne pluſieurs qui lui ſont propres ; ce qu'on attribue moins à la différence du climat qu'à l'habitude qui les retient dans certaines bornes, ou même l'inſtinct de la nature qui les attache à certains lieux tranquilles, où rien ne les allarme pour leur conſervation.

Lery prétend que dans tout le Bréſil on ne trouve pas un ſeul animal qui ait une reſſemblance parfaite avec les nôtres. Il ajoute qu'il y en a fort peu que les habitans ſe plaiſent à nourrir, & que, par conſéquent, il y a peu de diſtinction à faire entre les animaux domeſtiques & les animaux ſauvages du Bréſil.

§. I.

Quadrupedes.

L'ANIMAL qui ſe trouve le plus com-

munément au Bréſil, eſt celui que l'on nomme *Tapirouſou*. Il a le poil aſſez long & rougeâtre. Sa grandeur & ſa forme ſont à-peu-près celles d'une vache : mais il n'a point de cornes, ſon cou eſt plus court, ſes oreilles plus longues & pendantes : ſes jambes ſont plus ſéches, & ſes pieds n'ont aucune apparence de fente, & ſemblables à celui de l'âne. On prétend qu'il participe de l'âne & de la vache : mais il différe encore de l'un & de l'autre par la queue qui eſt fort courte, & par les dents qui ſont beaucoup plus aigues & plus tranchantes, quoiqu'il ne les faſſe jamais ſervir à ſa défenſe. Il n'en a point d'autre que la fuite. Les Indiens le tuent à coups de fléches ou le prennent dans des piéges qu'ils dreſſent avec aſſez d'induſtrie. Ils font beaucoup de cas de ſa peau, la coupent en rond ſur le dos, pour en faire des boucliers de la grandeur du fond d'un tonneau. En ſéchant, elle devient ſi dure qu'elle eſt impénétrable aux plus fortes fléches.

La chair de cet animal reſſemble pour le goût à celle du bœuf. Les Braſiliens la boucannent.

Après le Tapirouſou, le plus gros animal du Bréſil eſt l'*Ane-Vache*. C'eſt une eſpèce de cerf. Il eſt moins grand que le nôtre : ſon bois eſt plus court ; ſon poil eſt de la même longueur que celui de nos chévres. On y trouve cependant de grands cerfs.

Le *Sanglier* du Bréſil, que les Sauvages nomment *Ta-jaſſou*, a ſur le dos, comme celui des autres contrées de l'Amérique méridionale, une ouverture naturelle,

par laquelle il ſouffle & qui lui ſert à la reſpiration. Quoiqu'il ait la tête, les oreilles, les dents, le corps, les pieds, la queue du nôtre, il n'a pas le même cri.

L'*Agouti* du Bréſil eſt une bête rouſſe, de la grandeur d'un cochon d'un mois. Il a le pied fourchu, la queue fort courte, le muſeau & les oreilles d'un liévre. Sa chair eſt un fort bon aliment.

Les bois ſont remplis d'une eſpèce de rats de la groſſeur d'un écureuil & de poil rouſsâtre. Sa chair eſt fort délicate.

Le *Pag* eſt un animal de la grandeur d'un chien médiocre. Il a la tête d'une forme bizarre. Sa chair a le goût de celle du veau. Sa peau, qui eſt tâchetée de blanc, de gris & de noir, ſeroit en Europe une fourrure eſtimée.

Lery aſſure qu'il ſe trouve dans cette contrée une quantité prodigieuſe de *Lynx* & de diverſes eſpèces. Il y en a de roux, d'autres agréablement tachetés. Ils ſont tous ſi furieux, que rien ne peut réſiſter à leurs griffes. Il ajoute que c'eſt une gloire auſſi éclatante pour un Braſilien de tuer un Lynx à la chaſſe, que de tuer un ennemi à la guerre.

Le *Sarigoy* eſt une eſpèce de *Putois* dont le poil eſt grisâtre. Il eſt d'une puanteur inſupportable. Pluſieurs François en ont écorché, & après avoir tiré la graiſſe qui eſt autour des rognons, ils en ont mangé. On aſſure que la puanteur ne vient que de cette graiſſe, & que la chair en eſt très-bonne.

Le *Tatou* du Bréſil eſt le même animal des autres parties de l'Amérique que

les Eſpagnols ont nommé *Armadillo*. On a donné ſa deſcription. Laet nous apprend que les Braſiliens, plus induſtrieux que les autres Amériquains, font de ſa peau de petits coffres d'une dureté ſurprenante, & que les écailles de cet animal réduites en poudre, & priſes au poids d'un gros dans une décoction de ſauge, provoquent une ſueur très-ſalutaire qui guèrit même les maladies vénériennes. Monardes prétend que les petis os de la queue du même animal guèriſſent la ſurdité.

Le *Tamandua* eſt de la grandeur d'un chien ordinaire. Il a le corps plus gros que long : ſa queue eſt au moins trois fois plus longue que ſon corps & forme une ſi groſſe touffe de poil, que, pour ſe défendre des injures de l'air, il s'en couvre entièrement. Il a la tête petite, le muſeau allongé, la gueule ronde & la langue très-longue. Elle lui ſert, comme celle du fourmillier, à faire la guerre aux fourmis. Il n'eſt pas moins terrible pour les hommes & pour les bêtes les plus féroces, qu'il attaque lorſqu'il peut les ſurprendre. Sa chair n'eſt d'aucun uſage.

Il y a dans ce pays une eſpèce de *Hériſſon* qui eſt fort petit : ſes épines ſont jaunâtres & noires par le bout. On aſſure qu'étant ôtées de l'animal, elles pénétrent d'elles-mêmes dans la chair, pour peu qu'on les y faſſe toucher.

Les *Caymans* du Bréſil ſont fort petits. Les Braſiliens mangent leur chair avec avidité. Leur groſſeur n'excéde pas celle de la cuiſſe. Ils ſont d'une longueur proportionnée : mais loin d'être nuiſibles, ils

jouent avec les enfans. Les grands ſont auſſi dangereux au Bréſil que dans les autres parties de l'Amérique.

Le *Januare* eſt un animal vorace qui eſt fort léger à la courſe, parce qu'il a les jambes hautes & ſéches comme celles du levrier. Il a la groſſeur d'un grand chien, de longs poils autour du menton. Sa peau eſt tigrée. Il dévore tout ce qu'il rencontre, ſans en excepter les hommes. C'eſt un épouvantail pour les Braſiliens, & leur horreur va ſi loin pour cet animal, que, lorſqu'ils en prennent un dans leurs piéges, ils n'y a point de tourmens qu'ils ne lui faſſent ſouffrir avant que de le tuer.

L'*Hirara* reſſemble à l'*Hiene*, que nous appellons aujourd'hui *Civette*: mais on aſſure que ce n'eſt pas le même animal. Il y en a de noirs, de roux, même de blancs. Ils ne vivent que de miel, & leur adreſſe eſt extrême à le découvrir. Après avoir ouvert l'entrée des dépôts, ils y amenent leurs petits & ne commencent à manger eux-mêmes, qu'après leur avoir laiſſé le tems de ſe raſſaſier.

Il n'y point de pays au monde où les ſinges ſoient plus communs & leurs eſpèces plus variées. On en diſtingue une que les Braſiliens nomment *Aquiqui*: elle ſt beaucoup plus grande que les autres. lle a le viſage blanc, une longue barbe oire au menton: ſon corps eſt rougeâe. Le ſinge de cette eſpèce paſſe pour le oi des ſinges. On aſſure que, montant elquefois ſur un arbre, il fait entendre s ſons qui reſſemblent à ceux d'un Orar qui fait une harangue; qu'il a un or-

gane assez fort. On ajoute que dans les mouvemens qu'il se donne, il jette beaucoup d'écume, & qu'il est toujours accompagné par un autre singe qui a soin de l'essuyer.

Il y a dans ce pays d'autres singes qu'on nomme *Cays*. Ils sont fort petits, noirs, d'une figure si agréable, qu'on les voit avec plaisir. Leur retraite est sur les arbres à siliques, où, trouvant leur nourriture, ils ne cessent point de faire retentir l'air d'une étrange mélodie.

Ceux que les Brasiliens nomment *Sagoins*, ne sont pas plus gros qu'un écureuil. Ils ont aussi le poil roux. Lery assure qu'ils ont le musle, le cou, le haut du corps, à-peu-près semblable au lion, qu'ils en ont même la fierté. C'est, selon lui, le plus joli animal qu'on voie au Brésil. S'il étoit aussi facile, ajoute-t-il, de lui faire passer la mer qu'à la guenon, il seroit beaucoup plus estimé en Europe : mais sa délicatesse ne lui permet pas de supporter le mouvement du vaisseau ; d'ailleurs il est si orgueilleux, que, si on le fâche, il se laisse mourir de dépit.

Le *Hay* est un animal difforme, de la grandeur du chien barbet. Son visage approche aussi de celui de l'homme ; mais il a le ventre pendant comme celui d'une truie pleine, le poil d'un gris enfumé comme la laine des moutons noirs, la queue fort courte, les jambes aussi velues que l'ours & les griffes très-lones. Il est extrêmement farouche dans les bois. Il s'apprivoise aisément.

Le *Coati* est un animal de couleur brune, assez semblable au Fibris-Castros de Portugal.

Portugal. Il monte ſur les arbres comme le ſinge; & l'on réuſſit quelquefois à l'apprivoiſer: mais il eſt d'une malice & d'une voracité qui déplaiſent. Lery dit qu'il eſt de la hauteur d'un grand liévre, qu'il a le poil court, poli & tacheté, les oreilles petites, droites & pointues. Son grouin eſt long de plus d'un pied, rond comme un bâton, rétrécit tout-à-coup au-deſſous du front, & eſt auſſi gros par le bout qu'à l'endroit où il commence. Sa gueule eſt ſi petite, qu'à peine y feroit-on entrer le bout du doigt. Lorſqu'on a pris cet animal, il ſerre les quatre pieds l'un contre l'autre, ſe laiſſe tomber ſur le côté, & meurt dans cet état, ſans vouloir manger.

Les *Chats ſauvages* ſont ici fort communs & d'une variété extraordinaire. On en voit de blancs, de noirs & de roux, tous d'une agilité ſurprenante, fort nuiſibles aux oiſeaux, même aux hommes. On les recherche beaucoup à cauſe de leur peau.

Le *Jagoarucu* eſt une eſpèce de chien ſauvage: ſon cri reſſemble beaucoup à celui des chiens domeſtiques. La couleur de cet animal eſt d'un brun mêlé de blanc. Il a le poil de la queue fort épais & ſa courſe eſt fort légere. C'eſt un animal carnaſſier qui vit de proie ou de fruits, lorſque la faim lui manque. Sa morſure eſt fort dangereuſe.

Le *Jaguacin* eſt à peu-près de la grandeur du renard de Portugal. Il lui reſſemble encore par la couleur. Il vit de coquilles & de canes de ſucre. C'eſt d'ailleurs un animal fort doux & qui paſſe preſque

toute ſa vie à dormir, ce qui le rend très-facile à prendre.

Le *Biaracata* eſt de la grandeur d'un chat & de la figure de l'écureuil. Il a le dos orné d'une croix blanche & très-régulière. Les oiſeaux & leurs œufs ſont ſa nourriture ordinaire ; mais il a tant de goût pour l'ambre, qu'il paſſe toute la nuit ſur le bord de la mer à chercher cette proie.

Le *Perico-Ligero* ou le *Pareſſeux* eſt fort commun au Bréſil. Comme on en a déja donné la deſcription, on ne s'arrêtera pas à la faire ici.

§. II.

Reptiles du Bréſil.

Les Braſiliens mangent diverſes ſortes de lézards, de ſerpens & de gros crapauds boucanés, avec la peau & les inteſtins. Le *Tonou* eſt un lézard gris, qui a la peau fort liſſe. Il a quatre ou cinq pieds de longueur & une groſſeur proportionnée. Sa forme eſt hideuſe, mais il n'eſt pas plus dangereux que les grenouilles, parmi leſquelles il vit ſur les rives des fleuves & dans les marais. Lery aſſure qu'étant écorché, bien nettoyé, il a la chair auſſi blanche & auſſi délicate que celle d'un poulet.

Le même Auteur dit qu'il voyoit d'abord avec étonnement les Sauvages apporter ou traîner des ſerpens rouges & noirs, gros comme le bras & longs d'une aune, qu'ils jettoient au milieu de leurs maiſons parmi leurs femmes & leurs enfans : mais voyant qu'ils les manioient ſans aucune crainte, il s'accoutuma bien-

tôt ce spectacle. Ce n'est pas, dit-il, qu'il n'y ait dans ce pays d'autres espèces de serpens, dont la piqûre est fort venimeuse: l'exemple qu'il en donne est effrayant.

Deux autres François & lui se mirent en chemise pour parcourir le pays, sans prendre de Sauvage pour guide; ils s'égarèrent, entrèrent dans une vallée profonde, entendirent le bruit d'un animal qui venoit à eux; mais, croyant que c'en étoit un ordinaire, ils n'y firent pas attention. Cette sécurité changea en frayeur terrible, lorsque tournant la tête vers leur droite, ils apperçurent, environ à trente pas, un serpent beaucoup plus gros que le corps d'un homme & long de six à sept pieds. Il avoit le corps couvert d'écailles semblables à celles des huîtres, la tête levée & les yeux étincellans. Il s'arrêta tout à coup pour les regarder. Les trois François, n'ayant pour armes que leurs sabres & leur arc, défense très-foible contre un si terrible animal, demeurerent comme immobiles, n'osant s'enfuir, craignant qu'il ne s'élançât sur eux & ne les dévorât. Il les contempla près d'un quart d'heure & s'enfuit.

Le *Giboia* ou *Jiboia*, quoique quadrupede, est compté parmi les serpens. Il peut avoir vingt pieds de longueur & est si gros qu'il dévore un cerf entier. Lorsqu'il attrape une bête fauve, il la serre avec tant de force qu'il lui brise les os, la lèche & la met en état d'être avalée. Il n'a d'ailleurs aucune sorte de venin, & ses dents répondent point à la grandeur de son corps.

Le *Giraupiagara*, nom qui signifie *Mangeur d'œufs*, est noir, assez long, jaunâtre sur le ventre, & monte aussi légérement sur les arbres qu'un poisson nage dans l'eau : il mange tous les œufs qu'il peut y attraper.

Le *Caninana* est de couleur verte, & n'a rien de hideux dans la figure. Il se nourrit aussi d'œufs.

Le *Boytiopua* est un serpent rond & d'une longueur assez considérable. Il vit uniquement de grenouilles. Il est assez commun dans ce pays, & les femmes en frottent les côtés de celles qui sont stériles, pour les rendre fécondes.

Le *Gaytiepu* ne se trouve que dans le pays de *Rarim*. Il est d'une grosseur extraordinaire, & si puant, que les Sauvages mêmes ne peuvent en supporter l'odeur.

Le *Boyuna* est un serpent noir, long & menu, qui répand aussi une odeur fort désagréable.

Bom, qui signifie *Bruit*, est le nom d'un gros serpent qui pousse une espèce de cri, par lequel on est averti de son approche : il n'est pas malfaisant.

Le *Boicupecanga* est fort gros : il est marqué de plusieurs couleurs, ce qui fait croire qu'il est venimeux.

Sous le nom de *Jaraca*, l'on comprend quatre espèces de reptiles. Celui de la plus grande se nomme *Jararacucu* : il est long de dix palmes, a de longues dents qui semblent s'avancer pour mordre. Sa morsure est si dangereuse, qu'elle fait mourir en moins de vingt-quatre heures.

La seconde espèce nommée *Jararaçoay*,

pitinga eſt auſſi venimeuſe que la vipère d'Eſpagne, & en a la forme & la couleur.

La troiſième, nommée *Jaruepeba*, a ſur le dos, une ligne rouge & le reſte du corps eſt de couleur cendrée. Enfin les plus petits de ces redoutables ſerpens n'ont pas plus d'un pied de long, & ſont de couleur de terre, avec quelques veines ſur la tête comme les vipères, dont elles imitent le ſifflememt.

Le *Curucucu* eſt un ſerpent affreux & terrible. Il y en a qui ont juſqu'à quinze palmes de long. Son poiſon eſt très-ſubtil : mais on a reconnu qu'il n'en a que dans la tête. Les Braſiliens lui coupent cette partie & l'enterrent avec ſoin.

Outre le grand ſerpent à ſonnettes, qui porte au Bréſil le nom de *Boicininga*, & qui grimpe ſi vîte qu'il ſemble voler, il s'y en trouve un petit nommé *Briciningpeba*, qui a la ceuleur noire & le venin extrêmement ſubtil.

L'*Ibiracua* jette un poiſon ſi violent, qu'on voit ſortir de ceux qu'il a mordus, & preſque dans l'inſtant, du ſang par les yeux, par les oreilles, par les narines & par les parties inférieures du corps. Sa morſure eſt mortelle, ſi le bleſſé n'eſt pas ſecouru ſur le champ.

L'*Ibiboca* eſt encore un fort dangereux ſerpent du Bréſil, quoique d'une beauté admirable par l'ordre des taches & des lignes rouges, noires & blanches, dont il a la tête & tout le corps marquetés. Ses mouvemens ſont d'une lenteur extraordinaire.

Les Voyageurs qui ont fourni cet ar-

ticle, font une peinture affreuſe des tourmens qu'occaſionne la morſure de ces redoutables animaux, & aſſurent que le nombre des hommes auxquels ce malheur arrive eſt très-conſidérable. On trouve des ſerpens à chaque pas, dans les campagnes, dans les bois, dans l'intérieur des maiſons & juſque dans les lits, ou les hamacs. On en eſt mordu la nuit comme le jour; & ſi l'on n'y remédie pas auſſi-tôt par une ſaignée, par la dilatation des bleſſures & par les plus puiſſans antidotes, on meurt dans les plus cruels tourmens. Les Jararacas jettent une odeur de muſc qui ſert beaucoup à garantir de leur ſurpriſe.

Les *Scorpions* ſont auſſi fort communs au Pérou: mais leurs bleſſures ſont rarement mortelles, quoique fort douloureuſes pendant vingt-quatre heures.

§. III.

Inſectes.

La *Nigua*, qui ſe nomme *Ton* au Bréſil, les *Moſquites*, qu'on y appelle *Yetin*, les *Papillons* voraces, nommés *Aravers*, ſont les mêmes & cauſent les mêmes déſordres que dans les autres parties de l'Amérique méridionale.

§. IV.

Oiſeaux.

Le Bréſil étant couvert de bois, eſt la retraite naturelle des oiſeaux. Lery n'y compte que trois eſpèces de volailles domeſtiques, que les Braſiliens nourriſſent moins pour les manger, que pour en pren-

dre les plumes, principalement les blanches qu'ils teignent en rouge & dont ils font leur plus bel ornement. Les deux premières ſont deux poules d'inde, nommées dans ce pays *Arignan-Auſſon*. C'eſt une production naturelle de ce pays, d'où Lery prétend que l'Europe les a reçues. Des poules communes, nommées au Pérou *Arignan-Miri*. Elles ont été tranſportées dans ce pays par les Européens. Les Braſiliens n'en mangent pas les œufs : ils trouvent que c'eſt un excès de gourmandiſe de le part des Européens de les avaler, & diſent qu'ils mangent une poule à chaque œuf qu'ils avalent. Ils ne mangent point les cannes d'inde, qu'ils nomment *Upac*. La raiſon qu'il en donnent eſt que cet animal, marchant avec beaucoup de lenteur, ils craindroient qu'il ne les rendît peſans à la courſe. Ils rejettent, par la même raiſon, la chair de tous les animaux dont la marche eſt lente, même les poiſſons qui nagent plus lentement que les autres.

Entre les oiſeaux qu'on mange au Bréſil, Lery donne le premier rang aux *Jacoutins*, aux *Jacoupens* & aux *Jacouanaſſous*, trois eſpèces de Faiſans qui ont le plumage noir & gris, & qui ne différent qu'en groſſeur. Le même Auteur aſſure qu'on ne peut manger rien de plus délicat. Faiſans.

Les *Moutons* ſont d'autres oiſeaux d'une excellente qualité ; mais ils ſont plus rares. Leur groſſeur & leur plumage approchent de ceux du paon. Moutons.

Les *Macacouas* & les *Inaubou-Anaſſous* ont deux eſpèces de perdrix ; mais elles Perdrix.

ont la groſſeur de nos oies. Il y en a trois autres eſpèces, qui ſont les *Manbouris*, les *Pegaſſons* & les *Pecacaous* : elles ſont d'inégale groſſeur. Les premières ont celle de nos perdrix ordinaires, les ſecondes celle du ramier, & les troiſièmes celle de la tourterelle.

Oiſeaux merveilleux.

L'*Arat* & le *Canidé* ſont, ſelon Lery, les merveilles de l'Univers dans ce genre. Ce ne ſont point des perroquets.

L'Arat a les plumes des aîles & de la queue, longues d'un pied & demi, la moitié eſt preſqu'auſſi rouge que la plus belle écarlate, & l'autre moitié eſt de couleur céleſte. La tige qui eſt au milieu de chaque plume ſépare également les couleurs des deux côtés. Tout le reſte du corps eſt azuré. Lorſque cet oiſeau eſt au ſoleil on ne ſe laſſe point de l'admirer.

Le Canidé a tout le plumage ſous le ventre & autour des aîles auſſi jaune que l'or ; le deſſus du dos, les aîles & la queue du plus beau bleu qu'il ſoit poſſible de voir. Comme ces deux eſpèces d'oiſeaux fréquentent plus les lieux habités que les bois & les forêts, les Braſiliens les plument deux fois l'année & font avec leurs plumes, des robes, des braſſelets, des bonnets, & s'en parent le reſte du corps.

Les perroquets du Bréſil ſont les plus beaux du monde entier. Les Voyageurs font l'éloge de pluſieurs eſpèces : ils donnent le premier rang aux *Aracas* & aux *Macas*. Ils ſont diſtingués par leur grandeur & par leur beauté. Les plumes qu'ils ont ſur l'eſtomac ſont d'un très-beau pourpre ; le reſte du corps eſt un mêlange ad-

mirable de jaune, de vert & de bleu. Leur queue eſt fort longue. Ils ne font jamais plus de deux petits à la fois : leur nid eſt ordinairement dans le trou d'un arbre, ou d'un rocher. Ils s'apprivoiſent facilement & apprennent fort vîte à parler.

La ſeconde eſpèce ſe nomme *Anapura*. Ses couleurs ſont un mêlange de rouge, de vert, de jaune, de noir, de bleu & de brun : elles ſont diſtribuées avec une variété ſurprenante. On préfére cette eſpèce à toutes les autres, parce qu'elle a beaucoup de facilité à s'apprivoiſer & à parler : elle fait ſes petits & les couve dans les maiſons même.

L'*Araruna* ou le *Machao*, eſt mis au troiſième rang. Le fond de ſon plumage eſt noir : mais il eſt ſi bien mêlé de vert, qu'au ſoleil il jette un éclat ſurprenant. Il a les pieds jaunes, le bec & les yeux rouges. Il ne pond que dans l'intérieur des terres.

La troiſième eſpèce eſt celle que les Braſiliens nomment *Ajurarouros*. Elle eſt d'une beauté charmante. La plus grande partie du corps eſt de couleur verte ; le cou & la crête ſont jaunes ; les plumes qui font e tour du bec ſont bleues & celles des aîes ſont d'un beau rouge. La queue eſt rouge & jaune, avec un mêlange de vert.

La plus petite eſpèce ſe nomme *Tuin*. a couleur verte domine ſur ſon corps ; ais elle eſt variée par pluſieurs autres. n en fait beaucoup de cas à cauſe de ſa cilité.

Les perroquets qui ſe nomment *Quiabas*, c'eſt-à-dire oiſeaux jaunes, ne par-

lent point. Ils ſont naturellement triſtes & ſolitaires. Ils ſont aſſez rares : on n'en trouve même que dans le fond du continent.

Enfin le perroquet Braſilien qui ſe nomme *Yapou*, eſt auſſi noir que la *Pie*; ſa queue eſt blanche. Il a trois petites plumes à la tête qui ſe relevent comme des cornes ; les yeux bleus & le bec jaune. C'eſt un aſſez bel oiſeau : mais lorſqu'il eſt en colère, il jette une odeur très-déſagréable. Son occupation continuelle eſt de chercher tous les inſectes qui ſont dans une maiſon.

Le *Guranhé-Lugera* eſt de la grandeur d'un *Pinſon*. Il a les aîles & le dos bleus, l'eſtomac & le ventre jaunes. Il a ſur la tête une belle huppe qui eſt d'un beau jaune. Son ramage eſt très-varié : il imite même celui de la plupart des oiſeaux. On en diſtingue pluſieurs eſpèces.

Le *Tangara* n'excéde pas la groſſeur du *Moineau*. Il a le corps noir & la tête jaune. Son ramage eſt moins un chant qu'un murmure. Cet oiſeau eſt ſujet à l'épilepſie.

Le *Quereiva* eſt d'une beauté ſingulière. Il a l'eſtomac d'un beau rouge, les aîles noires, & tout le reſte du corps bleu.

Le *Tucan* du Bréſil n'a que la groſſeur d'une pie, quoiqu'il ait le bec d'une palme. Il s'apprivoiſe dans une baſſe-cour, juſqu'à mener ſes petits comme une poule. Son plumage eſt rouge ſur l'eſtomac & noir ſur tout le reſte du corps.

Le *Guirapanga* eſt tout blanc, & d'une grandeur médiocre. Il a la voix ſi forte, qu'elle ſe fait entendre comme le ſon d'une cloche, & près d'une demie heure.

On trouve beaucou d'*Autruches* dans les Provinces intérieures du Bréſil. Elles ne différent point de celles des autres régions : mais on aſſure que l'eſpèce de cornes qu'elles on ſur le bec, portées au cou, rend la liberté de la langue à ceux qui ont de la difficulté à parler.

Il y a dans ce pays beaucoup d'*Aigles*, de *Vautours*, d'*Eperviers*, qui ſont tous ſi féroces, qu'on n'a jamais pu en apprivoiſer un ſeul.

Le *Colibri* eſt fort commun au Bréſil : celui de ce pays a le chant fort agréable. On nomme ce petit oiſeau *René* dans les îles Françoiſes, parce que, dormant ſix mois de l'année, il ſemble renaître en s'éveillant.

Le *Panou* eſt un oiſeau noir, de la groſſeur d'un *Merle*. Toute ſa beauté conſiſte dans le plumage qui eſt ſur l'eſtomac.

Le *Quianpiau* eſt de la même groſſeur : ſon plumage eſt du plus bel écarlate.

Les *Chauves-Souris* ſont plus groſſes & ont autant de goût pour le ſang que celles de Guayaquil.

Les *Abeilles* de ce pays reſſemblent à nos mouches noires d'été : leur miel eſt très-agréable ; mais la cire en eſt fort noire.

Lery dit qu'il y a dans ce pays un oiſeau qui a le plumage d'un gris cendré ; ſa groſſeur eſt celle d'un Pigeon. Les Braſiliens le reſpectent beaucoup, parce qu'il a le cri très-lugubre & ne ſe fait entendre que la nuit. Ces Barbares ſont perſuadés qu'il vient leur parler de la part des morts. Il dit que ſe trouvant une nuit dans un village, il penſa être inſulté par les habitans,

parce qu'il plaiſanta ſur l'attention ſérieuſe avec laquelle ils l'écoutoient. Tais-toi, lui dit fort durement un Vieillard, & ne nous empêche pas d'entendre les nouvelles que nos peres nous font annoncer.

§. V.

Poiſſons.

LA *Manatée* ou le *Lamentin* du Bréſil eſt excellent.

L'*Acarapep* eſt un grand poiſſon plat, dont la chair eſt d'une bonté merveilleuſe. En cuiſant, il jette une graiſſe jaune qui lui ſert de ſauce.

L'*Acara-Bouten* eſt un autre poiſſon plat, viſqueux & de couleur rougeâtre.

Les *Raies* du fleuve Janeiro ſont beaucoup plus grandes que les nôtres. Elles ont ſur la tête deux cornes aſſez longues, & ſous le ventre cinq ou ſix fentes qu'on croiroit artificielles. Leur queue eſt longue & déliée, & ſi venimeuſe, que ſa plus légere piqûre fait enfler, avec inflammation, les parties qu'elle a bleſſées. La chair du corps & les inteſtins mêmes en ſont très-bons.

Le *Beyupira*, que l'on compare à l'Eſturgeon, eſt fort eſtimé des Braſiliens. On le prend en haute mer & avec l'hameçon. Il eſt long de ſix ou ſept palmes, rond dans cette longueur, blanc ſous le ventre & noir ſur le dos. Il eſt fort gros & d'un très-bon goût.

Le *Baopes*, que les Portugais ont ainſi nommé, parce que ſes yeux reſſemblent à ceux d'un bœuf, approche beaucoup du

Thon par la groſſeur & la forme ; mais il n'a pas le même goût. Il eſt ſi gras, qu'on en tire une prodigieuſe quantité d'huile ou de beurre.

Le *Camarupi* eſt un grand poiſſon, dont tout le corps eſt parſemé d'épines, & qui a ſur le dos une ſorte de crête toujours dreſſées. Il eſt ſi gros que deux hommes ont peine à le lever. On en tire beaucoup d'huile. C'eſt avec le harpon qu'il ſe prend.

Le *Piraëmbu* eſt peu différent du *Ronfleur*, & pouſſe auſſi une ſorte de ronflement ; mais il a goût plus agréable, & peut avoir huit ou neuf palmes de long. Il a dans la gueule deux pierres d'une palme de large qui lui ſervent à briſer les coquillages dont il ſe nourrit.

Les côtes du Bréſil ſont remplies de *Requins*. Les Sauvages ſe ſervent des dents de ce terrible poiſſon pour armer leurs fléchés.

L'*Arnaeyan*, eſpèce de Grenouille marine, eſt un poiſſon court, de couleurs variées. Il a les yeux aſſez beaux, & jette, en ſortant de l'eau, une eſpèce de croaſſement. Il s'enfle comme la grenouille. Sa chair eſt fort bonne ; mais il faut la dépouiller ſoigneuſement de ſa peau, ſous laquelle il cache une ſorte de venin.

On en diſtingue une autre eſpèce qui eſt armée de pointes comme le Hériſſon, & beaucoup plus venimeuſe que la première. On mange auſſi ſa chair, après en avoir ôté la peau. Ce poiſſon paſſe pour un ſpécifique pour la dyſſenterie.

Il y en a enfin une troiſième que les

Braſiliens nomment *Itaëca*. Ce poiſſon eſt de forme triangulaire & paroît avoir les yeux bleus. Elle a du venin, non-ſeulement dans la peau, mais encore dans le foie & les inteſtins, ce qui ne la rend point plus dangereuſe, lorſqu'on a retranché toutes ces parties.

Le *Puraque* des côtes du Bréſil eſt une eſpèce de torpille, dont la forme approche de celle d'une raie. C'eſt Laet qui lui donne cette figure, d'après un deſſein fait au Bréſil: mais le Deſſinateur la nommoit *Araoua Anappebe*. Le nom de *Puraque* lui eſt peut-être venu des Portugais. Ce poiſſon engourdit comme la torpille le membre avec lequel on le touche.

Le *Caramarus* a beaucoup de reſſemblance avec les ſerpens marins qui ſe trouvent ſur les côtes du Portugal. Sa longueur eſt de dix à quinze pouces. Il jette ſur le gril une odeur de chair de porc. Son venin eſt autour des dents, qu'il a monſtrueuſes, & dont les morſures font tomber en pourriture la partie bleſſée. Il eſt d'ailleurs armé de pluſieurs pointes. Les Braſiliens aſſurent qu'on les voit ſouvent frayer avec les ſerpens de terre.

L'*Amorcati* eſt auſſi une eſpèce de grenouille marine hériſſée de pointes. Elle ſe cache ſous le ſable du rivage de la mer. Les moindres bleſſures qu'elle fait aux pieds des paſſans ſont fort dangereuſes, ſi l'on n'y apporte un prompt remède.

L'*Amacurub* eſt un poiſſon calleux. Il reſſemble à celui que le Portugais appellent *Bugallo*. Il ſe fait redouter par la force extraordinaire de ſon venin.

L'*Icrepomonga* eſt un ſerpent marin qui ſe tient ordinairement immobile ſous les flots. On aſſure que tous les animaux qui en approchent, ſe colent ſi fortement à ſon corps, qu'il eſt difficile de les en arracher : il en fait ſa proie. On ajoute, ce qui paroît cependant incroyable, qu'il s'avance quelquefois ſur le rivage & qu'il s'y reſſerre, juſqu'à paroître fort petit; que ſi quelqu'un y met la main, elle s'y attache auſſi-tôt; que ſi l'on y met l'autre, elle s'y attache encore; que le ſerpent reprenant alors ſa grandeur naturelle, entraîne ſa proie dans la mer, où il la dévore.

Laet prétend qu'on voit ſur les côtes du Bréſil des monſtres marins que les Braſiliens nomment *Ypupiapra*. Ils cauſent aux Sauvages une ſi grande frayeur, que leur aſpect ſeul les fait mourir. Ils ont la face aſſez ſemblable au viſage humain; leurs yeux ſont cependant plus enfoncés. Les femelles ont une longue chevelure; leurs traits ſont plus agréables que ceux des mâles. On les trouve à l'entrée des fleuves, principalement à celle du Jagoaripé, qui n'eſt qu'à ſept ou huit lieues de la Baie de tous les Saints, & vis-à-vis de Porto Seguro, où l'on aſſure qu'ils ont tué une prodigieuſe quantité d'Indiens. On dit qu'ils les embraſſent avec tant d'ardeur qu'ils les étouffent. Il ne paroît pas qu'ils veulent les détruire, & ces étranges careſſes paroiſſent plutôt venir d'affection. Ils jettent même des gemiſſemens, après les avoir étouffés, s'enfuient & ne touchent point au cadavre, à la réſerve des yeux, du nez, du bout des doigts & des

parties naturelles qu'ils leur enlevent. Ce qui porte à le croire, c'eſt que les Indiens tués par ces monſtres, ſe trouvent ainſi mutilés, lorſque les flots les jettent ſur le rivage. Nous ne doutons pas que le Lecteur ne prenne ceci pour une Fable : nous ne l'avons rapporté que pour faire connoître combien un Hiſtorien doit ſe défier des Voyageurs, & combien il a de peine à découvrir la vérité au travers des menſonges.

L'*Ubitre* eſt aſſez ſemblable au brochet par le corps ; mais il a une queue fort longue ronde comme celle d'un bœuf, & la releve de même.

L'*Aiona* eſt de la groſſeur des poiſſons orbiculaires ; mais ſa tête reſſemble à celle d'un bœuf, & occupe la moitié du reſte du corps : ſa queue eſt fourchue.

Le *Pira-Utoah* a la figure monſtrueuſe. Outre deux cornes oſſeuſes & recourbées en arrière, il a la queue faite en ſpatule ; ſes lévres ſont fort groſſes & ſa gueule s'entrouvre avec une contorſion hideuſe.

§. VI.

Coquillages.

ENTRE les coquillages du Bréſil, on compte l'*Apula*. Il eſt ſemblable à la partie d'un roſeau qui ſe trouve entre deux nœuds. C'eſt une nourriture fort ſaine : mis en poudre, il paſſe pour un ſpécifique contre les maux de rate.

L'*Ura* eſt une écreviſſe de mer qui ſe trouve dans la vaſe, le long du rivage. Il eſt ſi commun, que c'eſt la principale

nourriture des Braſiliens & des Negres. La chair eſt aſſez bonne & aſſez ſaine ; mais il faut boire de l'eau après en avoir mangé.

Le *Guainumu* eſt une autre eſpèce d'écreviſſe ; mais elle eſt plus grande & a la gueule ſi large, qu'elle peut contenir le pied d'un homme. C'eſt moins un animal aquatique que terreſtre : on ne le trouve que dans le creux des rochers qui bordent la mer. Au bruit du tonnerre, il ſort de cette retraite & fait lui-même un bruit qui cauſe de la frayeur aux Sauvages. On aſſure que ce bruit eſt ſemblable à une armée qui eſt prête à fondre ſur eux.

L'*Aratu* ſe tient dans le creux des arbres voiſins de la mer : il n'en ſort que pour ſe nourrir d'huîtres & de moules. On aſſure qu'il y jette une petite pierre lorſqu'elles s'ouvrent, & les empêche par-là de ſe refermer.

Les *Huîtres* y contiennent quelquefois de fort belles perles. Autrefois les Sauvages en pêchoient une prodigieuſe quantité, raſſembloient les écailles, après avoir mangé l'Huître. On en trouve encore ſur le rivage de grands monceaux que le tems a couverts de ſable, d'herbe & d'arbuſtes. Les Portugais s'en ſervent pour faire une très-bonne chaux, qu'ils emploient à leurs édifices au lieu de ciment. L'eau de pluie rend cette chaux fort noire.

§. VII.

Oiſeaux Marins.

ENTRE les Oiſeaux marins, on regarde

le *Guirantinga* comme particulier au Bréſil. Il eſt de la grandeur d'une grue ; mais ſon plumage eſt blanc, ſon bec fort long & fort aigu : ſes jambes ſont très-longues & d'un rouge qui tire ſur le jaune. Son cou eſt revêtu, dans ſa longueur, de petites plumes qui le diſputent en beauté à celles de l'autruche.

Le *Caripira* eſt un grand oiſeau qui a la queue fourchue : les Braſiliens font grand cas de ſes plumes. Ils les emploient à leurs fléches. Il paroît que c'eſt le même oiſeau que les Eſpagnols ont nommé *Rabo-Forcàdo*. Il eſt très-commun dans les deux Indes. Ximenès prétend que ſa graiſſe fait diſparoître les cicatrices du viſage. Quoiqu'il ſoit fort commun, il n'eſt facile à prendre que dans les Iſles déſertes où il dépoſe ſes œufs. Il a les aîles fort longues.

Le *Guiratonteon* tire ſon nom de l'épilepſie à laquelle il eſt fort ſujet ; & ce mot compoſé ſignifie qu'il meurt & reſſuſcite ſouvent. Il eſt d'ailleurs d'une beauté rare, par ſa figure & la blancheur extrême de ſon plumage.

Le *Calcamar* eſt de la groſſeur d'un Pigeon. Ses aîles ne lui ſervent qu'à nager. Il ne quitte point les flots. Les Braſiliens aſſurent même qu'il y dépoſe ſes œufs ; mais ils n'expliquent point comment ils peuvent y éclore.

L'*Ayaca* eſt d'une induſtrie ſurprenante à prendre les petits poiſſons. Jamais il ne s'élance inutilement ſur l'eau. Il eſt de la groſſeur d'une pie, a le plumage blanc, marqueté de taches rouges & le bec fait en cuiller.

Le *Caracara* eſt de couleur cendrée, a un petit corps couvert d'un plumage fort épais. Il a les yeux aſſez beaux : ſa prunelle eſt d'un rouge très-vif. Sa voix eſt ſi forte, qu'on la croiroit ſortie d'un fort gros organe. Elle ſe fait entendre avant le lever du Soleil & vers le ſoir.

Le *Guara* n'eſt pas plus gros qu'une pie : mais il a le bec oblong & recourbé ; les cuiſſes groſſes & les pieds longs. Ses premières plumes, d'abord noires, deviennent cendrées. Lorſqu'il commence à voler, elles ſont tout-à-fait blanches, rougiſſent inſenſiblement, juſqu'à devenir de couleur écarlate, qu'elles conſervent toujours. Cet oiſeau, quoique vorace & vivant non-ſeulement de poiſſon, mais de toute autre chair, niche & pond ſous les toits. Il vole ſouvent en troupe, ce qui forme un aſſez beau ſpectacle ſous les rayons du Soleil. Les Sauvages emploient ſes plumes à leurs ornemens de tête.

§. VIII.

Poiſſons des Fleuves du Bréſil.

Les fleuves du Bréſil abondent en poiſſons de toute ſorte de groſſeur. Outre ceux qui leur ſont communs avec les rivières & fleuves des autres parties de l'Amérique méridionale, on y trouve le *Tamovata* ou *Tamoutiata*. Il eſt long d'une palme & peut être comparé au Hareng : mais ſa tête eſt fort groſſe ; ſes dents ſont très-aigues ; il a des écailles ſi dures de-

puis l'extrêmité de la tête juſqu'à la queue ; qu'à peine le fer peut les pénétrer. Sa chair eſt d'un goût très-agréable.

Le *Panapana* eſt de longueur médiocre. Il a la peau dure & raboteuſe comme le chien marin. Du reſte il reſſemble entièrement à la *Zigone*, qu'on nomme *Cagnole* à Marſeille. C'eſt-à-dire qu'il a la tête plate, difforme & comme diviſée en deux cornes, à l'extrêmité deſquelles ſont ſes yeux qui ſont fort éloignés les uns des autres. La queue eſt terminée en deux nageoires inégales qui ont auſſi leur direction toute oppoſée.

Le *Cururyuba* eſt le plus grand & le plus beau de tous les Serpens aquatiques du Bréſil. Il s'en trouve qui n'ont pas moins de vingt-cinq ou trente pieds de long. Une eſpèce de chaîne leur deſcend, par de belles ondulations, le long du corps, depuis la tête juſqu'à l'extrêmité de la queue. Il a les dents d'un chien, & ſa voracité le rend fort dangereux. Il attaque les hommes & les bêtes : mais on le mange, lorſqu'on peut le ſurprendre, & les Braſiliens prétendent que ſa chair eſt un mets fort délicat. Ils lui attribuent des propriétés ſi peu vraiſemblables, qu'il ſeroit ridicule de les rapporter.

Le *Matiima* eſt un autre Serpent d'une grandeur énorme. Il ne ſort jamais des fleuves. Ses couleurs ſont ſi belles, que les Sauvages ſe font gloire de ſe peindre le corps à leur imitation, & avouent qu'ils doivent à cet animal l'uſage de ces bizarres peintures.

L'*Atacapé* eſt un animal amphibie, moins

grand que le loup, mais beaucoup plus dangereux. Il fait la guerre aux hommes, & ſa courſe eſt ſi rapide, que toutes leurs précautions ne l'empêchent point de les attraper.

Le *Zaziguemeju* eſt un autre animal des fleuves du Bréſil. Il eſt fort recherché à cauſe de ſa peau.

§. IX.

Animaux tranſportés au Bréſil.

Les Chevaux Européens qu'on a tranſportés au Bréſil, s'y ſont tellement multipliés, qu'on en fait paſſer tous les ans un grand nombre en Afrique. Il en eſt de même des Taureaux & des Vaches, dont les Portugais nourriſſent de nombreux troupeaux. Quoique les pâturages de ce pays en général ne ſoient pas de la meilleure qualité, & qu'il y croiſſe même une herbe funeſte aux beſtiaux, il y a cependant des cantons où il ne manque rien à leur nourriture, & où ils s'engraiſſent très-facilement.

Les *Porcs* du Bréſil ont la chair ſi ſaine & ſi agréable, qu'on en preſcrit l'uſage aux malades.

Les *Moutons*, quoique très-gras, ſont moins délicats que ceux d'Europe. Les Chevres s'étoient moins multipliées; mais depuis qu'on a pris ſoin de les mettre en troupeaux, elles ſont beaucoup plus communes.

Les *Poules* Européennes s'accommodent très-bien de la température du Bréſil; elles y deviennent plus grandes & plus for-

tes : mais elles perdent de leur délicateſſe. Les Canards & les Oies y acquerent un goût plus fin.

Les Braſiliens aiment tellement nos Chiens, qu'ils en élevent quantité pour la chaſſe ; les femmes en font leur principal amuſement : elles prennent plaiſir à s'en faire accompagner, les portent dans leurs bras & les nourriſſent de leur propre lait.

§. X.

Arbres & Plantes du Breſil.

Le *Mangaba* eſt un très-grand arbre qui ne ſe trouve guères qu'aux environs de la Baie de Todos Santos. Il a l'écorce du hêtre & la feuille du frêne. Jamais il ne ſe dépouille, & ſes feuilles ſont toujours vertes. Il porte du fruit deux fois l'année ; d'abord en boutons, qui ſe mangent comme un fruit. Lorſqu'il s'ouvre, il produit une fleur ſemblable à celle du jaſmin, mais l'odeur en eſt plus forte, ſans être moins agréable. Le fruit qui lui ſuccede n'eſt pas plus gros que le premier ; le dehors en eſt jaune, marqueté de petits points noirs. Il renferme quelques petits noyaux qui ſe mangent avec le fruit. Il a le goût très-agréable, eſt fort ſain & ſi léger qu'on ne doit jamais craindre d'en manger trop. Il tombe avant ſa maturité, ce qui oblige de le garder un certain tems pour qu'il puiſſe s'adoucir. Les Braſiliens en font une ſorte de vin. On tire des feuilles & des fruits, avant qu'ils ſoient mûrs, une ſorte de lait amer & viſqueux.

Le *Murucugé* eſt un grand arbre qui reſſemble au poirier ſauvage. Son fruit eſt ſoutenu par une longue tige. On le cueille vert : en mûriſſant il prend un fort bon goût & eſt facile à digérer. Le tronc donne, par inciſion, une liqueur lactée qui, en ſe coagulant, tient lieu de cire. Il eſt fort rare, ce qui vient de ce que les Sauvages le coupent par le pied pour en avoir le fruit.

L'*Araca* eſt une autre eſpèce de poirier qui porte des fruits en abondance dans toutes les ſaiſons de l'année. On en diſtingue pluſieurs ſortes, dont les fruits ſont rouges, verts ou jaunes : tous ſont extrêmement agréables.

L'*Ambû* eſt un arbre épais, mais fort bas. Il porte un fruit rond & jaunâtre qui reſſemble beaucoup à nos prunes blanches. Il eſt ſi nuiſible aux dents, que les Sauvages, qui en mangent beaucoup, les perdent toutes. Ils mangent auſſi les racines de l'arbre & les trouvent auſſi douces que les cannes de ſucre. Elles ſont d'ailleurs fort ſaines, & ſi rafraîchiſſantes, que les Médecins Portugais en compoſent des apozèmes pour les fièvres ardentes & les autres maladies chaudes.

Le *Jacapuya* paſſe pour un des plus grands arbres du Bréſil. Il porte un fruit que l'on prendroit pour un gobelet avec ſon couvercle, & qui contient quelques châtaignes aſſez ſemblables aux mirobolans. Le couvercle s'ouvre de lui-même lorſque les fruits ſont mûrs, & les laiſſe tomber. On aſſure que mangés cruds, avec un peu d'excès, ils cauſent une dépilation

entière dans toutes les parties du corps ; & que rôtis, jamais ils ne ſont nuiſibles. Le bois de l'arbre eſt fort dur & ne ſe corrompt pas aiſément, ce qui le rend fort propre à compoſer les axes des moulins à ſucre.

L'*Araticu* eſt de la grandeur de l'oranger, a la feuille du citronnier, porte un fruit d'un goût & d'une odeur très-agréable, & dont la groſſeur n'excéde point celle d'une groſſe noix. On en diſtingue pluſieurs eſpèces. Il y en a une qui donne un fruit de qualité ſi froide, que l'excès fait un venin. Son bois eſt de la nature du liége & ſert aux mêmes uſages.

Le *Pequea* a un fruit qui reſſemble beaucoup à l'orange : mais il a l'écorce plus épaiſſe & contient une liqueur miellée, dont la douceur égale celle du ſucre : elle eſt mêlée de quelques pepins.

Il y a dans ce pays une autre eſpèce de Pequea, dont le bois paſſe pour le plus dur du Bréſil. On le croit incorruptible. Les Portugais le nomment *Setis*.

Le *Jacatiba* porte un fruit de la groſſeur du limon & d'un ſuc fort aigre. L'écorce de l'arbre a la même qualité, depuis le ſommet des branches, juſqu'à l'extrémité de la racine. Cet arbre eſt rare & ne ſe trouve que dans les Capitainies de Saint-Vincent.

Le *Guaberiba* eſt un fort grand arbre qui diſtille d'excellent baume, & qui, pour cette qualité, eſt fort eſtimé des Braſiliens. Ils ouvrent légérement l'écorce, y inſerent un peu de coton, qui s'imbibe d'une liqueur que l'on nomme *Baume*, parce qu'elle

u'elle a l'odeur du baume & la vertu de uèrir les plaies récentes. Cet arbre ne ſe laît que dans les lieux où l'air eſt fort loux. Son bois eſt très-bon pour les édi-ices, à cauſe de ſa douceur & de ſa du-eté. On a remarqué que les bêtes ſe frot-ent ſouvent contre ſon écorce : c'eſt, ans doute, pour en tirer quelque ſou-lagement à leurs maux. Il eſt aſſez commun dans la Capitainie de Saint-Vincent & très-rare ailleurs.

Il y a beaucoup de Cocotiers au Bréſil: mais on ne les cultive qu'autour des habitations fixes & dans les vergers. On n'en trouve ni dans les bois, ni dans les lieux déſerts.

On trouve au Bréſil plus de vingt ſortes de palmiers. Dans les parties intérieures, au-delà de Saint-Vincent, vers le Paraguay, on rencontre des forêts entières de pins qui portent des fruits ſemblables à ceux d'Europe ; mais ils ſont plus gros, plus ronds, & d'un uſage plus ſain.

Le *Cupayba* a la forme du figuier, mais il eſt plus haut, plus droit & plus épais, contient une prodigieuſe quantité d'huile auſſi claire que celle d'olive : une légere inciſion ſuffit pour lui en faire répandre beaucoup. Elle ſert à guèrir les plaies, même à faire diſparoître juſqu'aux cicatrices. On la diſtingue par le nom de *Copal yva*, qui exprime cette propriété. L'abondance en eſt ſi grande, qu'on l'emploie dans les lampes ; mais le bois de l'arbre n'eſt d'aucun uſage.

L'*Ambyaba* reſſemble encore au figuier,

& ſe trouve parmi les ronces dans les terres qu'on a ceſſé de cultiver. On aſſure que la pellicule intérieure de ſon écorce appliquée ſur une plaie, la guérit auſſi promptement que le meilleur baume. Ses feuilles ſont ſi rudes, qu'on les fait ſervir à polir diverſes ſortes de bois; mais le ſien n'eſt d'aucune utilité.

L'*Ambiagtinga* eſt un arbre de même eſpèce. Il ſe trouve dans les forêts de pins, & répand une liqueur fort huileuſe. Monardès en donne la deſcription. Ce n'eſt, dit-il, ni un pin ni un cyprès. Il eſt plus haut que le palmier & plus droit que le cyprès. Il porte au ſommet une ſorte de petite veſſie qui, venant à crever, diſtille goutte-à-goutte une liqueur d'une bonté admirable. Les Indiens prennent ſoin de la recueillir dans des coquilles: mais ils n'en raſſemblent qu'une petite quantité dans pluſieurs jours. Elle ſert à tous les uſages du baume, principalement à conſolider les bleſſures, à chaſſer les humeurs froides & à guérir les maux d'eſtomac. Pour ce dernier uſage, on la prend avec un peu de vin. On vante la feuille de cet arbre pour le vomiſſement. On prétend encore que les feuilles bouillies dans l'eau, rendent une ſubſtance huileuſe qui a les vertus de l'huile même, & qu'il eſt aiſé de l'avoir, parce qu'elle ſurnage.

L'*Igucamini* vient dans la Capitainie de Saint-Vincent. Son fruit eſt aſſez ſemblable au coing. Il eſt rempli de grains, & eſt un très-bon remède contre la dyſſenterie.

L'*Igciega* produit une ſorte de maſtic d'ex-

cellente odeur. De ſon écorce broyée il ſort une liqueur blanche qui ſe condenſe en forme d'encens, dont elle tient lieu, & qui s'applique utilement ſur les parties affectées d'humeurs froides.

L'*Igtaigcica* donne une ſorte de maſtic qui eſt ſi dur & ſi tranſparent, que les Braſiliens s'en ſervent pour incruſter leur vaiſſelle de terre.

Le *Curupicaiba* eſt un arbre dont les feuilles reſſemblent à celles du pêcher, & rendent une liqueur blanchâtre qui eſt un très-bon remède pour les puſtules & les bleſſures. Son écorce donne, par inciſion, une ſorte de glu que les Braſiliens emploient à prendre les oiſeaux.

Le *Caaroba* eſt un arbre fort commun dans tout le Bréſil. Ses feuilles, un peu mâchées, s'appliquent ſur les puſtules vénériennes & les diſſipent. On attribue au bois les vertus du gayac contre ces maladies, & les fleurs ſervent à faire des conſerves pour le même uſage. Il ne faut pas confondre cet arbre avec celui qu'on nomme *Caorobmacorandiba*, dont le bois eſt de couleur de cendre & la moëlle fort dure.

Le *Jaburandiba*, que les Braſiliens nomment auſſi *Betelé*, aime les rives des fleuves. Ses feuilles ſont un ſpécifique contre toutes les maladies du foie. Une autre eſpèce de Betelé, à feuilles rondes, eſt moins grande que la première. Ses racines ont la cauſticité du gingembre. Appliquées ſur les gencives, elles diſſipent tous les maux intérieurs de cette partie.

L'*Anda* eſt un grand arbre de fort belle forme, dont le bois eſt propre à divers uſages. Les Braſiliens tirent de ſes feuilles une huile, dont ils ſe frottent le corps, & ſe ſervent de l'écorce pour la pêche. L'eau dans lequelle on l'a laiſſé quelques jours, acquiert la vertu d'aſſoupir toutes ſortes d'animaux.

L'*Ajuratibira* n'eſt qu'un arbriſſeau. Il porte un fruit rouge, dont les Indiens tirent une huile de même couleur, & qui ſert à leurs onctions.

L'*Ajabutipita* eſt un autre arbuſte qui porte une eſpèce d'amande noire, dont on tire une huile de même couleur, & qui ne ſert qu'à l'onction des malades.

Le *Janipaba* eſt un des beaux arbres que l'on puiſſe voir. Sa verdure eſt admirable & ſe renouvelle tous les mois. Ses fruits ont la forme de l'orange, le goût du coing, & paſſent pour excellens contre la dyſſenterie. Leur ſuc eſt d'abord aſſez blanc : il noircit par la ſuite, au point qu'il ſert d'encre aux Sauvages, pour ſe faire ſur la peau des figures de cette couleur. Elle dure neuf jours, après leſquels il n'en reſte plus aucune trace. Il faut obſerver que le ſuc n'a cette qualité que quand il eſt tiré du fruit vert.

Le *Jequitinguacu* porte un fruit qui reſſemble à nos plus groſſes fraiſes ; mais il a pour pepin une ſorte de pois très-dur, rond, noir & luiſant comme le jais, & dont l'écorce eſt d'une extrême amertume. On l'écraſe & on le fait ſervir de ſavon.

Dans l'intérieur des terres, vis-à-vis de

la Baie de tous les Saints, on trouve un arbre fort grand, dont les branches ſont naturellement percées de trous profonds, où, dans tous les tems de l'année, il ſe raſſemble une humeur aqueuſe qui ne déborde jamais, &, ce qui eſt beaucoup plus ſurprenant, qui ne diminue pas, quelque quantité qu'on en puiſſe tirer. Ainſi, chaque branche eſt une ſource inépuiſable. L'arbre eſt ſi prodigieuſement étendu, qu'il peut contenir cinq cens hommes dans la circonférence de ſes branches, ainſi c'eſt une retraite admirable où l'on ne manque jamais d'eau pour boire & pour ſe laver.

L'arbre le plus célébre du Bréſil, & duquel on croît que ce pays a tiré ſon nom, porte, entre les habitans, celui d'*Araboutan*. Il eſt de la grandeur de nos chênes & jette autant de branches. On en trouve de ſi gros, que trois hommes auroient peine à les embraſſer. Leurs feuilles reſſemblent à celles du buis. Ils ne portent aucune eſpèce de fruit. Le bois en eſt rouge & naturellement ſi ſec, qu'en brûlant il jette fort peu de fumée. Sa vertu eſt ſi forte pour la teinture, que, ſuivant Lery, ſes cendres mêmes mêlées dans une leſſive, donnent au linge une couleur qu'il ne perd jamais.

La variété des bois de teinture qu'on trouve au Bréſil eſt extrême. Il s'en trouve de jaunes, de violets, de différentes ſortes de rouge, de blancs. Les uns ont les feuilles fort épaiſſes, les autres les ont fort arges.

Celui qu'on nomme *Ahovay* répand une

odeur insupportable lorsqu'on le coupe. Il a les feuilles du pommier, toujours vertes. Son fruit est une espèce de châtaigne en forme de cloche & fort venimeuse : mais comme son écorce sert à faire les espèces de sonnettes que les Brasiliens portent aux jambes, cet arbre est fort estimé.

L'*Hiouraé* a l'écorce d'un demi doigt d'épaisseur. C'est un assez bon mets lorsqu'elle est fraîchement levée du tronc. Deux Apoticaires François reconnurent cet arbre pour une espèce de gayac, & se confirmerent dans leur opinion, lorsqu'ils virent que les Brasiliens en faisoient usage contre le pian, qu'ils reconnurent aussi pour un mal vénérien. Son fruit est de la grosseur d'une prune moyenne, couleur d'or, & ne croît qu'une fois en quinze ans. Le noyau qu'il contient est d'un goût fort agréable. L'écorce de l'arbre est argentée en-dehors, rougeâtre en-dedans, & jette une humeur lactée qui tire sur le goût de la réglisse.

Le *Choyné* est un arbre de moyenne grandeur, dont les feuilles ont la verdure & la forme de celles du laurier. Il porte un fruit aussi gros que la tête d'un enfant. La chair ne se mange point, & l'écorce est si dure que les Brasiliens la percent de divers côtés, & en font l'instrument qu'ils appellent *Maracca*.

Le *Sabaucé* porte un fruit plus gros que les deux poings & de la forme d'un gobelet. Il contient de petits noyaux du goût & de la forme de nos amandes.

Le *Pocoaire* est un arbrisseau qui croît

rdinairement de dix ou douze pieds ; mais a tige en eſt fort tendre. Il reſſemble beaucoup au platane de l'Amérique. Lery prétend que ſes feuilles n'ont pas moins de ix pieds de long ſur deux de large, mais u'elles ſont ſi minces qu'un vent de quelue force les briſe : il n'en reſte que les ôtes, & dans cet état, elles reſſemblent e loin aux plumes d'autruche.

Le *Wehehaſou* a les feuilles ſemblables à elles du chou. Son fruit eſt oblong & 'une douceur qui le fait beaucoup rechercher des abeilles. Elles ne lui laiſent même pas le tems d'arriver à ſa maurité.

Le *Pono-Abſou* porte un fruit de la roneur d'une balle & de la groſſeur d'une orte pomme. Il contient ſix noyaux plats, ont les amandes paſſent au Bréſil pour un ulnéraire merveilleux.

Cluſius, dans ſon recueil poſthume, a onné, ſur les obſervations de *Jean Van Iſſele*, la figure & la deſcription de deux rbres du Bréſil qui méritent une attenon particulière. Les Portugais les appelent tous deux *Mamoera*, parce qu'ils ſont e même eſpèce ; mais leur ſexe eſt différent. L'un, qui eſt le mâle, ne donne aucun fruit : il porte ſeulement des fleurs ſuſpendues à de longues tiges, & qui forment des grappes, à-peu-près comme celes du ſureau. Leur couleur eſt jaunâtre ; mais elles n'ont point d'odeur : on ne leur connoît d'ailleurs aucune vertu.

La femelle, au contraire, ne porte que u fruit, ſans aucune fleur. Il faut qu'ils oient près l'un de l'autre, ſans quoi la

femelle ceſſe de porter du fruit. L'épaiſſeur ordinaire de ſon tronc eſt d'environ deux pieds : il s'éleve de neuf avant que de porter du fruit ; enſuite tout le ſommet s'en couvre dans une extrême abondance. Ce fruit eſt rond, de la groſſeur d'un petit melon. Il a la chair jaunâtre. Les Braſiliens prétendent qu'elle aide à la digeſtion. Il contient pluſieurs grains de la groſſeur d'un petit pois. Ils ſont noirs, brillans ; mais on n'en fait aucun uſage. Les feuilles, qui reſſemblent à celles de l'érable, ſortent ſur de longues tiges entre les fruits. Elles n'ont aucune différence, non plus que le tronc dans les deux ſexes. L'Obſervateur ignore le nom de l'arbre. Il dit cependant que le fruit ſe nomme *Mamaon*. C'eſt, ſans doute, remarque-t-il, pour exprimer ſa reſſemblance aux mammelles que les Eſpagnols nomment *Mamas*. Ces deux arbres croiſſent dans la partie du Bréſil qui renferme la Baie de Tous les Saints.

§. XI.

Herbes & Plantes du Bréſil.

ENTRE les Plantes, on ne s'arrêtera au *Manioc*, que pour en faire connoître une eſpèce qui eſt particulière au Bréſil, & qui ſe nomme *Aypi* : on peut la manger crue ſans aucun danger. Les Braſiliens en compoſent une potion pour les maladies hépatiques ; pour leſquelles elle fait un remède certain. Quelques Nations de la race des *Taponyas* mangent auſſi le Manioc commun, ſans le faire cuire. Il eſt un poiſon pour toutes les autres Nations, & celles

ci n'en reſſent aucun mal, parce qu'elle y eſt accoutumée. Lery compare les feuilles du manioc à celles de la pivoine, & Thevet à celles de la patte de lion. Les Braſiliens font de la farine de cette plante, deux ſortes d'alimens, l'un dur & fort cuit qu'ils nomment *Ouïenta*; l'autre plus mou, ou moins cuit, qu'ils appellent *Onipou*.

On ne parle point de l'*Anana* qui vient à préſent juſqu'en Europe: mais le Bréſil eſt ſa véritable patrie. Il y en a en ſi grande abondance, que les Sauvages en engraiſſent leurs porcs. On y remarquera trois propriétés: 1°. l'écorce du fruit eſt ſi dure qu'elle emouſſe la pointe du fer: 2°. le jus ou le ſuc eſt un ſavon admirable pour faire diſparoître les taches des habits: 3°. l'Anana du Bréſil eſt un préſervatif & un reméde pour le mal de mer.

Le *Murucuca* eſt une plante d'une beauté rare, principalement lorſqu'elle eſt en fleur. Elle s'éléve comme le lierre à l'appui des arbres & des murs. Son fruit eſt rond, quelquefois ovale, de couleur variée, jaune, brun, noir, ou mêlé. Il contient pluſieurs noyaux revêtus d'une ſorte de mucilage, d'un goût agréable, mais tirant ſur l'aigre. Les feuilles broyées avec un peu de vitriol, ont une merveilleuſe vertu pour les ulcères malins.

La plante nommée *Tajaoba* différe peu de nos choux ſimples: on lui attribue des qualités purgatives.

Le *Jambig* eſt une herbe fort ſalutaire pour le foie & pour la gravelle.

Le *Jetijeucu* reſſemble beaucoup à la ra-

cine de mechoacan, dont on a parlé dans les deſcriptions du Mexique. Sa longueur eſt celle d'une rave commune; mais il eſt plus gros. On le met au nombre des purgatifs. Broyé, pris dans du vin, ou avec une poule cuite, il guèrit la fiévre. Les Portugais le confiſent au ſucre. On lui reproche le défaut de cauſer la ſoif. Sans ce défaut ce ſeroit une plante très-ſalutaire.

L'*Igpecaya*, ou le *Pigaya*, eſt vanté pour la dyſſenterie. Le corps de la plante eſt long d'une demi coudée, & ſa racine a la même longueur. Il ne produit que quatre ou cinq feuilles d'une odeur forte & peu agréable. Sa racine broyée & priſe en fuſion, arrête le cours de ventre par une purgation douce.

Le *Cayapia* a été découvert depuis peu. C'eſt un reméde unique contre toutes ſortes de venins, principalement celui des Serpens, ce qui lui a fait donner le nom d'*Herbe aux Serpens*. On attribue cette qualité à la racine, ou plutôt à un nœud qui la diviſe. On broie ce nœud qu'on avale dans de l'eau. Il eſt encore ſpécifique pour la bleſſure des fléches empoiſonnées. Ses feuilles répandent une odeur qui approche de celle du figuier.

Le *Tiroqui*, ou *Tareroqui*, eſt une plante qui a les feuilles du ſainfoin, & la racine diviſée en pluſieurs lobes, avec des rameaux tendres & des fleurs rouſsâtres, leſquelles ſortent de l'extrêmité des tiges. Cette plante croit par-tout en abondance. Elle jaunit preſqu'auſſi-tôt qu'elle eſt coupée, & prend, par dégrés, un peu de blancheur. Sa principale vertu eſt contre

la dyſſenterie Les Braſiliens ſe font ſouffler la fumée de cette herbe dans toutes leurs maladies. On la regarde encore comme un très-bon reméde contre les vers, mal qui eſt fort commun dans ce pays. Elle ſe flétrit après le coucher du ſoleil, & cet aſtre lui rend toute ſa vigueur.

Les racines de l'*Embeguaca* ſont quelquefois au nombre de trente, & longues de pluſieurs coudées. L'écorce en eſt ſi dure, que les Braſiliens en font des cordes qui ſe fortifient même dans l'eau. La fumée que ces racines rendent lorſqu'elles ſont ſur des charbons ardens, arrête le flux de ſang, principalement aux femmes.

Caoberinga eſt le nom d'une petite herbe qui jette peu de feuilles. Elles ſont blanchâtres par le bas, vertes par le haut. La plante produit une petite fleur ſemblable à celle de l'aveline. Ses feuilles & ſes racines broyées enſemble raffermiſſent les chairs des bleſſures. Les feuilles entières appliquées ſur une plaie s'y attachent juſqu'à la guériſon.

L'herbe nommée *Cabaura*, réduite en cendres & jettée ſur les bleſſures les plus invétérées, en chaſſe la pourriture & fait croître une nouvelle peau. Les feuilles vertes & broyées ſont bonnes pour les maladies cutanées.

Le *Guaraquicuia* reſſemble au myrthe de Portugal. Entre pluſieurs vertus, il a celle de chaſſer les vers du corps, ſans autre préparation que de choiſir les meilleures feuilles pour les avaler.

Le *Cumara-Carimba* porte une très-belle fleur qui jette une odeur de muſc & qui

reſſemble à celle de la giroflée. L'eau dans laquelle on la fait bouillir eſt très-bonne pour les ulcères, les puſtules & les plaies récentes.

L'*Aipo* eſt un perſil qu'on croit être le même que celui de Portugal. Il a du moins les mêmes vertus. Il ne ſe trouve que dans les Provinces maritimes du Bréſil & proche de la mer, principalement dans la Capitainie de Saint-Vincent. Il eſt un peu plus âcre que le perſil d'Europe, ce qui ne peut venir que du voiſinage de la mer.

La *Mauve* eſt très-commune au Bréſil : elle porte des fleurs d'un très-beau rouge. On les prendroit pour des roſes.

Le *Caraguata* eſt une ſorte de chardon qui porte un fruit jaune. Lorſqu'il eſt cru, il bleſſe par ſes pointes, mais rôti ou bouilli, il n'a point de mauvaiſe qualité. On aſſure cependant qu'il fait avorter les femmes. On en diſtingue une autre eſpèce, dont le fruit reſſemble à l'anana ; mais ce n'eſt que par la figure, car rien n'eſt plus inſipide. Ses feuilles, rouies & battues, donnent une eſpèce de lin fort tenace. Les Braſiliens en font des filets pour la pêche.

Le *Timbo* s'éleve comme une corde juſqu'à la cime des plus grands arbres, & les embraſſe comme le lierre. Son tronc eſt quelquefois gros comme la cuiſſe ; mais il eſt ſi ſouple & en même-tems ſi fort, que dans quelque ſens qu'on le tourne, il ne rompt jamais. Son écorce eſt un poiſon mortel, que les Indiens emploient à la pêche. Ils ſe contentent de la jetter dans l'eau, ſon venin ſe répand de toutes parts & fait mourir le poiſſon.

On trouve au Bréſil une quantité prodigieuſe de très-bons ſimples qui font toute la médecine du pays, & principalement un grand nombre d'herbes odoriférentes. La *Menthe* eſt fort commune dans la Province de Piratiningué. L'*Origan* & d'autres plantes de cette nature couvrent la terre; mais leur odeur eſt moins agréable qu'en Eſpagne, ce qui vient de l'humidité du terrain & de l'extrême ardeur du ſoleil.

Les fleurs ſont d'une grande variété au Bréſil; mais les Voyageurs ne vantent pas leur beauté.

Les cannes & les roſeaux n'y ſont pas moins variés. Les Braſiliens donnent le nom de *Tucuara* à une eſpèce qui eſt de la groſſeur de la cuiſſe. Il y en a qui s'élévent dans les bois au-deſſus des plus grands arbres. Il y a des cantons entiers qui en ſont tout remplis. Les Braſiliens donnent la préférence aux roſeaux médiocres, parce qu'ils s'en ſervent pour faire des fléches.

Il n'y a point de pays où les racines comeſtibles & les légumes ſoient en plus grand nombre. Les féves y ſont plus ſaines qu'en Portugal. On y trouve pluſieurs eſpèces de pois. Une des plus curieuſes, ſelon Laet, a la coſſe longue de dix pouces, large de deux. La peau cartilagineuſe qui la couvre eſt bordée de quatre nerfs, qui s'étendent d'un bout de la longueur à l'autre. Le dedans eſt brun & le dehors l'un cendré blanchâtre. Les pois, qui ſont au nombre de dix, ont un pouce de longueur un demi de large, & ſont ſéparés par

une membrane fort mince. Leur couleur eſt d'un beau rouge, même auſſi vif que l'écarlate.

On trouve au Bréſil une eſpèce de féve beaucoup plus longue & plus groſſe que les nôtres, & ſans nombril.

Il y a des raves auſſi groſſes que les deux poings & longues de dix-huit ou vingt pouces. Lery obſerve qu'en les voyant hors de terre, on croiroit qu'elles ſont toutes d'une même eſpèce; mais qu'en cuiſant, les unes deviennent violettes, les autres jaunes & les autres blanchâtres. Comme il n'en a vû que de ces trois couleurs, il croit qu'elles peuvent ſe réduire à trois eſpèces. Cuites ſous la cendre, elles lui parurent d'auſſi bon goût que nos meilleures poires, principalement celles qui jauniſſent, & qui, loin d'être amolies par le feu, ſe conſervent auſſi fermes que la poire de coing. Leurs feuilles traînent à terre comme le lierre terreſtre, & reſſemblent à celles du concombre, ſans être ſi vertes. Elles approchent de celles de la vigne blanche. Les femmes Sauvages ont ſoin de les multiplier. Pour cet effet, elles coupent les tiges par petits morceaux, qu'elles ſément dans les champs, &, au bout de quelque tems, chaque petit morceau produit une groſſe racine.

Le *Manobi* eſt un fruit terreſtre ſi curieux, que Laet le fit graver. C'eſt une eſpèce de noiſettes qui croiſſent en terre, liées les unes aux autres par de petits filamens & dont la couleur eſt grisâtre. Elles ont la groſſeur & le goût des noiſettes franches. Leur coque n'eſt pas plus

dure que la coſſe d'un pois. Lery dit qu'elles ſont fort bonnes & qu'il en a mangé beaucoup. Sa figure reſſemble moins à une noiſette qu'au gland.

Cluſius compte juſqu'à douze eſpèces de *Poivre* braſilien. Lery n'en vit qu'une; mais il en donne une deſcription curieuſe qui différe un peu de celle de l'*Axi* ou *Chilée*. Sa plante, dit-il, produit des feuilles comme la morelle, mais plus larges & plus longues. La tige a une coudée de long, plus verte, branchue & noueuſe. Ses fleurs ſont blanches: il en ſort des étuis en forme de cornets. Ils ſont d'abord verts, rougiſſent enſuite, & ſont luiſans comme le corail. Leur âcreté eſt plus forte que celle de toute autre eſpèce de poivre. La graine eſt blanchâtre, auſſi menue qu'une petite lentille & remplie de petites cornes. Elle eſt ſi corroſſive, que ſi quelqu'un, après en avoir manié, met la main ſur quelques parties de ſon corps, il s'y éléve ſur le champ des puſtules. Nos Marchands ne s'en ſervent que pour la teinture: mais les Sauvages le pilent avec de l'eau de mer, & en font le même uſage que nous faiſons du ſel. Ils appellent cette mauvaiſe drogue *Jonquet*.

Lery obſerve que tous les animaux & toutes les plantes, les racines, les fruits du Bréſil différent des nôtres, à l'exception cependant du pourpier, du baſilic & de la fougere, qui ont les mêmes propriétés & la même forme. Tout ce qu'on a tranſporté du Portugal s'y eſt naturaliſé.

§. XII.

Productions naturelles de l'Iſle de Marannon ; ou *Maragnhan.*

LE Pere Claude d'Abbeville a fait des remarques ſur les principales productions de cette Iſle, parce qu'elles lui ont paru différentes de celles qu'on trouve dans le continent du Bréſil.

Il vante l'*Agoutilreva*, qui eſt d'une hauteur extrême, a les feuilles de l'oranger, mais plus larges, & le fruit du grenadier ; mais il eſt beaucoup plus gros & a l'écorce verte.

L'*Araticou* ne différe pas beaucoup du précédent par les feuilles & les fleurs : mais ſon fruit eſt encore plus gros & de meilleur goût. Son odeur eſt admirable.

Le *Caoup* a les feuilles du pommier, & porte un fruit qui a la forme & l'odeur de l'orange ; mais il n'eſt rempli que de pepins.

Le *Morgoya* eſt un arbuſte qui s'éleve beaucoup lorſqu'il trouve quelqu'arbre pour appui, & qui porte une des plus agréables fleurs du monde. Elle à la fleur d'une étoile, les feuilles dentelées, & ſa couleur eſt un beau pourpre. Le fruit eſt de la groſſeur d'un œuf, mais plus rond. Il eſt rempli de graines. Il a la peau verte, mêlée de blanc. Le goût en eſt fort bon lorſqu'il eſt cuit. On en confit beaucoup au ſucre.

L'*Ouacouri*, le *Meuti uve*, l'*Inaya* & le *Carana-uve*, ſont quatre eſpèces de palmiers, dont le premier eſt le palmier des

Indes. Le ſecond porte un fruit rougeâtre de la groſſeur d'un œuf, marqueté de noir. Il contient une ſorte de noix rouge de très-bon goût, le troiſième porte ſes fruits en grappes qui en contiennent quelquefois trois cens, de la groſſeur d'une olive; le quatrième n'eſt remarquable que par ſes feuilles, dont la forme eſt celle d'un éventail. Son fruit eſt une eſpèce de petite prune ſemblable à celle de Damas.

Le même Auteur nomme vingt autres arbres, dont le fruit reſſemble à la prune.

Le *Pacoury* eſt un gros & grand arbre qui a les feuilles du pommier & la fleur blanche. Il porte un fruit de la groſſeur des deux poings, & qui eſt célébre par ſa bonté lorſqu'il eſt confit.

L'*Amijou* a les feuilles du poirier, mais plus longues, & porte un fruit rond qui a le goût de la pêche. C'eſt la ſeule eſpèce de pêche qui ſoit naturelle dans ces climats.

L'*Araſa* porte une petite pomme que le Pere Claude regarde comme le meilleur fruit de l'Amérique méridionale.

Le *Karouata* eſt une plante fort eſtimée au Bréſil. Ses feuilles ſont longues d'une aune & larges de deux pouces. Elle porte plus de cinquante fruits de la longueur du doigt, rouges en-dedans & en-dehors, & d'un goût admirable. Les Hollandois donnent à ce fruit le nom de *Slyptogen*, & les François celui de *Cypreceville*. Il eſt rempli d'une matière ſpongieuſe & de pluſieurs petites graines. On dit qu'il eſt fort bon contre le ſcorbut.

Le *Yamaçaru* eſt une plante preſque

monſtrueuſe. Elle s'éléve de dix ou douze palmes, eſt de la groſſeur de la cuiſſe & jette trois ou quatre rameaux de la même taille, mais ſi tendres, qu'avec un fer un peu tranchant, on en peut couper pluſieurs d'un ſeul coup. L'écorce en eſt verte & la moëlle un peu blanche. Elle ne produit aucune ſorte de feuilles : mais, entre des épines de la longueur du doigt, elle porte une fleur bleue, à laquelle ſuccéde un fruit de la groſſeur du poing, d'un fort beau rouge en-dehors, blanchâtre en-dedans, rempli de petites graines d'un goût très-agréable, & qui ne différe point de celui des fraiſes d'Europe.

§. XIII.

Oiſeaux de la même Iſle.

ENTRE les oiſeaux qu'on trouve dans l'Iſle de Maragnhan, on diſtingue l'*Ouyra*, qui eſt deux fois plus gros que l'aigle. Son plumage le rend fort différent du condor ; mais il lui reſſemble par la force & la férocité. Il enleve une brebis & la déchire : il attaque même les hommes & les cerfs. Laet dit avoir vu une plume de ſes aîles qui avoit une aune de long. Elle étoit marquetée de taches rondes comme celles des pintades. Cet oiſeau n'eſt pas moins diſtingué par la force de ſon bec & de ſes ſerres, dont les ongles ſont extrêmement aigus. Il faut obſerver que tous les oiſeaux de cette Iſle ont le plumage d'une ſingulière beauté.

Le *Salian* eſt un oiſeau de la groſſeur d'un coq d'Inde. Il a le bec & les jambes

de la cicogne, & ne ſe ſert pas mieux de ſes aîles que l'autruche : mais il eſt ſi prompt à la courſe, qu'il échappe aux chiens de chaſſe, & qu'on ne le prend guères qu'à l'aide des pièges.

L'*Arou-mara* eſt une eſpèce de pigeon ; mais ſon plumage eſt ſi beau, qu'il eſt digne d'admiration.

L'*Ouron* eſt de la grandeur d'une perdrix. Il a la tête ornée d'une crête comme nos coqs. Son plumage eſt un mêlange de rouge, de noir & de blanc.

Les *Roſſignols* ſont fort communs dans cette Iſle. Il y en a même de pluſieurs eſpèces, & qui ont le plumage très-varié.

Dans la ſaiſon des pluies il ſe forme pluſieurs étangs dans cette Iſle, où il nait pluſieurs petits poiſſons que les Inſulaires enlevent avidement. Il n'en reſte aucun dans la belle ſaiſon : la chaleur, qui ſéche les terres, ne manque pas de les détruire. Il en renaît cependant tous les ans avec la même abondance.

ARTICLE VI.

Etabliſſement des Portugais au Bréſil.

PIERRE Alvarez Cabral, Officier de diſtinction, étant parti de Lisbonne au mois de Mars 1500 avec une flotte de treize navires pour Sofala, d'où il devoit aller à la côte de Malabar, après avoir paſſé par les Iſles du Cap-Verd, prit ſi fort au large, pour éviter les calmes des côtes d'Afrique, que le 24 Avril de la même année, il eut la vue d'une terre

inconnue qui ſe préſentoit à l'Oueſt. Il avança juſqu'au quinzième dégré de latitude auſtrale, où il trouva un bon Port qu'il nomma *Porto-Seguro*. Il nomma le pays *Sainte-Croix*, parce qu'il y arbora l'étendard du Chriſtianiſme. On lui donna par la ſuite celui du *Bréſil*, parce qu'on y trouva une prodigieuſe quantité de ce bois qui étoit alors connu ſous ce nom. Cabral, voyant que les terres étoient fertiles & arroſées par de belles rivières, couvertes d'arbres, qu'elles étoient bien peuplées & remplies d'animaux, il en prit poſſeſſion au nom du Roi de Portugal. Pluſieurs habitans, attirés par ſes préſens & ſes careſſes, lui apporterent des rafraîchiſſemens à ſa flotte. Il crut remarquer de la bonté dans leur caractère, leur laiſſa un Miſſionnaire pour leur prêcher la Foi, fit planter, ſur le bord du rivage, un poteau qui portoit les armes de Portugal, dépêcha enſuite un de ſes vaiſſeaux à Liſbonne, pour y annoncer la nouvelle de ſa découverte, & remit à la voile, pour ſe rendre au lieu de ſa deſtination.

Gonzale *Cohelo* & pluſieurs autres Portugais, ſe rendirent au Bréſil, en viſiterent les côtes. Les terres leur parurent auſſi belles & auſſi fertiles que Cabral l'avoit annoncé; mais n'ayant pas découvert les mines & les autres richeſſes qu'on y a trouvées depuis, ils ſe contenterent de prendre du bois de teinture, des ſinges & des perroquets, qu'ils vendirent fort bien en Europe. Quelque-tems après, la Cour de Liſbonne y fit tranſporter des criminels & des filles de mauvaiſe vie, dont on

vouloit purger le Royaume. Les Naturels, ouvrant les yeux ſur le danger auquel leur liberté étoit expoſée, prirent les armes, les attaquerent & en tuerent une grande quantité.

Il ſe préſenta cependant des Armateurs qui y demanderent & y obtinrent des conceſſions fort étendues. Enfin le Bréſil fut engagé à ferme pour un revenu aſſez modique, & le Roi, content d'une nouvelle Souveraineté, ſe borna, pour ainſi dire, au titre de Souverain. Les Indes orientales attiroient toute l'attention des Portugais.

Les premiers établiſſemens qu'on fit au Bréſil, eurent, comme on vient de le voir, beaucoup à ſouffrir de la part des Sauvages qui les attaquoient ſans ceſſe. S'ils rencontroient un Portugais à l'écart, ils ne manquoient point de le maſſacrer & de le dévorer. Tous les voyages qui ſe firent alors ne contiennent que des détails de ces horribles barbaries.

Malgré toutes ces difficultés, le Bréſil ſe peupla d'Européens, & le fruit qu'ils retirerent de leurs travaux en excita d'autres à les ſuivre. La guerre qu'ils étoient obligés de ſoutenir ſans ceſſe contre les Braſiliens, les obligea de ſe partager en Capitainies, & dans moins de cinquante ans on vit paroître ſur la côte diverſes bourgades, dont les cinq principales étoient *Tamacara*, *Fernambuc*, *Ilheos*, *Porto-Seguro* & *Saint-Vincent*. Les grands avantages que les Colonies tirerent de ce pays firent enfin ouvrir les yeux au Roi de Portugal. Il ſentit le tort qu'il s'étoit fait en

accordant des conceſſions ſans bornes. Il entreprit d'y remédier.

Il révoqua tous les pouvoirs accordés aux Chefs des Capitainies, & y envoya vers l'an 1549, *Thomas* de *Souſa*, avec le titre de Gouverneur-Général du Bréſil. La flotte de ce Gouverneur étoit compoſée de ſix vaiſſeaux bien équipés & chargés d'un grand nombre d'Officiers. Il avoit ordre d'établir une nouvelle adminiſtration & de bâtir une ville dans la Baie de tous les Saints. Le Roi, qui regardoit les Braſiliens comme ſes ſujets, avoit pris toutes les précautions qui lui avoient paru néceſſaires pour leur converſion. Il s'étoit adreſſé au Pape Paul III, & à Saint Ignace, Fondateur de la Compagnie de Jeſus, pour leur demander quelques Miſſionnaires. Il en obtint ſix qui étoient Portugais. Ils bâtirent la ville de San-Salvador, &, malgré les efforts des Sauvages qui attaquoient ſans ceſſe les Portugais, on vit en peu de tems pluſieurs villes s'élever dans ce pays. On ne fit aux premières que des fortifications fort ſimples qui ſuffiſoient contre les ſurpriſes des Sauvages : mais les Européens de diverſes Nations s'étant rendus redoutables dans ces mers, on fut obligé de ſe mettre à couvert de leur invaſion. Il n'y avoit pas cinq ans que Souſa gouvernoit le Bréſil, lorſque les François entreprirent d'y former un établiſſement ſous ſes yeux. Les circonſtances de cette entrepriſe ſe ſont conſervées dans leurs propres rélations.

§. I.

Etabliſſement des François au Bréſil.

En 1555, Nicolas Durand de Villegagnon, Chevalier de Malte & Vice-Amiral de Bretagne, livré aux opinions des nouveaux Sectaires, ayant d'ailleurs reçu quelques chagrins au ſujet de ſa place, conçut le projet de former en Amérique une Colonie de Proteſtans. C'étoit un homme d'un mérite rare. A un eſprit ſupérieur il joignoit toutes les connoiſſances qu'on acquiert par l'étude & la réflexion. Il avoit en outre donné des preuves de valeur dans plus d'une occaſion. Il ne préſenta ſes deſſeins à la Cour que ſous la ſimple vue de faire un établiſſement François dans le nouveau Monde, à l'exemple des Portugais & des Eſpagnols. Il obtint de Henri II deux ou trois vaiſſeaux bien équipés qu'il remplit de Calviniſtes, partit du Havre-de-Grace au mois de Mai, & arriva au Bréſil dans le cours du mois de Novembre ſuivant. Il ne conſulta pas ſa prudence ordinaire dans le choix qu'il fit d'un poſte. Il débarqua ſur un grand rocher d'où la marée le chaſſa bien-tôt: s'étant plus avancé, il entra dans une rivière, preſque ſous le Tropique du Capricorne, & s'empara d'une petite Iſle dans laquelle il bâtit un Fort, qu'il nomma le Fort de *Coligny*. A peine l'ouvrage fut-il commencé, qu'il renvoya ſes vaiſſeaux en France avec des lettres par leſquelles il rendoit compte à la Cour de ſa ſituation, & y en joignit d'autres pour quelques amis qu'il avoit

à Geneve. Il y avoit alors au Bréſil pluſieurs Normands qu'un naufrage avoit jettés ſur la côte, & qui, s'étant mêlés avec les Sauvages, avoient appris leur langue. Villegagnon les attira dans ſon Fort, & s'en ſervit utilement pour commercer avec les Braſiliens.

Les Génevois ayant reçu ſes lettres ſaiſirent, avec empreſſement, l'occaſion de s'établir dans un pays où ils eſpéroient exercer librement leur Religion. L'Amiral de Coligny, auquel Villegagnon n'avoit pas manqué d'écrire, prit cette affaire fort à cœur. Il connoiſſoit le zèle d'un vieux Gentilhomme nommé *Philippe* de *Corguilleray*, mais plus connu ſous le nom de *Dupont*, lequel s'étoit retiré à Geneve pour y vivre paiſiblement dans l'exercice de ſa Religion. L'Amiral le ſollicita de ſe mettre à la tête de ceux qui voudroient partir pour le Bréſil. Ce vieillard, excité encore par les exhortations de Calvin, dont la réputation & l'autorité étoient parvenues au plus haut point parmi ceux qui étoient oppoſés à l'Egliſe Romaine, ne fit pas difficulté de ſacrifier ſon repos au ſervice de ſes partiſans.

Avec un chef de cette importance, il falloit trouver des hommes de bonne volonté, qui fuſſent diſpoſés à abandonner pour jamais leur patrie, des Miniſtres de leur Religion, des artiſans, & toutes les choſes néceſſaires pour jetter les fondemens d'une nouvelle République. On trouva deux Miniſtres d'un mérite connu, & qui ſe crurent honorés du choix qu'on faiſoit d'eux. Une multitude de perſonnes de

de différens états & de différens âges allerent ſe préſenter à Dupont pour partir avec lui : mais le vieillard, qui étoit ſincére, leur dit que dans l'entrepriſe qu'on projettoit, il y avoit cent cinquante lieues à faire par terre & plus de deux mille par mer; qu'en arrivant au terme, l'on ſeroit obligé de ſe paſſer de pain ; de ſe contenter de fruits & de racines ; de ſe paſſer de vin, parce que le pays n'en produiſoit point; en un mot, qu'on ſeroit obligé de vivre d'une manière tout-à-fait différente de celle de l'Europe. Ce tableau les fit preſque tous changer de ſentiment. Il ne s'en trouva que quatorze qui perſiſterent dans la réſolution de paſſer la mer & d'aller s'expoſer aux fatigues & aux dangers qui les attendoient au Bréſil.

Dupont ne manqua pas de les faire paſſer par Châtillon ſur l'Oing, où l'Amiral tenoit un état digne de ſon rang, dans un des plus beaux Châteaux de France : l'Amiral les encouragea tous par ſes exhortations & ſes promeſſes. Ils ſe rendirent enſuite à Paris, où ils trouverent un nombre aſſez conſidérable de Proteſtans qui ſe déterminerent à groſſir leur troupe: ils paſſerent enſuite à Rouen & y firent quelques recrues. Eſpérant découvrir des mines dans le pays où ils alloient, ils eurent ſoin de prendre avec eux des gens qui avoient des connoiſſances dans cette partie. Ils ſe rendirent à Honfleur, où ils devoient s'embarquer : mais les habitans, ayant appris qu'ils avoient célébré la Cène pendant la nuit, contre les Ordonnances du Roi qui ne permettoient aux Pro-

teſtans de ne s'aſſembler que pendant le jour, en maſſacrerent une grande partie. Ceux qui étoient en état de faire exploiter les mines eurent le malheur de périr, ce qui cauſa beaucoup de chagrin aux chefs de l'entrepriſe, lorſqu'ils furent arrivés au Bréſil.

L'émotion des habitans de Honfleur les engagea à précipiter leur départ : ils s'embarquerent ſur trois vaiſſeaux que le Roi avoit fait équiper. Ils emmenerent avec eux cinq jeunes filles & une femme pour les gouverner, & ſix jeunes garçons qui devoient apprendre la langue du pays pour ſe familiariſer avec les Sauvages. L'équipage pouvoit monter à trois cens perſonnes : Lery, duquel nous empruntons une grande partie de ce que nous avons à dire, étoit du nombre.

Après avoir eſſuyé des tempêtes terribles, les trois vaiſſeaux arriverent le 26 Février 1557 à la vue de l'Amérique, proche le pays des Margajas qui étoient alliés des Portugais. Ils tirerent quelques coups de canon & envoyerent une chaloupe à terre. Une troupe d'Indiens s'avança ſur le bord du rivage ; on leur montra de loin des couteaux, des miroirs & des peignes, dans l'eſpérance d'en obtenir des vivres. En effet les Sauvages comprirent ce qu'on leur demandoit, & s'empreſſerent d'apporter des rafraîchiſſemens. Six d'entr'eux entrerent dans la chaloupe avec une femme & ſe laiſſerent conduire aux vaiſſeaux.

Le lendemain, craignant de pouſſer trop loin la confiance pour des barbares que

l'on ne connoiſſoit pas, on leva l'ancre pour ſuivre la terre. A peine eut-on fait neuf à dix lieues qu'on ſe trouva devant un Fort Portugais nommé le *Saint-Eſprit*. Les Portugais de la garniſon, reconnoiſſant une Caravelle Portugaiſe que les Proteſtans François avoient enlevée dans leur route, tirerent ſur eux quelques coups, auxquels on répondit avec beaucoup de vigueur. On continua d'avancer vers un lieu nommé *Tapemiry*, dont les habitans ne donnerent aucun ſigne de haine aux François : on côtoya les habitations de pluſieurs Sauvages, on rencontra pluſieurs îles, & l'on arriva ſur les terres des Topinamboux, alliés de Villegagnon. Ces Sauvages, reconnoiſſant le pavillon de France, firent éclater leur joie par mille démonſtrations d'amitié. Les François ne balancerent point à jetter l'ancre. Outre les rafraîchiſſemens qu'ils reçurent des Sauvages, ils firent une bonne pêche. On remit à la voile, & en peu de tems on entra dans la rivière de *Rio Janeiro* : c'étoit le 7 de Mars 1557.

Villegagnon & ſes gens, qui étoient retirés dans une petite île du fleuve, ſe hâterent de répondre au canon des vaiſſeaux, & comprirent qu'il leur arrivoit du ſecours. L'empreſſement fut égal des deux côtés pour ſe joindre : l'eſcadre s'étant avancée juſqu'au bord de l'île, y fut reçue avec de vives acclamations. Le plaiſir qu'ils goûterent réciproquement en ſe voyant, fit oublier aux uns une année de ſolitude & d'ennui, aux autres les dangers qu'ils avoient eſſuyés dans leur na-

vigation, & pour ſe féliciter de leur commun bonheur, ils en rendirent graces au Ciel.

Les nouveaux arrivés allerent enſuite trouver Villegagnon qui les attendoit dans une place. Après les embraſſemens réciproques, leur Chef lui dit qu'ils étoient venus dans ce pays pour y établir une Egliſe réformée d'après la parole de Dieu. Il répondit qu'il feroit tous ſes efforts pour ſeconder leurs intentions. Puis, levant les mains au Ciel, il ajouta : « Seigneur, je te rends graces de m'avoir » envoyé ce que je déſirois depuis ſi long-» tems ». Se tournant enſuite vers ſes nouveaux compagnons, il continua en ces termes : « Mes enfans, car je veux vous » ſervir de pere, il faut que ce lieu ſoit » un aſyle aſſuré pour les Proteſtans qui » ſont perſécutés en Europe ».

Il donna ordre enſuite que tous ſes gens s'aſſemblaſſent dans un lieu déſigné, avec ceux qui venoient d'arriver, pour y faire célébrer l'Office, & y entendre un Sermon, qui fut prononcé par un des Miniſtres qui avoient accompagné Dupont. On fit un repas aſſez frugal, tout le monde alla travailler au Fort que l'on bâtiſſoit. Ce travail fut continué pendant un mois, & n'étoit interrompu que pour faire la prière & pour manger.

Villegagnon, zèlé partiſan de la Doctrine de Calvin, voulut établir dans la Colonie une diſcipline conforme aux loix de ſa réforme ; mais il trouva des obſtacles : les diſputes s'éleverent & devinrent ſi vives, que l'on convint d'envoyer en

France pour consulter Calvin. En attendant ses réponses, Villegagnon établit des loix très-sévéres parmi ses compagnons, & les fit exécuter par son exemple & sa fermeté. Il maria les cinq jeunes Françoises qu'on avoit amenées à cinq jeunes garçons, & défendit, sous peine de mort, à tous les Chrétiens de la Colonie d'habiter avec aucune femme ou fille Sauvage : il leur permit cependant d'épouser celles qui se feroient instruire ou baptiser.

Cette conduite de Villegagnon sembloit annoncer qu'il alloit être un Apôtre de Calvin : mais on le vit tout-à-coup changer de sentiment sur la Religion. Le jour de la Pentecôte ayant été marqué pour la célébration de la Cène, il dit que Saint Cyprien & Saint Clément avoient écrit qu'il falloit mettre de l'eau avec le vin, & voulut qu'on se conformât à cette pratique; entreprit de persuader à l'assemblée que le pain consacré n'étoit pas moins utile au corps qu'à l'ame. Il prétendit ensuite qu'il falloit mêler du sel & de l'huile à l'eau du baptême, & qu'un Ministre Ecclésiastique ne pouvoit se marier en secondes nôces. Un des Ministres, voulant se faire honneur de son savoir, entreprit, de son côté, de faire des leçons publiques, ce qui augmenta le trouble & la division. Le désordre alla si loin, que Villegagnon, sans attendre la réponse de Calvin, & renonçant tout d'un coup à l'opinion qu'il avoit eue de lui, déclara qu'il le regardoit comme un Hérétique, dévoyé de la Foi. Depuis ce moment il cessa de

marquer de l'amitié aux Proteſtans. Il défendit que le Prêche durât plus d'une demi-heure, encore y aſſiſtoit-il rarement. On crut enfin qu'il n'avoit eu juſqu'alors que de la diſſimulation. On prétend que la cauſe d'un changement ſi ſubit de la part de Villegagnon fut une lettre qu'il reçut du Cardinal de Lorraine par un vaiſſeau qui étoit arrivé au Cap Frio. Ce Prélat lui reprochoit fort vivement d'avoir abandonné la Religion Romaine, & la crainte engagea cet Officier à tenir une conduite différente. Lery, qui étoit un zélé Calviniſte, aſſure que Villegagnon devint ſi chagrin, qu'il juroit à tout inſtant par le corps de Saint Jacques; qu'il maltraitoit tous ceux qui oſoient lui répondre avec fermeté; que perſonne n'oſoit ſe trouver devant lui. Enfin il ſe rendit ſi inſupportable, que pluſieurs François formerent le projet de le jetter dans la mer. Cette conjuration fut découverte, il fit mettre aux fers les Conjurés: ayant appris qu'un nommé la *Roche* étoit un des chefs, il le fit coucher par terre ſur le dos, lui fit donner tant de coups de bâton ſur le ventre, que ce malheureux en perdoit la reſpiration. Sa cruauté n'étant pas ſatisfaite, il le fit tourner ſur le ventre & ordonna qu'on lui donnât autant de coups ſur le dos. Il le força enſuite d'aller travailler.

Ceux qui compoſoient la Colonie conçurent une haine ſi violente contre Villegagnon, qu'ils l'auroient fait périr, ſans la crainte de déplaire à l'Amiral de Coligny. Ils ſe contenterent de ne plus l'appeller à leurs aſſemblées & de célébrer la

Cène ſans lui. Cette conduite, à ſon égard, l'irrita au point qu'il déclara qu'il ne vouloit plus ſouffrir de Proteſtans dans ſon Fort, & les força d'en ſortir.

Ces malheureux, après avoir paſſé huit mois dans un Fort qu'ils avoient aidé à bâtir, furent obligés de ſe retirer ſur le rivage de la mer pour attendre l'arrivée de quelque vaiſſeau. Ils auroient été expoſés à toutes les horreurs de la faim, ſi les Sauvages, plus humains que Villegagnon, ne leur euſſent apporté des vivres. Ils paſſerent deux mois entiers dans cet état, ſans avoir d'autre reſſource que la bonté de ces Indiens. Ce fut pendant ce tems que Lery fit les obſervations qu'il a données dans ſon voyage.

Ces François fugitifs nommerent le lieu où ils s'étoient retirés *la Briqueterie*. Ils y avoient conſtruit quelques cabanes, & formerent le deſſein de s'y établir, s'ils recevoient des ſecours ſuffiſans d'Europe, & s'ils pouvoient ſe ſouſtraire entièrement à l'autorité de Villegagnon qui étoit revêtu des ordres du Roi. Cet Officier, voyant qu'une partie de ceux qui avoient paru lui reſter attachés l'abandonnoit pour ſe joindre aux Proteſtans, eut peur d'une déſertion totale, les força de partir, & écrivit au Capitaine d'un vaiſſeau qui étoit ſur ces parages, qu'il pouvoit les prendre à bord : il leur envoya même un congé ſigné de ſa main. Lery aſſure qu'il eut la cruauté de faire remettre au Capitaine une caſſette dans laquelle étoit le procès de tous ces Proteſtans, & qu'il mandoit au premier Juge auquel on le remettroit en

France de les faire tous arrêter, afin qu'ils fussent tous brûlés comme Hérétiques. Ils s'embarquerent tous, & leur vaisseau mit à la voile le 4 Janvier 1558. Leur nombre pouvoit monter à quarante-cinq hommes tant matelots que passagers. Ils arriverent au Port de Blavet le 26 Mai, après avoir essuyé tous les malheurs auxquels on est exposé sur la mer. De-là ils se rendirent à Hennebon, petite ville de Bretagne, qui n'en est éloignée qu'à deux lieues. Ils y furent menacés d'un autre danger, dont ils n'avoient aucune défiance. La cassette dans laquelle Villegagnon avoit enfermé leur procès fut remise aux Juges de cette ville: mais Dupont en connoissoit quelques-uns aussi attachés que lui à l'Eglise de Geneve: ils l'avertirent de ce qui se passoit, & loin d'avoir égard à ces odieuses accusations, ils les supprimerent & rendirent de bons offices à ceux dont elles pouvoient occasionner la perte.

Peu de tems après le départ des Protestans, les Portugais attaquerent le Fort de Coligny, en chasserent Villegagnon, & s'en emparerent. Villegagnon revint en France, où il fut un des plus cruels ennemis des Sectateurs de Calvin. Pour récompense il obtint une Commanderie de Malte nommée *Beauvais*, en Gatinois, près de Saint-Jean de Nemours, où il mourut au mois de Décembre 1575.

§. II.

Voyages & Etablissemens des Hollandois au Brésil.

LES Portugais, après avoir chassé les

François du Fort de Coligny, jouirent paiſiblement du Bréſil pendant pluſieurs années : mais la Couronne de Portugal ayant paſſé en 1581 ſur la tête de Philippe II, Roi d'Eſpagne, les guerres que ce Monarque eut à ſoutenir contre la France & l'Angleterre, & principalement contre les mécontens des Pays-Bas qui formerent, ſous ſon régne, la République des Provinces-Unies, ne lui laiſſerent pas le tems de s'occuper des poſſeſſions étrangères. Sous les régnes de Philippe III & Philippe IV, les Hollandois ayant affermi leur liberté, établirent une Compagnie des Indes Orientales. & ſe virent bien-tôt en état d'en former une des Indes Occidentales, qui, depuis ce tems juſqu'à nos jours, n'a pas ceſſé d'être une des principales branches de leur commerce.

Cette inſtitution devint fatale aux Portugais, dès ſon origine. Jacob Willekens & l'Hermite, deux Commandans de flottes Hollandoiſes, commencerent par courir les Côtes de Portugal, y firent des priſes qui augmenterent leurs forces. Après cet eſſai, les Hollandois envoyerent Willekens au Bréſil : ils ſavoient que ce vaſte pays étoit naturellement riche & fertile. Il y avoit peu de grandes maiſons en Portugal qui n'y poſſédaſſent de grandes terres : les Braſiliens les plus voiſins avoient été ſoumis par degrés : on y prenoit peu de part aux guerres qui déſoloient l'Europe, & on y jouiſſoit d'une paix profonde. Les Gouverneurs ne s'y appliquoient qu'au commerce, & les Soldats étoient devenus Marchands. Pluſieurs Hollandois qui s'y

étoient préſentés pour faire la traite y avoient été fort accueillis des Sauvages, parce qu'ils leur donnoient les marchandiſes à meilleur marché que les Portugais, & ce commerce clandeſtin diſpoſa tous les Braſiliens en leur faveur.

Le Bréſil ſe trouvoit dans cet état, lorſque Willekens parut dans la Baie de tous les Saints. A ſon arrivée, les Portugais ſongerent moins à ſe defendre qu'à ſauver la meilleure partie de leurs effets. L'Amiral Hollandois ſe rendit maître de San-Salvador, Capitale du Bréſil. Dom Diegue de Mendoça, qui en étoit Gouverneur, n'eut ni le courage de ſe défendre, ni la prudence de ſe ſauver. L'Archevêque ſeul, à la tête de ſon Clergé, entreprit de défendre l'honneur de ſa Nation. Il ſe retira dans un bourg voiſin, où il ſe fortifia, & cauſa dans la ſuite beaucoup d'embarras au Conquérant. Les Hollandois trouverent des richeſſes immenſes dans la ville, & s'emparerent, en peu de jours, de la plus grande Capitainie du Bréſil.

Cette nouvelle jetta l'Eſpagne dans la conſternation, qui fut encore augmentée par l'opinion où l'on étoit que le Gouverneur n'étoit pas fâché de voir que les Eſpagnols perdoient une partie de ce beau pays, dans l'eſpérance qu'ils ſeroient plus ſouples & moins fiers lorſqu'ils auroient perdu cette reſſource Le Roi d'Eſpagne en jugea autrement. Il écrivit de ſa main aux Grands de Portugal, & le pria de faire leurs efforts pour réparer cette perte. Ils lui obéirent avec tant de promptitude, qu'en moins de trois mois ils équiperent

une flotte de vingt-ſix vaiſſeaux. Toute la Nobleſſe s'empreſſa de contribuer à cet armement, ſoit par des levées de troupes, ſoit en s'embarquant elle-même: mais, comme l'Eſpagne vouloit y joindre ſes forces, les deux flottes ne furent prêtes qu'au mois de Février 1626. Elles étoient commandées par *Frédéric* de *Tolede Oſorio*, Marquis de Valdueſa: le nombre des Matelots & des Soldats montoit à quinze mille, & le paſſage fut aſſez heureux juſqu'à la Baie de tous les Saints.

Les Hollandois, depuis la conquête, avoient beaucoup ſouffert à San-Salvador. L'Archevêque, dont on a parlé, avoit raſſemblé ſous ſes ordres quinze cens Portugais, & avoit défait les Hollandois, leur avoit coupé les vivres & les tenoit bloqués: mais la mort enleva ce grand homme dans le tems que ſes compatriotes en avoient le plus de beſoin. Pluſieurs Officiers prirent après lui le commandement des troupes & continuerent le blocus, qui duroit encore lorſque les flottes combinées de Portugal & d'Eſpagne arriverent. Les Hollandois, accablés de fatigue, n'oſerent entreprendre de réſiſter à tant de forces réunies: ils capitulerent & les deux flottes retournerent en Eſpagne.

Les Hollandois ſe vengerent d'abord en Europe, où ils enleverent pluſieurs vaiſſeaux Portugais: ils équiperent enſuite une flotte conſidérable. Les troupes de débarquement étoient commandées par Thieri de Wardenbourg. Il débarqua le 16 Février vers la ville d'Olinde, dont il s'empara ſans perdre beaucoup d'hommes. Il

fut bien-tôt maître de la Capitainie de Fernambuc, en fortifia les principaux lieux. La Cour d'Eſpagne fit des efforts pour ſe remettre en poſſeſſion d'un ſi beau pays. Elle équipa une flotte aſſez conſidérable : mais une maladie contagieuſe enleva une partie des troupes avant qu'elles fuſſent embarquées, & la crainte diſſipa le reſte. On fut obligé d'employer la violence pour ramener les déſerteurs, & pour les faire embarquer. Ils partirent vers le mois de Mai ſur trente vaiſſeaux, dont la moitié n'étoit pas en état de ſoutenir un combat naval. Cette flotte fut cependant renforcée aux îles Canaries par quinze vaiſſeaux de guerre & par neuf autres au Cap-Verd ; enfin elle ſe trouva forte de cinquante-quatre. Les Hollandois qui, ſur la première nouvelle de ſon départ, étoient allés au-devant d'elle avec quatorze vaiſſeaux & deux yachts, furent étonnés de la voir ſi forte : mais *Pater*, leur Amiral, ne balança pas à engager l'action, malgré l'inégalité des forces. Il périt par un accident qui fit ſauter ſon vaiſſeau ; Thys, autre Commandant Hollandois, eut le même ſort. Les Hollandois ne laiſſerent cependant pas de faire une belle retraite, & d'emmener à Olinde un vaiſſeau Eſpagnol qu'ils avoient pris dans le combat. Oquendo, Amiral Eſpagnol, les ſuivoit. Il mouilla ſur la Côte de Paraïba, mit à terre douze cens hommes pour la garde du pays, pourvut à la ſûreté de la rivière Saint-François & de la Baie de tous les Saints. Il remit enſuite à la voile, ſans ſonger à faire le ſiége d'Olinde. Dans ſa

route il fut rencontré par une flotte Hollandoiſe qui maltraita beaucoup la ſienne.

L'année ſuivante Dom Frédéric de Tolede conduiſit une autre flotte au Bréſil : mais il ne cauſa aucun dommage aux Hollandois, qui y étendirent leurs conquêtes.

En 1636, le Comte Maurice de Naſſau partit du Texel le 25 Octobre, jetta l'ancre dans la Baie de tous les Saints le 13 du même mois de l'année ſuivante. Il fut joint par les troupes Hollandoiſes qui étoient déja au Bréſil, forma une armée conſidérable, attaqua & emporta pluſieurs places Portugaiſes. Pour ne pas laiſſer aux ennemis le tems de ſe reconnoître, & pour les affoiblir davantage, il fit une diverſion, envoya ſur les Côtes de Guinée une flotte conſidérable, qui attaqua & prit le fameux Fort de Saint-George de la Mina. La campagne ſuivante ne fut pas plus heureuſe pour les Portugais ; les Hollandois les battirent dans pluſieurs rencontres & conquirent une fort grande étendue de pays. Les Sauvages ſe mirent ſous leur protection, & leur aiderent à chaſſer les Portugais de pluſieurs contrées.

L'année 1639, l'Eſpagne fit de vains efforts pour reconquérir le Bréſil : les Hollandois eurent toujours l'avantage. Les Portugais, épuiſés par une guerre ſi longue, propoſerent un accommodement au Comte Maurice. Tandis que les Commiſſaires étoient occupés de cette négociation, on apprit au Bréſil la révolution qui venoit de ſéparer le Portugal de la Couronne d'Eſpagne.

Jean IV, que les Portugais avoient reconnu pour leur Roi, avoit beſoin de toutes ſes forces pour ſe ſoutenir contre l'Eſpagne, qui ſe préparoit à l'attaquer avec toutes les ſiennes. Le nouveau Monarque réſolut de profiter de la conjoncture, & de liguer les Hollandois contre l'Eſpagne. Son Ambaſſadeur à la Haye conclut avec eux une ligue offenſive & défenſive pour l'Europe, & une tréve de dix ans pour les Indes Orientales & Occidentales. Ce traité fut ſigné le 23 Juin 1641. Chaque Puiſſance devoit conſerver la poſſeſſion de ce qu'elle tiendroit le jour de la publication du traité : mais il s'éleva des difficultés qui arrêterent l'effet de ces diſpoſitions. Les Hollandois refuſerent de rendre quelques places qu'ils avoient priſes depuis le tems marqué par la tréve. Le Roi, piqué de cette injuſtice, laiſſa aux Portugais la liberté d'agir contre les Hollandois, ſans qu'il parût y prendre part. Ses Officiers, feignant, par ſes ordres, de vivre dans une parfaite union avec les Hollandois, employerent toute leur adreſſe pour les engager à envoyer leurs troupes en Europe. Le Comte Maurice s'y laiſſa tromper lui-même. Il crut la tranquillité ſi bien établie, qu'il retourna en Hollande, avec la meilleure partie de ſes forces. Les Directeurs que la Compagnie avoit nommés pour gouverner après lui étoient trop bornés dans leurs connoiſſances, pour pouvoir prévoir & arrêter les deſſeins des Portugais. Dans leurs aſſemblées, ils ne s'occupoient que des moyens d'augmenter leurs richeſſes, ven-

doient des armes & de la poudre aux Portugais, qui leur en donnoient un prix exceſſif, afin de les engager à s'en défaire : ils négligeoient de faire réparer les fortifications, dont la plupart tomboient en ruines : ils donnoient facilement des congés aux Soldats qui demandoient à retourner en Europe, pour faire tourner à l'avantage du commerce la dépenſe des garniſons qu'ils croyoient inutiles pendant la tréve.

On ne tarda pas à ſentir les effets d'une auſſi mauvaiſe adminiſtration. En 1645, un Portugais parvint à échauffer ſa Nation. Il demeuroit dans la ville de Maurice qui étoit comme la Capitale du pays de Fernambuc, où il exerçoit l'office de Juge des Portugais. Les noces de ſa fille devoient ſe faire le 24 de Juin. Il y invita tous les Hollandois qui avoient part au Gouvernement, réſolu de les faire arrêter pendant le repas, de les maſſacrer & de faire main-baſſe ſur le peuple qui étoit ſans défiance, parce qu'il ſe croyoit ſans danger. Les Portugais qui avoient part à ce deſſein, ou qui ne l'ignoroient pas, avoient acheté des Hollandois quantité de marchandiſes payables à terme, dans l'eſpérance de les retenir après l'exécution de ce complot : mais il fut découvert par un des complices. Cavalcante, qui étoit le chef de la conjuration, eut le bonheur de ſe ſauver avec les principaux conjurés, raſſembla des troupes avec leſquelles il ravagea les terres des Hollandois. Envain le Conſeil ſuprême de Fernambuc envoya faire des plaintes au Gouverneur Portu-

gais; il proteſta qu'il n'avoit pas eu la moindre connoiſſance de cette entrepriſe, & promit d'obſerver religieuſement la tréve. L'Ambaſſadeur de Portugal à la Haye, donna les mêmes aſſurances au nom de ſon Roi.

Cependant, dès le mois d'Août ſuivant, il y eut une action fort vive entre les troupes de la Compagnie & celles de Cavalcante, près de Saint-Antoine. L'avantage fut égal, & le Gouverneur Portugais feignit encore de n'y prendre aucune part. Quelque-tems après Cavalcante ſe trouva en état d'aſſiéger le Fort de Puntal au Cap Saint-Auguſtin, avec deux mille quatre cens hommes & quelque artillerie; on ne douta pas qu'il ne reçût du ſecours. Le lendemain une flotte Portugaiſe alla mouiller devant le recif du Port d'Olinde. Les Officiers affirmerent auſſi qu'ils n'avoient aucune connoiſſance de la conſpiration, ſe fournirent de rafraîchiſſemens & remirent à la voile. Les Hollandois, qui commençoient à ſe douter de quelque choſe, attribuerent la retraite de la flotte Portugaiſe à la crainte que lui avoient inſpirée huit vaiſſeaux de guerre Hollandois qui étoient reſtés dans la rade & dans le Port d'Olinde, ſous le commandement de Lichthart. Ils furent confirmés dans leur opinion, lorſqu'ils apprirent que ſept des vaiſſeaux Portugais étoient venus de la Baie de tous les Saints. On ſut enſuite que cette flotte avoit débarqué au Rio-Formoſo quinze cens hommes, qui s'étant joints aux Conjurés avoient attaqué Serinhaim & forcé la garniſon Hollandoiſe

le ſe rendre priſonnière de guerre, après un ſiége de huit jours.

Les hoſtilités continuerent vivement, ſans que la Cour de Lisbonne changeât de conduite : le Roi promettoit même qu'il puniroit le Gouverneur du Bréſil, ſi l'on prouvoit qu'il eût quelque part à ce qui ſe paſſoit dans ce pays. Cependant on ne manquoit point de preuves à la Haye. On y produiſit une lettre envoyée de la Baie de tous les Saints & ſignée de la main du Roi. On l'avoit trouvée dans un petit bâtiment qui y portoit des munitions & qui avoit été pris par les Algériens. Ils avoient vendu leur priſe, & les papiers étoient tombés entre les mains d'un Juif qui avoit une correſpondance à Amſterdam avec d'autres Juifs. Ceux-ci remirent la lettre du Roi de Portugal à la Compagnie qui la communiqua aux Etats-Généraux. Elle ſervit encore à découvrir qu'un Juif arrivé du Bréſil avec le Comte Maurice, avoit eu quelque connoiſſance du deſſein des Portugais, & que le complot de Cavalcante avoit été tramé avant le départ du Comte. Ce Juif fut arrêté & condamné à une groſſe amende : mais il eut l'adreſſe de ſe ſauver de ſa priſon. Les Etats-Généraux donnerent des ordres pour armer puiſſamment en Hollande, & le Roi de Portugal pouſſa la diſſimulation juſqu'à les faire avertir par ſon Ambaſſadeur qu'il étoit de leur intérêt de prendre la voie de l'accommodement ; qu'ils trouveroient dans leur entrepriſe plus de difficultés qu'ils ne croyoient ; que les Portugais révoltés au Bréſil avoient ſix mille hommes bien ar-

més, & qu'il leur en étoit venu trois autres mille de la Capitainie de la Baie de tous les Saints ; que les Hollandois auroient beaucoup de peine à les réduire : il ajouta qu'il les ſoumettroit lui-même ſi les Etats-Généraux lui faiſoient des propoſitions convenables.

Malgré les offres de ce Monarque, les hoſtilités continuerent entre les Hollandois & les Portugais du Bréſil, & le Roi de Portugal conſerva toujours les mêmes déguiſemens. Ses Gouverneurs ſuivoient les mêmes principes de politique, ſe prêtoient même quelquefois à des arrangemens de commerce, dont les grandes affaires de l'Europe forçoient les Etats-Généraux à s'accommoder. En 1654 ils firent la paix avec l'Angleterre, ſentirent de quel intérêt il étoit pour eux de rétablir leur Compagnie des Indes Occidentales, &, connoiſſant qu'ils ne devoient eſpérer aucune ſincérité de la part des Portugais ſur l'affaire du Bréſil, ils réſolurent, pour les mettre à la raiſon, de ſe joindre au Protecteur de la République d'Angleterre; & de mettre leur Marine en bon état; firent équiper une flotte de trente vaiſſeaux de guerre, qui devoient d'abord ſe rendre à la rivière de Lisbonne, & demander raiſon au Roi de Portugal de toutes les infidélités que la République avoit à lui reprocher. On faiſoit ces préparatifs, lorſqu'on reçut la nouvelle que les Portugais s'étoient emparés de tout ce que les Hollandois poſſédoient au Bréſil.

Les Chefs du Conſeil établi au Bréſil par les Hollandois arriverent en Zélande,

firent leur rapport aux Etats-Généraux. Il contenoit en ſubſtance, qu'ayant ſouvent informé les Etats de la ſituation des affaires au Bréſil, les explications qu'ils ne s'étoient pas laſſés d'envoyer, avoient donné le tems de prévenir les diſgraces qui venoient d'arriver ; qu'ils avoient manqué de vivres & des autres néceſſités, ce qui avoit fait perdre à la Colonie Hollandoiſe le reſpect qu'elle devoit à ſes Chefs ; qu'ils avoient pris patience, dans l'eſpoir qu'on leur donnoit de les ſecourir ; mais que ces ſecours ayant trop tardé à arriver, les Portugais avoient profité de l'occaſion, en les attaquant par mer le 20 Décembre 1654, avec une flotte de ſoixante voiles, & par terre avec une armée de Portugais, de Braſiliens, de Négres & de Mulâtres, à qui la flotte fourniſſoit abondamment des munitions & des vivres ; qu'ils avoient eu ſoin de faire un Journal des opérations, & qu'ils le remettroient aux Etats, pour juſtifier leur conduite & celle des Soldats ; qu'ils n'avoient rendu les places que par le conſeil & l'approbation du Général de la République, des autres Officiers, des divers Colléges & même des Juifs.

Ils repréſenterent que les troupes, tant de terre que de mer, ſe plaignoient d'avoir été forcées par le Gouvernement de ſervir trois fois plus long-tems qu'elles ne s'y étoient engagées ; que long-tems avant le ſiége, tous les Soldats avoient manqué de vivres & d'habits ; que le déſeſpoir d'être négligés, juſqu'à ne pas recevoir un ſou de paie, en avoit porté une

partie à paſſer au ſervice des Portugais; que d'autres s'étant cachés dans des vaiſſeaux qui devoient partir, on s'étoit vu dans la néceſſité de les en tirer par force & de les faire pendre; qu'entre ceux qui étoient demeurés, loin de penſer à combattre, on parloit de l'arrivée des ennemis comme d'une heureuſe délivrance; que, malgré les ordres du Gouvernement, les trois vaiſſeaux qui étoient à la garde de la côte s'étoient retirés; qu'ils avoient fait à la vérité quelques priſes, mais qu'elles étoient inſuffiſantes pour l'entretien des garniſons, ou pour empêcher que les Portugais ne ſe remiſſent en poſſeſſion de tous les pays qu'ils avoient perdus; qu'il étoit arrivé de l'argent par quelques navires de Hollande, & que les troupes avoient été payées; mais que leur miſere n'avoit pas diminué, parce qu'avec de l'argent même, elles n'avoient pu trouver des vivres; que ſi dans les derniers tems on avoit été délivré de cette extrêmité, on étoit encore menacé d'y retomber; que cette crainte avoit porté les Soldats & le Peuple à demander des congés & des paſſeports pour ſe retirer, & qu'ils avoient été confirmés dans cette diſpoſition par des billets que les ennemis avoient fait répandre au nom du Général Portugais, par leſquels il promettoit aux Soldats & au Peuple cent cinquante florins, un habit neuf & la liberté de retourner dans leur patrie, comme on pouvoit le vérifier par quelques-uns des billets qu'ils avoient conſervés; que ſur cette promeſſe les Soldats avoient menacé de piller le Recif, ce qu'ils avoient déja

fait dans plusieurs lieux ; que le Peuple, voyant ses malheurs augmentés par cette crainte, avoit conjuré les Magistrats d'entrer en composition avec les Portugais ; enfin que si l'on n'avoit pas pris ce parti, il falloit encore considérer que les Brasiliens qui étoient demeurés fidéles au Gouvernement de Hollande se trouvoient en danger de tomber dans un esclavage perpétuel, comme il étoit arrivé à San-Salvador & dans d'autres villes, lorsque les Portugais s'y étoient rétablis. Pour conclusion on répétoit qu'il étoit certain qu'on n'avoit jamais reçu de secours régulier, quoiqu'on eût souvent fait de tristes peintures des affaires du Bréfil. Cet écrit étoit signé de tous ceux qui le présentoient.

Le Général des troupes Hollandoises au Bréfil donna un autre Mémoire, par lequel il représentoit aux Etats, que depuis cinq ou six ans qu'il commandoit les troupes au Bréfil, il n'avoit jamais manqué de rendre compte de sa situation, sur-tout par rapport aux Soldats qu'on avoit dégoûtés par toutes sortes de mauvais traitemens, tels que le retardement des vivres, le défaut de pain, & le refus de faire repasser en Europe ceux qui avoient servi au-delà du terme ; qu'il avoit souvent indiqué les seuls moyens qui restoient pour conserver d'importantes conquêtes qui avoient couté si cher à la République, & qu'on n'avoit eu nul égard à ses représentations ; que ces raisons avoient engagé le Gouvernement à rendre Olinde & le Recif aux Portugais, pour sauver un grand nombre

de malheureux qui n'étoient plus en ét
de s'y défendre ; qu'il n'y avoit , d'ai
leurs , pas eu d'autres reſſources , par
que le nombre des troupes ne ſuffiſo
plus pour la défenſe des places ; parce qu
les Soldats mal payés , mal entretenus
avoient regardé l'arrivée des Portugais d
vant le Recif comme la fin de leurs maux
& qu'ils avoient déclaré que leur réſol
tion étoit de piller la place pour ſe pay
par leurs propres mains , plutôt que
faire aucune fonction militaire ; par
qu'il ne reſtoit qu'un ſeul vaiſſeau po
la défenſe de la côte , contre ſoixante-hu
vaiſſeaux Portugais , & que ce vaiſſea
même , après avoir refuſé d'entrer da
le Port du Recif avoit mis en mer ; enfi
parce que la place manquoit de mun
tions de guerre , & qu'elle étoit partic
lièrement ſans meche.

Les Chambres de la Compagnie des I
des occidentales nommerent des dépu
pour examiner ces Mémoires , & l'on cr
y trouver pluſieurs contradictions , & qu
les intérêts particuliers avoient préva
ſur les intérêts publics. Après de longu
conteſtations , l'on fit arrêter les Préſide
& le Gouverneur ; on leur donna des J
ges choiſis parmi les Officiers Militair
de la République. Le Gouverneur fut pr
vé des appointemens qu'il pouvoit préte
dre depuis la capitulation du Recif & co
damné à tous les frais de la Juſtice , l
deux autres furent abſous.

Les Portugais , contens de leur poli
que qui ne leur avoit coûté que de la p
tience , laiſſerent aux Hollandois q

étoient dispersés dans les différentes parties du Bréfil, la liberté de retourner en Europe. Il paroît que les Hollandois ne firent aucune entrepriſe pour réparer leur perte : ils continuerent la guerre contre le Portugal, mais ſans donner d'autres motifs que ceux qui l'avoient fait commencer avant cette diſgrace. Enfin s'appercevant qu'ils nuiſoient à la République, ſans lui cauſer aucun profit, parce que beaucoup de leurs Citoyens avoient des intérêts de commerce avec Lisbonne, ils réſolurent de faire la paix & employerent la médiation du Roi d'Angleterre Charles II, qui vouloit épouſer l'Infante de Portugal.

Après pluſieurs conteſtations de part & d'autre, les Portugais conſentirent à envoyer un Plénipotentiaire aux Etats-Généraux, & leur firent ſentir qu'ils ne conſentiroient jamais à leur céder les terres qu'ils avoient poſſédées au Bréſil ; mais qu'ils leur donneroient un équivalent en argent. Ce Miniſtre étoit chargé de leur repréſenter combien la paix ſeroit avantageuſe aux deux Nations ; que les intérêts de la Hollande & du Portugal étoient les mêmes aux Indes orientales, par rapport à l'Eſpagne, qui s'attribuoit des droits ſur tout ce que la Hollande poſſédoit ; que la Cour de Portugal avoit fait publier l'année précédente un écrit qui contenoit ſes offres, & qu'on ne lui avoit donné aucune réponſe à ce ſujet ; enfin qu'elle en demandoit une qui lui fît connoître la dernière réſolution des Etats.

On ne fit pas beaucoup d'attention à

ces repréſentations en Hollande, cependant on crut que les intérêts de l'Etat demandoient qu'on ſongeât ſérieuſement à la paix. La difficulté entre les Provinces-Unies ne fut que ſur les matières qui en devoient faire l'objet. La Gueldre, la Zélande & la Province d'Utrecht ne vouloient traiter que ſur les demandes que l'on avoit déja faites au Portugal; mais la Hollande, qui prévoyoit l'inutilité d'une conférence de cette nature, rejetta leur propoſition. Le Miniſtre de Portugal offrit 1°. de donner pour équivalent quatre millions de cruzades, ce qui revient à huit millions de florins Hollandois, en ſucre, en tabac, en ſel & autres marchandiſes; 2°. de s'accommoder avec les Compagnies de Hollande touchant le prix du ſel qu'elles faiſoient prendre à *Saint-Ubes*; 3°. d'accorder la liberté du commerce dans toutes les Compagnies des Portugais pour toutes ſortes de marchandiſes, à l'exception du bois du Bréſil; 4°. de payer ce qui étoit dû aux Braſiliens; 5°. de faire publier la paix auſſi-tôt que la ratification ſeroit arrivée.

Il s'éleva une conteſtation dans l'Aſſemblée au ſujet de ces offres, ſur la diſtribution de la ſomme offerte; les uns vouloient qu'elle fût délivrée aux Actionnaires, & les autres aux Directeurs de la Compagnie d'Occident. Pendant cette conteſtation, l'Ambaſſadeur d'Eſpagne demanda audience aux Etats-Généraux : il leur dit qu'auſſi-tôt que ſon Maître auroit ſoumis le Portugal, il leur rendroit exactement toutes les places que les Portugais leur

leur avoient enlevées, ou qu'ils avoient priſes à la Compagnie des Indes Occidentales, depuis l'année 1641, ſuivant le cinquième article de la paix de Munſter. On vit dans cette occaſion un parfait accord entre la Zélande & l'Eſpagne qui avoient toujours été fort oppoſées : mais le Roi d'Eſpagne ne put effectuer ſes promeſſes, parce qu'il ne réuſſit pas à faire la conquête du Portugal.

Enfin la paix entre le Portugal & les Etats-Généraux fut ſignée le 6 Août 1661, à la Haye, par le Comte de Miranda, Ambaſſadeur de Portugal, & ſix Commiſſaires des Etats, & publiée le 10 du même mois. Les Articles furent dreſſés en latin au nombre de 26. L'importance de cette convention, en vertu de laquelle le Portugal eſt demeuré maître du Bréſil, peut faire ſouhaiter de trouver ici ce que les articles contiennent.

Le Roi & le Royaume de Portugal s'engagerent de payer aux Etats des Provinces-Unies quatre millions de cruzades, évaluées à huit millions de florins de Hollande, & de faire cette ſomme en argent, en tabac & en ſel. Ces marchandiſes devoient être taxées au prix courant. Si la ſomme ne ſe trouvoit pas complette en argent ou en marchandiſes ſtipulées, le Roi ſe réſervoit la liberté d'y ſuppléer à ſon choix, ſoit par quelques marchandiſes d'une autre eſpèce, ſoit en relâchant les droits que les Hollandois payoient ſur d'autres marchandiſes achetées ou vendues en Portugal, & les Etats avoient le pouvoir d'établir des Commis pour l'exécu-

tion. Les paiemens devoient ſe faire en ſeize parties égales, dont la première ſe paieroit après la ratification du traité. Le Roi promettoit de faire rendre toute l'artillerie qui avoit été priſe au Bréſil, & qui ſeroit marquée des armes de la République ou de celles de la Compagnie des Indes occidentales.

Les Hollandois auroient la liberté d'acheter tous les ans du ſel à Saint-Ubes au prix qu'il ſe vendoit en Portugal; & ſi l'on ne pouvoit convenir du prix, on ſupprimeroit en leur faveur le partage du ſel qui y avoit été introduit depuis pluſieurs années, de manière qu'il leur ſeroit libre d'en acheter de ceux qui le vendoient indifféremment, & dans la qualité qu'ils le déſireroient.

Les Sujets de la République pourroient négocier en toute ſûreté du Portugal au Bréſil & du Bréſil au Portugal, en payant les mêmes droits que les Portugais; porter & rapporter des marchandiſes de toute eſpèce, à l'exception du bois de Bréſil. Ils pourroient naviger du Bréſil aux autres lieux de la domination du Roi de Portugal, y charger & décharger librement, à la ſoumiſſion d'accorder l'entrée de leurs vaiſſeaux aux Exacteurs des droits, pour y examiner les marchandiſes, les peſer & recueillir les droits ordinaires. Ils jouiroient, ſans exception, des droits dont les Anglois jouiſſoient alors & jouiroient à l'avenir. Après avoir payé les droits, ils pourroient faire voile en tout autre endroit de la domination Portugaiſe, ſans en payer de nouveaux; ils pourroient

même charger des marchandiſes que les Portugais ou les amis du Portugal voudroient leur confier pour les tranſporter dans quelque Port appartenant au Portugal, ſans payer rien de plus que les Sujets même de cette Couronne. Ils pourroient naviger dans toutes les Colonies, Iſles & Ports de cette Nation, ſur les côtes d'Afrique, avec la même liberté que les Anglois, ou que les marchands de tout autre pays, y ſéjourner, y commercer, y porter toutes ſortes de marchandiſes par mer, ou par les rivières, ou par terre, s'y établir des magaſins & des maiſons. Ces deux derniers articles ne pourroient être violés ſous aucun prétexte; & ſi ce malheur arrivoit de la part des Portugais, les Etats-Généraux auroient le droit de leur faire le même traitement, pourroient intenter contre le Portugal la même action qu'ils avoient intentée pendant la guerre, & le Portugal ſeroit obligé de leur donner ſatisfaction, comme il auroit les mêmes droits ſur eux s'ils tomboient dans le même cas. Toute hoſtilité ceſſeroit de part & d'autre; en Europe, deux mois après la ſignature du traité, & dans les autres pays lorſqu'il y auroit été publié. Ce qu'on ſe prendroit mutuellement dans cet intervalle ſeroit reſtitué; mais ce qu'on ſe ſeroit pris auparavant dans les Indes orientales & occidentales demeureroit à ceux qui s'en trouveroient en poſſeſſion, ſeul moyen d'entretenir la paix qu'on vouloit rendre durable entre les deux Nations.

La Compagnie Hollandoiſe des Indes occidentales ſe plaignit beaucoup de ce

traité ; mais falloit-il continuer la guerre avec le Portugal, pour enrichir des particuliers, ſans aucune certitude de la finir avec avantage ? D'ailleurs on ne pouvoit eſpérer de reprendre & de conſerver le Bréſil qu'avec une armée conſidérable & des peines infinies, parce que ce pays étoit plein de Portugais, qu'il étoit difficile de chaſſer, & qu'on n'avoit pas aſſez de monde pour garder les places. On a remarqué depuis long-tems que les Hollandois ne ſont pas propres à faire des Colonies.

Les autres articles du traité regardoient la ſûreté du commerce des Hollandois en Portugal, & la liberté d'y exercer leur Religion, pourvu qu'ils renfermaſſent cet exercice dans leurs vaiſſeaux, ou dans leurs maiſons : mais, quoique le traité fût formel ſur ce point, l'Inquiſition eſt un Tribunal ſi redoutable aux Proteſtans, que peu de Hollandois oſent demeurer en Portugal, excepté dans la capitale & dans quelques Ports de mer, où ils ſont ſous la protection de l'Ambaſſadeur & des Conſuls. Au Bréſil & dans les poſſeſſions des Portugais en Afrique, il n'eſt pas ſûr de profeſſer une autre Religion que la leur, à moins qu'on n'y ſoit jetté par la tempête. D'ailleurs le commerce que les Hollandois y pourroient faire, dépend tellement des Gouverneurs & des autres Officiers des Ports, qu'on en reçoit des inſultes qui en ont éloigné toutes les autres Nations. S'en plaindre à la Cour, c'eſt ſe jetter dans de ſi grands frais & de ſi ennuyeuſes longueurs, que perſonne n'aime

à s'y expoſer. Ainſi cette liberté que le traité de 1661 accorde aux Hollandois comme aux Anglois de naviger dans toutes les poſſeſſions Portugaiſes d'Afrique & d'Amérique, n'eſt qu'une faveur apparente ou qui n'a quelque réalite que dans le Portugal même.

Si-tôt que les Portugais furent délivrés des Hollandois, ils ſongerent à étendre leurs poſſeſſions, s'avancerent au Midi, vers la rivière de Plata qui les ſépare des Eſpagnols à ſon embouchure, & au Nord juſqu'à celle des Amazones. Les Iſles qui ſont à l'entrée de ce dernier fleuve, leur parurent ſi bonnes & ſi convenables à leurs poſſeſſions du Bréſil, qu'ils ne tarderent point à s'y établir. Ils paſſerent le fleuve, &, trouvant d'autres commodités dans la Guyane, ils s'en ſaiſirent & s'en aſſurerent la poſſeſſion par des Forts, en prétendant que toutes ces terres étoient de la poſſeſſion du Bréſil. Ils ſe ſont même avancés juſqu'au Cap d'Orange qui les ſépare actuellement des François.

CHAPITRE IV.

Poſition & Deſcription de la Guyane.

L'ORDRE Géographique demandoit que nous miſſions la Guyane entre le Pérou & le Bréſil: mais ces deux vaſtes pays étant joints l'un à l'autre, nous avons cru devoir faire entrer le Lecteur dans le ſecond, après avoir parlé du premier.

On donne le nom de Guyane au pays qui s'étend le long de la mer du Nord, du Sud-Eſt au Nord-Oueſt, entre les deux embouchures des fleuves des Amazones & d'Orinoque, depuis le deuxième dégré juſqu'au huitième de latitude ſeptentrionale, & entre le trente-quatrième & le quarante-cinquième de longitude occidentale. Suivant la carte que M. d'Anville a donné de l'Amérique méridionale, il s'étend depuis le quatrième dégré de latitude méridionale juſqu'au huitième quarante minutes de latitude ſeptentrionale, & entre le trente-quatrième & le cinquante-deuxième de longitude occidentale. Il y met une chaîne de montagnes parallele à l'Orinoque, à la droite de ce fleuve, & une autre dans l'intérieur du pays environ à cinquante lieues au Nord de la partie orientale du fleuve des Amazones dans la Guyane Portugaiſe. On prétend que ces dernières montagnes abondent en mines de divers métaux. On diviſe ce pays en quatre parties, qui ſont *la Guyane Eſpagnole*, *la Guyane Françoiſe*, *la Guyane Hollandoiſe*, & *la Guyane Portugaiſe*.

ARTICLE I.

Guyane Eſpagnole.

LEs Eſpagnols occupent la Côte la plus ſeptentrionale de la Guyane, le long à la droite de l'Orinoque, vers ſes embouchures dans la Mer du Nord, où ils ont la ville de *Saint-Thomas*, ſituée à la

gauche du même fleuve, vers le huitième dégré de latitude & le quarante-quatrième cinquante minutes de longitude occidentale.

ARTICLE II.

Guyane Françoiſe.

LA Guyane Françoiſe occupe environ cent lieues de Côte, du Sud au Nord-Oueſt, depuis le deuxième dégré de latitude ſeptentrionale juſqu'au ſixième, & depuis le Cap-Nord de la Guyane Portugaiſe au Sud, juſqu'à l'embouchure de la rivière de *Maroni*, qui la ſépare de la côte de Surinam ou de la Guyane Hollandoiſe. Les François ſont principalement établis dans l'Iſle de *Cayenne*. Elle eſt ſituée depuis le quatrième dégré juſqu'au cinquième de latitude Nord, & vers le trente-cinquième vingt minutes de longitude occidentale. *L'Iſle de Cayenne.*

Nous avons dit dans le Tome précédent, *page* 129, que nous ne donnerions la deſcription de cette Iſle qu'à l'article des Iſles de l'Amérique méridionale; mais, comme elle eſt une Iſle du fleuve Orinoque, non de la mer, nous croyons devoir en parler ici.

Elle eſt formée par deux bras de l'Orinoque, & ſa circonférence eſt d'environ dix-huit lieues. Elle eſt fort haute ſur le bord de la mer, & ſi marécageuſe dans ſon milieu, qu'on ne peut aller par terre d'un bout à l'autre. Les marais ſont couverts de mangles fort épais, qui croiſ-

ſent juſque dans l'eau de mer ; & dont l'entrelaſſement forme une eſpèce de chauſſée, ſur laquelle, en certains endroits, on peut marcher plus de quinze ou vingt lieues, ſans mettre pied à terre. La ſituation de la ville eſt à l'Occident de l'Iſle ; la nature & l'art ont également contribué à la fortifier. Son enceinte, qui eſt fort baſſe, forme une hexagone irrégulier, avec cinq baſtions munis de pluſieurs pièces de canon : les foſſés ont peu de profondeut & ſont mal entretenus. Outre l'Etat-Major, il y avoit autrefois un Conſeil Souverain, où le Commiſſaire Ordonnateur préſidoit dans l'abſence du Gouverneur. Les habitans ſe retirent dans leurs habitations & laiſſent la ville ſi déſerte, que, ſelon Barere, dans ſa nouvelle rélation de la France Equinoxiale, on y pourroit tuer dans les rues un homme en plein jour, ſans riſque d'être apperçu. Aux grandes fêtes, ou dans les tems de revues, elle eſt aſſez peuplée : on y voit arriver les habitans de toutes parts, avec une ſuite nombreuſe de Négres qui portent des proviſions de toute eſpèce.

Barere, dans l'Ouvrage cité, dit que cette ville eſt compoſée d'environ cent cinquante maiſons, la plupart conſtruide terre : il y en a cependant quelques-unes de charpente à deux étages & couvertes de bardeaux. Celle du Gouverneur eſt aſſez commode. L'Egliſe Paroiſſiale de Cayenne eſt le plus bel édifice du pays ; mais elle eſt petite.

Les habitans de Cayenne ſont affables

& laborieux. Ils reçoivent civilement les Etrangers. Leur langage eſt un mêlange de Négre & de François. Cela vient de ce que l'on eſt obligé de confier le ſoin des enfans aux Négreſſes, qui leur apprennent une multitude de mots Afriquains. Les femmes de Cayenne ſont belles & bien faites, & la plupart ont naturellement beaucoup d'eſprit. Une propreté, pour ainſi dire naturelle, leur cauſe une ſanté ſolide & n'augmente pas peu leurs charmes. Dans ce pays, comme dans les autres cantons de l'Amérique, les maris ſont obligés, pour ſatisfaire à la vanité des femmes, de dépenſer des ſommes immenſes à l'arrivée de chaque vaiſſeau, & leurs affaires en ſouffrent beaucoup. Une loi contre le luxe feroit la richeſſe des Colonies.

Divers changemens arrivés à l'Iſle de Cayenne, depuis les premiers établiſſemens, y ont cauſé des pertes qu'on a eu peine à réparer. Barere en rapporte quelques-uns, dont les circonſtances ne ſe trouvent point dans les Hiſtoires du tems. Dès l'origine de la Colonie, les François s'étoient attachés à faire valoir leurs plantations avec autant de zèle que d'habileté. Le profit que les navires marchands tiroient du commerce, excita la jalouſie des Hollandois, qui, depuis long-tems, étoient en poſſeſſion d'aller vendre leurs marchandiſes & leurs denrées aux Colonies Françoiſes. En 1676 ils envoyerent onze vaiſſeaux pour s'emparer de l'Iſle, ce qu'ils firent par ſurpriſe. Alors ils augmenterent les fortifications & l'artillerie de la ville,

& y mirent une garniſon de quatre cens hommes ; mais ils ne jouirent pas long-tems du fruit de leur conquête : le 20 Décembre de la même année une eſcadre de ſix vaiſſeaux ſous le commandement du Maréchal d'Etrées reprit Cayenne, chaſſa les Hollandois de toutes les poſſeſſions qu'ils avoient dans ce pays & raſa tous leurs Forts. Alors les François ſongerent à s'affermir dans leur Iſle & dans le continent voiſin. Tout ce qui pouvoit être utile au commerce fut cultivé avec beaucoup d'ardeur. On attira des vaiſſeaux marchands pour faire valoir les productions de la Colonie, & quantité de nouvelles familles y allerent s'établir. Les Flibuſtiers ne contribuerent pas peu à ſes progrès, par les richeſſes qu'ils y apporterent de la mer du Sud, d'où les moins heureux revenoient avec huit ou dix mille piaſtres. Enfin Cayenne ſe trouvoit aſſez bien peuplée, lorſque Ducaſſe y arriva en 1688, dans la vue de ſurprendre Surinam. Il engagea la plus grande partie des habitans à s'embarquer avec lui. Cette expédition eut ſi peu de ſuccès, que preſque tous les Volontaires furent faits priſonniers & tranſportés aux Iſles Françoiſes où ils s'établirent.

L'Iſle de Cayenne n'a pu, depuis ce tems, réparer la perte de ſes habitans. Du tems de Barere, on n'y comptoit que quatre-vingt-dix François. Diminution bien conſidérable : on aſſure que, dans une revue qui s'étoit faite peu de tems auparavant, il s'étoit trouvé cent vingt-cinq Indiens, hommes, femmes & enfans, &

quinze cens Négres capables de travailler. Avec ſi peu de proportion entre les maîtres & les eſclaves, l'ordre s'y ſoutenoit. On y voyoit ſoixante fabriques de roucou, dix-neuf ſucreries & quatre indigoteries. Tous les eſclaves au-deſſus de ſoixante ans & au-deſſous de quatorze, donnoient au Domaine ſept livres & demie pour la Capitation annuelle, qui ſe paye en denrées du pays, & qu'on faiſoit monter alors à ſix ou ſept mille livres.

L'Iſle preſqu'entière, dit encore Barere, eſt une terre ſablonneuſe relevée de montagnes ou de collines ſur leſquelles on cultive les cannes à ſucre, le roucou, l'indigo, le cacao, le caffé, le gros mil, le manioc & d'autres racines. Le reſte du terrain eſt ſi bas & ſi marécageux en quelques endroits, qu'on ne peut aller par terre, comme on l'a déja dit, d'un bout de l'Iſle à l'autre. On y voit quantité de chevaux, depuis que les Anglois de Boſton y vont régulièrement pour le commerce. Ces animaux coûtent peu à nourrir : on ne les enferme point ; après leur avoir ôté la ſelle & la bride, on les laiſſe paître à leur gré. On y nourrit, en outre, des moutons, des chévres & du gros bétail. On ne manque jamais de mettre tous les ans, au mois de Septembre, le feu aux ſavanes pour les engraiſſer, & en faire de bons pâturages : ces terres brûlées avant la ſaiſon des pluies produiſent d'excellente herbe. Le bœuf & le mouton de Cayenne paſſent pour les meilleurs des Iſles. Pour faire multiplier les beſtiaux, on n'en tue pas beaucoup, encore faut-il

une permiſſion du Gouverneur. Le plus grand obſtacle à leur multiplication vient des tigres, principalement de ceux qu'on appelle dans le pays *Tigres rouges*, & qui paſſent du continent à la nage pour chercher leur proie. On eſt ſouvent obligé d'aſſembler tous les Négres & les Indiens chaſſeurs, pour donner la chaſſe à ces furieux animaux. Celui qui en tuoit un, recevoit autrefois un de ces gros fuſils qu'on nomme *Boucaniers*. C'eſt encore l'uſage aujourd'hui de promener la mâchoire du tigre dans les habitations, & chacun fait ſon préſent au vainqueur.

§. I.

Propriétés de l'Iſle de Cayenne.

QUOIQUE cette Iſle ſoit en général remplie de bois, il y a cependant des endroits où il eſt ſi rare, qu'on eſt obligé de brûler dans les fabriques des cannes de ſucre qu'on a paſſées deux fois au moulin, & où il n'y a plus rien à tirer. Le ſéjour des plantations eſt beaucoup plus agréable que celui de la ville. L'abondance y régne, principalement à l'arrivée des vaiſſeaux: on y fait bonne chere. Il n'y a point d'habitant aiſé qui n'entretienne une baſſe-cour, où l'on fait élever quantité de volaille dont on vante le goût, parce qu'avant de la tuer, on la nourrit quelques tems de mil. La campagne fournit toutes les eſpèces de gibier qui ſe trouvent dans le continent; le poiſſon eſt excellent dans les rivières & ſur la côte. Chaque plantation a ſon jardin.

Les arbres fruitiers de l'Europe ne s'accommodent point du climat de l'Iſle : mais les herbes potagères y croiſſent très-bien. On y trouve en abondance de la laitue, du cerfeuil, de la pimpernelle, de la chicorée & du céleri. On y cultive de petits pois, des citrouilles, de potirons, des melons d'eau d'un goût délicieux qui déſalterent fort agréablement dans les grandes chaleurs.

Tous les fruits de l'Amérique méridionale y viennent avec peu de ſoin.

§. II.

Plantes de Cayenne.

Le *Tayon* eſt une plante du pays, dont les feuilles ſe mangent comme les épinards, & dont les racines ſervent de nourriture aux eſclaves.

On apprête encore en épinards les feuilles d'une plante qui ne différe du *Pytalacca* ordinaire que par la petiteſſe de ſon fruit. Barere croit que c'eſt la même plante qui a dégénéré dans ce climat.

Les figues de Cayenne ſont fort bonnes : la vigne y croît admirablement bien : mais on a beaucoup de peine à ſauver le raiſin des oiſeaux & des fourmis. Il eſt facile d'en avoir dans ſon jardin pendant toutes les ſaiſons. On partage la treille en deux, on la coupe alternativement, c'eſt-à-dire, d'un mois à l'autre. Les groſſes pluies d'hiver l'empêchent cependant de mûrir parfaitement, ou du moins de conſerver un petit goût d'acide dans ſa maturité. On a tenté pluſieurs fois, & tou-

jours avec ſuccès, d'en faire du vin. Il eſt très-bon & facile à garder, pourvû qu'on le laiſſe fermenter ſept à huit jours avant de le mettre en bouteille.

§. III.

Climat de l'Iſle.

Le climat de Cayenne eſt fort pluvieux, mais ſain. On n'y connoît point le mal de Siam qui fait tant de ravages à la Martinique & à Saint-Domingue. Les fiévres malignes & la petite vérole y ſont rares. On n'y reſſent pas non plus ces vives chaleurs qui ſont la principale incommodité des autres Iſles.

Un vent d'Eſt qui s'éleve tous les jours ſur les neuf heures du matin y rafraîchit l'air. L'humidité y eſt exceſſive : il y pleut neuf mois entiers de l'année, & c'eſt ce tems de pluies que l'on nomme *Hiver*. Cette ſaiſon commence à ſe déclarer par des grains qui ſont fréquens dans le mois d'Octobre & qui s'appellent *Pluies d'Acajou*, parce que ces fruits mûriſſent alors. Ils ſont ſuivis de pluies continuelles & ſi abondantes, que les caſes même ſont inondées : mais les beſtiaux trouvent par-tout de bons pâturages. Pendant les trois mois de ſéchereſſe, la terre eſt ſi ſéche & ſi aride, qu'il arrive ſouvent que la pâture & l'eau manquent à la fois ; une partie des chevaux & des bœufs périt de faim & de ſoif. Les mouſtiques, les maringoins, les maks, les chiques, les tiques, les pous d'agouthy & ceux de bois, les fourmis, les raverds ou ſcarabées & les crapauds,

teroient d'autres fléaux de l'Iſle par le nombre & leur voracité pendant l'été, ſi tous ces inſectes ne ſe faiſoient une guerre mutuelle qui les détruit. Rien n'eſt plus ſingulier qu'une fourmi paſſagère qu'on appelle vulgairement *Fourmi-Coureuſe*. Auſſitôt qu'elle arrive dans un canton, elle y tue tout, mouches, guêpes, raverds, araignées & juſqu'aux rats : de quelque groſſeur qu'ils puiſſent être, elles en font des ſquelettes.

§. IV.

Maladies auxquelles les Habitans de Cayenne ſont ſujets.

AVANT que l'Iſle de Cayenne fût défrichée, les habitans étoient ſujets à d'affreuſes maladies. La plupart des Négres mouroient preſqu'en naiſſant, d'un mal auquel on ne trouvoit point de remède. Il eſt fort diminué aujourd'hui. Barere remarque qu'on lui donne improprement le nom de *Cathare*. C'eſt, ſelon lui, une convulſion univerſelle ou un véritable *Tethanos*. S'il attaque principalement les Négrillons, il n'épargne pas non plus les Négres d'un âge avancé ; mais on n'a jamais vu de Blanc qui en ait été ſaiſi. Le tems où les enfans y ſont plus ſujets eſt l'eſpace de neuf jours après leur naiſſance ; s'ils le paſſent ſans aucune apparence du mal, on les croit hors de danger & les femmes ne craignent plus de les expoſer à l'air. Ceux qui naiſſent avec cette maladie meurent auſſi-tôt. Les premières marques ſont la difficulté que ces enfans ont

à ſucer le lait, parce qu'ils ont une petite convulſion à la mâchoire, & leur cri eſt gêné. La mâchoire continue enſuite de ſe ſerrer; les extrêmités deviennent roides, & des mouvemens convulſifs, qui ſont les avant-coureurs de la mort, enlevent l'enfant.

Les adultes réſiſtent plus long-tems. A cet âge le mal ſe manifeſte par une douleur qu'on ſent au cou: les malades diſent qu'ils y en ſentent une telle que leur feroit une corde qui leur ſerreroit violemment le cou. La mâchoire ſe reſſerre & ne laiſſe plus de paſſage à la nourriture; les bras & les jambes deviennent ſi roides, qu'en prenant le malade par la tête ou par les pieds, on le leve comme une pièce de bois: cependant la roideur des membres n'eſt pas ſi continuelle, qu'il n'arrive quelquefois des contractions involontaires. Ces accidens fatiguent ſi fort les malades, qu'ils leur font jetter les hauts cris: ils demandent qu'on leur tienne la tête un peu élevée pour leur faciliter la reſpiration. Ce qui eſt encore plus ſingulier, c'eſt que ce mal cauſe une faim inſatiable. La fièvre ſurvient: des ſueurs abondantes ſe répandent par-tout le corps, & les douleurs augmentant, on meurt avec d'horribles convulſions.

Barere prétend qu'il a guéri pluſieurs Négres attaqués de ce mal. Il commençoit par les arroſer pluſieurs fois le jour avec l'eau la plus fraîche qu'il pouvoit trouver, & continuoit ces aſperſions juſqu'à ce qu'il s'apperçût que le mal diminuoit. Pour ſoutenir les forces du malade, prin-

cipalement dans l'âge avancé, il lui faiſoit prendre des bouillons, peu à la fois, mais ſouvent, & quelques cuillerées de vin dans l'intervalle. Il faiſoit uſage du mercure doux, mêlé avec des purgatifs tels que la rhubarbe, le diagrede & le jalap. L'extrait d'Aloës lui réuſſiſſoit quelquefois. Il donnoit encore aux malades des médecines compoſées d'une infuſion de ſéné avec la manne & les autres purgatifs ordinaires. Depuis que les Négreſſes ont reçu ces leçons, elles ne voient pas plutôt leurs enfans attaqués les premiers ſymptômes du mal, qu'elles les baignent ſans préparation & les arroſent enſuite avec beaucoup d'eau.

Le *Makaque* ou *Ver de Cayenne* eſt de la groſſeur d'un tuyau de plume, long d'un pouce ; ſa couleur eſt un brun foncé ; ſa figure approche de celle de la chenille. Il naît ſous la peau, aux jambes, aux cuiſſes, près des articulations, principalement au genou. Il ſe fait d'abord ſentir par une démangeaiſon qui eſt bientôt ſuivie d'une tumeur ſur la peau. On la laiſſe groſſir & on la perce. On y trouve l'animal nageant dans le ſang. La manière de l'en tirer eſt de preſſer ſimplement la peau & de le prendre avec un petit morceau de bois fendu. Pour hâter la maturité de la tumeur, on l'enduit de la craſſe qui ſe trouve dans les pipes à fumer. Après l'opération la plaie ſe ferme d'elle-même. Cet animal attaque, ſans diſtinction, les Indiens, les Négres & les Créoles, même les Etrangers.

§. V.

Productions de l'Isle de Cayenne.

LES François de Cayenne avoient fait, pendant quelque-tems, un commerce assez avantageux avec les habitans de la rivière des Amazones, en esclaves, en poisson sec & en hamacs; mais les Portugais, voulant s'y établir, faisoient massacrer tous ceux qu'ils y trouvoient & qui pouvoient s'opposer à leurs vues.

On s'est accommodé avec eux, & on y fait aujourd'hui le commerce en sucre & en roucou. Avec ces deux denrées, l'Isle de Cayenne produit du coton & de l'indigo. Elle est en même-tems très-fertile en maïs & en manioc. Il y croît de la casse, des papaies, des pommes d'acajou, de la vanille & de la pite, espèce d'herbe, dont la côte se taille comme le chanvre. Le fil en est plus fort & plus fin que la soie. Frager croit que le commerce de ce fil ruineroit celui de la soie, si l'usage en étoit établi en Europe.

L'ébenne noire, la verte, le bois de hêtre, le bois de violette, & plusieurs autres bois de teinture & de menuiserie sont fort communs dans cette Isle.

On y cultive du caffé depuis 1721. Quelques déserteurs François qui étoient passés à Surinam se flatterent d'obtenir leur amnistie du Gouverneur de Cayenne, en lui apportant quelques féve de caffé, que les Hollandois avoient déja commencé à cultiver avec succès dans leur Colonie. On les mit en terre. Trois pieds de caf-

fé, qui leverent en peu de tems, produiſirent une prodigieuſe quantité de féves qui furent diſtribuées aux habitans, &, dans peu d'années, l'Iſle en fut pourvue: mais la forme différe beaucoup de celui d'Arabie.

Le caffé de Cayenne ne s'éleve guère qu'à la hauteur de dix pieds. La racine produit une tige droite de deux pouces de groſſeur par le bas, branchue dès ſa naiſſance. Ces branches, qui ſont oppoſées les unes aux autres en croix & deux à deux, s'étendent à la ronde juſqu'à trois ou quatre pieds & ſont un arbriſſeau aſſez touffu, de forme pyramidale. Les feuilles croiſſent auſſi deux à deux, ſemblables à celles du laurier franc, mais plus grandes. Leur longueur commune eſt d'un demi pied. Elles ſont d'un vert foncé par-deſſus, d'un vert pâle par-deſſous & un peu ondées ſur les bords. De leurs aiſſelles ſortent, par étages, des fleurs aſſez ſerrées, preſque ſans odeur. Chacune forme un petit tuyau blanc, approchant de celui du petit jaſmin, & diviſé par le haut en cinq parties. Il ſe change en baie verte qui prend la couleur de ceriſe en mûriſſant. Il contient deux ſemences, ou deux féves, convexes d'un côté, applaties de l'autre: chacune eſt renfermée dans une capſule blanchâtre.

La ſaiſon où le caffé donne du fruit eſt celle des pluies. On doutoit d'abord s'il pourroit s'accommoder au climat. L'extrême ſéchereſſe de l'été en faiſoit périr beaucoup, & les pluies exceſſives de l'hiver empêchoient les fruits de mûrir, ou

pourriſſoient les racines à meſure qu'elles s'étendoient en terre. On avoit encore une peine infinie à garantir les nouveaux plans des fourmis & des autres inſectes qui les dévoroient. Aujourd'hui les arbres croiſſent très-bien, &, lorſqu'ils ont atteint leur grandeur naturelle, ils fourniſſent chacun douze livres de caffé. On aſſure que le caffé de l'Iſle de Cayenne étant vieux approche beaucoup du Moka. On en tire deux récoltes, la première au mois de Juin, la ſeconde vers le mois de Décembre. L'arbre s'accommode mieux d'un terrain élevé que des fonds bas. Il croît mieux auſſi dans les terres noires & graſſes que dans les terres ſablonneuſes. Enfin il ſe multiplie plus aiſément par la graine que par les boutures.

En 1735 on planta du cacao dans l'Iſle de Cayenne, & ſes progrès firent concevoir de grandes eſpérances. Barere prétend que le coton de Cayenne eſt plus fin & plus beau que celui des autres Iſles. C'eſt du coton qu'on nomme *Arbriſſeau*, parce qu'il s'éleve à la hauteur de dix ou douze pieds.

La pite, qui eſt cultivée avec ſoin dans l'Iſle, fournit, comme nous venons de le dire, une très-belle filaſſe. Les Indiens la teignent en toutes ſortes de couleurs.

§. VI.

Animaux de l'Iſle de Cayenne.

On voit dans cette Iſle des Tigres, des Cerfs, des Cochons, des Porcs-épis, des Agoutils & des Sapajous. L'Agoutil

eſt de la groſſeur d'un Liévre, de la couleur du Cerf, a le muſeau pointu, de petites oreilles, les jambes courtes & menues.

Le Sapajou de Cayenne eſt une eſpèce de petit Singe, d'un poil jaunâtre. Il a de gros yeux, la face blanche & le menton noir. Il eſt alerte & careſſant; mais voleur & très-ſenſible au froid, comme les Sagouins du Bréſil.

On trouve dans cette Iſle de fort gros Serpens, mais qui ſont peu venimeux.

Entre pluſieurs ſortes d'oiſeaux, les Perroquets y ſont d'une beauté ſingulière. Ils apprennent facilement à parler. Les Indiens ont l'art de leur faire croître des plumes de diverſes couleurs en les frottant du ſang de certains reptiles. Les bois ſont peuplés de Flamands, de petites Perriques, de Colibris, d'Acos & de Toucans. L'Acos eſt un oiſeau de la groſſeur d'un Poulet d'Inde, qui a le plumage noir ſur le dos & blanc ſur l'eſtomac, le bec court & jaune, la marche fière & la tête ornée de petites plumes relevées en panache. Le Toucan eſt rouge, noir & jaune. Il eſt de la groſſeur d'un Pigeon. On admire ſon bec qui eſt preſqu'auſſi gros que ſon corps & rayé de bandes noires & blanches : on le prendroit pour de l'ébenne & de l'ivoire. Sa langue eſt une ſimple plume fort étroite. Les Flamands de Cayenne ne ſont pas plus gros que nos Poules. Ils volent par bandes comme nos Canards. Leur plumage eſt d'un ſi beau rouge, que les Indiens s'en font des couronnes.

§. VII.

Iſles voiſines de Cayenne.

A quatre lieues de Cayenne, on trouve cinq petites Iſles qui, ſuivant la tradition des Sauvages, tenoient autrefois à celle de Cayenne. Les deux plus éloignées, qui ſont à-peu-près de la même grandeur, & qui ſe préſentent en pointe de mamelon, ſe nomment *les deux Mamelles*, ou *les Fils*: les trois autres ſont *le Pere*, *la Mere & la Malingre*. La plus grande n'a pas plus de trois quarts de lieues de tour. Ce ſont moins des Iſles que des Rochers tout couverts de fourmilières. Ils ſont cependant remplis de bois, où l'on trouve une prodigieuſe quantité de gibier. On y reléguoit autrefois ceux qui avoient mérité quelque punition dans la Colonie. Aujourd'hui les habitans de l'Iſle vont faire entre ces rochers la pêche de l'Eſpadon & de la groſſe Tortue de mer.

ARTICLE III.

Guyane Hollandoiſe.

A côte de Surinam, qui appartient aux Hollandois, eſt ſituée au Nord-Oueſt de l'Iſle de Cayenne. Elle prend ſon nom d'une rivière qui ſe jette dans la mer du Nord, & dont l'embouchure eſt ſituée vers le ſixième dégré trente minutes de latitude ſeptentrionale. Cette côte a appartenu aux François; mais ils la trouverent trop mal ſaine & l'abandonnerent. Les

Anglois s'en étoient emparés; mais ils la céderent aux Hollandois par le traité de Breda de l'an 1667, & par celui de 1674. Ces derniers y ont conſtruit la ville de *Surinam*, qui eſt ſituée à quatre-vingt lieues au Nord de Cayenne, ſur la rivière de ce nom, & ſur une hauteur environnée de marais, ce qui eſt cauſe que l'air y eſt mal ſain; *la Nouvelle Middelbourg*, ſur la même rivière, *le Fort de Zélande* ſur la côte, avec un bourg de quatre cens maiſons, &c. Ils y ont trois Egliſes, & les François réfugiés qui s'y ſont établis y ont un Miniſtre. Cette Colonie eſt aujourd'hui floriſſante & s'étend aſſez loin dans les terres. On y compte huit cens familles, outre les Indiens & les Negres. Il y a plus de quatre cens plantations le long des rivières. Il y a un aſſez grand nombre de Juifs qui ſont établis dans un village. La Colonie eſt partagée en huit diſtricts qui forment autant de Compagnies de milice bourgeoiſe. Il y a en outre quatre Compagnies de troupes réglées en garniſon dans divers Forts de la côte.

§. I.

Inſectes de Surinam.

MARIE SIBILLE MÉRIAN, née à Francfort ſur le Mein, alla à Surinam en 1699, exprès pour connoître les différens inſectes de ce pays, & les deſſina avec une élégance extraordinaire. On en trouve l'extrait dans le quatorzième Volume de l'Hiſtoire Générale des Voyages. Nous parlerons ici de ceux qui nous

ont paru le plus dignes de l'attention du Lecteur.

Le *Kaberlaque* tient le premier rang dans la collection de Mlle. Mérian. C'eſt un inſecte qui ronge les étoffes & les laines, & qui s'attache à toutes ſortes d'alimens. Il aime particulièrement l'anana. Ce petit animal jette ſa ſemence en monceau & l'enveloppe d'une toile fine, comme font quelques-unes de nos araignées. Lorſque les œufs ſont parvenus à leur maturité, les petits rongent eux-mêmes cette eſpèce de coque, ſortent avec une extrême précipitation, & n'étant pas plus gros que des fourmis, ils entrent facilement par les fentes, les ſerrures, dans les coffres & les armoires où ils détruiſent tout. Lorſqu'ils ſont arrivés à leur grandeur ordinaire, leur peau ſe fend & il en ſort un Kaberlaque aîlé, mou, blanc, & la dépouille reſte vuide.

On trouve ſur l'anana une chenille qui ſe change en féve au bout de dix jours : huit jours après il en ſort un fort beau papillon.

On trouve encore ſur la couronne du même fruit, un petit vert fort rouge qui file un coton fort mince dans lequel eſt enveloppée une petite féve. C'eſt le même ver qui mange & digére la cochenille & qui ſe trouve tous les jours dans celle qu'on tranſporte en Europe.

Sur un petit fruit, nommé *Zurſack* à Surinam, jaune en-dehors, rempli de pepins noirs, dont la moëlle eſt blanche & qui croît ſur une plante rameuſe, on trouve une belle Chenille verte, qui ſe transforme

me en féve brune, d'où ſort un papillon noir & blanc, auquel on donne le nom de *Papillon Nocturne*. Les Hollandois lui donnent celui d'*Uyl* qui ſignifie *Hibou*. C'eſt le *Phalana* des Grecs & des Latins. Il a une double trompe qu'il diſpoſe tellement pour ſucer le miel des fleurs, qu'elle ne paroît qu'un ſeul tuyau. Après avoir tiré leur nourriture, ils replient cette trompe & la cachent ſous les poils de leur tête, de manière qu'on a de la peine à la découvrir. Ils ne volent que la nuit, ſont vigoureux & vivent long-tems. Lorſqu'on les examine avec le microſcope, on voit que la pouſſière fine qui couvre leurs aîles y forme des plumes comme celles d'une poule tigrée. Le corps eſt velu comme celui d'un ours. Ils ont du poil juſque ſous les yeux. La trompe reſſemble à la gorge d'un canard ou d'une oie : les pieds & les cornes ſont d'une grande beauté.

La plante du manioc, dont la racine ſert à faire le pain qu'on nomme *Caſſave*, nourrit ſur ſes feuilles une chenille brune qui, ſe changeant en féve, devient un papillon tacheté de noir & de blanc. Les champs où l'on cultive cette plante en ſont ordinairement remplis. On y trouve auſſi un papillon nocturne qui fait beaucoup de ravages, qui eſt admirablement tacheté de noir, de blanc & d'orangé. Un ſerpent tacheté des mêmes couleurs, s'entortille ſouvent autour de la même plante.

Sur le chardon qui ſe nomme *Maccai*, dont les hommes & les animaux mangent le fruit, qui eſt jaune & rouge, il ſe forme une chenille qui devient un papillon noc-

turne. La même plante eſt le ſiége d'une autre eſpèce de chenilles qui méritent de l'admiration. Elles s'aſſemblent en grand nombre, s'attachent tête à queue, & forment un grand cercle. Si l'on rompt le cercle en en arrachant quelques-unes, elles ſe réuniſſent auſſi-tôt. Les papillons qui en ſortent ſont auſſi nocturnes. En conſidérant les deux eſpèces avec le microſcope, leur peau paroît reſſembler à celle d'un ours de Hongrie. Autant que leur figure étoit charmante, autant elle devient hideuſe. Tous leurs poils paroiſſent des épis d'orge. Mlle. Mérian obſerva que tous les papillons nocturnes ont du poil, que les autres ont des plumes, & que tous les papillons tranſparens ont des écailles.

Les ceriſes de cette partie de l'Amérique ne ſont pas comparables aux nôtres pour le goût; mais leurs fleurs, qui ſont rouges & blanches, nourriſſent deux chenilles jaunes, qui, ſe changeant en féves, deviennent de grands & beaux papillons.

Le jaſmin des Indes nourrit de ſes feuilles une chenille couronnée qui devient un beau papillon ondé. Il a ſix taches blanches au-dehors, bien rangées ſur ſes deux aîles, qui ſont rouges & noires par-deſſous. Cet inſecte, examiné avec le microſcope, eſt d'une ſi grande beauté, qu'il parut impoſſible à l'Auteur d'en donner une deſcription complette.

Le cotonier de Surinam croît ſi vîte, que ſix mois après avoir été ſemé, il devient un arbre de la grandeur du coignaſſier d'Europe. Ses feuilles vertes ſont un excellent vulnéraire. Il porte deux ſortes

de fleurs, les unes rouges, les autres d'un jaune de ſoufre. Les premieres ne donnent aucun fruit, mais le coton vient des jaunes. A la fleur ſuccéde un bouton qui groſſit & devient de couleur brune dans ſa maturité, ſe fend alors & montre ce qu'il renferme. C'eſt un coton d'un beau blanc, compoſé de trois parties, dont chacune contient une ſemence noire à laquelle il eſt attaché. On le file pour en faire de la toile.

Cet arbre nourrit deux ſortes de chenilles; l'une noire, de laquelle ſort cependant un papillon qui eſt de la couleur du coton; l'autre blanchâtre qui forme un papillon nocturne, couvert de taches brunes & argentées. Les cornes du premier ont l'apparence de deux ſerpens, marquetés de blanc & de noir. L'autre a le dos tout couvert de plumes. Sous ſes aîles on voit de petites puſtules, dont les couleurs ſont admirables: ce ſont de petites touffes de plumes rouges, bleues dorées & argentées. Les extrêmités des aîles s'élévent vers la queue, comme d'autres petites houppes de belles plumes; ſes cornes paroiſſent deux petits ſerpens noirs.

Un arbre de Surinam, qui ſe nomme *Paliſſade*, & qui ſert à la conſtruction des cabanes Indiennes, porte des fleurs jaunes ſi épaiſſes & ſi peſantes, que la branche courbée ſous leur poids, ſe releve lorſqu'elles ſont tombées. Les gouſſes qui contiennent la ſemence forment comme un balai de bouleau & ſervent effectivement à balayer. Elles ſont remplies d'une graine qui reſſemble au millet pour la figure &

la groſſeur. C'eſt ſur cet arbre qu'on voit trois fois l'année une eſpèce de chenilles jaunes, rayées de noir & comme armées de ſix pointes. Lorſqu'elles ſont parvenues au tiers de leur grandeur naturelle, elles quittent leur première peau, pour en prendre une de couleur orange, avec une tache noire & ronde ſur chaque diviſion. Ce changement n'empêche pas qu'elles ne gardent leurs pointes. Quelques jours après elles prennent encore une nouvelle peau; leurs pointes diſparoiſſent alors & elles ſe changent en féves, qui deviennent des papillons nocturnes.

Sur la banane, qui tient lieu de pomme aux Indiens, on trouve une chenille d'un vert clair qui produit un très-beau papillon, & qui ne ſe transforme en féve qu'après avoir changé de peau.

Le *Prunier de Surinam* devient ordinairement auſſi haut que le noyer l'eſt en Europe, & d'une épaiſſeur proportionnée. Ses feuilles & ſes fleurs reſſemblent beaucoup à celles du ſureau : le fruit pend en grappes. On obſerve comme un effet aſſez ſingulier, qu'il excite une ſueur, dont la couleur tire ſur le roux qui eſt auſſi la ſienne. Les chenilles qu'on y trouve ſont cependant vertes. Elles ſont toutes hériſſées de pointes : il en ſort des papillons bleus.

Le melon d'eau a la chair brillante comme le ſucre, & fond dans la bouche, en y répandant un goût fort agréable. Il eſt la réſidence d'une groſſe chenille quarrée, bleue devant & derrière, & verte au milieu. Ses pattes ſont couvertes d'une peau gluante, comme le limaçon : il en

ſort un papillon nocturne qui eſt aſſez ordinaire.

L'arbre nommé *Caſchou* produit une pomme de même nom. On en diſtingue deux ſortes ; une dont la fleur eſt blanche & le fruit jaune, l'autre dont les fleurs & les fruits ſont rouges, mais leurs feuilles ſe reſſemblent. Les pommes, quoiqu'aigres & aſtringentes, ſont aſſez bonnes cuites. On en tire une liqueur qui eſt fort ſpiritueuſe & enivre. Elles ont une excreſcence en forme de rognon : c'eſt ce qu'on nomme *Caſchou* : elle eſt d'une âcreté ſi mordante, qu'elle peut ſervir de cautere. En la faiſant griller, on s'en ſert contre la diſſenterie & contre les vers qui s'engendrent dans le corps humain. Elle a le goût des châtaignes. Les fleurs croiſſent comme une couronne autour des branches. Deux ſortes de chenilles ſe nourriſſent des feuilles de cet arbre. De l'une il ſort un beau papillon tranſparent, de l'autre un papillon nocturne.

Sur les limoniers de Surinam, il ſe trouve des chenilles brunes à taches blanches. Ces arbres viennent dans les forêts & croiſſent de la hauteur d'un pommier. Ils donnent quantité de petits limons, qui ſe mangent avec toutes ſortes de mets. Les feuilles n'ont que la moitié de la grandeur des citronniers ordinaires : les fleurs ſont petites à proportion ; elles rendent une huile précieuſe. On voit avec étonnement la multitude de chenilles qui s'attachent ſur ſes feuilles. Elles ſont brunes & blanches, ont ſur la tête deux cornes jaunes, dont elles ſe défendent & attaquent même

ce qui les offenſe. Après s'être transformées en fèves brunes, elles deviennent des papillons noirâtres, tachetés de blanc & de rouge.

De petits inſectes blancs qui ſe trouvent auſſi en grand nombre ſur les limoniers, ſe transforment en eſcarbots blancs & noirs.

La plante de la guaiave eſt un réceptacle commun pour les chenilles, les araignées, les fourmis, & pour une eſpèce d'oiſeaux que les Hollandois ont nommés *Colobritgens*. Ces oiſeaux ſervoient autrefois de nourriture aux Prêtres du pays, qui n'avoient pas même la liberté de manger autre choſe. La deſcription qu'on en donne ne paroît convenir qu'au Colibri. Ils pondent quatre œufs comme les autres oiſeaux, & les couvent. Ils volent avec rapidité, ſucent le miel des fleurs en étendant leurs aîles deſſus: ils s'arrêtent dans l'air, ſans le moindre mouvement. Leurs couleurs ſont plus belles que celles du Paon.

Les araignées qui ſe retirent ſur cette plante, s'établiſſent dans les cocons de chenilles. Elles ſont couvertes de poil; elles ſont armées de dents aigues, dont la morſure eſt accompagnée d'une certaine liqueur qui la rend fort dangereuſe. Elles ſurprennent les colobritgens dans leurs nids, les tuent & ſucent leur ſang. Elles ſe nourriſſent encore de fourmis, qu'elles attrapent facilement ſur les arbres, parce qu'ayant huit yeux, dont deux regardent en bas, deux en haut, deux d'un côté, deux de l'autre, il eſt impoſſible aux four-

mis de les éviter. Elles changent de peau comme les chenilles.

Une autre eſpèce d'araignée porte ſes œufs ſous le ventre, dans une eſpèce de croûte où elle fait ſes petits. Elle a auſſi huit yeux, mais ils ſont placés avec moins d'ordre que ceux des groſſes.

On trouve à Surinam des fourmis ailées & d'une grandeur extraordinaire. Elles dépouillent dans une ſeule nuit les arbres de toutes leurs feuilles & les emportent dans leurs nids, non pour leur nourriture, mais pour celle de leurs petits qui ne ſont que des vers. Dans un pays ſi chaud, elles ne ſont pas obligées de faire des proviſions pour l'hiver, mais elles font dans la terre des caves qui ont quelquefois plus de huit pieds de haut & que les hommes ne feroient pas mieux. Lorſqu'elles veulent aller dans quelque lieu où il ne ſe trouve point de paſſage, elles ſavent ſe faire des ponts : la première ſe met au bord ſur un petit morceau de bois qu'elle tient ſerré de ſes dents ; une ſeconde s'attache à la première ; une troiſième à la ſeconde ; une quatrième à la troiſième & ſucceſſivement. Dans cette ſituation elles ſe laiſſent emporter au vent, juſqu'à ce que la dernière ſoit pouſſée de l'autre côté, où elle trouve auſſi le moyen de s'attacher. Alors cette chaîne ſert de pont à toutes les autres pour paſſer. Ces fourmis ſont toujours en guerre avec les araignées & les autres inſectes du pays. Elles ſortent de leurs cavernes une fois tous les ans en eſſains innombrables qui s'introduiſent dans les édifices, en parcourent tous les appartemens, tuent

& ſucent tous les inſectes qu'elles y trouvent. Lorſqu'elles rencontrent une groſſe araignée, elles ſe jettent deſſus en ſi grand nombre, qu'elles la dévorent en un inſtant. Les habitans de la maiſon ſont eux-mêmes forcés de prendre la fuite, ſans autre motif, ſans doute, que l'incommodité; car on aſſure qu'elles n'attaquent pas les hommes. Après avoir nettoyé un édifice, elles paſſent dans une autre où elles en font autant, & retournent enſuite dans leurs cavernes.

Les chenilles de la guaiave ſont de différentes couleurs. On en trouve de blanches rayées de noir & qui ont de chaque côté cinquante grains de corail rouge & brillant. Cette chenille file aſſez promptement un gros cocon, le pend à une branche: il en ſort un papillon nocturne rayé de noir & de blanc.

Des féves d'une chenille verte, il ſort des papillons tranſparens tachetés de noir. D'autres chenilles de la même plante produiſent, par une métamorphoſe extraordinaire, des mites blanches qui, dans l'eſpace de ſix jours, ſe changent en mouches vertes.

On trouve dans quelques endroits des arbres de gomme-gutte qui reſſemblent aux bacleaux d'Europe, & d'où l'on fait découler la gomme par des inciſions dans l'écorce. Une grande chenille ſe trouve deſſus: elle eſt rayée de vert & de noir, & produit un des beaux papillons qu'on puiſſe voir.

Une chenille verte, trouvée ſur le marquias, plante qui monte comme la cam-

panelle, dont le fruit eſt jaune & les fleurs ſont celles qu'on nomme *les Fleurs de la Paſſion*, s'étoit fait dans une fleur même un petit domicile fort curieux, compoſé de petits tuyaux raſſemblés ſur de petits morceaux de bois creux. L'inſecte, parcourant cette petite cabanne, qui étoit diviſée en pluſieurs petits compartimens, regardoit ce qui ſe paſſoit dehors, tantôt par un petit tuyau, tantôt par un autre. Après s'être changé en féve, il ſe tranſforme en petit animal aîlé, tacheté de rouge & de brun.

D'une autre chenille, il ſortit un petit papillon, & d'une autre encore une mouche tachetée qui avoit les pattes très-fendues & très-délicates.

On trouve ſur la feuille d'un lys rouge, qui croît ſans culture, une chenille couverte de poils auſſi durs que du fer. Elle a la tête & les pattes rouges, le corps marqueté de taches bleues, environnées d'un cercle jaune: les feuilles vertes du lys ſont ſa nourriture. Le cocon qu'elle ſe file eſt de la forme d'un œuf. Elle s'y enferme & ſe change en féve brune, d'où il ſort un beau papillon nocturne qui a le deſſus des aîles d'un brun clair & le deſſous couleur d'orange avec un mêlange de tâches noires.

Une autre trouvée dans des herbes, près du même lys, étoit rouge, rayée de vert, de blanc & de noir: il en ſort une mouche blanche & noire.

La bacove, eſpèce de banane, dont la chair eſt plus tendre que celle des autres, a des Chenilles, dont le dos eſt armé de

quatre pointes. Leur tête paroît ceinte d'une couronne. Elles ſe transforment en fèves couleur de bois qui ont, ſur chaque face, deux taches argentées. Il en ſort de très-beaux papillons, dont les deux aîles ſupérieures ſont, en-deſſous, couleur d'ocre clair, & les deux autres d'un beau bleu. Le deſſus eſt rayé de jaune, de brun, de blanc & de noir. On le nomme le *Petit Arlas*.

Sous la racine d'un chardon épineux qui croît dans les campagnes de Surinam, & qui porte une fleur jaune, on trouve de petits vers couleur d'orange; leur tête & leur queue ſont noires. Ils ſe transforment inſenſiblement en eſcarbot; mais ils conſervent ſous le ventre quelque choſe du ver. Ce ſont les dents de ce ver qui, croiſſant & s'étendant, forment les cornes de l'eſcarbot. Les aîles qui couvrent le corps ſont d'abord de couleur d'ocre & noirciſſent par dégrés. Ces eſcarbots pondent, & de leurs œufs, naiſſent les vers dont ils ſe forment.

Les chenilles de la vanille & celles du cacaoier ſont fort variées. La vanille en a ſouvent de brunes, rayées de jaune qui forment de très-beaux papillons, rouges, bruns & couleur de ſafran avec des taches argentées. Celles du cacaoier ſont noires, rayées de rouge & tachetées de petits points blancs. Il en ſort de petits papillons nocturnes, blancs, rayés & tachetés de noir.

La pomme nommée *Pomme de Sodôme*, croît ſur un arbre d'une aune & demie ou deux aunes de hauteur. Il eſt rempli d'é-

pines, ſans en excepter les feuilles. Le fruit eſt fort venimeux. La chenille qui ſe trouve ſur cet arbre eſt brune, rayée de rouge, & produit un papillon nocturne tacheté de brun. On trouve ſur la tige un ver, couleur d'orange, dont il ſort de belles ſauterelles.

Sur les gros citronniers des plaines de Surinam, on trouve un animal très-rare & qui eſt tout-à-fait différent des chenilles. Il ſe nourrit des feuilles de l'arbre ſur leſquelles il ſe colle, comme un limaçon, à l'aide de ſes pattes qui ſont couvertes d'une peau. Cet inſecte eſt ſi venimeux, que les membres qu'il touche ſe roidiſſent & s'enflament. Après avoir changé de peau, il file un cocon, d'où ſort un beau papillon nocturne. On trouve quelquefois ſur le fruit une ſorte d'eſcarbot noirâtre tacheté de rouge & de jaune.

L'arbre qui porte le fruit nommé *Pompelmous*, eſpèce de pomme moins douce que l'orange & moins aigre que le citron, a des chenilles vertes à tête bleue, qui ont le corps couvert de longs poils auſſi durs que le fil de fer. Il ſort de leur féve de beaux papillons noirs, verts, bleus & blancs, brillans d'argent & d'or, dont le vol eſt ſi prompt & ſi haut, qu'on ne peut en avoir, ſi l'on ne prend ſoin d'élever les chenilles.

Les chenilles noires, tachetées de jaune, qui ſe trouvent ſur le *Palma-Chriſti*, s'enferment comme les Indiens, dans une eſpèce de hamac, dont elles ne ſortent preſque jamais entièrement. Lorſqu'elles changent de place pour chercher leur

nourriture, elles portent avec elles, à la manière des limaçons, ces petites cabanes qui ſont de feuilles ſéches, & leur adreſſe eſt extrême à les attacher aux branches où elles veulent s'arrêter. Elles ſe tranſforment en vilains papillons nocturnes.

Une roſe tranſportée du pays des Caraïbes à Surinam, où elle ſe plaît beaucoup, a la ſingularité d'être blanche le matin en s'ouvrant, & rouge l'après midi. On trouve deſſus des chenilles blanches tachetées de brun : elles produiſent des papillons de deux eſpèces ; l'une noir & jaune ; l'autre d'un vert brun par-deſſous, & tacheté par-deſſus de jaune, de bleu & de rouge.

Le *Slapertjos*, ou *Dormeur*, eſt une plante fort ſingulière. Son nom lui vient de la manière dont ſes feuilles paſſent la nuit. Après le coucher du ſoleil, elles ſe joignent deux à deux, tellement appliquées l'une ſur l'autre, qu'elles paroiſſent n'en faire qu'une, & dans une eſpèce de ſommeil. Elle a les vertus d'un bon vulnéraire. Sa tige eſt fort dure & s'éleve à la hauteur de ſix pieds. Elle porte de petites fleurs jaunes, d'où naiſſent des coſſes longues & étroites remplies de petites graines. Sa racine eſt blanche & remplie de fibres. La chenille de cette plante eſt verte, rayée de couleur de roſe, armée de deux petites cornes, & ſes papillons ſont d'un brun orné de jaune.

Les figues & le raiſin de Surinam ſont les mêmes qu'en Europe. Le raiſin rouge, blanc & bleu, y croît ſi facilement, qu'un cep coupé & mis en terre, y porte ſix

mois après des raiſins mûrs. Si l'on plantoit des vignes tous les mois, on auroit du raiſin toute l'année. Avec un peu de ſoin pour cultiver la vigne, la Colonie de Surinam pourroit fournir du vin à l'Europe.

Les chenilles des figuiers changent de couleur avec leur transformation. De vertes rayées de jaune, elles deviennent couleur d'orange avec des raies rouges; la tête & la queue noires. Leur féve eſt couleur de roſe féche. Il en ſort un papillon nocturne brun, mais de la plus grande beauté.

Les chenilles qu'on trouve ſur la vigne ſont brunes, agréablement tachetées de blanc : elles rampent fort vîte, mangent beaucoup & jettent quantité d'excrémens. Leur dernière jointure eſt marquée d'une tache noire, au milieu de laquelle eſt une pélicule blanche comme le cryſtal, & qui s'éléve & s'abaiſſe lorſque l'animal reſpire. Sa transformation en féve ſe fait dans une feuille de vigne agréablement repliée. Il en ſort un papillon nocturne qui eſt vert & qui a le bout des aîles rouge & bleu.

Une plante extraordinaire, dont les fleurs reſſemblent à celles du pêcher par la couleur, porte des fruits verts & ronds, attachés ſucceſſivement comme des grains de chapelet, au nombre de ſept ou huit. La chenille qu'on trouve deſſus eſt aſſez ſingulière. Sa couleur eſt rouge, tachetée de brun. Elle file un ſac jaune, épais, d'une demie aune de long. Elle reſte dans le ſac pendant le jour & n'en ſort que la nuit pour chercher ſa nourriture. Le papil-

lon qui en ſort eſt jaune, tacheté de brun.

Sur une autre plante, auſſi peu connue que celle qui précéde, & qui porte une fleur ſemblable à la tubéreuſe, on trouve, avec de belles chenilles brunes tachetées de noir & de blanc, de petites bêtes blanches qui quittent leur peau & la traînent après elles. Ces petits animaux ſe nourriſſent de certains poux verts. Elles ſe font un cocon de leur peau, d'où ſortent des mouches couleur de bois. Les chenilles produiſent des papillons bruns & blancs, qui ont ſur les aîles de derrière quatre taches couleur d'orange.

L'*Athea*, qui ſe nomme *Okkerum* à Surinam, y devient plus haute qu'un homme, porte deux ſortes de fleurs, les unes d'un jaune pâle, les autres couleur de roſe, & donne un fruit que les Indiens mangent. Ses chenilles produiſent des papillons rougeâtres. Ses feuilles ſont couvertes d'une eſpèce de petite bête blanche, tachetée de noir, & qui ſe changent en un petit animal aîlé, mais qui ne fait que ſauter pour éviter qu'on le touche.

Une eſpèce de *Ricin* qui croît de la hauteur de huit pieds, & dont les fleurs ſont d'un rouge obſcur, les feuilles vertes & bordées d'une ſorte de frange, dont chacune eſt terminée par un petit nœud, nourrit une ſorte de chenille qui eſt très-curieuſe. Elle eſt vigoureuſe, & quoiqu'elle mange beaucoup, elle jette peu d'excrémens. Lorſqu'on la touche, elle repouſſe avec force. Après avoir quitté ſa peau verte, elle eſt rouge un jour entier, & dès le lendemain ſe trouve transformée

en une féve couleur de roſe ſéche, à laquelle il reſte une trompe ; mais ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que cette féve, qui eſt immobile dans les autres, ſe donne des mouvemens qui durent quelquefois un quart d'heure. Six jours après il en ſort un grand papillon nocturne, dont le corps eſt orné de ſix taches rondes couleur d'orange, avec quatre aîles & ſix pieds. Il eſt noir & fort agréablement tacheté. Sa trompe eſt formée de deux tuyaux qu'il fait joindre enſemble pour n'en former qu'un avec lequel il ſuce le miel des fleurs. Il la roule enſuite & cache ſi bien ſa tête entre ſes deux yeux, qu'on ne la découvre preſque point. Il eſt ſi vigoureux, qu'on a de la peine à le tuer. Les œufs qu'il pond ſont blancs & en fort grand nombre.

Sur un arbre que les Hollandois nomment dans leur langue l'*Arbre aux Boîtes de Marmelades*, parce que ſon fruit, quoique rude & couvert de poils, renferme une ſubſtance moëlleuſe qui a le goût de nefles, & que l'écorce a l'apparence d'une boîte, on trouve une chenille noire, dont le corps eſt tout couvert de pointes, au bout deſquelles pend une ſorte de petite étoile. Il en ſort un ſi beau papillon, qu'il a reçu le nom de *Page de la Reine*. On fait obſerver que les branches de l'arbre pouſſent de petites excreſcences dures, couvertes de petites cornes rondes, qu'on emploie dans les maladies qui attaquent le poumon.

Sur le rocou, arbre d'où les Indiens tirent leur plus fameuſe peinture, on trouve une chenille très-curieuſe pour la cou-

leur. Cet arbre eſt fort grand, & porte des fleurs d'un rouge clair comme celles des pommiers de l'Europe. En tombant elles font place à des coſſes longues & rondes, couvertes de pointes comme l'écorce de la châtaigne. Ces coſſes contiennent des grains d'un beau rouge, qu'on fait rremper dans l'eau. La teinture s'en détache & ſe précipite au fond. On verſe doucement l'eau, on prend la couleur & on la fait ſécher. Les Indiens l'emploient à ſe faire toutes ſortes de figures ſur la peau. On voit ſur cet arbre des chenilles brunes, rayées de jaune & couvertes de poils rouges. Les féves de transformation ſont dures & velues. Les papillons ſont nocturnes & d'un vert tirant ſur le brun.

La plante qu'on nomme *Fleur*, ou *Créte de Paon*, eſt célèbre par la vettu qu'on attribue à ſa graine, c'eſt de faire accoucher ſur le champ les femmes en travail. On aſſure que les femmes Indiennes, eſclaves des Hollandois, étant traitées fort durement à Surinam, l'emploient pour ſe faire avorter, dans la vue de ne pas donner le jour à des enfans qui éprouveroient le même malheur qu'elles. La chenille de cette plante eſt verte, la féve brune, & le papillon couleur de cendre.

Une eſpèce de jaſmin d'excellente odeur qui croît de toutes parts en buiſſon dans les campagnes de Surinam, eſt la retraite ordinaire des ſerpens & des lézards, principalement de l'*Inguana*. Ce dernier s'entortille d'une manière admirable autour de cette plante, en cachant ſa tête au milieu de tous ſes replis. Les chenilles qui ſe

nourriſſent des feuilles de cette plante ſont vertes, leur féve eſt rayée de brun & de noir. Leur papillon, qui eſt nocturne, a les aîles de deſſous jaunes & tout le reſte couleur de cendre.

Il y a dans ce pays un fruit vert, nommé *Tabrouba*, qui croît ſur un grand arbre de même nom, dont les fleurs ſont d'un blanc verdâtre, & ſert de nourriture aux ſinges. Les feuilles, en tombant, laiſſent un chapiteau d'où ſort inſenſiblement le fruit. Il renferme une aſſez grande quantité de feuilles blanches, à-peu-près comme les figues. On en exprime le ſuc qui devient noir lorſqu'il eſt expoſé au ſoleil. Les Indiens s'en ſervent pour ſe bigarer différentes parties du corps. En coupant une branche de l'arbre, on en fait ſortir une liqueur lactée, dont les Indiens ſe frottent la tête, parce qu'ayant toujours la tête nue, divers petits inſectes volans y jettent leur ſemence qui produit de petits vers fort incommodes, que ce ſuc tue. La chenille du *Tabrouba* eſt jaune & noire, couverte de crins ſéparés en petits tas comme une boſſe.

Le ver de *Palmier*, ainſi nommé parce qu'il ſe nourrit ſur cet arbre, croît dans le tronc, dont il mange la moëlle. Il n'eſt pas plus grand d'abord qu'une mitte, devient enſuite de la longueur du pouce & beaucoup plus gros. On le mange grillé & on le regarde comme un mets très-délicat. Il ſort de ce ver un eſcarbot noir que les Hollandois nomment dans leur langue, *Mere des Vers de Palmier*.

Sur les grenadiers, eſpèce d'arbre qui

croît naturellement à Surinam, on trouve des eſcarbots lents, pareſſeux & très-faciles à prendre. Ils ont par-devant, ſur la tête, une longue trompe qu'ils appliquent ſur les fleurs pour en ſucer le miel. Vers le mois de Mai, leur peau ſe fend ſur le dos, & il en ſort des mouches vertes, dont les aîles ſont tranſparentes.

On trouve dans ce pays une eſpèce de mouches dont le vol eſt fort rapide. Elle fait un bourdonnement qui reſſemble au ſon d'une vielle, & qui ſe fait entendre d'aſſez loin. Il y en a une autre qu'on appelle le *Porte-Lanterne*. Leur tête eſt terminée par un long capuchon qui eſt luiſant dans les ténébres. Dans le jour il eſt tranſparent comme une veſſie, rayé de rouge & de vert. La lueur qui en ſort pendant la nuit, reſſemble ſi bien à celle d'une lanterne, qu'elle ſerviroit à lire très-aiſément.

L'arbre que les Indiens nomment *Ouike-Bokje*, porte une fleur qui a de longues fibres blanches. Les capſules qui portent la ſemence forment une coſſe longue & recourbée qui renferme des féves noires, couvertes d'une glue blanche & très-agreable au goût. Cet arbre nourrit des chenilles d'une beauté admirable, d'où il ſort les plus beaux papillons du monde.

Les plus groſſes chenilles de Surinam ſont ſur l'oranger, qui y croît auſſi haut que le plus grand pommier de l'Europe. Elles ſont vertes avec une raie jaune ſur tout le corps, & chaque jointure offre une eſpèce de corail orangé, environné de petits poils fort délicats. Le cocon qu'el-

les ſe filent eſt couleur d'ocre. Il en ſort de beaux papillons nocturnes, dont chaque aîle eſt ornée d'une tache que l'on prendroit pour du talc. Ils volent avec une extrême vîteſſe. Le fil de leur cocon eſt ſi fort qu'on en pourroit tirer de la ſoie.

Mlle. de Mérian dit qu'un jour parcourant un lieu déſert, elle trouva, entre pluſieurs arbres, une eſpèce de néflier auquel les gens du pays donnent ce même nom. Son fruit contient un corps blanc de la forme d'un cœur & couvert de ſemences noires. Il a ſous lui deux feuilles épaiſſes couleur de ſang; il y a ſous elles deux feuilles verdâtres: le tout forme un ſpectacle fort agréable. La même Demoiſelle ajoute qu'elle trouva ſur cet arbre une chenille jaune, dont le corps étoit rayé en long de couleur de roſe. Les pattes étoient de même couleur, la tête étoit brune & chaque jointure armée de quatre pointes noires. Elle ſe transforma en féve couleur de bois clair. Quinze jours après il en ſortit un papillon admirable. Il ſembloit être d'argent brun, au travers duquel brilloit le vert, le bleu & le pourpre. En un mot, il étoit d'une beauté que la plume & le pinceau même ne peuvent repréſenter. Chacune de ſes aîles avoit trois taches rondes d'un jaune orangé & bordées d'un cercle noir. Ce cercle étoit environné d'un autre qui étoit vert. L'extrêmité des aîles étoit orangée, avec des raies noires & blanches.

Au mois d'Avril, continue Mlle. Mérian, je trouvai contre une fenêtre une maſſe de terre qui avoit la figure d'un œuf.

Je l'ouvris & j'y trouvai, dans quatre compartimens, des vers blancs qui avoient auprès d'eux leur dépouille: le 3 Mai, il en ſortit des guêpes farouches. Ces inſectes m'incommodoient beaucoup à Surinam: ils ne ceſſoient de voler devant mes yeux, & de me bourdonner aux oreilles pendant que j'étois à deſſiner. Je leur voyois faire leur nid avec de l'argile à côté de moi, & auſſi parfaitement rond que s'il eût été tourné dans la roue d'un Potier. Il étoit ſur une eſpèce de piedeſtal, que les guêpes entouroient d'une couverture d'argile, pour empêcher que rien n'y entrât. Elles avoient laiſſé, vers le haut, une ouverture ronde qui leur ſervoit pour entrer & pour ſortir. Je remarquai qu'elles y portoient tous les jours de petites chenilles, dont elles nourriſſent leurs petits. Enfin leur compagnie m'importunant beaucoup, je briſai leur demeure & je les chaſſai toutes.

Dans un étang où croiſſent des fleurs ſemblables au crocus violet, ſur une tige d'une aune de haut, ſans autres feuilles qu'une ſeule, bleue & tachetée de jaune, ſous chacune des fleurs, Mlle. Mérinan trouva des inſectes que les habitans du pays nomment *Scorpions d'eau*. Elle en prit pluſieurs le 10 de Mai 1701, & dès le 12 il en ſortit un inſecte volant fort hideux, qu'elle deſſina. Elle n'en explique point autrement la natute.

Dans le même étang elle trouva pluſieurs grenouilles tachetées de vert & de brun, qui avoient deux oreilles & une petite boule à l'extrêmité des doigts de

chaque patte. Cette ſeconde propriété lui parut un préſent aſſez ſingulier de la nature, pour leur aider non-ſeulement à nager, mais encore à marcher ſur la boue. Ces grenouilles jettent leur ſemence ſur le bord des étangs. Mlle. Mérian, pour obſerver les transformations de ces animaux, mit de cette ſemence ſur un gazon, au fond d'un vaſe rempli d'eau. Cette ſemence n'eſt qu'un petit grain noir enveloppé d'une ſorte de flegme blanc qui paroît ſervir de nourriture au grain, juſqu'à ce qu'il ait acquis la force de ſe remuer. Dans l'eſpace de huit jours il lui vient une queue. Alors il nage dans l'eau. Quelques jours après il lui vient des yeux, enſuite viennent les pattes de derriere, & huit jours après les pattes de devant, qui paroiſſent ſortir de la peau. Auſſi-tôt que l'animal a ſes quatre pattes, la queue tombe, & étant une parfaite grenouille, il ſort de l'eau & ſe promene ſur terre.

Sur un arbre, que M. Gommelin prend pour la *Malakka-Pela*, on trouve une chenille verte qui a ſix raies blanches de chaque côté, avec une tache noire & ronde ſur chaque jointure, & ſur la dernière une corne rouge. En vingt jours il ſort de la féve un papillon nocturne, dont les aîles ſont couleur de cendre, marbrées de noir & de blanc. Il a ſur le corps dix taches couleur d'orange. Sa tête eſt armée d'une longue trompe rouge, dont il ſe ſert pour ſucer les fleurs.

On voit ſur le même arbre d'autres chenilles toutes couvertes de poil blanc ou jaune. Leur peau eſt tout-à-fait ſembla-

ble à celle de l'homme. Elles ſont ſi venimeuſes, que pour peu qu'on y touche, la main enfle avec des grandes douleurs : quoiqu'elles ayent quatre pattes, elles ſe repoſent ſur les jointures en rampant. Le cocon dans lequel elles ſe renferment eſt compoſé de leur poil. Il n'en ſort que de vilaines petites mouches.

Près d'une plante aquatique, qui eſt une ſorte de creſſon d'un rouge pâle & qui ſe mange en ſalade, on trouve une eſpèce de crapaud, dont la femelle porte ſes petits ſur le dos. Elle a l'*uterus* le long du dos même, & c'eſt-là que ſes embrions ſont conçus. Lorſqu'ils ont reçu la vie, ils s'ouvrent un paſſage au travers de ſa peau, & ſortent les uns après les autres. Mlle. Mérian jetta une mere dans l'eſprit-de-vin avec ſes petits, dont les uns avoient déja la tête hors de l'*uterus*, & d'autres la moitié du corps. Elle aſſure que les Negres mangent ces crapauds & les trouvent excellens. Ils ſont d'un brun noirâtre. Leurs pattes de devant reſſemblent à celles des grenouilles, & celles de derrière, à celles des canards.

Au mois de Janvier 1701, Mlle. Mérian trouva dans un bois, proche de Surinam, ſur une belle fleur rouge, produite par un arbre, dont les habitans du pays ne purent lui dire le nom ni les qualités, une grande chenille de même couleur, qui avoit ſur chaque jointure trois grains d'une eſpèce de corail bleu, de chacun deſquels ſortoit une plume noire. Elle s'enferma bientôt dans ſon cocon, & ſe transforma en féve d'une eſpèce tout-à-

fait rare. Il en ſortit un papillon d'une beauté admirable. Les aîles de derrière étoient en-deſſous d'un beau bleu, & par-deſſus rayées de blanc & de bleu mêlé de brun. Celles de devant avoient trois cercles noirs, jaunes & bruns, admirablement émaillés. Les Hollandois ont nommé ce beau papillon le *grand Atlas*.

Une des plus grandes eſpèces de chenilles, eſt celle qui ſe trouve ſur l'arbre du Cacao. Mlle. Mérian y en prit une d'un vert jaunâtre toute couverte de poils aigus, verts par le bas, & jaunes vers la pointe. Il ſortit de ſa féve un grand papillon nocturne couleur de roſe, dont les aîles de deſſous avoient deux grandes taches blanches bordées de noir, avec trois taches noires au milieu. La chenille eſt très-venimeuſe. Mlle. Mérian dit que les doigts avec leſquels elle la toucha, devinrent pourprés, livides, avec une vive douleur qui ſe communiqua juſqu'au coude. Elle eut recours à l'huile de Scorpion, qui paſſe pour un ſpécifique certain contre la piqûre de la plupart des inſectes : dans moins d'une demi-heure elle fut guèrie.

Une autre chenille qui paiſſoit l'herbe au pied du même arbre, & qui étoit de diverſes couleurs, avec des raies & des cercles noirs, donna une belle mouche griſe & d'un beau vert de mer, ornée de taches d'argent ; mais plus remarquable encore par des queues & de troiſiémes aîles qu'elle avoit à ſes aîles de deſſous.

Entre les chenilles qui ſe trouvent ſur les citronniers, l'Auteur eſt fâché que cel-

les qui ont le dos jaune, le ventre rouge ; & ſur la queue une double raie qui forme une flamme, ne ſoient pas plus communes. Le fil de leur cocon eſt une ſorte de ſoie plus brillante & plus épaiſſe que celle des vers à ſoie. Il y a apparence que ſi l'on trouvoit le moyen de les élever facilement, on en tireroit plus de profit que des vers à ſoie. Leur papillon eſt fort grand, couleur d'or & rouge, avec des raies blanches ſur toutes les aîles, dont chacune eſt ornée d'une tache claire & tranſparente comme le verre, environnée de deux cercles, l'un blanc & l'autre noir : cette tache reſſemble beaucoup à un miroir encadré.

Mlle. Mérian obſerve que les Voyageurs ſont tombés dans une erreur groſſière, lorſqu'ils ont cru que l'animal auquel les Hollandois donnent dans leur langue le nom de *Feuille ambulante*, croît d'un arbre d'où il tombe comme un fruit dans ſa maturité, pour commencer d'abord à marcher ou à voler. Elle aſſure qu'il provient d'un œuf comme les autres Inſectes, dont elle explique en deux mots la génération. Elle ſe fait, dit-elle, par les copulations naturelles. La femelle jette ſes œufs dans les endroits où les petits qui doivent naître peuvent trouver leur nourriture. D'abord ce ſont des vers ou des chenilles qui croiſſent en paiſſant l'herbe ou les feuilles.

Lorſqu'ils ont la grandeur qui leur eſt propre, ils filent & ſe transforment en féves, qui ont beſoin de plus ou moins de tems pour acquérir la vigueur qui leur convient,

convient: L'insecte qui sort de ces fèves est humide & retortillé, & ce n'est qu'après qu'il s'est agité pendant plus d'une demi-heure, que ses aîles s'étant séchées commencent à s'étendre, & laissent voir un papillon parfait, qui est quelquefois beaucoup plus grand que la fève dont il est sorti. La feuille ambulante n'est qu'une espèce de sauterelle qui naît de même. Voici les lumières que l'Auteur tient de ses observations. Un jour son Negre, qui avoit ordre de lui apporter les vers, les chenilles & les autres insectes qu'il trouveroit dans les bois, lui présenta une feuille repliée; elle l'ouvrit assez adroitement pour y trouver, dans leur situation naturelle, quelques œufs d'un vert de mer, de la grosseur d'un grain de coriandre. Peu de jours après il en sortit de petits insectes noirs, semblables à des fourmis. En croissant, ils prirent peu-à-peu la forme d'une écrevisse de mer. Lorsqu'ils eurent acquis leur grandeur naturelle, il leur vint des aîles, sans qu'ils se fussent transformés en fèves comme les papillons. Ces aîles ressemblent à une feuille verte, & l'on y voit les mêmes fibres. Les unes sont d'un vert clair, les autres d'un vert brun. Il s'en trouve même de grises, de marbrées & de couleur de feuille morte. L'insecte, après avoir pris forme dans son nid, qui tient à quelque branche d'arbre, s'y couvre d'une sorte de toile, ensuite il s'agite avec violence, jusqu'à ce que ses aîles deviennent libres. Alors il brise sa toile & s'envole. Ses ailes étant vertes, & ayant la forme d'une feuille, les Voya-

geurs ſe ſont imaginé qu'il étoit produit par l'arbre d'où il ſortoit.

Mlle. Mérian vit & deſſina ſoigneuſement un de ces gros rats de forêts qui portent leurs petits ſur le dos. Ils en ont ordinairement cinq ou ſix d'une portée. Leur couleur eſt un brun jaunâtre, à la réſerve du ventre qu'ils ont blanc. Lorſqu'ils ſortent pour chercher leur nourriture, les petits les ſuivent; mais, à leur retour, ou s'ils ſont effrayés de quelque bruit, les petits ſautent ſur le dos de la mere, s'attachent à la queue par la leur, & ſont ainſi portés juſqu'à leur retraite.

Mlle. Mérian fait connoître, par de curieux deſſeins & des explications auſſi curieuſes, toutes les transformations des grenouilles de l'Amérique méridionale. Elle préſente d'abord une grenouille parfaite, d'un jaune verdâtre qui tire un peu ſur le brun, tachetée ſur le dos & ſur les côtés. La couleur du ventre eſt un peu pâle. Les pattes de derrière reſſemblent à celles du canard, & celles de devant à celles des grenouilles ordinaires. Il s'en trouve beaucoup dans la rivière de Surinam. Lorſqu'elles ſont parvenues à leur grandeur naturelle, elles commencent leur transformation. Il leur croît inſenſiblement une petite queue aux dépens de leurs pattes de devant, qui diminuent peu-à-peu juſqu'à diſparoître entièrement. Il en arrive autant aux pattes de derrière, après quoi il ne reſte plus aucune apparence de la grenouille, qui ſe trouve changée en un poiſſon. Les originaires du pays & les Européens qui l'habitent, nomment

ce poiſſon *Jarkjes*, & le trouvent ſi délicat, qu'ils le comparent à la lamproie, dont ils prétendent même qu'il a le goût. Toutes ſes arêtes, ſans même excepter celle du dos, ſont tendres, cartilagineuſes & diviſées par des jointures proportionnées. Sa peau eſt douce & couverte de petites écailles. De petites nageoires très-délicates, lui tiennent lieu de pattes, s'étendent depuis le derrière de la tête juſqu'à la queue, & de-là juſqu'au milieu du ventre. Sa couleur change auſſi, & ce qui étoit d'un brun obſcur devient gris.

Cette transformation eſt contraire, remarque l'Auteur, à celle de l'Europe, qu'il fait connoître dans le même ouvrage. Il en donne l'époque aux mois de Mars & d'Avril, lorſque le ſoleil commence à monter, & donne plus de chaleur à l'air. Alors les grenouilles des deux ſexes ſe cherchent, ſe joignent dans les étangs & les marais. Lorſqu'elles ont jetté leur ſemence, elles croaſſent & ſoufflent deſſus, juſqu'à l'échauffer. Cette matière viſqueuſe s'épaiſſit, & l'on voit paroître des yeux de tous côtés. Elle reçoit la vie du ſoleil. Bientôt chaque œil noir acquiert une eſpèce de mouvement, & paroît comme un petit poiſſon fort noir qui groſſit de jour en jour. Il lui vient deux pattes par derrière. Huit ou dix jours après, on le prendroit pour un petit poiſſon à qui la nature a donné deux pattes. Enſuite une de ſes pattes de devant ſort, & l'on voit l'autre prête à ſortir, n'étant retenue que par une peau fort mince, juſqu'à ce qu'elle ait acquis aſſez de force pour la

percer. Lorſque les quatre pattes ſe ſont montrées, l'on voit la tête & la véritable figure de la grenouille. La queue ne diſparoît cependant que par dégrés. Il n'en reſte qu'un très-petit bout qui, étant tombé, laiſſe voir une grenouille parfaite. Le tems l'a fait croître dans les mêmes proportions, &, peu-à-peu, elle prend la couleur naturelle à ſon eſpèce.

Mlle. Mérian dit tenir ces remarques de M. de Séba. Il paroît qu'elle n'a pas oſé ſe fier encore à ſes lumières propres ſur une eſpèce de Serpent qui ſe trouve dans les forêts de Surinam, & que les Hollandois nomment *Sauvegardes*. Elle le diſtingue non-ſeulement du Lézard, parce qu'il eſt incomparablement plus grand, mais encore de l'Yguana, dont il n'a pas la groſſeur, & du Cayenan, dont il n'a pas la voracité. Ses écailles ſont menues & polies. Il vient d'un œuf comme tous les Lézards. Il aime & dévore tous les œufs des oiſeaux qu'il peut attraper. Mlle. Mérian en a trouvé pluſieurs dans ſa baſſecour qui étoient attachés ſur cette proie. Il ſe nourrit encore de charogne; mais il ne fait jamais la guerre aux hommes. Lorſqu'il eſt encore jeune, il grimpe ſur les arbres pour y chercher des œufs dans les nids. La manière de pondre les ſiens approche de celle du Cayenan. Il fait un trou dans le ſable qui eſt ſur le bord des rivières, y pond, & la chaleur du ſoleil fait éclore ſes petits. Ses œufs ſont de la groſſeur de ceux d'une Oie, mais un peu plus longs. Les Indiens les mangent.

ARTICLE IV.

Guyane Portugaiſe.

LES Portugais ont pluſieurs poſſeſſions le long & à la gauche du fleuve des Amazones, depuis l'embouchure du Rio Negro dans ce fleuve, juſqu'à celle du même fleuve dans la mer du Nord, ce qui fait un eſpace de plus de trois cens lieues d'étendue du Couchant au Levant. Les Portugais prétendent même que tout le cours du fleuve des Amazones leur appartient, c'eſt-à-dire, depuis la rivière de Napo, qui s'y jette vers le troiſième dégré vingt-quatre minutes de latitude auſtrale, & le cinquante-deuxième de longitude occidentale, juſqu'à ſon embouchure dans la mer. Les principaux Forts des Portugais, en allant du Couchant au Levant, ſont ceux de *Rio Negro*, de *Pauxis*, de *Paru* & de *Macapa*. Le dernier eſt ſitué ſur la rive ſeptentrionale du fleuve des Amazones, à quinze lieues de ſon embouchure dans la mer du Nord.

Les Miſſionnaires Portugais ont établi pluſieurs Miſſions parmi les Indiens, le long du fleuve des Amazones, à l'exemple des Eſpagnols. On fait un commerce conſidérable d'Eſclaves à Rio Negro, qui eſt ſitué ſur le bord ſeptentrional de la rivière de ſon nom. Il y a toujours ſur les bords du Rio Negro un détachement de la garniſon de Para, pour tenir en reſpect les Indiens des environs, & favoriſer le commerce des Eſclaves.

La partie des bords du Rio Negro qu'on a découverte eſt peuplée de Miſſions Portugaiſes, gouvernées par des Carmes. On croit que ce fleuve eſt une branche de l'Orinoque.

§. I.

Différentes Nations d'Indiens qui habitent la Guyane.

LA Guyane eſt peuplée de différentes Nations qui ne parlent pas la même langue. La première eſt celle des *Eporemerios* qui en ont fourni beaucoup d'autres, & ont toujours réſiſté aux Européens qui ont voulu les ſoumettre. La ſeconde eſt celle des *Orinorcoponi* : les autres ſont compoſées des *Arejones*, des *Iraonaquaris*, des *Caſſipagotos*, des *Ayos*, &c.

Nous avons déja dit que le Chevalier Raleigh aſſure que pluſieurs Indiens & quelques Eſpagnols lui ont atteſté, qu'aux environs du fleuve d'Arvi, il y a une Nation d'Indiens qui ont la tête tout d'une pièce avec les épaules. Ces Indiens extraordinaires ſe nomment les *Eouaipanomas*. On prétend, dit Raleigh, qu'ils ont les yeux ſur les épaules, la bouche dans la poitrine, & les cheveux ſur le dos. Les Indiens de la Guyane aſſurent que c'eſt la plus redoutable Nation de cette contrée ; qu'ils ſe ſervent d'arcs & de fléches qui ont trois fois la grandeur de celles dont les autres Nations font uſage. Quelque confiance qu'on puiſſe avoir dans le Chevalier Raleigh, on ne pourra au moins diſconvenir qu'il y a beaucoup

d'exagération dans ſon récit. Il eſt poſſible que l'uſage de cette Nation ſoit de rendre le cou fort court aux enfans, par quelque pratique ſemblable à celle d'un autre peuple de l'Amérique, qui applatit la tête des ſiens avec des planches conſtamment appliquées & ſerrées.

Ces différentes Nations ſont preſque toujours en guerre les unes contre les autres; mais leurs exploits n'aboutiſſent qu'à s'enlever mutuellement quelques priſonniers. Ces Sauvages ſont de petite taille.

§. II.

Habillemens des Indiens de Cayenne.

Les Indiens de cette contrée vont tout nuds, à l'exception du milieu du corps, qu'ils couvrent d'une bande de coton, paſſée entre les jambes. Ils s'arrachent la barbe & ſe colorent de rocou. Leurs ornemens ſont des couronnes de plumes de différentes couleurs, & des braſſelets de raſſade.

La plupart ſe percent l'entre-deux des narines, pour y pendre une petite pièce d'argent ou un gros grain de criſtal vert qui vient de la rivière des Amazones. Il y a une Nation entière, dont l'uſage eſt de ſe faire un trou fort large à la lévre d'en bas, & d'y paſſer un petit morceau de bois auquel ce criſtal eſt attaché. Chaque Nation porte d'ailleurs quelque marque qui la fait diſtinguer. L'unique habillement des femmes, eſt un morceau de toile d'un demi-pied en quarré qu'elles ont à la ceinture. Quelques-unes n'y mettent qu'une ſimple feuille de Carret.

§. III.

Leur induſtrie ; leurs uſages.

LES hommes ſe ſervent de leur arc avec beaucoup d'adreſſe pour la chaſſe & la pêche. Ils font des hamacs dont on admire le travail. Leur poterie eſt fort eſtimée. Leurs paniers ſont emboîtés ſi artiſtement l'un dans l'autre, que l'eau n'y peut pénétrer.

Ils gravent ſur leurs calebaſſes diverſes figures qu'ils enduiſent d'un vernis à l'épreuve de l'eau. Avec cette induſtrie, ils ſont extrêmement pareſſeux. On les trouve toujours dans leurs hamacs. L'avenir ne leur cauſe jamais d'inquiétude ; il n'y a que le beſoin preſſant qui les tire de leur indolence.

Au milieu du travail, même à la guerre, s'ils apprennent que leurs femmes ſont accouchées, ils ſe hâtent de retourner chez eux, ſe bandent la tête, &, comme s'ils étoient eux-mêmes dans les douleurs de l'enfantement, ils ſe mettent au lit : les voiſins vont leur rendre viſite, & leur donnent de ridicules conſolations.

Leurs habitations ſont compoſées de pluſieurs longues caſes, qu'ils nomment *Carbet*. Pluſieurs familles vivent enſemble ſous un même Capitaine. Ils ſe nourriſſent de caſſave, de maïs, de poiſſons & de fruits.

Les hommes vont à la pêche, tandis que les femmes cultivent la terre. Ils portent peu de vivres à la guerre. Forgez

assure qu'ils mangent leurs prisonniers les plus gras, & qu'ils vendent les autres aux Européens.

Ils ont entr'eux plusieurs Fêtes, pour lesquelles ils s'invitent d'un Carbet à l'autre : ils se parent alors de leur couronne & de leur ceinture de plumes. Ils passent le jour en danses mêlées de festins, où ils s'enivrent d'une liqueur très-forte qu'ils nomment *Ouicou*. C'est une composition de cassave & de fruits qu'ils font bouillir ensemble.

§. IV.

Leur Religion.

L'IGNORANCE de ces peuples est extrême. Ils adorent les astres ; mais ils craignent beaucoup un mauvais génie auquel ils donnent le nom de *Piaye*. Leurs loix les attachent à une seule femme qu'ils ne peuvent quitter, s'ils ne la surprennent dans le crime. Ils portent le respect fort loin pour les vieillards. Lorsque la mort en enleve un, ils l'enterrent dans le carbet où il a vécu, sans autre cérémonie que de s'enivrer. Lorsque le cadavre est pourri, ils assemblent les habitans des carbets voisins, déterrent les os, les brûlent, & mettent la cendre dans leur boisson, pour l'avaler dans une fête éclatante.

§. V.

Création singulière de leurs Capitaines.

CEUX qui veulent obtenir la qualité de Capitaines, doivent avoir donné des

preuves éclatantes de valeur & de prudence. Ces élections ſe font après une guerre, & ſont précédées d'exercices qui paroiſſent incroyables. Celui qui aſpire à cette dignité revient dans ſa caſe avec une rondache ſur la tête, y entre en baiſſant les yeux & gardant un profond ſilence. Il ne communique ſon deſſein ni à ſa femme, ni à ſes enfans. Il ſe retire dans un coin de la caſe, s'y fait faire un petit retranchement qui lui laiſſe à peine la liberté de s'y remuer. On ſuſpend au-deſſus le hamac qui lui ſert de lit, afin qu'il n'ait occaſion de parler à perſonne. Il ne ſort de ce lieu que pour les néceſſités de la nature, & pour ſubir de rudes épreuves que les autres Capitaines lui impoſent ſucceſſivement.

On lui fait garder pendant ſix ſemaines un jeûne fort rigoureux. Toute ſa nourriture conſiſte dans un peu de millet bouilli & de caſſave, dont il ne doit manger que le milieu. Les Capitaines voiſins vont le viſiter matin & ſoir. Ils lui repréſentent avec force que pour ſe rendre digne du rang auquel il aſpire, il ne doit craindre aucun danger, que non-ſeulement il aura l'honneur de la Nation à ſoutenir, mais à tirer vengeance de ceux qui ont pris en guerre leurs parens & leurs amis, & qui leur ont fait ſouffrir une mort cruelle; que le travail & la fatigue ſeront ſon ſeul partage, & qu'il n'aura plus d'autre voie pour acquérir de l'honneur. Après cette harangue, qu'il écoute avec toute la modeſtie dont il eſt capable, on lui donne une multitude incroyable de coups,

pour lui faire connoître ce qu'il auroit à ſupporter, s'il tomboit entre les mains des ennemis de ſa Nation. Il ſe tient debout, les mains croiſées ſur la tête. Chaque Capitaine lui décharge ſur le corps trois grands coups d'un fouet compoſé de racines de palmier. Pendant cette cérémonie, les jeunes gens de l'habitation ſont occupés à faire les fouets. Comme le patient ne reçoit que trois coups du même fouet, il en faut beaucoup lorſque les Capitaines ſont en grand nombre.

Ce traitement recommence deux fois le jour, pendant l'eſpace de ſix ſemaines: on le frappe en trois endroits du corps; aux mammelles, au ventre & aux cuiſſes. Le ſang ruiſſelle, &, dans la plus vive douleur, il ne doit pas faire le moindre mouvement, ni donner la plus légére marque d'impatience. Il rentre enſuite dans la priſon, avec la liberté de ſe coucher ſur ſon lit, au-deſſus duquel on met, comme en trophée, tous les fouets qui ont ſervi à ſon ſupplice.

Si ſa conſtance & ſa fermeté ſe ſoutiennent pendant ſix ſemaines, on lui prépare des épreuves d'une autre eſpèce. Tous les chefs de la Nation s'aſſemblent parés ſolemnellement, vont ſe cacher aux environs de ſa caſe, dans les buiſſons, d'où ils pouſſent d'horribles cris. Paroiſſant enſuite avec la flèche ſur l'arc, ils entrent bruſquement dans la caſe, prennent le novice, déja fort extènué de ſon jeûne & des coups qu'il a reçus, l'apportent dans ſon hamac qu'ils attachent à deux arbres, & d'où ils le font lever. On l'en-

courage, comme la première fois, par un discours préparé. Chacun lui donne un coup de fouet beaucoup plus fort que tous les précédens. Il se remet dans son lit. On amasse quantité d'herbes très-fortes & très-puantes, auxquelles on met le feu, sans que la flamme puisse le toucher, mais pour lui en faire seulement sentir la chaleur. Cette fumée, qui le pénétre de toutes parts, lui fait souffrir des maux étranges. Il devient à demi-fou dans son hamac, & s'il a la patience d'endurer cette épreuve, il tombe dans des pamoisons si considérables, qu'on le croit mort. On lui donne quelques liqueurs qui lui font rappeller ses forces; mais aussi-tôt qu'il est revenu à lui-même, on redouble le feu, avec de nouvelles exhortations. Pendant qu'il est dans ces souffrances, tous les autres passent le tems à boire autour de lui. Enfin, lorsqu'ils croient le voir au dernier dégré de langueur, ils lui font un collier & une ceinture de feuilles qu'ils rempliſſent de grosses fourmis noires, dont la piqûre est extrêmement vive. Ces deux ornemens ont le pouvoir de le réveiller par de nouvelles douleurs.

Il se leve alors, & s'il a la force de se tenir debout, on lui verse sur la tête une liqueur spiritueuse au travers d'un crible. Il va se laver aussi-tôt dans la rivière ou dans la fontaine la plus voisine; & retourne à sa case où il prend un peu de repos. On lui fait continuer son jeûne, mais avec moins de rigueur. Il commence à manger de petits oiseaux, qui doivent être tués par la main des autres Capitai-

nes. Les mauvais traitemens diminuent & la nourriture augmente par dégrés, juſqu'à ce qu'il ait repris ſon ancienne force. Alors il eſt proclamé Capitaine. On lui donne un arc neuf, & tout ce qui convient à ſa dignité. Ces rudes épreuves ne font cependant que les petits Capitaines. Pour avoir rang parmi les grands Capitaines, il faut être en poſſeſſion d'un canot qu'on doit avoir fait ſoi-même, ce qui demande un travail long & pénible.

§. VI.

Manière de créer les Médecins.

LA méthode du pays pour faire les *Piaies*, qui ſont les Médecins, eſt auſſi remarquable. Celui qui aſpire à cette grande diſtinction paſſe d'abord environ dix ans chez un ancien Piaie, qu'il doit ſervir en recevant ſes inſtructions. L'ancien obſerve s'il a les qualités néceſſaires. L'âge doit être au-deſſus de vingt-cinq ans.

Lorſque le tems de l'épreuve eſt arrivé, on fait jeûner le novice avec plus de rigueur encore que les Capitaines. On le laiſſe exténuer, juſqu'à manquer de forces. Les anciens Piaies s'aſſemblent & ſe renferment dans une caſe, pour lui apprendre le principal myſtère de leur art, qui conſiſte dans l'évocation de certaines puiſſances, qu'on croit être celles de l'Enfer. Au lieu de le fouetter, comme les Capitaines, on le fait danſer ſans relâche, juſqu'à ce qu'il tombe ſans connoiſſance;

mais on la lui rappelle avec des ceintures & des colliers remplis de groſſes fourmis noires. Enſuite, pour le familiariſer avec les plus violens remèdes, on lui met dans la bouche une eſpèce d'entonnoir, par lequel on lui fait avaler une prodigieuſe quantité de jus de tabac. Cette étrange médecine lui cauſe des évacuations juſqu'au ſang, & qui durent pluſieurs jours. Alors on le déclare Piaie & revêtu de la puiſſance de guèrir toutes ſortes de maladies. Pour la conſerver, il doit cependant obſerver un jeûne de trois ans, qui conſiſte, la prémiére année, à ne manger que du millet & de la caſſave; la ſeconde, à manger quelques crabes avec cette eſpèce de pain; la troiſième, à ſe contenter encore de quelques petits oiſeaux: mais la plus rigoureuſe partie de cette abſtinence eſt la privation des liqueurs fortes. Ils n'ont le droit de ſe faire appeller à la viſite des malades, qu'après avoir achevé ce long cours d'épreuves & de pénitences. L'évocation des puiſſances ne mérite pas la peine qu'on en donne le détail. On aſſure que ces Médecins barbares connoiſſent très-bien les vertus des plantes, & qu'ils font des cures admirables.

ARTICLE V.

Comment les Européens ont découvert la Guyane.

LES richeſſes immenſes que les Eſpagnols tiroient du Mexique & du Pérou, échauffèrent, comme nous l'avons dit *Tome I, page* 272 de cette Hiſtoire, l'imagination des autres peuples de l'Europe : ils ſe perſuaderent qu'il y avoit encore dans l'Amérique méridionale des pays auſſi féconds en or & en argent que ceux qui avoient été découverts par les Eſpagnols. Comme on ne connoiſſoit que les côtes de la Guyane, encore n'étoit-ce que d'une manière très-obſcure, on crut que ce pays étoit un ſecond Pérou, & l'on publia, comme une vérité conſtante, qu'il y avoit des villes où régnoit la magnificence la plus éclatante ; que celle de *Manſa*, entr'autres, où l'Empereur faiſoit ſa réſidence, en poſſédoit d'étonnantes ; que toute la vaiſſelle qui ſe trouvoit dans le Palais de l'Empereur étoit d'or ou d'argent ; que les ſiéges & les tables étoient des mêmes métaux ; qu'il y avoit une quantité innombrable de curioſités d'un ſi grand prix, qu'on ne pouvoit trouver rien de ſemblable dans tout l'Univers. On ajoutoit que la poudre d'or y étoit en ſi grande abondance, que les habitans, dans certaines fêtes ſolemnelles, s'en frottoient tout le corps, après l'avoir frotté d'un baume gluant auquel s'attachoit cette poudre.

Walter Raleigh, dont nous avons déjà parlé dans le Volume cité, réſolut de tenter la conquête de ce pays: il eſpéroit par-là augmenter la puiſſance de l'Angleterre au point de contrebalancer celle d'Eſpagne. Avant de parler de ſes exploits, nous devons faire connoître au Lecteur ſa naiſſance & ſon éducation. Il nâquit dans le Comté de Devon, au village de Budley, ſitué près de la mer, vers l'an 1552. Il étoit le ſecond fils de Jean Raleigh de Fardel, Ecuyer. Il fit ſes études au Collége d'Oriel à Oxford, d'où il ſortit pour paſſer en France, & ſervir ſous le fameux Amiral de Coligni dans l'armée des Huguenots. Il y acquit beaucoup de réputation, tant pour ſa prudence que pour ſa valeur. Il ſervit enſuite ſous le Prince d'Orange dans les guerres de Flandres. Il repaſſa en Angleterre, où on lui donna la commiſſion de Capitaine en 1580 contre les rebelles d'Irlande. Il fut un des Juges qui préſiderent à la condamnation de Sir Jean Deſmond, dont le corps fut coupé par quartiers, & expoſé ſur les portes de la ville de Cork.

En 1581 il fut nommé Gouverneur de Munſter, conjointement avec Sir Guillaume de Morgan & le Capitaine Piers; peu de tems avant, le Comte d'Ormond, Raleigh, & deux autres Gentilhommes de l'armée Royale, défierent quatre Gentilhommes de l'armée d'Irlande en combat ſingulier; mais leur invitation ne fut pas acceptée.

Lorſque les troubles furent appaiſés, Raleigh quitta le commandement qu'il avoit

en Irlande & retourna en Angleterre, où il gagna l'amitié de la Reine Eliſabeth, par une préſence d'eſprit qui ne pouvoit manquer de lui réuſſir. Il la rencontra dans un paſſage qui étoit mal nettoyé ; il ôta ſon habit & l'étendit ſur l'endroit par où la Reine devoit paſſer. La Reine n'oublia jamais cette galanterie. Il écrivit un jour ſur un des carreaux de vitres dans le Palais : « je voudrois monter ; mais je crains » de tomber ». On aſſure que la Reine écrivit elle-même au-deſſous : « ſi le cœur te » manque, il ne faut pas entreprendre de » monter ».

Raleigh joignoit à une figure agréable, une taille avantageuſe & bien proportionnée. Il avoit l'eſprit vif, le jugement ſolide, parloit avec autant de grace que de force. Il avoit les plus grandes eſpérances de parvenir aux premières dignités de la Cour, lorſque ſes vues tournerent tout-à-coup du côté de la mer. Ce qu'il entendoit dire des Aventuriers Eſpagnols l'encouragea.

En 1583 il partit de Plimouth ſur un vaiſſeau de deux cens tonneaux qu'il avoit fait conſtruire pour aller de conſerve avec trois autres vaiſſeaux deſtinés pour Terre-Neuve, ſous le commandement de Sir Hamphroy Gilbert, dont il étoit proche parent : mais à peine avoit-il mis à la voile qu'il fut obligé de rentrer dans le port, à cauſe d'une maladie contagieuſe qui ſe mit dans ſon équipage.

En 1585 il obtint de la Reine des Lettres-Patentes, par leſquelles on lui accordoit le droit de découvrir & de s'empa-

rer de tous les pays qui n'étoient pas encore sous la domination d'aucun Prince Chrétien, ni habités par aucune Nation Chrétienne, avec réserve pour la Couronne du cinquième de tout l'or & de tout l'argent brute qui pourroit être trouvé dans lesdits pays. Il partit au mois d'Avril 1586, découvrit la Virginie, revint en Angleterre, où sur le récit de son voyage, on fit un armement considérable, pour former un établissement dans ce pays. *Voyez le Tome I. page* 273 de cette Histoire.

Au commencement de l'année 1592, il projetta une course contre les Espagnols dans les Indes occidentales, & forma particulièrement le dessein de faire une descente à Panama. Pour le remplir il équipa plusieurs vaisseaux, en obtint deux de la Reine, avec le titre & l'autorité de Général des troupes envoyées pour cette expédition : mais les Espagnols, instruits de ce qu'on projettoit contr'eux en Angleterre, se tinrent si bien sur leurs gardes, que l'expédition de Raleigh se borna à quelques prises sur eux. Il retourna en Angleterre, où il reçut de la Reine le plus grand accueil. La beauté de sa figure, son esprit & ses talens firent impression sur le cœur de Miss Elisabeth, fille de Sire Nicolas Trogmorton, & l'une des filles d'honneur de la Reine. Leur amour eut des suites : la Reine en fut irritée, & fit mettre Raleigh en prison pendant plusieurs mois : il répara l'honneur d'Elisabeth Trogmorton en l'épousant. La Reine lui rendit la liberté ; mais elle lui défendit de paroître à la Cour.

Ce fut dans ce tems qu'il réſolut d'exécuter le projet qu'il avoit formé de faire de nouvelles découvertes en Amérique. Il partit de Londres le 6 Février 1595. Voyez pour la ſuite de cette expédition, le Volume précédent *page* 123. Après avoir parcouru une partie de la Guyane, il ſe prépara à repaſſer en Europe. Avant de quitter l'Amérique, il brûla les villes de Cumana, de Sainte-Marie, & de Rio de la Hacha. Cette expédition augmenta beaucoup ſa réputation.

Il fut reçu en Angleterre avec de grandes acclamations. Il y amena le fils d'un vieux Cacique de la Guyane. Cet Indien ſe convertit, & reçut au Baptême le nom de *Walter* que Raleigh lui donna.

On ignore quels furent les motifs plauſibles qui empêcherent la Reine d'encourager les établiſſemens dans un pays qui promettoit des richeſſes conſidérables. On aſſure qu'il ſe trouvoit dans l'adminiſtration des affaires publiques des hommes jaloux du mérite & des grandes qualités de Sir Walter Raleigh. Ils ne négligerent rien pour le rabaiſſer aux yeux de Sa Majeſté, & ſacrifierent les intérêts de leur patrie à leur vengeance & à leurs intérêts particuliers. Quelques-uns pouſſerent la calomnie contre ce grand homme juſqu'à aſſurer que l'or qu'il avoit apporté en Angleterre avoit été acheté en Barbarie, & qu'il ne venoit pas de la Guyane.

Malgré les efforts qu'on faiſoit pour décourager Raleigh, & pour l'empêcher de pourſuivre ſes deſſeins ſur la Guyane, il

équipa deux vaiſſeaux, qu'il envoya dans ce pays ſous la conduite de Keyonis, auquel il donna les inſtructions qu'il crut néceſſaires pour faire de nouvelles découvertes : mais il ne les pouſſa pas au-delà de celles que Raleigh avoit faites. Pluſieurs Capitaines de vaiſſeau voulurent marcher ſur ſes traces : mais leurs peines furent infructueuſes, parce qu'ils ne furent pas ſecondés par la Cour.

Walter Raleigh eſt un de ces hommes célébres, dont les actions embelliſſent l'Hiſtoire. Nous nous arrêterons un inſtant pour parcourir le reſte de ſa vie. Pendant que des particuliers travailloient à remplir ſes projets, il commandoit une Eſcadre ſous le Lord Amiral Howard & ſous le Comte d'Eſſex. Ils firent voile à Cadix avec des forces très-conſidérables, & détruiſirent entièrement une flotte nombreuſe deſtinée à ſoutenir le Comte de Tyrone, qui avoit pris les armes en Irlande contre la Reine Eliſabeth. Ce fut au courage & à l'expérience de Raleigh que les Anglois durent le ſuccès de cette expédition : ſon vaiſſeau combattit toujours à la tête de la flotte, & garda, pendant tout le combat, le poſte le plus difficile. La ville de Cadix fut ſaccagée & raſée, à la réſerve des Egliſes. Avant le ſac, on conduiſit les femmes, les enfans & les Eccléſiaſtiques au Port Sainte-Marie, pour les mettre à l'abri de la violence. On leur donna même la liberté d'emporter leurs habits & les autres effets qu'ils voudroient choiſir. Une jeune Dame Eſpagnole, d'une rare beauté, mit ſon mari ſur les épaules,

Les Eſpagnols donnerent eux-mêmes les plus grands éloges à l'humanité des Anglois. Ceux-ci, en retournant dans leur pays, raſerent la ville de Faro, en enleverent la bibliothéque que le célébre Aſocio, Evêque de Sylves & des Algarves y avoit amaſſée. Raleigh ſe plaignit de ce qu'on ne lui avoit donné aucune part des dépouilles des Eſpagnols, quoiqu'il eût pris lui-même deux Gallions, & qu'il eût été bleſſé dangereuſement.

Peu de tems après Raleigh équipa une Pinaſſe qu'il envoya en Guyane pour continuer les découvertes. Léonard Bercy qui la commandoit fit alliance avec pluſieurs Caciques. Après avoir parcouru une aſſez grande étendue de pays, & acquis ſur la Guyane toutes les connoiſſances qu'il lui fut poſſible de ramaſſer, il retourna en Angleterre vers le mois de Juin 1597.

Le Roi d'Eſpagne, ayant réparé ſes pertes, ſe prépara à une nouvelle entrepriſe ſur l'Irlande, où le grand nombre de mécontens lui donnoit toujours eſpérance de réuſſir. Le rendez-vous fut indiqué à Ferrol & à la Corogne : mais on fit partir d'Angleterre une très-forte eſcadre, dont le Comte d'Eſſex fut nommé Amiral en chef : le Lord Thomas Howard fut choiſi pour Vice-Amiral, & Sir Walter Raleigh pour contre-Amiral. Les Hollandois joignirent à l'armement Anglois dix vaiſſeaux de guerre. Les deux eſcadres eurent ordre de s'emparer de l'Iſle de Tercère, ou de quelqu'autre des Açores, parce que ces Iſles ſe trouvoient dans une ſituation favorable pour y attendre la flotte Eſpa-

gnole qui devoit venir des Indes.

Ces projets furent déconcertés par une violente tempête, dans laquelle Raleigh & le Comte d'Eſſex penſerent périr. Cet événement donna le tems aux Eſpagnols d'être parfaitement inſtruits des forces & des projets des Anglois. Ils prirent de ſi juſtes meſures pour leur défenſe, que lorſque les Anglois furent à la vue de leur flotte, ils jugerent qu'il étoit impoſſible de les attaquer, à moins qu'on ne les attirât hors de leur Port; mais tout ce qu'ils firent pour y réuſſir fut inutile. Les Anglois firent alors voile pour les Açores. Raleigh y arriva avant le Comte, & fit une deſcente à Fayal, quoique l'Amiral ſe fût réſervé cette expédition : le Conſeil où il l'avoit déclaré s'étoit tenu en l'abſence de Raleigh qui n'avoit aucune connoiſſance de la réſolution du Comte. Ce contretems occaſionna entr'eux quelque froideur; elle ſe diſſipa bientôt lorſqu'ils en furent venus à une explication.

Toute la flotte étant réunie, les Anglois attaquerent l'Iſle de Flores, dont les habitans ſe ſoumirent & furent traités avec bonté. L'intention du Comte étoit d'y demeurer quelque tems : mais il en fut détourné par un Pilote, qui, connoiſſant peu cet endroit, lui perſuada que le terrain étoit mauvais pour l'ancrage, ce qui le détermina à faire voile pour Saint-Michel. Deux heures après ſon départ arriva la flotte des Indes : mais les Eſpagnols, informés de la proximité des Anglois, ne s'arrêterent pas, ils continuerent leur route juſqu'à Angra, dans l'Iſle de Ter-

cère, & y furent garantis par de bonnes fortifications & par une nombreuſe garniſon.

Les Anglois firent cependant trois priſes ſur les Eſpagnols : elles furent évaluées à des ſommes conſidérables : mais les gens de mer étoient découragés par la préférence que le Comte d'Eſſex donnoit ſur eux aux troupes de terre. On propoſa d'attaquer la ville de Saint-Michel : le Comte ſe mit dans une barque pour reconnoître la place. Il ſe fit accompagner par quelques Officiers de terre, qui lui perſuaderent que le terrain étoit inacceſſible pour une deſcente, quoiqu'il fût beaucoup plus facile de l'y faire, qu'il ne l'avoit été à Fayal. Il fit ſon débarquement à Villa Franca qui eſt à ſix milles plus loin. Il devoit attaquer Saint-Michel par les derrières, pendant que Raleigh feroit approcher les grands vaiſſeaux de la place, pour attirer ſur lui l'attention des Eſpagnols, & les empêcher de prendre garde à ce qui ſe paſſoit du côté de terre.

Toute l'activité de Raleigh fut ſans effet; le Comte, au lieu de ſuivre le projet qu'on avoit formé, s'amuſa à parcourir le pays, rejoignit les vaiſſeaux ſans avoir cauſé aucun dommage aux ennemis, & fit mettre à la voile. On ignore quels furent les motifs qui l'engagerent à tenir cette conduite. Les Hiſtoriens du tems accuſent le Comte d'Eſſex d'avoir mis toute ſa confiance dans les troupes de terre, qui lui firent commettre une multitude de fautes impardonnables. Les vaiſſeaux eſſuyerent une terrible tempête pendant leur retour en An-

gleterre. Lorſque le calme revint, le vaiſſeau Amiral ſe mit à la tête de la flotte & la guida : le Pilote du vaiſſeau que montoit Raleigh, connoiſſant ces parages, s'écarta de la route que tenoit l'Amiral, & paſſa pendant la nuit, ſans aucun accident, cet endroit dangereux nommé l'*Evêque & les Clercs*. L'Amiral, qui avoit trois lieues d'avance, continuoit ſa route à voiles déployées au Nord-Eſt, ce qui l'auroit conduit en peu d'heures, avec ceux qui le ſuivoient, ſur les ſables du pays de Galles, où ils auroient péri tous immanquablement. Le jour, en paroiſſant, fit connoître au Pilote de Raleigh le danger où le reſte de la flotte étoit expoſé ; Raleigh ne put s'empêcher de blâmer la conduite du Comte & de ceux qui l'accompagnoient ; il dit même qu'ils méritoient qu'on les abandonnât au péril où les entraînoit leur opiniâtreté & leur ignorance. L'humanité l'engagea cependant à leur faire connoître le danger qui les menaçoit : il fit tirer un coup de canon d'avis.

Le Comte en profita, & fit changer la route. Il convint par la ſuite de ſon erreur, & reconnut qu'il devoit ſon ſalut à l'avis qu'il avoit reçu du vaiſſeau de Raleigh.

Raleigh aborda à Saint-Yves en Cornouailles, où quelques flibots Eſpagnols avoient fait une deſcente, & jetté la terreur dans tous les eſprits. Son arrivée diſſipa la crainte des habitans.

La conduite du Comte déplut beaucoup à la Cour : il y fut reçu très-froidement,

ment, ce qui l'engagea à ſe retirer à ſa maiſon de campagne.

On fit au contraire à Raleigh l'accueil le plus agréable : on l'élut membre du Parlement, &, comme il étoit Lord Lieutenant du Comté de Cornouailles, & Conſervateur des mines d'étain, il eut occaſion de rendre les plus grands ſervices à cette Province. Peu de tems après il fut nommé Vice-Amiral d'une flotte qu'on équipa pour garder les côtes, & pour garantir l'Angleterre d'une invaſion dont les Hiſtoriens diſent qu'elle étoit menacée : on ne dit point quelle étoit la Puiſſance qui menaçoit ce Royaume : ces menaces furent ſans effet, & les vaiſſeaux qui compoſoient la flotte rentrerent dans les Ports d'Angleterre.

Raleigh alla peu de tems après en qualité d'Ambaſſadeur en Flandres. Il ne ſe paſſa rien d'important dans cette négociation. Il fut depuis nommé Gouverneur de Jerſey, aſſiſta en qualité de Capitaine des Gardes à la mort du Comte d'Eſſex, fut député, avec le Lord Cobham, pour recevoir le Marquis de Roſny, depuis Duc de Sully, qui fut envoyé en qualité d'Ambaſſadeur de France à la Cour d'Angleterre.

La mort de la Reine Eliſabeth, qui arriva peu de tems après, priva Raleigh de ſa protectrice. Le Comte d'Eſſex, jaloux de ſon mérite, l'avoit repréſenté comme un homme dangereux au Roi d'Ecoſſe Jaques VI, avec lequel il étoit en correſpondance. Ce Prince, qui monta ſur le trône d'Angleterre après la mort d'Eliſa-

beth, ſous le nom de Jacques I, avoit pris de fâcheuſes impreſſions contre Raleigh. Elles augmenterent encore par les inſinuations de Cécil qui étoit ennemi du Chevalier. Il fut traduit à la barre de la Cour, où il fut condamné à mort pour avoir conſpiré contre le Roi & ſes deſcendans, & pour avoir voulu faire paſſer la Couronne à Iſabelle. Le principal témoin de ce crime fut le Lord Cobham, qui dépoſa dans un tems où il étoit irrité contre Raleigh; mais il rétracta par la ſuite cette dépoſition.

Il paroît que le Roi ne le croyoit pas coupable, puiſqu'il ne délivra pas d'ordre pour exécuter la Sentence : il le faiſoit même ſouvent appeller au Conſeil, lorſqu'il y étoit queſtion d'affaires importantes, & lui envoyoit ſouvent demander ſon avis. Il lui rendit même la liberté & lui permit de ſortir d'Angleterre, quoique la ſentence ſubſiſtât dans toute ſa force. Elle ſervit cependant à le faire périr pluſieurs années après, ſans qu'il y eût de nouveaux crimes à ſa charge.

Raleigh profita de ſa liberté pour remplir le projet qu'il avoit toujours eu de faire un nouveau voyage en Guyane, afin de découvrir les mines qui y étoient. Il forma pour cette nouvelle entrepriſe un fonds d'environ quatre cens mille livres, dont la moitié fut le produit de la vente d'une maiſon qui appartenoit à ſa femme, & qui étoit ſituée dans le Comté de Surry. Son projet ayant été connu du public, pluſieurs perſonnes de marque lui propoſerent de s'aſſocier avec lui, &

fournirent des ſommes conſidérables pour les principales dépenſes. Le Roi le nomma Commandant en chef de toutes les troupes & de tous les vaiſſeaux qu'on devoit employer dans cette expédition ; lui donna pouvoir de punir les crimes capitaux, avec le droit de vie & de mort ſur tous ceux qui le ſuivroient. Son autorité eut enfin toute l'étendue qu'il étoit poſſible de lui accorder.

La commiſſion fut ſignée le 26 Août 1616, qui étoit la quatrième année du régne de Jacques en Angleterre. Le pouvoir de Raleigh étoit ſi grand que, ſuivant l'opinion de Bacon, il alloit juſqu'où le Roi pouvoit l'étendre. Le nombre des vaiſſeaux qui furent deſtinés à cette expédition, montoit à quatorze, & celui des hommes à cinq cens.

Raleigh eſpéroit mettre à la voile vers la fin de Mars 1617 ; mais pluſieurs inconvéniens le retinrent juſqu'au mois de Juillet qu'il partit de Plymouth. Une tempête violente l'obligea de relâcher à Cork en Irlande, où les vents contraires le retinrent juſqu'au 19 Août.

Le 6 Septembre il arriva devant l'Iſle de Lancerota, & fit demander au Gouverneur la permiſſion de trafiquer pour des proviſions. Celui-ci conſentit d'abord à une entrevûe ; mais il la différa de jour en jour, & refuſa enfin ouvertement d'avoir aucun commerce avec lui, diſant que les Inſulaires le craignoient tellement, qu'il n'oſoit tenir ſa parole, & le pria en même tems de faire embarquer les hommes de ſon équipage qui étoient deſcendus à terre.

Raleigh y consentit. Malgré sa complaisance, les Insulaires attaquerent ses gens dans leur retraite, & lui tuerent un homme. Ils ne commirent ces hostilités contre lui, que parce qu'ils le soupçonnoient de faire partie de la flotte Turque, qui, peu de tems auparavant, avoit détruit Porto-Santo.

Raleigh se plaignit de cet outrage au Gouverneur de la Grande Canarie, qui, loin de lui répondre favorablement, fit une sortie sur les Anglois qui étoient descendus dans une partie déserte de l'Isle pour faire de l'eau. Le fils de Raleigh & quelques autres Officiers le repousserent courageusement. L'Amiral ne voulut pas tirer de ces hostilités la vengeance qu'il étoit en état de se procurer, pour ne pas donner à l'Espagne lieu de se plaindre de sa conduite.

Il fit ensuite voile à Gomera où le Port est très-bon & bien défendu. Les Espagnols formerent une ligne sur le rivage, avançant presqu'entièrement dans l'eau, & le reçurent comme un ennemi; mais ils furent bientôt dispersés par le canon de la flotte. Raleigh envoya alors un député vers le Gouverneur, pour lui dire qu'il n'avoit aucunes mauvaises intentions; que son dessein étoit seulement d'âcheter des provisions qu'il payeroit à un prix raisonnable, ajoutant que si quelqu'un de ses gens faisoit quelque querelle ou quelque fraude, il le feroit pendre dans la place du marché. Il tint si exactement sa parole, que lorsqu'il quitta l'île, le Gouverneur le chargea d'une lettre adressée à Dom

Diego Sarmiento, Ambaſſadeur d'Eſpagne à la Cour de Londres, & depuis Comte de Gondemar, par laquelle il faiſoit l'éloge de la conduite que Raleigh avoit tenue à ſon égard. La femme de ce Gouverneur, qui étoit originaire d'Angleterre, fit beaucoup d'accueil à Raleigh. Elle lui envoya des fruits, du gros pain, du ſucre & quelques autres rafraîchiſſemens. L'Amiral lui envoya, par reconnoiſſance, une fraiſe d'un travail & d'une fineſſe admirables, de l'extrait d'ambre & de l'eau roſe, dont on faiſoit beaucoup de cas dans cette île. Il mit en liberté une barque des Canaries qu'une de ſes pinaſſes avoit priſe à la hauteur du Cap-Blanc; & ceux qui la montoient ayant aſſuré que les Anglois leur avoient mangé pour ſix ducats de poiſſon, il leur en donna huit.

La flotte Angloiſe fut ſouvent expoſée à des dangers très-preſſants dans le reſte de ſa courſe. Les tempêtes endommagerent les vaiſſeaux, détruiſirent les cables & les ancres; les pluies continuelles & la chaleur du climat occaſionnerent parmi les gens de l'équipage des maladies qui lui enleverent un grand nombre d'hommes. Raleigh en eſſuya lui-même une qui étoit ſi violente, qu'il fut pendant vingt jours en danger de perdre la vie. Il aſſura lui-même qu'il devoit ſa guériſon aux rafraîchiſſemens qu'il avoit reçus de la Gouvernante de Gomera.

Vers le 22 Octobre la flotte fut ſurpriſe par un très-grand calme. L'air devint ſi épais & ſi ſombre, qu'on fut obligé de ſe ſervir de chandelles à midi dans

la chambre de poupe, autrement il auroit été impoſſible de commander la manœuvre. Les Anglois virent des arcs-en-ciel de couleur déſagréable, & qui ſembloient les environner continuellement. Raleigh en obſerva ſouvent de ſemblables dans les mers de l'Amérique. Il en compta un jour juſqu'à quinze, dont un formoit preſqu'un cercle entier, & il remarqua qu'ils étoient toujours les avant-coureurs du fort tems.

Vers la fin d'Octobre la flotte ſe trouva réduite à une ſi petite quantité d'eau, qu'on fut obligé de retrancher la moitié de la portion à chaque homme d'équipage; mais une pluie abondante fournit le moyen de remplir pluſieurs tonneaux: quoique cette eau fût très-amère, on en fit cependant uſage.

Le 11 Novembre 1617 la flotte arriva au Cap Wiapoco, où Raleigh eſpéroit trouver du ſecours d'un ancien domeſtique qu'il y avoit laiſſé. C'étoit un Indien qui avoit vecu avec lui trois ou quatre ans en Angleterre: mais il ne pût découvrir où il étoit. La flotte fit voile vers Caliana, ſur les côtes de la Guyane, à cinq dégrés de latitude, où il deſcendit à terre & fit élever une tente. Il viſita le pays, y trouva des Armadila, des Porcs, & différentes autres eſpèces d'animaux. Pluſieurs Caciques s'empreſſerent de lui rendre viſite, & de lui apporter des rafraîchiſſemens. Il fit débarquer tous les malades, qui furent bientôt rétablis par le bon air & la bonne nourriture. Il en mourut cependant quelques-uns.

Raleigh écrivit de cet endroit une assez longue lettre à sa femme, & la lui envoya par le Capitaine Pierre Alley, qui se trouva tellement incommodé de vertiges, que l'Amiral lui permit de retourner en Europe par un vaisseau Hollandois qu'il rencontra. Il marquoit dans cette lettre que les maladies lui avoient enlevé quarante-deux hommes; mais que l'air de la Guyane fortifioit de jour en jour ceux qui lui restoient; qu'il étoit très-satisfait de l'humanité des Indiens, qui faisoient paroître les meilleures dispositions pour les Anglois.

La bonne conduite qu'il avoit autrefois tenue avec eux, avoit fait une si forte impression sur leurs esprits, qu'ils le sollicitèrent vivement de demeurer dans leur pays: s'il avoit voulu les écouter, il auroit régné sur eux, comme leur Prince souverain.

Il fit nettoyer ses vaisseaux, prépara ses bagages & ses chaloupes, fit rafraîchir ses gens autant qu'il lui fut possible, fit des provisions & mit à la voile le 4 Décembre 1617. La flotte pensa périr, ayant touché sur des bas fonds, près des Isles nommées *le Triangle*, & ne put s'en tirer qu'après un travail de vingt-quatre heures.

Le tempérament de Raleigh étoit affoibli par les chagrins & les fatigues. Il devint si foible, qu'on étoit obligé de le porter sur une chaise. Sa mauvaise santé ne lui permettant pas d'entreprendre aucune expédition laborieuse, il résolut de demeurer avec cinq de ses plus grands vaisseaux à Punta de Gallo, dans l'île de

la Trinité, pendant que les autres bâtimens, commandés par le Capitaine Keymis, par le fils de Raleigh & par quelques autres Gentilhommes, avec cinq ou six Compagnies d'Infanterie, munis de proviſions pour un mois, feroient voile vers la rivière d'Orinoque, pour chercher la mine qui étoit l'objet de leur voyage. Il ordonna que ceux qui partoient pour cette recherche camperoient entre les vaiſſeaux & cette mine, juſqu'à ce qu'on en eût bien connu la largeur & la profondeur; qu'ils feroient leur deſcente avec les plus grandes précautions, pour éviter que les Eſpagnols ne fuſſent inſtruits de leur arrivée, & ne ſe miſſent en force pour les repouſſer. Il finit par leur dire que s'ils ne trouvoient pas la mine aſſez conſidérable pour être exploitée, on ſe contentât d'en tirer une certaine quantité de matière brute, uniquement pour prouver à l'Angleterre que le projet n'étoit pas chimérique.

Lorſque toutes les diſpoſitions furent faites, Keymis & le jeune Raleigh partirent le 10 Décembre pour la mine: mais ils trouverent une ville Eſpagnole compoſée de cent quarante maiſons nouvellement bâtie ſur le canal de l'Orinoque. Les Anglois dreſſerent leurs tentes entre cet endroit & celui où ils penſoient qu'étoit la mine, de façon que leurs vaiſſeaux n'étoient point expoſés aux entrepriſes des ennemis. Les Eſpagnols ſurprirent leur camp pendant la nuit, & les attaquerent avec tant de fureur, que les Anglois auroient été tous taillés en pièces, ſi le jeune

Raleigh & quelques autres Capitaines ne les euſſent ralliés, lorſqu'ils étoient prêts à prendre la fuite. Ils les ramenerent au combat avec tant de ſuccès, qu'ils repouſſerent les Eſpagnols juſqu'aux portes de leur ville, où le combat ſe renouvella avec vigueur. Le jeune Raleigh tua un des Officiers Eſpagnols, tomba ſur un autre avec plus de valeur que de prudence; reçut pluſieurs coups de mouſquet & périt: le combat devint encore plus ſanglant à l'entrée de la ville; le Gouverneur, accablé de fatigues & couvert de bleſſures, tomba mort au milieu de la mêlée. Alors les Eſpagnols lâcherent priſe: les Anglois les pourſuivirent avec ardeur, les forcerent de ſe retirer dans les montagnes, & mirent le feu à la ville.

Keymis s'empara de quelques papiers, d'une petite quantité d'argent, & de quelques effets rares qui avoient appartenu au Gouverneur. Après cette victoire, il réſolut d'aller à la mine; mais les paſſages étoient trop bien défendus pour qu'il pût y arriver. Il tomba dans une embuſcade où il perdit deux hommes, & en eut ſix de bleſſés.

Cet accident, joint à pluſieurs autres, découragea tellement Keymis, que, malgré les offres que lui firent les Indiens de le conduire à d'autres mines d'or, il perſiſta dans la réſolution de retourner à ſes vaiſſeaux: il y fut même forcé par les murmures du plus grand nombre de ſes gens. Cette conduite déplut beaucoup à Raleigh, qui lui en fit une réprimande très-ſévère; Keymis ſe retira fort mécontent

dans ſa chambre. On entendit quelques momens après un coup de piſtolet: Raleigh envoya ſavoir ce que cela ſignifioit: Keymis répondit qu'il avoit tiré ce coup, parce que le piſtolet étoit chargé depuis long-tems. Une demi heure après ſon valet de chambre le trouva mort, baigné dans ſon ſang, ayant à côté de lui un piſtolet & un grand couteau. Lorſqu'on eut examiné ſon cadavre, on jugea qu'il avoit voulu d'abord ſe tuer avec le piſtolet, mais que la balle étant trop petite, lui avoit ſeulement rompu une côte, & que, pour ſe détruire, il s'étoit porté un coup de couteau dans la mamelle gauche.

Raleigh, voyant que les affaires prenoient une tournure peu favorable, tint un Conſeil, dont le réſultat fut qu'on devoit aller à Terre-Neuve pour ſe rafraîchir & pour radouber les vaiſſeaux. Pluſieurs de ſes gens ſe mutinerent en route, & il fut obligé de les renvoyer en Angleterre.

Lorſque Raleigh fut arrivé à Terre-Neuve, il s'éleva des troubles à bord de ſon vaiſſeau. Il propoſoit à ſes gens de retourner en Guyane, lorſqu'ils auroient pris des rafraîchiſſemens, & que leurs vaiſſeaux ſeroient radoubés; mais le plus grand nombre déclara qu'il vouloit retourner en Angleterre. La diſpute alla ſi loin, que Raleigh fut en danger de perdre la vie.

Il fut donc obligé de retourner en Angleterre: lorſqu'il y arriva, le Roi venoit de faire publier une proclamation,

pour lui ordonner de comparoître, lui & ſes gens, devant le Conſeil privé, afin de répondre ſur les accuſations portées contre lui ; pour avoir brûlé la ville de S. Thomas, & commis pluſieurs hoſtilités contre les loix des Nations & ſur les territoires du Roi d'Eſpagne, actions très-déteſtables aux yeux du Roi ; qui déclaroit être très-éloigné de vouloir les ſoutenir.

L'Amiral jugea, par cette proclamation & pluſieurs autres circonſtances, que ſa conduite avoit été préſentée à la Cour ſous des couleurs très-peu favorables. Il réſolut de ſe ſoumettre aux caprices du ſort : après être reſté quelque tems à Plimouth, il ſe rendit à Londres : mais à peine avoit-il fait vingt milles, qu'il rencontra Sir Louis Stuckeley, Vice-Amiral de Devon, qui avoit ordre de l'arrêter. Ils retournent enſemble à Plimouth, & Raleigh y demeura, juſqu'à ce qu'il vint un nouvel ordre de l'amener priſonnier à Londres.

Les différens avis qu'il reçut, lui firent connoître que ſa perte étoit aſſurée : pour ſe ſouſtraire au danger qui le menaçoit, il avoit chargé le Capitaine King de tenir une barque prête, pour qu'il pût ſe ſauver hors du Royaume. King le ſervit comme il le déſiroit ; mais Raleigh changea tout-à-coup d'idés, quoiqu'il lui fût très-facile de s'échapper, & qu'il fut probable que le Miniſtre d'Eſpagne & la faction lui avoient voué une haine implacable ; que ſa perte étoit certaine à cauſe du grand crédit que les Eſpagnols avoient alors à la

Cour. Tous ſes amis ſe réunirent pour l'engager à mettre ſa perſonne en ſûreté: leurs remontrances, leurs exhortations furent inutiles; malgré ſon eſprit & ſa pénétration, il avoit dans le caractère une roideur incroyable, qui avoit augmenté parmi les armes, dans les dangers & par les victoires. Il conſerva toujours l'idée qu'il étoit indigne d'un homme d'honneur de fuir, & qu'il devoit ſe ſoumettre aux volontés du Roi.

Lorſqu'il fut arrivé à Londres, on le conſtitua priſonnier dans ſa propre maiſon. Comptant ſur l'amitié apparente de Stuckeley, auquel il avoit fait des préſens conſidérables de rubis & de diamans, il ſollicita ſecretement la protection de l'Ambaſſadeur de France auprès du Roi d'Angleterre, & le pria d'obtenir pour lui la permiſſion de ſe retirer en France. On lui avoit préparé un vaiſſeau à Graveſend, & l'on parvint enfin à l'engager à s'y rendre pendant la nuit; mais il n'étoit plus tems de ſonger à ſa ſûreté: on avoit pris toutes les précautions néceſſaires pour le conduire à ſa perte: les paſſages près de Gréenwich étoient occupés par pluſieurs barges du Roi. Il deſcendit à terre, & fut ſuivi par les gens de ces barges, qui débarquerent après lui. En vain il voulut ſe dérober à leur pourſuite, Stuckeley l'arrêta au nom du Roi, & le remit entre leurs mains, lui faiſant entendre que c'étoit pour ſa propre ſûreté. « En m'aſſurant de vous, lui dit ce » traître, ou du moins en feignant de le » faire, à préſent que nous ſommes dé» couverts, vous pourrez demeurer ſous

» ma garde, & nous trouverons, ſans » doute, une autre occaſion pour vous » ſauver ». Le malheur dans lequel Raleigh ſe trouvoit précipité, lui laiſſoit encore aſſez de jugement pour apprécier la conduite du traître qui ſe diſoit ſon ami. Il lui répondit: « Sir Louis, la trahiſon ne coûte » rien aux ames viles, & vous me trahiſ- » ſez. Celui qui ſacrifie ſon honneur à » l'intérêt, ſe couvre d'un opprobre éter- » nel. Vous m'appellez votre ami, & vous » avez vendu mon ſang. Le précipice ſe » creuſe ſans ceſſe, Stuckeley, ſous les » pas de celui qui s'eſt élevé par le crime ».

Les oreilles de Stuckeley n'étoient pas faites pour entendre la voix de l'honneur & de l'humanité, il pourſuivit ſon odieuſe entrepriſe. Pour n'être pas ſcélérat à demi, il avoit eu la barbare adreſſe de s'inſinuer dans l'amitié de Raleigh au point de devenir le dépoſitaire de ſes plus ſecretes penſées, & le guide de ſes actions. Il étoit par-là en état de montrer ſa victime à découvert à ceux qui vouloient l'immoler, & de conduire en même tems ſes pas vers le précipice. Il engagea Raleigh à ſe conduire d'une manière qui le rendoit ſujet à toute la rigueur des Loix. Stuckeley arriva au but que ſe propoſent toujours les hommes de ſon odieux caractère: il reçut des préſens conſidérables de celui qu'il conduiſoit à ſa perte, & de ceux qui la déſiroient: mais il exiſte toujours de ces ames nobles, de ces hommes ſolides qui, ne ſe laiſſant point éblouir par le faſte des richeſſes & des grandeurs, ſavent juger les hommes dans quelqu'état qu'ils ſoient, & leur

ſont rendre compte de leurs actions au tribunal de l'équité. Stuckeley ſe couvrit d'opprobre à leurs yeux.

Quittons pour un inſtant le traître Stuckeley, & ſuivons l'infortuné Raleigh juſqu'à ſon ſupplice. On le conduiſit à Londres, & on l'enferma dans la Tour. Il y compoſa pluſieurs Mémoires qu'il fit parvenir au Roi. Il lui faiſoit connoître que l'intérêt de la Nation Angloiſe demandoit qu'il ne fît jamais alliance avec les Eſpagnols, & que les maux qu'il leur avoit faits étoient autant de ſervices qu'il avoit rendus à ſa Patrie en affoibliſſant ſes ennemis, & en lui montrant les avantages qu'elle pouvoit avoir ſur eux. Le Roi & ſes Miniſtres ſentirent la vérité de ſes raiſonnemens : mais les preſſantes ſollicitations de la Cour d'Eſpagne, l'or qu'elle ſut répandre en Angleterre, la foibleſſe de Jacques I conduiſirent Raleigh à l'échafaud.

Le 28 Octobre 1618, Sir Walter Raleigh fut conduit de la Tour à la Cour du banc du Roi, en vertu de l'*habeas corpus*, & la ſentence qui avoit autrefois été portée contre lui, fut examinée de nouveau & confirmée. En conſéquence on l'envoya à Gattehouſe pour être exécuté le lendemain. Il eut la tête tranchée dans la place du vieux Palais devant la chambre du Parlement. Il étoit alors âgé de ſoixante-ſix ans. Avant de préſenter ſa tête au bourreau, il prononça un diſcours très-vif, pour ſe juſtifier de toutes les accuſations qu'on lui imputoit, prit la hache qui étoit deſtinée pour lui trancher la tête, dit que cette médecine étoit bien

aigue, mais qu'elle mettroit fin à tous ſes malheurs, & qu'elle alloit enfin le dérober aux pourſuites de ſes ennemis.

Son corps fut enterré dans l'Egliſe de Sainte-Marguerite, près de l'autel. Sa veuve garda pendant pluſieurs années ſa tête dans une caſſette. Elle paſſa enſuite à ſon fils, qui la fit enterrer à Wett-Horſeley, dans le Comté de Surry.

On aſſure que peu de tems après ſon exécution, Jacques I écrivit à ſon Miniſtre à Madrid une lettre, par laquelle ce Monarque diſoit que les Eſpagnols n'avoient plus de motif de ſe conduire avec diſſimulation, puiſqu'il leur avoit ſacrifié Sir Walter Raleigh, un des plus habiles hommes qui fuſſent à ſon ſervice. Il ajoutoit même que s'il l'avoit conſervé, il auroit donné une grande ſatisfaction à toute l'Angleterre, parce qu'il étoit autant en état de commander que les plus habiles Généraux qui fuſſent alors en Europe.

Smollett le peint ſous des couleurs tout-à-fait différentes dans ſon Hiſtoire d'Angleterre, *Tom. XII. pag.* 112. Il convient que Sir Walter Raleigh étoit rempli des plus grands talens; mais qu'il étoit turbulent, téméraire & préſomptueux; qu'il avoit cauſé de grands maux aux Eſpagnols ſous le régne d'Eliſabeth. Il ajoute qu'il n'avoit entrepris ſon dernier voyage que dans la vue d'exercer la piraterie.

Ecoutons M. Hume; voici comme il parle dans ſon Hiſtoire de la Maiſon Stuart. Lorſque le Chevalier Walter Raleigh avoit été conduit à la Tour, ſon naturel hautain & violent, l'avoit rendu

l'homme d'Angleterre le plus odieux au peuple, & cette haine publique avoit eu beaucoup de part à ſa condamnation : mais treize ans de priſon avoient changé en ſa faveur les ſentimens de la nation. On avoit eu le tems de réfléchir à la dureté, pour ne pas dire à l'injuſtice de ſa ſentence. On prit en pitié cet eſprit actif, entreprenant, qui languiſſoit dans une obſcure priſon ; on fut frappé de cette étendue de génie, qui, dans un homme élevé au milieu des exercices de mer & de guerre, lui avoit fait ſurpaſſer en recherches de litterature ceux mêmes que leur profeſſion attachoit à des études paiſibles & ſédentaires. On conçut de l'admiration pour cette grandeur & cette fermeté d'ame qui avoient été capables de l'engager, à ſon âge & dans ſa ſituation, à compoſer une hiſtoire du monde. Pour augmenter ces favorables diſpoſitions, ſur leſquelles il fondoit l'eſpoir de ſa liberté, il répandit le bruit d'une mine d'or qu'il avoit découverte en Guyane, capable, ſuivant ſa deſcription, non-ſeulement d'enrichir tous les Aventuriers, mais d'apporter d'immenſes tréſors à la nation.

L'ordre demandoit peut-être que le crime qu'il avoit commis, en violant la paix avec l'Eſpagne, fût jugé par le Tribunal de la Loi commune, ou qu'il le fût par la Loi Martiale ; mais c'étoit un principe établi dans la Robe, qu'étant déja condamné pour le crime de haute trahiſon, il ne pouvoit être remis en priſon pour un autre crime. Pour ſatisfaire l'Eſpagne qui faiſoit retentir hautement ſes plaintes,

le Roi ſigna, ſur l'ancienne ſentence, l'ordre de ſon exécution.

De tous les évènemens du regne de Jacques, il n'y en eut point de plus déſagréable au public que le ſupplice du Chevalier Raleigh. Exécuter une ſentence ſi rigoureuſe dans l'origine, ſi long-tems ſuſpendue, & comme tacitement annullée par une Commiſſion qui renfermoit une nouvelle marque de confiance, paſſa pour un excès de cruauté & d'injuſtice. Sacrifier à l'ennemi ſecret de l'Angleterre la vie du ſeul homme de la Nation qui eût alors une réputation diſtinguée de valeur & d'expérience militaire, parut une baſſeſſe autant qu'une indiſcrétion; & l'étroite liaiſon que le Roi entretenoit avec l'Eſpagne, déplaiſant à tous les Anglois, leur rendit cette complaiſance encore plus odieuſe.

Stuckeley, ce traître qui avoit ſi lâchement livré Raleigh, fut condamné, peu de tems après la mort du Chevalier, à être pendu, pour avoir altéré tout l'or qui avoit été le prix de ſa trahiſon. Il gagna cependant, à force d'argent, quelques Favoris du Roi, & obtint ſon pardon. Il ſe retira par la ſuite dans l'Iſle de Lundi, où ſon eſprit s'aliéna, & où il mourut dans une extrême pauvreté.

CHAPITRE V.

L'AMÉRIQUE méridionale ſe termine en pointe, à-peu-près comme l'Afrique. Les Eſpagnols prétendent que la pointe

de l'Amérique leur appartient, & la regardent comme faiſant partie du Chili : mais les Géographes & les Voyageurs en font un pays ſéparé.

ARTICLE I.

Terre Magellanique.

LA Terre Magellanique s'étend depuis le quarante-ſeptième dégré de latitude auſtrale, juſqu'au cinquante-quatrième, & depuis le ſoixante-onzième, juſqu'au ſoixante-dix neuvième de longitude. Cette contrée eſt habitée par trois différentes nations ſauvages, qui ſont les *Cézarés*, les *Patagons* & les *Pecherais*. Elle eſt bornée au Nord par le Bréſil & le Chili ; à l'Oueſt, par la mer Atlantique ; au Midi, par le détroit de Magellan, & à l'Eſt, par la mer Pacifique.

§. I.

Habitans de la Terre Magellanique.

LES habitans de ce pays ſont, comme on vient de le dire, trois différens peuples ; les Cézarés, les Patagons & les Pecherais. On prétend que les premiers ſont originaires d'Eſpagne. Nous prendrons pour autorité le P. Feuillée. La difficulté de traverſer l'iſthme Darien par terre pour parvenir à la mer du Sud & du Pérou, engagea les Eſpagnols à faire pluſieurs tentatives pour y arriver par le détroit de Magellan. Guttieres de Carvajal, Evêque de Placentia, fit armer à ſes

Journal des Obſervations du P. Feuillée.

frais trois vaiſſeaux, & en donna le commandement à Alfonſe de Camargo. Ils partirent de Séville vers le mois d'Août 1539, & allerent mouiller l'ancre le 20 Janvier 1540, près du Cap Vierge, à 52d 20′ de latitude. A peine ces vaiſſeaux eurent-ils embouqué la ſeconde entrée du detroit, qu'ils furent ſurpris par un vent d'Oueſt. Deux de ces vaiſſeaux furent jettés ſur la côte, & s'y briſerent. Ceux qui compoſoient l'équipage ſe ſauverent: il y avoit parmi eux pluſieurs Prêtres & pluſieurs Femmes. Le quatrième vaiſſeau, qui avoit toujours tenu le large, ne reçut aucun dommage. En vain ceux qui étoient échoués implorerent ſon ſecours: le Capitaine, craignant de ne pas avoir aſſez de vivres, & de trop charger ſon vaiſſeau, refuſa de les prendre: il prit par la mer du Sud, & alla droit à Lima. Ceux qu'il laiſſa ſur le rivage ramaſſerent les débris de leurs vaiſſeaux, & chercherent dans ce pays une terre qui leur fût convenable: ils s'établirent au midi du Chili, multiplierent au point qu'ils forment aujourd'hui un peuple, & vivent en République. Craignant qu'on ne trouble leur tranquillité, ils ne donnent entrée chez eux à aucun étranger. Les Chiliens, leurs voiſins, diſent que le pays qu'ils habitent eſt très-fertile & très-agréable; qu'il eſt fermé, du côté de l'Oueſt, par une grande rivière fort rapide; qu'ils ſont blancs comme les Européens; que lorſqu'on eſt monté ſur des hauteurs, on voit du linge étendu dans les plaines qu'ils habitent, & qu'on entend le ſon de pluſieurs cloches. Le

Pere Feuillée dit qu'étant au Chili, on lui aſſura que l'entrée dans les terres des Cézarés eſt défendue à tous les Européens; que pour conſerver leur liberté, ils ont établi entr'eux une loi qui porte que ceux qui ſeront traîtres à la République & qui découvriront ſon entrée, ſeront condamnés à mort, fut-ce le Chef de la République. Il eſt poſſible que les Chiliens ſe ſoient trompés ſur la latitude, & qu'ils ayent voulu parler au P. Feuillée d'une Colonie du Paraguay.

Voyage autour du monde, par M. de Bougainville, en 1766, 1767, 1768, 1769, ſeconde édition, tom. I.

Les Patagons habitent la partie de la Terre Magellanique qui eſt à l'Oueſt. Ils ſont tous en général d'une belle taille: on n'en voit aucun au-deſſous de cinq pieds cinq ou ſix pouces, pluſieurs ont juſqu'à ſix pieds. Ils ont une énorme quarrure, la tête fort groſſe, les membres fort épais. Ils ont l'air robuſte: leurs nerfs ſont tendus; leur chair eſt ferme & ſoutenue. C'eſt l'homme livré à la nature, qui, ſe nourriſſant d'alimens pleins de ſucs, prend tout l'accroiſſement dont il eſt ſuſceptible. La figure des Patagons n'eſt ni dure ni déſagréable: pluſieurs l'ont même aſſez belle. Leur viſage eſt rond, mais un peu plat; leurs yeux ſont vifs; leurs dents extrêmement blanches, mais larges. Ils ont des cheveux noirs attachés ſur le ſommet de la tête. Quelques-uns ont ſous le nez des mouſtaches plus longues que fournies. Leur peau eſt de couleur bronzée, comme celle des autres Amériquains. Ils ſe peignent aſſez communément les joues en rouge. Leurs femmes ſont aſſez belles, & preſqu'auſſi blanches que les Européennes.

Leur habillement eſt un petit tablier qui leur couvre les parties naturelles, & un grand manteau de peau de veaux marins. Ce manteau eſt attaché par le milieu du corps, & deſcend juſqu'aux talons. Ils laiſſent communément retomber en arrière la partie faite pour couvrir les épaules, de manière que, malgré la rigueur du climat, ils ſont preſque toujours nuds de la ceinture en haut. Ils ont des eſpèces de bottines de cuir de cheval, ouvertes par derrière.

Quelques-uns ont des ſabres, des arcs & des fléches; mais leurs armes ordinaires ſont deux cailloux ronds, attachés aux deux bouts d'un boyau cordonné : on ne connoît même que cette eſpèce d'arme dans toute la Terre Magellanique. Leurs chevaux, qui leur viennent, ſans doute des Eſpagnols, ſont petits & fort maîgres: ils boivent de l'eau de la mer, parce que l'eau douce eſt rare ſur cette côte. Ils ont des chiens qui ſont petits, & d'une vivacité extraordinaire.

La principale nourriture des Patagons eſt la moëlle & la chair de guanagues & de vigognes. Il paroît qu'ils ſont diviſés par bandes comme les Tartares ; que chaque bande a un Chef, & qu'ils vivent errans. Ils paſſent pour avoir le caractère fort doux.

M. de Bougainville les préſente comme des hommes fort ſociables. A peine, dit-il, avions-nous mis pied à terre, que nous vîmes venir à nous ſix Patagons à cheval & au grand galop. Ils deſcendirent de cheval à cinquante pas, &, ſur *Ibid.*

le champ, accoururent à nous, en criant *chaoua*. En nous joignant, ils tendoient les mains & les appuyoient contre les nôtres. Ils nous ſerroient enſuite entre leurs bras, répétant, de toutes leurs forces *chaoua*, *chaoua*, que nous répétâmes. Ces bonnes gens parurent très-joyeux de notre arrivée. Deux des leurs, qui trembloient en venant à nous, ne tarderent pas à ſe raſſurer. Après beaucoup de carreſſes réciproques, nous fîmes apporter de nos canots des galettes & un peu de pain frais que nous leur diſtribuâmes, & qu'ils mangerent avec avidité. A chaque inſtant leur nombre augmentoit. Bientôt il monta à trente, parmi leſquels il y avoit quelques jeunes gens & un enfant de huit à dix ans. Ils nous aborderent avec un air de confiance. Ils ne paroiſſoient point étonnés de nous voir, & en imitant avec la voix le bruit de nos fuſils, ils nous faiſoient entendre que ces armes leur étoient connues. Ils paroiſſoient attentifs à faire ce qui pouvoit nous plaire. Quelques-uns de nos Meſſieurs s'occupoient à ramaſſer des plantes; pluſieurs Patagons ſe mirent à en chercher, & apportoient les eſpèces qu'ils voyoient prendre. L'un d'eux s'approcha du Chevalier du Bouchage, lui montra un de ſes yeux auquel il avoit mal, & lui demanda, par ſigne, de lui indiquer une plante qui pût le guérir. Nous échangeâmes quelques bagatelles précieuſes à leurs yeux contre des peaux de guanaques & de vigognes. Ils nous demanderent, par ſignes, du tabac à fumer: le rouge

ſembloit les charmer. Auſſi-tôt qu'ils appercevoient ſur nous quelques choſe de cette couleur, ils paſſoient la main deſſus & témoignoient en avoir envie. On s'aviſa de leur faire boire de l'eau-de-vie, ne leur en laiſſant prendre qu'une gorgée à chacun. Dès qu'ils l'avoient avalée, ils ſe frappoient avec la main ſur la gorge, & pouſſoient, en ſouflant, un ſon tremblant & inarticulé, qu'ils terminoient par un roulement avec les lévres. Ils ſaiſiſſoient tout ce qui leur tomboit ſous la main. On voit, d'après ce détail, que les Patagons ne ſont pas d'une taille giganteſque, comme pluſieurs Voyageurs qui ont été ſur ces côtes l'ont annoncé.

La partie de la Terre Magellanique qui eſt à l'Eſt, eſt habitée par les Pecherais. On les nomme ainſi, parce qu'ils répétent ce mot ſans ceſſe lorſqu'ils abordent les Européens. Ils ſont petits, vilains, ont une odeur inſuportable. Ils n'ont pour vêtement que des peaux de loups marins. Ces mêmes peaux leur ſervent à faire de toits à leurs cabanes, & des voiles à leurs pirogues. Leurs femmes ſont hideuſes, & les hommes ſemblent avoir pour elles peu d'égard. Ce ſont elles qui voguent dans les pirogues, & qui prennent ſoin de les entretenir. Lorſque l'eau y entre, elles ſe jettent à la nage pour les vuider. A terre, elles ramaſſent le bois & les coquillages, ſans que les hommes prennent aucune part au travail. Celles qui ont des enfans à la mammelle ne ſont même pas exemptes de ces corvées : elles portent ſur leur dos les enfans pliés dans *Ibid.*

la peau qui leur ſert de vêtement.

Leurs pirogues ſont d'écorces mal liées avec des joncs & de la mouſſe dans les coutures. Il y a, au milieu, un petit foyer de ſable, où ils entretiennent toujours un peu de feu. Leurs armes ſont des arcs & des fléches faits d'une eſpèce d'épine-vinette à feuilles de houx, qui eſt aſſez commune dans le détroit; la corde eſt de boyau, & les fléches ſont armées de pointes de pierre, taillées avec aſſez d'art. Ils emploient plutôt ces armes contre le gibier que contre les ennemis : elles ſont auſſi foibles que les bras qui en font uſage. Ils ont en outre des os de poiſſon longs d'un pied, aiguiſés par le bout, & dentelés ſur un de ſes côtés : ils les attachent à une longue perche, & s'en ſervent en forme de harpon.

Ces Sauvages habitent pêle-mêle, hommes, femmes & enfans, dans des cabanes au milieu deſquelles ils allument du feu. Leur principale nourriture eſt le poiſſon & le gibier. Ils ont des chiens & des lacs faits de barbe de baleines. Preſque tous ont les dents gâtées, ce qui vient de ce qu'ils mangent les coquillages brûlans, quoiqu'à moitié crus. Ils ſont aſſez doux, mais on eſt tenté de ne pas leur en ſavoir gré, parce qu'ils ſont d'une foibleſſe extrême. Cette foibleſſe leur vient ſans doute de la miſére à laquelle ils ſont réduits: dans cet affreux climat, ils manquent de preſque tout en général.

Ils ſont ſuperſtitieux, & croyent à des génies malfaiſans. Il y a parmi eux des Prêtres qui en conjurent l'influence.

Ces

Ces Prêtres ſont en même-tems Médecins ou plutôt charlatans. Suivons M. de Bougainville, il nous en donne une preuve. Un de leurs enfans, dit il, âgé d'environ douze ans, le ſeul dont la figure fût intéreſſante à nos yeux, fut ſaiſi tout-à-coup d'un violent crachement de ſang, accompagné de convulſions très-vives. Il avoit été à bord d'un vaiſſeau, où on lui avoit donné des morceaux de verre & de glace. Comme ces Sauvages ont l'habitude de s'enfoncer dans la gorge & dans les narrines de petits morceaux de talc, il fit le même uſage du verre. Il avoit les lévres, les gencives & le palais coupés en pluſieurs endroits, & rendoit le ſang preſque continuellement.

Cet accident répandit la conſternation & la méfiance parmi les Pecherais. Ils nous ſoupçonnerent de quelque maléfice. Les Jongleurs s'emparerent auſſi-tôt de cet enfant, le dépouillerent d'une caſaque de toile qu'on lui avoit donnée : ils voulurent la rendre ; &, ſur le refus qu'on fit de la reprendre, ils la jetterent loin d'eux. Un autre Sauvage, qui ne craignoit pas ſans doute les enchantemens, la ramaſſa.

Un des Jongleurs étendit d'abord l'enfant ſur le dos, dans une des cabanes, ſe mit à genoux entre ſes jambes, ſe courba ſur lui, preſſa le ventre de cet enfant avec la tête & les deux mains, criant de toute ſa force, ſans qu'on pût entendre rien d'articulé dans ſes cris. Il ſe levoit de tems en tems ; &, paroiſſant tenir le mal dans ſes mains, il les ouvroit tout-

à-coup, en ſouffiant, comme s'il eût voulu chaſſer quelque mauvais eſprit.

Pendant cette cérémonie, une vieille femme en pleurs, crioit de toute ſa force dans l'oreille du malade. Cet enfant paroiſſoit ſouffrir autant du remède que de ſon mal. Le Jongleur lui donna quelque relâche, pour aller prendre ſa parure de cérémonie. Il revint, ayant les cheveux poudrés, & la tête ornée de deux aîles blanches, aſſez ſemblables au bonnet de Mercure. Il recommença ſes fonctions avec plus de confiance & auſſi peu de ſuccès. Notre Aumônier lui adminiſtra furtivement le baptême. Le Chirurgien major fit apporter un peu de lait & de tiſane émolliente. Le Jongleur, auquel il s'en étoit joint un autre paré des mêmes ornemens, recommença ſon opération ſur le ventre, les cuiſſes & le dos de l'enfant. On ne pouvoit voir ſans pitié, tourmenter ainſi cette infortunée créature, qui ſouffroit ſans ſe plaindre. Son corps étoit tout meurtri, & les Jongleurs continuoient leur barbare remède, à force de conjurations. La douleur du pere & de la mere, leurs larmes, l'intérêt que toute la nation ſembloit prendre à ſon ſort, la patience de l'enfant faiſoient le ſpectacle le plus attendriſſant. Les Sauvages s'appercevant que nous partagions leurs peines, ceſſerent d'avoir pour nous de la méfiance. Ils nous laiſſerent approcher du malade, & le Major examina ſa bouche enſanglantée, que ſon pere & un autre Pécherais ſuçoient alternativement. On eut beaucoup de peine à leur perſuader de

faire uſage du lait ; il fallut en goûter pluſieurs fois. Enfin, malgré l'oppoſition des Jongleurs, le pere ſe détermina à en faire boire à ſon fils. Les Jongleurs témoignerent de la jalouſie contre notre Chirurgien, qu'ils parurent à la fin reconnoître pour un habile Jongleur. Ils ouvrirent même pour lui un ſac de cuir, qui contient leur bonnet de plumes, de la poudre blanche, du talc, & les autres inſtrumens de leur art ; mais à peine y eut-il jetté les yeux qu'ils le refermerent auſſi-tôt.

Nous retournâmes à bord à l'entrée de la nuit ; l'enfant ſouffroit moins : mais un vomiſſement preſque continuel nous fit appréhender qu'il ne fût paſſé du verre dans ſon eſtomach. Nous eûmes bientôt lieu de croire que nos conjectures n'avoient été que trop juſtes. Vers les deux heures après minuit, nous entendîmes des hurlemens, &, dès le point du jour, les Sauvages appareillerent. Ils fuyoient ſans doute un lieu ſouillé par la mort, & des étrangers qu'ils croyoient n'être venus que pour les détruire. Ils abandonnerent ſur le rivage une de leurs pirogues qui avoit beſoin d'être réparée.

Voilà les Nations qui habitent la Terre Magellanique. Voyons quelles ſont ſes productions.

§. II.

Animaux de la Terre Magellanique.

On trouve dans cette contrée des chevaux en aſſez grande quantité. Il y a ap-

parence qu'ils y furent apportés par les Eſpagnols, qui en lâcherent quelques-uns dans les plaines où ils ont beaucoup multiplié : mais ils ont dégénéré, & ne ſont pas, à beaucoup près, ſi beaux que ceux d'Eſpagne. Les Patagons en attrapent beaucoup & en font leur monture, ce qu'ils ont appris des Eſpagnols. Les chevres y ſont auſſi fort communes : on croit encore qu'elles y ont été apportées par les Eſpagnols.

Jean Wood, en Magellanique, traduction françoiſe, imprimée à Rouen, en 1715.

Les animaux originaires du pays ſont les *Guanacas*, ou brebis ſauvages. Elles ont douze palmes de haut, reſſemblent au chameau par la tête & le cou, & approchent beaucoup du cheval par le reſte du corps. Elles ſont fort alertes. Ce ſont les mêmes brebis que l'on trouve au Pérou, & l'on s'en ſert aux mêmes uſages. On trouve en outre dans ce pays des renards; mais ils ſont un peu plus petits que les nôtres : les liévres y ſont fort communs.

Il y a un animal qui n'eſt pas ſi gros que la tortue de terre, & qui eſt couvert ſur le dos d'une écaille ſéparée en deux pièces ; mais elles ſe joignent enſemble. Sa chair eſt très-bonne. Les Eſpagnols l'appellent *Cochon cuiraſſé*. Wood aſſure qu'il vit dans ce pays un autre animal d'une eſpèce bien plus ſingulière ; mais il ſe contente de dire qu'il a la queue fort épaiſſe, & n'en donne pas la deſcription. Il le déſigne ſous le nom de *Grondeur* ou *Souffleur*, parce qu'il gronde ou ſouffle, & gratte la terre avec ſes pieds de derrière ſi-tôt qu'il apperçoit quelqu'un. Il n'a d'autre défenſe que ſon derrière, qu'il

préſente à celui qui l'approche, & d'où il fait ſortir des excrémens dont l'odeur eſt inſupportable. Le Pere Feuillée en donne la deſcription dans ſon Journal. Il eſt, dit-il, de la groſſeur d'un chat, a la tête longue & pointue, la mâchoire ſupérieure plus avancée que l'inférieure; la gueule fendue juſqu'à l'angle des yeux; les yeux longs & étroits; l'uvée noire, le reſte blanc; les oreilles larges, aſſez ſemblables à celles d'un homme; les bords des cartilages renverſés en-dedans; les lobes pendent un peu en bas: toute la diſpoſition des oreilles de cet animal marque qu'il a l'ouie fort délicate. Deux bandes blanches, prenant leur origine ſur la tête, paſſent au-deſſus des oreilles, en s'éloignant l'une de l'autre, & vont ſe tirer en arc aux côtés du ventre. Ses pieds ſont courts; ſes pattes diviſées en cinq doigts, munis à leurs extrêmités de cinq ongles noirs, longs & pointus: ils lui ſervent à creuſer ſon terrier. Son dos eſt voûté comme celui du cochon, & le deſſous du ventre eſt tout plat. Sa queue, qui eſt auſſi longue que ſon corps, ne diffère pas dans ſa conſtruction de celle du renard. Son poil eſt d'un gris obſcur, & long comme celui de nos chats. Il fait ſon trou en terre comme nos lapins; mais ſon terrier n'eſt pas ſi profond. L'odeur inſupportable qu'il répand vient de ſon urine. Lorſqu'il eſt pourſuivi, il piſſe ſur ſa queue, & diſperſe ſon urine en l'air comme avec un goupillon. L'odeur en eſt ſi puante, que les hommes & les animaux de proie ſont obligés de l'abandonner,

Pour être tranquille dans ſon terrier, il piſſe à l'entrée.

On trouve en outre dans ce climat des Lions, mais ils ſont fort rares & plus petits que ceux d'Afrique.

Les Oiſeaux les plus communs de la Terre Magellanique ſont les aigles, les autruches, les cignes, les canards, les cercelles, les hérons, les milans, les faucons, les perdrix, les bécaſſines, les roitelets & les hibous.

Parmi les oiſeaux de mer, on donne le premier rang aux pingouins. Ils reſſemblent beaucoup à l'oie; mais, au lieu de plumes, ils n'ont que du duvet. Ils ne volent point, ſe dreſſent ſur leurs jambes, & courent auſſi vîte qu'un homme. Leurs aîles, où il n'y a point de plumes, pendent des deux côtés de leur corps lorſqu'ils courent, & ne leur ſervent qu'à ramer lorſqu'ils ſont dans l'eau. Ils ne ſe nourriſſent que de poiſſon. Ils font leurs trous dans la terre comme les lapins, y couvent & y nourriſſent leur petits. Le pingouin eſt aſſez bon au goût: il ſent un peu le poiſſon. Pour l'apprêter, il faut l'écorcher, parce qu'il eſt trop gras. On peut le faire bouillir ou rôtir: mais il eſt meilleur rôti.

Amphibies. Le lion marin eſt le plus gros animal de cette eſpèce que l'on trouve dans ce pays. Lorſqu'il a toute ſa taille, il peut avoir vingt pieds de longueur, & quinze de circonférence. Le mâle reſſemble aſſez au lion par la tête, le cou & le poitrail: il a des crins comme lui, & le reſte du corps eſt couvert d'un poil ras: le poil

de la femelle eſt ras par-tout le corps: ce poil eſt de couleur tannée claire. Leur queue & leurs nageoires ſont noirâtres. Les nageoires leur ſervent de pieds pour marcher quand ils ſont à terre: elles ont à-peu-près la figure des mains d'hommes, dont les doigts ſont joints enſemble par une membrane; mais cette membrane ne s'étend pas juſqu'au bout des doigts, qui ont chacun un ongle. Le mâle, outre les crins qu'il a ſur le cou, différe encore de la femelle par une eſpèce de groſſe trompe qui eſt ſur le bout de ſa mâchoire ſupérieure, & qui peut avoir cinq ou ſix pouces de long. En outre, les femelles ſont beaucoup plus petites que les mâles. Ces animaux paſſent tout l'été dans la mer, & tout l'hiver à terre. C'eſt alors qu'ils s'accouplent, & que les femelles mettent bas. Les petits tétent, & ſont, dès leur naiſſance, de la grandeur du veau marin, qui a toute ſa taille. Les lions marins vivent, pendant qu'ils ſont à terre, de l'herbe qui croît ſur le bord des eaux courantes, & emploient le tems qu'ils ne paiſſent pas à dormir dans la fange. Ils ſont naturellement fort peſants, & ſe réveillent difficilement: mais ils ne dorment jamais que par troupes, & placent des mâles en ſentinelle autour de l'endroit où ils dorment. Ces ſentinelles ont ſoin de les éveiller dès qu'on approche d'eux, & changent de cri ſi le danger devient plus preſſant: ils grognent d'abord comme des pourceaux, enſuite henniſſent comme les chevaux les plus vigoureux. Lorſque les femelles ſont en chaleur, les mâles

ſe battent & ſe déchirent mutuellement. La chair en eſt très-bonne. On fait beaucoup de cas de la langue & du cœur de ces animaux. On les attrape facilement, parce qu'il leur eſt difficile de s'enfuir; ils ſont très-lourds. Au moindre mouvement qu'ils font, on voit flotter leur graiſſe mollaſſe ſous leur peau. On les aſſomme à coups de bâton. Il faut prendre garde qu'ils ne mordent; ils ont les dents très-dangereuſes; & leur peſanteur ſeule eſt cauſe qu'on s'en rend facilement maître. Outre l'avantage qu'on tire de ces animaux pour des proviſions de bouche, ils fourniſſent de l'huile en abondance. On aſſure qu'un ſeul en peut donner juſqu'à cinq cens pintes, ce qui feroit une branche de commerce conſidérable.

§. III.

Arbres & Plantes de la Terre Magellanique.

Herrera, Décad. 7. l. 1. c. 8.

LE climat de la Terre Magellanique eſt très-froid; la terre y eſt preſque toujours couverte de neige. L'été, le printems & l'automne ne durent pas plus de quatre mois dans cette contrée. La force de l'hiver commence au mois de Mai, & la neige ne ceſſe de tomber qu'au mois de Décembre.

Le terrain de la Terre Magellanique eſt aſſez varié. On y trouve des cantons tout couverts de bois, & d'autres qui ſont des plaines. Il y a des endroits ſecs & arides. L'arbre le plus commun eſt une eſpèce d'arbre à poivre. Il porte ſon fruit comme l'aube-épine en grappes; mais elles

ſont vertes : chaque grain eſt de la groſſeur du poivre, & contient quatre ou cinq petites graines. Lorſqu'elles ſont broyées, elles deviennent blanches comme le poivre blanc, ſont auſſi piquantes & plus chaudes. La feuille de l'arbre eſt blanchâtre, aſſez ſemblable à celle du tremble. L'écorce a le goût des épices mêlées, & eſt fort ſtomachique.

C'eſt le ſeul arbre de cette contrée qui mérite attention ; les autres ne ſont, pour ainſi dire, que des arbuſtes. On y trouve des groſeilliers qui produiſent un fruit très-agréable & très-ſain ; des vignes dont le raiſin eſt fort bon. Quelques Voyageurs prétendent qu'on trouve en Magellanique des bois de ſenteur, & une eſpèce de bois de canelle. D'autres aſſurent qu'il y a du Jaſpe en aſſez grande quantité, & des carrières de marbre de différentes eſpèces. Recueil de Purchas, t. 1, l. 2, c. 5.

§. IV.

Poiſſons, Coquillages.

OUTRE les Poiſſons ordinaires, on trouve ſur ces parages quantité de baleines & de monſtres marins. Il y en a parmi eux qui ont la tête extrêmement groſſe. Le poiſſon que les Hollandois nomment Diable de mer y eſt fort commun. Il a le corps fort large & court, la gueue longue comme un dragon. Rochewim, Voyage en Auſtralaſie.

On diſtingue trois ſortes de cruſtacées ſur ces parages ; l'écreviſſe rouge, même avant d'être cuite ; le crabe à pattes bleues : il reſſemble au tourelourou ; & une eſpèce de chevrette qui eſt très-petite. Les M. de Bougainville, *ubi ſupra*.

moules y ſont fort communes : elles ont plus d'un pied de long, mais ne ſont pas, à beaucoup près, ſi délicates que celles d'Europe. Quelques Voyageurs prétendent qu'on trouve dedans des perles aſſez groſſes : mais elles n'ont pas le prix de celles qu'on trouve ailleurs dans les huîtres. Les côtes de la Terre Magellanique ſont abſolument privées d'huîtres.

§. V.

Deſcription des Détroits Magellan & le Maire.

LE célébre Détroit de Magellan s'étend d'Occident en Orient l'eſpace de cent onze lieues, depuis le Cap des Vierges juſqu'au Cap Déſiré, & en a environ ſept de large à ſon embouchure qui eſt à l'Oueſt : elle eſt bornée du côté du midi par le Cap des Vierges, & du côté auſtral par le Cap du S. Eſprit. Il n'a guère qu'une lieue de largeur au premier goulet, qui eſt à vingt lieues de l'embouchure, lorſqu'on va de l'Oueſt à l'Eſt. Il s'élargit inſenſiblement, & a juſqu'à ſept lieues dans quelques endroits. On y trouve pluſieurs Iſles, dont les principales ſont l'Iſle des Pingouins, ainſi nommée, parce qu'elle eſt remplie de ces animaux ; celle de Ste. Eliſabeth, & celle de Louis-le-Grand. A l'embouchure, du côté de l'Eſt, il y en a une multitude ; mais elles ſont ſi petites qu'elles ne méritent pas qu'on les nomme. La terre des deux côtés y eſt fort droite, remplie de montagnes très-élevées, dont

la cime eſt couverte d'une neige éternelle: elle y a tellement vieilli, qu'elle eſt devenue toute bleue. Du côté du Nord, on trouve pluſieurs baies où il y a d'aſſez bon ports. Il eſt borné du côté auſtral par des Iſles. Herrera, décad. l. 7.

Les eaux de ce Détroit croiſſent & décroiſſent comme les marées. On voit les marées venir du côté de la mer du Nord & de celui de la mer du Sud. On pourroit croire qu'il y a beaucoup de danger dans l'endroit où elles ſe rencontrent ; mais pluſieurs vaiſſeaux ont éprouvé le contraire. Dans la mauvaiſe ſaiſon le détroit en général n'eſt pas navigable.

Les naturels du Pays nomment ce Détroit *Kaika* : les Européens lui donnent le nom de *Magellan*, parce qu'il a été découvert par *Hernand Magaglans*, qu'on a pris l'habitude de nommer *Ferdinand Magellan*. C'étoit un Gentilhomme Portugais, qui, après avoir ſervi avec diſtinction dans les Indes, ſous François d'Albuquerque, & voyagé dans les Moluques avec Terrano ſon parent, reçut quelque mécontentement à la Cour de Portugal, & paſſa au ſervice de Charles-Quint. Il lui offrit de décider, en faveur de l'Eſpagne, la conteſtation qui s'étoit élevée entre cette Cour & le Portugal, au ſujet des limites de leurs poſſeſſions en Amérique. Il aſſuroit qu'il y réuſſiroit en allant lui-même aux Moluques par la route d'Occident, & offroit de faire l'entrepriſe à ſes frais, pourvu que l'Empereur lui permît de naviger ſous ſa protection. Sa propoſition étonna, parce que l'on ne connoiſſoit au-

cune communication de la mer du Nord à celle du Sud. Magellan avoit remarqué, en homme ingénieux & inſtruit, que les terres du continent de l'Amérique déclinoient au Sud-Oueſt, en s'aiguiſant comme celles d'Afrique qui déclinent au Sud-Eſt. Il conclut de-là que l'on devoit trouver les mers ouvertes au bout du continent d'Amérique, comme elles le ſont au bout du continent d'Afrique.

Sur ces conjectures, Charles-Quint fit équiper une flotte de cinq caravelles, en donna le commandement à Magellan, avec commiſſion de chercher le paſſage qu'il croyoit exiſter, & de traverſer les mers à l'Oueſt. La flotte partit de Séville le 10 Août 1519, arriva ſur la côte des Patagons vers le mois de Décembre: un des vaiſſeaux y fit naufrage. Pluſieurs de ſes compagnons, impatiens de retourner en Eſpagne, conſpirerent contre lui: leur complot fut découvert: il fit faire leur procès, & les jugea ſelon la rigueur des loix. Trois furent écartelés; un quatrième fut abandonné ſur la côte avec un prêtre François.

Herrera, décad. 2. l. 9.

Cette ſévérité intimida, pour quelque tems, le reſte des mutins: mais leurs murmures recommencerent: ils diſoient que la trahiſon de Magellan étoit manifeſte; qu'étant Portugais, la haine de ſa nation contre les Eſpagnols étoit aſſez connue; que ce perfide, ſous prétexte de vouloir les conduire à la fortune dans ces Iſles riches, avoit tendu un piège à l'Empereur, dans le deſſein de faire périr ſes ſujets dans des climats glacés, & de ramener la flotte

d'Eſpagne dans le port de Lisbonne. Un des Capitaines de vaiſſeau donna publiquement ordre aux matelots d'appareiller ſon vaiſſeau pour retourner en Europe. Magellan, indigné de cette hardieſſe, ſauta ſur ſon bord, le tua de ſa main avec les plus mutins. Ce coup d'autorité & de hardieſſe en même tems arrêta la révolte. Le 21 Octobre 1520 la flotte doubla le Cap des Vierges. On envoya trois vaiſſeaux à la découverte: le premier fut repouſſé par les courans dans la mer du Nord. Alors les Eſpagnols qui compoſoient l'équipage, ſe ſaiſirent du Capitaine Alvar Meſchiſte, neveu de Magellan, le mirent aux fers, lui firent ſigner, à force de tourmens, une déclaration portant que le prétendu détroit n'étoit qu'une fable inventée par ſon oncle, à deſſein de faire périr les Eſpagnols. On mit enſuite à la voile pour retourner en Eſpagne. Le ſecond vaiſſeau entra dans un canal vers le Sud-Eſt, & ne trouva qu'une mer baſſe remplie de rochers eſcarpés. Le troiſième, qui avoit tiré au Sud-Oueſt, trouva une belle rivière remplie de Sardines. L'obſervation des grands courans qui ſembloient venir d'une haute mer, engagea Magellan, qui montoit ce vaiſſeau, à envoyer en avant la chaloupe. Elle découvrit un Cap avancé ſur un nouvel Océan. A cette nouvelle, les cris d'allégreſſe ſe répandirent parmi les gens de l'équipage, & preſque tous pleuroient de joie. Magellan donna d'avance à ce Cap le nom de *Cap Deſiré*. L'équipage donna au détroit celui de *Magellan*, & de *Magellaniques* aux terres qui le bordent.

Le Détroit de Magellan reçoit le nom de celui qui le découvre.

Le climat étoit ſi froid, le pays ſi peu cultivé, que le Général crut devoir avancer le plus vîte qu'il ſeroit poſſible. On y trouva cependant de l'eau douce en abondance, aſſez de bois, du poiſſon, & des baies admirables. Enfin le 28 Novembre 1520 le vaiſſeau de Magellan entra dans la mer du Sud, qu'il trouva ſi calme, qu'il lui donna le nom de *Mer Pacifique*.

Magellan donne le nom de Mer Pacifique à la Mer du Sud.

Pluſieurs matelots dirent alors, qu'ayant trouvé le paſſage qu'on avoit cherché, il falloit s'en retourner en Europe, & revenir avec une flotte fraîchement ravitaillée. Le Général rejetta cet avis, & voulut continuer la route. La mer étoit ſi favorable, que le vaiſſeau faiſoit ſoixante-dix lieues par jour: mais la diſette des vivres devint extrême: pluſieurs matelots périrent. Le vaiſſeau, après avoir parcouru pluſieurs milliers de lieues, trouva trois Iſles dont on ignore le nom. Magellan voulut deſcendre à la plus grande pour y prendre des rafraîchiſſemens: mais il ne put y aborder. Il continua ſa route juſqu'aux Iſles *Philippines*, auxquelles il donna ce nom, parce que le fils aîné de Charles-Quint portoit le nom de Philippe. Trouvant que les habitans étoient doux & traitables, il y aborda. Il donna le nom de S. Lazare à cet Archipel, & en prit poſſeſſion pour la Couronne d'Eſpagne. Je ne m'arrêterai point ici à faire le détail des aventures de Magellan: je remarquerai ſeulement qu'il fit alliance avec le Roi de *Zebu*, qu'il voulut le ſécourir contre celui de *Mathan*, deux Iſles des Philippines, & qu'il fut tué le 26 Avril 1521 d'un coup de lance

de canne, qui le perça de part en part. C'eſt le premier Navigateur qui ait fait le tour du monde.

Les Eſpagnols, impatiens des fatigues qu'il leur falloit eſſuyer tous les jours ; voyant d'ailleurs que les Inſulaires, même ceux de Zebu, avoient le projet de les exterminer tous, prirent le parti de retourner en Europe. Ils brûlerent un des trois vaiſſeaux qui leur reſtoient, parce qu'il n'étoit plus en état de ſupporter la mer ; parcoururent diverſes autres Iſles ; paſſerent à Borneo ; trouverent les Moluques ſi long-tems cherchées ; aborderent à l'Iſle de Timor, l'une des petites Moluques ; y chargerent des épiceries, & en partirent le 11 Février 1522 pour retourner en Eſpagne ; laiſſerent au Nord le Cap Comorin, & enſuite le Cap de Bonne-Eſpérance. Un des vaiſſeaux, ſe trouvant trop foible pour ce trajet, alla ſe radouber aux Indes Orientales, dans le deſſein de reprendre par la mer Pacifique, & d'aller aborder à l'iſthme de Darien. Le vaiſſeau Amiral de Magellan, nommé la *Victoire*, alors commandé par *Sébaſtien Cano*, rentra ſeul le 7 Septembre 1522 dans le port de San Lucar avec dix-huit hommes ſeulement, reſtés de 60 qui étoient partis des Moluques, & de 180 qui étoient arrivés aux Philippines. La route qu'ils avoient faite étoit, ſelon leur eſtime, de 4460 lieues, d'Orient en Occident : ils avoient mis 37 mois à faire ce long trajet. Ce fut un ſujet d'étonnement pour eux de voir que ce jour, qu'ils regardoient comme le 6 Septembre, étoit réellement le 7. C'eſt la

première fois qu'on a fait cette obſervation, ſi ſouvent répétée depuis, qu'en navigeant autour du monde, ſelon le cours du ſoleil, on gagne un jour en trois ans, & qu'on en perd un ſi l'on fait la route en ſens contraire.

Le premier ſoin de ces Voyageurs fut de rendre graces à Dieu de les avoir conſervés au milieu des dangers qu'ils avoient encourus : ils allerent tous, nuds pieds, la torche à la main, dans la Cathédrale de Séville ſe proſterner au pied des autels. Le vaiſſeau *la Victoire* fut hiſſé à terre, & ſoigneuſement conſervé comme un monument de cette mémorable expédition. Ce n'eſt que par cette navigation qu'on a commencé à voir que la terre étoit ſphérique.

Sébaſtien Cano ſe rendit à la Cour, où l'Empereur le reçut avec des éloges & des careſſes proportionnées au ſervice qu'il venoit de rendre. Il remit à Charles-Quint deux Lettres, l'une de *Corala*, Roi de *Ternate*; l'autre d'*Almanzor*, Roi de *Tidor*, deux des Iſles Moluques, qui ſe reconnoiſſoient vaſſeaux de la Couronne d'Eſpagne. Il lui préſenta pluſieurs Indiens des Moluques, parmi leſquels il y en avoit un ſi ruſé dans le commerce, que la première queſtion qu'il fit, auſſi-tôt qu'il put s'exprimer en Caſtillan, fut combien le Ducat valoit de réales, & combien la réale de maravedis; enfin combien on avoit de poivre pour un maravedi. L'Empereur défendit qu'on laiſsât retourner cet homme dans ſon pays: on y renvoya les autres. Charles-Quint fit remiſe à l'équipage du quart de ce qui lui appartenoit ſur le chargement

du vaiſſeau. Cano eut une gratification, une penſion de 1500 ducats, des lettres de nobleſſe, pour armes un écu chargé d'un château d'or en champ de gueules, au chef chargé d'une branche de canelier, de trois noix muſcades & de deux clous de gérofle; pour ſupport deux Rois Indiens; un globe pour cimier, avec cette deviſe: *Primus circumdediſti me.* Ses compagnons furent récompenſés à proportion de leurs ſervices.

Détroit de le Maire.

Le Détroit de le Maire commence vers le cinquante-quatrième degré quarante-cinq minutes de latitude auſtrale, & finit vers le cinquante-cinquième douze minutes de la même latitude. Il a entre huit & neuf lieues de longueur ſur ſix de largeur. Le courant y eſt ſi fort, qu'on a peine à le paſſer lorſqu'il vient de la mer du Sud: mais s'il vient de la mer du Nord, on le paſſe très-rapidement. On trouve de bonnes rades des deux côtés. Les Baleines & les Lions marins y ſont en ſi grande quantité, qu'ils embarraſſent le paſſage. Ce Détroit fut découvert en 1615 par le Maire. Les Provinces-Unies voyant qu'il ſe formoit dans leurs Etats une ſi grande quantité de Compagnies de commerce, qu'elles nuiſoient au commerce même, les réduiſirent toutes en une par un Edit excluſif & privilégié d'octroi auquel leur Compagnie, ſi puiſſante aujourd'hui dans l'Europe & dans l'Aſie, doit ſa véritable origine. Il y avoit alors dans la ville d'Egmont un fameux Négociant nommé *Iſaac le Maire*, homme de génie, de courage, & fort curieux pour les nouvelles découvertes. Il

Recueil de la Compagnie des Indes, t. 8.

Le Maire Abrégé de ſon Hiſtoire.

négocioit ſeul pour ſon compte, ſans être membre de la Compagnie. Il avoit déja formé quelques grandes entrepriſes à ſes frais.

Recueil de la Compagnie des Indes, *ibid.*

Il s'entretint un jour avec *Guillaume Schouten*, fameux marin; leur converſation tomba ſur les nouveaux arrangemens que la République avoit pris au ſujet du commerce. Schoutent dit à le Maire qu'il étoit perſuadé qu'il exiſtoit un autre chemin que le Détroit de Magellan pour entrer dans la mer du Sud, & que ce chemin ne ſe trouvant pas compris dans la défenſe des Etats-Généraux, il étoit, ſans doute, permis de le ſuivre. Il ajouta qu'on devoit découvrir par ce chemin inconnu de grands & riches pays, où l'on pourroit faire un très-gros commerce. Leur converſation finit par la réſolution d'aller faire des recherches dans la partie auſtrale de la terre, au Midi du Détroit de Magellan, & de chercher un autre paſſage dans la mer du Sud. Craignant cependant que la Compagnie ne fit, par ſon autorité, échouer leur projet, ils réſolurent de le tenir ſecret. Ils s'engagerent de faire par moitié les frais de l'expédition. Schouten ſe chargea du ſoin des préparatifs, eut le commandement, & pour adjoint & premier Commis *Jacques le Maire*, fils d'Iſaac, qui, comme ſon pere, avoit beaucoup de génie pour le commerce, & de goût pour les découvertes. Ils propoſerent à pluſieurs de leurs amis d'entrer dans l'entrepriſe, ſans leur découvrir quelle étoit celle qu'ils méditoient. Ils crurent cependant qu'il étoit néceſſaire qu'ils priſſent des Lettres-Patentes des Etats-Généraux, & une Commiſſion

du Prince Maurice de Naſſau; ce qu'ils obtinrent. Les Lettres-Patentes, ſignées Alden Barnevelt, ſont du 27 Mars 1614, & portent la permiſſion qu'on leur accorde d'aller à la découverte des nouvelles terres & pays, avec privilége excluſif pour faire quatre voyages aux lieux découverts; à la charge de rendre compte de la découverte aux Etats-Généraux, quatorze jours après le retour, ſans préjudice cependant des autres priviléges précédemment concédés. La commiſſion du Prince Maurice eſt concédée pour les terres auſtrales découvertes ou à découvrir, pour les Indes Orientales, pour le Japon, la Chine & la Tartarie.

Le Maire & Schouten, munis de ces Lettres-Patentes & de la Commiſſion du Prince Maurice, armerent à Horn un grand vaiſſeau, du port de trois cens ſix tonneaux, & lui donnerent le nom de *la Concorde*; ils y joignirent un yacht. Comme ils ne vouloient pas découvrir leur deſſein, comme on l'a déja dit, ils engagerent des Officiers & des Matelots pour aller partout où il plairoit au maître de les mener.

Le peuple ne manqua pas de tenir divers diſcours ſur la deſtination de ces vaiſſeaux, & finit par leur donner le nom de *Chercheurs d'or:* les Directeurs ſe donnerent le nom de *Compagnie Auſtrale*, parce que c'étoit la premiere Compagnie qui ſe fût formée pour les terres auſtrales: les Directeurs ne ſe bornoient cependant pas à ce ſeul objet.

Les deux vaiſſeaux firent voile du Texel le 14 Juin 1615, & navigerent juſqu'au 25

Octobre, ſans que perſonne, à l'exception de le Maire & de Schoutent, fût où l'on vouloit aller. Alors on en donna publiquement l'avis, & l'on fit la lecture de l'ordre, qui portoit que l'on cherchoit un autre paſſage que celui de Magellan, pour aller dans la mer du Sud, pour découvrir certains pays méridionaux, où l'on eſpéroit trouver beaucoup de richeſſes; que ſi l'on ne pouvoit réuſſir à faire ces découvertes, on iroit par cette mer aux Indes Orientales.

L'Equipage marqua beaucoup de joie en apprenant où l'on alloit, chacun eſpérant qu'il auroit part aux avantages qu'on pourroit retirer de ce voyage. Le yacht fut brûlé par un accident imprévu, lorſqu'on vouloit le carener au port Déſiré. Tout l'équipage paſſa dans le vaiſſeau *la Concorde*, qui continua ſa route, arriva à l'embouchure du Détroit la nuit du 24 au 25 Janvier 1616. L'équipage ſe réunit pour donner à ce Détroit le nom de le Maire. Lorſque le Maire vit qu'il étoit dans la Mer Pacifique, il dirigea ſa route du côté des Indes Orientales, découvrit pluſieurs Iſles, auxquelles il donna des noms différens, & arriva au mois de Septembre de la même année à *Ternate*, s'y arrêta quelque tems, ſe rendit à *Batavia*. Jean Cohen, Préſident du Conſeil des Indes, déclara à le Maire & à Schouten, au nom de la Compagnie des Indes, qu'il les arrêtoit priſonniers, & qu'il confiſquoit, au profit de la Compagnie, le vaiſſeau *la Concorde*. En vain le Capitaine cria à l'injuſtice: n'étant pas le plus fort, il

fut obligé de ſubir la loi que le Préſident du Conſeil jugea à propos de lui impoſer. On confiſqua ſon vaiſſeau & la cargaiſon, dont on fit inventaire. On diſtribua l'équipage ſur la flotte de l'Amiral Spilberg qui étoit arrivée ſur ces parages.

Cette injuſtice commiſe à l'égard d'un homme qui venoit de faire un des plus fameux exploits de navigation, fut cauſée par la jalouſie que l'on conçut en voyant que le bâtiment étoit chargé pour le compte de quelques Particuliers, non pour celui de la Compagnie générale, & qu'il avoit fait le voyage ſans ſa participation. Pour ôter tout l'odieux que cette conduite pouvoit avoir, on fit publier que le récit de le Maire & de Schouten ſur les découvertes importantes qu'ils avoient faites, n'étoit qu'un tiſſu d'impoſtures.

On embarqua le Maire ſur le vaiſſeau Amiral de la flotte pour le conduire en Europe: mais il n'eut pas le bonheur d'y arriver, & d'y jouir de la gloire qui étoit juſtement dûe à ſes travaux & à ſes fatigues. Il mourut près de l'Iſle Maurice le 22 Janvier 1617. Spilberg dit lui-même que l'affliction fut générale à ſa mort, & que la Hollande perdit en lui un des plus grands marins qui euſſent paru; qu'il joignoit au courage la prudence & l'habileté.

Schoutent revit ſa patrie, & y reçut tous les éloges qui lui étoient dûs. On ignore ſi on le dédommagea de la confiſcation de ſon navire.

On obſerve que dans cette navigation autour du monde, qui dura deux ans & dix jours, les équipages des deux vaiſſeaux ne perdirent que quatre hommes.

§. VI.

Les Eſpagnols forment un établiſſement ſur le Détroit de Magellan, & l'abandonnent.

FRANÇOIS de Tolede, Vice-Roi du Pérou, étant informé des ravages que l'Amiral Drake faiſoit dans la mer du Sud, fit ſortir le 11 Octobre 1579, du port de Callao, près de Lima, deux vaiſſeaux de guerre commandés par *Pedro Sarmiento*, Gentilhomme de Galice. Ces deux vaiſſeaux parcoururent toute la côte Eſt de la terre Magellanique; entrerent dans le Détroit de Magellan, & le paſſerent; entrerent dans la mer du Nord, & retournerent en Eſpagne. Sarmiento perſuada à Philippe II qui régnoit alors en Eſpagne, de faire bâtir une fortereſſe ſur le Détroit qui diſoit-il, avoit ſi peu de largeur, que les batteries des remparts pourroient empêcher tous les vaiſſeaux étrangers de paſſer.

Acoſta, l. 3. c. 11. En 1581, le Roi fit équiper une flotte de 23 navires, montée de 3900 hommes. *Diegue Flores de Valdes* fut fait Amiral, [& Sarmiento eut le Gouvernement de la nouvelle Colonie que l'on ſe propoſoit d'établir ſur le Détroit Magellan. Cette entrepriſe fut contrariée par une multitude d'accidens. Une tempête diſſipa la flotte ſur les côtes même d'Eſpagne, & coula bas ſept vaiſſeaux portant huit cens hommes: le même accident fit encore périr ſur les côtes du Bréſil un vaiſſeau qui portoit trois cens hommes & vingt fem-

mes deſtinées à peupler la Colonie. Différens événemens en firent périr pluſieurs autres, & Sarmento n'arriva au Détroit qu'avec trois vaiſſeaux chargés de quatre cens hommes & trente femmes, & fournis de proviſions de bouche pour huit mois. Il perdit un de ſes vaiſſeaux peu de tems après, en envoya un en Eſpagne pour chercher des ſecours, & garda le troiſième.

Il fit conſtruire, à l'embouchure du Détroit, un Fort qu'il appella *Nom de Jeſus*, & y laiſſa 150 habitans. De-là il parcourut par terre les bords du Détroit; &, dans l'endroit qui lui parut le plus favorable, établit une ville qu'il nomma *Philippeville*. Il y fit conſtruire quatre baſtions, & plaça ſur chacun un canon de fonte. On y bâtit une Egliſe, & on y établit un corps de magiſtrature. La garniſon ſe montoit à quatre cens hommes. On cultiva les environs de la Ville; on ſema du bled & les autres choſes néceſſaires à la vie: mais la terre ne rapporta rien. Sarmento, voyant que la Colonie étoit menacée de la plus affreuſe misère, alla chercher des ſecours à Rio-Janeiro, puis à Fernambuc, où il ramaſſa quelques proviſions. Il fit naufrage à la Baie de tous les Saints; rebâtit un vaiſſeau; mais il fut pris par la flotte du Chevalier Raleigh, & conduit en Angleterre. *Id. Ibid.*

La misère de la Colonie de Philippeville augmenta de plus en plus. Le Roi d'Eſpagne fut inſtruit que Sarmiento l'avoit trompé en lui propoſant de conſtruire un Fort ſur le Détroit pour empêcher les

vaiſſeaux d'y paſſer. On lui fit connoître que ce Détroit avoit, dans les endroits les plus reſſerrés, au moins une lieue de large, & qu'il étoit impoſſible que le canon d'une place en barrât le paſſage. Indigné de ſe voir ainſi trompé, il réſolut d'abandonner cette Colonie à ſon malheureux ſort. La faim, le froid, les bêtes ſauvages qui entroient dans la ville, & dévoroient ceux qu'ils pouvoient attraper, enfin les attaques continuelles des Barbares la détruiſirent entièrement. Ceux que la faim fit périr, reſterent dans leurs maiſons ſans ſépulture. Cette quantité prodigieuſe de cadavres infecta la ville; le peu d'hommes qui avoient réſiſté à la misère, furent obligés de l'abandonner, & d'aller le long de la côte pour chercher leur nourriture. Ils prirent chacun un fuſil & les autres choſes néceſſaires. Ils paſſerent une année entière dans ce déplorable état, n'ayant pour nourriture que des feuilles, des fruits, des racines & quelques oiſeaux. Ne ſe trouvant plus que vingt-trois, du nombre deſquels étoient deux femmes, ils formerent la réſolution de prendre le chemin de *Rio de la Plata*.

Purchas, t. 1. l. 2. c. 4.

Trois ans après l'établiſſement de la Colonie de Philippeville, Thomas Candish arriva ſur ces parages avec une eſcadre de trois vaiſſeaux: il trouva ſur le rivage un malheureux Eſpagnol nommé *Hernando*, qui avoit eu aſſez de force pour reſter ſeul dans ce pays & réſiſter à la misère, & braver les dangers qui le menaçoient ſans ceſſe. Candish le prit ſur ſon bord, & l'emmena

mena en Angleterre. On ignore quel fut le ſort de ceux qui avoient pris le chemin de Rio de la Plata.

CHAPITRE VI.

Iſles de l'Amérique Méridionale.

NOUS commencerons cette deſcription par les Iſles de la mer du Nord, en deſcendant vers le Pole Antarctique : nous paſſerons enſuite à celles de la mer du Sud, en remontant vers le Nord. On trouve pluſieurs petites îles ſur la côte du Bréſil ; mais elles ſont ſi peu conſidérables, & en même-tems ſi peu connues, que nous croyons ne devoir pas en parler.

ARTICLE I.

Iſle Sainte-Catherine.

ELLE eſt ſituée à quarante-neuf dégrés quarante-cinq minutes de longitude occidentale, & vers le vingt-huitième de latitude méridionale : elle eſt environnée de pluſieurs autres petites Iſles. Cette Iſle n'a pas plus de deux lieues de largeur ; mais elle en a neuf de longueur. Si l'on avoit ſoin de la cultiver, elle ſeroit d'une fertilité étonnante : elle produit des fruits en abondance. Elle eſt couverte d'arbres toujours verts, mais entremêlés de ronces, d'épines & d'arbriſſeaux, qui forment enſemble un fourré ſi épais, qu'il eſt impoſſible de le traverſer. On y trou-

Anſon, voyage autour du monde.

ve cependant quelques ſentiers que les habitans ont ouverts. Ils y ont en outre défriché quelques portions de terre ſur le bord de la mer, du côté qui regarde le continent. Les bois, qui ſont compoſés d'arbres & d'arbuſtes aromatiques, exhalent une odeur charmante. Dans les lieux où la terre eſt libre, on cultive des ananas, des pêchers, des vignes, des orangers, des citroniers, des melons, des abricotiers, des bananiers, des oignons & des patates.

Il y a quelques Bœufs, mais leur chair eſt molaſſe & de mauvais goût. On y trouve des Faiſans; mais ils ſont d'un goût beaucoup moins délicat que ceux d'Europe. Les côtes ſont couvertes de poiſſons d'aſſez bonne qualité.

L'eau qu'on y trouve eſt très-bonne. Pendant les premiers jours elle fermente dans les barques, rend une mauvaiſe odeur, & ſe couvre d'une écume verdâtre; mais cette écume tombe bientôt au fond, l'eau devient fort claire & fort douce.

Cette Iſle eſt couverte pendant toute la nuit de vapeurs épaiſſes, qui ne ſont diſſipées que par la force du ſoleil ou par le vent de mer.

On y eſt tourmenté par les mouſtiques pendant tout le jour. Lorſqu'ils ſe retirent, ils ſont remplacés par une infinité de petites mouches preſqu'inviſibles, mais fort incommodes par leur bourdonnement & leurs piqûres, qui cauſent des tumeurs ſuivies d'une démangeaiſon fort cuiſante.

Cette Iſle a ſervi long-tems de retraite à des vagabonds qui s'y réfugioient de di-

vers endroits du Bréſil, & qui, ſans renoncer à la qualité de ſujets du Roi de Portugal, n'étoient cependant ſujets qu'au Capitaine qu'ils éliſoient eux-mêmes. Comme ils avoient beaucoup de proviſions, ils pouvoient ſe paſſer du ſecours des Colonies voiſines. Cette ſituation les rendoit fort humains pour les vaiſſeaux étrangers qui abordoient à leur Iſle. Ils leur donnoient des vivres & en recevoient des habits. Les Portugais établis au Bréſil les ont enfin ſoumis, & ont établi un Gouvernement dans l'Iſle.

ARTICLE II.

Iſles Sébaldes.

CE ſont trois petites Iſles de la mer du Nord, ſituées vers le cinquantième dégré quarante minutes de latitude méridionale, & le ſoixante-deux & demi de longitude occidentale: elles peuvent être à ſoixante lieues du continent. Leur poſition eſt en triangle: deux ſont au Midi & une au Nord. Elles ſont inhabitées. Il y a des ruiſſeaux & des étangs d'eau douce, du célery, des oies, des outardes, des ſarcelles & des pingouins en quantité. Le terrain ſeroit aſſez bon s'il étoit cultivé: mais il n'y a point de bois: on n'y trouve que des arbriſſeaux. Elles furent découvertes par Sébald de Wert, Capitaine Hollandois en 1600.

ARTICLE III.

Iſles Malouines, nommées par quelques Voyageurs Iſles d'Anican. Les Anglois les appellent Iſles Falklan.

§. I.

Leur poſition & leur deſcription géographique.

M. de Bougainville, voyage autour du monde, t. I.

CEs Iſles ſont ſituées entre le cinquante-unième & le cinquante-deuxième dégré & demi de latitude méridionale, le ſoixante-unième & demi, & le ſoixante-cinquième & demi de longitude occidentale du Méridien de Paris. Elles ſont éloignées de la côte des Patagons & de l'entrée du Détroit de Magellan, d'environ quatre-vingt ou quatre-vingt-dix lieues. Elles ſont environnées à l'Oueſt & au Midi d'une multitude de rochers qui avancent dans la mer.

Ces Iſles ſont au nombre de trois. Il y en a deux aſſez grandes : elles peuvent avoir chacune trente à trente-cinq lieues de longueur ſur vingt-quatre de largeur : la troiſième eſt fort petite, & eſt au Nord de celle des grandes qui eſt à l'Eſt. Toute leur partie occidentale & ſeptentrionale eſt couverte de rochers. Il y a des plaines fort étendues où l'on y trouve des rivières & des lacs d'eau douce. Les rivières coulent ſur le gravier ou ſur le ſable ; leurs eaux ſont très-légeres & très-ſaines.

§. II.

Terrain.

DANS toutes les plaines, il y a plus de profondeur qu'il n'en faut à la terre pour ſouffrir la charrue : le ſol eſt tellement entrelacé de racines d'herbes, juſqu'à la profondeur d'un pied, qu'il faut, pour le cultiver, enlever cette couche. En la deſſéchant & la brûlant, on en améliore la terre. Au-deſſous de la croûte, on trouve une terre noire qui n'a jamais moins de huit à dix pouces d'épaiſſeur : elle en a ſouvent beaucoup plus. On rencontre enſuite une terre jaune ou terre franche à des hauteurs indéterminées. Elle couvre des lits d'ardoiſe & de pierres, parmi leſquelles on n'en trouve point de calcaires. Celles qui ſont dans les montagnes ou ailleurs, ſont d'une nature de quartz & de grès non friable, produiſant des étincelles, même une lumière phoſphorique, accompagnée d'une odeur ſulphureuſe.

Il y a beaucoup de pierres à bâtir dans ces Iſles : la plupart des côtes en ſont formées. Il y en a même de différentes eſpèces : les unes contiennent des particules de talc. On y trouve auſſi des pierres qui ſe diviſent par feuillets, ſur leſquelles on remarque des empreintes de coquilles foſſiles, d'une eſpèce inconnue dans ces mers : on peut en faire des meules pour les outils. On trouve dans ces Iſles de la glaiſe, du ſable & de la terre propre à fabriquer la poterie & les briques.

On y trouve quantité de tourbe, qui eſt ordinairement au-deſſus de la glaiſe. Elle ſe forme du débris des racines & des herbes dans les lieux qui retiennent les eaux. L'odeur de cette tourbe n'eſt ni malfaiſante ni déſagréable, & ſes charbons ont une action ſupérieure à celle du charbon de terre : en ſoufflant deſſus, on peut allumer une chandelle auſſi aiſément qu'avec de la braiſe. On peut encore s'en ſervir pour tous les ouvrages de la forge, à l'exception des ſoudures des groſſes pièces.

§. III.

Plantes.

LES bords de la mer ſont couverts d'une eſpèce de *Gramen* qui eſt d'un très-beau vert, & qui a plus de ſix pieds de hauteur. C'eſt la retraite des lions & des loups marins. Cette plante peut être d'un fort bon uſage pour couvrir les maiſons. Le pied en eſt ſucré, nourriſſant. Les beſtiaux le préférent à toute autre pâture.

Les bruyeres, les arbuſtes & la plante que les François ont nommée *Gommier*, ſont ce qu'on trouve de plus remarquable après le *Gramen*. Les campagnes ſont ordinairement couvertes d'une herbe menue, plus ou moins fournie dans les endroits plus ou moins arroſés.

Id. Ibid.

Gommier élineux.

Le Gommier eſt une plante inconnue en Europe. Il n'a point la figure d'une plante : on le prendroit plutôt pour une loupe ou excroiſſance de terre : il eſt de la couleur d'une pomme. Il ne paroît avoir ni pied, ni branches, ni feuilles. Sa ſur-

face, qui eſt de forme convexe, préſente un tiſſu ſi ſerré, qu'on n'y peut rien introduire ſans déchirement. Sa hauteur n'eſt que d'un pied & demi. Sa largeur eſt diſproportionnée à ſa hauteur. On en trouve qui ont plus de ſix pieds, & qui n'ont pas plus de hauteur que les autres. On peut s'aſſeoir deſſus, même y monter, ſans que le poids paroiſſe le fouler. On voit ſur la ſurface des boſſes & des creux ſans aucune régularité: il y a dans pluſieurs endroits des gouttes de la groſſeur d'un pois: elles ſont jaunâtres & d'une matière réſineuſe. Elles répandent une odeur aromatique & aſſez forte. En briſant cette plante, on voit qu'elle part d'un pied d'où s'éleve une infinité de jets concentriques, compoſés de feuilles qui ont la forme d'une étoile, enchaſſées les unes ſur les autres, & comme enfilées par un axe commun. Ces jets ſont blancs juſqu'à peu de diſtance de la ſurface, où l'air les colore en vert. Lorſqu'on les briſe il en ſort un ſuc laiteux, plus viſqueux que celui des thytimales. Le pied & les racines fourniſſent abondamment de ce ſuc. Cette plante ſe plaît ſur le penchant des collines: toutes les expoſitions lui ſont indifférentes. L'Auteur prétend que ſa réſine pourroit être utile en médecine. Il aſſure que pluſieurs Matelots s'en ſont ſervis avec ſuccès pour guérir de légeres bleſſures. Il ajoute que la réſine de cette plante ne peut ſe diſſoudre que dans les ſpiritueux: mais que ſi l'on détache la plante de deſſus le terrain, & ſi on la retourne à l'air, les pluies la lavent & en ôtent toute la réſine:

alors elle devient fort légere & brûle comme la paille.

Plante à Bierre.

On trouve dans les mêmes Iſles une autre plante qui peut être d'une grande utilité. Elle forme un arbriſſeau, & rampe quelquefois ſous les herbes & le long des côtes. Les François la goûterent & lui trouverent un goût de Sapinette, ce qui leur donna l'idée d'eſſayer s'ils pourroient en faire de la bierre. Ils réuſſirent au-delà de leurs ſouhaits. Outre que cette boiſſon étoit fort agréable, elle faiſoit un très-bon antiſcorbutique. La feuille de cette plante eſt petite, dentelée & d'un vert clair. Lorſqu'on la briſe entre les doigts, elle ſe réduit en une eſpèce de farine un peu glutineuſe, & d'une odeur aromatique.

Le Céleri ou Perſil ſauvage eſt fort commun dans ces Iſles. Il y a une aſſez grande quantité d'Oſeille, de Creſſon de terre & de Céterres à feuilles ondées.

§. IV.

Fruits.

PENDANT l'automne on trouve aux Malouines deux petits fruits, dont l'un eſt inconnu par-tout ailleurs. Il reſſemble aſſez à une mûre; l'autre eſt de la groſſeur d'un pois. On le nomme *Lucet*, à cauſe de ſa conformité avec celui que l'on trouve dans l'Amérique ſeptentrionale. La plante qui produit celui qui reſſemble à la mûre eſt rampante, s'allonge & ſe reproduit comme le fraiſier: la feuille reſſemble à celle du charme. Le Lucet eſt auſſi une

plante rampante : il porte ſes fruits le long de ſes branches, qui ſont auſſi garnies de petites feuilles parfaitement liſſes, rondes & de la couleur de celles du myrthe. Ce fruit eſt blanc, coloré de rouge du côté qui eſt expoſé au ſoleil. Il a le goût aromatique, & l'odeur de la fleur d'orange. Celle des feuilles en approche auſſi : leur infuſion avec du lait eſt aſſez agréable. Cette plante ſe plaît dans les lieux humides : on en trouve beaucoup aux environs des lacs.

Il y a beaucoup d'autres plantes qui produiſent des fleurs ; mais elles ſont preſque toutes inodores : il y en a cependant une blanche dont l'odeur approche de celle de la tubéreuſe. On y trouve une véritable violette d'un jaune de jonquille. Il n'y a point de plante bulbeuſe ou à oignon.

§. V.

Fleurs.

M. de Bougainville obſerve que dans la partie méridionale de l'Iſle, au-delà d'une chaîne de montagnes qui la coupe de l'Eſt à l'Oueſt, il ne ſe trouve point, pour ainſi dire, de Gommier réſineux ; mais on y rencontre une prodigieuſe quantité d'une eſpèce de plante qui a la même forme, mais qui eſt d'un vert tout différent. Elle n'a pas la même ſolidité, ne produit point de réſine, & ſe couvre dans la ſaiſon de belles fleurs jaunes. Cette plante eſt cependant compoſée, comme l'autre, de jets qui partent tous d'un même pied, & vont ſe terminer à ſa ſurface.

Autant le Gommier eſt difficile à ouvrir, autant cette dernière plante eſt facile.

A quelque diſtance du ſommet des montagnes, on trouve une grande eſpèce de Scolopendre ou de Céterre. Ses feuilles ne ſont point ondées; mais elles ſont faites comme des lames d'épée. Deux maîtreſſes tiges ſe détachent de la plante, & portent leur graine en-deſſous comme le capillaire.

Sur les pierres on voit beaucoup de plantes friables, qui ſemblent tenir de la pierre & du végétal.

§. VI.

Plantes Marines.

La mer eſt preſque toute couverte de Goemons, principalement près des côtes, ce qui empêche les canots d'en approcher facilement. Ils ſont cependant de quelque utilité, ils rompent la lame, lorſque la mer eſt groſſe.

Les marées jettent ſur les côtes pluſieurs eſpèces de Corallines qui ſont des plus belles couleurs; des éponges qui ſont ramifiées de tant de manières, qu'on a peine à croire qu'elles ſoient l'ouvrage d'inſectes marins. Leur tiſſu eſt d'ailleurs ſi ſerré, leurs fibres ſont ſi délicates, qu'on ne conçoit pas comment ces animaux peuvent s'y loger.

§. VII.

Coquilles.

Les côtes de ces Iſles ont fourni aux cabinets des curieux pluſieurs coquilles

nouvelles. La plus précieuſe eſt la Poulette ou Poulte. On compte trois eſpèces de ces bivalves, parmi leſquelles celle qui eſt ſtriée n'étoit connue que dans l'état de foſſile, ce qui prouve que les coquilles foſſiles trouvées à des niveaux beaucoup au-deſſus de la mer, ne ſont point des jeux de la nature & du hazard, mais qu'elles ont été la demeure d'êtres vivans dans le tems que ces terres étoient couvertes par les eaux.

On trouve, preſque par-tout, les Lepas eſtimés par leurs belles couleurs, les Buccins feuilletés & armés, les Cames, les grandes Moules unies & ſtriées, & de la plus belle nacre.

§. VIII.

Animaux.

On ne voit ſur ces Iſles qu'une eſpèce de quadrupede : elle tient du loup & du renard. Sa figure approche de celle du loup, mais ſa queue eſt beaucoup plus fournie de poil : il habite ſur le bord de la mer, où il ſe creuſe un terrier. Il ſuit le gibier, & ſe fait des routes toujours par le plus court chemin d'une baie à l'autre. Sa maigreur fait croire qu'il jeûne ſouvent. Quadrupedes.

Ces Iſles ſont remplies d'oiſeaux de toutes eſpèces. Le Cigne ne diffère de celui d'Europe que par ſon col, qui eſt d'un noir velouté, & qui fait un admirable contraſte avec la blancheur du reſte de ſon corps. Ses pattes ſont couleur de chair. Oiſeaux. Cigne.

Oies. Il y a quatre eſpèces d'Oies ſauvages. La première pâture. Ses jambes ſont fort élevées, ſon cou eſt fort long, ſa démarche eſt légere, ſon vol rapide. Elle n'a point le cri déſagréable de ſon eſpèce. Le plumage du mâle eſt blanc, avec des taches de noir & de cendré ſur le dos & ſur les aîles.

Le plumage de la femelle eſt fauve, & ſes aîles ſont parées de couleurs changeantes : elle pond ordinairement ſix œufs. La chair de cette oie eſt ſaine & de bon goût.

Les trois autres eſpèces ne ſont pas ſi bonnes. Comme elles ne ſe nourriſſent que de poiſſon, elles ont un goût huileux. Leur forme eſt moins élégante que celle des autres eſpèces. Il y en a même une qui ne s'éleve qu'avec peine au-deſſus des eaux : elle eſt criarde. Leur couleur eſt le blanc, le noir, le fauve & le cendré. Toutes ces eſpèces ont, ainſi que les cignes, ſous leurs plumes un duvet blanc ou gris très-fourni.

Canards. Sarcelles. On trouve dans les étangs deux eſpèces de Canards & de Sarcelles. Les Canards différent peu de ceux de nos climats : on en trouve qui ſont tout noirs, & d'autres qui ſont tout blancs. Parmi les Sarcelles, il y en a qui ſont de la groſſeur du canard, elles ont le bec bleu. D'autres ſont plus petites : les plumes du ventre ſont d'un très-bel incarnat : elles ſont d'un goût admirable.

Plongeons. Les Plongeons de cette contrée ſont de la plus belle taille. Il y en a qui ont le dos de couleur cendrée & le ventre blanc. Les

plumes ſont ſoyeuſes, brillantes & d'un tiſſu fort ſerré. Il y en a d'autres qui ſont plus brunes: leurs yeux ſont ſemblables à des rubis: la vivacité en eſt encore augmentée par l'oppoſition d'un cercle de plumes blanches qui les entoure, & qui leur fait donner le nom de Plongeons à lunettes. Leurs petits étant trop délicats pour ſouffrir la fraîcheur de l'eau, lorſqu'ils n'ont encore que le duvet, la mere les porte ſur ſon dos. Ces deux eſpéces de Plongeons n'ont point les pieds palmés, comme les autres oiſeaux d'eau. Leurs doigts ſont garnis de chaque côté d'une membrane très-forte.

Il y a deux autres eſpéces d'oiſeaux à pieds palmés: elles ne différent entr'elles que par la taille & par le plumage: il s'en trouve qui ont le ventre brun, les autres l'ont blanc. Le reſte du plumage, dans les deux eſpèces, eſt d'un noir tirant ſur le bleu foncé. Les plumes du ventre ſont auſſi ſerrées & auſſi ſoyeuſes que celles du Plongeon blanc, & les rapproche de cette eſpéce d'oiſeau, ſans cependant que l'on puiſſe aſſurer que c'eſt la même. Le bec de celui-ci eſt long & pointu; ſes pieds palmés ſont couleur de chair. Cet animal eſt un grand deſtructeur de poiſſon. Il ſe place ſur les rochers, y pond. Lorſque les François arriverent dans ces Iſles, ils tuerent une quantité prodigieuſe de cette eſpèce d'oiſeaux, parce que n'étant point accoutumés à voir des hommes, ils ne s'enfuyoient point. Ils ont pour ennemi un oiſeau de proie à pieds palmés. Il a plus de ſept pieds d'envergure, le bec long &

Autre eſpèce d'Oiſeau aquatique.

fort, caractériſé par deux tuyaux de même matière que le bec, & qui ſont percés dans toute leur longueur.

Mauves. Les Mauves ou Mouettes ſont fort communes aux Malouines. Leur couleur eſt très-variée & fort agréable. Les Caniarts & les Equerrets y ſont auſſi fort communs. Ils mangent beaucoup de poiſſon, principalement de la Sardine. Ils pondent autour des étangs; leurs œufs ſont très-bons & très-ſains.

Pingouins. Le même Auteur dit qu'il y diſtingua trois ſortes de Pingouins. La premiere eſt remarquable par ſa taille & la beauté de ſon plumage: elle ne vit point par famille, aime la ſolitude & les endroits écartés. Son bec eſt plus long & plus délié que celui des Pingouins ordinaires; les plumes de ſon dos ſont d'un bleu plus clair; ſon ventre eſt d'une blancheur éblouiſſante. Une palatine jonquille qui part de la tête, & va terminer ies nuances du blanc & du bleu, ſe réunit enſuite ſur l'eſtomac; ſon col qui eſt fort long, ſa marche qui eſt aſſez légere, lui donnent un air de magnificence ſingulière. On en voulut tranſporter un en Europe. Il s'apprivoiſa au point de connoître & de ſuivre celui qui étoit chargé de le nourrir, mangeoit indifféremment du pain, de la viande, du poiſſon: mais cette nourriture ne lui ſuffiſoit pas: il maigrit & mourut.

La ſeconde eſpèce eſt celle dont on a déja donné la deſcription.

La troiſième eſpéce habite par familles, comme la ſeconde, ſur des rochers élevés, & y pond. Ce qui les diſtingue des deux autres eſt leur petiteſſe, leur couleur fauve,

un toupet de plumes de couleur d'or, plus courtes que celles des aigrettes. Ils les relevent lorſqu'ils ſont irrités. Ils ont encore d'autres petites plumes qui ſont de la même couleur, & qui leur ſervent de ſourcils. Ils ne ſe tranſportent que par ſauts & par bonds. Cette eſpéce eſt beaucoup plus vive que les deux autres.

Alcions.

Il y a trois eſpèces d'Alcions dans ces Iſles; mais ils ſe montrent rarement, & n'annoncent pas les tempêtes comme ceux de la mer. Les marins prétendent cependant que ce ſont les mêmes animaux. La plus petite eſpèce en a tous les caractères. Elle fait ſon nid à terre. La ſeconde eſpèce ne différe que par la groſſeur: elle eſt un peu plus petite que le pigeon. Ces deux eſpèces ſont noires, ayant quelques plumes blanches ſous le ventre. La troiſième a tout le plumage blanc & le bec rouge.

Aigles.

Il y a trois eſpèces d'Aigles, dont les plus forts ont le plumage d'un blanc ſale, les autres ſont noirs, ont les pattes jaunes & blanches. Ils font la guerre aux beccaſſines & aux petits oiſeaux. Ils n'ont ni la taille, ni les ſerres aſſez fortes pour en attaquer d'autres.

Epervier. Emouchets. Chouettes.

Les Eperviers & les Emouchets ſont fort communs dans ces Iſles: on y trouve auſſi quelques Chouettes. La variété de leurs plumages préſente toutes ſortes de couleurs. Ce ſont les perſécuteurs des petits oiſeaux.

Beccaſſines.

Les Beccaſſines ſont ſemblables à celles d'Europe. Elles ne ſont point le crochet en prenant le vol, & ſont faciles à tuer. Dans les tems qu'elles s'accouplent, elles

s'élevent à perte de vue. Après avoir chanté & reconnu leur nid, qu'elles font au milieu de la campagne & dans des endroits preſque dégarnis d'herbe, elles s'y précipitent du plus haut des airs. Dans ce tems elles ſont maigres. Le tems qu'il faut choiſir pour les manger eſt l'automne.

Corlieux. En été on voit beaucoup de Corlieux dans ces Iſles: ils ne différent en rien de ceux l'Europe.

Pie de mer. On rencontre toute l'année, ſur le bord de la mer, un oiſeau ſemblable au Corlieu: on le nomme *Pie de mer*, à cauſe de ſon plumage noir & blanc. Ses autres caractères diſtinctifs ſont d'avoir le bec d'un rouge de corail & les pattes blanches. Il ne quitte preſque jamais les rochers & ſe nourrit de petites chevrettes. Il a un ſifflement aiſé à imiter, ce qui eſt cauſe qu'on l'attire & qu'on le tue facilement.

Aigrettes. Les *Aigrettes* ſont aiſſez communes; leur figure approche de celle du héron; mais leurs plumes ſont beaucoup plus précieuſes. Elles commencent leur pêche au déclin du jour. Lorſqu'elles crient, on croiroit que c'eſt un chien-renard qui aboie.

Grives & autres Oiſeaux. Pendant l'automne, on trouve beaucoup de Grives aux Malouines. Il y en a une eſpèce qui reſte pendant toute l'année. Les François la nommerent *Oiſeau rouge*. Son ventre eſt tout couvert de plumes du plus beau couleur de feu poſſible, principalement en hiver. On pourroit en faire de riches collections pour des garnitures. Nous n'entrerons pas dans le détail d'une infinité d'autres petits oiſeaux qui reſſemblent aſſez à ceux que l'on voit

dans les Provinces maritimes de France.

Les lions & les loups marins ſont fort communs ſur les côtes. Ils ſe logent dans ces grandes herbes dont nous avons parlé. Ils vont par troupeaux à plus d'une lieue dans les terres, pour y jouir de l'herbe fraîche & du ſoleil. Amphibies.

§. IX.

Poiſſons.

LE *Mulet* fréquente beaucoup les côtes de ces Iſles. Il s'en trouve qui ont juſqu'à trois pieds de longueur. Le *Gradeau* y eſt fort commun : il y en a qui ont plus d'un pied de long. La *Sardine* monte au commencement de l'hiver. Les *Mulets*, pourſuivis par les loups marins, ſe creuſent des trous dans les terres vaſeuſes qui bordent les ruiſſeaux : on les prend avec facilité.

Outre ces eſpéces de poiſſons, on en prend à la ligne, parmi leſquels il s'en trouve un qu'on nomme *Brochet tranſparent*, parce qu'il a la tête de ce poiſſon, que ſon corps eſt ſans écailles & abſolument diaphane.

On trouve quelques *Concres* ſur les roches. Le *Marſouin blanc* à tête & queue noires, paroît dans lec baies pendant la belle ſaiſon. Les Soles n'y ſont pas rares.

Comme les poiſſons de mer ſont fort communs, on fait peu d'attention à celui d'eau douce. Les François en trouverent une eſpèce ſans écailles, de couleur verte, & de la taille d'une truite ordinaire.

Les *Balaines* occupent la haute mer. Quelques-unes échouent quelquefois dans Baleines.

le fond des baies, où l'on voit leurs débris. D'autres oſſemens énormes, placés bien avant dans les terres, & que les flots n'ont jamais pu porter ſi loin, prouvent, ou que la mer a baiſſé, ou que les terres ſe ſont élevées.

§. X.

Cruſtacées.

ON diſtingue trois eſpèces de Cruſtacées; l'*Ecreviſſe* rouge, même avant d'être cuite; le *Crabe* à pattes bleues, qui reſſemble aſſez au tourlourou; & une eſpéce de Chevrette très-petite; les *Moules*, &c. mais tous ces coquillages n'ont pas le goût ſi fin que ceux d'Europe. On n'y trouve point d'huîtres.

§. XI.

Climat, Vents, Marées.

LA premiere fois que nous mîmes pied à terre ſur les Iſles Malouines, dit M. de Bougainville, dans la rélation de ſon voyage autour du monde, Tome premier, rien de ſéduiſant ne s'offrit à nos regards, & nous ignorions ce qui pourroit nous retenir ſur cette terre ingrate en apparence. Un horiſon terminé par des montagnes pelées, des terrains entrecoupés par la mer, & dont elle ſemble ambitionner l'empire; des campagnes inanimées faute d'habitans; point de bois pour raſſurer contre la crainte du froid ceux qui ſe deſtinoient à être les premiers colons; un profond ſilence, quelquefois interrompu par les cris des monſtres marins; par-tout une triſte unifor-

mité ; tous ces objets ſe réuniſſoient pour nous décourager, & ſembloient annoncer que la nature ſe refuſoit aux efforts des hommes dans des lieux ſi ſauvages. Le tems & l'expérience nous apprirent cependant que le travail & la conſtance n'y ſeroient pas ſans fruit.

Des baies immenſes, à l'abri des vents, par ces mêmes montagnes qui répandent de leur ſein les caſcades & les ruiſſeaux ; des prairies couvertes de gras pâturages, capables d'alimenter de nombreux troupeaux ; des lacs & des étangs pour les abreuver ; point de conteſtations pour la propriété du lieu ; point d'animaux à craindre pour leur férocité, leur venin, ou leur importunité ; une quantité innombrable d'amphibies, utiles au commerce pour leurs peaux & leurs huiles ; des oiſeaux & des poiſſons de toute eſpèce, & très-agréables au goût ; une matière combuſtible pour ſuppléer au défaut de bois ; des plantes très-ſalutaires ; un climat agréable, également éloigné du chaud & du froid, & plus propre à former des hommes robuſtes & ſains, que ces contrées où la chaleur & l'abondance, qui en eſt la ſuite, énervent les habitans. Telles furent les reſſources que la nature nous préſenta. Elles effacerent bientôt l'impreſſion que le premier aſpect avoit fait ſur nous.

Les ports réuniſſent l'étendue à l'avantage de l'abri : un fond tenace & des rochers heureuſement ſitués pour oppoſer des obſtacles à la fureur des vagues, contribuent à les rendre ſûrs & aiſés à défendre. Il y a de petites baies pour retirer

les moindres embarquations. Les ruiſſeaux ſe rendent à la côte, de manière que la proviſion d'eau douce peut ſe faire avec la plus grande expédition.

Marées. Les François ont remarqué que les marées vers les Iſles Malouines avoient trois viciſſitudes déterminées avant l'inſtant de leur plein. La mer monte & baiſſe trois fois comme par ſecouſſes, en moins d'un quart-d'heure, principalement dans les tems des ſolſtices, des équinoxes & des pleines lunes.

Vents. Les vents ſont généralement variables: mais ils régnent beaucoup plus de la partie du Nord au Sud par l'Oueſt, que de la partie oppoſée. Pendant l'hiver, lorſqu'ils ſoufflent du Nord à l'Oueſt, ils ſont brumeux & pluvieux; de l'Oueſt au Sud chargés de frimats, de neige & de grêle; du Sud au Nord par l'Eſt, moins chargés de brumes, mais violents. Ceux qui regnent en été & ſe fixent du Sud-Oueſt au Nord-Oueſt par l'Oueſt, ſont furieux. Ils nettoient l'horiſon, & ſechent le terrain, ne commencent à ſouffler que lorſque le ſoleil ſe montre à l'horiſon: ils ſuivent dans leur accroiſſement l'élévation de l'aſtre, ſont dans leur plus grande force lorſqu'il paſſe au Méridien, & déclinent avec lui. Indépendamment de la loi que le mouvement du ſoleil leur impoſe, ils ſont encore aſſervis au montant des marées qui augmente leur force, & change quelquefois leurs direction. Preſque toutes les nuits, principalement celles de l'été, ſont calmes, & le ciel eſt ſerein. Les neiges que le vent de Sud-Oueſt amene en hiver ne

ſont pas conſidérables: elles reſtent environ deux mois ſur le ſommet des plus hautes montagnes, & un jour ou deux, tout au plus, ſur la ſurface de la terre. Les ruiſſeaux ne gelent point, les lacs & les étangs ne gelent jamais aſſez pour porter les hommes plus de vingt-quatre heures.

Les gelées blanches du printemps & de l'automne ne brûlent point les plantes, & convertiſſent en une eſpéce de roſée au lever du ſoleil. Il tonne rarement en été. On n'y éprouve ni grands froids, ni grandes chaleurs, & les nuances entre les ſaiſone ſont preſque inſenſibles. Sous ce climat, où les révolutions ſur les tempéramens ſont preſqu'impoſſibles, il eſt naturel que tous les individus ſoient vigoureux & ſains. Les François en firent l'épreuve pendant un ſéjour de trois ans.

§. XII.

Comment ces Iſles ont été découvertes, & par qui elles ſont habitées.

QUELQUES Ecrivains attribuent la découverte de ces Iſles au célebre Américc Veſpuce, qui, dans ſon troiſième voyage pour la découverte de l'Amérique, en parcourut la côte du Nord, vers le mois d'Avril 1502. Il eſt cependant vrai qu'il ignoroit ſi elle appartenoit à une Iſle, où ſi elle faiſoit partie du continent: mais la route qu'il avoit ſuivie, la latitude à laquelle il étoit arrivé, la deſcription qu'il fait même de cette côte, fait juger qu'il étoit aux Malouines.

Beauchêne Gouin, revenant de la mer

du Sud en 1700, mouilla aux Malouines, croyant être aux Sébaldes. Enfin les Voyageurs qui avoient été sur ces parages, n'avoient fait qu'appercevoir ces Isles; aucun n'avoit eu la curiosité d'y descendre, ainsi elles étoient peu connues. Quelque tems après, un navire de Saint-Malo, nommé *le S. Louis*, mouilla à la côte du Sud Est, dans une mauvaise baie, à l'abri de plusieurs petites Isles ou rochers. L'équipage donna à toutes ces Isles le nom d'*Anican*, qui étoit celui de l'Armateur. Le vaisseau ne s'y arrêta que pour faire de l'eau, & n'eut pas l'attention de les reconnoître. De retour en France, l'équipage annonça la découverte de ces Isles. Comme il donnoit un détail plus circonstancié sur leur position, on lui en attribua la découverte, & on s'accoutuma à donner à ces Isles le nom du port dans lequel le vaisseau avoit été équippé, & on les appella *Isles Malouines*. Les Géographes les mirent sur leurs cartes de l'Amérique.

Leur position paroissant commode pour servir de relâche aux vaisseaux qui vont dans la mer du Sud, & d'échelle pour la découverte des Terres Australes, attira l'attention de toutes les Nations. Au commencement de l'année 1763, la Cour de France résolut de former un établissement dans ces Isles. M. de Bougainville proposa au Ministère de le commencer à ses frais. Il fit construire deux vaisseaux à Saint-Malo, l'un nommé l'*Aigle*, de vingt canons; l'autre, *le Sphinx*, de douze; y mit toutes les munitions qui étoient propres pour une pareille expédition. Il embarqua

plusieurs familles Acadiennes qui étoient venues s'établir en France, depuis que leur pays étoit soumis à l'Angleterre.

Les vaisseaux firent voile de Saint-Malo le 15 Septembre 1763. Après deux relâches, l'une à l'Isle Sainte-Catherine, sur la côte du Brésil; l'autre à Monteviedo, où les François prirent beaucoup de chevaux & de bêtes à cornes, ils arriverent aux Sébaldes le 13 Janvier 1764; continuerent leur route; donnerent dans un grand enfoncement que forme la côte des Malouines, entre la pointe du Nord-Oueſt & les Sébaldes; mais, n'y trouvant pas un bon mouillage, ils rangerent la côte du Nord. Lorsqu'ils furent arrivés à l'extrêmité occidentale des Isles, ils entrerent dans une grande baie, que M. de Bougainville trouva commode pour y former un nouvel établissement. *Id. Ibid.*

Le premier soin des François, en arrivant dans ces Isles, fut de chercher du bois pour y construire des cabanes qui pussent d'abord les mettre à l'abri des injures du tems: mais ils ne trouverent que cette grande herbe dont nous avons parlé, & quelques bruyeres. Pour ce qui regardoit le chaufage, la tourbe suppléoit au bois: mais, n'ayant point de matériaux pour bâtir, ils furent obligés de coucher en plein air pendant quelque tems, vivant de gibier & de poisson. Ils ne trouverent aucune preuve que cette terre eût été fréquentée par quelque vaisseau, ni qu'elle eût été habitée par quelqu'espèce d'homme que ce soit.

Ce fut un spectacle singulier, dit M. de

Bougainville, de voir à notre arrivée tous les animaux, jusqu'alors seuls habitans de ces Isles, s'approcher de nous sans nulle espèce de crainte, & ne faire d'autres mouvemens que ceux que cause la vue d'un objet inconnu.

Les oiseaux se laissoient prendre à la main; quelques-uns venoient se poser d'eux-mêmes sur les gens qui étoient arrêtés: mais cette confiance ne dura pas longtems: ils apprirent bientôt à se défier de nous.

Le 17 Mars 1764, M. de Bougainville résolut d'établir la nouvelle Colonie à une lieue du fond de la baie qui se trouve à la côte du Nord de la plus occidentale des Isles Malouines, sur un petit port qui ne communique à la baie que par un goulet fort étroit. Cette Colonie ne fut d'abord composée que de vingt-neuf personnes, parmi lesquelles il y avoit cinq femmes & trois enfans. On leur bâtit des cases couvertes de jonc, & un magasin assez grand pour renfermer les vivres, les hardes & les provisions de toute espéce. On éleva ensuite un fort en terre & en gazon. Il pouvoit contenir quatorze pièces de canon.

M. de Bougainville fit élever au milieu de cette petite citadelle un obélisque de vingt pieds de haut. L'effigie du Roi fut mise à une de ses faces; on enterra sous les fondemens de la monnoie & une médaille, sur un des côtés de laquelle étoit gravée la date de l'entreprise; sur l'autre étoit la figure du Roi, avec ces mots pour exergue: *Tibi serviat ultima Thule.*

Voici

Voici l'Inſcription qu'on avoit gravée ſur la Médaille.

Établiſſement
des Iſles Malouines
ſituées au 51 deg. 30 min.
de lat. Auſt. & de 61 deg. 50 min.
de long. Occid. Mérid. de PARIS,
Par la Frégate l'Aigle, Capitaine P. Duclos
Guyot, Capitaine de Brûlot; & la Corvette
le Sphinx, Capit. F. Chenard de la Giraudaix,
Lieut. de Frégate, armées par Louis-Antoine de
Bougainville, Colonel d'infanterie, Capitaine de
vaiſſeau, Chef de l'expédition, G. de Nerville,
Capitaine d'infanterie, & P. d'Arboulin, Adminiſ-
trateur Général des Poſtes de France: conſtruc-
tion d'un fort & d'un obéliſque, décoré d'un
médaillon de Sa Majeſté Louis XV, ſur
les plans d'A. l'Huilier, Ingén. Géog.
des camps & arm. ſervant dans
l'expédition, ſous le Miniſtère
d'E. de Choiſeul, Duc
de Stainville, en Fé-
vrier 1764.

avec ces mots pour exergue: *Conamur tenues Grandia.*

Le 8 Avril de la même année, M. de Bougainville mit à la voile pour retourner en France. Le 6 Octobre ſuivant, il repartit de Saint-Malo ſur l'Aigle, & arriva aux Malouines le 5 Janvier 1765. Il trouva ſa Colonie dans un très-bon état: tous ſes colons jouiſſoient d'une parfaite ſanté: un ſeul avoit péri à la chaſſe, ſans qu'on ſût par quel accident, parce qu'il n'étoit pas accompagné. L'hiver avoit été fort doux: la chaſſe & la pêche s'étoient toujours faites avec le plus grand ſuccès. On avoit conſtruit un magaſin en pierres

& rétabli le fort. M. de Bougainville mit à la voile, pour aller chercher du bois dans le Détroit: il en fit une proviſion aſſez conſidérable, qui ſervit à la charpente des différens bâtimens que l'on conſtruiſit.

Les Anglois s'établiſſent aux Malouines.

Vers le mois de Janvier 1765, le Commodore Byron, vaiſſeau Anglois, alla reconnoître les Malouines, & prit poſſeſſion de ces Iſles au nom de la Couronne d'Angleterre: mais il n'y laiſſa aucun habitant. En 1766, les Anglois envoyerent une Colonie s'établir à l'Oueſt de celle des François, & nommerent le lieu de leur établiſſement, le *Port d'Egmont*.

Les François cédent leur établiſſement aux Eſpagnols.

L'Eſpagne ayant revendiqué les Iſles Malouines, comme étant une dépendance du continent de l'Amérique méridionale; & ſon droit ayant été reconnu par le Roi, on chargea M. de Bougainville d'aller remettre l'établiſſement des François aux Eſpagnols, avec ordre de ſe rendre enſuite aux Indes Orientales, en traverſant la mer du Sud entre les tropiques. Il remplit ſa commiſſion pour ce qui concernoit les Malouines le premier Avril 1767. Les Eſpagnols placerent l'étendard de leur Nation dans le lieu où étoit l'établiſſement des François. Le Roi d'Eſpagne rembourſa tous les frais que cet établiſſement avoit occaſionnés, avec les intérêts à cinq pour cent. Le tout montoit à ſix cents trois mille livres.

Il s'eſt élévé une conteſtation entre l'Angleterre & l'Eſpagne au ſujet du Port d'Egmont: les choſes ſe ſont enfin arrangées à la ſatisfaction de l'Eſpagne.

ARTICLE IV.

Terre de Feu.

CETTE terre eſt compoſée de pluſieurs Iſles qui s'étendent au midi de la Terre Magellanique, le long du Détroit de Magellan, depuis le cinquante-troiſième dégré, juſqu'au cinquante-ſixième de latitude méridionale, & entre les cinquante-un & cinquante-neuf de longitude occidentale, dans l'eſpace d'environ cent trente lieues du Levant au Couchant.

Nous ne pouvons donner une deſcription exacte de ces Iſles. Tous les Voyageurs que nous avons conſultés n'y ont fait aucun ſéjour, & en parlent comme d'un apperçu. Tout ce que l'on peut tirer de leurs récits, c'eſt que la plus grande eſt celle qui ſe trouve à l'Oueſt du côté de la mer du Nord; les autres ſont beaucoup plus petites & rangées de ſuite. Les côtes ſont bordées de montagnes fort élevées, entre leſquelles il ſe trouve des plaines couvertes d'une herbe aſſez verte, & des forêts d'une étendue conſidérable. Les ſommets des montagnes ſont toujours couverts de neige. Il y en a un d'où il ſort un volcan aſſez conſidérable. La verdure qui eſt dans les plaines, annonce qu'il ſort des montagnes pluſieurs rivières & pluſieurs ruiſſeaux. Ces Iſles ſont habitées par des Colonies des différens peuples qui habitent la Terre Magellanique. Les Voyageurs y ont vu des Patagons &

des Pécherais. Les animaux que l'on y trouve ſont les mêmes que ceux du continent : la pêche y eſt la même.

Cette contrée fut découverte en 1520 par Magellan, qui lui donna le nom de *Terre de Feu*, parce qu'il y découvrit une multitude de feux en paſſant par le Détroit qui porte ſon nom.

ARTICLE V.

Terre ou Iſle des Etats.

LA Terre des Etats eſt encore moins connue que la Terre de Feu. On ignore quels ſont ſes habitans & ſes productions. Quelques Voyageurs, qui ont paſſé par le Détroit de le Maire, de la mer du Nord dans la mer Pacifique, nous ont ſimplement fait connoître l'aſpect qu'elle préſente à ce paſſage. Cette Iſle eſt ſituée vers le cinquante-cinquième dégré de latitude auſtrale, & le trois cens vingt-deuxième de longitude occidentale.

Voici ce qu'en dit l'Auteur du voyage de l'Amiral Anſon. Quelqu'affreux que puiſſe être l'aſpect de la Terre de Feu, celui de la Terre des Etats, a quelque choſe de plus horrible : il n'offre aux yeux qu'une ſuite de rochers inacceſſibles, pas un ſeul quartier de terre qui puiſſe produire. Ces rochers ſont d'une hauteur prodigieuſe, & tout hériſſés de pointes aigues, couverts d'une neige éternelle, environnés de précipices : pluſieurs paroiſſent ſuſpendus d'une manière étonnante.

Les rocs qui ſervent de baſe ne ſemblent ſéparés les uns des autres que par des crevaſſes qu'on diroit avoir été formées par des tremblemens de terre : leurs côtes ſont à-peu-près perpendiculaires, & elles paroiſſent pénétrer dans la ſubſtance des rochers juſqu'à leurs racines. On ne peut enfin imaginer rien de plus triſte & de plus ſauvage que le coup d'œil qu'offre cette côte.

Le P. Feuillée dit, dans ſon Journal, qu'il paſſa le 20 Décembre 1708, à l'extrêmité du *Cap S. Jean*, le plus oriental de la Terre des Etats. Il eſt, dit-il, terminé par deux pointes de rochers aſſez élevées : elles étoient ſuivies par deux autres pointes beaucoup plus baſſes : elles parurent ſe détacher du Cap, à meſure que nous avancions à l'Eſt. On voyoit au-delà une petite plaine élevée & terminée à pic par la mer ; il y avoit pluſieurs montagnes.

Le lendemain les montagnes avoient changé de décoration aux endroits où il n'y avoit pas d'arbres : elles nous avoient paru d'un beau vert naiſſant ; nous les trouvâmes d'une blancheur à nous éblouir. Cette blancheur qui les couvroit étoit la neige qui étoit tombée pendant la nuit. Lorſqu'elle fut fondue, nous revîmes ces productions admirables de la nature. Je fus mortifié de ne les pas voir de plus près, pour enlever de ces lieux une infinité de tréſors qui nous ſont cachés dans une multitude de plantes, & d'être privé d'y faire des obſervations qui auroient déterminé immédiatement la vérita-

ble ſituation de cette Iſle, deux motifs ſuffiſans à un Aſtronome Phyſicien pour l'engager à deſcendre à terre: mais, demander, pour des ſujets ſemblables, de mettre un canot à la mer, ce ſeroit paſſer pour viſionnaire: tout le monde ne connoît pas la valeur des ſciences, & ceux qui en ſavent le prix & connoiſſent l'importance qu'il y a à ſe ſervir, pour les perfectionner, des occaſions qui ſe rencontrent, & qui ſont auſſi rares que celles qui ſe préſentoient alors, ont un véritable ſujet de chagrin de les voir échapper, ſans pouvoir en faire uſage.

Les nuits perdoient ſenſiblement leur obſcurité, & les nuages fort épais rendoient au contraire les jours fort obſcurs, de manière qu'on ne pouvoit diſtinguer la nuit d'avec le jour: on ne parloit plus d'allumer des chandelles; on y voyoit auſſi clair à minuit qu'à midi; & le ſoleil ne paroiſſant pas, nous ne connoiſſions ni matin ni ſoir, & ne ſavions quel nom donner à nos repas.

On voit, par ces détails, que le P. Feuillée avoit jetté ſur cette Iſle les regards d'un Philoſophe curieux.

Cette Iſle fut découverte en 1616, par Jacques le Maire, lorſqu'il paſſa par le Détroit dont nous avons parlé ci-deſſus. Il lui donna le nom de *Terre des Etats*, parce qu'il croyoit qu'ayant été découverte par un Hollandois, elle devoit appartenir aux États-Généraux.

Les autres Iſles de la mer du Nord ſont ſi petites, qu'elles ne méritent pas même d'être citées.

ARTICLE VI.

Iſles de la Mer du Sud.

LORSQU'ON eſt entré dans la mer du Sud, ſi l'on range les côtes de l'Amérique, en remontant vers le Nord, on trouve une prodigieuſe quantité d'Iſles qui ſont preſque toutes inhabitées & peu connues. On rencontre d'abord pluſieurs îlots ou briſans, connus ſous le nom des *Douze Apôtres*. A quelques lieues au-deſſus, ſont quatre autres petits îlots, qu'on appelle les *Quatre Evangéliſtes*. Vers le cinquante-unième degré de latitude méridionale, eſt l'Iſle de *la Mere de Dieu*: elle eſt à peu de diſtance de la Terre Magellanique.

ARTICLE VII.

Iſles Chonos.

CES Iſles ſont ſituées vers le quarante-cinquième degré dix-ſept minutes de latitude méridionale ſur la côte occidentale de la Terre Magellanique. La plus connue eſt celle d'*Inchin*. Les Eſpagnols diſent qu'elle eſt habitée par un peuple barbare, fameux par ſa haine pour les Eſpagnols, & par les cruautés qu'il exerce ſur ceux de cette nation qui tombent entre ſes mains. L'Amiral Anſon, qui reſta deux mois dans cette Iſle pendant ſon voyage autour du monde, dit qu'on y trouve des ruiſſeaux de fort bonne eau. Il y a

du céleri ſauvage, des herbes de différentes eſpèces, des arbres qui conſervent leur verdure preſque toute l'année. Il y a beaucoup de coquillages, tels que des petoncles & des moules d'une grandeur extraordinaire, & d'un très-bon goût. On y trouve beaucoup d'oies, des mouettes & des pingouins. Le climat eſt d'ailleurs aſſez tempéré. C'eſt enfin un très-bon lieu de relâche. L'Auteur du voyage de l'Amiral Anſon aſſure que les habitans de ces Iſles & des contrées voiſines ne ſont pas ſi cruels que les Eſpagnols le diſent. Il ajoute que l'Amiral prit à bord d'un de ſes vaiſſeaux une famille Indienne de ces cantons ; elle étoit compoſée d'un homme d'environ quarante ans ; de ſa femme, de deux enfans, dont l'aîné pouvoit avoir trois ans, l'autre étoit encore à la mamelle. Ils portoient avec eux toutes leurs richeſſes, qui conſiſtoient en un chien, un chat, un filet à pêcher, une hache, un couteau, un berceau, quelques écorces d'arbre pour ſe huter, un devidoir paſſablement uſé, un caillou, un fuſil à battre du feu, & quelques racines jaunes de très-mauvais goût qui leur ſervoient de pain. Ils mangeoient avec l'équipage ; on leur donnoit ſouvent de l'eau-de-vie qu'ils aimoient beaucoup. Ils parurent d'abord aſſez contens de leur ſituation. L'homme marquoit beaucoup de joie, lorſque les Anglois le menoient à la chaſſe avec eux. Il devint rêveur au bout de quelque tems, & inquiet de ſe voir priſonnier, quoique ſa femme conſervât ſa gayeté ordinaire. Cet homme avoit beau-

coup d'eſprit & ſe faiſoit fort bien entendre, quoiqu'il ne pût s'exprimer que par ſignes. Enfin il trouva moyen de s'échapper, après avoir paſſé huit jours à bord.

ARTICLE VIII.

Iſles Sainte-Marie & Mocha.

CES deux Iſles ſont éloignées d'environ ſix lieues l'une de l'autre. La première eſt au Nord de la ſeconde. Leur poſition eſt à trente-huit degrés quelques minutes de latitude méridionale. Elles ſont à cinq lieues de diſtance des côtes du Chili, & dépendent de la Province d'Arauco. Lorſque les Eſpagnols ſe rendirent maîtres du Chili, les Sauvages du continent s'y retirerent, & vouerent une haine implacable aux Eſpagnols, même aux Européens.

De Cordes, qui aborda à l'Iſle Mocha en 1660, jetta l'ancre ſur 15 braſſes, dans une baie d'un excellent fond. Il envoya la chaloupe à terre pour lier commerce avec les habitans, qui s'étoient aſſemblés ſur le rivage avec une promptitude extrême. Ils reçurent les Hollandois à coups de fléches, & en bleſſerent pluſieurs. Comme les vivres manquoient aux Hollandois, de Cordes fit débarquer trente hommes bien armés qui écarterent les Sauvages. Recueil de la Compagnie des Indes, tom. 2.

On leur fit comprendre, par des ſignes d'amitié, qu'on n'en vouloit ni à leurs biens ni à leur liberté. On leur montra du

fer, de l'argent & du drap : ils comprirent ce qu'on leur demandoit, apporterent au rivage du vin, des patates & des fruits. S'expliquant enſuite par des ſignes, ils promirent de revenir le lendemain avec des vivres & d'autres proviſions. Comme la nuit arrivoit, les Hollandois retournerent à bord, &, quoiqu'il y en eût peu qui fuſſent exempts de bleſſures, la joie d'avoir parlé aux habitans, & l'eſpérance des rafraîchiſſemens ſervirent beaucoup à les conſoler. Le lendemain, qui étoit le 9 Novembre, pluſieurs Officiers du vaiſſeau ſe mirent dans la chaloupe avec les plus braves de l'équipage. Lorſqu'ils furent proche de terre, on les invita par des ſignes à deſcendre. Leur Chef répondit par d'autres qu'il n'étoit pas venu dans cette intention. Alors quelques habitans entrerent dans l'eau, & avancerent juſqu'à la chaloupe avec un air riant & tenant des vaſes remplis d'une eſpèce de vin, le preſſerent de ſe fier à leur nation, & lui faiſant entendre qu'ils avoient à peu de diſtance pluſieurs ſortes de beſtiaux.

L'eſpérance des proviſions fit oublier à l'Amiral ſes réſolutions : il fit débarquer vingt-trois hommes armés de ſabres & de mouſquets. Cette petite troupe marcha vers quelques maiſons qui n'étoient pas éloignées : mais, à peine eurent-ils fait deux cens pas que plus de mille Sauvages, ſortant d'une embuſcade, tomberent ſur eux & les maſſacrerent tous, ſans qu'il en échappât un ſeul. Ceux qui étoient reſtés dans la chaloupe retournerent à

bord porter cette triſte nouvelle.

Le Vice-Amiral, qui s'étoit rendu à l'Iſle Sainte-Marie, n'avoit pas été reçu plus favorablement. Pluſieurs officiers & pluſieurs ſoldats y avoient été bleſſés à terre.

Ces Sauvages portent de longues robes tiſſues de laine de brebis : elles leur pendent depuis les épaules juſqu'aux talons : les hommes laiſſent pendre leurs cheveux ; les femmes les retrouſſent & les nouent derrière la tête.

Les hommes prennent autant de femmes qu'ils veulent. Celui qui a le plus de filles eſt eſtimé le plus riche. Ceux qui veulent les avoir en mariage, les achetent des peres & des meres, auxquels ils payent un bœuf, des brebis ou quelqu'autre choſe dont ils conviennent enſemble.

Ces deux Iſles ſont aujourd'hui déſertes. Les Sauvages qui les habitoient ſe ſont retirés ſur le continent, où ils ont conſervé leurs mœurs & leur haine pour les Européens.

ARTICLE IX.

Iſle de Jouan Fernandès.

CETTE Iſle eſt ſituée à trente-trois dégrés quarante minutes de latitude méridionale, à la diſtance de cent-dix lieues de la terre ferme du Chili. Elle tire ſon nom d'un Eſpagnol qui en obtint la conceſſion : mais il l'abandonna ſans y former aucun établiſſement. La forme de cette Iſle eſt irrégulière. Sa plus grande étendue eſt

Voyage de l'Amiral Anſon.

entre quatre & cinq lieues, & ſa largeur ne va pas à deux. Le ſeul bon mouillage eſt à la bande du Nord, où l'on trouve trois baies. Celle du milieu, connue ſous le nom de baie de Cumberland, eſt la plus large, la plus profonde, enfin la meilleure. Les deux autres, dont l'une s'appelle baie de l'Eſt, & l'autre baie de l'Oueſt, ne ſont que des endroits commodes pour débarquer. La baie de Cumberland eſt à l'abri des vents du côté du Sud.

Le côté ſeptentrional de l'Iſle eſt rempli de hautes montagnes eſcarpées, dont la plupart ſont inacceſſibles, quoique couvertes de bois. Le terrain y eſt léger & ſi peu profond, qu'on y voit ſouvent mourir, ou tomber par le choc de très-grands arbres. Un matelot de l'équipage de l'Amiral Anſon, parcourant une de ces montagnes pour attraper des chevres, ſaiſit un arbre qui étoit ſur la pente, pour l'aider à monter : l'arbre céda, le matelot roula : il voulut s'accrocher à un autre arbre qui étoit d'une groſſeur conſidérable ; mais il ſe déracina comme le premier, & le matelot fut écraſé par le choc des rochers.

La partie méridionale de l'Iſle diffère beaucoup de toutes les autres. C'eſt un pays ſec, pierreux & ſans arbres ; mais bas & uni. Les vaiſſeaux n'y abordent pas, parce que la côte en eſt fort eſcarpée, que l'eau y eſt fort rare, & qu'on y eſt expoſé au vent du Sud qui y regne preſque toute l'année. Les arbres qui croiſſent dans les bois qui ſont au Nord de

l'Iſle, ſont preſque tous aromatiques : mais il n'y en a pas d'aſſez forts pour faire du bois de charpente, à l'exception du mirthe, qui eſt le plus grand arbre de l'Iſle. Sa tête eſt ronde. Il croît ſur l'écorce une eſpèce de mouſſe qui approche de l'ail par l'odeur & par le goût. On trouve dans cette Iſle l'arbre à piment & l'arbre à choux.

Les bois, dont la plupart des montagnes eſcarpées ſont couvertes, n'ont point de broſſailles : la diſpoſition irrégulière des hauteurs dans la partie ſeptentrionale, forme un grand nombre de vallées, qui ſont arroſées par des ruiſſeaux qui forment des caſcades d'une eau fort pure, ce qui en fait un ſéjour fort agréable. L'Auteur du voyage de l'Amiral Anſon, dit que la ſimple nature ſurpaſſe toutes les fictions de la plus riche imagination, & qu'il n'eſt pas poſſible de repréſenter par des paroles la beauté du lieu où le chef d'Eſcadre fit dreſſer ſa tente. C'étoit une clarière de médiocre étendue, éloignée du bord de la mer d'un demi mille, & ſituée dans un endroit dont la pente étoit extrêmement douce. Il y avoit au-devant de ſa tente une large avenue coupée à travers les bois juſqu'à la mer. La baie & les vaiſſeaux à l'ancre paroiſſoient au bout de cette avenue, qui s'abaiſſoit inſenſiblement juſqu'au rivage. La clarière étoit ceinte d'un bois de grands mirthes, rangés en forme de théâtre. Le terrain que ce bois occupoit ayant plus de pente que la clarière, & n'en ayant point aſſez pour dérober la vue des hauteurs &

Beautés de l'Iſle.

des précipices, ces abîmes augmentoient la beauté de la perſpective par le ſpectacle qu'ils offroient au-deſſus des arbres ; &, pour ne rien laiſſer manquer à l'ornement d'une ſi belle retraite, deux ruiſſeaux d'une eau plus pure que le criſtal, couloient ſous les arbres, l'un au côté droit de la tente, l'autre au côté gauche, à la diſtance d'environ cent verges.

Animaux qui s'y trouvent.

Pluſieurs Voyageurs aſſurent que cette Iſle a été peuplée d'un grand nombre de boucs & de chevres, ce qui paroît d'autant plus croyable, qu'on n'ignore pas qu'elle étoit fort fréquentée par les Boucaniers & les Flibuſtiers dans les tems qu'ils parcouroient ces mers. Cette multitude de chevres a fort diminué depuis que les Eſpagnols, inſtruits de l'uſage que les Boucaniers & les Flibuſtiers faiſoient de la chair de ces animaux, ont entrepris d'en détruire la race, afin d'ôter cette reſſource à leurs ennemis. Ils ont lâché dans l'Iſle une prodigieuſe quantité de chiens qui s'y ſont multipliés, & ont détruit tout ce qu'il y avoit de chevres dans les parties acceſſibles, de ſorte qu'il n'en reſte à préſent qu'un très-petit nombre dans les parties inacceſſibles de l'Iſle, où il n'eſt pas poſſible aux chiens de les ſuivre. Elles ſont partagées en différens troupeaux de vingt ou trente qui habitent des lieux ſéparés, & qui ne ſe mêlent jamais enſemble. Les Anglois avoient beaucoup de peine à les attraper ; mais la chair de ces animaux leur paroiſſant d'un goût admirable, ils faiſoient tous leurs efforts pour en avoir ; &, à force de recherches, ils parvin-

rent à connoître tous les troupeaux.

Les chiens qui les ont chaſſées ſont de différentes eſpèces, & ont beaucoup multiplié. Ils alloient quelquefois trouver les Anglois pendant la nuit, & leur enlevoient leurs proviſions. Ils attaquerent même quelques matelots, qui eurent beſoin de ſecours pour s'en délivrer. Depuis que les chevres ne leur ſervent plus de nourriture, on croit qu'ils vivent de jeunes veaux marins. Chiens de l'Iſle; de quoi ils vivent.

On ne voit point dans cette Iſle, comme dans beaucoup d'autres, une multitude d'oiſeaux; il n'y a que des faucons, des merles, des hiboux & des colibris. Oiſeaux de l'Iſle.

Les morues qu'on trouve ſur les côtes de l'Iſle ſont d'une groſſeur prodigieuſe, & auſſi abondantes qu'à Terre-Neuve. On y prend de grandes brêmes, des anges de mer, des cavalies, des tatonneurs, des poiſſons argentés, des congres d'une eſpèce particulière, & un excellent poiſſon noir aſſez ſemblable à la carpe. Les écreviſſes de mer ſon peut-être plus communes à Jouan Fernandès qu'en aucun autre lieu du monde, & d'un goût délicieux: elles peſent ordinairement huit à neuf livres. Poiſſons.

Woodes Rogers, paſſant en 1709 ſur ces parages, vit des feux allumés dans cette Iſle: il envoya quelques matelots dans une chaloupe pour voir qui pouvoit allumer ces feux dans cette Iſle déſerte. La chaloupe revint bientôt avec un homme couvert de peau de chevre. C'étoit un Ecoſſois nommé *Alexandre Selkirk*, qui avoit été Maître à bord d'un vaiſſeau Hiſtoire d'un Ecoſſois abandonné dans l'Iſle.

Anglois, & que ſon Capitaine avoit abandonné dans cette Iſle depuis quatre ans & quelques mois. Ce malheureux, voyant les vaiſſeaux de Woodes Rogers, avoit allumé le feu qu'on avoit apperçu.

Il dit qu'il avoit vu paſſer pluſieurs vaiſſeaux pendant le ſéjour qu'il avoit fait dans cette ſolitude ; mais qu'il n'en avoit vu mouiller que deux, qu'il avoit reconnus pour des Eſpagnols. Quelques-uns de ceux qui compoſoient les équipages Eſgagnols avoient tiré ſur lui, & l'avoient pourſuivi juſques dans les bois. Il s'étoit dérobé à leur fureur en grimpant ſur un arbre, d'où il leur avoit vu tuer pluſieurs chevres autour de lui. Il ajouta qu'il n'auroit pas fait difficulté de ſe livrer à des François s'il eût vu paroître quelques-uns de leurs vaiſſeaux ; mais qu'il avoit mieux aimé mourir dans un lieu déſert que de tomber entre les mains des Eſpagnols, qui n'auroient pas manqué de le tuer ou de le condamner aux mines, dans la crainte qu'il ne découvrît aux étrangers ce qui appartenoit à la mer du Sud.

Il apprit à Rogers qu'il étoit né à Largo, dans la Province de Fiſe en Ecoſſe ; que, dès ſon enfance, il avoit été élevé à la marine ; qu'ayant été abandonné dans l'Iſle par le Capitaine Pradling, à l'occaſion de quelques démêlés qu'il avoit eus avec lui, il avoit pris la réſolution d'y demeurer, plutôt que de ſolliciter ſa grace par des ſoumiſſions qui l'auroient expoſé à de nouveaux chagrins ; qu'étant revenu à des ſentimens plus modérés, il avoit ſouhaité d'y retourner, mais que le Ca-

pitaine avoit refuſé de le recevoir. Il ajouta qu'il avoit abordé à cette Iſle dans un autre voyage, & qu'on y avoit laiſſé deux hommes qui n'y avoient paſſé que ſix mois, c'eſt-à-dire juſqu'au retour de ceux qui les y avoient abandonnés. Cet exemple l'avoit ſoutenu contre le déſeſpoir, en lui faiſant eſpérer le même traitement.

Il avoit été mis à terre avec ſes habits, ſon lit & un fuſil, quelques livres de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un chaudron, une bible, quelques livres de piété, ſes inſtrumens & des livres de marine.

Pendant les premiers huit mois il eut beaucoup de peine à vaincre ſa mélancolie. Il fit deux cabanes avec des branches d'arbres, l'une à quelque diſtance de l'autre : il les couvrit d'une eſpèce de jonc & les doubla de peaux de chevres qu'il tuoit à meſure qu'il en avoit beſoin. Lorſque la poudre commença à lui manquer, il trouva le ſecret de faire du feu avec deux pièces de bois de piment qu'il frottoit ſur le genou, l'une contre l'autre. La plus petite cabane lui ſervoit de cuiſine, dans l'autre il dormoit, chantoit des Pſeaumes & prioit Dieu. D'abord accablé de triſteſſe, manquant de ſel & de pain, il ne mangeoit que quand il étoit preſſé par la faim : il ne ſe couchoit que quand il ne pouvoit plus ſoutenir la veille. Le bois de piment lui ſervoit à cuire ſa viande & à l'éclairer, & ſon odeur aromatique récreoit ſes eſprits abattus.

Il ne manquoit pas de poiſſon ; mais il n'oſoit en manger ſans ſel, parce qu'il

l'incommodoit beaucoup. Les écrevisses de rivière ne lui causoient pas le même inconvénient. Tantôt il les faisoit bouillir, tantôt il les faisoit griller, & en usoit de même à l'égard de la chair de chevre. Il en tua jusqu'à cinq cens. Lorsque la poudre lui manqua, il les prenoit à la course, & s'en faisoit un amusement. Lorsqu'il en avoit attrapé une certaine quantité, il les marquoit à l'oreille, & lâchoit la plus grande partie. Cet exercice l'avoit rendu si agile, qu'il couroit au travers des bois, sur les rochers, les collines avec une vîtesse incroyable. Nous l'éprouvâmes, dit Rogers, en allant à la chasse avec lui. Nous avions à bord un chien dressé au combat des taureaux, & de bons coureurs : il lassoit nos hommes & le chien. Il prenoit les chevres & les apportoit sur son dos. Il nous dit qu'une chevre pensa un jour lui coûter la vie. Il la poursuivoit avec tant d'ardeur, que l'ayant prise sur le bord d'un précipice, caché par des buissons, il tomba du haut en bas avec elle. Cette chute lui fit perdre la connoissance. Revenu à lui-même, il trouva la chevre morte sous lui. Il étoit si fracassé, qu'il passa vingt-quatre heures dans la même place. S'étant traîné avec beaucoup de peine jusqu'à sa cabane, qui étoit éloignée d'un mille, il n'en put sortir qu'après dix jours de repos.

Un long usage lui fit prendre goût à ces alimens, quoique sans sel & sans pain. Dans la saison il trouvoit quantité de bons navets qu'on y avoit semés, & qui couvroient plusieurs arpens de terre. Il trou-

voit en outre d'excellens choux qu'il cueilloit ſur les arbres qui portent ce fruit, & qu'il aſſaiſonnoit avec du piment, autrement nommé poivre de la Jamaïque, dont l'odeur eſt fort agréable. Il trouva en outre une ſource de poivre noir, qui ſe nomme *Malagita*, ſans doute celui que nous nommons Malaguette. Il eſt fort bon pour chaſſer les vents, & pour guérir la colique. Ses ſouliers & ſes habits furent bientôt uſés, par ſes courſes au travers des bois & des broſſailles : mais ſes pieds s'endurcirent au point qu'il n'avoit plus beſoin de les garantir. Lorſque les Anglois l'eurent pris avec eux, il fut quelque tems ſans pouvoir porter de ſouliers.

Lorſqu'il eut ſecoué ſa mélancolie, il prenoit plaiſir à écrire ſur les arbres ſon nom, & la date de ſon exil. Il dreſſoit des chats ſauvages & des chevaux à danſer avec lui. Les chats & les rats lui firent d'abord une cruelle guerre. Il s'étoient ſans doute multipliés par quelques animaux de la même eſpèce, ſortis de quelques navires qui avoient relâché dans l'Iſle. Les rats venoient ronger ſes habits, même ſes pieds pendant ſon ſommeil. Il trouva le moyen, pour s'en garantir, d'apprivoiſer les chats, en les nourriſſant de la chair de ſes chevres, ce qui les rendit ſi familiers, qu'il y en avoit toujours un très-grand nombre autour de ſa hutte. Lorſque ſes habits furent uſés, il s'en fit avec des peaux de chevres : il les couſoit avec de petites courroies qu'il en ôtoit ; & avec un clou qui lui ſervoit d'aiguille, il ſe fit des chemiſes

de quelque toile qu'on lui avoit laiſſé ; & l'eſtame de ſes bas lui ſervit de fil. Sa dernière étoit preſqu'uſée, lorſque Woodes Rogers lui donna du ſecours. Son couteau étant uſé, il en forgea d'autres avec des cercles de fer qu'il trouva ſur le rivage.

Il avoit tellement perdu l'uſage de parler, que, ne prononçant les mots qu'à demi, on avoit peine à l'entendre. Il refuſa d'abord l'eau-de-vie qu'on lui préſenta, dans la crainte de ſe brûler l'eſtomac ; & quelques ſemaines ſe paſſerent avant qu'il pût manger des viandes apprêtées à l'ordinaire. A la chair de chevre, aux racines & au poiſſon, il joignoit une eſpèce de prunes noires qui ſont fort bonnes ; mais il avoit beaucoup de peine à les cueillir, parce qu'elles croiſſent au ſommet des montagnes & des rochers. La reconnoiſſance lui fit braver tous les dangers pour procurer à Woodes Rogers ce rafraîchiſſement. Les Anglois le nommoient le Monarque abſolu de l'Iſle.

ARTICLE X.

Iſles Maſſa-Fuero, S. Ambroiſe, & S. Felix.

A Vingt-deux lieues à l'Eſt de l'Iſle de Jouan Fernandès, on trouve celle de *Maſſa-Fuero*, ou des *Chevres*. Elle peut avoir quatre milles de longueur. Il y a beaucoup d'arbres, & des ruiſſeaux d'une eau fort claire ; le rivage eſt fort eſcarpé de tous côtés, cependant on peut ancrer du côté du Nord. Il y a une multitude

de rochers qui s'avancent de la pointe orientale de l'Iſle, juſqu'à deux mille au large, ce qui ſeroit fort dangereux pour les vaiſſeaux, ſi la mer, qui briſe continuellement, ne les faiſoit reconnoître.

Cette Iſle eſt peuplée de chevres : comme elle eſt peu fréquentée, ces animaux ſont aſſez faciles à prendre. Les Eſpagnols ne la regardant pas comme fort importante pour leurs ennemis, ne l'on pas peuplée de chiens. Il y a beaucoup de lions marins. Elle pourroit, dans un cas de néceſſité, ſervir de relâche.

Les Iſles Saint-Ambroiſe & Saint-Felix ſont ſituées vers le vingt-cinquième dégré de latitude méridonale : elles ſont peu connues.

ARTICLE XI.

Iſle Gorgone.

CETTE Iſle eſt ſituée à ſix lieues de la côte du Pérou. Elle peut avoir trois lieues de long : mais elle eſt fort étroite. Elle eſt remplie de bois de haute-futaie. Il y a un arbre que les Eſpagnols nomment *Palma-Maria* : il en découle un baume qui eſt fort bon pour les plaies. De loin cette Iſle paroît aſſez haute & forme trois éminences. Le mouillage eſt bon au Nord-Eſt: mais elle a des ſables près du rivage, principalement au Sud Eſt & vers le Sud-Oueſt, où l'on voit une autre petite Iſle qui ſemble s'y joindre par des bas fonds. Celle de Gorgone eſt environnée de rochers. Woodes Rogers, qui y

passa en 1709, y vit des singes, des cochons d'inde, des lievres, des lezards, des caméléons, & une si prodigieuse quantité de serpens de toute espèce & de toute grandeur, qu'on ne peut faire un pas sans marcher dessus.

On trouve dans ces parages diverses autres petites Isles : mais elles sont si peu connues, que nous ne croyons pas devoir nous arrêter pour en parler.

ARTICLE XII.

Isles Gallapagos.

ELLES sont situées auprès de l'Equateur, environ à cinquante-cinq lieues du Pérou : le nombre en est très-considérable. Quelques Voyageurs en ont compté jusqu'à cinquante. Les Espagnols leur ont donné le nom de Gallapagos, parce qu'on y trouve une quantité prodigieuse de tortues de terre & de mer. Elles ne sont pas toutes de la même grandeur. Quelques-unes ont sept ou huit lieues de long sur trois ou quatre de large. D'autres en ont neuf à dix de long sur six ou sept de large. Elles sont assez élevées, ont la surface plate.

Cowley, Voyage en Magellanique & en Polinésie.

Elles sont en général fort stériles : sa terre est seche & aride, couverte de cailloux calcinés qui ressemblent assez à du mâche-fer. Les pieds enfoncent dans la terre, comme si l'on marchoit sur des cendres, ce qui fait croire qu'il y a eu des volcans, & qu'il y a encore des feux

Dampierre, Voyage aux Terres Australes.

souterrains. On trouve dans quelques-unes des ruisseaux d'eaux claire; mais la plupart sont entièrement arides. Waffer en Magellanique.

L'air de ces Isles est assez tempéré, relativement à leur position. On y sent tout le jour, sans interruption, un petit vent de mer, & la nuit un vent plus violent & assez froid. Ainsi la chaleur n'y est pas si grande que dans la plupart des lieux qui sont proche de la ligne. La saison pluvieuse de l'année dure pendant les mois de Novembre, de Décembre & de Janvier. Le tems est alors très-sombre, fort orageux & mêlé de quantité de tonnerres & d'éclairs Il y a encore avant & après ces mois, de petites pluies rafraîchissantes: mais le tems est toujours fort beau pendant les mois de Mai, de Juin, de Juillet & d'Août. Beauchêne-Gouin, en Magellanique. Woodes Rogers en Australie.

Dans les grandes Isles qui sont arrosées de ruisseaux, on trouve des arbres en assez grande quantité. Il n'y a dans les autres que des *Dildos*, espéce d'arbrisseau vert & rempli de piquans: il croît de la hauteur de dix à douze pieds & ne produit ni feuilles ni fruits. Il est de la grosseur de la jambe d'un homme, depuis le pied jusqu'à la tête. Cet arbrisseau n'est pas même bon à brûler. On trouve près de la mer dans les Isles stériles, de petits arbres nommés borions, qui sont assez bons à brûler.

Il n'y a pas d'endroit au monde où l'on trouve plus de tortues : il y en a qui pesent jusqu'à quatre cens livres.

Les guanos y sont aussi fort communs, aussi gras & aussi gros qu'on en puisse voir.

Ils ſont ſi familiers, qu'on les prend facilement.

On trouve dans ces Iſles des oiſeaux de mer de preſque toutes les eſpèces. Il y en a auſſi de terre, principalement des faucons & des tourterelles.

Il y a des ſerpens; mais ils ſont rares. Les côtes ſont fort poiſſonneuſes. On y trouve des lions marins; même des baleines, ce qui eſt fort étonnant ſi près de la ligne.

ARTICLE XIII.

Iſle des Cocos.

APRÈS des Iſles Gallapagos, à cinq degrés cinq minutes Nord de la ligne, on en trouve une qui peut avoir ſept ou huit lieues de circuit. Elle eſt aſſez élevée dans le milieu, où il n'y a point d'arbres, mais il y a une prodigieuſe quantité d'herbe, que les Eſpagnols appellent *Gramadal*.

Cette Iſle eſt bordée tout autour d'arbres à Cacao, d'où elle tire ſon nom. Elle n'eſt pas habitée. Les rochers qui l'environnent la rendent preſqu'inacceſſible: il n'y a qu'un petit havre du côté du Nord-Eſt par lequel les vaiſſeaux peuvent entrer ſûrement. On trouve dans ce havre un petit ruiſſeau d'eau douce qui ſe jette dans la mer.

ARTICLE XIV.

Isle Quibo.

ELLE est située au Nord des Isles Gallapagos, vers le septième degré vingt minutes de latitude septentrionale, presqu'à l'entrée de la baie de Panama. Cette Isle est fort commode pour faire de l'eau & du bois. Les arbres couvrent tout le terrain par où la mer monte, & l'eau douce coule dans un gros ruisseau sur un rivage sablonneux. L'espèce d'arbres qui y domine est le *Canificier*, ou arbre qui porte la casse : il y a beaucoup de limoniers. On ne trouve dans ce lieu paisible que des perroquets & des aras. Il y a des lezards & des singes ; des tigres & une espèce de serpens que l'Amiral Anson nomme serpent volant, parce qu'il s'élance du haut des branches d'un arbre sur toutes sortes d'animaux. Dampierre, Voy. en Australie. Anson, *ubi supra.*

La mer est fort dangereuse autour de l'Isle, par la quantité de monstrueux alligators dont elle est remplie, & par une sorte de grands poissons plats qui s'élance hors des flots ; ils embarrassent souvent les pêcheurs de perles dans leurs nageoires & les tuent. Les plongeurs, pour s'en garantir, s'arment d'un couteau pointu, l'enfoncent dans le corps de cet animal, lorsqu'il le saisit.

L'Amiral Anson rangea toute la côte orientale de l'Isle, & n'aborda nulle part où le terrain ne lui parût fort gras &

l'eau fort belle. La pointe du Nord-Eſt offre une caſcade qui cauſe de l'admiration. Une rivière de l'eau la plus pure, & large de vingt toiſes, coule par une pente aſſez rapide d'environ quatre-vingt toiſes de longueur dans un canal fort irrégulier, dont le fond & les bords ne ſont formés que de gros quartiers de roc. Dans quelques endroits l'eau ſe répand ſur un talus égal, forme des napes charmantes, & dans d'autres lieux elle tombe en belles caſcades. Les environs ſont couverts d'une belle forêt; & les rochers même qui forment les bords du canal ou qui s'avancent quelquefois au-deſſus, ſont couronnés de fort grands arbres. Pendant que les Anglois contemploient les beautés de cette ſolitude, une volée d'aras paſſa au-deſſus d'eux, &, comme ſi ces oiſeaux avoient eu deſſein d'embellir le lieu, ils s'arrêterent à faire mille tours en l'air, qui donnerent le tems de remarquer l'éclat & la variété de leur plumage.

Il n'y avoit aucun habitant dans cette Iſle, mais les Anglois y trouverent quelques huttes ſur le rivage, de grands monceaux de coquilles & de belles nacres de perles que les pêcheurs de Panama y laiſſent pendant l'été. Quoique les huîtres perlieres ſoient communes dans toute la baie de Panama, elles n'y ſont pas en ſi grande abondance qu'à Quibo. Il ſuffit de ſe baiſſer dans la mer pour les détacher du fond. Elles ſont fort grandes, mais coriaces & de mauvais goût. Celles qui donnent plus de perles ſont à plus de profondeur. On aſſure que la beauté de la

perle dépend de la qualité du fond où l'huître eſt nourrie. Si le fond eſt vaſart, la perle eſt d'une couleur obſcure & d'une mauvaiſe eau. Les plongeurs qu'on emploie pour cette pêche ſont des eſclaves Négres, qui appartiennent aux habitans de la côte. Ils ne paſſent pour plongeurs parfaits, que quand ils peuvent demeurer ſous l'eau juſqu'à ce que le ſang leur ſorte par le nez, la bouche & les oreilles. Après cette épreuve, ils ont beaucoup plus de facilité à plonger. L'hémorragie s'arrête d'elle-même, & jamais elle ne reprend.

TERRES AUSTRALES.

LE mot *Auſtral* déſigne ce qui eſt au Midi. Les Latins nommoient le vent du Midi *Auſter* ; ils en firent l'adjectif *Auſtralis*, pour annoncer ce qui eſt vers cette partie du Monde. Ainſi l'on entend par *Terres Auſtrales*, tout ce qui eſt au-delà des trois pointes du Monde connu, l'Aſie, l'Afrique & l'Amérique. Ces trois pointes ſont les Iſles Moluques & Celebes en Aſie, le Cap de Bonne-Eſpérance en Afrique, la Terre Magellanique & les Iſles des Etats & de Feu en Amérique. Ce qui eſt au-delà peut comprendre huit à dix millions de lieues quarrées, & faire plus du tiers de notre globe.

On ne peut douter qu'il n'y ait dans une ſi vaſte plage quelqu'immenſe continent de terre ſolide, capable de tenir le globe en équilibre dans ſa rotation, & de ſervir de contrepoids à la maſſe de l'Aſie ſeptentrionale. On ſait que le poids de la terre eſt à celui de l'eau de la mer, ce que deux eſt à un. Nous n'entrerons dans aucun détail ſur la probabilité de ce continent ; M. le Préſident de Broſſe a fait un excellent ouvrage à ce ſujet ; nous y renvoyons le Lecteur. Le plan de notre ouvrage nous force de nous borner à préſenter ſimplement le tableau géographique & hiſtorique des Terres Auſtrales qui ont été découvertes.

Au bout de ces trois grandes pièces de terre qui ſont partie de notre globe, il y a trois grandes pièces de mer. L'*Etiopique* ou la mer des Indes, l'*Atlantique* ou *du Nord*, & celle du Sud ou la mer Pacifique. On peut, par cette raiſon, diviſer les Terres Auſtrales en trois parties, qui ſont, comme nous l'avons dit, au Sud des trois parties du monde connu. L'une dans la mer des Indes au Sud de l'Aſie, & qu'on peut appeller *Auſtralaſie*; l'autre dans la mer du Nord, qu'on peut nommer *Magellanique*, du nom de l'Auteur de ſa découverte. Elle commence à la pointe méridionale du continent de l'Amérique, comprend tout ce qui peut s'étendre juſques & au-delà du Sud de l'Afrique, où des vaiſſeaux François ont depuis peu découvert une aſſez longue côte de terre. La troiſième eſt tout ce que contient le vaſte Océan Pacifique. On peut lui donner le nom de *Polynéſie*, à cauſe de la multiplicité d'Iſles qu'elle renferme. Ce nom eſt tiré de deux mots Grecs, πολὺς *Multiplex* & νῆσος *Inſula*.

Nous commencerons par donner la deſcription géographique & hiſtorique de l'Auſtralaſie, nous paſſerons à la Polynéſie, & nous finirons par les Iſles Magellaniques.

CHAPITRE I.

Auſtralaſie.

ARTICLE I.

La Nouvelle Hollande.

M. L'ABBÉ DE MARSY a donné une deſcription de ce Pays dans le quatrième volume de cet Ouvrage : comme elle nous a paru peu exacte, nous croyons pouvoir en donner une nouvelle. Il avoit, ſans doute, négligé de recourir aux véritables ſources, qui ſont les Voyageurs, & s'étoit contenté de conſulter l'Hiſtoire générale des Voyages, qui eſt fort défectueuſe pour ce qui regarde les contrées que nous allons parcourir.

La nouvelle Hollande eſt une vaſte région qui s'étend depuis le ſixième dégré de latitude méridionale, juſqu'au trente-quatrième, & depuis le cent vingt-quatrième juſqu'au cent quatre-vingt-ſeptième de longitude. Elle a l'Archipel des Moluques au Nord ; la mer des Indes à l'Occident & au Sud ; le grand Océan Pacifique à l'Orient. Dans cette prodigieuſe éte[illegible]ie, l'on ne connoît que quelques côtes, ſans que l'on puiſſe dire ſi elles appartiennent toutes au même continent, ou ſi, comme il eſt plus vraiſemblable, ce ſont de grandes Terres ſéparées entr'elles par des canaux de mer, dont les plus

étroits ont été pris par les Navigateurs pour des embouchures de rivières, ſans qu'on ſache ſi elles touchent vers le Nord à la nouvelle Guinée & vers le Sud à Diemen.

La première Terre découverte dans cette contrée fut la côte de la *Concorde*, autrement d'*Endracht*, où Theodoric Hertoge, natif d'Endracht, aborda au mois d'Octobre 1616, commandant le navire nommé la Concorde. La mer y abonde en chiens marins. Cette contrée a été viſitée depuis par Pelſart & par Guillaume Dampierre. *Zeachen*, autre Hollandois, découvrit en 1618, ſur la côte du Nord, *Aruhem* & *Diemen*. Cette dernière côte reçut ſon nom d'*Antoine Pan Diemen*, alors Général de la Compagnie Hollandoiſe dans les Indes, qui, à ſon retour en Europe, apporta des richeſſes immenſes ſur ſon vaiſſeau. Jean d'*Edels* courut la côte occidentale en 1619, & donna ſon nom au rivage qu'il découvrit. En 1622, on découvrit la Terre qui tourne de l'Oueſt au Sud: on l'appelle *Leuwin*, ſoit que le vaiſſeau qui l'apperçut portât le nom de la Lione, ſoit qu'on eût vu ſur la terre un animal de cette eſpèce. M. du Queſne s'approcha de cette côte en 1687, & l'on dit que le Capitaine *Flamming*, Hollandois, y ayant tombé en 1697 avec trois vaiſſeaux, près de la petite *Iſle des Filles*, à trente-un dégrés trente minutes, y avoit trouvé de bons havres & des rivières poiſſonneuſes. *Pierre de Nuitz*, qui montoit le vaiſſeau appellé le *Cheval d'or*, continua, dans le mois de Janvier 1627,

de côtoyer le rivage du Sud, auquel il donna ſon nom. *Guillaume Witt* donna le ſien au pays qu'il reconnut en 1628, au Nord de la rivière de *Remeſſens*. Un peu plus au Nord, dans le fond du golfe des Crocodiles, eſt la *Carpentarie*: elle fut ainſi nommée par Carpenter, Capitaine Hollandois, qui en fit la découverte dans le tems qu'il étoit Général de la Compagnie des Indes. Il paroît que la côte a été parcourue par les Hollandois: la Carte Hollandoiſe publiée par Thévenot, marque en Hollandois un aſſez grand nombre de giſſemens & de rivières. Enfin toute la région reçut, en 1644, le nom de nouvelle Hollande.

Dampierre, dans ſon ſecond voyage, dit que le canton de la nouvelle Hollande que l'on nomme *Terre de la Concorde*, eſt aſſez beau & uni de tous côtés, mais ſans arbres, buiſſons ni herbes, & que la côte eſt garnie de collines eſcarpées. Il ajoute que, n'ayant pu trouver d'abordage dans cet endroit, il courut plus au Nord, où il trouva, vers le vingt-cinquième dégré & demi de latitude méridionale, une anſe dont l'entrée eſt difficile à cauſe de la quantité de bancs, fond de ſable pur, ou mêlé de corail en quelques endroits. Il y mouilla à deux milles du rivage ſur ſept braſſes & demie d'eau, la nomma *la baie des Goulus* ou des *Chiens marins*, parce que cette eſpèce de poiſſon y eſt fort commune. Auſſi-tôt qu'il fut entré dans cette baie, il envoya ſa chaloupe à terre pour chercher de l'eau douce; mais on n'en trouva point. Il y alla lui-

même le lendemain, fit creuſer à pluſieurs milles à la ronde, ſans en découvrir. Le terrain de ce canton eſt aſſez élevé, de ſorte qu'on peut le voir de huit ou neuf lieues en mer. Il paroît fort uni de loin; mais, à meſure qu'on en approche, l'on y trouve quantité d'éminences, qui ſont cependant peu eſcarpées. La terre qui borde la baie eſt baſſe & ne monte que par dégrés vers l'intérieur du pays.

Le terrain eſt ſablonneux vers le rivage, & produit une eſpèce de gros fenouil marin qui porte une fleur jaune. Plus avant il eſt d'un ſable rougeâtre qui produit quelque peu d'arbres, de plantes & d'arbriſſeaux. L'herbe y croît en touffes, de la groſſeur d'un boiſſeau, & diſperſées çà & là, avec un mêlange de brouſſailles qui reſſemblent beaucoup à celles qu'on voit dans les plaines d'Angleterre. Plantes, Arbres.

L'on y trouve auſſi divers arbres & arbriſſeaux; mais il n'y en a point qui ait plus de dix pieds de hauteur. Quelques-uns en ont trois de circonférence, & leur tige peut avoir cinq ou ſix pieds juſqu'aux branches, qui forment une tête aſſez touffue, & qui ſont remplies de feuilles étroites & longues pour la plupart. La couleur de ces feuilles eſt verte d'un côté & blanchâtre de l'autre. Celle de l'écorce des arbres eſt ſemblable, c'eſt-à-dire, d'un vert pâle. Il y en a qui répandent une odeur aſſez agréable, & dont le bois, ſous l'écorce, eſt plus rouge que le ſaſſafras de la Floride. Preſque tous les arbres & les arbriſſeaux étoient fleuris lorſque Dampierre y paſſa. Toutes

ces fleurs, par leur variété, faiſoient un effet charmant. Il y en avoit de rouges, de blanches, de jaunes, de bleues, &c. Toutes, principalement les bleues, rendoient une odeur fort agréable.

On y trouve de petites fleurs d'une beauté & d'une odeur admirables. Il y en a à longue tige. Les herbes & les plantes y ſont aſſez communes.

Oiſeaux. Le même Auteur dit qu'il ne vit que très-peu d'oiſeaux : il y en avoit de cinq ou ſix eſpèces de petits ; les plus gros n'étoient pas plus forts que des allouettes. Quelques-uns n'étoient pas plus gros que des roitelets : mais leur chant étoit fort aigu & aſſez mélodieux. Les aigles ſont fort communes dans ce pays.

Pour oiſeaux de mer & de rivière, on y trouve des canards, des corlieux, des galdens, des chaſſeurs d'écreviſſes, des cormorans, des mouettes, des pélicans, & quelques autres qui ſont inconnus partout ailleurs. Les uns ſont fort gros, ont un bec fort long, qui eſt d'un rouge éclatant : leurs jambes ſont de la même couleur. D'autres ont le bec long, large & plat, retrouſſé en haut, la tête & le col tout rouge. Il y a une eſpèce de buſe à bec recourbé, & à pattes de canard.

Animaux terreſtres. Il y a dans ce pays une ſorte de lapins fort bons à manger. Ils ont les jambes tout-à-fait courtes. L'Auteur que nous ſuivons y vit des guanos aſſez ſemblables à ceux des autres pays. Ils n'ont pour toute queue qu'un gros moignon qui reſſemble à une tête : ils ſont marquetés de noir & de jaune comme des crapauds.

Ils marchent avec beaucoup de lenteur. Lorſqu'on approche d'eux, ils s'arrêtent & ſifflent, ſans ſonger à s'enfuir. Lorſqu'on les ouvre, ils répandent une odeur fort déſagréable. Dampierre dit qu'il n'a vu de ſa vie un animal auſſi hideux & auſſi dégoûtant. Il ajoute que la chair en eſt aſſez bonne, mais qu'il n'eut jamais le courage d'en manger.

Poiſſons, Coquillages.

Il y a beaucoup de poiſſons connus ailleurs : les chiens marins y ſont fort communs. Il y a des ſerpens de mer, des dauphins & beaucoup d'os de ſéches, flottans ſur l'eau. Parmi les ſerpens, il y en a une eſpèce de couleur de feu. Il y a dans ces cantons une multitude incroyable de baleines. Il y a des coquillages de toutes eſpèces, & plus belles les unes que les autres.

Toute la nouvelle Hollande eſt environnée d'Iſles de différentes grandeurs. Les grandes ſont aſſez hautes, arides, couvertes de rochers. Dampierre mouilla à ſix braſſes près d'une Iſle à laquelle il donna le nom d'*Iſle Romarin*, parce qu'il y trouva une ſorte de buiſſon qui reſſemble à cette plante. Il y avoit d'autres buiſſons chargés de fleurs de différentes couleurs. Le même Voyageur y vit deux ſortes de féves, dont les unes croiſſent ſur un buiſſon & les autres ſur une eſpèce de vigne rampante, qui a les feuilles larges & fort épaiſſes. La fleur eſt d'un beau rouge foncé. On y voit des cormorans, des mouettes, des chaſſeurs d'écreviſſes, &c. Quelques petits oiſeaux & une eſpèce de perroquets blancs qui vont tou-

jours par troupes. Entre les poiſſons à coquilles, on y trouve des petoncles & une quantité de petites huîtres qui croiſſent ſur les rochers, & dont le goût eſt admirable. Nous nous arrêtons ici, & nous renvoyons le Lecteur au quatrième volume de cet Ouvrage.

ARTICLE II.

Iſles Palaos, ou Nouvelles Philippines.

Extrait des Lettres des PP. Paul Clair, & Charles le Gobien, t. I. & VI.

LA deſcription que M. l'Abbé de Marſy a donnée de ces Iſles, dans le quatrième volume de cet Ouvrage, eſt ſi abrégée, que nous croyons devoir en donner une nouvelle. Elle eſt tirée des originaux mêmes.

Ces Iſles ſont au Midi des Marianes, vers dix ou onze dégrés de latitude Nord. On ſoupçonne qu'elles ſont au nombre de trente-deux, & on les nomme *Paiz*, *Lamulululutup*, *Saraon*, *Yaropie*, *Vellayay*, *Satavan*, *Cutac*, *Yfaluc*, *Piraulop*, *Ytay*, *Pic*, *Piga*, *Lamurec*, *Puc*, *Falait*, *Caruvaruvong*, *Ylatu*, *Lamuliur*, *Tauas*, *Saypen*, *Tacaulap*, *Rapiyang*, *Tavon*, *Mutacuſon*, *Piylus*, *Alatan*, *Palu*, *Cucumyat*, *Pyalucunung*, *Piculat*, *Xulatan*, *Tagiau*. Les trois dernières ne ſont habitées que par des oiſeaux; les autres ſont extrêmement peuplées. La plus conſidérable de toutes eſt Lamurec: le Roi de tout le pays y fait ſa réſidence. Les chefs de toutes les autres habitations lui ſont ſoumis.

Habillemens Mœurs.

Les hommes & les femmes ſont à demi

nuds. Ils ont tous en général le teint bazané, tirant un peu ſur le jaune clair. Les hommes ont différentes figures empreintes ſur la peau; les femmes n'en ont point. L'habit des hommes eſt une eſpèce de ceinture qui leur couvre les reins & les cuiſſes, & qui fait pluſieurs tours autour du corps. Ils portent ſur les épaules, environ une aune & demie de groſſe toile, dont ils ſe font une eſpèce de capuchon qu'ils lient par-devant, & laiſſent pendre négligemment par-derrière. Les femmes ſont habillées de la même manière, excepté que la toile qu'elles portent leur deſcend juſqu'aux genoux.

Leur langue eſt différente de celle des Philippines, même de celle des Marianes. Leur manière de prononcer approche de celle des Arabes. Les femmes de marque ont pluſieurs anneaux & pluſieurs colliers d'écaille de tortue & d'autres matières qui nous ſont inconnues, aſſez ſemblables à de l'ambre gris; mais elles ne ſont pas tranſparentes.

On ne trouve dans leurs Iſles, ni bœufs, ni ânes, ni chevaux, ni chiens, ni chats: il y a même apparence qu'ils ne connoiſſent aucun animal à quatre pieds. Il y a peu d'oiſeaux. On y trouve cependant des poules dont ils ſe nourriſſent: mais ils n'en mangent point les œufs. Malgré cette diſette de toutes choſes, ils ſont gais & contens de leur ſort. Ils ont des chants & des danſes aſſez régulières: ils chantent enſemble & font les mêmes geſtes. Ils ſont ſurpris des politeſſes & des uſages d'Europe, dont ils n'avoient au-

cune connoiſſance. Ils ne voient qu'avec admiration la majeſté des cérémonies de l'Egliſe. La muſique, les inſtrumens, les danſes des Eſpagnols, les armes dont ils ſe ſervent, la poudre à canon leur cauſe le plus grand étonnement. La blancheur des Européens eſt encore pour eux un ſujet d'admiration.

Il ne paroît pas qu'ils aient quelque connoiſſance de la Divinité, & qu'ils adorent quelques Idoles. Leur vie eſt toute barbare : ils ne s'occupent que du ſoin de boire & de manger. Ils ont cependant une eſpèce de gouvernement réglé. Chaque Iſle obéit à ſon Chef, qui eſt lui-même ſoumis au Roi de toutes les Iſles. Ce Souverain tient, comme nous l'avons dit, ſa Cour à l'Iſle de *Lamurec*.

Les heures pour les repas ne ſont point réglées chez eux. Ils boivent & mangent en quelque tems & en quelque lieu que ce ſoit, lorſqu'ils ont faim & ſoif & qu'ils trouvent de quoi ſe contenter : mais ils mangent peu & ne font jamais de repas aſſez fort pour les contenter pendant toute la journée.

Leur civilité & leur marque de reſpect, conſiſte à prendre la main ou le pied de celui à qui ils veulent faire honneur, & de s'en frotter doucement le viſage.

Parmi leurs meubles, on trouve quelques ſcies d'une grande écaille, qu'ils aiguiſent en les frottant contre certaines pierres. Ils en ont quelques-unes de fer. Leurs lances & leurs traits ſont armés d'oſſemens humains.

Ils ont en général l'humeur fort paci-

fique. S'il arrive quelque querelle entr'eux, elle ſe termine par des coups de poing qu'ils ſe donnent ſur la tête, ce qui arrive rarement : on les ſépare ordinairement lorſqu'ils en veulent venir à cette extrêmité, & le différend ceſſe.

Ces Peuples ont aſſez de bon ſens & de vivacité. Ils ſont aſſez bien proportionnés, ont la taille à-peu-près ſemblable à celle des habitans des Philippines.

Les hommes & les femmes laiſſent croître leurs cheveux, qui leur tombent ſur les épaules. Ce ſont de fort habiles plongeurs. Leur principal ornement conſiſte à ſe peindre tout le corps d'une certaine couleur jaune.

Ces Iſles ſont découvertes par pluſieurs de leurs Habitans, qui vont échouer aux anciennes Philippines.

Ce ne ſont point les Européens qui ont fait la découverte de ces Iſles : les Inſulaires vinrent eux-mêmes ſe découvrir aux Eſpagnols par une aventure aſſez extraordinaire. Un des Chefs de la nation, s'embarqua avec ſa femme, fille d'un petit Roi de ce pays, & un certain nombre de perſonnes, pour paſſer de ſon Iſle dans une autre aſſez éloignée ; ils furent ſurpris par un de ces ouragans aſſez communs dans ces contrées, qui les pouſſa malgré eux à la pointe de l'Iſle Samol, une des plus orientales des Philippines. Comme ils étoient perſuadés qu'il n'y avoit pas au monde d'autres terres que leurs Iſles, ils furent fort étonnés de ſe trouver dans un monde nouveau & au milieu d'une nation entièrement inconnue. L'effroi dont ils furent ſaiſis à la vue des Eſpagnols ſe calma, lorſqu'ils virent qu'on les traitoit avec bonté. On fit venir deux

femmes, qu'un ſemblable accident avoit autrefois jettées dans l'Iſle Samali ; elles entendirent la langue de ces nouveaux arrivés, & leur ſervirent d'interprêtes. Par leur moyen, on ſût de quel pays venoient ces ſauvages.

Si on les en croit, leur pays eſt très-peuplé. Ils paroiſſent ne manquer ni d'eſprit, ni de vivacité. Leur taille eſt avantageuſe & bien proportionnée. Leur naturel eſt doux, facile & complaiſant. Ils ne ſe font jamais de violence outrée : le meurtre leur eſt inconnu. Ils ont cependant des armes offenſives.

On préſume que ces Iſles ſont abondantes en or, en ambre & en drogues, parce qu'elles ſont, à-peu-près, ſous les mêmes parallèles que les Moluques, d'où l'on tire les noix de muſcades & les plus précieuſes épiceries.

Parmi les choſes extraordinaires que ces Inſulaires racontent de leur pays, ce qui paroît le plus digne de curioſité, c'eſt qu'une de leurs Iſles n'eſt habitée que par des *Amazones*, qui forment une République, où elles ne ſouffrent que des perſonnes de leur ſexe. Il y a cependant une ſaiſon dans l'année où il eſt permis aux hommes d'aborder dans l'Iſle : la plupart des Amazones ont commerce avec eux : mais elles les chaſſent ſi-tôt que la ſaiſon eſt paſſée, & les forcent d'emporter tous les enfans mâles qui n'ont plus beſoin de nourrices. Les meres gardent les filles, & les élevent avec beaucoup de ſoin.

Ce n'eſt que depuis peu d'années, il eſt

vrai, qu'on a entendu parler en Europe des Iſles Palaos : mais il y a long-tems que, du haut des montagnes de Samol, une des Philippines, on avoit apperçu de groſſes fumées de ce côté ; ce qui arrivoit ordinairement l'été. Les pêcheurs de Mindanao, une autre des Philippines, avoient auſſi remarqué ces fumées, lorſqu'ils s'étoient avancés en haute mer. Le P. Gobien dit que le frere du Roi de ces Iſles, ayant entrepris un voyage de mer, fut jetté ſur la côte de Caragnan, dans l'Iſle de Mindanao. Les R. P. Auguſtins, qui ont une Miſſion ſur cette côte, le reçurent avec accueil & l'inſtruiſirent dans la religion Chrétienne. Il ſe trouva ſi bien avec eux, qu'il ne ſongea plus à retourner dans ſon pays. Le Roi aimoit ſon frere : il voulut ſavoir ce qu'il étoit devenu, & envoya une centaine de petits bâtimens le chercher dans les Iſles de ſa dépendance. Un de ces bâtimens fut encore pouſſé ſur la côte de Caragnan. Ceux qui étoient dedans mirent pied à terre & ayant trouvé le frere de leur Roi, ils ſe jetterent à ſes pieds, le conjurerent avec les plus vives inſtances de retourner avec eux auprès du Roi. L'Auteur de ce récit s'étend beaucoup ſur les motifs que cet Inſulaire apporta à ſes compatriotes pour reſter parmi les Chrétiens. Il paroît que ce Miſſionnaire, prête dans ſa narration, ſes idées à ce barbare nouvellement converti.

Les Jéſuites de Manille prirent la réſolution d'aller établir une Miſſion dans ces Iſles. Le vaiſſeau qui devoit les y porter

étoit prêt & n'attendoit qu'un vent favorable pour mettre à la voile, lorſqu'un violent ouragan l'enleva du Port même & le mit en pièces. Par cet accident, tout ce qu'on avoit amaſſé fut englouti dans les flots. Les Miſſionnaires en furent affligés; mais ils n'abandonnerent pas le projet qu'ils avoient formé. Le P. *Serrano* paſſa en Europe avec un de ſes compagnons, à deſſein d'engager le Pape & le Roi d'Eſpagne à les ſeconder dans leurs intentions. Le P. Serrano ſe rendit à Rome au mois de Janvier 1705, & préſenta à Clément XI la carte des uouvelles Iſles, avec une lettre que l'Archevêqne de Manille lui écrivoit à ce ſujet. Le Pape approuva ſon deſſein, lui donna deux brefs pour les Rois de France & d'Eſpagne, avec des lettres pour les Archevêques du Mexique & de Manille, auxquelles le Cardinal Paulucci joignit une inſtruction particulière. Le même Jéſuite alla à Verſailles au mois de Mars. Il préſenta la carte & le bref à Louis XIV, qui lui remit une lettre adreſſée au Roi d'Eſpagne ſon petit-fils, Philippe V, qui ordonna d'équiper un vaiſſeau, pour remplir le deſſein des Jéſuites.

Lettres des Miſſionnaires, t. II.

Enfin le 14 Novembre 1719, le vaiſſeau nommé la *Trinité*, commandé par *Dom Franciſco Padilla*, & qui avoit à bord quatre-vingt-ſeize hommes, dû nombre deſquels étoient deux Jéſuites, les Peres *Dubeton* & *Cortil*, qui alloient prêcher l'Evangile à ces Inſulaires. Après quinze jours de navigation, ils découvrirent la terre au Nord-Eſt. Il ſe trouva que c'étoit deux Iſles,

On les nomma *Iſles de Saint-André*, parce qu'on les découvrit le jour que l'Egliſe célébre la fête de ce Saint. Lorſqu'on fut proche, on apperçut une bateau qui cherchoit à joindre le vaiſſeau. Il y avoit pluſieurs Inſulaires qui crioient *mapia*, *mapia*, c'eſt-a-dire, *bonnes gens*. Un des Palaos qui avoient fait naufrage aux Philippines, & qui étoit à bord du vaiſſeau, leur parla. Auſſi-tôt les Inſulaires allerent à bord, donnerent beaucoup de marques d'amitié aux Eſpagnols, leur baiſoient les mains, les ſerroient entre leurs bras. Ces hommes étoient aſſez bien faits de corps, & paroiſſoient avoir une complexion robuſte. Ils étoient tout nuds : ce qui déſigne leur ſexe étoit ſeulement couvert d'un morceau de natte. Leurs cheveux étoient preſque crêpus : ils avoient fort peu de barbe. Pour ſe garantir de la pluie, ils avoient mis ſur leurs épaules un petit manteau fait de fil de palates, & ſur la tête une eſpèce de chapeau de nattes. Ils furent étonnés de voir les matelots fumer du tabac. Ils paroiſſoient faire beaucoup de cas du fer : ils le regardoient avec des yeux avides & en demandoient ſans ceſſe. Quelque tems après parurent deux barques chargées de huit hommes chaque. Dès qu'ils approcherent du bord, ils ſe mirent à chanter & régloient la cadence en frappant des mains ſur leurs cuiſſes. Ils prirent la longueur du bâtiment, croyant qu'il étoit fait d'une ſeule pièce de bois ; quelques-uns compterent les hommes qui étoient ſur le bord du bâtiment Eſpagnol. Ils préſenterent des cocos,

du poiſſon & des herbes. Leurs Iſles parurent toutes couvertes d'arbres. Leurs bateaux étoient aſſez bien faits: il y avoit des voiles, & un des côtés étoit ſoutenu par un contre-poids qui l'empêchoit de tourner.

Le Capitaine envoya la chaloupe avec la ſonde pour chercher un endroit où l'on pût mouiller. Lorſqu'elle fut à un quart de lieue du rivage, elle fut abordée par deux bateaux remplis d'Inſulaires. L'un deux apperçut un ſabre, le prit, le regarda attentivement, ſe jetta à la mer l'emportant avec lui. On ne put trouver aucun lieu propre à jetter l'ancre: le fond étoit de roche & grand fond par-tout. A ſon retour, on envoya encore un autre homme chercher un mouillage: il alla tout près de la terre, & trouva, comme le premier, grand fond de roche: il n'y avoit point d'endroit où l'on pût jetter l'ancre. Le vaiſſeau ſe ſoutenoit à la voile contre le courant qui portoit avec violence au Sud-Eſt: le vent étant venu à lui manquer, il dériva au large. Alors les Inſulaires qui étoient à bord, rentrerent dans leurs bateaux & s'en retournerent. Les deux Miſſionnaires voulurent engager quelques-uns d'eux à reſter: mais ils ne purent y réuſſir. Les courans emporterent le vaiſſeau avec violence au large vers le Sud-Eſt. Le 4 Décembre le vaiſſeau ſe trouva à l'embouchure d'une paſſe entre deux Iſles. Le Capitaine envoya encore la chaloupe pour chercher un bon mouillage: mais on trouva encore grand fond de roche & impoſſibilité de jetter l'ancre.

Le 5, les PP. Dubeton & Cortil formerent le projet d'aller à terre planter une Croix. On leur repréſenta les dangers auxquels ils s'expoſoient, ce qu'ils avoient à craindre des Inſulaires dont ils ne connoiſſoient pas le génie, & l'embarras où ils ſe trouveroient ſi les courans jettoient tellement le vaiſſeau au large, qu'on ne pût ſe rapprocher de terre pour les ſecourir.

Ces raiſons ne firent aucune impreſſion ſur leur eſprit : ils entrerent dans la chaloupe avec le Contre-Maître, l'enſeigne des troupes de débarquement, du Palaos, ſa femme & ſes enfans. Après leur départ le vaiſſeau ſe ſoutint à la voile pendant toute la journée ; mais ſur le ſoir, le courant jetta le vaiſſeau au large. L'équipage fit tous les efforts poſſibles pour approcher de la terre, mais il ne réuſſit pas.

Le Capitaine tint conſeil pour ſavoir quel parti on prendroit. Tout le monde fut d'avis de faire route pour découvrir l'Iſle Lamurec, qui eſt la principale des Palaos. Le 11 on la découvrit. Sur le ſoir, quelques bateaux s'approcherent du navire. Les Inſulaires qui étoient dedans, ſe jetterent à la mer & allerent à bord. Ils voloient tout ce qui tomboit ſous leurs mains. L'un d'eux, voyant une chaîne de fer attachée au bord du vaiſſeau, la tiroit de toutes ſes forces pour la rompre & l'emporter ; un autre en faiſoit autant à un argoneau ; un troiſième, ayant mis la tête dans un ſabot, vit des rideaux de lit : il les prit à deux mains & tiroit de toutes ſes forces : on l'apperçut, on cou-

rut à lui pour lui faire lâcher priſe ; il ſe jetta auſſi-tôt à la mer. Le Capitaine, impatient de l'avidité de ces barbares, fit mettre ſes ſoldats ſous les armes. On chaſſa ceux qui étoient à bord, & l'on fit ſigne aux autres qui étoient reſtés dans leurs bateaux de ne plus approcher. Sur les cinq heures du ſoir, ils prirent leur route vers la terre, & décocherent une grêle de traits ſur le vaiſſeau Eſpagnol. Alors le Capitaine fit faire ſur eux une décharge de mouſqueterie. Le bruit qu'elle fit leur cauſa tant d'effroi, qu'ils ſe jetterent tous à la mer, abandonnerent leurs bateaux, & nagerent vers la terre avec une vîteſſe incroyable. Voyant qu'on ne tiroit plus, ils regagnerent leurs bateaux, s'y rembarquerent, & s'enfuirent à toutes rames.

Les vents du Sud-Eſt étoient frais ; les courans portoient au Nord avec vîteſſe. Les Eſpagnols paſſerent entre deux Iſles dans un canal d'une petite lieue de largeur. Ils retournerent du côté de l'Iſle où ils avoient laiſſé les deux Miſſionnaires, s'en trouverent à peu de diſtance le 18, rôderent la côte juſqu'au 21, ſans appercevoir aucun bateau. Un vent violent les éloigna de la terre. Voyant qu'ils n'avoient plus de chaloupe & qu'ils manquoient d'eau, ils prirent le parti de retourner à Manille, pour y porter la triſte nouvelle des efforts inutiles qu'ils avoient faits pour ravoir les deux Miſſionnaires.

On trouve dans le même Ouvrage, Tome 11, une lettre du Pere Duhalde, dont voici le précis. Les deux Miſſion-

naires, partis ſur le vaiſſeau équipé par les ordres du Roi d'Eſpagne, pour la découverte des Iſles Palaos, avoient mené avec eux un Palaos, nommé Move, qui avoit été baptiſé à Manille, & qui devoit leur ſervir d'interprête. Comme leur deſſein, lorſqu'ils deſcendirent dans l'Iſle, nommée *Sonſorol*, n'étoit que d'y planter une Croix, & de reconnoître le génie des habitans, ils comptoient revenir le lendemain à bord, afin d'aller à la découverte des autres Iſles : il n'avoient porté avec eux que leurs livres & leur habit d'égliſe. Ils n'étoient accompagnés que du Palaos & de quelques Eſpagnols. Le vaiſſeau, chaſſé par les courans, fut forcé de les abandonner à la merci des Inſulaires.

L'année ſuivante, le P. Serrano ſe mit en mer pour aller à leur ſecours. Il partit de Manille le 15 Décembre 1711, avec un autre Jéſuite & un certain nombre de jeunes gens du pays. Le troiſième jour de leur navigation le vaiſſeau fut briſé par une violente tempête, & tout l'équipage périt, à la réſerve de deux Indiens, qui porterent à Manille la nouvelle de ce naufrage. C'eſt pour la quatrième fois que l'on a inutilement tenté de pénétrer dans les Iſles Palaos. Il n'y a preſque plus d'eſpérance de pénétrer dans ces Iſles, du moins par la voie des Philippines : il ne reſteroit plus qu'à faire une tentative du côté des Iſles Marianes, qui ſont plus à portée des Palaos. Ces deux Miſſionnaires ſont reſtés entre les mains des barbares, ſans qu'on puiſſe ſa-

voir de quelle manière ils ont été reçus. Un Palaos, débarqué à Guivam, dans l'Iſle Samol, le jour de l'Aſcenſion, en 1711, rapporta que celui qui avoit été baptiſé à Manille, étoit un ſcélérat coupable de crimes qui font horreur à l'humanité; qu'il avoit trompé les Eſpagnols en demandant le baptême, & qu'il ſera dans ſon pays leur ennemi le plus déclaré. Si ce récit eſt véritable, on a lieu de penſer que les Miſſionnaires ont reçu à préſent la récompenſe de leur zèle.

Dans le *Tome XVI*, il y a une lettre du Pere Cazier, qui n'eſt pas moins intéreſſante pour cet objet.

Je voudrois, dit-il, vous apprendre quel a été le ſort de deux Miſſionnaires qui entrerent, il y a quelques années, dans une des Iſles Palaos: mais quelque peine que l'on ait priſe juſqu'ici, on n'a jamais pu retourner dans ces Iſles. J'étois à Manille lorſque le Pere Serrano fit équiper un vaiſſeau pour aller aux Palaos. Il mit à la voile, & fut porté par un vent favorable au débarquement des Iſles Philippines. La grande quantité d'Iſles qui ſe trouvent dans cette paſſe, la rendent fort dangereuſe. Le vaiſſeau n'y fut pas plutôt entré qu'il périt près de l'Iſle Marinduqué. Rien ne fut plus triſte que ce naufrage, dont il n'échappa que peu de perſonnes. Quelques-uns s'étoient jettés dans la chaloupe: le trouble où ils étoient les empêcha de prendre la précaution néceſſaire, qui étoit de couper le cable qui tenoit la chaloupe amarée au vaiſſeau. Le poids du vaiſſeau, lorſqu'il coula bas,

les

les entraîna tous au fond de la mer. Un ſeul Indien qui s'étoit emparé de l'habitacle * gagna la terre, après avoir longtems lutté contre les flots. Il retourna auſſi-tôt à Manille, & c'eſt par lui qu'on a été informé de ce détail. Ainſi échoua le projet d'aller au ſecours des deux Miſſionnaires, de découvrir ces Iſles & d'y porter la Religion Chrétienne. Depuis mon arrivée à la Chine, j'ai vu à Canton, un Marchand venu des Philippines, qui m'aſſura qu'on ne doutoit plus à Manille que les deux Peres n'euſſent été ſacrifiés à la fureur des Palaos. Il me raconta qu'un vaiſſeau Eſpagnol étoit allé à la découverte aux environs des Palaos; que s'étant approché d'une de ces Iſles, une barque, chargée d'Inſulaires, parut & tourna autour du vaiſſeau. On invita, par geſtes, ces Inſulaires à venir à bord: ils n'y voulurent pas conſentir, à moins qu'on ne leur donnât un ôtage. On fit deſcendre un Eſpagnol dans la chaloupe; au même inſtant quelques Inſulaires monterent ſur le vaiſſeau. Les Eſpagnols ſe ſaiſirent d'eux, & refuſerent de les renvoyer: ceux qui étoient reſtés dans la barque ſe diſpoſoient à ſe venger de ce manque de foi ſur l'ôtage Eſpagnol, & ils ramoient déja vers la chaloupe: mais on fit feu ſur eux & on les écarta. On dit qu'en ſe retirant ils ſouffloient vers la fumée de la poudre, ignorant, ſans doute, l'uſage des armes à feu. On conduiſit les Captifs à Manille: on leur demanda

* C'eſt une façon d'armoire où l'on renferme la bouſſole.

par ſignes ce qu'étoient devenus les deux Miſſionnaires qui étoient reſtés dans une de leurs Iſles ; ils répondirent de même par ſignes, qu'on les avoit tués & qu'on les avoit mangés.

Il eſt difficile de comprendre comment les Eſpagnols purent faire entendre aux Sauvages une demande de cette eſpèce ſur un fait ſingulier, duquel ceux à qui l'on parloit par ſignes, n'avoient peut-être aucune connoiſſance. D'ailleurs, quoique les habitans des Iſles ennemies des Palaos ayent dit à Cantova, que ceux-ci ſe nourriſſent de chair humaine, on eſt certain que les Inſulaires de l'Auſtralaſie ſont d'un naturel fort doux, & qu'ils ne ſont point atropographes.

Nous trouvons dans les Lettres des Miſſionnaires, tomes 18 & 21, des détails plus circonſtanciés ſur les Palaos. Le 19 Juin 1721, on apperçut une barque étrangère peu différente des barques des Iſles Mariannes ; mais plus hautes. Un ſoldat Eſpagnol, la voyant de loin voguer à pleines voiles, la prit pour une frégate. Elle alla aborder à *Tarafoſo*, côte déſerte de l'Iſle Guaham, du côté de l'Eſt. Il y avoit vingt-quatre perſonnes, onze hommes, ſept femmes & ſix enfans. Quelques hommes & quelques femmes mirent pied à terre en tremblant, &, ſe gliſſant ſous des cocotiers, y firent leur proviſion de cocos. Un Mariannois, qui pêchoit près de-là, les apperçut. Il en alla donner avis au P. Muſcati. Ce Pere, accompagné du Chef de la bourgade d'Inaraham & de quelques particuliers, ſe mit dans des canots

pour aller au ſecours de ces Inſulaires, qui ne ſavoient ni en quel pays ils étoient, ni à quelle nation ils avoient affaire. L'épée que le Chef de la bourgade avoit au côté, frappa les Inſulaires & leur cauſa beaucoup d'effroi : les femmes pouſſerent des cris lamentables. Envain on s'efforçoit de leur marquer qu'ils n'avoient rien à craindre ; il n'étoit pas poſſible de les raſſurer. Cependant, un d'eux, plus hardi que les autres, dit, en ſa langue, deux ou trois mots à ſes compagnons, & ſautant à terre, alla droit au P. Muſcati, lui offrit quelques bagatelles de ſon pays. Ils conſiſtoient en morceaux d'écailles de *Carret*, dont ces Inſulaires font des bracelets, & une ſorte de pâte jaune ou incarnat, dont ils ſe peignent le corps. Le Pere embraſſa l'Inſulaire, & reçut ſon préſent avec bonté. Ces démonſtrations d'amitié calmerent les inquiétudes des Sauvages : chez eux la confiance ſuccéda à la frayeur ; ceux qui étoient reſtés dans la barque, mirent pied à terre avec un air de tranquillité. On leur fournit de quoi ſatisfaire leur faim. Le Miſſionnaire leur fit donner des habits, afin qu'ils paruſſent avec plus de décence, & les amena au bourg d'Inaraham, pour attendre les ordres du Gouverneur, auquel on avoit mandé cette nouvelle.

La conſtruction de leur barque étoit remarquable : elle avoit pour voile un tiſſu aſſez fin de feuilles de palmiers : la poupe & la proue étoient ſemblables pour la figure, & ſe terminoient en une pointe élevée de la forme d'une queue de dauphin. Il y avoit quatre petites chambres

pour la commodité des paſſagers ; l'une à la proue, l'autre à la poupe ; les deux autres aux côtés du mât où la voile étoit attachée ; mais elles débordoient en-dehors de la barque, & formoient comme deux aîles. Ces chambres avoient un toît de feuilles de palmier, & dont la forme approchoit de l'impériale d'un carroſſe. Au-dedans du corps de la barque, il y avoit différens compartimens où l'on mettoit la cargaiſon & les proviſions de bouche. Ce qui doit étonner, c'eſt qu'il n'y avoit aucune cheville ; les planches étoient cependant ſi bien jointes les unes aux autres, par le moyen d'une eſpèce de corde, que l'eau n'y pouvoit entrer.

Deux jours après cet événement, deux barques étrangères aborderent à Guaham, vers la pointe de l'Oueſt. Elles ne contenoient que quatre hommes, une femme & & un enfant. On les conduiſit à Outamag pour les mettre vis-à-vis des autres, & voir s'ils étoient de la même nation. Dès qu'ils ſe virent, ils ſe donnerent mutuellement les plus grandes marques de joie & d'amitié. On ſut depuis que ces deux barques faiſoient partie d'une eſcadre qui s'étoit miſe en mer pour paſſer d'une Iſle à l'autre ; que le vent d'Oueſt les en avoit ſéparées ; qu'elles avoient erré pendant vingt jours au gré des vents, continuellement expoſées à faire naufrage ; que ceux qui les montoient avoient eu beaucoup à ſouffrir de la faim & de la ſoif ; qu'il leur avoit fallu faire des efforts extraordinaires pour réſiſter à l'impétuoſité des courants.

Ils avoient pour vêtement, une eſpèce de tiſſu dont ils s'enveloppoient les reins & qu'ils paſſoient entre les jambes. Leurs Chefs avoient une eſpèce de robe fendue par les côtés, & qui leur tomboit juſqu'aux genoux.

Les gens de marque avoient le corps peint, les oreilles percées, & mettoient dans les trous des fleurs, des herbes, des grains de coco & de verre, quand ils en pouvoient attraper.

Les hommes ſont bien pris dans leur taille, qui eſt aſſez haute: leur groſſeur eſt proportionnée. La plupart ont les cheveux crêpus, le nez gros, les yeux grands & aſſez vifs, la barbe épaiſſe, le teint brun.

Le 28 Juin de la même année, on les conduiſit à la ville d'Agadna, capitale des Mariannes. Comme ils étoient exténués de fatigue, on s'occupa d'abord à leur donner du ſoulagement: on fit enſuite tout ce que l'on put pour leur donner des notions ſur la Religion Chrétienne.

Religion.

On remarqua que ces Inſulaires n'avoient preſqu'aucune idée de la Divinité, qu'ils étoient dépourvus de preſque toutes les connoiſſances propres à l'homme. Ils reconnoiſſent cependant de bons & de mauvais eſprits; ils penſent que ce ſont des ſubſtances céleſtes, différentes de celles qui habitent la terre. Les plus anciens de ces eſprits céleſtes ſont *Sabucour*, ſa femme ſe nomme *Halmael*. Ils eurent pour fils *Clinlep*, c'eſt-à-dire, *le grand Eſprit*, & pour fille *Ligobuud*. Cette

fille ſe trouvant enceinte au milieu de l'air, deſcendit ſur la terre, où elle accoucha de trois enfans. Etonnée de trouver la terre aride & ſtérile, par ſa voix puiſſante elle la couvrit d'herbes, de fleurs & d'arbres fruitiers: elle l'enrichit de verdure, & la peupla d'hommes raiſonnables. Dans ce tems on ne connoiſſoit point la mort; c'étoit un court ſommeil: les hommes quittoient la vie le dernier jour du déclin de la lune, &, dès qu'elle commençoit à reparoître ſur l'horiſon, ils reſſuſcitoient comme s'ils ſe fuſſent réveillés d'un ſommeil paiſible: mais un eſprit malin nommé *Erigiregers*, leur procura un genre de mort contre lequel il n'y avoit plus de reſſource, de manière que les gens morts une fois, le furent pour toujours. Ces barbares diſent que les Dieux vont ſe baigner dans un petit étang qui ſe trouve dans une de leurs Iſles; le regardant comme un bain ſacré, ils n'oſent en approcher, pour ne pas encourir l'indignation des Divinités. Ils croient que le Soleil, la Lune, les Etoiles, ſont habités par de nombreuſes nations céleſtes. Ils ne rendent cependant aucun culte à ces Divinités, & l'on ne voit chez eux aucun Temple.

Leur coutume eſt de jetter les cadavres le plus loin qu'ils peuvent dans la mer. On fait cependant les obſéques des gens de marque avec une ſorte de pompe; on renferme le cadavre dans un petit édifice de pierres, & on met à côté différentes ſortes d'alimens.

Ils croient qu'il y a un lieu où les gens

de bien ſont récompenſés, & un autre où les méchans ſont punis. Ils prétendent que les ames qui montent au ciel, deſcendent le quatrième jour ſur la terre, & reſtent inviſibles au milieu de leurs parens. Ils ont parmi eux une eſpèce de Prêtres, qui prétendent avoir commerce avec ces ames. Ce ſont eux qui annoncent ſi les défunts ſont allés au ciel ou en enfer. On honore les premiers comme des eſprits bienfaiſans, & on leur donne le nom de *Tahutup*, qui veut dire *Patron*; chaque famille a ſon patron & l'invoque pour les beſoins de la vie.

La pluralité des femmes eſt permiſe dans ce pays. Si l'on a eu un commerce illicite avec une des femmes de quelqu'un, on en eſt quitte pour lui faire un préſent. La répudiation & le divorce ſont fort communs parmi eux. Lorſqu'un homme meurt ſans poſtérité, les femmes vont chez le frere du défunt. Mariages.

Ils ont une eſpèce de gouvernement. L'autorité eſt partagée entre pluſieurs familles, dont les chefs s'appellent *Tamoles*: il y a en outre dans chaque Iſle, un Tamole Général, auquel tous les autres ſont ſoumis. Ces Tamoles laiſſent croître leur barbe pour ſe donner un air plus reſpectable. Ils commandent avec empire, parlent peu, affectent un air grave & ſérieux. Lorſqu'un Tamole donne audience, il eſt aſſis ſur une table élevée; les peuples s'inclinent devant lui juſqu'à terre. Sitôt qu'ils l'apperçoivent, ils marchent le corps tout courbé, la tête preſqu'entre les genoux, juſqu'à ce qu'ils ſoient près Gouvernement.

de lui : alors ils s'asseyent à terre, & reçoivent ses ordres dans le plus grand respect. Lorsqu'il les congédie, ils se retirent en se courbant le corps de la même manière qu'ils sont venus, & ne se relevent que quand ils sont hors de sa présence. Ses paroles sont autant d'oracles : on lui obéit avec une soumission aveugle : on lui baise les mains & les pieds lorsqu'on lui demande quelque grace.

Maisons. Les maisons ordinaires ne sont que de petites huttes fort basses, couvertes de feuilles de palmier. Celles des Tamoles sont construites de bois & ornées de peintures.

Crimes & Punitions. Les criminels ne sont punis, ni par la prison, ni par des peines afflictives : on se contente de les exiler dans une autre Isle.

Il y a dans chaque peuplade deux maisons, l'une pour l'éducation des filles, l'autre pour celle des garçons. Tout ce qu'on y apprend, se réduit à quelques principes vagues d'astronomie, à laquelle la plupart des hommes & des femmes s'appliquent, à cause de son utilité pour la navigation. Le maître a une espèce de sphère, où son tracés les principaux astres : il enseigne à ses disciples le rhumb de vent qu'ils doivent tenir selon les diverses routes.

La principale occupation des hommes est de conduire des barques, de pêcher & de cultiver la terre. Celle des femmes est de faire la cuisine, d'aider à leurs maris lorsqu'ils cultivent la terre, de faire de la toile avec des écorces d'arbres. Ils

ont des haches de pierre qui leur ſervent à couper le bois. S'il arrive par haſard dans une Iſle quelque vieux morceau de fer, c'eſt un tréſor qui appartient de droit aux Tamoles, qui en font faire des outils, & les louent aux particuliers.

Ils prennent leur repos dès que le ſoleil eſt couché, & ſe levent dès qu'il paroît. Les Tamoles ne s'endorment qu'au bruit d'une muſique qui eſt faite par une troupe de jeunes gens aſſemblés autour de leur maiſon, & qui chantent à leur manière juſqu'à ce qu'on les avertiſſe de ceſſer. Ils s'aſſemblent quelquefois pendant la nuit au clair de la lune pour chanter & danſer devant la maiſon du Tamole. Comme ils n'ont point d'inſtrumens de muſique, toutes leurs danſes ſe font au ſon de la voix. La beauté de ces danſes conſiſte dans l'exacte uniformité des mouvemens de leurs corps. Les hommes, ſéparés des femmes, ſe placent les uns vis-à-vis des autres, remuent la tête, les bras, les mains & les pieds en cadence. Les ornemens dont ils ſe parent, donnent, ſelon eux, un certain agrément à cette danſe. Leur tête eſt couverte de plumes ou de fleurs; des herbes aromatiques pendent de leurs narines; ils attachent à leurs oreilles de feuilles de palmier, tiſſues avec aſſez d'art. Ils ont aux bras, aux mains & aux pieds, d'autres ornemens aſſez ridicules. Danſes & Chants.

Les femmes, de leur côté, prennent un eſpèce de divertiſſement qui eſt plus convenable à leur ſexe. Elles demeurent aſſiſes & ſe regardent les unes, les autres,

commencent un chant pathétique & langoureux, accompagnent le ſon de leur voix d'un mouvement cadencé. A la fin de la danſe, le Tamole, s'il ſe pique de libéralité, tient en l'air une pièce de toile qu'il montre aux danſeurs, & qui appartient à celui qui a l'adreſſe de s'en ſaiſir le premier. Entre le divertiſſement de la danſe, ils ont des jeux de force & d'adreſſe: ils s'exercent à manier la lance, à jetter des pierres, à pouſſer des balles en l'air. Ils ont des divertiſſemens particuliers pour chaque ſaiſon. Les Inſulaires qui avoient fait naufrage, diſoient que la pêche de la baleine étoit pour eux un divertiſſement très-agréable. Pluſieurs de leurs Iſles diſpoſées en forme de cercle, forment une eſpèce de port où la mer eſt toujours calme. Lorſqu'une baleine paroît dans ce golfe, les Inſulaires ſe mettent auſſi-tôt dans leurs canots, barrent le côté de la mer, avancent peu-à-peu en effrayant l'animal & le pouſſent devant eux. Lorſqu'il eſt ſur les bas fonds, les plus hardis ſe jettent à la mer, dardent leur lance ſur la baleine, l'amarent avec de gros cables dont les bouts ſont attachés aux rivages. Alors ils pouſſent un cri de joie, tirent l'animal à terre, & la pêche ſe termine par un grand feſtin.

Guerres des Palaos.

Les diſputes particulières parmi ces Inſulaires s'appaiſent ordinairement par des préſens: mais celles qui ſont publiques, c'eſt-à-dire, qui s'élevent entre les habitans de différentes bourgades, ſe terminent par une guerre publique.

Leurs armes ſont des pierres & des lances armées d'os de poiſſon. Leur manière de faire la guerre reſſemble aux combats ſinguliers ; chaque ſoldat n'a affaire qu'à celui qu'il a en tête. Lorſque deux peuplades ennemies ont réſolu d'en venir à un combat déciſif, on s'aſſemble de part & d'autre en raſe campagne, & chacun des partis forme un bataillon de trois de hauteur. Les jeunes gens occupent le prémier, ceux de la plus haute taille occupent le ſecond, & les plus âgés forment le troiſième. Le combat commence par le premier rang, où l'on ſe bat d'homme à homme à coups de pierres & de lances. Lorſque quelqu'un eſt bleſſé & hors de combat, il eſt auſſi-tôt remplacé par un ſoldat du ſecond rang, & celui-ci l'eſt par un du troiſième. La guerre ſe termine par des cris de triomphe de la part des vainqueurs.

Il y a dans ces Iſles beaucoup de Métifs, des Mulâtres & des Négres qui ſervent de domeſtiques aux Palaos. Il y a apparence que ces Négres ſont venus de la nouvelle Guinée, où les Palaos ont pu aller par le côté du Sud. Il eſt inconteſtable que ces Iſles, comme beaucoup d'autres, ont été peuplées par des naufrages.

CHAPITRE II.

La Polynéſie.

NOUS commencerons par donner la deſcription des Iſles qui ſont au Nord; nous deſcendrons au Midi, en prenant de l'Occident à l'Orient.

ARTICLE I.

Iſles des Jardins, des Rois & des Barbus.

LES *Iſles des Jardins* ſont ſituées au neuvième dégré trente minutes de latitude Nord, & au cent ſoixante-dix-ſeptième de longitude. Elles ſont au nombre de quatre, toutes couvertes de palmiers. Jouan Goetan, & Bernard della Torre, qui étoient en Polynéſie en 1542, les virent, & leur donnerent le nom de Jardins à cauſe de leur verdure.

Les *Iſles des Rois* ſont ſituées à onze dégrés de latitude Nord, & à cent quatre-vingt-neuf de longitude. Alvoar de Saavedra les vit en 1527, le jour de l'Epiphanie, ce qui fut cauſe qu'il leur donna le nom d'*Iſles des Rois*. Les habitans ſont de haute taille, larges de quarrure, ont la peau noire & le viſage fort barbu. Ils portent de grands chapeaux, ſe ſervent de lances de cannes, fabriquent de beaux canots & de jolies nattes. Ils couvrent leurs parties naturelles, & laiſſent le reſte du corps nud.

Dans le même Archipel, on trouve les *Iſles des Barbus*. Elles ſont au nombre de cinq. La plus grande peut avoir quatre lieues de long, & les autres n'en ont qu'une. Les habitans ſont noirs & barbus: ils vont tout nuds. Ils ont des piroques mâtées à voiles Turques, de feuilles de palmite. Cinq de ces ſauvages s'avancerent contre le vaiſſeau de Saavedra, en pouſſant des cris menaçans. Un d'eux lança une pierre d'une telle force, qu'il fendit une planche du bordage. On leur tira un coup de fuſil qui les mit en fuite.

Au douzième dégré de latitude ſeptentrionale, & au deux cens-deuxième de longitude, le même bâtiment mouilla vers des Iſles baſſes, où des gens qui puiſoient de l'eau leur firent ſigne avec une banière. Sept piroques ſe rangerent à la proue du navire; vingt Inſulaires monterent à bord. On leur donna un manteau & un peigne: on les régala, & on leur demanda, par ſignes, leur amitié: un Eſpagnol ſe haſarda d'aller à terre avec eux. Les Chefs le reçurent à la deſcente. Ils le menerent dans leurs maiſons, qu'il trouva aſſez logeables, & couvertes de feuilles de palmier. Ce peuple eſt blanc, ſe peint le corps & les bras. Les femmes ont la figure aſſez agréable: elles ont de longs cheveux noirs, ſont couvertes de nattes aſſez fines. Les armes dont ſe ſervent les hommes, ſont des bâtons brûlés. La nourriture ordinaire de ces Inſulaires eſt du poiſſon & des noix de coco.

Un d'eux voyant un fuſil, eut envie de ſavoir ce que c'étoit: on le lui fit

entendre : il demanda qu'on le tirât : au bruit qu'il fit, la troupe tomba à terre de frayeur, se releva & s'enfuit en tremblant vers un bois de palmiers. Les Chefs, quoique fort effrayés, resterent. La maladie de l'Amiral obligea les Espagnols de faire séjour dans ces Isles. Les Insulaires leur firent présent de deux mille noix de cocos, & aiderent à l'équipage à remplir les tonneaux d'eau fraîche. Ils faisoient en général tout ce qu'on leur commandoit, ce qui prouve la douceur de leur caractère.

ARTICLE II.

Isle de Taumaco ou *Taumago.*

Histoire de la navigation aux Terres australes, par M. le Président de Brosse. t. 19. p. 321.

CETTE Isle est située vers le troisième dégré de latitude, & le deux-centunième de longitude. Fernand Quiros, qui s'y trouva en 1606, dit qu'il y a aux environs deux Isles, qui sont très-petites; quoiqu'elles soient habitées. Nous tirerons ce que nous dirons de la grande Isle, des Mémoires que Fernand de Quiros présenta à la Cour d'Espagne, & de la relation de son voyage en Polynésie & en Australasie en 1606. Il dit que le 8 Avril de la même année, ses gens apperçurent une Isle ; qu'on y envoya les barques; que ceux qui étoient dedans rapporterent aux navires de l'escadre de l'eau douce : pour y arriver, ils avoient passé entre deux petites Isles, où ils avoient apperçu plusieurs cabanes parmi les arbres. Le Commandant envoya dans la grande Isle environ soixante hommes pour traiter avec les Insu-

laires. Peu après leur départ, ils découvrirent un Iſlot entouré de chauſſées en monticule de pierres vives, qui paroiſſoit fait de main d'hommes. Il y avoit au-deſſus une ſoixantaine de cabanes couvertes de palmiers & garnies de nattes en-dedans

Les Eſpagnols apprirent depuis que c'étoit une fortereſſe, où les Inſulaires ſe retirent lorſqu'ils ſont attaqués par leurs voiſins, qu'ils attaquent ſouvent eux-mêmes.

Les gens de Quiros prirent terre, & marchoient vers ce lieu, lorſqu'ils apperçurent près de la côte quelques pirogues remplies d'Indiens. Ils apprêterent auſſi-tôt leurs armes à feu, & ſe mirent ſur la défenſive: mais les Indiens leur firent des ſignes de paix, ſe mirent dans l'eau juſqu'à la ceinture, pour gagner plus promptement terre, allerent joindre les Eſpagnols, les ſaluerent d'un air joyeux, marcherent devant eux vers leur habitation, marquant par leurs geſtes, qu'ils vouloient les y guider. Ils avoient à leur tête un Capitaine, qui portoit un arc au lieu d'un bâton.

Leur air robuſte, leur nombre tenoit les Eſpagnols dans la crainte: ils firent des ſignaux pour avoir du renfort, & lorſqu'ils ſe virent en aſſez grand nombre, ils ſe mirent en chemin vers l'habitation; mais ils ſe tenoient en ordre de bataille, & regardoient de tous côtés pour voir s'il n'y avoit point quelqu'ambuſcade. Leurs précautions donnerent de la méfiance aux Indiens, qui ſe retirerent. Les Eſpagnols continuerent leur route vers l'habitation, & n'y trouvant perſonnne,

ils retournerent au rivage, où ils éleverent un linge blanc en ſigne de paix. Les Inſulaires retournerent à eux d'un air de gayeté. Leur Chef, nommé *Tamay*, étoit à leur tête : il tenoit un rameau de palme qu'il préſenta à Paz de Torrés, qui commandoit les Eſpagnols, & l'embraſſa. Ses compagnons en firent de même. Deux vieillards, ſurvenus dans ces entrefaites, poſerent leurs armes à terre & ſaluerent les Eſpagnols d'un air ſoumis. Si les Indiens étoient dans l'admiration de voir les armes & les vêtemens des Eſpagnols, ceux-ci ne l'étoient pas moins de voir la beauté de la taille, l'air agile & robuſte des Indiens.

Le Chef des Indiens renvoya ſes gardes, n'en retenant que deux auprès de ſa perſonne. Les Eſpagnols réſolurent de prendre du repos. Ils poſerent deux corps-de-garde, l'un ſur la côte, l'autre dans l'habitation, le reſte des ſoldats ſe répandit dans la forêt, où ils cueillirent des fruits. Le Chef des Indiens fit porter des vivres, & ſe rendit lui-même à bord pour voir le Chef d'eſcadre. C'étoit un homme d'une haute taille, d'une corpulence robuſte. Il avoit le teint olivâtre, les yeux brillans, le nez aquilin, la barbe & les cheveux crêpus. Il paroiſſoit avoir de l'entendement, même de la ruſe. Le Chef d'eſcadre le reçut avec accueil, lui fit voir ſon vaiſſeau. On concevoit, à ſes geſtes & à ſon air étonné, qu'il n'en avoit jamais vu de ſemblable. Il s'entretint avec cet Indien par ſignes; lui demanda s'il y avoit des Iſles habitées autour de la ſienne, & de

quel côté elles pouvoient être. Il répondit qu'il y en avoit beaucoup, même une grande région qu'il appelloit *Manicolo*. Il traçoit des ronds avec ſon doigt ſur la pouſſière, plus ou moins grands, à meſure que l'Iſle dont il parloit étoit plus ou moins grande. Pour marquer que le pays qu'il annonçoit étoit fort grand, il étendoit les bras. Il pointoit ſon doigt du côté du Nord, du Sud, de l'Eſt ou de l'Oueſt, ſelon le côté où la région dont il parloit étoit placée. Il fit entendre que le pays qui eſt au Sud étoit ſous ſa domination.

Ces peuples, ſelon l'apparence, comptent les heures par nuits: pour marquer la diſtance d'un lieu à l'autre, il couchoit ſa tête ſur ſon bras comme pour dormir autant de fois qu'il y avoit de journées de chemin. Par divers ſignes, il nous faiſoit entendre quels peuples étoient blancs ou noirs; quels étoient ſes ennemis ou ſes alliés. Lorſqu'ils étoient antropophages, il mordoit ſon bras, ce qui ſignifioit auſſi qu'il leur vouloit du mal. On lui fit ſi long-tems répéter ces geſtes, qu'il en fut fatigué, & demanda de s'en aller.

Lorſque les Eſpagnols ſe furent pourvus de proviſions, ils ſongerent à partir. Le beſoin qu'ils crurent avoir de quelques Inſulaires qui connuſſent les parages & entendiſſent la langue, leur fit prendre la réſolution d'en enlever quatre en partant. Le Chef en fut ſi affligé, qu'il ſe rendit au vaiſſeau avec ſon fils pour les reclamer: mais il ne peut rien obtenir. Ces

malheureux, en le voyant, pouſſerent des cris lamentables. Le Chef, voulant les ravoir à quelque prix que ce fût, donna le ſignal à ſes pirogues d'attaquer nos vaiſſeaux : mais un coup de canon ſans boulet, effraya tellement les Inſulaires, qu'ils prirent tous la fuite avec la plus grande promptitude. Le lendemain un de ceux qu'on avoit enlevés ſauta dans la mer : quelque tems après un autre le ſuivit ; un troiſième en fit autant. Le quatrième ne ſuivit pas leur exemple, parce qu'il étoit leur eſclave & qu'il ſe trouvoit mieux traité parmi les Eſpagnols, qu'il ne l'étoit par ſes premiers maîtres. On le baptiſa & on le nomma Pierre.

Dans les différentes converſations que cet Inſulaire eut avec les Eſpagnols, il leur dit qu'il étoit né dans l'Iſle de *Chicayna*, qui eſt plus grande que celle de Taumaco, & n'en eſt éloignée que de quatre journées de navigation. Il leur aſſura que le terroir y étoit très-fertile & abondant en toutes ſortes de fruits. Parmi les habitans, il y en a de noirs à cheveux longs & friſés, de blancs à cheveux roux & crêpus. Il y en a même de la taille de géant. Le rivage y eſt couvert de coquillages, où il y a des perles de diverſes grandeurs : on les ramaſſe avec la main dans une eau peu profonde. On ne garde que les perles qui ſont un peu groſſes & l'on jette les petites. On mange les huîtres, que l'Inſulaire appelloit *Canoſes*, & de la coquille, qu'il nommoit *Totole*, on en fait des aſſiettes & des cuillers. Il parla aux Eſpagnols d'une autre coquille nom-

Iſle Chicayna.

Perles.

mée *Toquila*, qui produit de fort belles perles. L'Auteur dit qu'il parloit avec un air de vérité, & que, ſur ſon rapport, il ne doute pas qu'on ne pût faire dans ces contrées un commerce de perles fort avantageux. Cet Inſulaire ajouta qu'en deux jours on pouvoit paſſer de l'Iſle Chicayna à celle de *Guantapo*, où les hommes ſont auſſi blancs que ceux d'Europe, & les femmes ſont de la plus grande beauté. Il fit la deſcription de pluſieurs autres Iſles : mais il n'y a rien qui mérite beaucoup d'attention. Il raconta que le démon, qu'il appelloit *Terva*, apparoiſſoit dans ſon pays aux gens pendant la nuit; qu'il converſoit quelquefois avec eux, & qu'il étoit inviſible pendant le jour. Il avoit fort envie de retourner dans ſon Iſle pour convertir ſes compatriotes; mais il mourut à Mexico.

ARTICLE II.

Iſles de Salomon.

LE nombre de ces Iſles eſt aſſez conſidérable : on en compte dix-huit principales, & beaucoup de petites qui ne ſont pas connues. Elles ſont ſituées entre le ſeptième & le douzième degré de latitude méridionale & le deux cens dix de longitude. On prétend qu'il y en a qui ont juſqu'à trois cens lieues de circuit. En général la température y eſt bonne, l'air ſerein, les vivres abondans & le bétail fort commun. Les habitans ſont un mê-

lange de noirs, de blancs, de roux, même de blonds.

Géographie Indienne de Herrera, c. 27.

En 1567 le Gouverneur du Pérou envoya Don Alvar de Mendoça, & Don Alvar de Mindana, naviger dans la mer Pacifique. Ces Voyageurs découvrirent cet Archipel, & donnerent aux Iſles qui le compoſent le nom d'Iſles Salomon, perſuadés qu'elles étoient remplies de mines d'or, & que c'étoit l'Ophir où le Roi Salomon puiſoit ſes richeſſes.

Les animaux les plus communs dans cette contrée ſont les cochons, les poules & les petits chiens. On y trouve du clou, du gingembre, de la canelle : mais la canelle ne paroît pas d'une bonne eſpèce. Il y a beaucoup d'amandes, de patates, de cannes de ſucre, &c. Ces Voyageurs aſſurent qu'il y a beaucoup d'autres bons alimens, & qu'on y trouve de l'or en quantité.

Alvar de Mindana, étant de retour au Pérou, fit préſenter un Mémoire à la Cour d'Eſpagne, pour lui faire connoître de quelle importance il étoit de former un établiſſement dans ces Iſles. Le Roi d'Eſpagne goûta ſon projet, & envoya ordre à Don Garcie de Mendoce, Marquis de Caniente, Vice-Roi du Pérou, de faire équiper & de pourvoir abondamment le Galion le *Saint Jérôme*, avec trois autres navires, d'en donner le commandement à Don Alvar de Mindana, & d'y faire embarquer tout ce qu'il y auroit d'hommes & de femmes au Pérou capables d'aller former une colonie dans ces Iſles. Ce projet étoit fort bon par lui-même; mais

on ſe preſſa trop d'envoyer la colonie. On auroit dû faire reconnoître auparavant la poſition & l'abordage de ces Iſles, qu'on n'avoit vue que dans une première courſe. Cette imprudente précipitation fut cauſe que l'on perdit beaucoup de tems à les chercher; que l'équipage tomba dans une miſere qui rendit l'établiſſement impoſſible. Il étoit nombreux en hommes, en femmes & en ſoldats: il y avoit même ſur la flotte deux femmes de très-grande qualité; Dona Yſabelle Baretto, & Dona Béatrix; la première, femme du Commandant des troupes, l'autre femme de l'Amiral.

La flotte partit en 1595, & arriva la même année aux Iſles Salomon. Nous donnerons, d'après la rélation de ce voyage, la deſcription des Iſles Salomon.

§. I. *L'Iſle Yſabelle.*

La rélation du voyage de Mendoça donne l'Iſle Yſabelle comme la plus notable des Iſles de Salomon: on n'y en trouve cependant pas la deſcription. On la place entre le huitième & le neuvième degré de latitude méridionale. Elle a, vers le Nord-Eſt un Port, nommé l'*Eſtrelle*, où les Eſpagnols s'arrêterent dans le premier voyage pour conſtruire une pinaſſe, dans laquelle ils parcoururent ces parages & découvrirent, entre neuf & dix degrés de latitude méridionale, onze Iſles, qui pouvoient avoir chacune environ huit lieues de circuit.

Ils y retournerent dans le ſecond voyage, & lui donnerent le nom d'Yſabelle, que portoit la femme du Commandant des troupes, Dona Alvar de Mendoça.

§. II. *Guadalcanal.*

Dans le premier voyage que les Eſpagnols firent aux Iſles Salomon, ils conſtruiſirent, comme nous l'avons dit, une pinaſſe, avec laquelle ils parcoururent les parages. Entr'autres découvertes qu'ils firent, ils comptent une grande terre, qui fut nommée *Guadalcanal* par celui qui l'apperçut le premier. C'eſt le nom d'une petite ville d'Eſpagne. Ils en parcoururent les côtes juſqu'au dix-huitième degré, dans une eſpace d'environ cent cinquante lieues, ſans en trouver le bout, ſans même pouvoir connoître ſi c'étoit une Iſle ou une partie d'un grand continent : ils ſe perſuaderent qu'elle pouvoit être contigue à la terre Magellanique.

Ils deſcendirent ſur le rivage, & s'emparerent d'une ville Indienne, où ils trouverent des grains d'or ſuſpendus & qui ſervoient d'ornement dans les maiſons. Ils n'entendoient point le langage du pays ; d'ailleurs les habitans de cette contrée ſont fort courageux, & ſe battoient continuellement contre les Eſpagnols, de manière que ceux-ci ne purent jamais apprendre d'où venoit cet or. Ces peuples contruiſent de grands canots, capables de contenir cent hommes. C'eſt ſur ces canots qu'ils ſe font la guerre entr'eux ; mais ils ne pourroient réſiſter aux vaiſſeaux d'Europe. Une pinaſſe ſeule, avec deux fauconneaux, battroit une flotte compoſée de canots de cette eſpece.

Lorſqu'on eſt ſur terre il faut ce tenir en garde contre ces peuples. Quatorze

Eſpagnols qui parcouroient le pays ſans défiance, pour chercher de l'eau douce, furent ſurpris par une troupe d'Indiens, qui les maſſacrerent tous & ſe ſaiſirent de leur chaloupe. Pour s'en venger, les Eſpagnols deſcendirent, en grand nombre, à terre & brûlerent leur ville. Ce fut-là qu'ils trouverent les grains d'or dont on a parlé.

Les Eſpagnols n'oſant s'avancer plus loin vers le Sud, retournerent au Pérou, après un voyage de quatorze mois.

§. III. *Iſles Saint-Pierre & Sainte-Madeleine.*

Elles ſont baſſes, bien boiſées, ont environ quatre lieues de circuit. Les Eſpagnols n'y ayant point abordé, ne purent voir ſi elles étoient peuplées ou non.

§. IV. *La Dominique.*

Cette Iſle peut avoir treize lieues de tour. L'aſpect en eſt agréable : elle eſt couverte de beaux arbres & environnée de bonnes bayes. Elle n'eſt ſéparée d'une autre, que l'on nomme *l'Iſle Chriſtine*, que par un canal limpide, profond, & qui n'a qu'une lieue de largeur.

Comme les Eſpagnols cherchoient à mouiller à la Dominique, ils virent venir à eux pluſieurs pirogues remplies d'Indiens, de couleur noire, parmi leſquels étoit un vieillard d'aſſez bonne mine, portant un rameau vert garni de blanc. Ils crioient de toutes leurs forces pour faire approcher les Eſpagnols du rivage, & faiſoient des ſignes en montrant la terre. On envoya la chaloupe pour chercher

l'ancrage; mais les houles l'empêcherent d'aborder. Le pilote de la chaloupe vit quantité de gens ſur la côte : il aſſura qu'un de ces inſulaires étant entré dans ſa chaloupe, avoit levé, ſans peine, d'une main, un gros veau par les oreilles. Trois d'entr'eux monterent ſur la capitane : il y avoit peu de tems qu'ils y étoient, lorſqu'un d'eux ſaiſit une petite chienne, il pouſſa un cri & tous trois ſe jetterent à la mer & regagnerent leur pirogue à la nage.

§. V. *Iſle Chriſtine.*

Les Eſpagnols, voyant qu'ils ne pouvoient aborder à la Dominique, réſolurent de deſcendre à l'Iſle Chriſtine : ils y aborderent le 25 Juillet 1595, envoyerent dans la chaloupe un Meſtre-de-camp avec vingt ſoldats pour chercher un port & de l'eau fraîche. Ce Meſtre-de-camp fit ſa deſcente en bon ordre au bruit du tambour. Les Inſulaires s'aſſemblerent autour de lui, au nombre de trois cens, & tournoient autour de ſa troupe. Il traça une ligne ſur la terre, & leur fit ſigne de ne pas la paſſer : ils lui obéirent, lui préſenterent de l'eau, des noix de coco & des fruits. Les femmes approcherent : elles parurent fort belles aux Eſpagnols & peu farouches. On fit ſigne aux hommes d'aider à remplir les tonneaux d'eau douce; mais ils firent un ſigne de refus, prirent même quelques bariques & s'enfuirent avec.

Le 28 du même mois le Commandant des troupes Eſpagnoles ſe rendit à terre

terre avec ſa femme & une nombreuſe eſcorte, y fit célébrer la meſſe. Les Inſulaires l'entendirent à genoux, avec un grand ſilence, & faiſant tout ce qu'ils voyoient faire aux Eſpagnols. Une jeune & belle Indienne aborda, avec un air de nobleſſe & d'amitié en même-tems, Dona Yſabelle, femme du Commandant. Comme cette dame Eſpagnole avoit de très-beaux cheveux blonds, l'Indienne ſe plaiſoit à les manier & lui demanda, par ſignes, la permiſſion d'en couper une boucle. Voyant que la dame Eſpagnole lui marquoit un air d'inquiétude, elle ſe retira en lui marquant, de ſon côté, un air affligé de lui avoir déplu.

Ce peuple parut fort affable aux Eſpagnols, & plus prévenant qu'aucune autre nation Indienne; mais à peine le Commandant fut-il retourné à bord, que les ſoldats qui étoient reſtés avec le Meſtre-de-camp prirent querelle avec les Inſulaires, qu'ils vouloient traiter en eſclaves. On ſe battit: les Inſulaires lancerent ſur les Eſpagnols une grêle de pierres & de lances, & bleſſerent un ſoldat à la jambe; ils s'enfuirent enſuite avec leurs femmes vers la montagne, où ils ſe fortifierent par des tranchées. Les Eſpagnols les pourſuivirent à coups de fuſil. Les Inſulaires jettoient ſoir & matin une eſpèce de cri concerté qui retentiſſoit dans les rochers; ils ſe répondoient de troupe en troupe, ce qui faiſoit aſſez connoître qu'ils avoient formé le projet d'attaquer tout à la fois les Eſpagnols; mais ce projet n'eut pas de réuſſite. Le Meſtre-de-camp eut la pru-

dence de poſer trois corps-de-garde pour la ſûreté des mariniers qui faiſoient de l'eau, & des femmes de l'équipage, qui étoient deſcendues à terre & ſe divertiſſoient ſur le bord de la mer. Les Inſulaires, voyant que leurs lances étoient des armes fort inégales contre les fuſils des Eſpagnols, réſolurent de faire la paix, & la demanderent, par des ſignes, à leur manière : ils aborderent les ſoldats avec un air d'amitié, leur préſenterent des platanes & d'autres fruits. Ils paroiſſoient avoir beſoin de certaines choſes, qu'ils n'avoient pas eu le tems d'emporter de leurs cabanes, & ſupplioient, par ſignes, qu'on leur permît d'y aller ; ce qu'on leur accorda. Lorſqu'ils furent de retour ils apporterent des vivres aux Eſpagnols & ſe lierent d'amitié avec eux. Un de ces Inſulaires forma une liaiſon ſi étroite avec le Chapelain, qu'on les appelloit les camarades. Le Chapelain apprenoit à l'Indien à faire le ſigne de la croix & à prononcer *Jeſus Maria*. L'amitié devint ſi grande entre les deux nations, qu'on voyoit de côté & d'autre un Eſpagnol & un Indien ſe promener tête à tête, s'entretenant par ſignes. Lorſque les Indiens quittoient les Eſpagnols, ils ne manquoient jamais de leur dire *amigos*, c'eſt-à-dire, *camarades*. Les ſoldats du corps-de-garde propoſerent par ſignes à l'ami du Chapelain de le mener au vaiſſeau Amiral : il leur répondit, d'un air gai, amigos. Le Commandant lui fit toutes ſortes de careſſes : il lui fit donner du vin & des confitures ; mais il ne vou-

lût ni boire ni manger. Il admira le gros bétail & demanda comment on appelloit ces bêtes. Il regardoit avec étonnement le navire, les mâts, les voiles, les cordages : il alla par-tout, & conſideroit tout ce qu'il voyoit avec un ſoin qui n'avoit rien de ſauvage. Il prononçoit Jeſus lorſqu'on lui en faiſoit ſigne. Au bout de quelque tems il demanda qu'on le mît à terre : il avoit tant d'affection pour les Eſpagnols, qu'il marqua beaucoup de chagrin lorſqu'il apprit qu'ils étoient ſur le point de partir, & leur demanda la permiſſion de les ſuivre.

L'Iſle Chriſtine eſt très-bien peuplée, haute dans le milieu, remplie de rochers & de vallées, où les Inſulaires ont leurs habitations. Le port fait face à l'Oueſt : il eſt en fer à cheval, étroit d'entrée, a un bon fond de ſable, ſur trente braſſes au milieu, & douze près du rivage. On y trouve une bonne ſource d'eau douce qui ſort plus gros que le bras du rocher.

Les habitans ſont fort baſanés. La ville eſt diſpoſée en équerre, ſur deux lignes, bien pavée d'un côté & d'autre, diſpoſée en place publique, plantée d'arbres. Les maiſons ſont plus élevées que le ſol & aſſez bien couvertes. Les portes ſont baſſes & les fenêtres ſont percées vis-à-vis dans le mur oppoſé. Les femmes ont la figure fort agréable, la taille fine, la main fort belle, le teint fort blanc; en un mot, elles paſſeroient en Europe pour être fort belles. Elles ont une robe qui les couvre de la poitrine juſqu'en bas. L'étoffe eſt un tiſſu d'écorce.

Les Eſpagnols trouverent près de la bourgade une eſpèce de ſanctuaire, formé d'une enceinte de paliſſades, où étoient quelques figures de bois, aſſez mal travaillées. Les Inſulaires préſentent en offrande à ces eſpèces de ſtatues diverſes choſes comeſtibles. Les Eſpagnols prirent un cochon qui étoit en offrande, & vouloient enlever le reſte; mais les naturels leur firent ſigne que c'étoit un lieu reſpectable.

Leurs pirogues ſont d'une ſeule pièce, aſſez bien creuſées: elles ſont recouvertes de planches & amarées en cocotiers. Il y en a qui tiennent juſqu'à trente & quarante rameurs. Pour les conſtruire ils ſe ſervent d'os de poiſſon & d'armirettes de coquillages qu'ils aiguiſſent ſur des gros cailloux.

Les forces, la ſtature & l'air ſain des Inſulaires, fait un indice de la bonté du climat. Les Eſpagnols n'y ſentirent ni ſerein ni roſée du matin; l'air y eſt ſi ſec, que les lignes mouillées que les Eſpagnols laiſſoient ſur terre pendant la nuit, ſe trouvoient ſeches le lendemain au matin, ſans même qu'on eût pris la précaution de les étendre. Le ſoleil n'incommode pas beaucoup pendant le jour, & la nuit eſt aſſez fraîche, ſans l'être trop.

Les animaux les plus communs dans cette Iſle, ſont les poules & les cochons.

On y trouve un fruit gros comme la tête d'un enfant: il eſt d'un vert foncé, s'éclaircit en mûriſſant; l'écorce eſt couverte de rayes qui ſe traverſent; ſa figure eſt oblongue; il n'a ni noyau ni pepin.

Le dedans eſt une ſubſtance blanche, mais fort délicate, ſaine & nourriſſante. Les Eſpagnols le nommoient *blanc-manger*. Les feuilles de l'arbre qui porte ce fruit, ſont grandes & très-dentelées.

Il y a un autre fruit, hériſſé de pointes comme les chataignes; mais il eſt ſix fois plus gros.

On en trouve un troiſième qui eſt huileux, d'une écorce très-dure, aſſez ſemblable à la noix, à l'exception qu'il n'y a point de zeſt qui le partage dans le milieu.

Les citrouilles de cette Iſle ſont comme celles d'Europe : il y en a des eſpèces qui ont de très-belles fleurs, mais ſans odeur.

Les Eſpagnols éleverent quatre croix ſur le rivage, ſur leſquelles ils graverent la date de leur voyage.

§. VI. *Iſles Saint-Bernard.*

Le 20 Août 1595, les mêmes Voyageurs ſe trouverent à la vue de quatre petites Iſles baſſes, ſablonneuſes, couvertes d'arbres, diſpoſées comme un cadre en quarré, d'environ huit lieues de circuit. Ils ne connurent pas ſi elles ſont habitées. Quelques perſonnes de l'équipage aſſurerent qu'elles avoient vu des canots; mais c'eſt ſans doute par l'envie qu'elles avoient de prendre terre. Le Général nomma ces Iſles, Saint-Bernard : elles ſont à dix degrés ving minutes de latitude Sud, & à deux cens dix-neuf de longitude.

§. VII. *Iſle Solitaire.*

Elle eſt baſſe, ronde, plantée d'arbres & environnée de chauſſées. Elle eſt ſeule, ce qui fut cauſe que les Eſpagnols lui donnerent le nom d'Iſle Solitaire. Ils y allerent faire de l'eau & du bois : il y a tant d'écueils dans ces parages, que leurs vaiſſeaux en étoient environnés. Il paroît que le vaiſſeau Amiral y périt pendant la nuit ; on ne l'a jamais revu. Elle eſt à dix degrés de latitude ſeptentrionale, & à deux cens dix de longitude.

§. VIII. *Iſle Sainte-Croix.*

Les Eſpagnols y arriverent le 8 Septembre 1595 : elle eſt environnée de rochers, préſente un aſpect aride. Il y a une montagne, au haut de laquelle eſt un volcan qui ne ceſſe de mugir & de lancer des étincelles. Le pic ſauta peu de jours après leur arrivée, en faiſant un bruit effroyable, & cauſa une telle ſecouſſe à la terre, que les vaiſſeaux qui étoient à l'ancre à dix lieues de-là, en furent tout ébranlés. Lorſque les Eſpagnols approcherent de terre, ils virent venir à eux une cinquantaine de canots remplis d'hommes qui crioient & frappoient des mains : les uns étoient baſanés, les autres étoient d'un noir vif : tous avoient les cheveux friſés, blancs, rouges ou d'autres couleurs ; ils étoient peints. Leurs dents étoient auſſi peintes en rouge, en noir & autres couleurs. Pluſieurs avoient la tête à moitié raſée. Tous étoient nuds, ayant ſeulement les parties naturelles couvertes

d'un voile de toile assez fine. Leur col & leurs membres étoient chargés de cordons faits de petits grains d'or, ou de bois noir, de dents de poisson ou de nacre de perle.

Leurs canots étoient petits, attachés deux à deux ; il avoient pour armes des arcs, des fléches de bois endurci au feu & aiguisées par le bout, ou armées d'os & trempées dans du suc d'herbes : ils avoient en outre des épées d'un bois très-lourd & des dards du même bois, avec trois pointes de harpons de plus d'un pied chacune. Ils portoient des espèces de bandoulières, auxquelles étoient attachés des havre-sacs de feuilles de palmites, fort bien travaillés, remplis de biscuits que ces sauvages font avec certaines racines, & dont ils se nourrissent.

Ces sauvages s'arrêterent long-tems à considérer la flotte, alloient & venoient autour des vaisseaux. On les invita, par signes, à y monter ; mais ils ne voulurent pas s'y exposer : après avoir conféré entr'eux quelque tems, ils prirent tout-à-coup les armes, par le conseil, selon ce que les Espagnols purent voir, d'un vieil Indien qui étoit à leur tête ; ce qu'il disoit se répétoit dans tous les canots ; enfin, ils pousserent tous un grand cri & lancerent sur la flotte une nuée de fléches ; mais elles ne blesserent personne. Les Espagnols, qu'on avoit eu soin de tenir sous les armes, firent à l'instant feu sur les Indiens, en tuerent un & en blesserent plusieurs ; ce qui les effraya, au point qu'ils prirent promptement la fuite.

Sitôt que les Eſpagnols s'en virent débarraſſés, ils ſe hâterent d'approcher de terre. Le Général chercha & trouva un petit port aſſez commode : il poſta un ſergent & douze ſoldats pour s'en aſſurer ; mais les Indiens les attaquerent avec tant d'impétuoſité, qu'ils furent obligés de ſe retrancher dans une cabane, où la barque les alla rechercher, après que le canon du vaiſſeau eut écarté les barbares.

Le jour ſuivant le Général Eſpagnol trouva un meilleur port, bon abri, ſur quinze braſſes de fond, près d'une rivière & de pluſieurs villages, d'où les Eſpagnols entendirent toute la nuit danſer & chanter les Indiens, au ſon d'un tambour & de deux bâtons qu'ils frappoient en meſure les uns ſur les autres.

Lorſque les Eſpagnols furent à l'ancre ils furent environnés d'un nombre incroyable de canots ; ceux qui étoient dedans avoient la tête & les narines parées de fleurs rouges : quelques-uns furent aſſez hardis pour monter à bord d'un des vaiſſeaux, laiſſant leurs armes dans leurs canots. Il y en avoit un entr'autres qui étoit aſſez bien fait & très-beau de viſage, quoique maigre & un peu baſané ; il avoit les cheveux blancs, paroiſſoit être âgé d'environ ſoixante ans : il portoit une eſpèce de bonnet fait de plumes de différentes couleurs, ſes armes étoient un arc & des fléches à pointes d'os. Deux hommes, qui, après lui, paroiſſoient les plus diſtingués de la troupe, ſe tenoient à ſes côtés : ſa parure & le reſpect qu'on lui portoit, annonça aux Eſpagnols qu'il étoit

d'une très-grande distinction parmi les Insulaires. Il demanda par signes où étoit le chef des Espagnols : le Général se hâta d'aller à lui & l'embrassa ; l'Indien, en se montrant, prononça le nom de *Malape* ; ce qui annonça que c'étoit son nom : le Général Espagnol en fit autant en prononçant celui de *Mindana*. L'Indien alors s'efforça de faire entendre qu'il vouloit s'appeller Mindana, & qu'il desiroit que l'Espagnol s'appellât Malape, &, voyant que celui-ci lui annonçoit, par signes, qu'il y consentoit, il marqua beaucoup de joie : il fit connoître qu'il s'appelloit encore *Taurique* ; ce que les Espagnols prirent pour un titre équivalent à celui de Chef ou de Cacique.

Le Général donna à cet Indien quelques chemises & quelques autres effets de peu de valeur. Les soldats Espagnols donnerent à ses compagnons des plumes, des grelots, des colliers de verre, des épingles, des morceaux de toile & de taffetas : ils pendirent toutes ces bagatelles à leur col. On leur apprit à dire *Amigos*, à toucher dans la main, à s'embrasser : lorsqu'ils l'eurent appris ils le recommencerent souvent.

Les Espagnols leur montrerent des épées, des miroirs ; ils leur raserent la tête, leur couperent les ongles, ce qui causa beaucoup de satisfaction à ces barbares. Ils voulurent aussi-tôt avoir les rasoirs & les ciseaux : ils regarderent sous les habits des Espagnols, &, voyant qu'ils ne faisoient pas partie de leur corps, ils firent une multitude de contorsions. Ils

ne ceſſerent, pendant huit jours, de rendre viſite aux Eſpagnols & de leur apporter des vivres. Malape étoit toujours à leur tête, & un des plus empreſſés à marquer de l'amitié pour les Eſpagnols. Il les alla trouver un jour avec cinquante canots, au fond deſquels il avoit fait cacher des armes. Il monta à bord d'un des vaiſſeaux; mais, voyant un ſoldat qui prenoit par haſard un fuſil, il ſauta dans un de ſes canots & s'enfuit à terre ſans qu'on pût le retenir. Les Inſulaires, qui l'attendoient ſur le rivage, le reçurent avec de grandes démonſtrations de joie. Ils parurent ſe conſulter enſemble, &, dès que la nuit parut, ils retirerent tous leurs effets des maiſons voiſines du port. Pendant la nuit l'on vit des feux allumés de l'autre côté de la baye: les canots alloient & venoient d'un village à l'autre, comme pour donner & prendre des avis & ſe préparer à quelque expédition.

Le matin l'équipage de la galiote étant allé à l'aiguade, tomba dans une embuſcade d'Indiens, qui le pourſuivirent à coups de fléches. Les Eſpagnols firent feu des vaiſſeaux pour les obliger de ſe retirer. Après qu'on eut panſé les bleſſés, on envoya un Officier, à la tête de trente hommes, pour mettre tout à feu & à ſang. Les Indiens firent face; mais, voyant que la mouſqueterie leur tuoit beaucoup de monde, ils prirent la fuite: les Eſpagnols brûlerent quelques canots, quelques maiſons, & couperent pluſieurs palmites. On fit attaquer un village Indien; on vouloit leur faire un peu de mal, pour les inti-

mider & éviter de leur en faire davantage. Comme ils ne s'y attendoient pas, ſept furent ſurpris dans leurs maiſons, où l'on avoit mis le feu : ils ſe défendirent avec un courage qui tenoit de la fureur, & ſe jetterent au milieu des Eſpagnols, ſans faire cas de leur vie. Ils périrent tous, à l'exception d'un ſeul qui fut bleſſé en prenant la fuite : deux ſoldats Eſpagnols furent bleſſés.

Comme ce village appartenoit à Malape, il ſe rendit le ſoir au rivage, aborda les Eſpagnols en ſe frappant la poitrine, & appellant le Général par le nom de Malape, & ſe donnant celui de Mindana. Il fit ſigne qu'on avoit été injuſte à ſon égard, parce que ceux qui avoient attaqué les Eſpagnols n'étoient pas ſes ſujets, & qu'il n'avoit aucun droit ſur eux : il annonça qu'ils demeuroient de l'autre côté de la baye. Il banda enſuite ſon arc, pour faire entendre aux Eſpagnols qu'il ſe joindroit à eux pour tirer vengeance de ces Indiens. Le Général Eſpagnol lui annonça, par ſignes, qu'il étoit faché de ce qui étoit arrivé, & l'on ſe donna des marques d'amitié de part & d'autre.

Un des vaiſſeaux de l'eſcadre fit le tour de l'Iſle & dit, qu'à la bande du Nord il avoit trouvé une autre baye, qui étoit plus peuplée & plus commode que celle où l'on étoit. L'eſcadre y alla mouiller : les Inſulaires, en la voyant, pouſſerent des cris terribles : ils ne diſcontinuerent même pas pendant la nuit ; &, parmi les cris qu'ils pouſſoient on diſtinguoit celui d'*Amigos*, qu'ils articuloient très-bien. Au

point du jour, ils lancerent des traits & des pierres: voyant qu'ils étoient trop éloignés pour atteindre les Eſpagnols, ils ſe jetterent à la nage en pouſſant des cris effroyables & accrocherent les bouées des vaiſſeaux, croyant pouvoir les entraîner avec eux. Un Officier ſe mit dans une chaloupe, avec quelques ſoldats & alla contr'eux. Une partie de ſes ſoldats avoit pris des boucliers pour garantir l'autre des fléches que leur lançoient les ſauvages. Les fléches en percerent pluſieurs de part en part & bleſſerent deux Eſpagnols. Ces barbares étoient ſi courageux & ſi agiles en même tems, que les Eſpagnols ne douterent pas qu'ils auroient beaucoup de peine à les mettre à la raiſon : ce qui les rendoit ſi hardis, c'étoit l'idée qu'ils avoient, que les armes que portoient les Eſpagnols, ne pouvoient faire aucun mal ; mais lorſqu'ils en virent pluſieurs des leurs tomber morts, la peur les ſaiſit ; ils prirent la fuite & emporterent leurs cadavres. Le lendemain un Officier deſcendit à terre avec une troupe de ſoldats, qu'il mena ſur un petit tertre, où il vouloit jetter les fondemens d'une habitation pour la colonie que l'on vouloit établir dans ces Iſles. Son projet fut rejetté par les ſoldats, principalement par ceux qui étoient mariés. Quelques-uns ſe détacherent & allerent dire au Général que l'on choiſiſſoit un endroit mal-ſain ; qu'il étoit plus à propos de s'établir dans un village d'Indiens, où l'on trouveroit toutes les maiſons bâties & plus ſaines, parce qu'elles avoient déja été habitées. Le Général, à leur priè-

re, descendit à terre, où il assembla la troupe. Comme il se trouve une lacune dans l'original, on ignore ce qui fut décidé dans cette assemblée: il paroît cependant qu'on prit le parti de quitter l'Isle Sainte-Croix : le narrateur présente la flotte à la vue d'autres Isles, lorsque sa narration recommence.

L'équipage du vaisseau, qui fit le tour de cette Isle, dit, que du côté du Nord-Oueſt, il avoit vu deux Isles moyennes, mais fort peuplées; que du côté du Sud-Oueſt, il y en avoit trois autres peuplées de mulâtres, de couleur claire; que les Isles étoient couvertes de palmiers & coupées de tant de chaussées, & environnées de tant de canots, qu'on n'en pouvoit voir le bout.

§. IX. *Autres Isles sans nom.*

Le premier Janvier 1596, la flotte se trouva au quatorzième degré de latitude Nord, porta droit à l'Oueſt, & découvrit plusieurs Isles, que l'équipage prit d'abord pour les Laronnes; mais leur position fit connoître aux Espagnols leur erreur : elles étoient beaucoup plus à l'Oueſt que les Laronnes. Ils virent sortir de ces nouvelles Isles un nombre prodigieux de canots, aussi légers que du liége: il ne tient qu'un homme dans chaque, quoiqu'il y ait un mât, une voile, une antenne, &c. L'Insulaire gouverne d'une main, de l'autre il hausse, amene, vire de bord, lâche ou serre la voile, menant à chaque pied un écoute. Il vire la voile, & va où il veut, sans tourner son

canot, parce qu'il eſt à deux proues. S'il verſe, le conducteur ſe jette à l'eau avec l'agilité d'un poiſſon & le retourne. Lorſqu'il eſt à bord, il prend ſon canot, le porte au pied d'un arbre, ſur lequel il monte, & y fait ſon habitation comme dans un nid.

Ces Inſulaires vivent de poiſſon, qu'ils prennent dans le creux des rochers. Il n'y en a point qui leur échappe, ſi ce n'eſt le cayman, le tiburon & la caëlla, qu'ils n'oſent attaquer; il les adorent même comme des Divinités, leur donnent la dixme de leurs fruits, qu'ils mettent dans un bateau où il n'y a perſonne: le bateau ne tarde pas à tourner dans l'eau & à s'abîmer.

Les habitans de ces Iſles ſont de couleur brûlée, vont tout nuds, hommes & femmes, même ſans chauſſure, paſſent au travers des ronces, ſautent de rochers en rochers comme des cerfs: ils ſont fort courageux.

Les Eſpagnols eurent peine à les engager à commercer avec eux: ils ne vouloient ni or ni argent; le fer ſeul leur plaiſoit, principalement les haches & les couteaux, parce qu'ils ſentoient que ces inſtrumens pourroient leur ſervir à couper des arbres & à travailler le bois.

Pluſieurs ſoldats qui allerent à terre, virent une multitude de leurs habitations qui étoient dans les arbres. Les cabanes qui étoient à terre ne contenoient que des ſquélettes, entrelaſſés les uns avec les autres. Ce ſont les os de leurs ancêtres qu'ils rangent ainſi, & qu'ils adorent

comme des Divinités : ils croyent que leurs ames paſſent après leur mort dans le corps des Caymans & des Tiburons. Ils adorent encore le ſoleil & la lune : ils déſoſſent les cadavres de leurs parens, brûlent les chairs & en avalent les cendres dans du *tuba*, qui eſt un vin de coco. Ils pleurent les morts tous les ans pendant une ſemaine entière, & louent un grand nombre de pleureuſes : en outre, tous les voiſins vont pleurer dans la maiſon du défunt, & on ne manque pas de leur rendre la pareille lorſque leur tour arrive. Ces anniverſaires ſont en général fort fréquentés, parce qu'on ne manque jamais d'y régaler les aſſiſtans. On pleure tout le jour, & l'on boit toute la nuit : pendant les pleurs on récite les faits du mort, en prenant dès le moment de ſa naiſſance & continuant pendant tout le cours de ſa vie, en vantant ſa force, ſa taille, ſa beauté, en un mot tout ce qui peut lui faire honneur. S'il ſe rencontre dans le narré quelqu'événement plaiſant, tout le monde pouſſe des éclats de rire ; on boit un coup, & l'on recommence à pleurer. Il ſe trouve quelquefois deux cens perſonnes dans ces ridicules anniverſaires.

§. X. *Continuation du voyage des Eſpagnols.*

Cette flotte, après un voyage pénible & fort long, arriva aux Philippines, & aborda au Cap du *Saint-Eſprit*. On fournit à l'équipage les vivre néceſſaires : pluſieurs mangerent avec tant d'indiſcrétion, qu'ils en moururent ; les autres furent expoſés à périr pluſieurs fois par le nau-

frage : ils furent obligés d'errer long-tems au travers des détroits qui environnent les Philippines, du côté qu'ils abordoient.

Enfin, le premier Février, on envoya la barque à terre avec pluſieurs gens de l'équipage. Ils allerent par terre droit à Manille, pour y donner avis de l'arrivée de la flotte. Pendant ce tems, les vaiſſeaux faiſoient l'impoſſible pour trouver un paſſage au milieu des canaux; mais ils n'en pouvoient venir à bout. Les vivres manquoient à l'équipage, & les pirogues Indiennes fuyoient au plus vîte à la vue des vaiſſeaux, qu'ils croyoient être Anglois.

Ils arriverent à la vue de Manille; mais le vent, qui étoit contraire, les empêchoit d'aborder; l'équipage étoit tellement accablé de fatigues qu'il ne pouvoit plus travailler pour faire avancer les vaiſſeaux. Les matelots vouloient qu'on les fit échouer, pour qu'on ſe jettât à terre, diſant qu'il valloit mieux perdre le navire que l'équipage. Les pilotes, ſe voyant ſi près de Manille, ne voulurent pas ſuivre leur conſeil; d'ailleurs ils vouloient avoir la gloire d'aborder, après avoir échappé aux périls d'une ſi longue navigation: ils déclarerent, avec fermeté, qu'ils ne conſentiroient jamais à perdre dans le port même le fruit & la gloire de tant de travaux.

Sur ces entrefaites l'on vît arriver dans une chaloupe le Maître-d'Hôtel du Gouverneur des Philippines, accompagné de quelques domeſtiques. Le Gouverneur, averti par une ſentinelle de la côte, l'envoyoit faire des complimens à Dona Bea-

trix, ſur le malheur qui étoit arrivé à l'Amiral, ſon mari, qui s'étoit égaré, comme nous l'avons dit plus haut, & qui, ſelon toutes les apparences, avoit péri. Tout l'équipage verſa des larmes de joie en voyant des Eſpagnols, & leva les mains au ciel, pour en rendre grace à Dieu. Le Maître-d'Hôtel & ceux qui l'accompagnoient, furent conſternés en voyant tant de malades & tant de ſquélettes nuds, qui crioient : « Nous mourons de faim ; » apportez-nous de quoi manger : » ceux qui venoient d'arriver leur répondoient *gracias à dios*, & leur annonçoient l'arrivée prochaine d'un bateau chargé de vivres ; en effet, il ne tarda pas à paroître. Dès que ce bateau fut arrivé, chacun ſe jetta ſur les vivres ſans aucune diſcrétion : il en vint un ſecond, dont les vivres furent partagés avec plus de prudence : bientôt il en arriva un troiſième chargé de matelots, qui venoient aider à la manœuvre ; de ſorte que les vaiſſeaux mouillerent en peu de tems à deux lieues de Manille : ce fut le 11 Février 1596. L'équipage avoit perdu cinquante hommes dans le trajet, depuis l'Iſle Sainte-Croix.

Sitôt que l'équipage eut mis pied à terre, un nombre infini de perſonnes accoururent ſur le rivage, les unes par curioſité, les autres par charité, & pour donner du ſoulagement à des hommes qui avoient tant ſouffert : on leur apporta des vivres en ſi grande abondance, qu'il en reſta. Dona Yſabelle, femme du Commandant, fit ſon entrée dans Manille, au au bruit du canon & de la mouſquete-

rie de toutes les troupes de la garniſon.

Tout l'équipage fut logé aux dépens du public. Les femmes ſe marierent preſque toutes à Manille; quatre ou cinq ſe firent Religieuſes. Telle fut la fin d'un des plus fameux voyages qu'ayent entrepris les Eſpagnols.

ARTICLE IV.

Iſles de Rotterdam & d'Amſterdam.

CEs deux Iſles ſont entre le vingt & le vingt-deuxième degré de latitude ſeptentrionale, & vers le deux cens cinquième de longitude. Celle d'Amſterdam eſt la plus grande; on y trouve quantité de poules, de cochons, & de fruits en abondance. Les habitans ſont ſi doux & ſi pacifiques, qu'ils n'ont point d'armes; ils ſont même aſſez généreux: mais, ſelon le caractère de tous les habitans des Iſles que l'on trouve ſur ces parages, ils volent tout ce qu'ils peuvent attraper. On fait plus facilement de l'eau à l'Iſle de Rotterdam qu'à celle d'Amſterdam. Abel Taſman qui y étoit en 1642, & qui a écrit la rélation de ſon voyage, dit, qu'il parcourut toute l'Iſle de Rotterdam, qu'il y vit quantité de cocotiers, plantés fort régulièrement les uns auprès des autres, & des jardins fort bien ſoignés, garnis de toutes ſortes d'arbres fruitiers, tous plantés en droites lignes, ce qui faiſoit un fort bel effet.

ARTICLE V.

Iſles Saint-Bernard.

CEs Iſles ſont ſituées vers le dixième degré de latitude ſeptentrionale, & le deux cens vingtième de longitude. Elles furent découvertes par Quiros, vers le mois de Janvier 1606 : il en vit d'abord pluſieurs petites, enſuite une médiocrement grande. Selon ſon eſtime elle peut avoir trente lieues de circonférence : elle eſt, ſelon lui, entourée de chauſſées de corail, qui forment comme un mur. On n'y put trouver ni fort ni port, & il fallut renoncer à l'eſpérance d'y faire de l'eau & du bois, dont on avoit grand beſoin. Auprès de cette Iſle on en trouva cinq ou ſix, & l'on apperçut une côte où la terre paroiſſoit nouvellement remuée, ce qui annonçoit qu'il y avoit des habitans. Quiros, qui commandoit deux vaiſſeaux, envoya le plus petit en avant : on mit quarante hommes dans des canots pour arriver au rivage, ſur lequel on vit pluſieurs Indiens qui y étoient accourus & qui faiſoient ſigne d'aborder ; mais la mer battoit contre la côte avec tant de violence, qu'il fut impoſſible d'aborder : les canots manquerent même pluſieurs fois d'être ſubmergés par les vagues & la quantité d'eau qu'elles jettoient dedans.

Les Eſpagnols qui étoient dans les canots, déſeſpérant de pouvoir faire de l'eau, prirent le parti de retourner vers les vaiſſeaux ; mais un jeune homme, nom-

mé *François Ponce*, ſe leva, avec un air de colere, & dit, qu'ils ſeroit honteux de retourner vers la flotte ſans y porter du ſecours, & de ne pas vaincre les dangers. Il ajouta qu'il alloit ſe jetter à la nage & tâcher de gagner le rivage de l'Iſle, au haſard d'être briſé contre les écueils. En diſant ces mots, il ſe deshabilloit à la hâte, ſe jetta dans la mer, gagna à la nage l'endroit où elle battoit avec le plus de fureur contre la côte : les ſauvages annoncerent, par leur geſtes, qu'ils étoient inquiets ſur ſon ſort, & s'avancerent dans l'eau pour le ſecourir. Lorſqu'ils l'eurent amené au rivage, ils lui donnerent les plus grandes marques d'amitié ; ils le baiſerent au front à pluſieurs repriſes & reçurent avec bonté les marques d'amitié qu'il leur donna. Trois autres Eſpagnols, qui de leurs canots regardoient ce qui ſe paſſoit ſur le rivage, ſe jetterent auſſi à la nage & arriverent auſſi heureuſement que lui.

Ils trouverent les Inſulaires armés, les uns de gros bâtons, les autres de lances brûlées par le bout, & longues de vingt-cinq à trente palmes. Leur village eſt près du rivage ; il eſt compoſé de cabanes conſtruites de paliſſades, ſituées entre des palmiers, dont le fruit fait leur nourriture ordinaire, avec du poiſſon de mer ; ils ſont tout nuds. La couleur de leur peau eſt olivâtre ; mais ils ont aſſez bonne mine, & ſont bien proportionnés.

Les Eſpagnols firent tout ce qu'ils purent pour les déterminer à venir au vaiſſeau ; voyant qu'ils n'en povoient venir à

bout, ils regagnerent les canots & se mirent à la rame. Quelques Insulaires s'avancerent en se mettant dans l'eau : les Espagnols cesserent de ramer, leur firent de nouvelles caresses, leur donnerent quelques bagatelles, qu'ils reçurent avec joie; mais ils ne purent jamais se résoudre à monter dans le canot, & s'en retournerent à terre.

Les Espagnols allerent huit lieues plus loin chercher quelques secours. Ils trouverent une autre Isle, où les chaloupes n'aborderent qu'avec la même peine, la côte étant garnie de brisans, que la mer couvroit d'écume. Ils y aborderent cependant, & les matelots entrerent, pour chercher de l'eau, dans un petit bois qui étoit sur le rivage. Ce bois étoit si épais, que les Espagnols étoient obligés de couper les branches des arbres pour se frayer un chemin : ils trouverent au milieu une petite place ronde, entourée de petites pierres, avec un tas de grosses pierres qui étoient de bout, & formoient comme un autel d'une coudée & demie de haut, appuyé contre un grand arbre : de grosses touffes de feuilles de palmiers attachées au tronc de l'arbre, pendoient sur l'autel : c'étoit, sans doute, un lieu sacré, où ces barbares alloient rendre leur culte à leur divinité. Les Espagnols couperent un arbre & y planterent une croix.

Au-delà de ce bois les Espagnols en trouverent un autre, & des prairies humides, arrosées de quelques napes d'eau saumache, qui ne valoit rien pour boire. Ils appaiserent leur soif avec des noix de

coco, &, ne trouvant point d'eau ils ſe chargerent de ces noix, pour en porter à leurs camarades, marchant le long du rivage dans l'eau juſqu'aux genoux. Quelques-uns d'eux, qui s'étoient ſéparés de la troupe, trouverent une femme ſi vieille, qu'ils furent étonnés de voir qu'elle pût ſe tenir ſur ſes pieds; cependant ſa taille, encore aſſez bien priſe; ſon air aſſez diſpos; ſon viſage, quoique ſec & ridé, annonçoient qu'elle avoit été très-belle dans ſa jeuneſſe. On lui fit ſigne de venir aux navires: elle ſe mit ſur le champ en chemin, ſans aucune marque de crainte. On lui donna à boire & à manger, après quoi le Capitaine la fit habiller, & lui fit ſigne d'aller dire à ſes compatriotes que nous voulions être ſes amis. Il la fit reconduire au rivage: elle mena ceux qui l'accompagnoient, du côté oppoſé à celui qu'ils avoient pris d'abord, leur faiſant entendre que les habitations étoient du côté où elle les conduiſoit. Pendant que cela ſe paſſoit, on découvrit cinq ou ſix pirogues étroites, voguant, au moyen de leurs voiles, qui étoient compoſées d'un tiſſu de palmettes, recouſues avec du fil fait de l'écorce du même arbre, & fabriquées à-peu-près comme les nattes, avec leſquelles les femmes du pays ſe couvrent de la ceinture en bas.

Les Indiens ſauterent de leurs canots ſur le rivage, joignirent les Eſpagnols, &, dès qu'ils apperçurent la vieille femme parmi eux, ils coururent l'embraſſer, s'émerveillant de la voir ainſi vêtue, & firent beaucoup de careſſes aux Eſpagnols.

Le Chef des Eſpagnols qui étoient avec la vieille Indienne, s'adreſſa au Chef des Indiens : c'étoit un homme robuſte & de fort belle taille, qui avoit le front & les épaules larges, portant ſur ſa tête une eſpèce de couronne faite de petites plumes noires, auſſi douces & auſſi fines que de la ſoie. Ses cheveux étoient roux, crêpus, & lui tomboient à la moitié des épaules. Les Eſpagnols furent étonnés de voir qu'un homme, qui n'étoit pas blanc, avoit les cheveux roux : ils crurent que c'étoient des cheveux de femme qu'il avoit mis ſur ſa tête. Pedro lui fit ſigne de le ſuivre aux vaiſſeaux, où il ſeroit régalé. L'Indien monta dans une chaloupe, avec quelqu'uns des ſiens ; mais à peine furent-ils embarqués, que, ſaiſis tout-à-coup de frayeur, ils ſe jetterent à l'eau & s'enfuirent vers le rivage. Leur Chef voulut en faire autant ; mais les Eſpagnols le retinrent par force, en l'embraſſant par le milieu du corps, & voguerent au vaiſſeau le plus vîte poſſible. L'Inſulaire s'agitoit, remuoit les bras avec toute la vigueur dont il étoit capable ; mais tous ſes efforts furent inutiles. On l'amena au vaiſſeau, on lui donna à manger, on l'habilla, & on le reconduiſit à terre.

Les Indiens, voyant qu'on avoit emmené leur Chef par force, s'aſſembloient & ſe préparoient à mettre en pièces pluſieurs Eſpagnols qui étoient reſtés ſur la côte. Lorſqu'ils virent qu'il revenoit, ils ſe tinrent tout prêts à le recevoir. Dès qu'il fut arrivé ſur le rivage, il leur fit part des bons traitemens qu'il avoit reçus,

& leur colère contre les Eſpagnols changea en careſſes & en amitié : ils ſe préparerent à retourner dans leur village. Le Chef donna ſa couronne à Pedro, lui faiſant ſigne que c'étoit tout ce qu'il avoit de plus précieux.

Les Eſpagnols remirent à la voile, trouverent dans leur route pluſieurs Iſles ſéches, arides & inhabitées : au milieu de quelques-unes il y avoit des lacs d'eau ſalée ; mais aucune ne fourniſſoit d'eau douce. On les nomma *Iſles Saint-Bernard.*

ARTICLE VI.

Iſle de la Belle-Nation.

LA même flotte, en continuant ſa route, découvrit une Iſle cultivée. Le petit bâtiment s'approcha d'une habitation ſituée dans un enfoncement du rivage, & compoſée de cabanes paliſſadées. Il en ſortit une centaine d'Indiens, qui étoient grands, bien faits, & avoient la peau fort blanche : ils ſe mirent dans de petites pirogues, faites d'un ſeul tronc d'arbe, & fort légeres ; chacune pouvoit contenir cinq hommes. Ils ſe rangerent autour du vaiſſeau, faiſant des geſtes menaçans. Pour les apprivoiſer, on leur jetta du vaiſſeau des vivres & quelques vêtemens : ſans faire attention à ce qu'on leur donnoit, ils avancerent encore vers le vaiſſeau, tenant toujours une contenance menaçante. Un d'eux, qui étoit ſeul dans une pirogue, alla juſque contre le vaiſſeau, en pouſſant des cris affreux. Il avoit un bonnet

net de palmette & une eſpèce de camiſole rouge du même tiſſu. Il approcha de la galerie de poupe, où les Eſpagnols s'étoient rangés pour voir ſes bravades. Prenant ſa lance à deux mains, il la jetta de toute ſa force contre les Eſpagnols, & s'enfuit. On le menaça de la voix; mais, bravant ces menaces, il revint une ſeconde fois; le Capitaine, qui ne vouloit pas irriter ces Indiens, fit tirer ſur lui un coup de mouſquet, ſans balle, pour l'épouvanter; mais il continua de brandir une nouvelle lance, faiſant tourner ſa pirogue autour du navire, avec une vîteſſe incroyable. On fit deſcendre ſoixante hommes dans la chaloupe, pour donner la chaſſe à ces Barbares : ils ſe rangerent autour, en faiſant tous leurs efforts pour l'enfoncer dans la mer : une autre troupe, nouvellement ſurvenue, jetta une corde ſur la pinaſſe pour l'attirer à bord. Voyant qu'on coupoit leurs cordes, ils chercherent à l'attacher aux cordages. Les Eſpagnols, impatiens de leur obſtination, lâcherent ſur eux quelques coups d'arquebuſe, en tuerent & en bleſſerent pluſieurs, & les mirent en fuite.

Le Commandant donna ordre de ſe préparer à faire le lendemain une deſcente à terre, pour y prendre une proviſion d'eau & de bois, ſuffiſante au deſſein qu'il avoit de continuer la recherche du continent. Il étoit perſuadé qu'un ſi grand nombre d'Iſles ne pouvoit qu'être détaché de quelque grande terre voiſine. Soixante hommes deſcendirent dans les chaloupes & s'avancerent juſqu'auprès d'une chauſſée

naturelle, contre laquelle la mer battoit avec fureur.

Comme c'étoit l'endroit où la deſcente étoit pratiquable, on fit tous les efforts poſſibles pour y aborder. A peine quelques Eſpagnols eurent-ils mis pied à terre, que cent cinquante Inſulaires tomberent ſur eux avec leurs lances: l'inquiétude des Eſpagnols étoit d'autant plus grande, que le Commandant étoit un de ceux qui avoient mis pied à terre; mais le feu de la mouſqueterie des chaloupes fit fuir ces Barbares plus vîte qu'ils n'étoient venus, & la deſcente ſe fit avec aſſez de facilité. Les Eſpagnols ſe mirent en ordre de bataille & marcherent vers une habitation qui étoit voiſine du lieu où l'on avoit fait la deſcente. On en vit ſortir une douzaine de vieillards, portant des torches allumées, d'une eſpèce de bois réſineux qui brûle comme un flambeau. C'eſt, parmi ces Barbares, un ſigne de paix & d'amitié: ils firent entendre aux Eſprgnols que les hommes s'étoient enfuis dans un bois voiſin, où ils avoient déja caché leurs femmes & leurs enfans, près d'une lagune ſalée, que la mer inonde quand elle eſt haute. Peu après on vit ſortir de ce bois un Sauvage, qui s'expoſoit à tout notre reſſentiment pour ſauver un de ſes camarades, qui avoit été bleſſé d'un coup de feu: il donna un exemple de courage & d'amitié, digne des plus grands éloges.

Les vieillards ſe proſternerent devant les Eſpagnols; un d'entr'eux tenoit un rameau vert, & le préſenta en tremblant. Le Commandant en fit vêtir un d'un ha-

pit de taffetas : comme il paroiſſoit plus pénétrant que les autres, il s'apperçut que nous cherchions de l'eau, & fit ſigne de nous conduire où il y en avoit : celui auquel il avoit fait ce ſigne, conduiſit ces Eſpagnols vers le lac, où le gros des Inſulaires s'étoit retiré. La troupe d'Eſpapagnols qui le ſuivoit goûta une ſatisfaction entière à la vue du lac ; mais elle fut accablée de triſteſſe en voyant que l'eau étoit ſalée. Il ſe trouva un Inſulaire qui avoit de l'eau douce dans une coquille de coco : on lui demanda par ſigne où il l'avoit priſe ; il répondit que c'étoit de l'autre côté de la lagune : ſept ſoldats ſe détacherent & ſuivirent l'Inſulaire, qui les conduiſit dans l'endroit où il avoit trouvé cette eau. Ils traverſerent pluſieurs enclos où les Indiens s'étoient tapis. Dès qu'ils virent les Eſpagnols, ils ſe leverent, allerent à eux en faiſant des ſignes de paix, principalement les femmes, qui étoient fort belles. Les Eſpagnols étoient étonnés de la blancheur & de la beauté de leur peau, dans un climat où l'air, le ſoleil, auxquels elles ſont ſans ceſſe expoſées, devroit les noircir. Ces femmes ſauvages paſſeroient pour des beautés en Europe. Elles ſont couvertes de la ceinture en bas, de fines nattes de palmier fort bien tiſſues, & d'un petit manteau de même étoffe, qu'elles portent ſur leurs épaules. Elles regarderent d'abord les Eſpagnols avec un air de douceur & de ſoumiſſion, qui ſembloit leur demander grace ; allerent enſuite à eux & les embraſſerent avec les plus grandes marques d'a-

mitié. Les Eſpagnols furent très-contens de voir la tournure que prenoient les choſes.

L'Inſulaire les mena près d'une ſource d'eau douce ; mais le filet étoit ſi petit, qu'il n'auroit put ſuffire aux beſoins de l'eſcadre. On fit informer le Commandant de ce qui ſe paſſoit : celui qui étoit chargé de porter ces nouvelles, traverſa une habitation, ſans autres armes que ſon épée nue à la main : il fut attaqué par une douzaine de Barbares, qui s'élancerent ſur lui, armés de bâtons pointus & de pieux brûlés. Un d'entr'eux lui porta un coup d'une demi-pique, qu'il para avec ſon épée ; mais il avoit trop de gens ſur les bras pour s'en venger. Les cris qu'il pouſſoit attirerent les Eſpagnols de toutes parts, & aſſez à tems pour lui ſauver la vie ; mais il étoit fort dangereuſement bleſſé au bras & à la tête : une décharge faite ſur ces Barbares, en tua quatre ou cinq, & en bleſſa pluſieurs autres. Parmi ceux qui périrent dans cette occaſion, on fut ſurpris d'en voir un, qui, nud & mal armé, ſe défendit long-tems contre vingt ſoldats Eſpagnols, armés d'épées & de rondaches : il faiſoit le moulinet avec ſon bâton, de manière qu'aucun ſoldat n'oſoit l'approcher. Il leur donnoit des coups terribles & les bleſſoit, malgré leurs boucliers : enfin, accablé par le nombre, épuiſé de fatigue, percé de coups, il tomba mort, mordant la terre de rage, & laiſſant les Eſpagnols dans l'admiration de ſa valeur, & dans le regret d'avoir ôté la vie à un homme qui avoit ſi bien ſçu la

défendre. Les Eſpagnols continuerent à pourſuivre les Inſulaires, qui avoient tous pris la fuite. Ils attraperent un vieillard & l'emmenerent : une vieille femme accourut & ſe remit entre leurs mains : ils crurent qu'elle diſoit dans ſon langage au vieillard, qu'elle aimoit mieux mourir avec lui, que de vivre ſans lui. On les conduiſit aux chaloupes.

Le danger fut plus grand pour les Eſpagnols, lorſqu'ils quitterent la côte : les coups de mer penſerent les faire périr pluſieurs fois. Ils furent obligés de laiſſer à terre les jolies nattes, les noix de cocos, & les autres rafraîchiſſemens qu'ils devoient porter à la flotte.

Cette Iſle, que les Eſpagnols nommerent de la *Belle-Nation*, eſt à treize dégrés de latitude Sud, & à deux cens dix-neuf de longitude.

ARTICLE VII.

Iſles Waterlandt, des Mouches, Sans-fonds.

L'*ISLE Waterlandt* eſt à quatorze dégrés trente-ſix minutes de latitude ſeptentrionale. Le bord en eſt ſubmergé ; mais tout le milieu eſt garni d'arbres : il n'y a cependant ni palmiers ni cocos. Jacques le Maire & Guillaume Schouten, la découvrirent en 1616, & lui donnerent le nom de Waterlandt, qui veut dire, eau-douce, parce qu'ils y en trouverent un peu. Ils y firent cuire plein une grande chaudière de creſſon, qui ſervit beaucoup

à rafraîchir les malades. Ils n'y virent aucun habitant.

A vingt lieues de-là ils trouverent une autre Iſle, où ils envoyerent la chaloupe chercher de l'eau : ceux qui étoient dedans la laiſſerent ſur le grapin, & ſe tirerent mutuellement, avec des cordes, au travers de la mer. Ils paſſerent aſſez avant dans un bois; mais il n'avoient point porté d'armes : ayant apperçu un Sauvage qui portoit un arc, ils ſe rembarquerent promptement & retournerent à bord. Lorſqu'ils furent un peu éloignés du rivage, ils y virent venir cinq ou ſix Sauvages, qui, les voyant éloignés, rentrerent dans le bois.

Les Hollandois diſent, qu'il y avoit dans cette Iſle quantité d'arbres ſauvages, fort verts, & qu'elle eſt inondée par la mer en pluſieurs endroits.

Les matelots, qui y avoient paſſé, étoient tout couverts de mouches, qui les ſuivirent juſqu'au navire. Leurs viſage & leurs mains en étoient garnis, au point, que l'on avoit de la peine à les reconnoître : la chaloupe & les rames en étoient toutes noires. Celles qui ſuivirent les matelots à bord, voloient par eſſaims ſur leur viſage & ſur leur corps, & les tourmenterent d'une manière extraordinaire : on ne ſavoit comment faire pour s'en délivrer. A peine ceux auxquels elles s'attachoient, pouvoient boire & manger : tout ce qui paroiſſoit à l'air en étoit auſſitôt rempli. Envain on ſe frottoit le viſage & les mains, on ſe frappoit dans les endroits où elles étoient; tout cela n'y fai-

ſoit rien. Ce tourment dura deux ou trois jours, au bout deſquels il vint un tems frais, qui contribua beaucoup à chaſſer ces inſectes. Les Hollandois donnerent à cette Iſle le nom d'*Iſle des Mouches*.

Vers le quinzième dégré quinze minutes, les Hollandois découvrirent une Iſle aſſez grande, mais baſſe, qui gît par quinze dégrés quinze minutes de latitude méridionale. Son rivage eſt de ſable blanc. Les Hollandois, étant à quelque diſtance de cette Iſle, virent venir à eux un canot, dans lequel étoient quatre Indiens, tout nuds, & qui avoient le corps teint en rouge, à l'exception de leurs cheveux, qui étoient noirs & fort longs. Ils ſe tinrent aſſez loin du vaiſſeau, criant & faiſant des ſignes, pour inviter les Hollandois à deſcendre à terre : mais on n'entendoit point ce qu'ils diſoient, & de leur côté ils n'entendoient pas ce qu'on leur diſoit, quoi qu'on leur parlât Eſpagnol, Malais, Javanois & Flamand. Un autre canot parut bientôt, & ceux qui étoient dedans refuſerent pareillement d'entrer dans le vaiſſeau. On ſe parla de part & d'autre, ſans pouvoir encore s'entendre. Le canot tourna; mais les Indiens le retournerent avec une promptitude & une agilité ſurprenante, & ſe remirent dedans. Ils ne ceſſoient de faire des ſignes, pour inviter à deſcendre à terre, & on leur en faiſoit pour les inviter à venir à bord. Recueil de la Compagnie des Indes, t. 8.

Cette Iſle eſt plus large que longue : il y a beaucoup d'arbres, qui paroiſſent être des palmiers & des cocotiers. Les Hollandois y virent, pendant la nuit, des feux

allumés en différens endroits. Le lendemain ils apperçurent, proche de la côte, pluſieurs hommes nuds, qui crioient de manière à faire croire qu'ils déſiroient qu'on allât à eux. Un canot, qui contenoit trois Indiens, s'approcha du vaiſſeau; ils ne voulurent point aborder; mais ils nagerent vers la chaloupe, & s'en approcherent aſſez près. Les matelots leur firent amitié, leur donnerent des couteaux, des verroteries : il fut impoſſible d'entendre ce qu'ils diſoient. Ils quitterent la chaloupe, s'approcherent du vaiſſeau. On leur jetta une petite corde, qu'ils ſaiſirent; mais ils ne voulurent point paſſer à bord : il y en eut cependant un qui monta dans la galerie, où il tira les clous des petites fenêtres qui étoient aux cabanes du commis & du maître, & les cacha dans ſes cheveux, qui étoient fort longs : bientôt ſa hardieſſe fut imitée par d'autres.

On remarqua que ces Inſulaires préféroient le fer à tout ce qu'on pouvoit leur donner. Ils tiroient, de toutes leurs forces, les chevilles du vaiſſeau, & faiſoient de grands efforts pour les arracher. Ils conſentirent qu'un deux reſtât à bord, pourvu qu'un des matelots entrât dans leur canot pour aller à terre; mais on ne voulut pas y conſentir. C'étoient de grands & forts hommes, qui étoient tout nuds, à l'exception de leurs parties naturelles : leur corps étoit peint, du haut en bas, de diverſes couleurs, repréſentant des ſerpens, des dragons, & d'autres choſes monſtrueuſes. Le fond de la couleur étoit un bleu, tel que cauſe la poudre à

canon, lorſqu'en brûlant elle a touché quelque partie du corps. On leur verſa du vin dans leur canot; mais ils ne voulurent pas rendre la coupe.

On envoya une ſeconde fois la chaloupe au rivage, avec quatorze hommes, dont huit armés de fuſils, & ſix armés de ſabres. Lorſqu'ils approcherent de terre, ils virent ſortir d'un bois trente hommes armés de maſſues, & qui voulurent leur arracher leurs armes, & attirer la chaloupe ſur le ſec: ils en tirerent deux hommes, dans le deſſein de les amener dans le bois; mais les mouſquetaires lâcherent trois coups de fuſil dans la troupe, en tuerent & en bleſſerent quelques-uns.

Outre les maſſues, ces Sauvages avoient pour armes de grands bâtons, brûlés au feu; une autre eſpèce de bâton, au bout duquel il y avoit comme des épines, les Hollandois le prirent pour des épées d'Emperadors. Ils avoient encore des frondes pour lancer des pierres: ils voulurent en lancer; mais ils n'attraperent perſonne. On ne leur apperçut ni arcs ni fléches: on vit des femmes, qui prirent les hommes à la gorge, en pouſſant de grands cris: on crut qu'elles vouloient les faire retirer.

On nomma cette Iſle, l'*Iſle ſans fonds*; parce qu'on n'y en trouva point. Il y avoit ſur le bord de la mer une liſière de palmiers, couverte d'eau.

Les femmes étoient couvertes d'une eſpèce de voile, qui leur deſcendoit des reins aux talons. Elles paroiſſoient prendre plaiſir à voir les Hollandois, & trou-

verent mauvais que les hommes en uſaſſent mal avec eux. Il y avoit quelques hommes qui regardoient cependant les Hollandois d'un air careſſant : ils tomboient dans l'admiration, en conſidérant la maſſe énorme du vaiſſeau, & avoient l'air de ſe dire mille choſes à ce ſujet. A la vue d'un morceau de fer, ils reſtoient comme en extaſe, ouvroient la bouche, écartoient les mains : leur avidité pour ce métal s'annonçoit dans tous leurs geſtes. Ceux qui ſaiſirent une partie des Hollandois, qui étoient dans la chaloupe, fouillerent avec empreſſement dans leurs poches, pour voir s'il n'y avoit point de fer.

ARTICLE VIII.

Iſles des Chiens, & Pernicieuſes.

L'ISLE des Chiens eſt ſituée vers le quinzième dégré de latitude méridionale, & le deux cens trente-huitième de longitude. Elle eſt baſſe & de peu d'étendue : on y vit beaucoup de poiſſon, des ſerpens de mer, des mouettes, des chiens, ſemblables à ceux d'Eſpagne ; mais ils n'aboyent point. Les Hollandois y trouverent du creſſon, âcre & fort piquant, qui fut d'un grand ſoulagement pour ceux qui étoient attaqués du ſcorbut ; mais il n'y a point d'eau douce. La haute-mer inonde cette Iſle au milieu. Il y a d'un côté une bordure d'arbres, alignés, comme au long d'une digue ; ce qui forme un aſſez bel aſpect. Cette Iſle peut avoir trois

lieues de circuit : il ne paroît pas qu'elle ſoit habitée.

Aux environs de cette Iſle, on en trouve quatre autres, que le Maire & Schouten nommerent, *Iſles Pernicieuſes*, parce qu'ils y perdirent un de leurs vaiſſeaux. Rogevin qui y étoit en 1722, avec une flotte Hollandoiſe, dit, que ces Iſles étoient toutes garnies de beaux arbres, principalement de cocotiers, tapiſſées d'une verdure charmante & d'herbes ſalutaires. Les Hollandois y trouverent beaucoup de moules, de nacres de mere-perles, & d'huîtres perlières. On pourroit y établir une pêcherie de perles très-avantageuſe.

Ces Iſles ſont fort baſſes, & inondées en pluſieurs endroits : les Habitans navigent avec de bons canots, & d'autres navires, pourvus de cables & de voiles. Il y avoit, dans quelques endroits, dit le même voyageur, des cordes, dont le fil reſſembloit au chanvre. Les Habitans avoient le corps peint de diverſes couleurs, les cheveux fort longs, tirant un peu ſur le roux : ils avoient des piques de la longueur de dix-huit ou vingt pieds. Ils ſont tous fort grands, ont la phyſionomie dure & ſévère. Ils marchoient par troupes de cent ou cent cinquante, & faiſoient ſigne aux Hollandois d'aller à eux, ſans doute, dans l'intention de les attirer dans quelqu'embuſcade.

ARTICLE IX.

Iſles Labyrinthe.

CEs Iſles ſont ſituées vers le ſeizième dégré de latitude méridionale, & entre le deux cens vingtième & le deux cens trentième de longitude. Rogevin dit, qu'elles ſont au nombre de ſix, toutes fort agréables & fort riantes : priſes enſemble, elles peuvent avoir une étendue de trente lieues. Elles ſont ſituées à vingt-cinq lieues à l'Oueſt, des Iſles Pernicieuſes. Les Hollandois leur donnerent le nom d'*Iſles Labyrinthe*, parce que, pour en ſortir, ils furent obligés de faire une infinité de détours. Navigeant toujours à l'Oueſt, ils ſe trouverent, au bout de quelques jours, à la vue d'une Iſle, qui paroiſſoit belle & élevée : comme ils n'y trouverent aucun fond d'ancrage, ils n'oſerent en approcher de trop près ; ce qui les engagea à mettre deux chaloupes à la mer, avec chacune vingt-cinq hommes, pour aller à terre.

Si-tôt que les habitans s'apperçurent de leur deſſein, ils ſe rendirent en foule ſur le rivage, pour s'oppoſer à la deſcente. Ils avoient de longues piques, qu'ils remuoient ſans ceſſe : les chaloupes ne pouvant aſſez approcher de l'Iſle, à cauſe des rochers, les Hollandois ſe jetterent à l'eau, chacun portant ſes armes, avec du plomb, de la poudre, & quelques bagatelles ſur la tête. Quelques-uns reſterent

dans les chaloupes, pour faire un feu continuel sur les habitans, afin de nettoyer le rivage & faciliter la descente. Cet expédient réussit si bien, qu'on toucha à terre, sans trouver de résistance de la part des Insulaires, qui s'étoient tous retirés, effrayés du feu de la mousqueterie. Aussi-tôt que les Hollandois furent à portée de les voir, & d'être vus d'eux, ils leur montrerent de petits miroirs, du corail, &c. Les Insulaires approcherent alors d'eux, sans hésiter, & sans faire paroître la moindre crainte. Après qu'ils eurent reçu ces présens, ils conduisirent les Hollandois voir l'intérieur du pays, où ceux-ci trouverent une si grande quantité d'herbes, propres à soulager leurs malades, qu'ils eurent de quoi en remplir douze sacs. Les habitans leur aidoient eux-mêmes à en cueillir, & leur apportoient des poules dans des pots de terre.

Rogevin dit, qu'il y vit quantité de jasmin, & différentes sortes de racines, dont les Hollandois mangerent avec plaisir. Il y en avoit plusieurs qui ressembloient, par la figure, la couleur & le goût, aux bétraves d'Europe. Il y trouva une sorte de pomme-de-terre, qui avoit le même goût qu'une pâte que les Allemands font avec de la farine & de l'eau, & qu'ils nomment *Klose*. Il y avoit une prodigieuse abondance de cannes de sucre : les habitans en apportoient une si grande quantité aux Hollandois, qu'ils étoient obligés de les renvoyer. Les cocos, les pisans, ou figues d'indes, les grenades, & plusieurs fruits inconnus à l'Europe, y sont fort communs.

Le lendemain les Hollandois retournèrent dans l'Isle, en plus grand nombre que le jour précédent, pour y cueillir des herbes, & pour y faire quelque découverte avantageuse. Ils donnerent au Chef de l'Isle des miroirs, du corail, & d'autres quincailleries. Il les accepta, mais avec une espèce d'indifférence : il donna cependant en échange des noix de cocos, accommodées de différentes manières : une partie servoit à boire, l'autre à manger.

Il avoit, pour marque de distinction, des morceaux de nacre de perle, attachés autour de son col & de ses bras.

Les femmes furent étonnées de voir des hommes avoir le teint blanc : elles regardoient les Hollandois avec étonnement, leur faisoient beaucoup de caresses, & recevoient toutes celles qu'ils vouloient leur faire.

Les Hollandois, croyant que les hommes & les femmes agissoient de bonne-foi avec eux, se répandirent dans les différentes parties de l'Isle : les Insulaires les précédoient avec un air de satisfaction qui annonçoit la paix ; mais lorsque les Hollandois furent montés sur des rochers, qui bordoient une plaine, ils virent plusieurs milliers d'Insulaires qui sortoient des creux des montagnes : alors les Hollandois, qui avoient eu la précaution de porter leurs armes, se mirent sur la défensive. le Chef des Indiens fit signe, avec son bâton, aux Hollandois, de ne pas avancer ; mais ils braverent ses menaces & continuerent leur route. Une grêle de pierres fondit

bientôt ſur eux ; mais aucun ne fut bleſſé : ils firent feu ſur les Inſulaires, & leur tuerent beaucoup de monde : leur Chef fut même tué dès la première décharge ; cependant les Inſulaires ne prirent pas la fuite ; ils continuerent, même avec plus de fureur, à jetter des pierres. Preſque tous les Hollandois furent bleſſés, & mis hors d'état de ſe défendre : pour ſe mettre à couvert des pierres, ils ſe retirerent derrière un rocher, d'où ils tirerent ſur les Inſulaires avec tant de ſuccès, qu'ils en tuerent un grand nombre. L'opiniâtreté de ces Sauvages étoit cependant ſi grande, qu'ils avançoient au lieu de reculer, & lançoient continuellement des pierres. Les Hollandois furent à la fin obligés de prendre la fuite, en laiſſant pluſieurs morts ſur la place. Cette action meurtrière fit tant d'impreſſion ſur eux, qu'aucun ne vouloit ſe haſarder à entrer dans les Iſles, qu'on découvroit par la ſuite.

Le terroir de celle-ci eſt fertile en tout genre : les Hollandois crurent y trouver des indices qui leur annonçoient qu'il y avoit des métaux & d'autres choſes précieuſes.

Les habitans ſont forts, robuſtes, bien faits, & très-adroits. Leurs cheveux étoient noirs, longs & luiſans, parce qu'ils les frottent d'huile de cocos : ils avoient tous le corps peint : les hommes ſe couvrent le milieu du corps d'un rets, qui leur paſſe entre les cuiſſes ; les femmes ont le corps tout couvert d'une étoffe, qui eſt auſſi fine & auſſi douce au toucher que

de la soie. Elles ont pour ornement des morceaux de nacre aux bras & autour du corps. Les Hollandois donnerent à cette Isle le nom d'*Isle de Récréation*, à cause des herbes salutaires qu'ils y trouverent pour leurs malades.

ARTICLE X.

Isles Bauman.

LEs Hollandois, en suivant leur route, découvrirent trois Isles, sous le douzième dégré de latitude. Elles leur parurent fort agréables à la vue. En y approchant, ils les trouverent garnies de beaux arbres fruitiers, d'herbes de toute espèce, de légumes, & de plantes. Les habitans venoient au-devant des vaisseaux, & offroient aux Hollandois toutes sortes de poissons, des noix de cocos, des pisans, & d'autres fruits excellens. On leur donnoit en échange des quincailleries de peu de valeur. Les Hollandois jugerent que ces Isles étoient fort peuplées, par la quantité innombrable d'hommes & de femmes qu'ils virent sur le rivage. Les hommes étoient armés d'arcs & de fléches : il y avoit parmi eux un homme qui avoit la figure assez distinguée : les honneurs que les Insulaires lui rendoient, sembloient annoncer que c'étoit le Chef de ces Isles. Il se mit dans un canot avec une jeune & belle femme, qui s'assit à ses côtés. Plusieurs autres canots les entourerent avec empressement, & leur servirent de gardes.

Tous les habitans de ces Iſles ſont blancs, & ne différent des Européens, qu'en ce qu'ils ont la peau brûlée par l'ardeur du ſoleil. Ils ont l'air doux & humain, ſont aſſez vifs, & en général fort gais. Enfin les Hollandois diſent qu'ils ne leur trouverent rien de barbare. Ils n'avoient point le corps peint, comme la plupart des habitans des Iſles de la Mer Pacifique : ils étoient vêtus, depuis la tête juſqu'aux pieds, de franges, & d'une eſpèce d'étoffe de ſoie, artiſtement tiſſue. Pour couvrir leur tête, ils ont une eſpèce de chapeau, fait de la même étoffe, & fort large, afin qu'il les garantiſſe de l'ardeur du ſoleil. Ils portent des colliers de fleurs odoriférentes.

Ces Iſles préſentent de toutes parts des objets fort riants ; elles ſont entrecoupées de montagnes & de vallées très-agréables ; quelques-unes ont dix, quatorze, & juſqu'à vingt milles de circuit. Les Hollandois les appellerent *Iſles Bauman*, du nom que portoit le Capitaine du vaiſſeau le *Tienhoven*, qui les avoit apperçues le premier.

Les Hollandois crurent que chaque famille ſe gouvernoit ſéparément : les contrées étoient ſéparées les unes des autres. Ils aſſurent que cette Nation eſt la plus civiliſée de toutes celles qui ſe trouvent dans la mer Pacifique. Elle les reçut avec beaucoup d'accueil, & montra beaucoup de chagrin lorſqu'ils partirent.

Toutes les côtes de ces Iſles ſont un fort bon ancrage ; on y mouille ſur quinze, même vingt braſſes d'eau.

ARTICLE XI.

Iſles de Hoorn.

DANS le voyage que le Maire & Schouten firent, en 1616, pour découvrir la Terre Auſtrale, ils rencontrerent pluſieurs Iſles. Elles ſont à quatorze dégrés cinquante-ſix minutes de latitude ſeptentrionale : les Hollandois leur donnerent le nom de *Hoorn*, de celui de la ville où le vaiſſeau avoit été équippé, & qui étoit la patrie de la plupart des gens de l'équipage.

Lorſque les Hollandois furent à une lieue de ces Iſles, leur vaiſſeau fut, dans un inſtant, environné de vingt canots, & pluſieurs Inſulaires monterent à bord : ils marquoient un air de franchiſe & de douceur ; mais un d'eux, ayant une zagaie, fort aigue à la pointe, menaça un des matelots de l'en frapper ; d'ailleurs, ils ſe mirent à crier de toutes leurs forces, & ſes cris furent pris par les Hollandois, pour un ſignal d'attaquer le navire. Ils tirerent deux coups de petits canons ſur les canots, & quelques coups de mouſquet ſur ceux qui étoient à bord ; bleſſerent deux Inſulaires, & firent fuir les autres : un d'eux jetta à la mer une chemiſe, qu'il avoit volée dans la galerie.

Le vaiſſeau approcha de terre, parce qu'on ne trouvoit point de fond : on mit la chaloupe à la mer, avec huit hommes,

armés de fusils, pour sonder. Lorsque ceux qui étoient dedans voulurent retourner à bord, six ou sept canots l'environnerent : les Insulaires voulurent y entrer, & arracher les armes aux matelots. Ceux-ci tirerent sur eux, en tuerent six, & en blesserent beaucoup. La chaloupe ayant abordé un canot, n'y trouva qu'un corps mort, dont la moitié du corps étoit dehors, & l'autre moitié dedans. Les matelots le jetterent à la mer, & amenerent le canot à bord. On y trouva une massue & un bâton de la longueur d'une demi-pique. Le navire courut toute la nuit près de la côte, pour trouver un fond : le Capitaine y alla lui-même, & trouva un assez bon mouillage, dans une baye, proche une rivière : la mer y étoit unie, & la rivière, qui sortoit de la montagne, venoit s'y dégorger ; de manière que le navire se trouva par le travers de son embouchure, & que le canon mettoit ceux qui alloient faire de l'eau, à l'abri des insultes des Sauvages.

Plusieurs canots allerent à bord : les Insulaires présenterent aux Hollandois des noix de cocos & des racines d'*Ubas*, avec un cochon en vie & deux rôtis. On leur donna en échange des clous, de petits couteaux, de la verroterie. Ils étoient aussi larrons que ceux que l'on avoit vus dans les autres Isles, & n'étoient pas moins adroits à plonger & à nager. Leurs maisons étoient bâties près du rivage, construites de pieux, entre lesquels étoient des feuilles d'arbres entassées, & couvertes des mêmes feuilles, rondes, & se ter-

minant preſqu'en pointe par le haut, pour faciliter l'égout des eaux. Elles avoient près de vingt-cinq pieds de tour, & dix à douze de hauteur. Pour porte il y avoit un trou, par lequel on paſſoit, en ſe mettant à quatre pieds, le ventre preſque contre terre. On y trouva pour meubles quelques herbes ſéches, qui ſervent de lit; un ou deux hameçons, & une maſſue. Le Roi n'eſt pas mieux meublé. Le lendemain les canots revinrent à bord, & les Inſulaires qui étoient dedans, préſenterent aux Hollandois des cocos. Il y avoit ſur le rivage une multitude d'hommes armés, qui ſembloient tenir un conſeil pour attaquer les Hollandois, ou pour ſe défendre. Près de l'endroit où ils étoient, il y avoit plus de cinquante canots, remplis de pierres & de zagaies. Les matelots leur firent toutes les careſſes poſſibles pour les appaiſer; mais ils ne purent jamais les engager à paſſer à bord. Ils firent cependant connoître, par ſignes, qu'ils y paſſeroient, ſi l'on envoyoit des ôtages à terre: on envoya trois Officiers en ôtage, parmi leſquels étoit Aris Claeſſen. Six Inſulaires demeurerent dans le vaiſſeau: on leur fit faire bonne chere, & on les chargea de préſens. Les Inſulaires en uſoient avec la même généroſité à l'égard des ôtages qu'ils avoient. Ils leur donnoient des noix de cocos, des racines d'ubas, & de l'eau.

Le Roi vint lui-même leur rendre viſite. Il tint, près d'une demi-heure, ſes deux mains l'une contre l'autre, & ſon viſage deſſus, ſe baiſſant preſque juſqu'à

terre, & demeurant dans cette posture, jusqu'à ce qu'Aris lui fit une pareille révérence. Un autre Insulaire, qui étoit assis auprès du Roi, pleuroit comme un enfant, & disoit beaucoup de choses à Aris, qui ne l'entendoit pas. Il leva ensuite ses pieds, sur lesquels ils étoit assis, se les passa sur le col, s'humiliant & se roulant comme un ver de terre.

Ils reçurent avec satisfaction les présens qu'on leur fit. Le Roi marqua beaucoup d'envie d'avoir une chemise blanche, qu'Aris portoit sur son corps: pour le contenter Aris en envoya chercher une. Le Roi, en reconnoissance, donna aux ôtages quatre petits pourceaux. Les ôtages traiterent avec le Roi, pour obtenir la permission de faire de l'eau. On convint qu'on y enverroit deux chaloupes, dont l'une seroit armée, pour la défense de ceux qui iroient à l'aiguade, en cas de besoin.

A peine y furent-elles arrivées, qu'il s'y rendit un si grand nombre d'Indiens, que les matelots en étoient embarrassés & avoient peine à travailler. Les Hollandois firent cinq voyages pendant la journée, & tout se passa dans la plus grande tranquillité. Lors qu'un Sauvage vouloit aller à bord de la chaloupe, le Roi alloit le chasser; ou y envoyoit un de ses domestiques: ils lui obéissoient tous avec respect. Une multitude de canots se rangea autour du navire, les uns pour y apporter des rafraîchissemens, & les autres n'y venoient que par curiosité. Un Indien monta dans le vaisseau par l'arrière, en-

tra dans la chambre, prit un ſabre qu'il y trouva, & ſe jetta à la nage pour ſe ſauver. On fit avancer un canot après lui; n'ayant pu le joindre, on alla s'en plaindre à un de ceux qui avoient plus de crédit auprès du Roi. Sans en parler au Monarque, il donna ordre à un autre Indien de faire rendre le ſabre. Dans le moment on alla chercher celui qui l'avoit pris, & on le força de venir le mettre aux pieds de ceux à qui il appartenoit: on lui donna enſuite pluſieurs coups de bâton, pour le punir de ſon vol. Les Indiens faiſoient connoître, en lui paſſant le doigt ſous la gorge, que ſi le Roi étoit informé de ſon larcin, il lui feroit couper la tête. Depuis ce tems, rien ne fut volé, ni dans le vaiſſeau, ni à terre. Ils craignoient tellement le Roi, qui les traitoit avec ſévérité, qu'ils n'oſoient pas même détourner un poiſſon de leur pêche.

Les armes à feu leur cauſoient une frayeur extrême. Une décharge de mouſquets les faiſoit trembler & fuir de toutes leurs forces: ils furent bien plus épouvantés, lorſqu'on leur fit entendre que les groſſes pièces tiroient auſſi: le Roi fit connoître qu'il déſiroit qu'on les lui fît entendre; on le ſatisfit: mais tous ces Inſulaires furent ſaiſis d'un ſi grand effroi, que, malgré toutes les aſſurances qu'on leur avoit données, ils s'enfuirent dans les bois. Ils revinrent cependant quelque-tems après; mais on eut beaucoup de peine à les raſſurer. On renvoya à terre les Indiens qui étoient en ôtage dans le vaiſſeau, & les Hollandois, qui étoient

restés auprès du Roi, retournerent à bord, fort satisfaits de ce qui s'étoit passé.

Le lendemain on renvoya trois hommes dans l'Isle pour avoir des cochons; mais ils ne purent en obtenir : le Roi leur fit cependant beaucoup d'amitié.

Le même jour les principaux de l'Isle allerent avec leurs femmes pour visiter le vaisseau. Les hommes étoient forts & robustes ; ils avoient des feuilles vertes de cocos pendues autour du col, & attachées ensemble par derrière, ce qui étoit une marque de noblesse & de grandeur. Ils tenoient dans les mains des branches vertes, où voltigeoit une banderolle blanche, pour signe de paix : ils firent les révérences en usage parmi eux, & témoignerent qu'ils vouloient voir la chambre du Capitaine : on les y conduisit, & on leur montra une dent d'éléphant, une montre, une sonnette, un miroir, & des pistolets. On leur fit présent de bagatelles, & d'une cuiller d'étain, pour porter au Roi, qui, par reconnoissance, envoya au vaisseau deux cochons, & un oiseau presque semblable à un pigeon, & dont ces Insulaires font grand cas.

Vers le soir les Hollandois pêcherent à la seine, & prirent, entr'autres, deux rayes extraordinaires, fort épaisses, & qui avoient la tête fort grosse, la peau tachetée comme un épervier, des yeux blancs, deux aîles, ou grandes nageoires, une queue étroite & fort longue, & deux petites sonnettes aux deux côtés : elles ressembloient fort aux chauve-souris, excepté par la queue.

Le vingt-ſix Mai, le Maire, Aris, & pluſieurs Commis, retournerent dans l'Iſle au bruit des trompettes & des tambours, portant un miroir & d'autres bagatelles pour le Roi. Ils trouverent, proche le rivage, un homme qui étoit tout courbé ſur des pierres, les mains jointes enſemble, le viſage proſterné contre terre, comme s'il eût voulu prier à la manière des Turcs. C'étoit le Roi qui leur faiſoit ſa révérence: ils le releverent & l'accompagnerent dans ſa maiſon, pour ſe mettre à l'abri de la pluie, qui tomboit alors en abondance. Elle étoit remplie d'Inſulaires, qui étendirent devant les Hollandois de petites nattes pour s'aſſeoir. Le Roi s'aſſit auprès d'eux.

Les trompettes recommencerent à ſonner; alors tous les Inſulaires marquerent ſur leurs viſages autant de frayeur que d'étonnement. Ils ſe mirent tous à crier: *awo awo*. Pendant ce tems le Viceroi, ou Sous-Roi, entra, le viſage tourné vers les Hollandois, & marchant de côté. Lorſqu'il fut devant eux, il paſſa promptement derrière, prononçant quelques paroles avec rapidité, & d'un ton d'autorité: il fit enſuite un grand ſaut en l'air, & ſe laiſſa tomber tout d'un coup ſur ſon derrière, les jambes croiſées ſous lui. Comme il fit cette manœuvre ſur des pierres, les Hollandois furent étonnés de ce qu'il ne s'étoit pas caſſé les jambes; mais ces Inſulaires ſont plus robuſtes & plus agiles qu'on ne peut ſe l'imaginer. Le Viceroi fit enſuite une harangue avec beaucoup de gravité. Lorſqu'elle fut finie, on commença

commença à manger d'une ſorte de fruit, qu'un eſclave ou domeſtique diſtribua à tout le monde. C'étoit une eſpèce de limon, à-peu-près ſemblable, pour la figure & le goût, aux limons d'eau. Le breuvage étoit compoſé avec des racines d'athona bouillies.

Pour marque d'honneur on étendit des nattes par-tout où les Hollandois devoient marcher. Le Roi & le Viceroi leur firent préſent de leurs couronnes, qui étoient compoſées de plumes de différentes couleurs, & les mirent ſur la tête de le Maire & d'Aris. Le Maire leur fit des préſens de peu de valeur; mais qui devinrent très-précieux pour eux. Entr'autres choſes, il leur donna un petit miroir rond, en forme de globe, leur fit entendre que c'étoit la figure du ſoleil & de la lune, qui étoient ronds & luiſans, & qu'on voyoit dans ce miroir toutes les choſes qui lui étoient oppoſées: les Inſulaires en marquerent beaucoup de ſurpriſe, & firent entendre qu'ils le ſuſpendroient à la pointe de leur maiſon; ce qu'ils firent auſſi-tôt.

Il y a dans cette Iſle beaucoup de perroquets, & une ſorte de pigeons, dont ils font beaucoup de cas. Chacun des Conſeillers du Roi en avoit un perché auprès de lui ſur un bâton. Ils ſont blancs juſqu'aux aîles, le reſte du dos eſt noir; mais le ventre eſt d'un beau rouge.

Les Hollandois firent encore beaucoup d'eau, obtinrent des Inſulaires des noix de cocos avec des racines d'ubas. Ils ne voulurent pas donner des cochons, diſant

qu'ils n'en avoient pas trop pour eux ; que ces trois alimens faiſoient toute leur nourriture, avec quelques bananes. Ils firent entendre aux Hollandois, en ſe ſerrant le ventre, qu'ils n'avoient pas de quoi ſe raſſaſier eux-mêmes, & que nous leur ferions grand plaiſir de leur donner des vivres.

Le Capitaine Schouten alla à terre à ſon tour, avec les trompettes, que le Roi prenoit beaucoup de plaiſir à entendre ſonner. Les Inſulaires pouſſerent des éclats de rire, en voyant les matelots danſer au ſon des inſtrumens. Deux Officiers s'eſcrimerent l'un contre l'autre, l'épée à la main, ce qui réjouit beaucoup les Inſulaires. On voulut donner du pain & du vin au Roi & à ſes Conſeillers ; mais ils n'en firent pas grand cas : ils aimoient mieux le poiſſon cru.

Le Roi de l'autre Iſle vint rendre viſite à celui de celle où étoient les Hollandois : ils ſe firent beaucoup de révérences, de geſticulations, & ſe régalerent de racines. Après le repas il y eut un fort démêlé entr'eux, & ils firent, de part & d'autre, beaucoup de bruit. Le Roi de l'Iſle voiſine vouloit que l'autre retînt ce qu'il avoit de Hollandois entre ſes mains, & qu'on tâchât de s'emparer de leur navire : l'autre n'y vouloit pas conſentir, craignant que des hommes auſſi redoutables ne lui fiſſent beaucoup de mal.

Le Viceroi, qui étoit fils du Roi, paſſa à bord, viſita le dedans du vaiſſeau, & fut auſſi ſurpris en voyant l'intérieur, qu'il l'avoit été en voyant l'extérieur.

Vers le soir les Hollandois allerent pêcher avec la seine, prirent beaucoup de beaux & bons poissons, en firent présent d'une partie au Roi. Il en mangea sur le champ quelques-uns tout crus : têtes, entrailles, queue, sans en rien jetter. On ne peut s'imaginer jusqu'où va l'appétit de ces Insulaires, & avec quelle voracité ils mangent le poisson cru. Lorsque la lune fut levée, les matelots allerent danser sur le bord de la mer, avec les Insulaires, qui y prirent beaucoup de plaisir : c'étoit une grande satisfaction pour les matelots de se trouver dans un pays, & parmi des hommes, sans aucun motif de crainte.

Le vingt-neuf, le Commis, le Sous-Commis, & un des Pilotes, retournerent dans l'Isle pour la visiter avec plus d'attention. Ils monterent sur une montagne assez élevée, pour découvrir tout l'intérieur du pays.

Pendant qu'ils y montoient le Roi les joignit, pour les conduire. Lorsqu'ils y furent montés, ils ne virent que des lieux sauvages & des vallées stériles, par l'inondation des eaux de pluie qui les submergent souvent. Ils trouverent une terre rouge, qui sert aux femmes du pays pour se colorer les cheveux & la tête.

Le Roi s'étant apperçu que les Hollandois étoient fatigués, il leur fit signe de retourner à leur vaisseau, & les y conduisit par un chemin plus court & plus facile, où ils trouverent, pour rafraîchissement, des noix de cocos. Il les engagea même à s'asseoir sous les arbres : son frere

attacha une petite corde à ſes pieds, monta juſqu'à la cime d'un des plus hauts & des plus droits, avec une agilité ſurprenante, y cueillit dix noix, qu'il apporta au bas, où il les ouvrit par le moyen d'un petit bois, en les prenant dans un certain ſens, & il le fit avec tant de facilité & de promptitude, que les Hollandois en furent étonnés.

Le Roi fit entendre qu'il avoit ſouvent la guerre à ſoutenir contre celui de l'autre Iſle : il montra des cavernes dans la montagne, & des bois ou des haliers le long des chemins, où ils ſe mettoient en embuſcade pour ſe ſurprendre les uns les autres. Ils paroiſſoient déſirer que le vaiſſeau allât à cette autre Iſle, & que les Hollandois déclaraſſent la guerre à ceux qui l'habitoient ; mais, comme il n'y avoit pas d'apparence que ceux-ci puſſent tirer aucun avantage de cette entrepriſe, ils reſterent tranquilles.

Sur le midi les Hollandois retournerent à bord, emmenerent avec eux le jeune Roi & ſon frere : on leur donna à dîner, & pendant qu'ils mangeoient, on leur fit entendre que l'on partiroit dans deux jours. Le jeune Roi en conçut tant de joie, qu'il ne put s'empêcher de la faire éclater : il ſortit de table, courut dans la galerie, & cria vers le rivage, dans ſa langue, que dans deux jours le vaiſſeau partiroit. Cette joie fit connoître, que les Inſulaires craignoient que les Hollandois n'envahiſſent leur pays : cette crainte cependant ne les empêchoit pas d'en uſer amicalement avec les étrangers. Le Roi

promit de faire un préſent à l'équipage, ſi l'on vouloit partir dans deux jours.

A peine le repas étoit-il fini, que l'on vit le grand Roi, ou le pere du jeune Roi, arriver à bord. Il étoit âgé d'environ ſoixante ans, avoit la figure beaucoup plus agréable que tous les autres : il étoit accompagné de ſeize perſonnes, qui formoient ſon conſeil. On le reçut avec toutes les marques de civilité poſſibles. En entrant dans le vaiſſeau il ſe proſterna la face contre terre, fit ſa prière, paſſa dans l'intérieur, où il fit encore ſa prière : tout ce qu'il voyoit ſembloit lui cauſer de la ſurpriſe & de l'admiration, & les Hollandois n'étoient pas moins ſurpris de ſes geſtes & de ſes attitudes. Ses Conſeillers vouloient leur baiſer les pieds, mais ils leur tendoient la main & les relevoient.

Les Inſulaires ſe mirent les mains ſur la tête & ſur la gorge, pour marquer qu'ils étoient ſujets. Le Roi viſita toutes les parties du navire, les hauts, les bas, l'arrière, l'avant, & montroit la plus grande ſurpriſe à chaque choſe qu'il voyoit. Ce qui lui paroiſſoit le plus digne d'admiration étoit le gros canon, dont on lui avoit fait entendre le bruit deux jours auparavant. Lorſqu'il eut tout viſité il marqua qu'il avoit envie de s'en retourner, & fit beaucoup de civilités à ſon départ. Pluſieurs Commis le reconduiſirent juſqu'à l'entrée de ſa demeure, où il ſe tenoit ordinairement aſſis : ils allerent enſuite ſe promener avec le jeune Roi, juſqu'au ſoir qu'ils ſe rembarquerent.

Aris, qui nous a donné la description de ce voyage, alla pêcher au clair de la lune, & porta une partie de sa pêche au Roi. Il trouva auprès de lui une troupe de jeunes filles nues qui dansoient au son d'un bois creux, sur lequel une d'entr'elles frappoit avec une sorte de mesure. Ces Sauvages parurent assez civilisés aux Hollandois, qui étoient étonnés de tout ce qu'ils leur voyoient faire.

Le trente du même mois de Mai, le Roi envoya à l'équipage un présent de deux petits cochons, plusieurs noix de cocos, & d'autres fruits, espérant que le vaisseau alloit partir. Le même jour le Roi de l'autre Isle lui rendit une seconde visite, amena avec lui trois cens hommes, qui avoient tous autour du corps certaines herbes vertes, dont ces Insulaires se servent pour faire leur breuvage. Du plus loin qu'il apperçut celui qu'il alloit voir, il lui fit beaucoup d'inclinations, se mit la face contre terre, priant d'une voix fort haute; mais il paroissoit prier avec beaucoup de ferveur.

Le Roi, qu'il venoit visiter, alla au-devant de lui, fit, en l'abordant, les mêmes gestes & les mêmes postures. Ils se releverent enfin, & allerent ensemble dans le *Bélai*, ou la maison du Roi visité: il s'assembla plus de neuf cens hommes autour d'eux. Lorsqu'ils furent assis ils recommencerent leurs prières, joignant les mains & baissant la tête jusqu'à terre.

Aris alla le matin à terre, & voyant tous ces préparatifs, il fit avertir le Maire, de venir voir lui-même cette fête. Le Mai-

ré s'y rendit avec un autre Officier, & mena avec lui quatre trompettes & un tambour, que les Rois entendirent avec un ſingulier plaiſir. On vit arriver quantité de payſans de la petite Iſle, qui apporterent beaucoup d'herbes vertes, qu'ils nommoient *cava* : ils commencerent à la mâcher. Lorſqu'ils l'eurent mâchée, ils la tirerent de leur bouche, la mirent dans un grand vaiſſeau de bois, jetterent de l'eau deſſus, la mêlerent avec les herbes, en préſenterent à boire aux Rois & à leurs Officiers : on en offrit aux Hollandois ; mais la manière dont ce breuvage avoit été préparé, les dégoûtoit : ils n'en voulurent pas boire. On ſervit aux Rois quantité de racines d'ubas rôties, & ſeize cochons, auxquels on avoit tiré les entrailles, & qui étoient encore tout ſanglans. On les avoit flambés pour en ôter la ſoie, & on leur avoit mis des pierres ardentes dans le corps : c'étoit leur unique manière de rôtir leurs viandes.

Dans ce feſtin, ils ſervirent d'abord les racines de cava, qu'ils mirent en monceaux, par rangs, danſant & chantant devant les Rois. Le Roi étranger s'aſſit enſuite ; ſes femmes & les gens de ſa ſuite s'aſſirent en cercle derrière lui : on mit des mets au milieu d'eux, & chacun en prit. Après ce ſervice, on apporta de grandes civières de vingt à trente pieds de long, chargées d'ubas & d'autres racines crues & rôties, qu'on diſtribua de la même manière ; parurent enſuite les cochons rôtis & remplis d'herbes ; les foies y étoient attachés avec de pe-

rites chevilles : on les mangea avec autant d'appétit, même d'avidité, que s'ils avoient été bien rôtis ou bouillis. Tout ce qu'on ſervoit aux Rois étoit porté ſur la tête, par reſpect, & l'on ſe mettoit à genoux pour le leur préſenter. Des ſeize cochons, les Rois en envoyerent chacun un aux Hollandois, & ceux qui les leur porterent ſe mirent à genoux pour les mettre à leurs pieds. On leur fit encore préſent de douze petits cochons en vie, & de pluſieurs autres d'une moyenne grandeur. Les Hollandois, de leur côté, firent préſent aux Rois de trois petits gobelets de cuivre, de quatre couteaux, de douze vieux clous, & de quelque verroterie: cette fête leur fit beaucoup de plaiſir à voir. Vers le ſoir ils ſe rendirent à bord.

Le trente-un Mai, les deux Rois allerent enſemble viſiter le vaiſſeau, & menerent preſque toute leur Cour avec eux. Les principaux Officiers avoient autour du col des feuilles de cocos vertes, pour marque de dignité & de paix. Pour répondre aux honneurs qu'ils avoient fait, on les reçut avec beaucoup de cérémonie: on les conduiſit dans la chambre du Capitaine, & on leur fit voir tout l'intérieur du vaiſſeau. Les Rois envoyerent pluſieurs de leurs gens à terre pour chercher ſix cochons. Ils en prirent eux-mêmes chacun un ſur leur tête, le porterent au Capitaine, le mirent à ſes pieds, en s'inclinant juſqu'à terre. On fit ſonner les trompettes, dont le bruit & l'harmonie rempliſſoit les Rois d'admiration. Leur

étonnement fut épuiſé, lorſqu'ils entendirent le bruit de toute l'artillerie retentir dans les vallons. On leur montra le portrait du Prince Maurice, armé de pied en cap, & on leur fit entendre que c'étoit le Souverain des Hollandois. On leur donna à chacun deux couteaux, & un clou à chacun des Officiers. Un des Rois voyant un de ſes gens voler une tarrière, lui donna ſur la tête un coup ſi terrible, qu'il penſa le tuer. Le Maire alla les reconduire, & reçut encore d'eux un préſent de trois cochons. Lorſqu'il fut à bord, on appareilla: les Inſulaires firent éclater leur joie lorſqu'ils virent que les Hollandois ſe préparoient à partir: ils avoient toujours eu peur qu'on ne les maſſacrât tous, pour s'emparer de leur Iſle, où qu'on ne les réduiſit à l'eſclavage.

Ces Inſulaires ſont en général d'une haute taille: les plus petits étoient auſſi grands que les plus grands des Hollandois. Ils ſont vigoureux & bien proportionnés, légers à la courſe, nagent & plongent très-bien. Leur peau eſt d'un brun jaunâtre: ils ſont aſſez ingénieux, aiment à parer leurs cheveux, & les accommodent de diverſes manières; les uns les ont crêpus, les autres bien friſés; d'autres les mettent en pluſieurs treſſes, qu'ils nouent enſemble: quelques-uns les ont hériſſés & droits ſur le haut de la tête, de la longueur d'un quart-d'aune, comme des broſſes ou des vergettes fort longues.

Les Rois avoient au côté gauche une longue treſſe qui pendoit juſqu'à la hanche, & le reſte de leurs cheveux étoit

noué d'un ou de deux nœuds. Les courtisans avoient deux treſſes des deux côtés de la tête: tous en général étoient nuds; les hommes, les femmes, même les Rois, & n'avoient qu'un morceau d'étoffe pour couvrir les parties naturelles.

Les femmes de cette Iſle ſont en général fort laides de viſage, & fort mal-faites: elles ſont petites, portent des cheveux fort courts: elles ont de longues mammelles, qui leur pendent comme des ſacs de cuir, juſque ſur le ventre: elles étoient ſi voluptueuſes qu'elles agaçoient les hommes en préſence de tout le monde, même du Roi.

Les Hollandois n'eurent pas le tems de connoître quelle eſt la religion de ce pays, & ſi l'on y pratique quelqu'autre cérémonie, que la prière qu'on avoit vu ſi ſouvent faire au Roi. On remarqua que ces Inſulaires vivent ſans ſouci, comme des oiſeaux dans un bois. Ils n'avoient aucune idée du commerce, ne ſavoient ce que c'étoit que vendre & acheter: ce qu'ils donnerent aux Hollandois ne fut point par forme de trafic & de troc. Ils donnoient par caprice, les Hollandois régloient leurs préſens ſur ceux qu'ils recevoient.

Ces Inſulaires ne ſément & ne moiſſonnent point; ils ne travaillent même jamais, & ſe contentent de recueillir ce que la terre produit d'elle-même pour l'entretien de leur vie; ce qui ne conſiſte preſque qu'en noix de cocos, en ubas, en bananes, & en quelques autres fruits.

Lorſque la mer ſe retire, les femmes

vont quelquefois ſur le rivage, dans des creux, chercher de petits poiſſons qui y demeurent. D'autres fois elles vont pêcher avec de petits hameçons, & mangent le poiſſon tout cru ; de manière que l'on vit dans ce pays, comme faiſoient les premiers hommes. Ces Iſles peuvent donner une idée du monde, tel qu'il étoit dans ſon enfance.

La baye où l'on avoit mouillé, fut nommée la *Baye de la Concorde*, du nom que portoit le navire. On paſſa preſque toute la journée à lever les ancres & à ſortir de la baye. Le fond étoit ſi aigu, qu'un des cables s'étant rayé peu-à-peu, rompit en virant, & l'on perdit l'ancre : on jetta une ancre de toue ; mais la hanſière s'entortilla à un rocher, & rompit auſſi-tôt : l'ancre fut auſſi perdue.

La baye eſt au côté méridional de l'Iſle, dans un golfe : d'un côté il y a un banc, qui aſſeche en baſſe eau ; de l'autre eſt la côte. Le vaiſſeau étoit affauché ſur quatre ancres, à une portée de mouſquet de l'endroit où ſe déchargeoit la petite rivière d'eau douce : on auroit même pu ancrer, ſans péril, à ſon embouchure.

ARTICLE XII.

Iſles Vertes.

LEs Hollandois, après pluſieurs jours de navigation, ſans voir de terre, & dans l'inquiétude s'ils n'auroient point paſſé les côtes de la nouvelle Guinée, apperçurent, le vingt Juin, ſur le ſoir,

une côte, vers le quatorzième dégré cinquante minutes. En appprochant ils trouverent que c'étoit cinq ou ſix petites Iſles, couvertes d'arbres. Bien-tôt ils virent arriver à bord deux canots, faits comme ceux des Iſles où ils avoient déja été, excepté qu'ils étoient un peu plus grands, & qu'il y pouvoit tenir cinq ou ſix hommes. Ceux qui étoient dedans reſſembloient aux Inſulaires qu'on avoit déja vus, & ſembloient parler le même langage; mais leur peau étoit un peu plus noire: ils étoient auſſi tout nuds, n'ayant de couvert que les parties naturelles. Ils avoient pour armes des arcs & des fléches: ce furent les premiers arcs que les Hollandois virent dans la mer du Sud. On leur fit préſent de verroterie, & de quelques clous: ils montroient l'Oueſt, & l'on comprenoit, par leurs ſignes, qu'il y avoit d'autres Iſles où leur Roi réſidoit, & qu'on y pourroit trouver les choſes dont on auroit beſoin.

Les Hollandois leur demanderent des vivres dans la langue des Iſles où ils avoient mouillé, *ou fii*, *lien*, *fantii*, *povacca*. Ils l'entendirent fort bien, & répondirent, *ajouta ne ay*; c'eſt-à-dire, nous n'en avons point.

Quoique plus noirs que les habitans des Iſles précédentes, ils ont auſſi les cheveux jaunes. Un vieillard qui étoit parmi eux les avoit tout blancs: leurs bras & leur poitrine étoient ornés de diverſes figures, qu'ils y avoient empreintes, en ſe piquant la peau, & en inſinuant du jus de paſtel dans les piqûres,

A quelque distance de-là on découvrit douze à treize Isles, situées les unes auprès des autres, sans qu'il y eût aucun courant dans ce parage; on en découvrit ensuite trois basses, qui étoient aussi toutes verdoyantes, & remplies d'arbres. Il y en avoit deux, qui pouvoient avoir chacune deux lieues de long; mais la troisième étoit fort petite. Les côtes en étoient hérissées de rochers : les Hollandois ne purent y trouver de mouillage: ils donnerent à toutes ces Isles le nom d'Isles Vertes, à cause de leur verdure.

Ils apperçurent du côté de leur proue une autre Isle, fort haute, qui avoit sept ou huit collines; mais ils n'y aborderent pas.

ARTICLE XIII.

Isle de Pâques.

LA rélation du voyage de Rogewin, qui étoit dans ces parages en 1722, marque que cette Isle est à vingt-huit dégrés & demi de latitude, & à deux cens trente-neuf de longitude. Elle peut avoir seize lieues de circuit.

Rélation du voyage de Rogewin en Polynésie & en Australasie.

Un des habitans alla à près de deux milles au-devant des Hollandois, dans un canot; entra dans le vaisseau sans aucune difficulté. Comme il étoit tout nud, on lui donna une pièce de toile pour se couvrir. On lui fit présent de quelques morceaux de corail, qu'il pendit aussi-tôt à son cou: il avoit le corps couvert de différentes figures, peintes avec du pas-

tel, comme font preſque tous les Sauvages : ſes oreilles étoient fort longues & pendoient juſqu'aux épaules : il paroît qu'il avoit porté des pendans d'oreilles, qui, par leur peſanteur, les avoient ainſi allongées ; ce qui ſe pratique parmi les Negres du Mogol. Il étoit grand, fort & robuſte, d'une phyſionomie heureuſe, avoit les geſtes & les attitudes aſſez nobles, étoit gai & fort vif. On lui donna un verre de vin : il l'accepta ; mais au lieu de le boire, il ſe le jetta aux yeux ; ce qui ſurprit beaucoup les Hollandois. On lui donna enſuite un habillement complet, même un chapeau ; mais cet ajuſtement l'incommodoit. On lui donna auſſi à manger ; il ne put ſe ſervir de fourchette, de cuiller, ni de couteau. Lorſqu'il parut ne vouloir plus manger, on ordonna aux muſiciens de jouer de pluſieurs ſortes d'inſtrumens. La ſymphonie lui donna beaucoup de gaieté, & toutes les fois qu'on le prenoit par la main, il ſautoit & danſoit.

Les Hollandois le renvoyerent dans ſon Iſle, avec tous les petits préſens qu'ils lui avoient faits, pour annoncer à ſes compatriotes de quelle manière il avoit été reçu ; mais il ne les quitta qu'à regret. Il leva les mains, tourna ſes yeux vers l'Iſle, & cria de toutes ſes forces, en prononçant pluſieurs fois le mot *Odorroga*, qui étoit ſans doute le nom de quelque divinité qu'il imploroit. Il eut beaucoup de peine à ſe réſoudre à rentrer dans ſon canot : il fit comprendre qu'il déſiroit qu'on le conduisît dans le vaiſſeau juſqu'à

terre. Les vaiſſeaux demeurerent à la rade toute la nuit. Le lendemain, dès la pointe du jour, ils entrerent au Sud-Eſt, dans un golfe, & y mouillerent.

Pluſieurs milliers d'Inſulaires s'y rendirent : quelques-uns apporterent des poules, avec quantité de racines. Ceux qui étoient reſtés ſur les côtes alloient & venoient d'un endroit à l'autre : ils approchoient le plus près qu'il leur étoit poſſible pour voir les vaiſſeaux. Ils allumerent des feux aux pieds de leurs Idoles. Le lendemain les Hollandois virent que ces Inſulaires s'étoient proſternés le viſage tourné vers le lever du ſoleil, & qu'ils avoient allumé pluſieurs feux : l'Inſulaire qu'ils avoient reçu à bord, retourna au vaiſſeau, accompagné de pluſieurs autres, qui apporterent aux Hollandois une très-grande quantité de poules & de racines, apprêtées à leur manière. Il y avoit parmi eux un homme tout-à-fait blanc : il portoit des pendans d'oreilles ronds & blancs de la groſſeur d'un œuf de poule : comme il avoit l'air fort dévot, les Hollandois crurent que c'étoit un de leurs Prêtres. Un de ces Inſulaires, qui étoit dans ſon canot, fut tué d'un coup de fuſil, tiré par mégarde : cet accident cauſa une ſi grande conſternation parmi les Sauvages, qu'ils prirent tous la fuite.

Les Hollandois firent enfin la deſcente avec cent cinquante hommes, tant ſoldats que matelots. Il vint au-devant d'eux une ſi grande quantité d'Inſulaires, qu'ils étoient obligés, pour avancer, de les écarter par force. Quelques Sauvages, excités par la

curioſité, prenoient les armes des Hollandois; ce qui déplut tellement à ceux-ci, qu'ils firent feu ſur eux, & en tuerent pluſieurs, du nombre deſquels ſe trouva celui, qui le premier étoit allé au devant d'eux, ce qui cauſa beaucoup de chagrin aux Hollandois.

Les Inſulaires, qui s'étoient d'abord enfuis, reparurent avec des rafraîchiſſemens de toute eſpèce : ils portoient tous des branches de palme & une eſpèce d'étendard rouge & blanc. Les rafraîchiſſemens conſiſtoient en figues d'indes, qui ſont groſſes comme une courge, longues à proportion, couvertes d'une écorce verte : la chair en eſt douce comme du miel, ou comme celle des figues d'Europe : on en trouve quelquefois juſqu'à cent à une tige. Les feuilles de l'arbre ſont larges de trois pieds, & longues de ſept ou huit. Outre ces figues ils préſenterent aux Hollandois des noix, des cannes de ſucre, des racines, des poules, &c. En abordant les Hollandois, ils ſe mirent à genoux, planterent leurs drapeaux devant eux, & leur préſenterent les branches de palmes, en ſigne de paix. Ils leur témoignerent, par leur poſture humiliée, combien ils ſouhaitoient leur amitié : ils leur préſenterent leurs femmes, leur faiſant entendre qu'ils pouvoient en uſer avec elles comme ils le jugeroient à propos, même les emmener dans leurs vaiſſeaux. Pour leur prouver qu'on ne vouloit leur faire aucun mal, on leur fit préſent d'une pièce entière de toile peinte, longue de cinquante à ſoixante aunes,

vec du corail & de petits miroirs.

Voyant que notre deſſein étoit de les raiter en amis, ils rapporterent encore inq cens poules, toutes en vie : elles reſemblent à celles d'Europe. Ils y joignient des pommes de terre, dont le goût ſt à-peu-près comme celui du pain, des annes de ſucre & des figues d'indes.

Ces Sauvages apprêtent leurs mets dans es pots de terre : chaque famille a ſon ameau pour elle, ſéparé des autres. Leurs abanes ſont profondes de cinquante à ixante pieds, larges de ſix ou huit, comoſées d'un grand nombre de perches, imentées avec une terre graſſe, & couertes de feuilles de palmier.

Ils tirent toute leur nourriture du prouit de la terre : toute l'Iſle eſt plantée, bourée & ſemée. Les portions de terres nt ſéparées les unes des autres avec eaucoup d'exactitude : les limites ſont tièes au cordeau.

Lorſque les Hollandois y aborderent, reſque tous les fruits étoient dans ur maturité ; les arbres en étoient iargés.

Les meubles de ces Inſulaires ſont de ès-peu de conſéquence, à l'exception quelques couvertures rouges & blanes, qui leur ſervent, tantôt de mates, tantôt d'habits : l'étoffe eſt douce au oucher : il y a apparence qu'ils ont des étiers pour la fabriquer.

Les hommes ſont en général vifs, bien its, vigoureux, aſſez minces, & fort gers à la courſe. Ils ont la figure agréae & fort douce ; ſont très-craintifs. Tou-

tes les fois qu'ils apportoient quelques provisions aux Hollandois, ils les jettoient à leurs pieds avec précipitation, & s'en retournoient le plus vîte qu'il leur étoit possible. Ils sont en général fort bruns : on en trouve cependant qui sont noirs ; il y en a même qui sont aussi blancs que les Européens. Quelques-uns ont le teint rougeâtre, comme s'ils étoient brûlés du soleil : les oreilles leur pendent jusque sur les épaules : plusieurs y attachent deux boules blanches, comme une marque d'ornement. Ils ont le corps peint avec du jus de pastel, qui représente sur leur peau différentes espèces d'animaux, les uns plus beaux que les autres.

Les femmes sont en général fardées ; d'un rouge très-vif, & qui surpasse en beauté celui que l'on connoît en Europe. Les Hollandois firent tout ce qu'ils purent pour savoir d'où ils tiroient une couleur si belle ; mais ils n'en purent venir à bout. Ces femmes se couvrent d'étoffes rouges, & portent un petit chapeau, fait de roseaux ou de pailles. Elles s'asseyoient souvent auprès des Hollandois, & se deshabilloient, en souriant & en les agaçant : d'autres fois elles les appelloient dans leurs cabanes.

Les hommes ne portent point d'armes : dans un cas d'attaque, ces malheureux mettent toute leur confiance dans leurs Idoles, dont le nombre est très-considérable. Ces Idoles sont toutes de pierres, & représentent des figures humaines avec de grandes oreilles. Ils leur ornent la tête d'une couronne : le tout est proportionné

ſelon les régles de l'art ; ce qui étonna beaucoup les Hollandois. Autour de ces Idoles il y a des monceaux de pierres blanches. Quelques-uns des habitans ſervoient les Idoles plus fréquemment, & avec plus de vénération que les autres, ce qui donna lieu de croire aux Hollandois que c'étoient des Prêtres : ils avoient d'ailleurs ſur eux des marques diſtinctives : de groſſes boules blanches pendoient à leurs oreilles ; ils avoient la tête toute raſée, portoient un bonnet fait de plumes blanches & noires. Les Hollandois ne purent ſavoir ſi ces Inſulaires étoient ſoumis à un Chef : ils ſe voyoient & ſe parloient ſans diſtinction. Les plus âgés d'entr'eux portoient ſur la tête des plumes ſemblables à celles d'autruche, & un bâton à la main.

Ils remarquerent cependant, que dans chaque famille, le plus ancien donnoit des ordres. Le terrain leur parut très-propre à la ſemence des grains d'Europe : il y a même des endroits élevés, où ils crurent qu'on pourroit planter des vignes, ce qui feroit une grande commodité pour ceux qui voudroient aller dans les terres auſtrales. Ils avoient envie de faire le tour de cette Iſle ; mais il s'éleva un vent d'Oueſt ſi violent, que deux de leurs ancres furent détachées ; de manière qu'ils furent obligés de gagner la hauteur.

ARTICLE XIV.

Iſles Veſpera & Aurore.

L'ISLE *Veſpera* eſt vers le vingt-ſixième dégré de longitude méridionale, & le deux cens trente-ſixième de longitude. Rogewin lui donna le nom d'*Iſle Aurore*, parce qu'il la découvrit à la pointe du jour. Elle peut avoir quatre lieues de circuit: les Hollandois diſent qu'elle eſt tapiſſée de verdure & remplie de brouſſailles: n'y trouvant aucun endroit propre à mouiller, ils l'abandonnerent promptement.

Après dix heures de navigation, les Hollandois découvrirent une autre Iſle, qu'ils appellerent *Veſpera*, parce que c'étoit ſur le ſoir qu'ils l'apperçurent. Son circuit peut être de douze lieues: elle eſt baſſe, mais fort belle, & garnie d'arbres.

ARTICLE XV.

Iſles ſans nom.

VERS le quatorzième dégré de latitude Sud, & le cent ſoixante-dixième de longitude, on trouva trois Iſles: il y en a une beaucoup plus conſidérable que les deux autres, qui ne forment que des Iſlots. La grande peut avoir deux lieues de largeur, ſur trois de longueur. Ses côtes ſont par-tout eſcarpées, & l'on pourroit la regarder comme une montagne, cou-

Voyage de M. de Bougainville autour du Monde.

verte d'arbres jusqu'au sommet : il n'y a ni vallées ni plage : la mer brise fortement le long de la rive. Elle est cependant habitée.

Les deux petites Isles sont à l'Ouest-Nord-Ouest de la grande, & ne sont séparées que par un bras de mer fort étroit. Elles n'ont pas plus de demie-lieue chacune d'étendue, & sont aussi fort escarpées.

Lorsque les François vouloient passer entre la grande Isle & les petites, ils virent une pirogue qui venoit à eux : ils mirent en panne pour l'attendre. La pirogue s'approcha à une portée de pistolet de leur vaisseau, sans cependant vouloir aborder, quelques signes qu'ils lui fissent. Il y avoit cinq hommes qui étoient tout nuds, à l'exception des parties naturelles. Ils montroient du coco & des racines : on mit un canot à la mer ; mais aussi-tôt qu'ils l'apperçurent, ils s'enfuirent : peu de tems après on vit venir plusieurs autres pirogues qui avoient des voiles : elles témoignerent moins de défiance que la première, & approcherent assez près pour faciliter les échanges ; mais aucun Insulaire ne voulut monter à bord. Ils donnerent aux François des ignames, des noix de cocos, une poule d'eau, dont le plumage étoit magnifique, & quelques morceaux d'une belle écaille. Ils échangerent des étoffes d'un tissu assez beau, & teintes de vilaines couleurs rouges, brunes & noires ; des hameçons faits avec des arêtes de poisson, quelques nattes, & des lances longues de six pieds, d'un bois durci

au feu. Ils ne vouloient point de fer, & préféroient de petits morceaux d'étoffe rouge, aux clous, aux couteaux, & aux pendans d'oreilles.

Ces Insulaires sont de médiocre stature, mais agiles. Ils ont la peau de couleur bronzée; la poitrine & les cuisses, jusqu'au-dessus du genou, peintes d'un bleu foncé. Ils s'arrachent la barbe. Leurs cheveux sont noirs & relevés sur la tête. Leurs pirogues sont faites avec assez d'art, & munies d'un balancier. Elles n'ont ni l'avant ni l'arrière relevés; mais ils sont tous deux pontés, & sur ces ponts il y a une rangée de chevilles, terminées en forme de gros clous. Le voile de leur pirogue est composée de plusieurs nattes, qui sont coupées d'une manière triangulaire. Deux de ses côtés sont envergués sur des bâtons, dont l'un sert à l'assujettir le long du mât, & l'autre, établi sur la ralingue de dehors, fait l'effet d'une livarde. Ces pirogues suivirent les François assez au large.

Le cinq Mai 1768, les François découvrirent une belle Isle, entrecoupée de montagnes & de vastes plaines, couvertes de cocotiers & d'une infinité d'autres arbres. Ils prolongerent sa côte méridionale à une ou deux lieues de distance, sans y voir aucune apparence de mouillage: la mer s'y développoit avec fureur. Un grand nombre de pirogues à la voile, semblables à celles des Isles précédentes, vinrent autour des navires; mais ils ne voulurent point approcher. Les Insulaires sembloient inviter par signes les François

à aller à terre ; mais les brisans en empêcherent ceux-ci.

Le lendemain, à six heures du matin, ils eurent connoissance d'une autre terre dans l'Oueſt. Sa côte court au Sud-Oueſt, & parut avoir au moins autant d'élévation & d'étendue que la précédente, avec laquelle elle gît à-peu-près, Eſt & Oueſt du monde. Une brume épaisse ne permit pas aux François de la reconnoître : ils distinguerent seulement à sa pointe du Nord-Eſt, deux petites Isles, de grandeur inégale. Les pirogues qu'ils virent voguer dans ces cantons, semblent indiquer qu'il y a plusieurs autres Isles. Ces Isles paroissent former une chaîne étendue sous le même Méridien.

Le onze, les François découvrirent une nouvelle Isle, à sept ou huit lieues de distances des précédentes. Les deux extrêmités en sont élevées, & jointes par une terre basse, qui paroît se recourber en arc, & former une baye ouverte au Nord-Eſt. Le vent de bout empêcha les vaisseaux d'approcher de plus de six à sept lieues de cette Isle, que M. de Bougainville nomma *l'Enfant perdu.*

ARTICLE XVI.

Isles découvertes par M. de Bougainville.

LE vingt-deux Mai 1768, les François, en courant à l'Oueſt, apperçurent une longue & haute terre, & reconnurent en approchant que c'étoit deux Isles. La plus

méridionale peut avoir douze lieues de longueur. M. de Bougainville lui donna le nom de la *Pentecôte*, parce que ce fut ce jour-là qu'il la découvrit. Il nomma la ſeconde l'*Iſle Aurore*, l'ayant découverte dans l'inſtant où l'aurore paroiſſoit. En avançant dans le Nord de l'Iſle Aurore, on apperçut une petite Iſle, qui fut nommée *le Pic de l'Etoile*. Ils continuerent à ranger l'Iſle Aurore, qui leur parut fort étroite en comparaiſon de ſa longueur. Ses côtes ſont eſcarpées & couvertes de bois: ils apperçurent, par-deſſus cette Iſle, les cimes de hautes montagnes, qui pouvoient être à dix lieues environ au-delà. Après avoir doublé l'Iſle Aurore, ils firent route au Sud-Sud-Oueſt: au coucher du ſoleil, une nouvelle terre, élevée & fort étendue, s'offrit à leurs regards: elle ſe prolongeoit depuis l'Oueſt-Sud-Oueſt, juſqu'au Nord-Oueſt quart Nord, à la diſtance de quinze à ſeize lieues.

Ils coururent pluſieurs bords, pour s'élever dans le Sud-Eſt, & reconnoître ſi la terre qu'ils avoient au Sud-Oueſt tenoit à l'Iſle de la Pentecôte, ou ſi elle en formoit une troiſième. A la fin ils découvrirent la ſéparation de ces trois Iſles: celle de la Pentecôte & l'Aurore ſont à peu-près ſous le même Méridien, à deux lieues de diſtance l'une de l'autre. La troiſième eſt dans le Sud-Oueſt de l'Iſle Aurore, & leur moindre éloignement eſt de trois ou quatre lieues. La côte du Nord-Oueſt de la troiſième a au moins trois ou quatre lieues d'étendue: c'eſt une terre haute, eſcarpée, & couverte de bois.

Pluſieurs

Pluſieurs pirogues paroiſſoient le long de terre; mais aucune ne cherchoit à approcher des vaiſſeaux François : on n'appercevoit point de côte; mais on voyoit beaucoup de fumée dans les bois : on ſonda pluſieurs fois ſans trouver de fond.

Ayant enfin apperçu une côte, où l'abordage paroiſſoit facile, on envoya à terre pour y faire du bois, prendre connoiſſance du pays, & tâcher d'en tirer du rafraîchiſſement pour les malades. On fit partir trois bateaux armés, & les vaiſſeaux ſe rangerent, de manière à les ſoutenir du feu de leur artillerie, en cas qu'ils en euſſent beſoin. Les chaloupes prirent terre, ſans que les Inſulaires s'oppoſaſſent à leur débarquement. M. de Bougainville s'embarqua avec quelques perſonnes de l'équipage, & alla à terre. Il trouva ſes gens occupés à faire du bois, & vit que les Inſulaires leur aidoient à le porter dans les bateaux. L'Officier qui avoit commandé la première deſcente, lui dit, qu'à ſon arrivée une troupe nombreuſe d'Inſulaires s'étoit préſentée ſur la plage, arc & la fléche à la main, & qu'elle avoit fait ſigne de ne pas aborder; qu'il avoit cependant ordonné de mettre à terre; que les Inſulaires s'étoient reculés quelques pas; qu'à meſure que les François avançoient, les ſauvages reculoient; que le Prince de Naſſau propoſa d'avancer vers eux. Lorſqu'ils virent un homme ſeul, ils ceſſerent de reculer : des morceaux d'étoffe rouge qu'il leur diſtribua, leverent de leur donner de la confian-

Une partie des François commença à

abattre des arbres, l'autre ſe rangea autour d'eux pour les défendre, en cas d'attaque : un détachement fut envoyé pour chercher des fruits. Les Inſulaires ſe rapprocherent, préſenterent quelques fruits aux François, qui leur offrirent du fer & des clous ; mais ils les refuſerent. On leur propoſa, par ſignes, de troquer leurs arcs, leurs fléches & leurs maſſues : ils ne voulurent pas y conſentir. Il en reſta toujours un grand nombre autour des travailleurs : ils tenoient leurs armes, comme s'ils euſſent eu le projet de former une attaque. Ceux même qui n'avoient point d'arcs tenoient des pierres dans leurs mains, comme étant toujours prêts à les lancer. Ils firent entendre qu'ils étoient continuellement en guerre avec les habitans d'un canton voiſin du leur. Les François virent effectivement arriver une troupe, armée, qui venoit de la partie occidentale de l'Iſle, & qui s'avançoit en bon ordre.

Les Françpis reſterent dans l'Iſle juſqu'à ce que leurs bateaux fuſſent chargés de bois & de fruits ; ils enterrerent au pied d'un arbre la priſe de poſſeſſion de ces Iſles, qu'ils avoient gravée ſur une planche de chêne, & s'embarquerent. Ce départ, dit M. de Bougainville, dérangea ſans doute le projet des Inſulaires, qui n'avoient pas encore fait toutes leurs diſpoſitions pour attaquer les François. Il ajoute, qu'ils avancerent ſur le bord de la mer, & lancerent une grêle de pierres & de fléches : quelques coups de fuſil, tirés en l'air, ne ſuffirent pas pour les

rter : quelques-uns s'avançoient mê-
dans l'eau pour ajuſter de plus près.
e décharge plus vive les intimida : ils
ıfuirent dans les bois en pouſſant des
; terribles.
'armi ces Inſulaires on trouve des noirs
des mulâtres : leurs levres ſont épaiſ-
, leurs cheveux cotonnés ; quelques-
; même les ont jaunes. Ils ſont en gé-
al petits, mal faits, vilains, & preſ-
: tous lépreux, ce qui engagea les
nçois à donner à cette Iſle le nom d'*Iſle*
Lépreux. Les femmes ſont auſſi dégoû-
tes que les hommes : ils ſont tout
ls, & ſe couvrent à peine les parties
urelles. Les femmes ont des écharpes
ır porter leurs enfans ſur le dos : les
ıs qui les compoſent ſont ornés de
s-jolis deſſeins, faits avec une belle
ıture cramoiſie. Ils n'ont point de bar-
: leurs narines ſont percées, & ils y
:tent quelques ornemens. Ils portent
: bras des eſpèces de braſſelets, faits
ne ſorte d'ivoire ; leur cou eſt orné de
ques de tortue.
.eurs armes ſont l'arc & la fléche, des
ſues auſſi dures que le fer, & des pier-
qu'ils lancent ſans fronde. Leurs flé-
s ſont des roſeaux, armés d'une lon-
pointe d'os, très-aigue : quelques-
s de ces pointes ſont quarrées & gar-
s ſur les arêtes de petites pointes, cou-
es en arrière, qui empêchent de pou-
r retirer la fléche de la plaie. Ils ont en
re des ſabres de bois de fer : leurs pi-
ues ſont à voiles.
.a plage où les François aborderent,

préſentoit une très-petite étendue. A vingt pas du bord de la mer on trouve le pied d'une montagne, dont la pente, quoique très-rapide, eſt couverte de bois. Le terrain eſt très-léger & a peu de profondeur, ce qui eſt cauſe que les fruits ne ſont pas d'une bonne qualité. On y trouve des figues, qui ſont inconnues dans tous les autres pays.

Il y a beaucoup de routes tracées dans les bois, & des eſpaces enclos par des paliſſades de trois pieds de haut. Les caſes de ces inſulaires ſont de petites huttes, où l'on ne peut entrer qu'en ſe traînant ſur le ventre. Cette Iſle paroît fort peuplée; mais les habitans ſont très-miſérables.

Les François coururent le Sud-Oueſt, & découvrirent une très-longue côte depuis le Sud-Oueſt juſqu'à l'Oueſt-Nord-Oueſt. Les courans les entraînerent dans le Nord-Eſt: le ſur-lendemain ils découvrirent des terres dans tous les points de l'horiſon, & ſe trouverent comme enfermés dans un golfe: ils découvrirent pluſieurs coupures; mais ils ne purent diſtinguer le nombre des Iſles de l'Archipel, qui les environnoit. La terre s'étendoit depuis l'Eſt-Sud-Eſt, en paſſant par le Sud, juſqu'à l'Oueſt-Nord-Oueſt du compas, & ils n'en voyoient pas le bout. Ils coururent le long d'une belle côte, couverte d'arbres, ſur laquelle il paroiſſoit de grands eſpaces de terrain cultivés, ſoit qu'ils le fuſſent en effet, ſoit que ce fût un jeu de la nature. Le coup-d'œil annonçoit un pays riche: les coupures de

quelques montagnes, pêlées & de couleur rouge dans quelques endroits, ſembloient même indiquer que leurs entrailles renfermoient des minéraux. La route que les vaiſſeaux François ſuivoient, les conduiſoit dans un grand enfoncement qu'ils avoient apperçu la veille du côté de l'Oueſt. A midi ils ſe trouverent au milieu, & en obſerverent la latitude auſtrale, qui eſt au quinzième degré quarante minutes : l'ouverture en eſt de cinq à ſix lieues, court Eſt-quart-Sud-Eſt, & Oueſt-quart-Nord-Oueſt du monde. Quelques ſauvages parurent à la côte du Sud ; d'autres approcherent des navires dans une pirogue ; mais ſi-tôt qu'ils en furent à une portée de mouſquet, ils ceſſerent d'avancer, malgré nos invitations : ces hommes étoient tous noirs.

Les vaiſſeaux rangerent la côte ſeptentrionale à trois quarts de diſtance : elle eſt peu élevée, & couverte d'arbres. On voyoit ſur le rivage une multitude de Negres : quelques-uns ſe mirent dans de pirogues ; mais ils n'eurent pas plus de hardieſſe que ceux qui étoient partis de la rive oppoſée. Après avoir longé la dernière côte l'eſpace de deux à trois lieues, les François virent un grand enfoncement, qui leur parut former une belle baie, à l'ouverture de laquelle étoient deux Iſlots. M. de Bougainville envoya ſes bateaux armés pour la reconnoître, eſta à une ou deux lieues de terre, & onda ſouvent avec une ligne de deux cens raſſes, mais ſans trouver de fond.

Quelque-tems après que les canots fu-

rent partis, l'on entendit une ſalve de mouſqueterie; ce qui cauſa beaucoup d'inquiétude à l'équipage. Elle ſortoit d'un des canots, qui, malgré les ordres du Commandant, s'étoit ſéparé des autres, & ſe trouvoit dans le cas d'être attaqué par les Inſulaires, ayant vogué tout-à-fait à terre. Les Inſulaires ayant tiré deux fléches ſur ceux qui étoient dedans, ceux-ci firent une décharge, & longerent la côte en faiſant un feu très-vif. Les Negres s'étoient retirés dans les bois, pouſſant des cris affreux, & battant leur tambour de toutes leurs forces. Le Commandant l'ayant apperçu qui doubloit ſeul une pointe, qui l'avoit dérobé à la vue des vaiſſeaux, lui fit donner le ſignal de ralliement.

Les autres canots reconnurent que cette côte, qu'on avoit d'abord priſe pour continue, n'eſt qu'un amas d'Iſles qui ſe croiſent; de maniére que la baye n'eſt que la rencontre de pluſieurs canaux qui la ſéparent.

Les habitans de ces Iſles ſont à-peu-prés ſemblables à ceux de l'Iſle des Lépreux, preſque tous noirs, tout nuds, à l'exception des parties naturelles. Ils portent les mêmes ornemens en colliers & en braſſelets, & ſe ſervent des mêmes armes: il parut aux François que le terrain fourniſſoit les mêmes productions. Ils diſtinguerent, ſur une pointe baſſe, une plantation d'arbres, diſpoſés en allées de jardin. Le terrain ſous les arbres paroiſſoit battu & ſablé. On voyoit dans ce lieu un aſſez grand nombre d'habitans: de l'autre

côté de la pointe il y avoit une apparence d'enfoncement. On mit les bateaux à la mer; mais ce n'étoit qu'un coude que formoit la côte: on la ſuivit juſqu'à la pointe du Nord-Oueſt, ſans trouver de mouillage. Au-delà de cette pointe les terres reviennent au Nord-Nord-Oueſt, & s'étendent à perte de vue. Elles ſont élevées d'une manière extraordinaire, & préſentent, même au-deſſus des nuages, une chaîne de montagnes.

M. de Bougainville nomma ces terres *l'Archipel des grandes Cyclades.* Elles contiennent environ trois degrés en latitude, qui ſont du onzième au quinzième, & cinq en longitude, qui ſont depuis le cent ſoixante-ſixième juſqu'au cent ſoixante-onzième, à l'Eſt de Paris.

ARTICLE XVII.

Iſles de la Louiſiade.

LE dix Juin 1768, les François découvrirent ces nouvelles Iſles. Pendant la nuit une odeur fort agréable leur avoit annoncé le voiſinage de cette terre. Elle forme un grand golfe ouvert au Sud-Eſt: il eſt difficile de trouver un pays dont le coup-d'œil ſoit plus beau. Un terrain bas, partagé en plaines & en boſquets, régnoit ſur le bord de la mer, & s'élevoit en amphithéâtre juſqu'aux montagnes, dont la cime ſe perdoit dans les nues. On en diſtinguoit trois étages, & le plus élevé étoit à plus de vingt-cinq lieues dans l'intérieur du pays. La triſte ſituation où ſe

trouvoit l'équipage, ne permit, ni de ſa-
Idem. Ibid. crifier du tems à la viſite de ce beau pays, que tout annonçoit cependant être fertile & riche, ni de chercher, en faiſant route à l'Oueſt, un paſſage au Sud de la nouvelle Guinée, qui auroit cependant abrégé le chemin aux Iſles Moluques. A quatre heures du ſoir, les vaiſſeaux ſe trouverent à trois quarts de lieue d'une petite Iſle baſſe, à la pointe orientale de laquelle eſt attachée une batture, qui ſe prolonge à deux ou trois lieues dans l'Eſt. Vers cinq heures on parvint à mettre le cap au large, & on paſſa la nuit dans une fort grande inquiétude.

Les jours ſuivans furent employés à longer les terres qui étoient à Eſt-quart-Nord-Eſt: tout étoit contraire aux François, & les jettoit dans la conſternation; le calme, la pluie, & les écueils qui les environnoient de toutes parts, enfin, la faim qui les tourmentoit. Toutes leurs denrées étoient épuiſées; il leur reſtoit une chevre, qu'ils avoient priſe aux Iſles Malouines; chaque jour elle leur donnoit un peu de lait. Quelques perſonnes plus affamées, ou moins patientes que les autres, la condamnerent à mort: le Boucher, qui la nourriſſoit depuis long-tems, verſa des larmes ſur la victime qu'il immoloit à la faim. Un jeune chien, pris dans le détroit de Magellan, eut le même ſort quelques jours après.

Extrémités auxquelles les François ſ ont réduits.

Le dix-huit ils découvrirent pluſieurs Iſles, & au Nord de ces Iſles, une terre plus élevée, qui s'étendoit environ à dix lieues de diſtance. Le vingt, ils découv-

vrirent une nouvelle terre, à laquelle ils ne jugerent pas à propos d'aborder. Le vingt-cinq, au lever du ſoleil, ils en apperçurent une autre qui étoit fort haute, & qui paroiſſoit ſe terminer par un gros cap. Le vingt-ſix, ils doublerent le cap, & reprirent la pleine mer. Ils nommerent ce cap, le *Cap de la Délivrance*, & le golfe où ils avoient tant ſouffert, *le Golfe de la Louiſiade.*

C'eſt une terre, dit M. de Bougainville, que nous avions bien acquis le droit de nommer. Tant que nous avons été enfoncés dans ce golfe, les courans nous ont aſſez régulièrement portés dans l'Eſt. Le vingt-ſix & le vingt-ſept Juin, le vent fut très-grand, frais, la mer affreuſe, & le tems par grains, & fort obſcur : il ne nous fut pas poſſible d'avancer pendant la nuit.

Nous avons imaginé pluſieurs fois, pendant les jours de tribulation paſſés dans le golfe de la Louiſiade, qu'il pouvoit y avoir au fond de ce golfe un détroit, qui nous auroit offert un paſſage fort court dans la mer des Moluques; mais, dans la ſituation où nous nous trouvions, rélativement aux vivres & aux maladies qui régnoient dans l'équipage, nous ne pouvions courir les hazards de le chercher : ſi nous ne l'euſſions pas trouvé, nous étions perdus ſans reſſource. Ce paſſage exiſte cependant; les Anglois, en côtoyant la nouvelle Hollande, ont trouvé, par dix degrés trente-ſix minutes de latitude auſtrale, cent quarante-un degré quarante-quatre ſecondes, à l'Eſt de Londres, ce

détroit, qui ſépare la nouvelle Hollande de la nouvelle Guinée ; mais ils ont éprouvé, comme nous, que la navigation dans ces parages eſt hériſſée de difficultés, & ils ont été au moment d'y perdre leur vaiſſeau. Nous avons été à quarante lieues de l'embouchure de ce détroit.

Nous nous étions élevés environ ſoixante lieues dans le Nord, depuis le cap de la Délivance : le vingt-huit au matin on découvrit la terre dans le Nord-Oueſt, à neuf ou dix lieues de diſtance. C'étoient deux Iſles, dont la plus méridionale reſtoit à huit heures dans le Nord-Oueſt-quart-Oueſt du compas. Une autre côte, longue & élevée, ſe fit appercevoir en même-tems, depuis l'Eſt-Sud-Eſt, juſqu'à l'Eſt-Nord-Eſt. Elle coupoit au Nord, &, à meſure que nous avancions dans le Nord-Eſt, elle nous paroiſſoit ſe prolonger davantage & tourner au Nord-Nord-Oueſt. On dévouvrir cependant un eſpace, où la côte étoit interrompue, ſoit que ce fût un canal, ou l'ouverture d'une grande baye.

Les François chercherent un mouillage : pendant qu'ils y étoient occupés, ils virent une douzaine de pirogues, de différentes grandeurs, qui tournoient autour des navires, ſans cependant les accoſter : il y avoit vingt hommes dans la plus grande, huit ou dix dans les moyennes, deux ou trois dans les plus petites. Elles ont l'avant & l'arrière fort élevé : ce furent les premières que les François virent dans ces mers ſans balancier. Les hommes qui étoient dedans parurent auſſi

noirs que les Negres d'Afrique : ils avoient les cheveux crépus, mais longs. Il y en avoit quelques-uns qui les avoient de couleur rouſſe : ils avoient des braſſelets & des plaques au front & au cou : ils étoient armés d'arcs & de zagaies : ils pouſſoient de grands cris, & ne paroiſſoient pas diſpoſés à la paix.

Après bien des recherches, les François trouverent que la côte étoit inabordable : la vague y briſe par-tout ; les montagnes vont ſe terminer au bord de la mer, & le ſol eſt entièrement couvert de bois. On voit quelques cabanes dans de petites anſes. Preſque tous les Inſulaires habitent dans la montagne.

La ſituation des François étoit fort critique : ils avoient des terres inconnues juſqu'alors, d'une part, depuis le Sud juſqu'au Nord-Nord-Oueſt, par l'Eſt & le Nord ; de l'autre, depuis l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt, juſqu'au Nord-Oueſt. L'horiſon étoit tellement embrumé, depuis le Nord-Oueſt juſqu'au Nord-Nord-Oueſt, qu'on n'y voyoit pas de ce côté à la diſtance de deux lieues. C'étoit cependant là qu'ils comptoient trouver un paſſage. Ayant apperçu une baye, qui pourroit leur ſervir de relâche, ils envoyerent leurs bateaux armés pour la viſiter. Lorſque ces bateaux y furent entrés, ils y trouverent, à un bon quart de lieue endedans, un très-bon mouillage à neuf & douze braſſes, fond de ſable gris, & de gravier. Lorſqu'ils étoient occupés à ſonder, ils virent paroître, à l'entrée de la baye, dix pirogues, ſur leſquelles il y

avoit environ cent cinquante hommes, armés d'arcs, de fléches, de lances & de boucliers. Elles ſortoient d'une anſe qui renferme une petite rivière, dont les bords ſont couverts de cabanes. Ces pirogues s'avancerent ſur les bateaux, en voguant à force de rames. Lorſque les ſauvages s'en crurent aſſez près, ils ſe ſéparerent en deux bandes pour les envelopper : alors les Indiens pouſſerent des cris affreux, ſaiſirent leurs arcs & leurs lances, commencerent l'attaque. Les François firent une décharge ſur eux, mais elle ne les arrêta pas : ils continuerent à lancer leurs fléches & leurs zagaies, ſe couvrant de leurs boucliers, qu'ils croyoient une arme défenſive. Une ſeconde décharge les mit en fuite : pluſieurs ſe jetterent à la mer, pour gagner la terre à la nage. On leur prit deux pirogues : elles ſont fort longues, bien travaillées ; l'avant & l'arrière ſont très-relevés, ce qui ſert d'abri contre les fléches. Sur le devant d'une de ces pirogues, il y avoit une tête d'homme ſculptée ; les yeux étoient de nacre, & la figure reſſembloit à un maſque garni d'une longue barbe : les lévres étoient teintes d'un rouge éclatant. On trouva dans leurs pirogues des arcs, des fléches en grand nombre, des lances, des boucliers, des cocos, & pluſieurs autres fruits, dont les François ne connoiſſoient pas l'eſpèce ; de l'arec, des filets à mailles très-fines, artiſtement tiſſus, & une mâchoire d'homme à demi grillée.

Ces ſauvages ſont noirs, ont les cheveux crépus : ils les teignent en blanc ;

en jaune & en rouge. Leur hardieſſe à attaquer les François, leur uſage de porter des armes offenſives, leur adreſſe à s'en ſervir, prouve qu'ils ſont preſque toujours en état de guerre. Ils ſont tout nuds, à l'exception de leurs parties naturelles, qui ſont couvertes d'une bande de natte. Leurs boucliers ſont d'une forme ovale, faits de joncs, tournés les uns au-deſſus des autres, & très-bien liés. Ils paroiſſent impénétrables aux fléches: les François nommerent la rivière & l'anſe d'où ils étoient ſortis, *la rivière des Guerriers*. Ils donnerent à l'Iſle & à la baye, le nom d'*Iſle & de Baye Choiſeul*. La preſqu'Iſle du Nord eſt preſqu'entièrement couverte de cocos.

Après être ſortis du paſſage, les François découvrirent dans l'Oueſt une côte longue & montueuſe, dont les ſommets ſe perdoient dans les nues. La partie ſeptentrionale de cette côte, parut terminée, par une pointe qui s'abaiſſe inſenſiblement, & forme un cap, auquel les François donnerent le nom de *Cap l'Averdi*.

Le lendemain ils découvrirent une nouvelle côte, plus baſſe que l'autre. Elle couroit au Nord-Nord-Oueſt: entre la pointe du Sud-Sud-Eſt de cette côte, & le cap l'Averdi, il reſtoit un vaſte eſpace, formant ou un paſſage ou un golfe conſidérable: on y appercevoit des mondrins dans un grand enfoncement. Derrière cette nouvelle côte on en vit une plus haute qui ſuivoit le même giſſement. Trois pirogues ſe détacherent de la côte & approcherent des vaiſſeaux pour les recon-

noître : quelques bagatelles, qu'on préſenta à ceux qui étoient dedans, leur donnerent de la confiance. Ils appocherent tout près du navire en montrant des noix de cocos, & criant *bouca*, *bouca onelié* : ils répétoient ſans ceſſe ces mots : les François les répéterent de leur côté, ce qui parut faire plaiſir aux ſauvages. Ils leur firent ſigne qu'ils alloient chercher des noix de cocos, & partirent; mais, à peine furent-ils à une portée de piſtolet, qu'un d'eux tira une fléche : ils s'enfuirent enſuite à force de rames.

Ces Negres ſont tout nuds : ils ont les cheveux crépus & forts, les oreilles percées & très-allongées. Pluſieurs avoient leurs cheveux peints en rouge, & des taches blanches en différens endroits du corps. Comme leurs dents ſont rouges, il y a lieu de croire qu'ils mâchent du bétel. Leurs pirogues ſont plus petites que celles de l'anſe des Guerriers, & ſont fort différentes dans leur conſtruction. Les dernières ont l'avant & l'arrière peu relevés; elles ſont ſans balancier, mais aſſez larges pour contenir deux hommes.

Cette Iſle, à laquelle les François donnerent le nom de *Bouka*, paroît être extrêmement peuplée, ſi l'on en juge par la quantité de caſes dont elle eſt couverte, & par les apparences de culture qu'on y apperçoit. Une belle plaine, plantée de différens arbres, & principalement de cocotiers, offre la plus agréable perſpective. Les François déſiroient fort de trouver un mouillage ſur cette côte; mais les vents contraires & les courans les en éloignerent.

La veille ils avoient apperçu, du haut des mâts, une petite Iſle, qu'ils releverent depuis le Nord-Oueſt, juſqu'au Nord-Oueſt-quart-Oueſt du compas. Comme ils comptoient être près de la nouvelle Bretagne, où ils eſpéroient trouver une relâche, ils continuerent leur route.

Ils rencontrerent deux petites Iſles dans le Nord & le Nor-Nord-Oueſt, &, preſqu'au même inſtant, une autre plus conſidérable entre le Nord-Oueſt & l'Oueſt. La côte étoit élevée & paroiſſoit renfermer pluſieurs bayes. Comme ils ſe trouvoient dépourvus de bois, & voyoient que leurs malades empiroient, ils réſolurent de s'y arrêter, & coururent toute la nuit les bords les plus avantageux, pour ſe conſerver cette terre ſous le vent. Au point du jour ils porterent deſſus, & découvrirent dans le même moment une nouvelle terre, aſſez élevée, & de fort belle apparence, dans l'Oueſt-Sud-Oueſt de celle où ils vouloient aller, depuis dix-huit, juſqu'à dix & douze lieues de diſtance. Ils continuerent leur route & arriverent à la nouvelle Bretagne

---

ARTICLE XVIII.

Addition à la deſcription de la nouvelle Zélande, que l'on trouve dans le quatrième volume de cet Ouvrage.

NOUS empruntons ce que nous allons dire de ce pays, d'un voyage autour du monde, fait par MM. *Banks & Solander*, en 1768, 1769, 1770 & 1771.

Ces Voyageurs, après avoir parcouru preſque tout le vaſte Océan pacifique, arriverent, le 7 Octobre 1769, ſur les parages de la nouvelle Zélande. Le lendemain ils entrerent dans une baye profonde, y mouillerent ſur dix braſſes d'eau, fond de ſable brun. On nomme cette baye *la Baye de Pauvreté*. Sa latitude auſtrale eſt de trente-neuf degrés, & ſa longitude de cent ſoixante-dix-neuf quarante-ſept minutes. Le onze ils leverent l'ancre, ſortirent de la baye, & gouvernerent au Nord, prolongeant la côte à quatre ou cinq milles de diſtance. Le douze, pluſieurs habitans de la nouvelle Zélande, allerent à leur bord, pour leur vendre des pagayes, des toiles, &c. Les Anglois leur firent quelques préſens, & les ſauvages parurent les quitter fort ſatisfaits. Les Anglois doublerent un cap, qui eſt à la pointe ſeptentrionale de la baye de Pauvreté, & virent paroître quatre grandes pirogues, remplies d'hommes armés. Ces pirogues approcherent des vaiſſeaux Anglois : les ſauvages qui étoient dedans paroiſſoient avoir le projet de les inviter au combat: voyant qu'ils ne répondoient pas à leurs menaces, ils ſaiſirent leurs armes & commencerent l'attaque. On tira ſur eux un coup de fuſil, qui ne produiſit aucun effet. Ils continuerent à lancer ſur les Anglois des pierres & des fléches. On lâcha ſur eux un coup de canon de quatre, qui étoit chargé à balles. Alors ils prirent la fuite avec précipitation. Les Anglois s'apperçurent, dans le même moment, qu'un fort courant les emmenoit

vers la côte, ce qui les obligea de mouiller ſur vingt-une braſſe d'eau, environ à une lieue de terre.

Ils prolongerent la côte à la diſtance d'environ quatre milles, ſur douze & quinze braſſes de fond. Ils envoyerent à terre leur chaloupe & leur canot, pour reconnoître un mouillage, propre à faire de l'eau; mais on apperçut pluſieurs pirogues qui alloient à leur rencontre, & on les rappella. Bientôt on vit paroître plus de cent cinquante autres pirogues, qui voguoient, à force de rames, vers le vaiſſeau. Les Anglois, voulant leur prouver qu'ils n'avoient aucune intention de leur faire du mal, leur jetterent pluſieurs préſens, & employerent tous les moyens poſſibles pour les engager à venir à leur bord faire des échanges : tous leurs efforts furent inutiles. Ces ſauvages ſe diſpoſerent à les attaquer avec encore plus de fureur que les premiers. Ils continuerent à lancer des pierres & des traits, juſqu'à ce qu'on leur eût lâché un coup de canon, qui leur fit prendre la fuite.

Continuant toujours à longer cette terre, ils apperçurent une large baye, à laquelle ils donnerent le nom de *la Baye du Faucon*. Elle eſt par les trente-neuf degrés, quarante minutes de longitude occidentale.

Pluſieurs pirogues de pêcheurs ſortirent de cette baye : les Anglois acheterent d'eux des écreviſſes de mer, & d'autres poiſſons, avec du papier, & quelques morceaux d'étoffes; mais ces ſauvages étoient de ſi mauvaiſe foi, que lorſ-

qu'ils pouvoient ſe ſaiſir des marchandiſes avant d'avoir attaché leur poiſſon à la corde, dont on ſe ſervoit pour les tirer à bord, ils rioient du défaut de prévoyance des Anglois, & refuſoient hardiment de rien donner pour ce qu'ils avoient pris, & l'on étoit obligé de leur en donner d'autres. Toutes les menaces qu'on leur faiſoit étoient inutiles.

Pendant que les Anglois trafiquoient avec ces pêcheurs, il virent arriver pluſieurs autres pirogues, qui contenoient une multitude d'Indiens armés. Ils firent pluſieurs tentatives pour faire entrer dans leurs canots ceux de l'équipage qui traitoient avec les pêcheurs. Quelqu'un de l'équipage s'étant approché d'eux, ſans défiance, ils le ſaiſirent & s'enfuirent à force de rames, vers le rivage. On leur lâcha pluſieurs coups de fuſil, qui les obligerent de s'envelopper de leurs manteaux, qui ſont fort épais. L'un d'eux ſe voyant coucher en joue, mit ſon filet en double pour intercepter la balle.

Pluſieurs Indiens ayant été bleſſés dans la pirogue, qui emmenoit l'homme qu'ils avoient enlevé du vaiſſeau, il trouva moyen de ſe dégager de leurs mains & de ſauter dans l'eau : une autre pirogue ſe mit à ſa pourſuite, & l'auroit repris avant qu'il eut pu arriver au vaiſſeau, ſans la décharge d'un canon à quatre, qu'on pointa un peu au-deſſus de leur tête, & qui leur fit prendre la fuite. On fit auſſitôt mettre un petit canot à la mer, & l'on prit cet homme, qui avoit eu l'adreſſe de s'échapper des mains des Indiens.

Ses forces étoient épuiſées : ſes habits, que l'eau avoit rendus fort lourds, l'avoient empêché de nager à ſon aiſe. L'Auteur de ce voyage dit, qu'il auroit été probablement mangé : ils apprirent que les habitans de la nouvelle Zélande ſont anthropophages.

Lorſque cet accident arriva, les Anglois étoient à la pointe du Sud de la baye du Faucon. En-dedans du cap dont on a parlé, ſont deux rochers, tous deux de forme conique : la baye n'a guère moins de treize lieues de profondeur. A la côte du Nord de cette baye, ſont pluſieurs petits vaiſſeaux, & dans le fonds eſt un lagon d'environ trois milles de large. Il communique avec la mer, par un paſſage étroit à la pointe ſeptentrionale, où la mer briſe ; mais, ſelon les apparences, il n'y a pas aſſez d'eau pour une chaloupe. La partie du Nord-Eſt eſt formée par un banc de ſable, qui s'étend vers le Sud. Vers le milieu eſt une élévation, qui a été convertie en une Iſle, par les ſables que la mer y a apportés. Cette Iſle a environ quatre milles de longueur, & une & demie de largeur : elle court Eſt & Oueſt.

La terre, dans le fond de la baye, offre à l'œil une très-belle perſpective, par l'inégalité du terrain, par des vallons de verdure, par des pièces d'eau, des bois plantés de grands arbres, dont les rameaux ne ſe développent que vers la cime, & que l'on prendroit pour des cédres. Un peu plus avant, la terre s'éleve en amphithéâtre juſqu'aux montagnes, dont quelques-unes ſont auſſi élevées que le pic

Ténériffe. Une neige éternelle couvre leur cime, qui ſe perd dans les nues. Au Sud-Oueſt de ces montagnes, les terres ſont plus baſſes & moins inégales: on y découvre de grandes plaines, couvertes de diverſes plantes.

Les Anglois continuerent leur route vers le Sud, juſqu'au dix-ſept Octobre 1759, qu'ils ſe trouverent par les quarante degrés, trente-cinq minutes de latitude auſtrale. Les Lords de l'Amirauté les avoient chargés de ſuivre la côte de la nouvelle Zélande, juſqu'au quatrième degré de latitude méridionale; & ſi la terre paroiſſoit s'étendre plus loin, de faire voile vers le Nord, pour en reconnoître la côte ſeptentrionale, parce que ce pays n'étoit encore que très-imparfaitement connu.

Pour ſe conformer à ces inſtructions, ils changerent la direction de leur route, tournerent au Nord. Ils ſe trouverent à une des pointes de la nouvelle Zélande, & la nommerent le *Cap Turmagin*: ce cap eſt remarquable par une couche d'argile, d'une couleur brune, reluiſante. Il s'abaiſſe par degrés du côté du Nord; mais il eſt eſcarpé du côté du Sud.

A quelque diſtance de ce cap, ils furent abordés par une pirogue où étoient cinq Indiens, qui leur firent entendre qu'ils avoient envie de paſſer la nuit à bord. On les reçut avec accueil, & on leur fit tous les meilleurs traitemens poſſibles. Rien n'annonçoit en eux l'embarras & la timidité, ordinaires aux peuples qui ne ſont pas civiliſés. Ils montroient une franchiſe qui étonnoit les Anglois. Ils pre-

noient & mangeoient de tout ce qu'ils leur voyoient manger, ſans même qu'on leur en préſentât. Ils marquoient autant de confiance dans leur amitié, que s'ils en euſſent déja fait une longue expérience.

Il y en avoit deux qui étoient de très-beaux hommes, auſſi bien proportionnés dans leur taille, que dans leurs membres. Leurs traits étoient ſi fins & ſi délicats, qu'ils auroient fait honneur aux plus belles femmes d'Europe. On les renvoya le lendemain, chargés de préſens; mais ils ne s'en allerent qu'à regret; il auroient voulu paſſer la journée entière à bord. On leur fit connoître que cela les éloigneroit trop de leurs habitations.

En avançant vers le Nord, les Anglois découvrirent une baye, au milieu de laquelle ſe trouvoit une Iſle: ils entrerent dans cette baye, en gouvernant entre l'Iſle & la terre. L'irrégularité des ſondes ne leur annonça d'abord qu'un mauvais fond: mais elles devinrent plus régulières, & ils mouillerent à un demi mille du rivage, par huit braſſes d'eau, d'un très-beau fond.

Ils mirent leurs canots en mer, pour chercher un lieu propre à faire l'aiguade; mais les raffales, & une groſſe lame, qui battoit toute la rive, ne leur permirent point d'aborder. Quelques-tems après on fit une ſeconde tentative avec plus de ſuccès. Le lendemain, vingt-deux Octobre 1769, ils renvoyerent les canots à terre pour faire du bois & de l'eau, avec un détachement pour protéger les travailleurs: mais lorſqu'ils voulurent faire ap-

porter à bord l'eau & le bois, la mer étoit ſi groſſe & ſi houleuſe, qu'ils furent obligés d'abandonner leur entrepriſe, & de lever l'ancre. Les naturels appellent cette baye *Tegadoo* : il paroît que ſes bords ne ſont pas fort peuplés. Elle eſt ſituée par les trente-huit dégrés de latitude méridionale, & par les cent quatre-vingt trente-cinq minutes de longitude occidentale.

Les Anglois virent, près de l'endroit où ils mouillerent, quelques cabanes environnées de clôtures, pour intercepter les vents, & pluſieurs échaffauds dreſſés ſous des angards, pour faire ſécher du poiſſon. Les habitans paroiſſent avoir une grande abondance de crabes & d'écreviſſes de mer. Les Anglois y virent des chiens d'une grande taille, & qui avoient les oreilles courtes & pointues. Quelques-uns de ces Sauvages étoient enveloppés dans une eſpèce de manteau d'étoffe. Leurs femmes n'avoient pour vêtement qu'une natte, compoſée de mauvaiſes racines de mer, & qui leur couvroit les parties.

Les Anglois continuerent leur route vers le Nord, en prolongeant la côte : ils apperçurent pluſieurs pirogues, qui ſe détachoient du rivage pour venir à eux : bientôt leur vaiſſeau en fut environné. Quelques-uns de ceux qui étoient dedans monterent à bord. Les Anglois leur demanderent, par ſignes, un lieu où ils pourroient faire de l'eau. Les Indiens leur indiquerent une baye qui leur reſtoit au Sud-Oueſt-quart-d'Oueſt. On y envoya auſſi-tôt les canots, qui revinrent

peu de tems après : ceux qui étoient dedans annoncerent qu'ils avoient trouvé un endroit propre à faire du bois & de l'eau. Les Anglois allerent mouiller dans cette baye, par vingt braſſes d'eau, fond de ſable. Les habitans de cette contrée les reçurent avec accueil. Les Anglois tirerent une ligne autour de la place deſtinée à faire leur eau, & défendirent aux Indiens de la paſſer : on leur obéit avec la plus grande exactitude.

Les maiſons qui ſe trouvoient aux environs étoient contigues. Les terres, dans les vallées adjacentes, ſont aſſez régulièrement unies, bien cultivées, & partagées en petites portions. Les plantations conſiſtent en patates douces, dont les habitans font un grand uſage. Il y a beaucoup d'arbres, dont les naturels prennent l'écorce pour faire leurs étoffes : ces arbres croiſſent ſans culture.

Ces Indiens font une pêche abondante dans la baye : elle conſiſte en écreviſſes de mer, en merluches beaucoup plus grandes que celles qui ſe trouvent ſur les côtes d'Angleterre. Les bois du voiſinage ſont ſi épais & ſi ſerrés, qu'on a beaucoup de peine à y pénétrer. Ils fourniſſent une retraite aſſurée à une multitude d'oiſeaux de différentes eſpèces, parmi leſquels les Anglois remarquerent des gelinottes & des pigeons d'une très-groſſe eſpèce. Les Anglois acheterent différentes choſes de ces peuples, entr'autres des étoffes, pour leſquelles ils leur donnerent des bagatelles.

La chaſteté n'eſt pas une vertu fort recommandable chez ces Inſulaires : plu-

ſieurs jeunes femmes ſe rendoient tous les jours dans l'enceinte où les Anglois faiſoient leur eau, & vendoient leurs faveurs aux Matelots pour des choſes de peu de valeur.

Les Anglois allerent à différentes fois reconnoître la contrée, & tous les habitans les recevoient avec les témoignages d'une ſincere amitié. Un Officier arriva à une habitation iſolée : une vieille femme en ſortit & l'invita à entrer dans ſa cabane, où étoient une douzaine de perſonnes qui mangeoient des écreviſſes de mer & des patates. Les Indiens le preſſerent de s'aſſeoir & de manger avec eux. Il accepta leur invitation, & après le repas leur fit préſent d'étoffes & de clous, qu'ils accepterent avec joie. Ils lui préſenterent une jeune & jolie fille, qu'ils chargerent de lui rendre tous les devoirs de l'hoſpitalité. Quelques heures après, un vieillard, & deux femmes, arriverent dans cette habitation : ils ſaluerent tous ceux qui y étoient avec beaucoup de gravité, & avec les formalités qui ſont en uſage dans ce pays. Ces formalités conſiſtent à s'approcher l'un de l'autre, d'aſſez près pour ſe mettre le bout du nez l'un contre l'autre, ce qu'un ſpectateur pourroit prendre pour un baiſer. L'Officier, en prenant congé d'eux, ſe conforma à leurs uſages, & fit la ronde, en mettant ſon nez contre celui de chaque Sauvage. Cette attention leur fit beaucoup de plaiſir. Ils lui donnerent un conducteur, qui le mena par un chemin beaucoup plus court & plus commode que celui qu'il avoit ſuivi. Lorſqu'ils

qu'ils rencontroient des ruiſſeaux ou des foſſés pleins d'eau, qui ſont fort communs dans ce pays pour arroſer les terres, l'Indien prenoit l'Officier & le paſſoit ſur ſes épaules : il ſembloit même deſirer de le porter pendant tout le chemin.

Les naturels du pays nomment la baye où les Anglois avoient mouillé, *Tolaga*. Elle eſt par les trente-huit dégrés vingt minutes de latitude auſtrale, & par les ſoixante-dix-neuf vingt-deux minutes de longitude orientale du Méridien de Londres.

Après avoir fait de l'eau, embarqué toutes le proviſions & les rafraîchiſſemens que le pays pouvoit leur fournir, & gravé une inſcription ſur un arbre, ils appareillerent, & continuerent à gouverner au Nord, en prolongeant la côte.

Ils ne tarderent pas à voir ſortir d'une anſe pluſieurs pirogues, qui voguoient ſur le vaiſſeau à force de rames. Une de ces pirogues contenoit ſoixante Indiens : tous étoient armés de dards, de lances & de pierres. Les Anglois, voyant qu'ils étoient diſpoſés à les attaquer, tirerent par-deſſus leur tête deux coups de canon; ce qui les diſperſa.

Le 2 Novembre 1769, ils apperçurent quarante ou cinquante pirogues le long du rivage. Pluſieurs de ces pirogues ramerent vers le vaiſſeau, & l'on s'appercevoit aiſément que leurs diſpoſitions n'étoient pas pacifiques. Leur nombre ſe montoit à cent ou environ. Ils s'arrêterent à une certaine diſtance du vaiſſeau ;

alors leur Chef, qui étoit ſur la plus grande pirogue, adreſſa un long diſcours aux Anglois, & finit par les défier au combat; mais voyant que ceux-ci ne répondoient à leurs menaces que par des invitations de traiter avec eux, ils s'approcherent plus près du bord. Celui qui avoit été leur orateur, prit une pierre, & après avoir prononcé quelques paroles, il la jetta doucement contre le vaiſſeau. C'étoit ſans doute une déclaration de guerre : tous les Indiens prirent alors les armes.

On les menaça, par ſignes, d'une prompte & entière deſtruction, s'ils commençoient à attaquer : on leur fit connoître par d'autres, qu'on n'avoit aucun deſſein de leur faire du mal, & qu'on leur demandoit ſeulement de vendre du poiſſon. On leur montra en même tems pluſieurs pièces d'étoffes, ce qui eut beaucoup plus d'influence ſur eux que toutes les menaces qu'on auroit pu leur faire. Rien ne paroiſſoit moins les effrayer que le danger du reſſentiment des Anglois.

Ils avoient une grande quantité d'écreviſſes de mer & de moucles, que les Anglois acheterent, mais avec beaucoup plus d'économie qu'auparavant. Une pièce, qu'ils avoient donnée auparavant pour une certaine quantité de poiſſon, fut diviſée en pluſieurs morceaux, & chacun fut échangé pour la même quantité; cependant les Indiens ſe croyoient très-bien payés. Ils coupoient chaque pièce d'étoffe par morceaux, de deux ou trois pouces en quarré, & les attachoient à leurs oreilles.

Pendant qu'ils traitoient avec les Anglois, un d'eux eut la hardieſſe de ſe ſaiſir d'un paquet de toile, qu'on avoit ſuſpendu à une corde pour le mouiller. Il le délia à la vue des Anglois, &, quoiquè les ſoldats le menaçaſſent de tirer ſur lui, il le mit dans ſa pirogue, refuſa avec opiniâtreté de le rendre; il paroiſſoit même ne pas ſonger à prendre la fuite, & ne s'écartoit pas du vaiſſeau. Deux coups de fuſil, chargé à balle, ne firent ſur lui aucune impreſſion. On lui tira dans le dos un coup de fuſil chargé à dragées : il n'y fut pas plus ſenſible. Dès qu'il eut réparé ſon canot, il ſe retira avec précipitation à une certaine diſtance, emportant le butin. Les autres Indiens le ſuivirent. Ils ſe réunirent tous & ſe mirent à rire, & à s'applaudir de l'acquiſition qu'ils avoient faite avec tant d'adreſſe : mais à la décharge d'un canon de quatre, qui fit ſiffler les balles par-deſſus leur tête, ils ſe diſperſerent tous & ſe hâterent de regagner le rivage.

Pendant l'après midi, les vaiſſeaux Anglois furent ſuivis par une double pirogue, dont la coupe & les décorations étoient ſingulières. Ces doubles pirogues contiennent beaucoup de monde, & voguent, comme les ſimples, à la voile & à la rame. Les Indiens qui étoient dedans paroiſſoient fort gais. En faiſant route ils danſoient, chantoient, & pouſſoient des cris de joie. L'un d'eux fit une longue harangue aux Anglois : ſi-tôt qu'elle fut finie les autres commencerent à leur lancer des pierres. Voyant qu'on n'avoit pour eux

que de l'indifférence & du mépris, ils ſe retirerent.

Le lendemain les Anglois revirent encore cette pirogue à leur pourſuite : elle les joignit ſur les neuf heures : ſa voile étoit d'une ſingulière conſtruction : c'étoit un compoſé de nattes ; ſa forme étoit triangulaire. Le grand côté étoit aſſujetti le long du mât : le côté qu'il partoit du pied du mât, étoit envergué ſur un bâton mobile, pour qu'on pût donner à la voile la direction la plus conforme du vent.

Cette pirogue ſuivit encore les Anglois pendant pluſieurs heures ; les Indiens voyant qu'ils pourſuivoient toujours leur route, pouſſoient des éclats de rire. La timidité qu'ils leur attribuoient, ne contribuoit pas peu à leur hardieſſe. Ils s'approcherent plus près & leur lancerent des pierres, qui atteignirent quelques perſonnes de l'équipage. On tira ſur eux un coup de fuſil, qui ne produiſit aucun effet ; mais, à la vue d'un canon pointé ſur eux, ils prirent la fuite.

Quelques jours après les Anglois furent accoſtés par trois nouvelles pirogues. Un des Indiens qui étoient dedans lança une eſpèce de javeline à un matelot : on tira ſur eux un coup de fuſil, qui les fit fuir avec précipitation.

Les Anglois gouvernerent ſur une ouverture qu'ils apperçurent dans la terre, & lorſqu'ils y furent arrivés, ils laiſſerent tomber leur ancre ſur ſept braſſes d'eau d'un très-bon fond. A peine étoient-ils mouillés, qu'ils furent environnés de

pluſieurs pirogues, remplies de gens armés, & qui ne ſe retirerent qu'à la nuit, en faiſant des ſignes menaçans. Il paroît que leur projet étoit de former une attaque au milieu de la nuit; les Anglois les entendirent voguer autour de leur vaiſſeau ſur les onze heures ; mais les Indiens voyant qu'ils ſe tenoient ſur leurs gardes, ſe retirerent promptement.

A peine le jour parut, qu'on vit ſeize pirogues qui s'avançoient vers le vaiſſeau. Les Indiens qui étoient dedans pouvoient être au nombre de cent cinquante, tous armés de lances & de pierres. Leur air annonçoit qu'ils avoient la réſolution de livrer bataille : ils paroiſſoient même en vouloir venir à l'abordage, mais ils ne convenoient pas entr'eux de quel côté ils formeroient leur attaque. Ils changeoient continuellement de ſituation, paſſant de l'avant à l'arrière du vaiſſeau, & de ſtribord à bas-bord. Les Anglois obſervoient tous leurs mouvemens en ſe tenant ſur leurs gardes, & cherchoient en même-tems tous les moyens qu'ils pouvoient imaginer capables de les pacifier; & tout ce qu'on faiſoit pour les adoucir, ne ſervoit qu'à accroître leur témérité. Ils ſe mirent en devoir d'exécuter leur deſſein ; mais une décharge de quelques fuſils leur fit bientôt abandonner leur entrepriſe : un coup de canon de quatre leur fit faire une retraite précipitée.

L'inſtant d'après les Anglois mirent leurs canots à la mer, pour ſonder la baye & trouver un mouillage convenable; ce qui fut bientôt exécuté.

Le vaiſſeau leva l'ancre pour s'approcher plus près du rivage. Le lendemain pluſieurs Indiens ſe rendirent à bord, & montrerent des diſpoſitions pacifiques. Ils porterent aux Anglois une grande quantité de poiſſon, d'étoffes, de lances, &c. qu'ils vendirent à des prix modérés. Les Anglois ſe procurerent dans cette baye une bonne proviſion de bois & d'eau : ils y nettoyerent leur vaiſſeau, dont le fond étoit devenu très-ſale. La colère des Indiens étoit tellement changée en douceur, qu'ils reçurent les Anglois avec la plus grande affabilité. Le lendemain les Aſtronomes qui étoient dans ce vaiſſeau, deſcendirent à terre pour obſerver le paſſage de Mercure. Pendant cette obſervation, une pirogue, chargée de divers fruits & rafraîchiſſemens, ſe rendit à bord pour y faire des échanges.

L'Officier qui commandoit alors le vaiſſeau, voulant encourager ces Indiens à commercer avec les Anglois, développa devant eux une pièce d'étoffe, beaucoup plus belle que celles qu'ils avoient déja vues. Les Indiens ne comprenant ſans doute pas ſon intention, formerent le projet de s'en emparer, & firent ſigne à un jeune homme de leur troupe de mettre tout en uſage pour s'en ſaiſir; en conſéquence, le jeune Indien ſe plaça près de la pièce d'étoffe, la prit entre ſes mains, comme s'il eût ſeulement eu deſſein de l'examiner : il la détacha auſſi-tôt de la corde. L'Officier à qui elle appartenoit s'en apperçut, &, outré de voir que, malgré la droiture avec laquelle il ſe comportoit, les Indiens

n'étoient occupés qu'à voler : il le tua d'un coup de fusil.

Les Anglois blâmerent l'emportement de cet Officier : s'ils eussent voulu punir toutes les injustices que commettoient les Indiens, avec lequels ils faisoient quelque commerce, il auroit fallu qu'il les eussent tous exterminés, & faire un charnier de la nouvelle Zélande; car ces Insulaires n'ont aucune idée de la justice & de l'équité.

Les Indiens, voyant que ce jeune homme avoit été tué si promptement, prirent tous la fuite, & il se passa plusieurs jours sans que les Anglois pussent renouer aucun commerce avec eux.

Le lendemain les Anglois envoyerent leurs canots examiner une grande rivière : ils la trouverent fort commode pour l'aiguade : mais, comme le vaisseau avoit fait sa provision d'eau, ils leverent l'ancre & partirent. L'Auteur de ce voyage dit, qu'ils trouverent dans la baye, des huîtres en abondance & du céleri. Dans leur route ils doublerent plusieurs Isles, entrerent ensuite dans un détroit, & mouillerent par vingt-trois brasses de profondeur. Ils furent accostés par trois pirogues chargées de marchandises, dont ils traiterent. En quittant ce canal les Anglois gouvernerent au Nord, & passerent entre plusieurs grandes Isles : ils jetterent l'ancre pour pêcher, & prirent beaucoup de brêmes.

Plusieurs pirogues vinrent autour de leur vaisseau : on fit plusieurs présens aux Indiens pour gagner leur confiance & leur

amitié. Les Indiens reçurent les préſens ; &, au lieu d'en marquer de la reconnoiſſance, ils firent pleuvoir une grêle des pierres. Les Anglois, indignés de leur perfidie, firent feu ſur les premiers agreſſeurs, avec des fuſils chargés à dragées. Les Indiens, effrayés, ſe retirerent un peu plus loin. Se croyant hors d'atteinte, ils défierent les Anglois au combat ; mais quelques coups de canon, tirés par-deſſus leur tête, les effrayerent & les firent fuir à terre.

Le lendemain, d'autres pirogues, en plus grand nombre que le jour précédent, reparurent autour du vaiſſeau : ces Indiens marquerent autant de hardieſſe que ceux de la veille ; mais on les diſperſa de la même manière. Les Anglois continuerent leur route en ſuivant toujours la côte. Voyant que le vent leur étoit contraire, ils coururent ſur un endroit qui leur préſentoit l'apparence d'une baye : le jour ſuivant ils y allerent, mouillerent entre une Iſle & la terre, par quatre braſſes & demie d'eau, fond de ſable fin.

Dès qu'ils furent à l'ancre, ils mirent en mer leur chaloupe & leurs canots, pour ſonder & reconnoître les fonds. La chaloupe fut bientôt environnée de pirogues, remplies d'Indiens armés, qui tenterent l'abordage : les matelots les diſperſerent à coups de fuſil.

Les bateaux, à leur retour, annoncerent que l'on avoit mouillé ſur un banc de ſable. Les Anglois leverent l'ancre, pour quitter un endroit qui pouvoit leur devenir funeſte, & remirent à l'ancre par dix

braſſes & demie de profondeur. Un inſtant après ils virent trentre-trois pirogues qui venoient à eux. Elles contenoient environ trois cens Indiens, tous armés de différentes manières. Ils environnerent le vaiſſeau & traiterent d'abord amicalement avec les Anglois ; mais, à un ſignal que donna un de leurs Chefs, conformément ſans doute au plan qu'ils avoient projetté, tous quitterent le vaiſſeau, ſe rangerent à la bouée, & tenterent de lever l'ancre. Ils croyoient, ſelon toutes les apparences, que s'ils venoient à bout de la lever, le vaiſſeau iroit de lui-même échouer ſur le rivage. Dans l'inſtant qu'ils commencerent à tirer la bouée, on leur fit entendre le ſifflement de quelques balles : mais ils perſiſterent dans leur entrepriſe. Alors les Anglois tirerent ſur celui qui paroiſſoit le plus ardent à continuer ſon entrepriſe, le bleſſerent dans le bras & dans le côté. On tira en outre un canon de quatre par-deſſus leur tête : la frayeur s'empara d'eux, ils s'enfuirent vers le rivage. Quelques-uns revinrent vers le vaiſſeau & propoſerent de négocier amicalement.

L'après-midi, un Officier, accompagné de pluſieurs ſoldats de la Marine, alla deſcendre dans une des Iſles. Il eut l'imprudence de ſe laiſſer environner avec ſa troupe par un corps conſidérable d'Indiens, dont une partie ſe détacha auſſitôt, pour s'avancer vers l'endroit où ils avoient débarqué, afin de leur couper la retraite.

On apperçut ces mouvemens du bord & l'on mit auſſi-tôt une croupière ſur le

cable, pour préſenter à l'Iſle le travers du vaiſſeau. Déja les Indiens preſſoient tellement les Anglois, ſéparés par petits pelotons de trois ou quatre, qu'il leur étoit impoſſible de pouvoir faire uſage de leurs armes. Le nombre des ennemis étoit ſi conſidérable, qu'ils regardoient leur mort comme certaine. Au milieu de ce déſordre on tira quelques coups de fuſil, ſans qu'il arrivât aucun fâcheux accident. Ceux qui étoient reſtés dans le vaiſſeau, ſe hâterent de faire feu de l'artillerie. Le bruit qu'elle produiſit, le ſifflement des balles qui paſſoient par-deſſus la tête des Indiens, leur cauſa un ſi grand effroi, qu'ils prirent tous la fuite, au moment même où ils auroient pu exterminer tous les Anglois qui étoient deſcendus à terre.

Peu de tems après pluſieurs pirogues aborderent le vaiſſeau, & traiterent avec les Anglois de la manière du monde la plus amicale & la plus paiſible. Le lendemain les Anglois deſcendirent ſur la rive occidentale de la baye, où ils trouverent de très bonne eau & du céleri en abondance. Les cabanes des Indiens étoient bâties ſur le bord de la mer. Les Anglois jetterent leurs filets; mais ils ne prirent aucun poiſſon, quoique la pêche des Indiens fût toujours fort abondante. Les Anglois s'apperçurent que cela venoit, de ce que les Indiens connoiſſoient les endroits où ſe retiroit le poiſſon, & que leurs filets étoient plus profonds & plus larges que ceux dont ils faiſoient uſage.

Deux jours après l'affaire qui s'étoit paſſée ſur le rivage, pluſieurs matelots

eurent la hardieſſe de traverſer une plantation des Indiens, & y prirent quelques patates. L'Officier qui les commandoit leur fit une ſévere réprimande ; mais ils allèguerent pour leur juſtification, qu'ils n'avoient fait que ce que les Officiers faiſoient ſouvent. L'Officier, outré de cette réponſe hardie, ordonna qu'ils ſeroient mis aux fers pendant pluſieurs jours.

Le 4 Décembre 1769, les Anglois ſortirent de la baye des Iſles : l'eau étoit ſi baſſe, qu'en traverſant cette baye, ils n'avoient que deux braſſes & trois quarts de profondeur. Le vent venoit alors de la partie du Sud.

Le mercredi, ſix du même mois, comme ils côtoyoient la terre, le vent calma à dix heures du ſoir. La marée, qui dans ce moment étoit très-forte, les entraîna, malgré eux, ſi près de terre, qu'ils n'en étoient pas à ſix braſſes. Le rivage étoit bordé d'une foule d'Indiens, qui, à la vue du danger que les Anglois couroient, pouſſoient des cris de joie, leurs montroient leurs armes d'un air menaçant, & les regardoient déja comme leur proie. La ſituation des Anglois paroiſſoit déſeſpérée, lorſqu'une briſe de terre & le juſant ſe réunirent pour les éloigner de la côte : ils mirent le cap au large, & échapperent au danger qui les menaçoit. A onze heures le vent fraîchit : ils toucherent ſur un roc que la mer couvroit ; mais, malgré la violence du choc, ils ne reçurent aucun dommage conſidérable.

Depuis le ſept, ils continuerent leur route, en prolongeant toujours la côte :

le vingt-cinq ils eurent connoiſſance de l'Iſle des trois Rois.

Le dimanche, trente-un Décembre, ils découvrirent le cap Nord de Taſman, qui leur reſtoit au Nord-Nord-Eſt du compas, & à la diſtance de quatre lieues & demie. Après avoir doublé ce cap, qui eſt l'extrêmité la plus ſeptentrionale de la nouvelle Zélande, ils changerent leur direction, en faiſant voile vers le Sud, dans le deſſein d'en connoître la côte orientale : ils gouvernerent ſur la baye des Meurtriers, où ils ſe propoſerent de faire du bois & de l'eau.

Le vendredi, 12 Janvier 1770, étant par les trente-huit dégrés dix minutes de latitude auſtrale, ils découvrirent un pic remarquable, & pour le moins auſſi élevé que le pic de Téneriffe, dont la cime étoit couverte de neige.

Le lundi, quinze du même mois, ils apperçurent une baye dans le Sud-Sud-Oueſt, à la diſtance d'environ onze lieues, & gouvernerent deſſus. L'inſtant d'après, n'étant éloignés du rivage que de deux milles, ils ſe trouverent ſur un banc de roches, que la mer recouvre, & qui s'étend depuis le rivage juſqu'à un mille & demi au large. Comme ils n'avoient que très-peu de vent, ils ſe firent aiſément remorquer par leurs canots. Ils virent alors de l'avant une petite anſe, qu'ils envoyerent reconnoître par la chaloupe; mais ils la rappellerent ſur le champ, parce qu'ils virent les Indiens armer leurs pirogues & les mettre à la mer.

En faiſant voile vers la baye, ils obſer-

verent une ſuite de cabanes, conſtruites le long du rivage : les habitans les invitoient, par ſignes, à deſcendre à terre. Ils apperçurent un Indien, bizarrement vêtu, & ſuivi de pluſieurs autres, qui comme lui, s'avançoient ſur le bord de la mer. Celui qui étoit bizarrement vêtu s'y acquitta de pluſieurs cérémonies myſtérieuſes.

Lorſque les Anglois eurent doublé la pointe ſeptentrionale de la baye, ils apperçurent une ſentinelle en faction, & virent relever ce poſte à deux différentes repriſes. Vers le midi ils ſe mirent à l'ancre : dès qu'ils eurent mouillé, pluſieurs pirogues s'approcherent du vaiſſeau; mais aucun Indien n'oſoit monter à bord : cependant un vieillard, qui paroiſſoit jouir parmi eux d'une grande conſidération, ſe mit en devoir d'y monter; mais tous les autres Indiens ſe rangerent autour de lui pour l'en empêcher. Malgré leurs repréſentations & leurs inſtances, il ſe rendit à bord. Les Anglois le reçurent avec tous les témoignages d'amitié & de joie. L'accueil que reçut ce vieillard, en préſence de tous ſes compatriotes, qui étoient dans la plus grande inquiétude, leur fit pouſſer des cris de joie : dans l'inſtant ils paſſerent tous à bord.

Le mardi ſeize, comme les Anglois ſe diſpoſoient à carener leur vaiſſeau, pluſieurs pirogues les aborderent pour leur vendre du poiſſon; mais, dès qu'ils eurent reçu le prix dont on étoit convenu, ils retirerent leur poiſſon, & auroient même tué celui qu'on avoit chargé de traiter

avec eux, s'il ne s'étoit ſubitement ſouſtrait à leurs coups. Cette perfidie ayant été rapportée au Capitaine Cook, il ſaiſit un fuſil de chaſſe & tira ſur l'agreſſeur, qui, ſe trouvant directement ſous lui, reçut la charge dans le genou, qui en fut briſé. Cet Indien lava ſes plaies dans l'eau, qui, étant ſalée, lui cauſa des douleurs ſi cuiſantes, qu'il jetta, avec fureur, dans la mer le poiſſon dont il avoit reçu le prix.

Les Indiens qui étoient dans les autres canots, ne parurent étonnés, ni du bruit du coup de fuſil, ni des bleſſures qu'il avoit faites : ils tournoient ſeulement autour de lui & examinoient ſes plaies avec une curieuſe attention. Celui qui étoit bleſſé ne ſe retira point, il enveloppa ſes plaies avec des nattes, & reſta pluſieurs heures auprès du vaiſſeau. Un peu avant cet accident, deux Indiens, que le maître avoit empêchés de monter à bord, s'étoient ſaiſis de leurs lances pour le frapper, & on avoit été obligé d'employer la violence pour les forcer de ſe retirer.

Dans l'après midi, le Capitaine Cook, accompagné de pluſieurs Officiers, deſcendit avec la chaloupe de l'autre côté de la baye. Il y trouva pluſieurs Indiens occupés à la pêche : ils avoient dans leur pirogue des panniers, dans leſquels les Anglois virent pluſieurs membres d'hommes rôtis : on ne put douter qu'ils n'en euſſent mangé : on en voyoit quelques-uns qui étoient à moitié rongés. Les Anglois furent convaincus que les habitans de la nouvelle Zélande étoient antropophages.

Ils leur demanderent comment ils avoient eu ces membres de corps humain : les Sauvages firent entendre, que cinq ou six jours avant l'arrivée des Anglois, une pirogue d'un autre canton, & dans laquelle il y avoit dix hommes & deux femmes, avoit été jettée dans leur baye, qu'ils les avoient attaqués & tués, à l'exception d'une femme, qui, voulant se sauver à la nage, s'étoit noyée : qu'ils avoient mis en pièces les cadavres & qu'ils les avoient partagés entr'eux. Ces barbares, loin de rougir en récitant un fait si horrible, le regardoient comme naturel. Voyant les Anglois prendre un bras pour l'examiner, ils crurent qu'ils avoient envie d'en manger, leur promirent de leur réserver pour le jour suivant une tête, qui étoit déja rôtie, s'ils vouloient se rendre à leur habitation, ou l'envoyer prendre.

L'Auteur de ce voyage dit que ce fait est inconteſtable, & que l'on a tort d'accuser de mensonge les voyageurs qui assurent qu'il y a des antropophages sur différentes côtes de l'Afrique & de l'Amérique.

Pendant que les Anglois conversoient avec ces pêcheurs, ils remarquerent qu'on faisoit rôtir quelques viandes dans un four, pratiqué en terre. Ils demanderent aux Sauvages ce que c'étoit; ils répondirent que c'étoit un jeune chien qu'ils faisoient cuire. Les Anglois, voulant voir si ce n'étoit pas quelque membre de corps humain, ouvrirent le four; mais ils y virent effectivement le poil & les entrailles d'un chien. Après avoir carené leur

vaiſſeau ils firent de l'eau & du bois ; allerent pour cet effet dans la partie où ils avoient vu les corbeilles remplies de membres humains, rôtis : voyant le corps d'une femme qui flottoit ſur l'eau, ils crurent d'abord que c'étoit cette femme qui s'étoit noyée en voulant ſe ſauver; mais un Indien, qui s'approcha du rivage, leur apprit que c'étoit ſa ſœur, qui n'étoit morte que depuis quelques heures, & qu'il avoit jettée dans l'eau, ſelon la coutume de ſa tribu. Cette coutume de jetter ainſi les morts à l'eau, eſt particulière à ceux qui habitent aux environs de cette baye.

Les Anglois virent dans cette partie de la nouvelle Zélande, des villages dont les habitans avoient pris la fuite, ou avoient été entièrement exterminés. Quelques-uns de ces villages étoient couverts d'herbes & d'arbuſtes, ce qui annonçoit qu'ils étoient déſerts depuis quelques tems. Ils en viſiterent pluſieurs : leur ſituation étoit cependant fort agréable : chacun étoit compoſé de dix-huit maiſons, diſpoſées ſur un plan circulaire. Ils étoient entourés & défendus par un mur d'une conſtruction fort ſingulière. Des pieux, enfoncés en terre, formoient deux lignes paralleles : l'eſpace intermédiaire étoit rempli de faſcines, très-bien entrelaſſées : ce mur pouvoit avoir ſix ou ſept pieds de hauteur. Il eſt aſſez difficile de s'ouvrir un paſſage dans un mur de cette eſpèce, étant défendu par des hommes qui craignent de tomber entre les mains d'ennemis, qui ſont tout prêts à les dévorer.

A quelque distance de ces villages, les Anglois virent les restes d'une fortification plus régulière. Elle étoit située sur une haute colline, dans le voisinage d'une baye très-commode. La colline, étant fort escarpée, étoit elle-même d'un très-difficile accès. Sur son sommet régnoit une plaine unie, assez étendue pour contenir un Bourg de trois à quatre cens maisons. Ce Bourg, dont il restoit à peine des ruines, avoit été fortifié par un retranchement de pieux. Ces pieux avoient deux pieds de circonférence, étoient profondément enfoncés en terre, & pouvoient avoir vingt pieds d'élévation. Ils ne laissoient entr'eux aucun intervalle, & on avoit creusé en-dehors un fossé d'environ dix pieds de largeur. En-dedans du retranchement étoient plusieurs grands réservoirs d'eau & plusieurs échaffauds qui se joignoient aux pieux, pour y placer ceux qui devoient défendre le Bourg. La colline étoit si escarpée, qu'on ne pouvoit y monter qu'en se traînant sur les mains & sur les genoux.

Du sommet de cette colline, les Anglois virent les ruines d'une petite ville, qui avoit appartenu aux propriétaires de cette fortereſſe, & qui étoit le lieu de leur résidence ordinaire. Ces Indiens, outre le bourg ou la ville qu'ils habitent, ont une place forte, qui leur sert de retraite & de magasin, pour mettre en sûreté leurs provisions. Pour empêcher que l'ennemi ne puisse s'en emparer par surprise, ils ont soin d'y laisser toujours un certain nombre d'hommes armés, & ils s'y re-

tirent tous à la première allarme.

Ils ont toujours ſoin de conſerver une certaine quantité d'eau dans des réſervoirs : des amas de pierres & de lances ſont diſtribués ſur les échaffauds qui régnent le long du retranchement. Ces échaffauds ſont conſtruits de manière que leur élévation met à l'abri des aſſiégeans ceux qui défendent le retranchement, ſans les empêcher de lancer ſur l'ennemi des pierres, des dards, &c.

Lorſque ces fortereſſes ne réuniſſent point les avantages de la ſituation, & que la nature du terrain ne les rend inacceſſibles d'aucun côté, on y ſupplée, en les environnant de deux ou trois larges foſſés, avec un pont-levis, qui eſt ſimple dans ſa ſtructure, & remplit cependant ſon objet. En-dedans de ces foſſés, il y a un retranchement, fait de pieux, enfoncés en terre, à la manière de ceux dont nous avons déja parlé ; mais ils ſont inclinés du côté de la fortereſſe, ce qui ne peut manquer d'être favorable aux aſſiégeans. Les Anglois firent faire cette remarque à un de leurs Chefs ; mais il leur dit qu'ils ſe trompoient à cet égard, leur faiſant obſerver que ſi les pieux étoient tournés ou inclinés du côté de la campagne, cette manière fourniroit aux aſſiégeans le moyen de s'en approcher ; qu'ils pourroient ſe mettre ſous leur pointe à couvert des traits des aſſiégés ; qu'il ſeroit très-difficile, peut-être même impoſſible de les en déloger ; qu'à l'abri de ces pieux il leur ſeroit facile de ſe creuſer un paſſage ſouterrain pour s'introduire dans la fortereſſe.

Le même Chef leur dit, que ces places n'étoient jamais emportées de vive force ; qu'on ne parvenoit preſque point à s'en emparer que par ſurpriſe. Lorſque l'ennemi s'eſt rendu maître de la campagne, il convertit ordinairement le ſiége de la place en blocus. Il intercepte au-dehors toute communication avec les aſſiégés, qui, ne recevant plus de ſubſiſtance, ſont expoſés à éprouver toutes les horreurs de la faim. Ils ne manquent jamais alors de ſortir de la place & de tenter le ſort des armes : ſouvent une victoire complette, remportée par les aſſiégeans, occaſionne la ruine entière de ce diſtrict, & tous ceux qui ſont tués ou faits priſonniers, deviennent la nourriture des vainqueurs.

Les Anglois, après avoir fait une proviſion ſuffiſante d'eau & de bois, ſe remirent en mer & continuerent à prolonger la côte orientale de la nouvelle Zélande. Le ſept Février mil ſept cens ſoixante-dix, le flot les porta rapidement contre une chaîne de rochers, qui partoit d'une Iſle voiſine. Dans ce moment le vent calma, & leur ſituation devint véritablement critique. Un Officier propoſa de refouler la marée, pour gagner un paſſage que l'on appercevoit entre deux Iſles. Le rang qu'occupoit cet Officier donnoit un certain poids à ſa propoſition, quoiqu'elle fût impraticable. Le Capitaine reſta dans l'irréſolution, &, pendant le débat qu'occaſionnoit la contrariété d'opinions, le vent porta le vaiſſeau ſi près des rochers, que la perte des Anglois paroiſſoit inévitable. Dans cette triſte conjoncture, ils

laiſſerent tomber leur groſſe ancre, ce qui faiſoit leur unique reſſource. Après avoir filé cent cinquante braſſes de cable, ils virent avec la plus grande joie que le vaiſſeau venoit à l'appel de ſon ancre.

Si cet expédient leur eût manqué, ils périſſoient ſans reſſource ; ils auroient été obligés de conſtruire un nouveau bâtiment pour les tranſporter aux Indes orientales; & ſi cette dernière reſſource leur avoit manqué, ils auroient été forcés de paſſer le reſte de leurs jours dans la nouvelle Zélande, continuellement expoſés à la barbarie des antropophages.

Peu de tems après ils apperçurent un détroit, que les naturels du pays leur aſſurerent être navigable dans toute ſon étendue, ajoutant qu'un canot du pays pouvoit faire le tour des côtes, de la diviſion de la côte méridionale de la nouvelle Zélande, en moins de quatre jours.

Ils réſolurent, d'après cet éclairciſſement, de tenter l'entrepriſe, gouvernerent ſur le détroit, le paſſerent, firent voile au Nord juſqu'à ce qu'ils euſſent doublé le cap Turmagin. Ils dirigerent enſuite leur courſe vers le Sud, dans le deſſein de reconnoître les côtes de l'autre diviſion de la nouvelle Zélande. La ſaiſon la plus orageuſe dans ces mers approchoit; l'air devenoit chaque jour plus froid; ils commençoient à déſeſpérer de trouver un paſſage de ce côté.

Le neuf Mars, le ſoleil, en ſe levant, leur montra un banc de rochers, qui n'étoit qu'à un demi mille de leur vaiſſeau: ces rochers ſont à vingt milles au Sud-Eſt

de l'extrêmité méridionale de la nouvelle Zélande. Le dix du même mois ils parvinrent enfin à doubler la pointe méridionale, qui eſt par les quarante-ſept degrés trente minutes de longitude occidentale, Méridien de Londres. Ils reprirent alors leur route vers le Nord avec un vent favorable : la terre, le long de cette côte, n'offre qu'un aſpect horrible. Ce n'eſt qu'une chaîne de montagnes, taillées à pic, qui élevent juſqu'au ciel leur cime, couverte de neiges. Les rochers qui leur ſervent de baſe ſont par-tout eſcarpés, & en rendent les bords inacceſſibles. Les Anglois ne virent rien qui leur annonçât que ce triſte lieu fût habité.

Le vingt-ſix du même mois ils entrerent dans un bras de mer, bordé d'Iſles des deux côtés, où l'on trouve trente-ſix braſſes d'eau à un mille du rivage. En gouvernant au Sud-quart-Sud-Oueſt, ils allerent mouiller ſur la rive droite de la baye de l'Amirauté. Après avoir affourché leur vaiſſeau, ils ſongerent à renouveller leurs proviſions d'eau & de bois. Cette contrée eſt couverte de bois & entrecoupée de pluſieurs ruiſſeaux, & la côte eſt ſi poiſſonneuſe, qu'avec les lignes on prit beaucoup plus de poiſſon qu'il n'en falloit pour la conſommation de l'équipage. Les Anglois découvrirent une vieille cabane au pied d'une montagne, voiſine de la baye.

Il y avoit près de ſix mois que les Anglois navigeoient autour de la nouvelle Zélande : ils en avoient pris tous les relevemens : ils découvrirent que c'eſt une

Iſle, dont la longueur a près de trois cens lieues, & qui a pour habitans des antropophages, accoutumés dès leur tendre jeuneſſe, au carnage & aux horreurs de la guerre, & peut-être les hommes qui craignent le moins les dangers.

Une remarque qui étonna les Anglois, c'eſt que le langage des peuples de la nouvelle Zélande, eſt, à quelque différence près, le même que celui des habitans de l'Iſle *Taiti*, dont nous parlerons dans la ſuite. Il y a, dit l'Auteur de ce voyage, plus d'analogie entre ces deux langues, qu'entre celles de pluſieurs Provinces d'Angleterre. On peut conclure de-là que l'un de ces deux pays a été peuplé par l'autre. Ils ſont cependant ſitués à plus de ſix cens lieues de diſtance, & l'Océan ſeul les ſépare. Il eſt difficile de croire, que ceux d'un pays ayent entrepris de traverſer cette immenſe étendue de mer dans des pirogues, qui ſont les ſeuls bâtimens dont ils ayent jamais fait uſage. En examinant même ces deux Nations de près, on pourroit trouver encore quelque analogie dans leurs mœurs quoiqu'elles paroiſſent, au premier coup-d'œil, très-différentes entr'elles.

Les habitans de la nouvelle Zélande, loin de pratiquer l'uſage de la circonciſion, regardent ce qu'on coupe dans cette cérémonie, comme une choſe ſi néceſſaire, qu'ils l'attachent par-devant avec une ligature, & c'eſt une coutume, généralement reçue parmi eux, à l'égard des enfans mâles, nouveaux nés. C'eſt chez eux, comme à Taiti, une parure, de ſe

peindre les feſſes de couleur bleue, & de la tracer en ligne ſpirale. Ils piquent la peau & font entrer cette couleur dedans. Ils ont encore l'uſage de porter la barbe & d'attacher leurs cheveux ſur la tête.

Les Zélandois ſont d'une couleur plus bronzée que ceux de Taiti. On remarque chez les uns & chez les autres le même penchant à la friponnerie. Les Zélandois ſont beaucoup plus courageux que les habitans de Taiti. Il eſt impoſſible de peindre le degré de fureur auquel ils ſe livrent dans les harangues qu'ils prononcent, lorſque, dans leurs jeux guerriers, ils veulent peindre un combat.

Leurs habillemens ſont d'une étoffe faite avec l'écorce d'une eſpèce de plante qui eſt très-ſoyeuſe. Cette étoffe eſt tiſſue, de manière que les fils qui ſervent de chaîne, & à travers leſquels ils paſſent la trame, ſont à trois lignes de diſtance les uns des autres. Leur habit eſt une tunique attachée ſur les épaules avec des cordons; elle leur deſcend juſqu'à la chute des reins: les bordures de cette tunique ſont brodées & ornées de franges de poils de chien: les deſſeins de la broderie ſont des figures bizarres, nuancées de couleurs brunes & noires. Les ceintures dont ils ſe ſervent pour ſe couvrir les parties naturelles, ſont faites de brins d'une herbe très-forte & tiſſus enſemble.

L'uſage de faire bouillir les viandes eſt inconnu chez ces peuples: leur manière ordinaire de les préparer, eſt de les rôtir

dans un four ſouterrain.

Leurs principales armes ſont la lance, la javeline, le patty-petow, qui eſt une lance à deux tranchans, faite de bois de fer, d'os, ou de pierre, qu'on a enchaſſée dans un manche: la hache d'armes, eſt auſſi de bois de fer: elle a un manche fort long. Les lances ſont du même bois: vers la pointe ils y attachent des houpes, faites de poil de chien.

Il eſt étonnant que l'arc & les fléches, qui ſont ſi communs parmi les habitans des Iſles voiſines, qui s'en ſervent même avec beaucoup d'habileté, ſoient abſolument inconnues à ces peuples, qui ſont naturellement belliqueux. Les Anglois leur en apprirent l'uſage.

On pourroit regarder cette circonſtance, dit notre Auteur, comme une forte préſomption, que ce ſont les habitans de la nouvelle Zélande qui ont peuplé l'Iſle de Taiti; que le hazard fit connoître à ceux de cette nouvelle colonie l'uſage de l'arc; que trouvant cette arme plus avantageuſe que celles dont ils ſe ſervoient ordinairement, ils en prirent inſenſiblement l'uſage, & ſe perfectionnerent peu-à-peu dans l'art de s'en ſervir. Ces Inſulaires ſont les archers du monde les plus adroits. Il ne ſeroit pas vraiſemblable que les habitans de la nouvelle Zélande euſſent abandonné ces armes offenſives, de beaucoup préférables aux leurs, ſi l'invention leur en avoit été connue.

Les inſtrumens de guerre des habitans de la nouvelle Zélande, ſont des trompettes

pettes qui rendent un ſon rauque & lugubre : elles ont près de deux pieds de long : dans le milieu de la concavité, qui eſt extrêmement applatie, ſe trouve une large ouverture. Chaque particulier porte un ſifflet au cou : il eſt fait d'un petit morceau de bois creuſé, ouvert à chaque bout, & a deux autres trous dans ſa longueur. Ces Sauvages ſe ſervent de peignes d'os ou de bois : la denture en eſt longue & groſſière.

Les Anglois virent à pluſieurs d'entr'eux de petites pierres, de couleur jaunâtre, ſur leſquelles étoient gravées des demi-figures humaines, mais dans un goût groteſque. Ils s'attachent ces pierres au cou. Leurs pendants d'oreilles ſont auſſi de petites figures de pierres ou de bois : quelques-uns les compoſent de dents de leurs parens morts. Les inſtrumens dont ils ſe ſervent pour la pêche n'ont rien de remarquable, ils reſſemblent à ceux des habitans des autres Iſles.

Les proviſions d'eau & de bois étant faites le trente-un Mars de la même année, les Anglois appareillerent de la baye de l'Amirauté & firent route au Nord, quelques dégrés à l'Oueſt, prenant leur point de départ d'une pointe, qu'ils nommerent le *Cap Farewell.* Leurs dernières inſtructions portoient que leur route, pour retourner en Angleterre, ſeroit par le cap Hormor, & qu'ils pourroient, s'il étoit néceſſaire, relâcher aux Indes Orientales.

Pendant les dix-ſept premiers jours de leur départ de la nouvelle Zélande, leur

navigation ne parut mériter aucune obſervation particulière. Ils gouvernerent ſur la nouvelle Hollande : le dix-huit Avril, jugeant, par leur eſtimation, qu'ils n'étoient pas loin de la terre, ils ſerrerent leur perroquet & reſterent en travers toute la nuit : ils voulurent ſonder le fond, mais ils n'en trouverent point avec une ligne de cent trente braſſes.

Le lendemain, étant par les trente-ſept dégrés cinquante minutes de longitude, à l'Oueſt du cap Farewell, ils découvrirent la côte de la nouvelle Hollande.

ARTICLE XIX.

Seconde addition à la nouvelle Hollande.

PENDANT qu'on imprimoit ce volume, le Journal du voyage de MM. Banks & Solander nous eſt tombé entre les mains : nous l'avons lu avec empreſſement, & nous avons cru devoir orner cet ouvrage des remarques intéreſſantes qu'ils ont faites dans leur route. C'eſt dans cette idée que nous avons donné une addition à la nouvelle Zélande ; c'eſt encore dans la même idée que nous ajoutons ce qui va ſuivre, à ce que nous avons dit de la nouvelle Hollande. Le lecteur ne peut que nous ſavoir gré du déſir que nous marquons de ſatisfaire ſa curioſité.

Les Anglois, après avoir parcouru toutes les côtes de la nouvelle Zélande, comme on vient de le dire dans l'article

précédent, mirent à la voile pour ſe rendre à la nouvelle Hollande. Le vingt Avril mil ſept cens ſoixante-dix, ils virent l'apparence d'une Iſle dans le Nord-Nord-Oueſt. Le lendemain, ils apperçurent des feux ſur le rivage, virent une haute montagne, qu'ils nommerent le *Cap Dromadaire*, à cauſe de ſa reſſemblance avec le dos de cet animal. Ce cap eſt ſitué par les trente-ſix degrés vingt-une minutes de latitude méridionale, & cent cinquante degrés vingt-huit minutes de longitude à l'Eſt du Méridien de Londres. Dans l'après midi ils eurent la vue de deux petites Iſles, qui leur reſtoient à l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt, & à la diſtance de deux lieues. Le Dimanche, vingt-deux du même mois, ils apperçurent les Inſulaires qui allumoient des feux le long de la côte. La terre s'étendoit au Nord quelques lieues Eſt : il la côtoyerent, dans l'intention de mouiller à la première baye. Le Vendredi ſuivant ils eſſayerent de deſcendre à terre avec leur chaloupe ; mais une lame, qui battoit toute la rive, leur en défendit l'accès. Le lendemain ils découvrirent une baye dans le Nord-quart-Nord-Eſt, & mirent le cap deſſus, avec la précaution d'envoyer leurs canots en avant pour ſonder. A une heure après midi ils y mouillerent par ſix braſſes & demie d'eau, fond de ſable ; mais au moment que les canots vouloient aborder, pluſieurs Indiens avancerent ſur le rivage : deux d'entr'eux, armés de boucliers & de lances, s'oppoſerent à la deſcente. On tira ſur eux quelques coups de fuſils char-

gés à dragées. Se ſentant bleſſés, & voyant que leurs compatriotes les avoient abandonnés, ils ſe retirerent, mais à petits pas, du côté de leurs cabanes, qui étoient dans des buiſſons. Ils firent face, avec un courage incroyable, pendant tout le chemin : ils faiſoient cette lente retraite pour donner à leurs femmes le tems de ſe retirer dans les bois, avec leurs enfans & tous leurs uſtenſiles de ménage. Dès qu'ils s'apperçurent qu'il ne reſtoit plus rien à emporter, ils tournerent le dos & prirent la fuite.

Il eſt difficile d'imaginer quelque choſe de plus miſérable que leurs habitations : elles rappellerent aux Anglois l'idée de ces chétives cabanes des habitans de la terre de feu : elles ſont conſtruites avec quelques pieux, qui ſe croiſent à quatre ou cinq pieds au-deſſus de terre, & couvertes de morceaux d'écorce d'arbres, poſés à côté les uns des autres, ſans aucune liaiſon. Les habitans de cette côte ſont noirs & entièrement nuds. Ils différent des Négres d'Afrique, en ce qu'au lieu d'avoir de la laine ſur la tête, ils ont de longs cheveux liſſes. Les Anglois obſerverent qu'ils portoient ſur leur poitrine des figures groteſques & groſſièrement deſſinées : ils ſe barbouillent le reſte du corps avec une couleur blanche.

Leurs armes ſont la lance, le bouclier, & des ſabres de bois de fer. Les lances ſont d'un bois très-léger, mais armées d'une longue pointe d'os très-aigue : les arêtes en ſont garnies de petites pointes, qui rendent les bleſſures plus dangereuſes,

même mortelles. Les Anglois découvrirent dans ces lances des jointures, unies par une eſpèce de ciment réſineux. Ces Sauvages ont en outre d'autres eſpèces de lances, dont les pointes font la fourche, & qui leur ſervent à attraper les poiſſons.

Leurs boucliers peuvent avoir trois pieds de long, ſur environ douze pouces de largeur. Ils ſont d'une forme ovale, couverts en dedans & attachés à un manche. Dans quelques-uns de ces boucliers on remarque de petits trous, qui ſervent à obſerver les mouvemens des ennemis.

Ces Sauvages, en ſe retirant dans les bois, laiſſerent ſur le rivage deux ou trois pirogues : leur ſtructure étoit de la plus grande ſimplicité : elles étoient compoſées de l'écorce d'un demi-tronc d'arbre, nouées à chaque extrêmité avec des liens, compoſés d'un bois blanc & très-fléxible. Pour empêcher cette écorce de ſe rouler, les Sauvages mettent au milieu des pièces de bois qui la traverſent. Chaque pirogue peut avoir dix pieds : les pagayes ſont des rames courtes, dont le bout a trois pouces de largeur. Le Sauvage qui eſt dedans en tient une de chaque main, & vogue avec une extrême célérité. Quoique ces pirogues ſoient d'une bien mince valeur, les Sauvages ne vouloient cependant pas les perdre : ils épierent le moment du départ des Anglois, pour ſaiſir l'occaſion de tranſporter leurs pirogues dans un autre endroit.

Il paroît que ces Inſulaires n'ont d'autre nourriture que le poiſſon, qui eſt

très-abondant sur cette côte. On y pêche une espèce de raye, qui pese entre deux & trois cens livres : elle porte sur la queue un aiguillon : on lui donne le nom de *Pastenague* ou de *Glorieuse*. Comme ces rayes nagent ordinairement dans les eaux les plus basses, il est fort aisé de les avoir. Les Anglois en prirent une quantité prodigieuse.

On trouve deux espèces de rayes, qui portent sur la queue un aiguillon dentelé : on les nomme Pastenagues, en latin *Pastinaca*. Toutes les deux sont citées dans Rondelet : l'une est la Pastenague, proprement dite *Pastinaca* ; l'autre est la Glorieuse, *Aquila*.

Le rivage où les Anglois aborderent, n'offre d'abord qu'un terrain sablonneux & semé de rochers en différens endroits ; mais la contrée qui est adjacente à cette baye paroît unie, médiocrement élevée, couverte de bois, dont les clairiaires permettent à la vue de s'étendre & de découvrir une assez grande étendue de pays. La verdure, les plantes, qui poussent en abondance sur toute la surface de cette terre, annoncent sa fertilité. Entre les différens végétaux qu'on y rencontre, la plus commune espèce est celle qui produit la résine, qui est nommée par les Naturalistes sang de dragon.

Les Anglois observerent la fiente d'un animal, qu'ils nommerent *Endeabour*. Un lévrier qu'ils avoient donna la chasse à un petit animal ; mais il ne put l'attraper. Ils virent quantité de corneilles, de coqs de bruyeres, & un oiseau, dont le plu-

mage, nuancé de toutes les couleurs de l'iris, étoit de la plus grande beauté. Cet oiſeau eſt de l'eſpèce du loriot: les Anglois l'appellerent loriquet.

Le Capitaine Cook, accompagné de pluſieurs Officiers & des ſoldats de la Marine, pénétra dans la contrée. Il avoit deſſein de rencontrer quelques Indiens, de les attirer par toutes ſortes de careſſes & de les renvoyer à leurs compatriotes avec des préſens d'étoffes & d'autres bagatelles, eſpérant que cette marque d'amitié les engageroit à ſe rendre plus familiers & à faire quelque échange. Il battit la campagne ſans appercevoir un ſeul Indien ſur ſa route. Avant de retourner à bord il laiſſa dans une cabane vuide, & récemment abandonnée, quelques piéces d'étoffe, des ceintures, des peignes, des miroirs, &c. mais, ce qui les étonna beaucoup, c'eſt que ces préſens ne furent pas emportés pendant le ſéjour des Anglois dans la nouvelle Hollande, quoique les Indiens fuſſent allés dans cette cabane, même à pluſieurs repriſes, comme les Anglois eurent ſujet de le croire.

Quelques jours après les Anglois envoyerent à la pointe de la baye un bateau armé, & commandé par deux Officiers, dans l'intention d'y faire la pêche. A leur arrivée ils trouverent pluſieurs Indiens, qui, les ayant apperçus, formerent un parti, égal en nombre, à ceux qui étoient dans le bateau. Ce parti s'avança vers les Anglois, tandis que les autres jettoient leurs armes & s'éloignoient: ceux qui avançoient vers les

Anglois ; ne furent pas plutôt arrivés ſur le bord du rivage, qu'ils les défierent au combat. Le défi n'étant pas accepté, ils choiſirent d'eux d'entr'eux, qui propoſerent un combat ſingulier, en faiſant ſigne aux Anglois d'envoyer deux des leurs pour ſe meſurer avec ceux qui ſe préſentoient : le reſte de la troupe ſe retira, pour ôter tout ſoupçon de perfidie de leur part. Voyant que ce nouveau défi étoit encore rejetté, ils s'en allerent.

Bien-tôt il en parut une nouvelle troupe ſur le rivage. Un Officier tira un coup de fuſil dans un arbre, à quelque diſtance du lieu où étoient les Sauvages, pour leur prouver qu'il étoit aiſé de les atteindre à une diſtance aſſez éloignée. Ce coup de fuſil les étonna beaucoup : il ne leur cauſa cependant aucune frayeur ; ils firent ſigne au contraire qu'ils déſiroient qu'on recommençât, ce qui fut exécuté à leur grande ſatisfaction. Ils en obſerverent les effets avec une nouvelle ſurpriſe, & ſe retirerent enchantés du ſpectacle que les Anglois leur avoient donné.

Les Officiers prirent la réſolution de revenir par terre au travers des bois, & ordonnerent au canot d'aller les attendre à un endroit qu'ils lui déſignerent. A peine avoient-ils fait deux milles dans les terres, que les Sauvages, au nombre de vingt-deux, ſe mirent à leur pourſuite. Lorſque les Anglois faiſoient face, les Indiens s'arrêtoient : ils étoient toujours prêts à fuir lorſqu'on alloit à leur rencontre ; mais dès qu'ils voyoient les Anglois reprendre leur route, ils ſe met-

toient encore à les pourſuivre. Cette manœuvre dura juſqu'à ce que les Anglois fuſſent arrivés à l'endroit où les gens de l'équipage étoient occupés à couper du bois. Là, ils furent joints par pluſieurs Anglois, qui s'étoient amuſés à chaſſer. Un des Officiers propoſa d'employer contre les Indiens un ſtratagême, qui manqua d'être funeſte aux Anglois mêmes.

Il conſeilla de s'approcher auſſi près des Indiens, qu'ils le ſouffriroient, ſans ſe retirer; de feindre alors de la frayeur, de fuir avec précipitation, pour les engager dans une pourſuite téméraire; ce qui ne manqueroit pas de fournir l'occaſion de les environner & d'en ſaiſir quelqu'un.

Les Indiens ſe conduiſirent comme s'ils avoient prévu le piège qu'on vouloit leur tendre. Les Anglois avoient à peine parcouru, en fuyant, l'eſpace de ſix toiſes, que les Indiens coururent deſſus & leur lancerent une grêle de javelines en pouſſant des cris terribles. Un Officier Anglois entendant ces cris, tourna la tête: voyant le danger qui le menaçoit, il ſe ſauva derrière un arbre, qu'il eut même peine à atteindre, quoiqu'il n'en fût qu'à quelques pieds de diſtance. Une de ces javelines s'enfonça dans l'endroit qu'il venoit de quitter; une autre entra aſſez avant dans l'arbre qui le couvroit. Entre pluſieurs autres qui tomberent en différens endroits, une alla s'attacher aux branches d'un arbre, & préciſément au-deſſus de la tête de l'Anglois qui avoit couru avec le plus de vîteſſe, & qui étoit le plus éloigné

des Indiens : il étoit même à plus de cent cinquante pas d'eux. Une autre lui paſſa entre les jambes & entra dans la terre. Après cette attaque, les Indiens, loin de ſonger à continuer de pourſuivre les Anglois, ſe retirerent avec la plus grande précipitation dans le bois : les Anglois ramaſſerent les lances & retournerent au vaiſſeau.

Après avoir fait leur proviſion d'eau & de bois, les Anglois quitterent cette baye, à laquelle ils donnerent le nom de *Paſtenagues*, à cauſe du poiſſon qui s'appelle ainſi, & qui s'y trouve en très-grande quantité. Elle eſt par les trente-quatre degrés de latitude auſtrale, & les cent cinquante-quatre quarante-ſept minutes de longitude orientale du Méridien de Londres. Ils firent voile au Nord, quelques degrés à l'Eſt, en prolongeant la côte de la nouvelle Hollande à quelques milles du rivage, pour ſe mettre en état d'en prendre tous les relevemens, ſe procurer la facilité de faire de l'eau & du bois lorſqu'ils en auroient beſoin, & d'établir, s'il étoit poſſible, un commerce avec les naturels du pays, d'autant plus qu'ils ne pouvoient ſe promettre de s'ouvrir un paſſage à la mer des Indes avant d'être arrivés au neuvième ou au dixième degré de latitude méridionale.

Après avoir paſſé entre pluſieurs petites Iſles, étant par les vingt-ſept degrés quarante-ſix minutes de latitude auſtrale, & deux degrés dix-huit minutes de longitude à l'Eſt de la baye des Paſtenagues, ils découvrirent, de l'avant du vaiſſeau

à bas-bord, des briſans qui s'étendoient vers l'Eſt. A la vue de ces écueils ils changerent leur route & gouvernerent à une plus grande diſtance du rivage juſqu'à huit heures du ſoir : alors ils trouverent ſoixante-ſept braſſes de profondeur. Voyant que cette chaîne de rochers étoit d'une étendue plus conſidérable qu'ils ne l'avoient d'abord imaginé, ils continuerent de gouverner au Nord. La terre paroiſſant ſe terminer par une pointe au Nord-Oueſt, ils mirent le cap deſſus & virent bien-tôt une nouvelle chaîne de briſans qui s'étendoit l'eſpace de pluſieurs milles. Ils avoient alors ſeize braſſes de fond ; mais cette profondeur diminua juſqu'à ſept & demie, & augmenta enſuite juſqu'à onze. Ils étoient alors à la latitude de vingt-quatre degrés vingt-ſix minutes Sud. Ils paſſerent enſuite ſur l'extrêmité d'un banc de ſable, & obſerverent que la terre s'étendoit un peu à l'Oueſt. Le calme étant ſurvenu avec la nuit, ils trouverent que le courant leur faiſoit faire un nœud & demi par heure au Sud-Oueſt.

Ils mouillerent enſuite par huit braſſes d'eau, & obſerverent que la marée ne montoit & ne baiſſoit au-delà de deux pieds. Ils continuerent enſuite leur route, en côtoyant toujours le rivage, & découvrirent une grande baye, dans laquelle ils paſſerent la nuit à l'ancre, par cinq braſſes de fond. Cette baye eſt par les vingt-quatre degrés de latitude auſtrale : ſa pointe ſeptentrionale eſt bordée de briſans, qui s'étendent fort au large. Ils re-

mirent à la voile, en ſe conſervant à la même diſtance du rivage, paſſerent à travers des bancs de ſable, des chaînes de rochers à fleur-d'eau & de petites Iſles. Ils firent enſuite route au Nord-Oueſt, entre la nouvelle Hollande & une chaîne de rochers à fleur-d'eau, de bancs de ſable & d'Iſles bordées de grands arbres, dont les branches s'étendoient en berceaux juſque ſur le rivage : ils allerent mouiller dans une baye, qui eſt par les ſeize degrés dix minutes de latitude auſtrale.

Ils quitterent cette baye le lendemain & dirigerent leur route au Nord, quelques degrés à l'Oueſt, ſe trouverent, au bout de quelque tems, ſur des récifs. Le fond, qui avoit d'abord vingt-huit braſſes, diminua juſqu'à huit, & l'inſtant d'après ils échouerent.

Dans un ſi grand danger, ils ſe hâterent de ſerrer leurs voiles & de mettre dehors la chaloupe & les canots : mais les ſondes, priſes autour du vaiſſeau, leur donnerent la triſte conviction qu'ils étoient ſur un banc de roches qui couroit au Nord-Oueſt. Ils amenerent auſſi-tôt leurs baſſes vergues & leurs mâts de hunes, & porterent une ancre vers le Sud ; mais, voyant que le vaiſſeau talonnoit avec violence, ils en mouillerent une autre dans le Sud-Oueſt.

La nuit les ſurprit dans cette triſte ſituation : ils la paſſerent dans des inquiétudes terribles, croyant à chaque inſtant faire naufrage. Dès que les premiers rayons du ſoleil commencerent à les éclairer, leur premier ſoin fut de travailler

à diminuer le poids de la charge du vaiſſeau. Ils jetterent leur eau, ſix de leurs plus gros canons, le bois de chauffage, le leſt de pierre & de fer, & toutes leurs menues proviſions.

Cette diminution de poids, quoique très-conſidérable, n'empêcha pas le vaiſſeau de faire une prodigieuſe quantité d'eau. Les Anglois firent alors toutes les diſpoſitions néceſſaires pour donner un libre jeu aux pompes du mât de miſaine. Vers le midi le vaiſſeau prit une forte bande à ſtribord : ce mouvement, qui ſembloit être le ſignal de leur ruine prochaine, les plongea dans de nouvelles alarmes. Pour ſe ſouſtraire à ce nouveau danger, s'il étoit poſſible, ils allongerent une petite ancre dans l'Oueſt, frapperent des palans ſur les cables de deux ancres, virerent deſſus, &, par ce moyen, le vaiſſeau ſe trouva ſoutenu ſur ſes cinq ancres.

A quatre heures, la marée étant baſſe, ils s'apperçurent que le vaiſſeau étoit à ſec en pluſieurs endroits ſur le roc, quoique le juſant n'eût baiſſé que de quatre pieds. Cette nouvelle circonſtance étoit d'autant plus fâcheuſe, qu'ils ne voyoient aucun moyen de faire ſortir le vaiſſeau de deſſus le rocher où le moindre vent pourroit le briſer. Sur les neuf heures, le vaiſſeau ſe redreſſa & l'on parvint à le mettre à flot ; alors filant le cable d'afourche & la petite ancre, qui furent l'un & l'autre perdus, on porta en avant la groſſe ancre & celles de côté.

Il ne reſtoit aux Anglois qu'une foible

lueur d'eſpérance; ils voyoient l'eau augmenter continuellement, malgré l'uſage des pompes. Dans cette triſte conjoncture, ils ſe croyoient au moment de couler à fond ſur leurs ancres : ils n'avoient d'autre reſſource que de ſe réfugier ſur les rochers, à moins qu'une criſe ne vint à leur ſecours pour les approcher du rivage, où ils auroient ſauvé du naufrage tout ce qui auroit pu leur ſervir à conſtruire une petite barque, avec laquelle ils auroient tâché de ſe rendre aux Indes Orientales, dans quelques établiſſemens Européens.

Ils enviſageoient déja cette affligeante perſpective comme leur unique reſſource, lorſque, contre leur attente, ils réuſſirent à boucher les voyes d'eau, au point que le jeu d'une ſeule pompe ſuffiſoit pour en arrêter le progrès: bien-tôt il s'éleva un vent favorable, qui leur permit de mettre à la voile & de gagner le rivage de la nouvelle Hollande. Leurs canots, envoyés à la recherche d'un havre, en découvrirent un au Nor-Oueſt, à la diſtance d'environ trois lieues. Ils s'y rendirent promptement; mais ils en trouverent le paſſage ſi étroit qu'ils n'oſerent s'y engager, avant d'avoir fait marquer, par des bouées, la direction du canal. Le vent, qui heureuſement pour eux, avoit calmé pendant qu'ils êtoient ſur les rochers, commença à fraîchir avec tant de force, qu'ils furent obligés de reſter à l'embouchure pendant près de trois jours : malgré toutes leurs précautions ils furent même deux fois pouſſés dans le paſſage.

Lorſqu'ils y furent entrés, avec le deſſein de le paſſer, ils conduiſirent leur vaiſſeau à côté d'un banc voiſin de la rive ſeptentrionale d'une rivière, où ils l'amarerent. Ils ſe féliciterent tous alors d'être échappés à un naufrage qui leur avoit paru comme certain. Après avoir mis le vaiſſeau en ſûreté, ils firent immédiatement dreſſer leurs tentes, pour y tranſporter les malades & les traiter plus commodément. Ils commencerent enſuite à décharger leurs bagages & leurs proviſions pour échouer le vaiſſeau ſur le banc, afin de pouvoir l'examiner & réparer ſes voies d'eau. Ils trouverent quatre de ſes bordages enfoncés, & une grande partie de ſon doublage & de ſa fauſſe-quille emportée; mais ils virent, avec le plus grand étonnement, que la pointe d'un rocher, qui avoit pénétré dans le vaiſſeau, s'y étoit briſée, & avoit par-là cauſé leur ſalut: ſi ce morceau de roche, qui avoit fait une ouverture conſidérable dans le fond du vaiſſeau, ne ſe fût pas en même-tems détaché de ſa baſe, n'y fût pas demeuré comme enchaſſé, & n'eût pas empêché l'eau de s'y précipiter, le vaiſſeau auroit ſur le champ coulé à fond.

Vaiſſeau ſauvé du naufrage par un événement ſingulier.

Lorſqu'il fut radoubé, on s'occupa des moyens de le mettre à flot: pour cet effet on l'environna de tonneaux, liés aux agrès, aux bords par des pièces de bois qui paſſoient ſous la quille; cependant on ne put en venir à bout, ſans le ſecours de la marée, qu'on fut obligé d'attendre pluſieurs jours. Les Anglois profiterent de ce tems pour envoyer leurs canots à

la recherche d'un autre paſſage. Ils ne tarderent pas à revenir, & apporterent la nouvelle agréable qu'ils en avoient trouvé un plus facile & plus ſûr que celui où l'on étoit : ils échouerent encore leur vaiſſeau ſur un banc, proche d'une rivière, de manière à pouvoir viſiter ſon derrière; mais le trouvant très-peu endommagé dans cette partie, ils retournerent dans leur première poſition : alors ils s'occuperent à repaſſer leur gréement & rembarquer leurs munitions. Pendant ce tems le maître prit trois tortues, peſant chacune trois cens livres.

Pendant le ſéjour que les Anglois firent dans ce havre, ils employerent toutes ſortes de moyens pour lier avec les Indiens : ils réuſſirent en partie à leur prouver leurs bonnes intentions & à les engager à s'approcher d'eux. Ces Indiens ſont d'une médiocre ſtature : il y en a même très-peu dont la hauteur excede cinq pieds : leur taille eſt fort déliée, ce qui les rend fort agiles & très-legers à la courſe. Preſque tous ont le nez plat, les lévres épaiſſes & les jambes tournées en-dehors, comme les Négres d'Afrique. L'ignorance & la pauvreté ſemblent être leur partage. Ils ſont bornés aux ſimples néceſſités de la vie, même aux choſes les plus néceſſaires. L'uſage du pain leur eſt abſolument inconnu, & tout ce qui peut en tenir lieu dans les différens autres pays: lorſque les Anglois leur en préſenterent, ils refuſerent d'en manger. Ils ſont tous de couleur bronzée, tout nuds: leur malpropreté annonce leur miſere. Leur principale

nourriture eſt le poiſſon, qu'ils font rôtir avec des broches de bois, fichées dans la terre auprès du feu. Leur langage ne manque point d'harmonie, mais il différe de tous ceux que les Anglois avoient entendu juſqu'alors.

Leurs femmes ne parurent point, ce qui donna lieu aux Anglois de croire qu'ils en étoient jaloux. Les hommes en général ſe percent la cloiſon des narines & y inſerent un os de cinq ou ſix pouces de longueur, qu'ils portent comme un ornement, ce qui paroît, aux yeux de ceux qui n'y ſont pas accoutumés, burleſque, même ridicule. Il eſt cependant certain que nous avons parmi nous des modes, qui paroîtroient tout auſſi ridicules à ces pauvres gens, que celle-ci nous le paroit. Les habitans de la nouvelle Hollande ſe percent encore les oreilles pour y attacher des os, de la même longueur que ceux qui ſont à leur nez.

Pluſieurs de ces Inſulaires vinrent dans l'endroit où les Anglois avoient dreſſé leurs tentes pour en examiner la conſtruction; mais elles étoient déja abattues, & tous les bagages avoient été tranſportés à bord, à l'exception d'une marquiſe & de quelques munitions. Ces Indiens prirent chacun un tiſon, & firent leurs efforts pour répandre la flâme de toutes parts & embraſer la campagne. Ils y réuſſirent avec tant de facilité & de promptitude, que les Anglois eurent beaucoup de peine à préſerver de cet incendie ſubit leurs linges & leurs filets, qui étoient étendus par terre. Le Capitaine Cook,

outré d'indignation, en bleſſa pluſieurs : quelques heures après ils revinrent autour des Anglois, mais ils furent tranquilles.

Le tems ayant été contraire pendant pluſieurs jours, les Anglois furent obligés de reſter plus long-tems qu'ils ne s'y étoient attendus. Si-tôt qu'ils le trouverent favorable ils leverent l'ancre, ſe firent remorquer par leurs bâtimens à rames. L'embouchure de cette rivière eſt par quinze degrés vingt-ſix minutes de latitude auſtrale, & les cent quarante-trois cinquante-huit minutes de longitude.

En ſortant de la rivière, ils mirent à la voile & allerent mouiller par quinze braſſes de fond. Le vent ayant été fraîchi d'une manière conſidérable de la partie du Sud-Eſt, ils reſterent à l'ancre, juſqu'au ſix qu'ils appareillerent, & firent le Nord-Eſt-quart-Eſt. A quatre heures après midi, ils apperçurent dans le Nord-Eſt-quart-de-Nord, une petite Iſle de ſable, ſur une bâture, à la diſtance de quatre milles, & de l'avant au vaiſſeau, une chaîne de briſans. A la vue de ces écueils ils louvoyerent à petits bords : leurs canots, qui ſondoient continuellement, ne trouverent, ſur la partie la plus voiſine de la bâture de l'Iſle, que ſix pieds d'eau.

Ils laiſſerent tomber leur groſſe ancre & filerent ſur le cable. Le vent étant devenu très-frais à la marée baſſe, ils chercherent un paſſage du haut des mâts ; mais leurs peines furent inutiles. Sur le ſoir, voyant que le vaiſſeau commençoit à chaſſer, ils laiſſerent tomber une autre ancre,

amenerent leurs baſſes vergues & leurs mâts de hunes.

Ils reſterent dans cette poſition juſqu'à ce qu'un tems plus modéré leur permît de mettre à la voile. Ils avancerent vers un paſſage que le maître avoit découvert, gouvernerent entre les écueils & la côte, ſur environ dix-ſept braſſes de fond. Bientôt après ils apperçurent une terre baſſe dans le Nord-Oueſt : ils laiſſerent tomber l'ancre, & M. Cook ſe mit dans la chaloupe pour aller remarquer l'apparence d'un paſſage que l'on voyoit à l'Eſt. Le maître partit auſſi dans un canot, pour reconnoître un autre paſſage que l'on voyoit vers le Sud, entre pluſieurs Iſles & la nouvelle Hollande. Celui-ci revint apporter la nouvelle, qu'il avoit trouvé aux environs de huit braſſes d'eau dans le canal.

Le lendemain on leva l'ancre, & le vaiſſeau paſſa entre deux récifs & ſix Iſles qui reſtoient au Sud-Eſt, à la diſtance d'un mille. Il rangea enſuite une bâture à ſept milles à l'Oueſt de la rivière Endeavor. Faiſant route au Nord, quelques degrés à l'Oueſt, les Anglois découvrirent une terre très-haute dans l'Oueſt Sud-Oueſt, & bien-tôt après une chaîne de rochers, qui s'étendoit à perte de vue. Alors ils tâcherent de s'élever de la côte ; mais le calme ſurvint avec la nuit, & l'aurore les éclaira ſur les dangers auxquels ils étoient expoſés. A quatre heures du matin, ils virent, à une très-petite diſtance, les briſans, ſur leſquels la marée montante les entraînoit : en peu de tems le vaiſſeau

ſe trouva dans les lames, à vingt toiſes des rochers: quoiqu'en ſondant on ne trouvât point de fond. Bien-tôt après on découvrit une petite ouverture entre les rochers : on s'efforca d'y tourner le vaiſſeau ; mais la marée, qui étoit contraire, ne lui permit pas d'y arriver.

Le lendemain les Anglois réſolurent de tenter ce paſſage, comme l'unique reſſource qui leur reſtoit dans cette triſte conjoncture : pour cet effet ils prolongerent une thouée dans l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt, juſqu'à l'entrée de l'ouverture, enſuite une autre dans le Sud-Oueſt-quart-Oueſt, cinq degrés à l'Oueſt: par ce moyen ils firent deux milles dans l'ouverture juſqu'au côté oppoſé, profitant de la marée montante qui leur étoit favorable. A quatre heures après midi ils laiſſerent tomber l'ancre par dix-neuf braſſes de profondeur: ils ſe trouverent alors, par les douze degrés trente-huit minutes de latitute auſtrale, & cent quarante-trois dix-ſept minutes de longitude orientale du Méridien de Londres. La variation de la bouſſole étoit de quatre degrés neuf minutes à l'Eſt.

Ils firent enſuite voile en gouvernant à l'Eſt-Nord-Oueſt au milieu de petites Iſles, de bas-fonds, de récifs à fleur-d'eau, & d'une quantité innombrable d'écueils de toutes eſpèces. Le lendemain ils firent route entre un large banc & la principale terre : continuant leur route au milieu des écueils, dont ce dangereux paſſage eſt ſemé : ils obſerverent pluſieurs ouvertures dans la côte, qui ſe préſentoient ſous l'aſpect de pluſieurs Iſles, dont quelques-unes paroiſ-

ſoient être à une grande diſtance. Ils approcherent enſuite d'un paſſage, qui, s'enfonçant dans les terres de la nouvelle Hollande, ſembloit la traverſer. Ils jetterent l'ancre dans le milieu de ce canal, à la diſtance d'environ un mille de rivage, par ſept braſſes d'eau, avec un très-bon fond.

Ils envoyerent un canot armé, aux ordres d'un Officier, pour reconnoître la côte. Arrivés ſur le ſommet d'une petite éminence, ils découvrirent la mer des Indes, & annoncerent à l'équipage cette heureuſe nouvelle par pluſieurs décharges de leur mouſqueterie, auxquelles on répondit par une décharge générale de l'artillerie du vaiſſeau.

Alors les Anglois prirent poſſeſſion de la contrée où ils ſe trouvoient, au nom de Sa Majeſté Britannique. Le lendemain ils appareillerent & gouvernerent au Sud-Oueſt-quart-Oueſt, traverſerent le détroit qui ſépare la nouvelle Hollande de la nouvelle Guinée, & qu'ils virent être les parties du même continent.

A la ſortie de ce détroit, qui eſt par les dix degrés de latitude auſtrale, & cent quarante un quarante minutes de longitude à l'Eſt de Londres, ils prolongerent le rivage de la nouvelle Guinée, dans le deſſein de prendre le relevement de cette côte.

Le trente Août mil ſept cens ſoixante-dix, ils eurent connoiſſance du cap *Walek*, ſitué par huit degrés vingt-cinq minutes de latitude auſtrale, & cent trente-ſix cinquante minutes de longitude à l'Eſt du

du Méridien de Londres. Les terres de cette contrée ſont fort baſſes, & la mer eſt ſi peu profonde, qu'il ſeroit dangereux d'en prolonger le rivage de trop près. Le quatre Septembre ils côtoyerent les alentours du cap Saint-Auguſtin: ils trouverent les côtes ſi baſſes par-tout, qu'ils ne pouvoient les appercevoir bien diſtinctement que du haut des mâts, & ils ne purent approcher du rivage à une diſtance moindre d'une lieue.

Aux environs d'une place, déſignée ſur les cartes Hollandoiſes, ſous le nom de *Heerveer*, les Anglois deſcendirent dans une Iſle: ils eſpéroient trouver dans cette partie de la contrée des rafraîchiſſemens dont ils avoient un preſſant beſoin. Ils virent des cocotiers & des platanes qui croiſſoient en abondance: la terre leur parut fertile. A peine avoient-ils fait cent pas dans la contrée, que les naturels du pays, aſſemblés en grand nombre, commencerent à les attaquer. Ils lancerent ſur eux de longues fléches, ſans que les Anglois viſſent de quelle manière ils s'y prenoient pour les tirer: ce qui leur cauſa plus de ſurpriſe, ce fut un inſtrument ſingulier qui leur étoit totalement inconnu, dont les Indiens faiſoient ſortir une prodigieuſe quantité de fumée, ſans exploſion, & ſans qu'on pût découvrir quel autre effet il pouvoit produire. Cette fumée reſſembloit tellement à celle du fuſil, que les Anglois qui étoient reſtés pour garder le canot, en furent allarmés. Comme ceux qui étoient deſcendus ſur le rivage ne ſe trouvoient pas en nom-

bre suffisant pour leur résister, ils se retirerent.

Les dispositions peu favorables où les Anglois trouverent les peuples de la nouvelle Guinée, & l'impatience où ils étoient de retourner en Europe, les engagerent à abandonner cette côte. Ils mirent à la voile, eurent, après un assez court trajet, la vue de deux Isles, dont l'une étoit fort basse & très-étendue: la position de ces Isles fut cause que les Anglois les prirent pour celles d'*Arron* & de *Timorland*.

Le dix, ils découvrirent la pointe méridionale du cap Timor, où ils auroient relâché pour y prendre des rafraîchissemens, s'ils n'avoient craint que le gouvernement Hollandois ne les retint: cette crainte leur fit prendre la résolution de continuer leur route jusqu'à l'Isle *Sabée*.

Le dix-huit ils allerent mouiller dans une petite baye: ils y trouverent un Facteur Hollandois, qui y demeure ordinairement pour y acheter du ris & du rajas.

On trouve dans cette Isle des buffles, des moutons, de la volaille, & des fruits en abondance, & de la liqueur, que les habitans nomment *Toddi*: c'est une espèce de jus de palmier qu'on fait bouillir. Le Facteur Hollandois promit aux Anglois de leur faire avoir les provisions qui leur étoient nécessaires; mais il temporisoit toujours sous divers prétextes. Les Anglois imaginerent qu'il attendoit d'eux quelques présens; en conséquence, ils lui donnerent un buffle qui leur coûtoit cinq gui-

nées. Cette libéralité l'engagea à leur fournir tout ce qui leur étoit néceſſaire, & à leur permettre d'acheter autant de buffles qu'ils voudroient, pour le prix chacun d'un fuſil ou d'une bayonnette.

Après un ſéjour de deux ou trois jours, les Anglois appareillerent de l'Iſle de Sabée, rangerent la côte méridionale de l'Iſle de Java, paſſerent le détroit de la Sonde, & arriverent à Batavia le neuf Octobre mil ſept cens ſoixante-onze. Ils crurent qu'il étoit néceſſaire d'y réparer les dommages que le vaiſſeau avoit ſoufferts; ils le diſpoſerent pour être caréné. Le fond en étoit tellement mangé des vers, & par les rochers ſur leſquels il avoit paſſé, que ſon épaiſſeur, en pluſieurs endroits, n'excédoit pas la huitième partie d'un pouce.

Tout l'équipage avoit joui juſqu'alors d'une bonne ſanté dans les différens climats qu'il avoit parcourus, il n'étoit mort de maladie qu'un ſeul homme; mais la malignité de l'air de Batavia, ordinairement fatal aux Européens, ſe fit ſentir d'une manière terrible à tous les Anglois qui y arriverent. Pluſieurs en moururent: de ce nombre furent deux Inſulaires, qu'ils avoient pris dans l'Iſle de Taiti, comme nous le dirons par la ſuite.

Après un ſéjour d'environ trois mois à Batavia, les Anglois firent voile pour le cap de Bonne-Eſpérance; mais, à peine furent-ils en mer, que la plus grande partie de l'équipage fut attaquée d'une dyſſenterie putride, qui fit de ſi furieux ravages, qu'il ne reſta pas à bord ſix matelots

lots en état de manœuvrer. Cette cruelle maladie leur enleva beaucoup de monde, & particulièrement M. Green, célèbre Aſtronome, qui laiſſa les minutes de ſes obſervations dans un déſordre qui eſt aſſez embarraſſant.

Ceux qui réchapperent de la maladie contagieuſe, dont l'équipage avoit été attaqué, louerent une maiſon en arrivant au Cap, où on leur fournit tous les ſecours que pouvoit exiger leur ſituation. Lorſqu'ils furent guèris, ils ſe pourvurent d'une quantité d'eau ſuffiſante, & d'autres rafraîchiſſemens, remirent en mer, & firent route pour Sainte-Helene, ſuivant l'uſage des vaiſſeaux de la Compagnie des Indes. Ils remirent à la voile, & arriverent aux Dunes le quinze Juillet mil ſept cens ſoixante-onze, & revirent leur patrie, avec d'autant plus de ſatisfaction, qu'ils en avoient été abſens pendant trois ans, & avoient eſſuyé les plus grandes fatigues pendant le cours de leur voyage.

EXTRAIT

D'UNE DISSERTATION sur la poſſibilité d'un Paſſage de la Mer du Nord ou Océan Atlantique, dans la mer du Sud ou Pacifique, par les Mers ſeptentrionales.

NOus avons trouvé, à la fin du voyage de MM. Banks & Solander, une Diſſertation ſi intéreſſante pour la Géographie, que nous croyons rendre ſervice à nos Lecteurs en leur en donnant un Extrait. Nous le plaçons ici, parce que nous penſons qu'il doit ſuivre le voyage.

L'Auteur de cette Diſſertation commence par prouver, qu'on ne doit pas s'en rapporter à ce qu'en diſent les Ruſſes, ſur l'impoſſibilité de trouver ce paſſage. On a tort, ſelon lui, d'aſſurer que ces peuples ſont plus endurcis au travail, au froid, & plus en état de ſe paſſer d'une multitude de choſes que les autres Nations. Le Profeſſeur Gmelin dit, que les habitans d'Yakouska, quoique nés dans un climat exceſſivement froid, ſont ſi pareſſeux, que, dès le commencement de l'hiver, ils s'enferment dans une chambre chaude & ſe tiennent preſque toujours au lit; qu'ils aiment mieux ſouffrir la faim que le froid, & qu'ils ne ſe levent que quand le beſoin de nourriture les y contraint.

Nos Européens, qui vont à la pêche de la baleine juſque vers le quatre-ving-

tième degré, passent l'hiver au Fort Nelson, où le froid est si violent qu'il fait fendre les bois, & surpasse de beaucoup celui de Yakouska. Ils hivernent même dans le Groënland, où ils sont forcés de se passer d'une multitude de choses nécessaires à la vie.

En supposant même que les Russes soient plus endurcis aux travaux pénibles que les Européens, le point le plus important pour la navigation est d'avoir des mariniers experts. On ne craint point d'assurer, que les meilleurs d'entre eux seroient les plus ignorans parmi les Anglois, les François, les Hollandois, les Danois, &c. Toutes les rélations qu'ils ont publiées de leurs voyages sur mer, prouvent qu'ils n'ont jamais eu la hardiesse de s'écarter beaucoup des rivages. Un Officier Allemand, qui étoit à Petersbourg en 1762, écrivoit à un Gentilhomme Livonien, & lui marquoit que les Russes, dans la moindre expédition qu'ils ont à faire sur mer, perdent toujours beaucoup de monde & de navires. Selon cet Officier Allemand, toute leur science consiste dans une misérable théorie. Un pilote Russe croit être très-habile lorsqu'il sait nommer trente-deux vents & calculer combien de lieues un vaisseau a avancé dans un quart: au reste, ces pilotes ont si peu de capacité, qu'on risque de faire naufrage avec eux, même pendant le tems le plus favorable. S'il arrive que le vent change tout-à-coup, un Capitaine Russe perd la tête; il tourne le navire & revient au même endroit d'où il étoit parti. Il

ne ſait ce que c'eſt que louvoyer : auſſitôt qu'il l'entreprend, dans la vue de profiter du vent contraire, on eſt en grand danger de périr. On peut juger d'après cela ſi ces navigateurs ſont en état de chercher de nouveaux mondes.

Ce qui empêchera d'ailleurs les Ruſſes de réuſſir dans leurs navigations ſur la mer glaciale, c'eſt qu'ils ne ſe préparent à ces navigations qu'en Juin. Dans le mois de Juillet ils deſcendent le Lena. Les glaces qui ſe trouvent toujours dans cette ſaiſon entre les embouchures de ce fleuve, & la difficulté de naviger entre ſes Iſles, ſont cauſe qu'ils ne peuvent entrer en mer que le ſix, le treize ou le quinze du mois d'Août. Celui qui, juſqu'à préſent, à fait voile le plutôt, eſt parti le vingt-neuf Juillet, tems où tous les vaiſſeaux qui vont à la pêche de la baleine, à Spitzberg, ou vers le détroit de Davis, ſont de retour ou ſur leur retour ; tems auquel nos vaiſſeaux, qui feroient route au Nord-Eſt, auroient achevé leur voyage juſqu'au-delà du cap Schalaginskoi, ou bien ils n'en ſeroient pas éloignés, dans la ſuppoſition qu'ils euſſent rencontré beaucoup de difficultés ſur leur route. Les Ruſſes commencent leurs voyages lorſqu'il faudroit le finir : il n'eſt donc pas étonnant s'ils manquent toujours de réuſſir.

D'ailleurs, pour entreprendre ces voyages, ils conſtruiſent des chaloupes, les approviſionnent avec beaucoup moins de ſoin que ne font les autres Nations. Si l'équipage eſt obligé d'hiverner quelque part ſur le rivage, ils conſtruiſent des ca-

banes & se nourrissent des provisions du vaisseau & du poisson qu'ils peuvent pêcher. Les autres peuples sont exposés aux mêmes inconvéniens, & l'on ne peut pas dire que les Russes ayent de ce côté plus d'avantages qu'eux.

En partant vers le milieu de Mai, même le commencement de Juin, du cap Nord, en Norwege, tems où la petite mer d'eau-douce se trouve déja libre, &, prenant le milieu entre Spitzberg & la nouvelle Zemble, jusqu'au quatre-vingt ou quatre-vingt-cinquième degré, selon que la mer seroit plus libre, le voyage seroit achevé en Août, & le cap Schalaginskoi passé avant le tems que les Russes ont coutume de sortir du Lena en pleine mer.

Un Auteur Russe prétend, que cette route, que l'on cherche avec tant de soin, n'existe que sur les cartes; mais il est aisé de prouver qu'il se trompe. La route de l'Europe au Kamtschatka a été parcourue en trois reprises, il est vrai; mais elle a été parcourue, & il seroit possible de la faire en un seul voyage. On lit dans les Transactions Philosophiques, que vers l'an 1675, une société de Marchands d'Amsterdam fit une tentative pour chercher le passage du Nord-Est. Elle équipa deux vaisseaux, qui, étant parvenus jusqu'au soixante-quinzième degré de latitude, poussèrent jusqu'à trois cens lieues de la nouvelle Zemble. Ces trois cens lieues à cette latitude feroient soixante-quinze degrés, qui, joints à quatre vingt-quinze, les auroient portés au cent soixante-dix-septième degré de lon-

gitude, &, par conſéquent, à la hauteur du cap Schalaginskoi; mais on prétend qu'ils n'allerent qu'au cent quarantième degré, & qu'ils ne firent que cent quatre-vingt lieues. Dans ce cas, ils ſe trouverent à l'embouchure la plus orientale du Lena, & c'eſt à cette longitude qu'on a marqué, dans les cartes qui ont été faites après ce voyage, *hùc uſque Hollandi pervenerunt.* Ils paſſerent donc ce terrible cap de glaces à l'Oueſt de Taimura, qu'on dit être lié avec la nouvelle Zemble & Spitzberg par des glaces qui ne fondent jamais: cependant les Hollandois aſſurent, qu'ils trouverent par-tout une mer libre & profonde, comme l'Océan. Ces faits ſont avérés, & prouvent que cette partie de la route a été parcourue.

Muller, dans ſon ouvrage intitulé; *Découvertes des Ruſſes*, prouve que l'on a fait la ſeconde partie de cette route. On tenta, dit-il, en 1647, de découvrir l'embouchure de l'Anadir, depuis le Kolima; mais on ne put réuſſir à cauſe des glaces, dont la mer fut remplie pendant l'été de cette année: cependant, loin de perdre l'eſpérance qu'on avoit conçue, le nombre de ceux qui favoriſoient ce projet, s'augmenta tellement, qu'on équipa ſept bâtimens pour le remplir. On ignore ce que quatre de ces bâtimens ſont devenus: les trois autres commencerent leur route le vingt Juin. La rélation de ce voyage commence par le grand Iſthme; circonſtance qui mérite le plus d'attention. Cet Iſthme, dit Deſchenew, chef des Cauſaques, l'un de ceux qui commandoient les

vaiſſeaux, eſt différent de celui qu'on a trouvé auprès de la rivière *Tſchukotſchia*, à l'Oueſt de la rivière Kolima. Sa poſition eſt entre Nord & Nord-Eſt, & tourne en cercle vers la rivière Anadir. Vis-à-vis de l'Iſthme il y a deux Iſles peuplées : on peut aller à la voile depuis l'Iſthme juſqu'à la rivière Anadir, avec un bon vent, en deux fois vingt-quatre heures. Deſchenew alla à terre avec un de ſes camarades, eut une affaire avec les Tzchutskis, & ſon camarade fut bleſſé. Deſchenew, ayant remis en mer, perdit les autres vaiſſeaux de vue, fut pouſſé par les vents dans la mer, juſqu'au mois d'Octobre, & fit naufrage aux environs de la rivière Alotura.

Muller fait tous ſes efforts pour perſuader, que le cap Schalaginskoi ne peut ſe doubler ; cependant il convient que les trois vaiſſeaux de l'eſcadre Ruſſe l'ont fait. Ces vaiſſeaux ſortirent du Kolima, préciſément où ce cap commence, le vingt Juin, & la pointe de ce cap n'étant pas ſi éloignée de ſa naiſſance, que de l'embouchure de l'Anadir, où l'on peut, avec un bon vent, arriver en trois fois vingt-quatre heures : le cap fut ſans doute doublé avant le commencement de Juillet.

Ce voyage du Lena à l'Anadir, qu'on prétend être très-difficile, même impraticable, s'exécute par les vaiſſeaux Ruſſes avec une promptitude, qui pourroit faire douter de l'exiſtence de ce terrible cap Schalaginskoi. Les anciennes cartes ne le marquent point ; d'ailleurs la rélation de Muller même ſuffit pour marquer un doute. Dans le voyage de 1648 il ne parle

point de ce cap : ce qu'il dit du grand Iſthme paroît regarder celui dont la fin forme le Serdzekamen. Muller dit formellement que, vis-à-vis de ce grand Iſthme, il y a deux Iſles, & ces Iſles ont été découvertes depuis vis-à-vis des Tzchutzchis. Ceux qui ont fait ce voyage aſſurent, que depuis ce grand Iſthme on peut ſe rendre à l'Anadir, avec un vent favorable, en trois fois vingt-quatre heures. Cependant, ſi l'on s'en tient aux cartes modernes, il ſeroit impoſſible, avec le vent le plus favorable, d'aller depuis l'Iſtme de ce prétendu cap, juſqu'à l'Anadir, qui ſe décharge dans la mer au-deſſous de celui de Tzchutzki; mais cette route eſt très-facile: l'Indigir & l'Anadir ſont deux rivières de la même mer.

Deſchenew voulut conſtruire un vaiſſeau à l'Anadir, pour envoyer à Jakouski le tribut qu'il avoit reçu des Peuples qui habitent ſes environs; mais le défaut de matériaux l'en empêcha. Il étoit allé par mer depuis le Kolima juſqu'à l'Anadir, & trouva que cette route étoit non-ſeulement praticable, mais encore très-facile, puiſqu'il vouloit y envoyer le tribut, qu'il n'auroit ſûrement pas riſqué, ſi cette route lui avoit paru dangereuſe.

Voilà donc la ſeconde route pratiquée. Ce qui ne laiſſe plus aucun doute ſur la facilité de cette navigation, c'eſt le rapport que les Députés des deux compagnies Ruſſes, l'une établie au Kamtſchatka, & l'autre à l'embouchure de la rivière du Kolima, firent en 1765 à la Cour de Saint Petersbourg. Ils annoncerent, que

ceux du Kolima, étant partis de cette rivière, avoient doublé le cap Schalaginskoi à ſoixante-quatorze degrés de latitude; que deſcendant vers le Sud, par le détroit qui ſépare la Sibérie de l'Amérique, ils avoient découvert des Iſles habitées au ſoixante-quatrième degré de latitude; qu'ils y avoient débarqué & établi un commerce des plus belles pelleteries avec les habitans; que ceux du Kamtſchatka, ayant fait route au Nord, avoient rencontré leurs camarades dans ces Iſles, & que, pour la commodité de leur commerce, ils avoient établi un entrepôt à l'Iſle de Beering.

Ces Députés apporterent à l'Impératrice quelques peaux de renards noirs, plus belles que toutes celles que l'on avoit vues juſqu'alors : ils dirent, qu'ils croyoient que quelques-unes de ces Iſles tenoient à l'Amérique.

D'après leur rapport, la Cour prit la réſolution de pouſſer ces découvertes, & elle envoya le Lieutenant-Colonel Blumer avec des Géographes, pour faire, en ſortant de l'Anadir, une expédition vers ces mêmes parages.

Il n'eſt donc pas douteux que la navigation, depuis le Kolima juſqu'à l'Anadir, eſt praticable, même facile & prompte. Il eſt encore inconteſtable qu'on peut faire les deux premières parties de la route, que le chemin eſt ouvert depuis le cap Nord en Norvege, juſqu'au Kamtſchatka, & depuis ce dernier endroit juſqu'au Japon, & les lieux voiſins.

Ceux qui ſont d'un ſentiment oppoſé diſent, qu'on peut ſe perdre en doublant

le cap de glace à l'Eſt du Taimena, puiſque la terre de Gelmer s'avance beaucoup dans la mer, & que deux vaiſſeaux Ruſſes, l'un parti du Lena, l'autre de Jeniſea, en 1739, ſe briſerent en doublant ce cap.

Ce fait, rapporté par Gavelin, paroît aſſez ſuſpect. Il dit, que ces vaiſſeaux s'étoient perdus, & que tous les gens de l'équipage eurent le bonheur de ſe ſauver. Il y a apparence que les Ruſſes, ayant vu leurs vaiſſeaux pris par les glaces, les abandonnerent & ſe ſauverent à terre, &, pour ſe diſculper, ils aſſurerent qu'ils s'étoient briſés.

M. Engel rapporte un fait qui pourroit faire regarder cette conjecture comme une réalité. Il eut un jour une longue conférence avec un Chirurgien de vaiſſeau, qui alloit tous les ans à la pêche de la baleine, & qui avoit fait pluſieurs voyages à Spitzberg. Le Chirurgien lui dit qu'étant à Spitzberg, en 1743, on lui raconta qu'il y avoit environ trois ans, on rencontra dans le mois de Mai, un vaiſſeau, échoué ſur la côte du Sud; que ce vaiſſeau fut reconnu pour appartenir aux Ruſſes; qu'il n'étoit point endommagé; qu'on l'avoit trouvé bien pourvu de munitions, d'uſtenſiles, le tout en fort bon état, & qu'on n'avoit jamais pu ſavoir comment il étoit arrivé dans cet endroit.

Il y a grande apparence que c'étoit un de ces deux vaiſſeaux dont on vient de parler. On les mit en mer vers 1739, & l'année ſuivante on rencontra ce vaiſſeau échoué. Aucun vaiſſeau d'Archangel n'a

pu avoir ce ſort. On ſait en quel tems on doit aller à la mer Blanche & en revenir: d'ailleurs les Ruſſes n'ont point de vaiſſeaux ſur toute cette route. Les Samoyedes & M. Gmelin aſſurent, que jamais la petite mer, & moins encore la grande, ne reſtent gelées pendant le mois de Septembre, même pendant l'hiver. Ce vaiſſeau, abandonné par l'équipage, fut, dès que la mer devint libre, pouſſé par les vents du Sud-Eſt ſur la côte de Spitzberg, & on le trouva échoué.

Examinons à préſent les trois objections que l'on fait depuis long-tems contre la poſſibilité du paſſage du Nord-Eſt. On dit que la côte de la mer glaciale s'élargit de plus en plus, & que la mer dans ces parages devient toujours moins profonde; ce qui doit faire conjecturer, que quand même le paſſage auroit été poſſible autrefois, il ne le ſeroit plus aujourd'hui.

Dans la ſuppoſition que la mer diminue, devienne plus profonde, & qu'elle baiſſe, comme en Suede, de demi pouce par an, cette objection n'auroit autant de force, qu'on ne voudroit pas s'écarter des côtes. Peut-on ſuppoſer, que cette diminution, qui, depuis cent vingt-deux ans, ne ſeroit que d'environ cinq pieds, pût s'appercevoir dans la haute mer, que les vaiſſeaux Hollandois ont trouvée auſſi profonde que celle d'Eſpagne, où l'on ne trouve point de fond. En paſſant à huit ou douze degrés des côtes, c'eſt-à-dire, en s'en tenant éloigné de 260 ou 240 lieues, il eſt certain que cette diminution ne peut être ſenſible: d'ailleurs on ſait

que ſur mer, comme ſur terre, il y a des chaînes de montagnes, dont les cimes forment des Iſles. Les vallons de ces montagnes doivent rendre la mer dans ces endroits très-profonde ; & où l'on trouve une plaine, inclinée par une pente inſenſible vers la mer, elle y doit continuer & avancer fort loin. Si l'on vouloit ſuivre les côtes, on ne pourroit y réuſſir qu'avec des bâtimens petits & légers ; mais, en avançant cent ou deux cens lieues en mer, on doit y trouver une grande profondeur, puiſqu'il y a par-tout quelques Iſles ou cimes de montagnes, dont les pieds forment des vallons aſſez profonds entr'elles.

On ajoute qu'à l'entrée du détroit il y a pluſieurs Iſles qui joignent preſqu'enſemble les deux continens de l'Aſie & de l'Amérique ; qu'à cette latitude les Iſles ſont ſouvent entourées de glaces, qui doivent boucher les paſſages. Cette difficulté peut être de quelque poids; mais on peut la détruire. Les Géographes placent des Iſles dans le détroit d'Anian ; quelques-uns y marquent même une grande Iſle Eſt & Oueſt entre les deux continens, laquelle remplit toute l'entrée du détroit : mais ces Géographes ſont ils fondés ſur de bonnes raiſons ?

Suppoſons cependant que ces Iſles exiſtent telles qu'on ſe les figure, ſera-t-il impoſſible de paſſer entr'elles & le continent ? Tous ceux qui ont voyagé ſur mer ne peuvent revoquer en doute, qu'à l'entrée d'un pareil détroit, qui, à l'extrêmité ſeptentrionale, aura toujours cinquante

lieues de large, les Iſles & leurs petits détroits ſe trouvant entre deux mers, la Glaciale & celle du Sud, il y aura des courans rapides, qui, ſelon les vents, pouſſent avec force l'eau & la glace, tantôt vers le Nord, tantôt vers le Sud ; de manière que ſi la mer au Nord étoit gelée, ces petits détroits le ſeroient rarement, & jamais en été, parce qu'à moins d'un calme parfait, la glace ne pourroit y tenir.

La dernière objection roule ſur l'obſtacle inſurmontable que cauſent les glaces, qui, depuis l'exiſtence du monde, ſe ſont continuellement accumulées. Les glaces ſe formerent de l'eau douce. Si l'on calculoit la quantité immenſe d'eau douce qui ſe jette continuellement dans la mer, elle ſurpaſſeroit une infinité d'Océans. Il faut donc que les glaces augmentent ; il doit donc y avoir vers le pôle des montagnes de glaces, qui s'augmentent chaque année. Si cette route eût été autrefois praticable, elle ne le ſeroit plus.

Il eſt vrai que, ſi depuis l'exiſtence du monde, toute l'eau qui s'eſt écoulée dans la mer s'y trouvoit encore, elle ſurpaſſeroit de beaucoup celle qui a exiſté pendant le déluge univerſel : mais pourquoi n'exiſte-t-elle plus ? C'eſt à cauſe de ſa circulation perpétuelle. Les fleuves & les rivières ſont formés des ruiſſeaux ; ceux-ci des ſources, & les ſources des nuages, des vapeurs, des pluies, des neiges, &c. dont les quatre-vintg-dix-neuf-centièmes viennent de l'eau de la mer. Ce ſont ces eaux douces, mêlées de parties ſalines & nitreuſes les plus ſubſtiles, qui, élevées en

vapeurs, rempliſſent l'air & retombent; ſoit en roſée, en pluie & en neige, fécondent la terre, & font végéter toutes les plantes par une continuelle circulation. Si les glaces augmentoient, les vapeurs, les ſources, les fleuves, &c. diminueroient; mais il faut convenir, que depuis plus de ſix mille ans on ne s'en eſt pas encore apperçu.

Enfin, pour épuiſer tout ce qu'on peut dire contre ce paſſage, on objectera que cette mer eſt ſouvent remplie de glaces; qu'en accordant que cette glace n'eſt pas toujours ferme & ſolide, il faut du moins croire, d'après les rélations, que, par le calme, les glaçons épars ſe joignent & forment des plaines de glace d'une étendue immenſe, ce qui doit faire craindre que les vaiſſeaux, au milieu de cette vaſte mer, ne ſoient continuellement expoſés au danger de ſe briſer & de périr.

On ne peut diſconvenir que, ſi cette mer étoit auſſi remplie de glaçons & de montagnes de glaces, les vaiſſeaux n'y fuſſent fort en danger; mais toutes les rélations détruiſent cette conjecture. Tous ceux qui diſent avoir paſſé la nouvelle Zemble & avoir approché du pôle, aſſurent que la mer, dans cet endroit, eſt libre de glaces: cette objection eſt donc mal fondée.

M. de Buffon dit que les glaces ſe forment auprès des terres & jamais en pleine mer: quand même on voudroit ſuppoſer, contre toute apparence, qu'il pourroit faire aſſez froid au pôle pour que la ſuperficie de la mer fût glacée, on ne

concevroit pas mieux comment ces énormes glaces qui flottent pourroient ſe former, ſi elles ne trouvoient pas un point d'appui contre les terres, d'où elles ſe détachent enſuite par la chaleur du ſoleil. Les fleuves, tels que l'Oby, le Geniſea, & les autres qui tombent dans les mers du Nord, entraînent les glaces qui touchent pendant la plus grande partie de l'année le détroit de Waigats, & rendent inabordable la mer de Tartarie par cette route, tandis que, du côté de la nouvelle Zemble, & plus près des pôles, où il y a peu de fleuves & de terres, les glaces ſont moins communes & la mer eſt plus navigable. Si l'on vouloit tenter le voyage de la Chine par les mers du Nord, il faudroit diriger ſa route droit au pôle, & chercher les plus hautes mers où il n'y a peu ou point de glace; car on ſait que l'eau ſalée peut, ſans ſe geler, devenir beaucoup plus froide que l'eau douce glacée; & par conſéquent, dans la ſuppoſition même où le froid fût exceſſif au pôle, ce froid pourroit rendre l'eau de la mer plus froide que la glace, ſans cependant que la ſurface de la mer ſe gelât, d'autant plus qu'à quatre-vingt ou quatre-vingt-deux degrés la ſurface de la mer, quoique mêlée de beaucoup de neige & d'eau douce, n'eſt glacée qu'auprès des côtes. Si le paſſage du Nord a ſouvent été tenté inutilement, c'eſt parce qu'on a toujours craint de s'éloigner des terres & de s'approcher du pôle.

La quantité prodigieuſe de glaces, formée des eaux douces, des rivières qu'on

trouve vers les rivages du continent & des Iſles, laquelle eſt chaſſée ſouvent au Nord & au Nord-Eſt, peut quelquefois couvrir un peu la mer; mais en comparant cette quantité de glaces avec la grande étendue de la mer, qui eſt de treize degrés en latitude dans ſa plus grande largeur, & de plus de cent cinquante en longitude, ſans y comprendre celle qui eſt au Nord de l'Amérique, ces glaces peuvent être tellement diſperſées, que les vaiſſeaux n'en doivent guères être embarraſſés.

On pourra dire que les vaiſſeaux doivent s'attendre à trouver des Iſles ſur leur route; que dans le voiſinage des terres il ſe forme toujours une grande quantité de glaces; les vaiſſeaux ne pourront paſſer ni à côté ni entre les Iſles, les paſſages étant fermés par ces glaces.

Les glaces ne peuvent être d'invincibles obſtacles pour les vaiſſeaux; elles ne peuvent même les mettre en grand danger, car, ſelon MM. Jérémie, Ellis, & pluſieurs autres, ſi, dans le détroit d'Hudſon, on donne quelquefois dans des bancs de glace, on ſe grapine; c'eſt-à-dire, qu'on ſaiſit les vaiſſeaux contre les glaces; &, lorſque, par la force des vents & des courans, il ſe forme quelqu'ouverture au travers des glaces, on met à la voile ſi le vent eſt favorable, pour ſe faire paſſage avec des longs bâtons ferrés.

Si les glaces ne ſont point dans la baye d'Hudſon des obſtacles inſurmontables, elles doivent cauſer bien moins d'empêchemens dans la grande mer à l'Eſt. Le

détroit d'Hudſon n'a que ſeize à dix-huit lieues de largeur : la mer, entre la nouvelle Zemble & le pôle, eſt de deux cens ſoixante lieues : le même embarras n'y eſt donc pas à craindre.

M. Jérémie dit, qu'on y peut paſſer depuis le quinze Juillet juſqu'au quinze Octobre. M. Ellis, dans ſon voyage, n'arriva au Cap Diggs que le 2 Août. L'année ſuivante, dans un ſecond voyage, il entra le vingt-neuf de ce mois dans le détroit : il remarqua qu'il fit un tems chaud & agréable juſqu'au trois de Septembre. Le neuf il ſe crut proche des Iſles de Révolutions, de l'autre côté du détroit, & voyoit encore de grandes montagnes de glaces, qu'il perdit bientôt de vue, ſe trouvant dans un climat plus doux. Si la différence étoit déja ſi grande entre ce détroit, à ſoixante-deux degrés de latitude, & la même hauteur en pleine mer, que le premier étoit rempli de grandes glaces mobliles, & l'autre entièrement libre, on peut juger de ce qu'on doit attendre en plein été dans la vaſte mer du Nord. En continuant de comparer le détroit d'Hudſon avec la grande mer, on verra réſulter de cette comparaiſon de nouveaux avantages en faveur du paſſage du Nord-Eſt.

Il eſt rare qu'on puiſſe dépaſſer ce détroit avant le premier Août, & les vaiſſeaux de la pêche ſe trouvent ordinairement devant Spitzberg, à ſoixante-ſeize degrés, au commencement de Mai ; ce qui fait trois mois plutôt que le tems où ils paſſent le détroit d'Hudſon, tems qui ſuffiroit pour faire le voyage.

M. Jérémie fixe le terme où l'on peut paſſer le détroit, juſqu'au quinze Octobre. Les Samoyedes le fixent, pour la petite mer, au premier Octobre. Les vaiſſeaux ont donc cinq mois pour faire le trajet, ce qui fait cent cinquante-trois jours de vingt-quatre heures. Nous plaçons toujours le terme du départ, depuis le Cap Nord, à ſoixante-onze degrés de latitude, & environ quarante-cinq de longitude; de-là juſqu'au cent ſoixante-quinzième, il y en aura cent trente.

On a dit que, depuis le Cap Nord, il falloit tenir le milieu entre Spitzberg & la nouvelle Zemble, & aller toujours au Nord-Eſt juſqu'au quatre-vingt-cinquième degré de latitude. A cette hauteur le degré fait environ trois lieues & demie. Les cent trente degrés ne donnent que quatre cens cinquante lieues: ſi l'on compte une heure de navigation pour une lieue de chemin, il reſtera encore ſeize cens quatre-vingt-ſept heures pour tous les empêchemens, tels que les glaces, les louvoyemens, les vents contraires, &c. & cependant pour les quatre cens cinquante heures du bon vent & de mer libre, on n'a compté qu'une lieue par heure, & l'on ſait que l'on peut en faire deux ou trois. On pourroit donc, dès le mois de Juillet, entrer dans le détroit d'Anian; &, ſi l'on ne vouloit pas hiverner ſur la côte occidentale de l'Amérique, ou aux Iſles, vers le Sud du détroit, il ſeroit encore poſſible de retourner la même année en Europe, ſans s'arrêter, que pour reconnoître le paſſage & l'entrée du détroit, avec les deux continens.

C'eſt ainſi que M. Engel prouve la poſſibilité d'un paſſage de la mer du Nord ou Océan Atlentique, dans la mer du Sud ou Pacifique, par la mer glaciale. Si ces idées ne portent point l'empreinte de la vérité, du moins ne leur conteſtera-t-on pas celles de la probabilité : mais il croit que cette communication n'eſt pas praticable par le Nord-Oueſt. Cette conſéquence ſuit de l'étendue qu'il croit devoir donner à l'Amérique ſeptentrionale. Sans entrer dans aucun détail ſur le giſſement des côtes, on ſe bornera à expoſer ſuccintement ce que diſent ceux qui croyent que ce paſſage exiſte, & les raiſons dont M. Engel ſe ſert pour les combattre.

La baye d'Hudſon a été long-tems regardée, & l'eſt encore, comme la route la plus courte de l'Europe aux Indes orientales. Ce fut Cabot qui eut le premier l'idée d'un paſſage par le Nord-Oueſt à la mer du Sud : ſes découvertes n'allerent pas au-delà de l'Iſle de Terre-Neuve, & l'on reſta dans l'incertitude ſur ce paſſage pendant plus de deux ſiécles. La fameuſe expédition de 1746 donna quelques lumières, & le raiſonnement a changé les doutes en certitude.

1°. Les marées viennent de l'Océan & entrent plus ou moins avant dans les autres mers, à proportion que les canaux communiquent avec ce grand réſervoir, par des ouvertures plus ou moins conſidérables ; d'où il s'enſuit que ce mouvement périodique n'exiſte point, ou ne ſe fait preſque pas ſentir dans la Méditerranée, dans la mer Baltique, & dans les autres golfes qui leur reſſemblent.

2°. Les marées arrivent plus tard & ſont plus foibles dans les lieux éloignés de l'Océan, que dans les endroits qui le ſont moins.

3°. Les vents impétueux qui ſouffient avec la marée, la font monter au-delà de ſes bornes ordinaires : ils la retardent ou la diminuent lorſqu'ils ſoufflent en ſens contraire.

D'après ces faits il eſt conſtant que ſi la baye d'Hudſon étoit un golfe enclavé dans les terres, & qu'il ne fût ouvert qu'à la mer Atlantique, la marée y ſeroit plus conſidérable, & qu'elle s'affoibliroit en s'éloignant de ſa ſource ; elle perdroit de ſa force lorſqu'elle lutteroit contre les vents. Il eſt prouvé, par des obſervations réitérées, que la marée s'éleve à une grande hauteur dans toute l'étendue de la baye ; que cette hauteur eſt plus conſidérable dans le fond de la baye, que dans le détroit même, & qu'elle augmente encore lorſque les vents, oppoſés au détroit, ſe font ſentir. Ces expériences prouvent que la baye d'Hudſon a d'autres communications avec l'Océan, que celles qu'on a déja trouvées.

Si les marées qui ſe font ſentir dans cette baye ne peuvent venir ni de l'Océan Atlantique, ni d'aucune autre mer ſeptentrionale, où elles ſont toujours beaucoup plus foibles, on ne peut douter qu'elles ont leur ſource dans la mer du Sud.

Ces faits conſtatent l'exiſtence d'un paſſage, ſi long-tems cherché : mais dans quelle partie de la baye doit ſe trouver ce paſſage ? Tout invite à croire que le

Welcome à la côte occidentale, doit fixer tous les efforts, dirigés juſqu'à préſent ſans choix & ſans méthode. On y voit le fond de la mer à la profondeur de onze braſſes. C'eſt un indice que l'eau y vient de quelqu'Océan, parce que les eaux de rivières, de neiges fondues & de pluies ſeroient troubles & ne laiſſeroient pas appercevoir le fond. Des courans, dont la violence annonce qu'ils partent de la mer occidentale, tiennent ce lieu débarraſſé de glaces, tandis que le reſte du golfe en eſt entièrement couvert. Enfin les baleines qui, dans l'arrière ſaiſon, cherchent à ſe retirer dans des climats plus chauds, s'y trouvent en très-grande quantité à la fin de l'été; ce qui paroît indiquer un chemin pour ſe rendre à la mer du Sud.

On peut croire encore que le paſſage eſt court: toutes les rivières qui ſe jettent ſur le côté occidental de la baye d'Hudſon ſont foibles, ce qui peut prouver qu'elles ne viennent pas de loin, & que les terres qui ſéparent les deux mers ont peu d'étendue : ce raiſonnement eſt autoriſé par la force & la régularité des marées. Par-tout où le flux & reflux obſervent des tems égaux, avec la ſeule différence, qui eſt occaſionnée par le retardement de la lune, dans ſon retour au Méridien, on eſt aſſuré de la proximité de l'Océan d'où viennent ces marées. Si le paſſage eſt court, & s'il n'eſt pas avancé dans le Nord, comme tout ſemble l'indiquer, on doit préſumer qu'il eſt facile. La rapidité des courans qu'on obſerve dans ces parages, & qui ne permettent pas aux

glaces de s'y arrêter, donne du poids à cette conjecture.

Ces raisonnemens paroissent assez solides ; mais ils n'en imposent point à M. Engel. Il pense que l'on doit rétablir le continent de l'Amérique dans son ancienne position, & tel que les anciens Géographes modernes l'ont constamment représenté pendant près d'un siécle : il fait voir, que le changement qui y a été fait n'est fondé sur aucune rélation, mais seulement sur des conjectures erronées, & qu'il faut s'en tenir aux rélations & aux cartes des anciens navigateurs, jusqu'à ce que des rélations & des faits, aussi authentiques que les leurs, les contredisent. Selon les anciennes, à l'Oueſt & au Sud-Oueſt de la baye d'Hudson, il existe un continent immense, ce qui détruit toute probabilité d'un détroit, qui communique de cette baye dans la mer du Sud.

La rélation d'Ellis le confirme dans cette opinion. Ce navigateur a fait tout son possible pour réussir à la découvete du passage, & a examiné toutes les places sur lesquelles on pouvoit former la moindre conjecture ; mais il n'a pas porté du côté de l'Oueſt ou Sud-Oueſt, disent les partisans du passage dans la baye d'Hudson : pour le trouver il n'avoit qu'à suivre le reflux. Le flux, leur répond-t-on, ne peut venir de la mer du Sud, qui est à plus de mille lieues de cette baye ; d'ailleurs il y a un nombre prodigieux de rivières qui le croisent.

On prétend que les baleines qui se trouvent dans la baye, viennent par ce pas-

ſage. Un détroit par lequel des baleines de cent cinquante & deux cens pieds, paſſeroient aiſément, ne ſeroit pas difficile à découvrir.

On dit qu'il faut chercher ce paſſage au ſoixante-deuxième, au ſoixante-cinquième, ou enfin au ſoixante-neuvième degré, mais on ſait que ceux de la nation, appellée *Plats côtes de chiens*, habitent ces contrées, & viennent de quatre cens lieues loin à pied au Fort Bourbon, ſitué vers le cinquante-ſeptième degré. Les quatre cens lieues donneroient vingt degrés: leur pays eſt donc ſitué au ſoixante-dix-ſeptième: ſi l'on veut n'admettre que quinze degrés, ce ſera alors au ſoixante-douzième. Ces ſauvages, qui vont par terre, & paſſent par toute cette latitude à pied ſec, n'ont aucune connoiſſance d'un détroit ni d'une mer voiſine, ſi ce n'eſt de la baye de l'Eſt. Tous les Indiens parlent d'un pays immenſe, & juſqu'à mille lieues à l'Oueſt de la baye, & n'ont aucune idée d'un Océan ou d'un d'étroit peu éloigné. Il eſt donc contre toute vraiſemblance qu'entre le ſoixante & le ſoixante-dixième degré on puiſſe trouver un détroit dans toute cette étendue qui réuniſſe les mers du Sud & du Nord. M. Engel aſſure que, pour paſſer de la mer du Nord dans celle du Sud, il faut prendre du côté du Nord-Eſt.

Voici la manière dont on pourroit s'y prendre, ſelon M. Engel, pour trouver le paſſage qu'il annonce. On s'expoſe à courir des riſques en entreprenant de traverſer des mers inconnues; mais la crain-

te qui ſaiſit tout un équipage, n'eſt pas ſouvent le moindre obſtacle à la réuſſite d'une entrepriſe. Cette crainte penſa faire échouer le projet de ſe frayer un chemin aux Indes orientales en faiſant le tour de l'Afrique. Les chefs de l'expédition n'imaginerent pas, que le Cap de Bonne-Eſpérance, nommé *le Cap des Tourmetes*, fût praticable. De quelle frayeur ne ſera-t-on pas ſaiſi en arrivant dans une mer, que le préjugé fait croire remplie de glaces fermes? Pour réuſſir, il ſeroit à propos de prendre les précautions ſuivantes.

L'équipage ne doit être compoſé que de volontaires, auquels on expliquera le deſſein qu'on a formé. On doit leur donner une ſolde plus forte qu'à l'ordinaire, & promettre une récompenſe honnête à ceux qui agiront avec zèle & application; déclarer que la moindre mutinerie ſera punie avec ſévérité.

Cette importante expédition ne doit être confiée qu'à un Chef d'une capacité reconnue : il faut lui laiſſer le choix des Officiers qui ſeront ſous ſes ordres. Il ſeroit utile que pluſieurs Savans vouluſſent faire ce voyage pour en rapporter des découvertes, utiles aux progrès des Sciences.

Il vaudroit mieux porter la prévoyance juſqu'aux dangers imaginaires, que de rien négliger. Il ne faudroit pas chercher l'épargne pour un objet ſi important. Il ſeroit néceſſaire d'équiper deux frégates & un petit bâtiment léger qui pût aller à voiles & à rames; que ces trois vaiſſeaux fuſſent conſtruits ſolidement, & que l'une des frégates fût recouverte en-dehors de feuilles

feuilles d'acier poli, pour être en état de réſiſter au choc des gros glaçons, ou de gliſſer facilement entre deux. Il faudroit d'ailleurs que les vaiſſeaux fuſſent forts & tiraſſent peu d'eau, parce que, ſi l'on ſe trouvoit dans des parages où la mer eût peu de fond, on pourroit y paſſer ſans danger. Le petit bâtiment iroit en avant pour reconnoître les Iſles, les côtes, les bas fonds, les glaces, &c. Si, en s'avançant vers le pôle, on trouvoit, comme on n'en peut guère douter, une mer libre, le petit bâtiment s'en approcheroit le plus près poſſible, en prenant la précaution, lorſqu'il en ſeroit environ à un degré, de ſe faire précéder par deux chaloupes, à la diſtance de deux cens pas chacune, pour s'aſſurer s'il n'y auroit pas quelque péril à craindre. Chaque vaiſſeau devroit être pourvu de trois ou quatre chaloupes de différentes grandeurs, afin qu'on pût ſe ſauver dans les chaloupes en cas de naufrage.

Outre les proviſions ordinaires, il ſeroit eſſentiel de ſe munir d'une aſſez grande quantité d'eau-de-vie. Tous ceux qui ont voyagé dans les contrées ſeptentrionales, ſe ſont trouvés forcés de faire uſage de cette liqueur. Il ſeroit prudent d'en faire paſſer une partie ſur des herbes antiſcorbutiques, pour prévenir cette maladie, qui eſt toujours fort dangereuſe dans les mers du Nord. Ce mal provient d'une nourriture groſſière, mal-ſaine, de difficile digeſtion, principalement des viandes ſalées, & du défaut de mouvement. Pour y remédier encore, il faudroit choiſir les

meilleures proviſions, avoir plus de bœuf que de porc, & le ſaler moins qu'on ne fait ordinairement. On ſait que dans les régions froides la viande eſt moins ſujette à la corruption que dans les autres : il faudroit encore ſe précautionner d'un vinaigre capable de réſiſter aux maladies aigues.

On pourroit remédier au défaut d'exercice en ſe pourvoyant de tout ce qui eſt néceſſaire à la pêche de la baleine. Si l'année étoit tardive, & ſi les vents du Nord forçoient les vaiſſeaux d'attendre quelque tems pour paſſer entre la nouvelle Zemble & le Spitzberg, on s'occuperoit de cette pêche. Par-là on empêcheroit l'engourdiſſement des gens de l'équipage, & l'on préviendroit pluſieurs maladies. Cette pêche pourroit même dédommager des frais de l'armement, ſi l'entrepriſe ne réuſſiſſoit pas ; mais, ſi elle réuſſiſſoit, outre les avantages que l'on en retireroit, on formeroit d'excellens marins.

Il ne faudroit pas manquer d'armer les vaiſſeaux en guerre ; mais recommander aux Officiers de n'employer la force que dans la dernière néceſſité, pour ne pas tomber dans les mêmes fautes que les Capitaines employés pour les découvertes, ont preſque toujours commiſes.

Une attention, à laquelle il ne faudroit pas manquer, en faiſant cet armement, ce ſeroit de ſe pourvoir des marchandiſes qui pourroient convenir aux habitans des pays par leſquels on ſeroit obligé de paſſer. Pour les connoître il faudroit s'adreſſer à ceux qui ont voyagé dans des pays à peu près ſemblables.

Ce ſeroit un grand avantage d'avoir des gens qui ſuſſent diverſes langues, telle que la Hollandoiſe, la Ruſſe, la Jakoutske, la Samoïede, &c. On pourroit, par leur moyen, converſer avec les peuples de ces cantons.

La prudence demanderoit qu'on ſe pourvût de tout ce qui pourroit procurer quelque ſoulagement, ſi, contre toute attente, on étoit obligé d'hiverner vers l'Indigir ou le Kolima, ou bien ſur les côtes de l'Amérique, vers le détroit d'Anian. Les rélations des Ruſſes nous apprennent qu'ils ont ſouvent hiverné ſur le *Chatunga*, *l'Olenock*, le *Lena*, *l'Indigir*, ſans nuls préparatifs, & qu'ils ſe ſont garantis des rigueurs de l'hiver dans de ſimples cabanes qu'ils ont conſtruites. Ainſi, en ſe pourvoyant de quelques effets néceſſaires, on pourroit hiverner plus commodément dans ces contrées.

S'il arrivoit, ce qui eſt très-probable, qu'on doublât le cap Schalaginskoi de bonne heure, & qu'on ſe trouvât ſur la fin de Juillet, ou au commencement d'Août, à l'entrée du détroit, on pourroit renvoyer un vaiſſeau en Europe pour en donner avis, afin qu'on formât un nouvel armement qui partiroit au printems ſuivant, & iroit fortifier l'établiſſement que l'on voudroit former.

Cet établiſſement pourroit ſervir d'entrepôt, s'il étoit ſitué dans une des Iſles du Sud, ou vers celle de Beering. Le retour d'un vaiſſeau, depuis le cap Schalaginskoi, ne ſeroit pas difficile: tous ceux qui ont été dans ces mers à la pêche de

la baleine conviennent que juſqu'en Juin le vent vient preſque toujours de la partie du Sud : qu'en Août & Septembre il ſouffle de la partie du Nord, & qu'en Juillet il eſt variable : cet avantage n'eſt pas peu conſidérable. En partant d'Europe on trouve le vent favorable pour aller au Nord & au Nord-Eſt : il l'eſt auſſi en Août pour rentrer dans le détroit, & les vents du Nord-Eſt, qui regnent le plus ſouvent, facilitent aux vaiſſeaux un prompt & heureux retour.

Il paroit que ces meſures ſont juſtes & aſſez bien combinées pour aſſurer le ſuccès d'un voyage, qui ne peut manquer de couvrir de gloire le navigateur habile à qui l'expédition ſera confiée. Le Monarque qui s'aſſureroit une communication entre l'Océan & la mer du Sud, par la mer glaciale, s'ouvriroit de nouvelles ſources de richeſſes. Pour juger des grands avantages que l'on pourroit s'en promettre, il ſuffit de jetter un coup d'œil ſur la ſituation de la mer du Sud.

Vers le Nord on rencontre dans le continent de l'Amérique ces lacs, où des hommes barbus ramaſſent l'or, & ceux où, ſelon M. Jérémie, tous les uſtenſiles, les chaudières même ſont fabriquées d'argent. Vers le Sud ſont les Iſles Salomon, auxquelles on a donné ce nom, à cauſe de leurs richeſſes ; la terre de Quiros & autres terres auſtrales ; un nombre infini d'Iſles, peu ou point connues. A l'Orient eſt le Mexique & le Pérou, le Japon, les Philippines, les Moluques, la nouvelle Guinée ; enfin les pays les plus riches du monde

Entre les nations qui ſont au Nord de l'Amérique on en diſtingue quatorze principales : celle qui tient des Chinois, mais qui a l'uſage de ſe couvrir la tête d'un eſpèce de turban ; les *Têtes-pelées* : ce peuple eſt ainſi nommé, parce qu'il n'a ni cheveux ni barbe : les hommes barbus qui portent des bonnets, & les *Thahuglauks*. Cette dernière Nation eſt la plus policée : elle habite ſur les bords d'un lac qui a plus de trois cens lieues de tour & trente de large. Sur les bords de ce lac on compte plus de cent belles villes. Les maiſons ſont de pierres, enduites de terre glaiſe, ſans toît, en manière de plate-forme. Les habitans naviguent ſur le lac dans des bâtimens de deux cens pieds de long. Ils cultivent les arts, font des étoffes & des uſtenſiles de fer & de cuivre. Leur gouvernement eſt ſemblable à celui des Turcs. Les peuples y ſont auſſi nombreux, ſi l'on en croit les Moskemlees leurs voiſins, que les feuilles des arbres. Ils labourent la terre avec des bœufs, qui leur ſervent de nourriture. De la peau de ces animaux ils font des chauſſures & des vêtemens. Ils portent la barbe de la longueur de deux doigts ; un habit en tunique qui deſcend juſqu'aux genoux. Leur coëffure eſt un bonnet en forme de pyramide & d'une hauteur exceſſive. Ils ont une bottine qui leur cache toute la jambe : ils ſont toujours armés d'un bâton ferré. Leurs femmes ſont enfermées : ils aiment la guerre, & la font preſque toujours à des Nations, qui ne leur cédent ni en force ni en puiſſance. L'uſage des armes à feu eſt

Peuple d'Amérique policé & très-nombreux.

parmi eux de la plus haute antiquité.

Le commerce du Japon eſt ſi lucratif, que les Hollandois ſacrifieroient tout pour n'en pas être privés. La Chine eſt peu éloignée du Japon, & la Chine fait l'objet principal du commerce des Européens aux Indes orientales. Les Philippines fourniſſent des richeſſes immenſes. Les Eſpagnols ne connoiſſent & ne poſſédent que la plus petite partie de ces Iſles. Celles qui ſont voiſines des Moluques produiſent les épiceries, dont les Hollandois ont fait le commerce juſqu'à préſent. L'Iſle Borneo eſt la plus riche qu'on connoiſſe par ſa quantité d'or & de diamans: enfin les richeſſes ſemblent ſe préſenter de tous côtés.

Voici la raiſon pour laquelle on les a négligées juſqu'à préſent. L'Eſpagne, qui poſſéde une étendue immenſe de pays des deux côtés de la ligne, qui a épuiſé ſes anciens domaines, ſans pouvoir fournir les habitans néceſſaires à ces conquêtes, qui ne tire rien des Philippines, ne peut entreprendre de nouveaux établiſſemens. Les Hollandois, établis à l'Occident de la mer du Sud, ſont dans le même cas, & peut-être dans une ſituation plus défavorable.

Ce ſeroit envain que les autres nations de l'Europe ſongeroient à former des établiſſemens dans ces régions, tant qu'on ne pratiquera pas la route du Nord. Toutes les rélations nous apprennent qu'après avoir navigué tant de mille lieues, les vivres ſont conſumés, l'équipage eſt épuiſé de fatigues, accablé de maladies; & ceux qui le compoſent ne ſongent qu'à retourner dans leur pays.

Quand même on pourroit parvenir à former un établiſſement dans ce pays, ſans avoir des lieux de relâche, l'impoſſibilité de fournir à propos des ſecours à ceux qui le compoſeroient, en hâteroit bientôt la ruine. Cette colonie ſeroit expoſée à périr de faim ou de maladie, ou à être aſſaſſinée par les naturels du pays.

Dans les lieux de relâche, dont nous avons parlé, on établiroit des magaſins, qu'on auroit ſoin de tenir toujours bien fournis de munitions. Des établiſſemens à l'Oueſt de la Californie, feroient comme le centre de cette nouvelle domination. On pourroit en faire d'autres dans les Iſles un peu plus à l'Oueſt; mais il ſeroit avantageux de ne les faire qu'entre le quarante-cinquième & le cinquantième degré de latitude.

On auroit tort de vouloir ſe fixer dans quelqu'Iſle plus au Sud, & de chercher un pays riche. Il faut mettre de la diſtinction entre des établiſſemens fixes, qui doivent ſervir, pour ainſi dire, de capitale, & entre les lieux de commerce. Les premiers doivent être fondés dans des lieux tempérés: on ſait que l'air de Batavia eſt fort mal-ſain, auſſi bien que la plupart des établiſſemens des Hollandois aux grandes Indes.

Si l'on compare l'état de population dans ces pays, ainſi que dans le Pérou & dans les autres endroits de la Zone Torride, avec celles des colonies Angloiſes, on y trouvera une différence énorme. Pour former un établiſſement il faut donc chercher un pays tempéré, arroſé de rivières, couvert de bois; rempli de pâturages, de vi-

vres, & où l'on puiſſe conſtruire des vaiſſeaux, les armer & les fournir de leur équipage, &c. alors leurs voyages au Sud, à l'Eſt & à l'Oueſt ſeront très-faciles à faire : dans l'eſpace de dix ans on découvrira plus de pays, & l'on avancera plus le commerce, que l'on n'a fait juſqu'ici depuis deux cens ans.

Les rélations des Eſpagnols & de Drake, dans ces contrées à l'Oueſt & au Nord-Oueſt de la Californie, nous apprennent qu'on y trouve tout ce qui peut contribuer à former un établiſſement durable, &, par la route indiquée ; par les entrepôts dans le détroit d'Anian, & de-là dans les Iſles qui ſont à l'Eſt de ce détroit, la communication avec l'Europe ſeroit facile. Tout étant une fois reconnu, ce qui pourroit ſe faire en peu d'années, les vaiſſeaux iroient & viendroient ſans aucun riſque.

Les réflexions de M. Engel ne permettent plus de douter que l'Europe peut s'ouvrir la communication de la mer du Sud par le Nord. L'on ne peut donner aſſez d'éloges à un Savant, qui conſacre ainſi ſes veilles à l'utilité publique.

L'EXTRAIT que nous venons de donner ſemble nous conduire à la néceſſité de préſenter une idée des différentes Langues de ces Barbares qui habitent les Pays que l'on auroit à parcourir, ſi l'on formoit ſérieuſement l'entrepriſe dont nous avons parlé.

VOCABULAIRES

Tirés des langues barbares de divers Peuples Auſtraux.

Des Iſles Salomon.

Un,	Tacii.
Deux,	Loua.
Trois,	Tolu.
Quatre,	Fa, d'fa.
Cinq,	Lima.
Six,	Houw.
Six,	Ongefoula.
Venez à la barque,	Nutifoi.
Allez-vous-en,	Fanou.
Se battre,	Backela.
Femme,	Herri.
Cochon,	Wacka.
Poule,	Omo.
Vent,	Augin.
Poiſſon,	Ica.
Ligne à pêcher,	Eca.
Noix de cocos,	Alieuw.
Bananas,	Wafoudgy.
Obos, racine,	Oubi, ouſii.
Donnez-moi mes obos,	Toma may oufi.
Malade,	Mataii.
Noix fraîches de cocos,	d'Mauta.
Corail,	Lickaſon. Acacho.
Clou,	Hakoubea.
Fer,	Hequii.
Hameçon,	Matau.
Chef, prince,	Latou.
Abordez à terre,	Ajouta. Ajouda.
Retirez-vous,	Alick-wi.
Bon fer,	Moaii.
Oui,	Da oſiito.
* * * *,	Acoua. (*)

Des Iſles Cocos.

Soleil,	La.
Lune,	Maſſima.
Etoile,	Fittou.
Yeux,	Matta.
Oreilles,	Talinga.
Langue,	Alello.
Levres,	Lamotou.
Joues,	Calafou.
Gorge, gozier.	Oua.
Mammelle,	Chou.
Cœur,	Fatta,
Os,	Coloii,
Nez,	Eſou.

(*) C'eſt le nom d'une racine en forme de roſeau, à peau marquetée.

Barbe,	Talaffa.
Dents,	Nyfo. Lyfo.
Cheveux,	Ourouk. Ourou.
Os,	Waaii.
Pieds, mains,	Fatinga. Lima.
Ongles,	Maii ninia.
Ventre,	Tinay.
Dos,	Toua.
Epaules,	Touauma.
Feſſes,	Mouri.
Enfant, garçon,	Tama.
Fille,	Toubon.
Femme,	Farri.
Dormir,	Mooii.
Danſer,	Pipi.
Maiſon, hutte,	Fare.
Pierre,	Fattou.
Arbre,	Talie. Taliei.
Bois,	Lachaii.
Fer,	Hackoumea.
Corail,	Coſoa.
Vaiſſeau,	Wacha.
Cochon,	Pouacca.
Coq,	Moa.
Eau,	Waii.
Poule,	Oufa.
Pluie,	Oua.
Coignée, maillet,	Tocki. Gelſii.
Terre,	Kille.
Airain,	Tatto.
Siége,	Noffoa.
Ecuelle,	Chienga.
Yvoire,	Tatta.
Vent du midi,	Maſſele.
Bleſſer d'un coup de couteau,	Tuamo.
Habit,	Ceffou.
Natte,	D'fau.
Huile de cocos,	D'lolo.
S'embarger, mettre au large,	Foulau.
Montagne,	Maoucha.
Mange,	Tacki, nacki.
Eleve,	Foudii.
Bananas,	Fouti.
Obos, racines,	Oufi.
Eau,	Waii.
Huile,	Lolo.
Fromage,	Poulacca.
Ciſeaux, tenailles, pinces,	Epouri.
Bague,	Mamma.
Tambour,	Naffa.
Bombarde,	Leaii tiſmogel nebvii,
(1) * * * * *,	Waiifogi.
Couteau,	Faſſi.
Verre brûlant,	Leſſi iloa.
Feuilles de cocotiers,	Aes ciſaro.
Eau de cocos,	Wacki.
Sucre,	Lolo.
(2) * * * * *,	Falaſola.
Coquillage à perles,	Tiffa : teffa.
Clochette, ſonnette,	Taula.
Canelle,	Kaii.
Cordeau,	Wafauw.
Feu,	Oumou.
Un,	Taci.
Deux,	Loua.
Trois,	Tolou.
Quatre,	Fa.
Cinq,	Lima.
Six,	Houno.
Sept,	Fitou,
Huit,	Walou.
Neuf,	Ywou.
Dix,	Ongefoula. (3)

(1) Le nom n'y eſt pas. Il paroît que c'eſt quelque choſe d'aquatique.

(2) C'eſt le nom d'un fruit.

(3) Ces Peuples ne ſavoient compter que juſqu'à dix. Les Européens leur ont enſeigné à aller juſqu'à trente, en répliquant ainſi les mots. *Onze*, Ongefoula Taci. *Douze*, Ongefoula Loua.

Ceci, cela,	Equi.
Garçon,	Manta.
Voyons,	Matta may.
Il n'y a rien, ce n'eſt rien,	Neay : Eay.
Non,	Eay.
Oui,	Yio : Yiouw.
Il n'y a plus rien,	Eeuw.
Pigeon,	Loupe.
Chant, chanſon,	Adoua.
Bon jour, bien venu,	Lolle.
Piquure en broderie ſur la peau,	Tetau.
Poſtures en danſant, geſtes baladins,	Mon.
Nom d'un animal à corne,	Nifo.
Sucre,	Lolo.
Obos de la petite eſpèce,	Talo.
Toile, écorce ou papier peint,	Keaſiva.
Bœuf,	Wagga : Waggabou.
(1) * * * *,	Cava. Acava. Atova.
Navire,	Wacha.
Nom des ôtages donnés,	Tamay. Foſa.
Corde ou ceinture d'habit,	Caffa.
Bracelet,	Tauwa pou.
Doigt,	Fatinga.
(2) * * * * *,	Lolou.
Pain comme on le fait en Europe,	Maſi.
Foye,	Adde.
Foye de cochon,	Adde puacca.
Roi,	Ariki.
Chef, commandant, prépoſé,	Latou : Latau.

De la nouvelle Guinée.

Roi,	Latiew.
Noix de cocos,	Lamas.
Poule,	Coocq. (3)
Cochon,	Tembor.
Bananes,	Tachouner.
Œufs de poule,	Paſima coo.
Eau,	Dan. Daan.
Poiſſon,	Hiſſou.
Carabbi,	Corre cor.
Feuilles d'un arbre ou plante,	Fomboug po.
Pinaſſe,	Bou.
Chaux,	Camban.
Huile,	Poom.
Corail,	Poutai.
Couteau,	Coot.
Fer,	Herees. (4)
* * * * *,	Bouo. (5)
Tête,	Ea.
Nez,	Niſſon.
Oreilles,	Talingan.
Dents,	Yſang.
Chignon,	Poſſon Arong.
Cheveux,	Nihouge.
Main,	Limang.
Pieds,	Kekeim.
Mammelles,	Sou ſou.

(1) Racine qui ſe mange, & du ſuc de laquelle on fait la boiſſon.
(2) Suc des fruits, comme l'huile de cocos, le ſucre des cannes.
(3) C'eſt une onomatopée, ou imitation du cri de cet oiſeau, que les Celtes, qui ſont à l'autre extrémité du monde, ont auſſi nommé Coq. Preuve évidente que la nature conduit tous les hommes à nommer les choſes bruyantes par le ſon du bruit qu'elles font.
(4) Ce mot eſt viſiblement tiré de l'Eſpagnol *Hierro.*
(5) C'eſt peut-être le nom de la partie qui déſigne un ſexe.

Bras,	Pong Liman.
Langue,	Hermang.
Levres,	Tabaing. Vouling.
Epaules,	Haliyug.
Ventre,	Balang.
Dos,	Baheing.
Doigts,	Kateling limang.
Feſſes,	Poutong.
Barbe,	Incam beſſer.
Joues,	Paring.
Gozier,	Con con hang.
Dormir,	Heim.
Manger,	Nam nam.
Boire,	Anda.
Roſeau, canne,	Daan.
Siége,	Sou.
Pierre,	Coore.
Feu,	Eef.
Terre, à terre,	Behoul.
Hameçon,	Joaul.
Coquillage, à perle,	Corron. Tamborin.
Soleil,	Naas.
Lune,	Calangh.
Etoiles,	Maemelia.
Maſſue de fer,	Hereris.
* * * * *,	Foun. (1)
Anneaux qui s'attachent au nez,	Jaoull. (2)
Yvoire,	Tembrombis.
Filets à pêcher.	Calcoloun.
Mer.	Taas.
Sabre de bois,	Seel.
Terre rouge,	Taar.
Sable,	Coon.
Pluie,	Ous.
Fronde,	Gimmio. Halla.
Lance de bois,	Mareet.
Trait, flêche,	Houvan.
Plumes des flêches,	Tounſiet.
Sang humain,	Daar aug.
Sang de cochon.	Caar de rembos.
Bonnets,	Naudikea.
Canot,	Takoup.
Voguer à rames,	Gemoe Hainoes.
Montagnes,	Faſſer.
Ce n'eſt pas, il n'y a pas,	Capte andeſingi neaii.
Un,	Tika.
Deux,	Roa.
Trois,	Tola.
Quatre,	Fatta.
Cinq,	Lima : liman.
Six,	Wamma.
Sept,	Fita.
Huit,	Walla.
Neuf,	Siwa.
Dix,	Sangafoula.
Nom d'un certain fruit,	Loongh.
Attendre,	Attingham.
Nom d'un priſonnier,	Tarhar lieuw.
Je ne ſais, je ne connois pas,	Kim Kabbeling lougtée. (3)

(1) C'eſt peut-être l'action d'engendrer.

(2) C'eſt le même mot qu'hameçon. On voit que ce mot eſt dérivé de la reſſemblance de ces anneaux qui s'accrochent au nez comme un hameçon.

(3) On voit que cette Langue différe des deux premières, à-peu-près comme l'Anglois du François ; c'eſt-à-dire que le fond n'eſt pas le même ; qu'il y a beaucoup de termes différens ; que pluſieurs mots ſont les mêmes, & qu'ils ne différent que dans la prononciation. Ces obſervations ſont des preuves preſque certaines d'émigration & de commerce d'un pays à l'autre.

De l'Iſle Moyſe.

Oui,	Llu.
Bois non écorcé,	Sagu.
Pain,	Pouhonnori. (1)
Epaules,	Caracerreram.
Mammelles,	Sou ſou.
Genoux,	Pou hanking.
Yeux,	Mattanga.
Voyons, montrez,	Matta may.
Gozier,	Comie connon
Langue,	Caramme.
Barbe,	Paore Wourou.
Nez,	Wansrugo.
Bananes,	Hiwundi. Taboun.
Il va venir,	Kirrekir.
Cochon,	Cambour.
Cocos,	Lamas.
Nous,	Tata.
Attendez, tout-à-l'heure,	Alep.
Un,	Kaou.
Deux,	Roa.
Trois,	Tolou.
Quatre,	Wati.
Cinq,	Rima.
Six,	Eno.
Sept,	Luiitfou.
Huit,	Ejalou.
Neuf,	Siwa.
Dix,	Sangapoula.
Poule,	Mitoa.
Maſſue,	Micoura.
Fer,	Maſſirim.

De l'Iſle Moa, près des côtes de la Nouvelle Bretagne.

Cocos,	Lieu.
Bananes,	Tandani.
Cochon,	Paro.
Eau,	Nanou.
Gingembre.	Raaii.
Couteau.	Ani.
Poiſſon,	Koiima.
Chien,	Aroue,
Corail,	Saſſera,
Corail blanc.	Saſſera poute.
Peigne d'os.	Marmauw.
Clou,	Bée.
Pain,	Sagu,
Pâte ou gâteau de farine,	Soome.
Habit de femme,	Maiie.
Bracelet,	Sabre.
Arc,	Partina.
Fléche,	Bare.
Harponner le poiſſon,	Tineanii.
Dormir,	Maune.
Dent de cochon,	Sona.
Quadrupède,	Pari wou.
Cinq,	Wer faut.
Soleil,	Arduio.
Oiſeau blanc,	Mavi kake-toua.
Racine jaune,	Aou.
Non : rien,	Taop : tap.
Allez-vous-en,	Hoiida.
Le nom de l'Iſle eſt,	Arti.

(1) Il paroît qu'il y a erreur dans le Vocabulaire, & qu'on a fait une tranſpoſition à l'endroit de ces deux mots. On ſait que le pain de ces Sauvages ſe fait avec la moëlle d'un arbre, appellé *Sagu*.

VOCABULAIRE DE L'ISLE TAITI.*

A

A Bobo, demain.
Aibou, venez.
Ainé, fille.
Aiouta, il y en a.
Aipa, le terme de négation, il n'y en a pas.
Aneania, importun, ennuyeux.
Aouaou, fi, terme de mépris, de déplaiſance.
Aouereré, noir.
Aouero, œuf.
Aouri, fer, or, argent, tout métal ou inſtrument de métal.
Aoutti, poiſſon volant
Aouira, éclair.
Apalari, briſer, détruire.
Ari, coco.
Arioi, célibataire & homme ſans enfans.
Ateatea, blanc.

B

Boho, crâne.

Je ne connois aucun mot qui commence par nos lettres conſonnes ſuivantes, *C*, *D*.

E

Ea, racine.
Eaï, le feu.
Eaia, perruche.
Eaibou, vaſe.
Eaiabou-maa, vaſe qui ſert à mettre le manger.
Eame, boiſſon faite avec le coco.
Eani, toutes façons de ſe battre.
Eao, les nuages, & fleur en bouton ou non ouverte.
Eatoua, la Divinité. Le même mot exprime auſſi ſes Miniſtres, ainſi que les Génies ſubalternes bienfaiſans ou malfaiſans.
Eeva, deuil.
Eie, voile de pirogue.
Eiva-eoura, danſe ou fête des Taitiens.
Eivi, petit.
Eite, entendre.

(*) Nous parlerons de cette Iſle ci-après.

Elao, mouche.
Emaa, fronde.
Emao, requin, veut dire auſſi mordre.
Emeitai, donner.
Emoe, dormir.
Enapo, hier.
Enene, décharger.
Enia, dedans, ſur.
Enninnito, s'étendre en bâillant.
Enoanoa, ſentir bon.
Enomoi, terme pour appeller. venez ici.
Enoo-te-papa, aſſeyez-vous.
Enoua, la terre & ſes différentes parties.
Enoua Taiti, le pays de Taiti.
Enoua Paris, le pays de Paris.
Eo, ſuer.
Eoe-tea, flêche.
Eoe-pai, pagaye ou rame.
Emoure-papa, l'arbre dont ils tirent le coton ou la bourre pour leurs étoffes.
Eone, ſable, pouſſière.
Eonou, tortue.
Eote, baiſer.
Eouai, pluie.
Eouao, voler, dérober.
Eououa, boutons ſur le viſage.
Eoui, roter.
Eounoa, bru, belle-fille.
Emouramaï, lumière.
Eouri, danſeur.
Eouriaye, danſeuſe.
Epao, vapeur lumineuſe qui file dans le ciel, que le peuple nomme *étoile qui file*. A Taiti on les regarde comme des génies malfaiſans.
Epata, coup de langue pour appeller la femme.
Epepe, papillon.
Epija, oignon.
Epoumaa, ſifflet. Il ſert à appeller aux repas.
Epouponi, ſouffler le feu.
Epoure, prier.
Epouta, bleſſure; ce mot exprime auſſi la cicatrice.
Era, ſoleil.
Era-ouao, ſoleil levant.
Era-ouopo, ſoleil couchant.
Era-ouavatea, ſoleil à midi.
Eraï, le ciel.
Erepo, ſale, malpropre.
Ero, fourmi.
Eri, Roi.
Erie, royal.
Eroï, laver, nettoyer.
Eroleva, ardoiſe,
Eroua, trou.
Erouai, vomir.
Eroupe, pigeon bleu d'une eſpèce fort groſſe, ſemblable à

ceux qui sont chez M. le Maréchal de Soubise.

Etai, la mer.
Etao, lancer.
Etaye, pleurer.
Eteina, frere ou sœur aînée.
Etouana, frere ou sœur cadette.
Etere, Aller.
Etere maine, revenir.
Etio, huître.
Etpi, couper, coupé.
Etoi, hache.
Etoumou, tourterelle.
Etouna, anguille.
Etoouo, raper.
Evaï, l'eau.
Evaie, humide.
Evaine, femme.
Evana, arc.
Evare, maison.
Evaroua-t-ea-toua, souhait, qui se fait aux personnes qui éternuent, & qui veut dire que le mauvais génie ne t'endorme pas, ou que le bon génie te réveille.
Eveto, lance.
Evetou, étoile.
Evetou-eave, cométe.
Evi, fruit acide, semblable à une poire, particulier à Taiti.
Evuvo, flûte.

Les mots suivans se prononcent *e* long, comme l'*ɳ* des Grecs.

ɳti, figures de bois qui présentent des génies subalternes, & se nomment *ɳtitane* ou *ɳtiaine*, suivant que ces génies sont du sexe masculin ou du féminin. Ces figures servent à des cérémonies religieuses, & les Taitiens en ont plusi. dans leurs maisons.
ɳieie, corbeille.
ɳou, pet; les Taitiens l'ont en horreur.
ɳouou, moule.
ɳreou-tataou, couleur à piquer : c'est celle qui sert à ces caractères ineffaçables qu'ils s'impriment sur les différentes parties du corps.
ɳriri & aussi *ouariri*, se fâcher, se mettre en colere.

Je ne connois aucun mot qui commence par les consonnes suivantes *F*, *G*.

H

Horreò, ſonde faite avec les coquilles les plus peſantes ; ſe prononce comme s'il y avoit une *h* devant l'*o*.

I

Iòre, rat.
Iroiroi, fatiguer.
Iroto, dedans.
Ivera, chaud.

Je ne connois qu'un mot qui commence par la conſonne *L* ; ſavoir *lamolu*, les lèvres.

M

Maa, manger.
Maea, enfans jumeaux.
Maeo, ſe gratter, démanger.
Maï, de plus, ſe dit auſſi *maine* ; c'eſt un adverbe de répétition : *etere*, aller, *eteremaï* ou *eteremaine*, aller une ſeconde fois, revenir.
Maglli, froid.
Mala, plus.
Malama, la lune.
Malou, conſidérable, grand.
Mama, léger.
Mamaï, malade.
Manoa, bon jour, ſervi-teur ; expreſſion de politeſſe ou d'amitié.
Manou, oiſeau léger.
Mao, émérillon pour la pêche.
Mataï, vent.
Mataï-malac. vent d'Eſt ou de Sud-Eſt.
Mataïaoueraï, vent d'Oueſt ou de Sud-Oueſt.
Matao, hameçon,
Matapo, borgne, louche.
Matari, les pléiades.
Matïe, l'herbe, *gramen*.
Mato, montagne.
Mate, tuer.
Mea, choſe.
Meia, bananier, bananes.
Meto ua, parens ; *Metouatanè* ou *eoure*, pere ; *metouaaine* ou *erao*, mere.
Mimi, uriner.
Mòa, coq, poule.
Moea, natte.
Mona, beau, bon.
Moreou, calme, tems ſans vent.
Motoua, petit-fils.

N

Nate, donner.
Nie, voile de bateau.
Niouniou, jonquille.

O

Oaï, murailles & pierres.
Oaite, ouvrir.
Oorah, la pièce d'étoffe dont on s'enveloppe.

Ooroa, généreux, qui donne.
Opoupoui, boire.
Oualilo, voler, dérober.
Ouaoura, aigrette de plumes.
Ouaora, guérir, ou guéri.
Ouanao, accoucher.
Ouare, cracher.
Ouatere, timonier.
Ouera, chaud.
Oueneo, cela ne sent pas bon, infecte.
Ouctopa, perdre, perdu.
Ouhi, hé.
Ouope, mûr, en maturité.
Oupani, fenêtre.
Oura, rouge.
Ouri, chien & quadrupedes.

P

Pai, pirogue.
Paia, assez.
Papa, bois, siége & tout meuble de bois.
Papanit, fermer, boucher.
Paoro, coquille, nacre.
Parouai, habit, étoffe.
Patara, grand-pere.
Patiri, tonnerre.
Picha, coffre,
Pirara, poisson.
Piropiro, puanteur d'un pet ou des excrémens.
Pirioi, boiteux.
Piripiri, négatif, avare qui ne donne point.
Po, jour.
Pòe, perle, pendant d'oreilles.
Poi, pour, à.
Poiri, obscur.
Poria, gras, en embonpoint; bien portant.
Porotata, loge à chiens.
Pouaa, cochon, sanglier.
Pouerata, fleurs.
Poupoui, à la voile.
Pouta, blessure.
Poto, petit, exigu.

Je ne connois aucun mot qui commence par la lettre *Q*.

R

Raï, grand, gros considérable.
Ratira, vieux, âgé.
Roa, gros, fort gras.
Roa, fil.

Aucun mot venu à ma connoissance ne commence par la lettre *S*.

T

Taitai, salé.
Taio, ami.
Tamai, ennemi, en guerre.
Tane, homme, mari.
Taotiti, nom de la grande Prêtresse obligée à la virginité. Elle a dans le pays la plus grande considération.
Tara-tane, femme mariée.
Taporai, battre, maltraiter.
Taoua mai, Médecin.
Taoumi, haussecol pour les cérémonies.
Taoumta, couverture de tête.
Taoura, corde.
Tata, homme.
Tatoue, l'acte de la génération.
Tearea, jaune.

Teouteou, valet, eſclave.
Tero, noir.
Tetouarɣ, femme barrée.
Tiarai, fleurs blanches qu'ils portent aux oreilles en guiſe de pendans.
Titi, cheville.
Tinato, ſerpent.
Tɯa, fort, puiſſant, malfaiſant.
Tomaiti, enfant.
Toni, terme d'appel ou cri pour les filles. On y ajoute *Peio*, allongé, ou *Pijo* prononcé doucement comme le grand *j* des Eſpagnols. Si la fille ſe donne un coup ſur la partie extérieure du genou, c'eſt un refus; mais ſi elle dit *enomoi*, c'eſt l'expreſſion de ſon conſentement.
Toto, ſang.
Touapouou, boſſu.
Touaine, frere & ſœur, en ajoutant le mot qui diſtingue le ſexe.
Toubabaou, pleurer.
Touie, maigre.
Toumaay, action de faire des armes. C'eſt avec un morceau de bois armé de pointes faites avec des matières plus dures que le bois. Ils ſe placent comme nous pour faire des armes.
Toura, dehors.
Toutai, faire ſes néceſſités.
Toutɣ, excrémens.
Toupanoa, ouvrir fenêtre ou porte.
Touroutoto, vieillard décrépit.
Toutoi-papa, lumière des grands; *niao-papa*, lumière du peuple.

V

Varcva, pavillon qu'on porte devant les Rois & les principaux.

Je ne connois point de mots qui commencent par les lettres *U*, *X*, *Y*, *Z*.

Noms de différentes parties du corps.

Aoupo, le deſſus de la tête.
Boho, crâne.
Eouttou, le viſage.
Mata, les yeux.
Taria, les oreilles.
Etaa, mâchoire.
Eiou, le nez.
Lamoulou, les lèvres.
Ourou, les cheveux.
Allelo, la langue.
Eniou, les dents. *Eniaou*, curedents. Ils les font de bois,

Oumi,	la barbe.
Papaourou,	les joues.
Arapoa,	gorge, gosier.
Taah,	menton.
Eou,	mammelles, tetons.
Aoao,	le cœur.
Erima,	la main.
Apourima,	le dedans de la main.
Eaiou,	les ongles.
Etoua,	dos.
Etapono,	épaules.
Obou,	inteſtins.
Tinai,	ventre.
Pito,	nombril.
Toutaba,	glandes des aînes
Etoe,	feſſes.
Aoua,	cuiſſes.
Eanai,	jambes.
Etapoué,	pied.
Eoua,	teſticules.
Eoure,	ſexe de l'homme
Erao,	ſexe de la femme
Eomo,	clitoris.

Nombres.

Atai,	un.
Aroua,	deux.
Atoaou,	trois.
Aheha,	quatre.
Erima,	cinq.
Aouno,	ſix.
Ahitou,	ſept.
Awarou,	huit.
Ahiva,	neuf.
Aourou,	dix.

Ils n'ont point de mot pour exprimer onze, douze, &c. Ils reprennent *atai*, *aroua*, *&c.* juſqu'à vingt, qu'ils diſent *ataitao*. *Ataitao-mala atai*, vingt plus un, ou vingt & un, &c. *Ataitao-mala aourou*, trente; c'eſt-à-dire, vingt plus dix. *Aroua-tao*, quarante; *aroua-tao mala atorou*, quarante-trois, &c. *Arouo-tao*, *mala aourou*, quarante plus dix, ou cinquante.

Je n'ai pu faire compter un de ces Inſulaires au-delà de ce dernier nombre.

Noms des plantes.

Amiami,	cotiledon.
Amoa,	fougere.
Aoute,	roſe.
Eaaeo,	canne à ſucre.
Eaere,	le ſaule pleureur, autrement dit le ſaule du grand Seigneur.
Eaia,	poires.
Eape,	araum de Virginie.
Eatou,	lys de S. Jacques.
Eoe,	bambou.
Eôai,	indigo.
Eora,	ſafran des Indes.
Eotonoutou,	figues.
Eoui,	igname.
Epoua,	rhubarbe.
Eraca,	marons, châtaignes.
Erea,	gingembre.
Etaro,	araum violet.
Eti,	ſang-dragon.
Etiare,	grenadille ou fleur de la paſſion.
Etoutou,	rivina.
Mairerao,	ſumak à trois feuilles.
Mati,	raiſins.
Hoporo-moa,	poivre.
Pouraou,	roſe de Cayenne
Toroire,	héliotrope.

REMARQUES sur les Iſles de la Mer Pacifique.

ON ne peut aſſez s'étonner de voir, au milieu d'une auſſi vaſte étendue d'eau que l'eſt la Mer Pacifique, un nombre infini d'Iſles, & preſque toutes petites. A peine y en a-t-il quelques-unes de remarquables : la plupart n'ont que quatre, ſix ou huit lieues de tour, & le nombre de celles qui ſont au-deſſous eſt prodigieux. Il s'en trouve même une aſſez grande quantité qui ſont noyées dans le milieu, & ne ſortent de la mer que par leurs bords, élevés en circuit comme des chauſſées.

On pourroit croire que cette multitude d'Iſles eſt les reſtes d'un monde perdu ſous les eaux, & dont on n'apperçoit plus que les ſommités : cela paroît d'autant plus vraiſemblable, que les Gallions de Manille, allant à la foire d'Acapuleo, trouvent ſouvent le fond avec la ſonde en plein Océan & loin de la vue de toute terre.

Les Vocabulaires que nous venons de donner prouvent, que s'il y a beaucoup de différence dans les Langues de ces Iſles, il ſe trouve cependant une analogie entr'elles ; ce qui prouve inconteſtablement qu'il y a eu des migrations, même un commerce établi d'un pays à l'autre. Ce commerce & ces migrations ſont fort difficiles aujourd'hui pour des peuples ſéparés par un eſpace de mer immenſe, & qui

ne font uſage pour la navigation que de très-petits canots. Ces difficultés n'exiſtoient pas, lorſque ces contrées n'étoient pas ſubmergées.

Nous ne donnons ceci que pour une conjecture : le lecteur en fera tel uſage qu'il jugera à propos.

ARTICLE XX.

Iſle Taiti, ou, *ſelon les Anglois, Otahiti.*

Voyage autour du Monde, par M. de Bougainville.
Journal d'un Voyage autour du monde, par MM. Banks & Solander.

ELLE eſt ſituée vers le dix-ſeptième dégré, trente-cinq minutes de latitude auſtrale, & vers le cent cinquantième, quarante minutes de longitude, à l'Oueſt de Paris. Sa circonférence peut être de quarante lieues, & ſon plus grand diamétre eſt d'environ quinze.

Cette Iſle eſt compoſée de deux péninſules inégales, unies par un iſthme, qui eſt une terre baſſe, dont la courbure forme une baye, ouverte au Nord. Comme on n'apperçoit pas l'iſthme à une certaine diſtance, on croit que Taiti forme deux Iſles. La plus grande péninſule eſt appellée *Taiti-Nua*, & l'autre ſe nomme *Taiti-Era*.

Aſpect de l'Iſle.

La nature ſemble s'être fait une loi d'embellir l'Iſle de Taiti. De hautes montagnes, couronnées d'arbres & d'arbuſtes toujours verds, occupent l'intérieur. De ces montagnes ſortent une multitude de ſources, dont les eaux ſerpentent dans les vallées & y entretiennent une éternelle verdure. Des bords de la mer, juſqu'aux montagnes, on parcourt un terrain uni, couvert d'arbres fruitiers & entrecoupé

de ruiſſeaux qui ſervent à fertiliſer la contrée. Sous les arbres ſont bâties les maiſons des Taitiens, diſperſées ſans aucun ordre & ne formant point de villages. Cet aſpect rappelle à l'eſprit la deſcription que les Poëtes ont faite des Champs-Eliſées : des ſentiers publics, pratiqués avec intelligence, & ſoigneuſement entretenus, rendent par-tout la communication facile.

Ses productions.

Les principales productions de l'Iſle ſont les cocos, l'igname, le fruit à pain, la banane, le curaſol, le giraumon, la patate, eſpèce de pomme-de-terre qui ne différe de celle de France que par un petit goût d'amertume, & pluſieurs autres racines & fruits particuliers au pays; des cannes de ſucre qu'on ne cultive point; une eſpèce d'indigo ſauvage; une très-belle teinture rouge & jaune : pluſieurs fruits de l'Europe y ſont connus. On y trouve auſſi beaucoup d'herbes qui ſont connues dans les Indes. Sur les montagnes on trouve du bois propre à travailler : les Inſulaires ne l'employent que pour leurs pirogues; le plus commun eſt le cédre, le bois de fer, l'arbre qui porte le fruit à pain : ce dernier n'eſt d'aucun uſage; il eſt ſi mou & ſi rempli de gomme, qu'il ne fait que ſe mâcher ſous l'outil.

Quoique cette Iſle ſoit remplie de très-hautes montagnes, la quantité d'arbres & de plantes dont elles ſont couvertes, ſemble annoncer que leur ſein ne renferme aucunes mines : il eſt même certain que les Inſulaires ne connoiſſent point les métaux. M. de Bougainville dit qu'ils don-

noient le nom d'*Aouri* à tous ceux que leur montrerent les François qui l'accompagnoient dans ſon voyage ; ce qui répond au mot *fer* dans notre langue. On ignore d'où peut leur venir la connoiſſance du fer, il eſt cependant poſſible qu'elle leur ſoit parvenue par le commerce. Ils pêchent de très-belles perles ſur les côtes de leur Iſle : les femmes & les enfans des principaux de l'Iſle en portent à leurs oreilles : la preuve qu'ils en font beaucoup de cas, c'eſt qu'ils les tinrent cachées pendant tout le tems que les François reſterent chez eux. Il eſt très-poſſible que des Nations qui connoiſſent le fer, leur en apportent en échange pour des perles, & que les Taitiens, voyant que les François ſe contentoient d'autres marchandiſes, ayent cherché à conſerver leurs perles pour ces Nations, avec leſquelles ils ſont en commerce. Ces Inſulaires font avec les écailles des huîtres perlières des eſpèces de caſtagnettes, qui forment un de leurs inſtrumens de danſe.

Il y a de très-belles perles.

Animaux. M. de Bougainville dit, que les François ne virent dans cette Iſle d'autres quadrupedes que des cochons, des chiens d'une petite eſpèce, mais fort jolis, & des rats en très-grande quantité.

Les Inſulaires ont des poules domeſtiques, qui ſont abſolument ſemblables à celles d'Europe : il y a des tourterelles vertes, qui ſont de la plus grande beauté. Les pigeons ſont fort gros, d'un plumage bleu de roi, & d'un très-bon goût : les péruches y ſont fort petites ; leur plumage eſt un mêlange de bleu & de rouge.

Il

Il y a apparence que les volailles & les cochons multiplient beaucoup dans cette Isle. Pendant le séjour que les François y firent, & qui ne fut que de neuf jours, depuis le 6 Avril 1768 jusqu'au 16 au matin, ils embarquerent plus de huit cens volailles, & près de cent cinquante cochons : ils en auroient même pu prendre beaucoup davantage ; les habitans leur en apportoient tous les jours un très-grand nombre.

Le climat de cette Isle est assez tempéré & fort sain. Ceux qui l'habitent arrivent à un âge fort avancé, conservent dans une heureuse vieillesse une force & une vigueur, qui leur fait, pour ainsi dire, oublier la jeunesse : leurs dents conservent toujours une beauté singulière. Climat M. de Bougainville, *ubi supra.*

On n'est point incommodé à Taiti par une multitude d'odieux insectes, qui font le supplice de ceux qui habitent entre les deux Tropiques : on n'y voit point d'animaux venimeux : presque toutes les graines d'Europe y croissent & y produisent très-bien.

Le nombre des habitans de cette Isle peut monter à soixante-dix mille. Le peuple est composé de deux races d'hommes très-différentes, qui ont cependant la même langue, les mêmes mœurs, & qui se mêlent ensemble sans distinction. La première, qui est la plus nombreuse, produit des hommes de la plus grande taille : il est ordinaire d'en voir de six pieds & plus : on ne trouve nulle part des hommes mieux faits & mieux proportionnés : ils ont les traits aussi réguliers que les Eu- Habitans, leur nombre. Voyage de MM. Banks & Solander, *ubi supra.* M. de Bougainville.

ropéens; s'ils étoient mieux vêtus, s'ils vivoient moins à l'air & au ſoleil, ils auroient la peau auſſi belle que nous : leurs cheveux ſont en général noirs.

La ſeconde race eſt d'une taille médiocre, a les cheveux crêpus & durs comme du crin; ſa couleur & ſes traits différent peu de ceux des Mulâtres.

Ibid. Les femmes de cette Iſle ſont en général de la plus grande beauté : tous leurs traits ſont agréables; leur taille eſt ſouple, élégante & majeſtueuſe; enfin leur figure eſt charmante; les contours de leurs corps ſont agréablement arrondis & dans les plus exactes proportions. Les voyageurs ſe réuniſſent à dire, que ces aimables Inſulaires remporteroient le prix de beauté ſur toutes les Européennes.

Mœurs & uſages. Vêtemens. Les Taitiens & les Taitiennes ſont ſouvent nuds & n'ont qu'une ceinture qui leur couvre les parties naturelles. Ceux qui tiennent un rang diſtingué s'enveloppent cependant d'une grande pièce d'étoffe qu'ils laiſſent tomber juſqu'aux genoux : c'eſt auſſi l'ajuſtement des femmes, qui ſavent l'arranger avec aſſez d'art pour rendre ce ſimple vêtement ſuſceptible de coquetterie, & jamais elles ne paroiſſent au ſoleil ſans être couvertes & ſans avoir ſur la tête un petit chapeau de cannes, garni de fleurs, qui garantit leur viſage de tout accident. Pour embellir leur teint, elles n'ont pas beſoin d'emprunter le ſecours de l'art; mais ſi, comme les femmes d'Europe, elles ne ſe peignent pas les joues en rouge, elles ſe mettent ſur les reins & ſur les feſſes un bleu foncé, &, pour qu'il

tienne mieux, elles ſe le font piquer avec des arêtes de poiſſon, & l'on verſe deſſus la teinture bleue. Les hommes ſuivent auſſi ce ridicule uſage : ceux qui ont lu cet ouvrage ont pu remarquer, que tous les barbares ont l'habitude de ſe peindre le corps. Les hommes comme les femmes de cette Iſle, ſe percent les oreilles, & y mettent des perles ou des fleurs de toutes eſpèces. Les hommes laiſſent croître leurs cheveux, qu'ils relevent & attachent ſur le ſommet de la tête avec des plumes d'oiſeaux. Les femmes les portent plus courts & les laiſſent tomber en boucles ſur leur cou : les hommes & les femmes s'entortillent quelquefois la tête d'une eſpèce de toile blanche, en forme de turban. Les femmes portent ſur leur front une eſpèce d'aigrette, faite de cheveux, treſſés avec ſoin. Les hommes ne ſe raſent que les joues & les mouſtaches & laiſſent croître le reſte de la barbe. Ce peuple aimable eſt encore embelli par une propreté admirable : les hommes & les femmes ſe baignent ſans ceſſe & ſe lavent toujours avant & après le repas : la propreté a même établi chez eux la circonciſion.

La principale nourriture de ces Inſulaires, eſt les fruits, les légumes & le poiſſon. Ils mangent ordinairement le poiſſon cru : ils mangent auſſi du cochon, mais ils préferent la viande de chien à celle de tous les autres animaux. Ils ſe nourriſſent encore de volaille. Pour rôtir leurs viandes, ils font des fours ſouterrains, en pavent le fond, y allument du feu, ſur lequel ils mettent pluſieurs pierres : lorſ- Nourriture.

que le four eſt ſuffiſamment échauffé, ils en tirent le charbon & les cendres, y placent leurs viandes, enveloppées de feuilles, & mettent par-deſſus des pierres ardentes : ils bouchent l'entrée du four avec de la terre ; alors la viande cuit dans ſon jus & devient un mets fort délicat.

Banks & Solander. Ces Inſulaires mangent beaucoup & avec une eſpèce de voracité : ce qui leur tient lieu de pain, lorſqu'ils mangent de la viande, eſt les patates, les ignames, & une eſpèce de fruit laiteux & farineux, qui étant cuit, a du pain, l'apparence & le goût. Ils font une eſpèce de pâte de la pulpe qui s'attache aux coquilles de noix de cocos & de bananes : cette pâte leur ſert ordinairement pour le déjeûner & le ſouper.

Boiſſon. L'eau eſt leur boiſſon ordinaire : ils boivent auſſi du lait de noix de cocos ; mais ils n'ont aucune liqueur ſpiritueuſe, ſi ce n'eſt celle qu'ils tirent d'une eſpèce de poivre qui croît dans le pays & qu'ils font fermenter avec de l'eau : cette liqueur n'eſt même ſervie qu'aux Chefs de la contrée. L'odeur ſeule du vin & de l'eau-de-vie leur cauſe de la répugnance.

Induſtrie. Les Taitiens fabriquent leurs étoffes avec l'écorce d'un arbuſte, qu'ils cultivent avec ſoin dans leur Iſle : ils enlevent la ſurface extérieure de cette écorce, la mettent pendant trois jours en macération dans l'eau, l'étendent enſuite ſur une planche très-unie, la battent, au point qu'elle devient glutineuſe & acquiert la

viſcoſité d'une pâte ferme : l'inſtrument dont ils ſe ſervent pour la battre, eſt un morceau de bois très-compact & très-dur ; il eſt équarri & rayé ſur ſes quatre faces ; il a quinze pouces de longueur, ſur ſix de circonférence ; mais les raynures ne ſont pas également larges & profondes ſur chaque face. Celle dont on fait d'abord uſage n'a que dix de ces raynures, l'autre en a environ ſoixante : cette dernière laiſſe une eſpèce de cannelure ſur l'étoffe, qui s'étend & s'amincit ſous les coups de cet inſtrument, à-peu-près de la même manière que l'or ſe forme en feuille ſous les coups de marteau. Cette étoffe acquiert une extrême blancheur lorſqu'elle eſt lavée & miſe à la roſée, &, quoique fabriquée d'une manière ſi ſimple, elle a beaucoup de force & de conſiſtance. L'écorce avec laquelle on la fabrique, ſeroit d'une grande utilité dans nos manufactures de papier. Il y a beaucoup de gens dans l'Iſle qui s'occupent à fabriquer de ces étoffes : les Anglois & les François en avoient pluſieurs aunes pour un clou : les Inſulaires réuſſiſſent parfaitement à la teindre en jaune, en rouge, en brun & en noir.

Comme il faut battre beaucoup cette étoffe pour qu'elle acquiere de la conſiſtance, lorſqu'ils veulent en avoir qui ſoit un peu épaiſſe, ils étendent deux ou trois pièces l'une ſur l'autre & les collent enſemble : celle qui leur ſert pour les deuils eſt double : le côté qu'ils mettent ſur la peau eſt blanc, & celui qui ſe trouve en-dehors eſt brun & tacheté de noir.

Ces Inſulaires pêchent aſſez adroite- Pêche

ment : ils ſe ſervent du filet & de l'hameçon : leurs filets ſont aſſez ſemblables aux nôtres : ils les fabriquent avec des fibres d'écorce d'arbre : leurs lignes ſont de la même matière : leurs hameçons ſont de différentes groſſeurs, ſelon l'uſage qu'ils en veulent faire : ceux qu'ils deſtinent à prendre les requins, ſont d'un bois dur & péſant : ils en ont beaucoup de petits, faits de nacre, artiſtement travaillée.

Conſtruction de leurs bateaux.

Les Taitiens ont deux eſpèces de pirogues : les petites ne ſont faites que d'un ſeul tronc d'arbre creuſé; les grandes ſont travaillées avec art. Un arbre creuſé fait le fond de la pirogue, depuis l'avant, juſqu'aux deux tiers de ſa longueur : un ſecond forme la partie de l'arrière, laquelle eſt courbe & fort relevée, de manière que l'extrêmité de la pirogue ſe trouve toujours élevée de cinq ou ſix pieds au-deſſus de l'eau. Ces deux pièces ſont aſſemblées bout à bout en arc de cercle : comme les Taitiens n'ont point de clous, ils percent en pluſieurs endroits l'extrêmité des deux pièces & y paſſent des treſſes de fil de cocos, dont ils font de fortes ligatures. Les côtés de la pirogue ſont relevés par des bordages d'un pied de largeur, couſus ſur le fond, l'un avec l'autre, par des liens ſemblables aux précédens. Ils rempliſſent les coutures de fil de cocos, ſans mettre aucun enduit ſur le calfâtage : une planche couvre l'avant de la pirogue, &, ayant cinq ou ſix pieds de ſaillie, elle l'empêche de ſe plonger dans l'eau lorſque la mer eſt agitée : pour rendre ces barques moins ſujettes à cha-

virer, on met un balancier ſur un des côtés: ce balancier n'eſt autre choſe qu'une pièce de bois aſſez longue, portée ſur deux traverſes de quatre à cinq pieds de long, dont l'autre bout eſt amaré ſur la pirogue: lorſqu'elle eſt à la voile, une planche s'étend en-dehors de l'autre côté du balancier. Son uſage eſt pour y amarer un cordage, qui ſoutient le mât & rend la pirogue moins volage, en plaçant au bout de la planche un homme ou un poids.

L'induſtrie des Taitiens paroît davantage, dans le moyen qu'ils employent pour rendre ces bâtimens propres à les tranſporter aux Iſles voiſines, avec leſquelles ils ſont en commerce, ſans avoir dans cette navigation d'autres guides que les étoiles. Ils lient enſemble deux grandes pirogues, côté à côté, à quatre pieds environ de diſtance, par le moyen de quelques traverſes fortement amarrées ſur les deux bords: par-deſſus l'arrière de ces deux bâtimens, ainſi joints, ils poſent un pavillon d'une charpente très-légere, couvert par un toît de roſeaux: cette chambre les met à l'abri de la pluie & du ſoleil; & leur ſert à conſerver leurs proviſions. Ces doubles pirogues peuvent contenir un grand nombre de perſonnes, & ne ſont jamais dans le cas de chavirer: les voiles ſont compoſées de nattes, étendues ſur un quarré de roſeaux, dont un des angles eſt arrondi.

Ces Inſulaires n'ont d'autre outil pour tous ces ouvrages, qu'une herminette, dont le tranchant eſt fait avec une pierre noire, très-dure; elle eſt de la même for- Outils.

me que celle de nos charpentiers, & ils s'en ſervent avec beaucoup d'adreſſe : ils percent le bois avec des morceaux de coquilles fort aigus.

Maiſons. M. de Bougainville dit, qu'il conſidéra avec attention la maiſon du Chef du canton où les François étoient établis; que ſa grandeur ſeule la diſtinguoit des caſes ordinaires ; qu'elle pouvoit avoir quatre-vingt pieds de long ſur vingt de large; qu'il n'y avoit aucun meuble, aucun ornement. Il y remarqua un cylindre d'oſier, long de trois ou quatre pieds & garni de plumes noires. Il étoit ſuſpendu au toît : il y avoit en outre deux figures de bois, qu'il prit pour des Idoles : l'une, qui repréſentoît le Dieu, étoit debout contre un des piliers : la Déeſſe étoit vis-à-vis, inclinée le long du mur & attachée aux roſeaux qui le formoient. Ces figures, mal-faites & ſans proportions, avoient environ trois pieds de haut; mais elles tenoient à un piedeſtal cylindrique, creux dans l'intérieur & ſculpté à jour ; il étoit fait en forme de tour, & pouvoit avoir ſix à ſept pieds de hauteur ſur environ un pied de diamétre : le tout étoit d'un bois noir & fort dur.

Mariages. Voy. les Auteurs cités. La poligamie ſemble générale chez les Taitiens ; mais le mariage eſt un engagement pour la vie : les femmes doivent à leurs maris une ſoumiſſion entière : elles laveroient dans leur ſang une infidélité, commiſe ſans l'aveu de leur époux. Il eſt vrai que ſon conſentement n'eſt pas difficile à obtenir, & la jalouſie eſt un ſentiment ſi étranger dans cette Iſle, que le

mari eſt ſouvent le premier à preſſer, ſa femme de ſe rendre aux ſollicitations qu'on lui fait.

Les filles n'éprouvent à cet égard aucune gêne ; tout, au contraire, les invite à ſuivre le penchant de leur cœur ou la loi de leurs ſens, & ce qui fait un deshonneur dans les autres pays, devient pour elles un triomphe qui reçoit les applaudiſſemens publics. Le grand nombre d'amans paſſagers qu'une fille peut avoir eus, n'apporte aucun obſtacle à ſon mariage.

Auſſi-tôt qu'un homme s'eſt choiſi une épouſe, il eſt exclu de la ſociété des filles, femmes & des garçons pendant les repas ; il eſt obligé de manger avec ſes domeſtiques ; ce qui eſt cauſe que les Taitiens ne ſont pas empreſſés de ſe ranger ſous le joug de l'hymen.

Les enfans partagent également les ſoins du pere & de la mere. Ce n'eſt pas l'uſage à Taiti, comme dans tous les autres pays barbares, que les hommes, uniquement occupés de la pêche & de la guerre, laiſſent aux femmes les travaux pénibles du ménage & de la culture. Dans cette Iſle, une douce oiſiveté eſt le partage des femmes, & le ſoin de plaire fait leur plus ſérieuſe occupation.

Les femmes & les filles de Taiti ſont d'une laſciveté étonnante : toutes cedent aux plaiſirs des ſens : l'air qu'elles reſpirent, les chants continuels qu'elles entendent, les danſes qu'elles voyent, les excitent aux douceurs de l'amour.

M. de Bougainville dit que, lorſqu'il ap-

M. de Bougainville, *ubi supra.*

procha de cette Isle, l'affluence des pirogues fut si grande autour des vaisseaux, qu'ils eurent beaucoup de peine à les amarer au milieu de la foule. Les Taitiens venoient en criant *Tayo*, qui veut dire *ami*, & donnoient tous les témoignages d'amitié. Ces pirogues étoient remplies de femmes, qui ne le cedent point, pour l'agrément de la figure, au plus grand nombre des Européennes, & qui pourroient leur disputer avec avantage les agrémens du corps : la plupart étoient nues ; car les hommes & les vieilles qui les accompagnoient leur avoient ôté la pagne qui les enveloppe ordinairement. Elles firent d'abord signe aux François, & des agaceries, où, malgré leur naïveté on découvroit quelqu'embarras, soit que la nature ait par-tout embelli le sexe d'une timidité ingénue, soit que, dans les pays où régne encore la franchise de l'âge d'or, les femmes paroissent ne pas vouloir ce qu'elles desirent le plus. Les hommes, plus libres, s'énonçoient clairement : ils pressoient les François de choisir une femme, de la suivre à terre, & leurs gestes, non équivoques, démontroient la manière dont il falloit faire connoissance avec elles. Il étoit fort difficile de retenir au travail au milieu d'un pareil spectacle, quatre cens François, jeunes Marins, & qui, depuis six mois n'avoient point vu de femmes : malgré toutes les précautions que les Officiers purent prendre, il entra à bord une jeune fille, qui alla sur le gaillard d'arrière se placer à une des écoutilles qui sont au-dessus du cabestan : cette

écoutille étoit ouverte, pour donner de l'air à ceux qui viroient. La jeune fille laiſſa tomber négligemment une pagne qui la couvroit, & offrit aux regards de tous ceux qui compoſoient l'équipage, le plus beau corps qu'il ſoit poſſible de voir. Les ſoldats & les matelots s'empreſſoient de parvenir à l'écoutille, & jamais cabeſtan ne fut viré avec une pareille activité.

Les Officiers parvinrent cependant à contenir l'équipage : ils convinrent qu'ils avoient eu beaucoup de peine à ſe contenir eux-mêmes & à donner l'exemple de la continence. Le cuiſinier de M. de Bougainville trouva moyen, malgré les défenſes, de s'échapper & d'arriver à terre avec une Taitienne. A peine y fut-il arrivé qu'il ſe vit entouré par une foule d'Indiens, qui le deshabillerent dans un inſtant, & le mirent nud de la tête aux pieds. Il crut qu'ils avoient intention de le mettre en pièces : la frayeur augmenta, lorſqu'il vit qu'ils examinoient avec exclamation toutes les parties de ſon corps ; mais, après l'avoir conſidéré, ils lui rendirent ſes habits, remirent dans ſes poches tout ce qu'ils en avoient tiré, & firent approcher la jeune fille, avec laquelle il étoit venu, en le preſſant de contenter les deſirs qui l'avoient amené à terre. Leurs inſtances furent inutiles ; ils furent obligés de le reconduire à bord. Il dit à ſon maître, que les menaces qu'il étoit en droit de lui faire, ne lui cauſeroient jamais autant de peur qu'il en avoit eu à terre.

Chaque jour les François ſe promenoient dans l'Iſle, ſans armes, ſeuls, ou

par bandes. On les invitoit à entrer dans les maiſons, où on leur donnoit à manger; mais la politeſſe de ces Inſulaires ne ſe bornoit pas à une collation; ils offroient à leurs hôtes de belles & jeunes filles. La caſe ſe rempliſſoit à l'inſtant d'une foule curieuſe d'hommes & de femmes, qui faiſoient un cercle autour de l'hôte & de la jeune fille. On jonchoit la terre de feuillages & de fleurs, & des muſiciens chantoient aux accords de la flûte, des airs tendres & analogues à la conjoncture. Vénus eſt, dit M. de Bougainville, la Déeſſe de l'hoſpitalité dans cette Iſle; ſon culte n'y admet point de myſtères, & chaque jouiſſance eſt une fête pour la nation: ces Inſulaires étoient ſurpris de l'embarras que témoignoient les François dans ces ſortes de fêtes; leurs mœurs ne proſcrivent pas cette publicité.

Le rédacteur du Journal Anglois dit, que le grand loiſir dont ſes compatriotes jouiſſoient à Taiti, leur laiſſoit le tems de faire de fréquentes tournées dans l'intérieur de la contrée, & d'en viſiter les habitans: tous les invitoient à entrer dans leurs maiſons, leur préſentoient des rafraîchiſſemens & de très-jolies femmes; les preſſoient de les accepter, avec une franchiſe & une cordialité, qui donnoient un nouveau prix aux choſes qui leur étoient offertes.

Douceur de caractère.

M. de Bougainville dit, qu'il a été pluſieurs fois, lui ſecond ou troiſième, ſe promener dans l'intérieur; qu'il ſe croyoit tranſporté dans le jardin d'Eden. Il parcouroit une plaine de gazon, couverte d'ar-

bres fruitiers, & coupée de petites rivières qui entretiennent une fraîcheur délicieuse, sans aucun des inconvéniens qu'occasionne l'humidité : un peuple nombreux y jouit des trésors que la nature verse à pleines mains sur lui. Il trouvoit des troupes d'hommes & de femmes assises à l'ombre des vergers : tous le saluoient avec un air d'amitié : ceux qu'il rencontroit dans les chemins se rangoient pour le laisser passer : par-tout il voyoit régner l'hospitalité, le repos, une joie douce, enfin toutes les apparences du bonheur.

On vint un jour avertir M. de Bougainville qu'on avoit tué ou blessé trois Insulaires dans leurs cases, à coups de bayonettes ; que l'allarme étoit répandue dans le pays ; que les vieillards, les femmes & les enfans fuyoient vers les montagnes, emportant leurs bagatelles, & jusqu'aux cadavres des morts, & que les François alloient peut-être avoir sur les bras une armée de ces hommes furieux. M. de Bougainville, qui étoit alors à bord, se rendit promptement dans l'Isle, fit mettre aux fers, en présence du Chef, quatre soldats soupçonnés d'être les auteurs du crime : ce procédé parut contenter les Insulaires.

M. de Bougainville passa une partie de la nuit à terre, où il renforça les gardes, craignant que ces Insulaires ne voulussent venger leurs compatriotes : mais la nuit fut fort tranquille. Cependant, lorsque le jour parut, aucun Indien ne s'approcha du camp, & l'on ne vit naviger aucune pirogue : les maisons étoient abandonnées, & tout le pays paroissoit un désert.

Un Officier, accompagné de quatre ou cinq hommes ſeulement, pénétra dans l'intérieur du pays, avec le deſſein de rencontrer quelques Inſulaires & de les raſſurer. Il en trouva un aſſez grand nombre qui étoient à une lieue environ de l'endroit où les François étoient campés. Dès qu'ils eurent reconnu l'Officier François, ils allerent à lui d'un air conſterné. Les femmes éplorées ſe jetterent à ſes genoux, elles lui baiſoient les mains en pleurant, & répeterent pluſieurs fois : *tayo*, *maté*; *vous êtes nos amis, & vous nous tuez*. A force de careſſes & d'amitié, il parvint à les ramener. M. de Bougainville dit, qu'il vit d'abord une foule de peuple accourir au quartier; des poules, des cochons, des bananes, chargeoient ces pauvres Inſulaires & annonçoient leurs intentions pacifiques. M. de Bougainville deſcendit auſſitôt de ſon vaiſſeau, où il étoit retourné, apporta un aſſortiment de ſoie & des outils de toute eſpèce. Il les diſtribua aux Chefs, en leur témoignant qu'il étoit très-affligé de ce qui étoit arrivé la veille, & les aſſurant que les auteurs ſeroient punis. Les Inſulaires le comblerent de careſſes; le peuple parut charmé de cette réunion, &, en peu de tems, la foule revint au camp des François, où l'on apporta plus de rafraîchiſſemens qu'à l'ordinaire. Ces Inſulaires prierent M. de Bougainville de faire tirer quelques coups de fuſil devant eux : on leur donna cette ſatisfaction : mais ils furent fort effrayés, voyant que tous les animaux qu'on ajuſtoit étoient tués ſur le champ.

Le Chef du canton conduiſit M. de Bougainville & pluſieurs Officiers dans ſa maiſon : il y avoit alors cinq ou ſix femmes & un vieillard vénérable : les femmes ſaluerent les François en portant la main ſur la poitrine, & en criant pluſieurs fois *tayo*.

Le vieillard étoit pere de l'hôte ; il n'avoit du grand âge que ce caractère reſpectable, qu'imprime la vieilleſſe ſur une belle figure : ſa tête ornée de cheveux blancs & d'une longue barbe ; tout ſon corps nerveux & rempli ne montroit aucun ride, aucune marque de décrepitude. Ce vieillard vénérable fit à peine attention à l'arrivée des François ; il ſe retira même, ſans répondre aux careſſes des étrangers, ſans témoigner ni frayeur, ni étonnement, ni curioſité : fort éloigné de prendre part à cette eſpèce d'extaſe que la vue des étrangers cauſoit au peuple ; ſon air rêveur & inquiet ſembloit annoncer qu'il craignoit que les jours heureux qu'il avoit paſſés dans le ſein du repos, ne fuſſent troublés par l'arrivée d'une nouvelle race.

La ſeule gêne qu'éprouverent les François dans cette Iſle, fut de ſe tenir en garde contre le vol : il n'y a point en Europe de plus adroits filoux que ces Inſulaires. Il falloit avoir ſans ceſſe l'œil à ſes poches, & à ce qu'on apportoit à terre.

Ces Inſulaires ſont preſque tous voleurs.

Pendant le ſéjour que les Anglois firent dans cette Iſle, le Docteur Solander perdit une lorgnette d'Opéra, que les Inſulaires avoient fort admirée. Il s'en plaignit à un des Chefs, & réuſſit par ſignes à lui

faire entendre le lieu & le tems où elle lui avoit été volée. Le Chef parut très-fâché de cet accident, parce qu'il craignoit que cette action, commise dans une première entrevue, ne donnât aux Anglois une opinion défavorable de ses compatriotes, & ne les privât de tous les avantages qu'ils espéroient tirer de ces Etrangers. Il fit entendre, avec l'apparence de la plus parfaite probité, que le lieu où le larcin s'étoit fait n'étoit pas de son district, mais qu'il alloit en faire informer le Chef de l'endroit; qu'il tâcheroit de recouvrer, s'il étoit possible, le vol dont on se plaignoit, & que s'il ne pouvoit y parvenir, il donneroit autant de pièces de drap qu'il en faudroit pour dédommager de la perte.

Les recherches du Chef ne furent pas inutiles : on rapporta la lorgnette. Lorsque les Anglois eurent établi leur camp, on mit des sentinelles autour, avec ordre de ne laisser approcher aucun Insulaire. Cependant un soldat de la Marine, qui vouloit s'amuser, permit à plusieurs de l'approcher; il s'en fallut peu qu'il ne fût la victime de son indiscrétion : ces Insulaires s'élancerent sur lui, se saisirent de son fusil, qu'ils lui arracherent des mains, firent tous leurs efforts pour le tuer avec la bayonnette, & se sauverent ensuite dans les bois. On envoya aussi-tôt à la poursuite; on les joignit : le principal aggresseur fut tué d'un coup de fusil, qu'il reçut dans la tête : deux ou trois autres furent blessés; mais le fusil fut perdu; on ne put même savoir ce qu'il étoit devenu.

Les Taitiens ſont ſoumis à des uſages, généralement reconnus, qui leur tiennent lieu de loix écrites. Les anciennes coutumes ont amené des amendes ou des châtimens pour certaines fautes, ou des crimes qui peuvent troubler l'ordre & la tranquillité publique. Les voleurs y ſont punis ſelon la nature du vol. Il y a peine de mort pour ceux qui auront dérobé des armes ou quelque pièce d'étoffe: on les pend à des arbres, ainſi que cela ſe pratique dans les armées, ou bien on les précipite dans la mer. Cette punition n'a point lieu contre ceux qui volent des fruits ou des proviſions de bouche. Ce ſeroit, ſelon eux, une barbarie d'ôter la vie à un homme, que la faim a contraint de ſatisfaire les déſirs inſatiables de la nature. Chacun cueille les fruits ſur le premier arbre qu'il rencontre, en prend dans la maiſon où il entre: il paroît même que pour ce qui regarde les choſes de la vie, il n'y a point de propriété, & que tout eſt en commun. Ils penſent, au contraire, que celui qui a la lâcheté de voler des armes ou des étoffes, n'eſt qu'un paraſſeux ou un avare, & que ces vices étant également nuiſibles à la ſociété, il eſt très-utile de les punir & de les reprimer.

Loix. Gouvernement.

Voyez les Auteurs cités ci-deſſus.

On pourroit croire qu'un peuple, qui n'a, pour ainſi dire, fait aucuns progrès dans la politique & dans la culture des Arts, vit dans une heureuſe égalité, ou du moins qu'il n'eſt ſoumis qu'à des conventions générales, établies pour entretenir la félicité publique: mais il n'en eſt pas ainſi à Taiti; depuis long-tems l'éga-

Inégalité des conditions.

lité y eſt rompue; la diſproportion eſt conſidérable: il y a de grands Seigneurs, de ſimples citoyens, des valets & des eſclaves. Les Chefs de chaque canton ont droit de vie & de mort ſur leurs eſclaves & leurs valets: il y a même apparence qu'ils ont auſſi ce droit barbare ſur les gens du bas peuple, qu'ils nomment *Tata-Tinou, hommes vils.* Il eſt certain que c'eſt dans cette claſſe que l'on prend les victimes pour les ſacrifices humains.

La viande & le poiſſon ſont réſervés pour la table des grands; le peuple ne vit que de légumes & de fruits. La manière de s'éclairer pendant la nuit différencie même les états, & l'eſpèce de bois qui brûle pour les gens de marque, n'eſt pas la même que celle dont il eſt permis au peuple de ſe ſervir.

Les Chefs ſeuls peuvent planter devant leurs maiſons l'arbre, que nous nommons *le ſaule pleureur*, ou *l'arbre du grand Seigneur.* En courbant les branches de cet arbre, & les plantant en terre, on donne à ſon ombre la direction & l'étendue que l'on veut.

Entre les Habitans libres, il y en a peu qui n'ayent à leur ſervice une troupe de valets répandus autour de leurs maiſons, & ces valets ſont les plus adroits filoux que l'on puiſſe rencontrer.

Les Seigneurs ont des livrées pour leurs valets. Suivant que la qualité des maîtres eſt plus ou moins élevée, les valets portent plus ou moins haut la pièce d'étoffe dont ils ſe couvrent. Cette ceinture pend immédiatement ſous les bras aux valets

des Chefs ; elle ne couvre que les reins aux valets de la dernière classe des nobles.

Il est rare de rencontrer des personnes infirmes à Taiti. Ces Insulaires arrivent à la plus grande vieillesse, sans aucune incommodité. Lorsque quelqu'un est malade, ce qui est très-rare, tous ses proches parens se rassemblent chez lui, y mangent & y couchent tant qu'il y a du danger : chacun le soigne & le veille à son tour. On y fait usage de la saignée ; mais ce n'est ni au bras ni au pied. Un *Taoua* ; c'est-à-dire un Médecin, ou Prêtre inférieur, frappe avec un bois tranchant sur le crâne du malade ; il ouvre la veine sagittale, & lorsqu'il en a coulé une certaine quantité de sang, on ceint la tête avec un bandeau, qui assujettit l'ouverture : le lendemain on lave la plaie avec de l'eau. Ces Insulaires ont en outre des remèdes empiriques, dont une longue expérience leur a fait connoître l'utilité, sans qu'ils ayent jamais fait de recherches sur les propriétés & la manière d'employer ces remèdes. Maladies. Médecins.

Les cérémonies funebres des Taitiens sont remarquables. Le cadavre est déposé dans un hangard construit exprès, à quelque distance de l'habitation. Là on l'étend sur un échafaud, & on le couvre avec une belle toile : alors un Prêtre, vêtu d'un manteau garni de plumes brillantes, & accompagné de deux jeunes garçons, peints en noir, jette des fleurs & des feuilles de bambou sur le mort, auquel il présente quelque nourriture qu'il dé- Funérailles.

poſe à ſes côtés. Ce Prêtre eſt enſuite occupé pendant trois jours à parcourir les bois & les champs des environs, & chacun ſe retire à ſon approche.

Pendant ce tems les parens du défunt conſtruiſent un hangard contigu à celui où repoſé le cadavre, & s'y aſſemblent. Dans ce lieu, conſacré à la douleur, les femmes viennent pleurer & chanter des chanſons lugubres. Pendant ces chants lamentables, elles ſe font, en diverſes parties du corps, des inciſions, qu'elles vont enſuite laver dans une rivière ou dans la mer. Ces triſtes devoirs ſont continués pendant trois jours.

Lorſque les chairs du cadavre ſont corrompues, & qu'elles laiſſent les os à découvert, on dépoſe le ſquélette dans un tombeau de pierre, lequel eſt d'une forme pyramidale. Les Anglois trouverent, dans l'endroit le plus ſolitaire de l'Iſle, une de ces pyramides beaucoup plus élevée que toutes les autres. Elle étoit bâtie de pierres brutes, poſées les unes à côté des autres : ils crurent que les cendres de quelqu'ancien Prince y repoſoient. Sur le ſommet étoient les becs de pluſieurs oiſeaux, & des os de poiſſon : il y a apparence que c'étoient les reſtes des préſens qu'on avoit offerts au défunt.

Deuil. Les habitans de Taiti portent régulièrement le deuil, qui ſe nomme *éeva*. Toute la Nation le porte des Rois. Celui des peres eſt fort long. Les femmes le portent de leurs maris; mais les maris ne le portent point des femmes. Les marques de

deuil consistent à porter sur la tête des plumes, dont la couleur est consacrée à la mort, & à se couvrir le visage d'un voile. Lorsque les personnes qui sont en deuil sortent de leurs maisons, elles sont toujours précédées de plusieurs esclaves qui battent des castagnettes d'une certaine manière. Leur son lugubre avertit tout le monde de se ranger, soit qu'on respecte la douleur des gens en deuil, soit qu'on craigne leur approche comme sinistre; cependant on abuse dans cette Isle, comme par-tout ailleurs, des usages les plus respectables : cet attirail du deuil est favorable aux rendez-vous, sans doute avec les femmes, dont les maris sont peu complaisans. Cette claquette, dont le son écarte tout le monde, ce voile qui cache le visage, assurent aux amans le secret & l'impunité.

Avant de passer à un autre objet, nous croyons pouvoir nous arrêter ici pour parler d'une contestation qui s'est élevée entre les voyageurs François & Anglois, au sujet de la maladie vénérienne qui régne actuellement à Taiti. Dans le Journal du Voyage autour du Monde, par MM. Banks & Solander, page 90, on lit : « Les gens de notre équipage ne tar- » derent pas à s'appercevoir que les bel- » les Otahitiennes qu'ils avoient choisies » pour femmes, pendant leur séjour dans » l'Isle, étoient attaquées d'une certaine » maladie, que les François leur avoient » donnée, en reconnoissance des faveurs » qu'ils en avoient obtenues. » M. de Bougainville tient ce langage dans la se-

Maladie vénérienne.

conde édition de ſon Voyage autour du Monde, Tom. 2, pag. 134. « Il ſe déclara, » ſur les deux navires, pluſieurs maladies vénériennes, priſes à Taiti. Elles » portoient tous les ſymptômes connus » en Europe. Je fis viſiter Aotourou, » (c'étoit un Taitien qu'il amenoit en » France) il en étoit perdu; mais il paroît que dans ſon pays on s'inquiéte » peu de ce mal. Il conſentit cependant » à ſe laiſſer traiter. Colomb apporta cette maladie d'Amérique; la voilà dans » une Iſle, au milieu du plus vaſte Océan. » Sont-ce les Anglois qui l'y ont portée? » Ce Médecin, qui prétend qu'en enfermant une femme ſaine avec quatre hommes ſains & vigoureux, le mal vénérien naîtroit de leur commerce; a-t-il » raiſon? »

M. Wallis qui étoit dans cette Iſle aux mois de Juin & de Juillet 1767, dit, dans ſon voyage autour du Monde: « le » ſéjour d'Otahiti fut très-ſalutaire à tout » l'équipage, & au-delà de ce que nous » en attendions; en quittant l'Iſle nous » n'avions pas un ſeul malade à bord, » excepté mes deux Lieutenans & moi; » même nous entrions en convaleſcence, quoique nous fuſſions encore bien » foibles.

» Il eſt certain qu'aucun de nos gens » n'y contracta la maladie vénérienne. » Comme ils eurent commerce avec un » grand nombre de femmes, il eſt très-» probable qu'elle n'étoit pas encore répandue dans l'Iſle; cependant le Capitaine Cook, dans ſon voyage ſur l'En-

» deavour l'y a trouvée établie. Le Dau-
» phin, la Boudeuse, & l'Etoile, com-
» mandés par M. de Bougainville, sont
» les seuls vaisseaux connus qui ayent
» abordé avant lui à Otahiti : c'est à M.
» de Bougainville, ou à moi; à la France,
» ou à l'Angleterre, qu'il faut reprocher
» d'avoir infecté de cette peste terrible
» une race de peuples heureux; mais j'ai
» la consolation de pouvoir disculper sur
» cet article d'une manière évidente &
» ma patrie & moi. On sait que le Chi-
» rurgien de tout vaisseau de Sa Majesté
» Britannique tient une liste des personnes
» de l'équipage qui sont malades, qu'il y
» spécifie leurs incommodités, & le tems
» où il a commencé & achevé de les
» soigner. Me trouvant un jour présent
» lorsqu'on payoit la solde de l'équipage,
» plusieurs matelots s'opposerent au paye-
» ment du Chirurgien, disant qu'il les
» avoit rayés de dessus la liste, avoit
» certifié leur guèrison, mais qu'ils étoient
» encore malades. Depuis ce tems, tou-
» tes les fois que le Chirurgien déclaroit
» qu'un homme, inscrit sur la liste des
» malades, étoit guèri, j'ai toujours fait
» venir le convalescent devant moi, pour
» constater la vérité de la déclaration.
» S'il disoit qu'il avoit encore quelques
» symptômes de maladie, je le laissois
» sur la liste. Lorsqu'il avouoit qu'il étoit
» entièrement guéri, je lui faisois signer
» le livre en ma présence, afin de con-
» firmer le rapport du Chirurgien. J'ai
» déposé à l'Amirauté une copie de la
» liste des malades pendant mon voyage ;

» elle a été ſignée ſous mes yeux par les
» convaleſcens ; elle contient le rapport
» du Chirurgien, écrit de ma propre main,
» & enſuite mon certificat. On y voit,
» qu'excepté un malade, renvoyé en An-
» gleterre ſur la Flûte, le dernier, enre-
» giſtré pour maladie vénérienne, eſt
» déclaré, par ſa ſignature & la mienne,
» & par le rapport du Chirurgien, avoir
» été guéri le 27 Décembre 1766, près
» de ſix mois avant notre arrivée à Ota-
» hiti, où nous débarquâmes le 19 Juin
» 1767 ; & que le premier, inſcrit pour
» la même maladie, en nous en revenant,
» a été mis entre les mains du Chirurgien
« le 26 Février 1768, ſix mois après que
» nous eûmes quitté l'Iſle, d'où nous
» étions partis le 26 Juillet 1767. Tout
» l'équipage a donc été exempt de mal
» vénérien pendant quatorze mois & un
» jour, & nous avons paſſé le milieu de
» cet eſpace de tems à Otahiti. Enfin j'a-
» jouterai, que le premier qui fut inſcrit
» ſur cette liſte, comme attaqué du mal
» vénérien, en nous en revenant, avoit
» contracté ſa maladie au Cap de *Bonne-*
» *Eſpérance*, où nous étions alors. »

On voit que M. Wallis veut prouver que cette maladie a été portée dans l'Iſle par les François.

Voici ce que le Capitaine Cook dit à ce ſujet. « Le commerce des Otahitiens
» avec les Habitans de l'Europe, les a
» infectés de la maladie vénérienne : il eſt
» certain que le Dauphin, l'Endeavour,
» & les deux vaiſſeaux, commandés par
» M. de Bougainville, ſont les ſeuls bâ-

timens

» timens Européens qui ayent abordé à
» Atahiti, & ce ſont les Anglois ou les
» François qui y ont porté cette maladie.
» Le Capitaine Wallis, qui commandoit
» le Dauphin, s'eſt juſtifié ſur cet article,
» dans la rélation de ſon voyage. Il eſt
» ſûr qu'à notre arrivée dans l'Iſle elle y
» avoit fait de terribles ravages. Un de
» nos gens l'y contracta cinq jours après
» notre débarquement : nous fîmes des
» recherches à cette occaſion ; & lorſque
» nous entendîmes un peu la langue des
» Inſulaires, nous apprîmes qu'ils en
» étoient rédévables à l'équipage des vaiſ-
» ſeaux qui avoient mouillé ſur la côte
» Orientale de l'Iſle, quinze mois avant
» notre arrivée. Ils la diſtinguoient par le
» mot qui ſignifie pourriture, & auquel
» ils donnoient une ſignification beaucoup
» plus étendue. Ils nous peignirent, dans
» les termes les plus pathétiques, les ſouf-
» frances des premiers infortunés qui en
» furent les victimes. Ils ajouterent qu'elle
» faiſoit tomber les poils & les ongles,
» & pourriſſoit la chair juſqu'aux os :
» qu'elle avoit répandu parmi eux une
» conſternation univerſelle ; que les mala-
» des étoient abandonnés par leurs pro-
» ches parens, qui craignoient que cette
» calamité ne ſe communiquât par con-
» tagion, & qu'on les laiſſoit périr ſeuls
» dans les tourmens qu'ils n'avoient ja-
» mais connus auparavant. Nous avons
» pourtant quelque raiſon de croire qu'ils
» ont trouvé un ſpécifique contre ce mal.
» Pendant notre ſéjour dans l'Iſle nous
» n'avons vu aucun Otahitien chez qui il

» eut fait de grands progrès ; & un de » nos gens qui alla paſſer quelque tems » à terre, étant attaqué de cette maladie, » s'en revînt au bout de quelques jours » parfaitement guèri, d'où il ſuit que la » maladie s'étoit guérie elle-même, ou » que les Otahitiens connoiſſent la vertu » des ſimples. Nous avons tâché de dé- » couvrir les qualités médecinales qu'ils » attribuent à leurs plantes ; mais nous en- » tendions trop imparfaitement leur lan- » gue pour y réuſſir : ſi nous avions pu » découvrir le ſpécifique qu'ils employent » contre la maladie vénérienne, ſuppo- » ſant qu'ils en ayent un, cette décou- » verte auroit été très-utile pour nous : » lorſque nous quittâmes l'Iſle plus de » la moitié de notre équipage l'avoit con- » tractée ».

On voit encore que M. Cook veut perſuader, que les François ont porté cette terrible maladie aux Taitiens. Il forme des conjectures, les prend pour des vérités conſtantes, & en tire des conſéquences. M. de Bougainville croit que cette maladie eſt naturelle aux Taitiens ; & ſon opinion paroît plus conforme à la vérité. Lorſque les Eſpagnols arriverent à l'Iſle Eſpagnole, qu'on nomme à préſent *Saint-Domingue*, ils y trouverent cette maladie, la gagnerent, & l'apporterent en Europe, où elle avoit été juſqu'alors inconnue. Il eſt poſſible qu'elle ſoit naturelle à Taiti, comme elle l'étoit à Saint-Domingue. On en trouve même une preuve preſque complette dans le voyage de M. Cook, qui, comme nous l'avons

dit ; avoit à bord MM. Banks & Solander.

Il assure que ce peuple porte la licence des mœurs à un point, que les autres Nations, dont on a parlé depuis le commencement du monde jusqu'à présent, n'avoient pas encore atteint, & qu'il est impossible de concevoir.

Sociétés de libertinages, formées & tolérées dans cette Isle.

Selon lui, un nombre très-considérable de Taitiens des deux sexes, forment des sociétés singulières, où toutes les femmes sont communes à tous les hommes : par-là ils mettent dans leurs plaisirs une variété perpétuelle. Le même homme & la même femme n'habitent guères plus de deux ou trois jours ensemble.

Ces sociétés sont distinguées sous le nom d'*Arreoy* : ceux qui la composent tiennent des assemblées, auxquelles les autres Insulaires n'assistent point. Les hommes s'y divertissent par des combats de lutte, & les femmes y dansent en liberté, afin d'exciter en elles des désirs, qu'elles satisfont souvent sur le champ. Si une de ces femmes devient enceinte, ce qui arrive assez rarement, l'enfant est étouffé au moment de sa naissance, afin qu'il n'embarrasse point le pere & qu'il n'interrompe point la mere dans son abominable prostitution. Il arrive cependant que la mere sent quelquefois pour son enfant la tendresse que la nature inspire à tous les animaux pour la conservation de leur progéniture ; elle surmonte alors, par instinct, la passion qui l'avoit entraînée dans cette société : mais, pour conserver la vie à son enfant, il faut qu'elle

trouve un homme qui l'adopte comme étant de lui : alors l'homme & la femme étant censés, par cet acte, s'être donnés exclusivement l'un à l'autre, ils sont bannis de la société, & perdent pour toujours le droit de participer aux plaisirs qu'on y goûte.

Les Taitiens, loin de regarder une pratique si horrible & si étrange en même tems, comme deshonorante, en tirent au contraire vanité, comme d'une grande distinction. M. Cook dit, que M. Banks & lui, ayant connu quelques personnes qui étoient de cette société, ils leur firent plusieurs questions à ce sujet, & reçurent, de leur bouche les détails qu'on vient de rapporter. Plusieurs d'entr'eux leur avouerent, qu'une multitude d'enfans avoient été mis à mort par les raisons qu'on vient de voir.

Il est comme impossible qu'un libertinage aussi excessif & aussi continuel ne cause pas de la corruption dans le sang à ceux qui s'y livrent, & cette corruption occasionne la maladie vénérienne.

Hommes extraordinaires.

Le même Auteur donne la preuve, que ce libertinage a des effets funestes : il dit, que MM. Banks & Solander ont vu, & qu'il en a vu lui-même, des hommes, dont la peau étoit d'un blanc mat, pareille au nez d'un cheval blanc : ils avoient aussi les cheveux, la barbe, les sourcils & les cils blancs, les yeux rouges & foibles, la vue couverte, la peau teigneuse, & revêtue d'une espèce de duvet blanc. Ils reconnurent que ces hommes extraordinaires n'appartenoient point à la même

race ; qu'ils étoient engendrés par les hommes ordinaires, & que c'étoient de malheureuſes victimes de la maladie. Cette maladie n'eſt autre choſe que celle dont nous parlons, & qui, pouſſée juſqu'à l'extrême, ne détruit pas toujours la faculté de produire, mais rend la production très-défectueuſe.

Amuſemens journaliers.

Les Taitiens du moyen âge, & d'un rang diſtingué, dorment ordinairement après le repas, & dans la chaleur du jour : ils ſont extrêmement indolens, & n'ont d'autre occupation que de dormir & de manger. Les vieillards ſont moins pareſſeux : les jeunes garçons & les jeunes filles reſtent éveillés pendant tout le jour.

Les hommes ne mangent point avec les femmes.

Les Taitiens qui aiment paſſionnement la ſociété, & principalement celle des femmes, s'en interdiſſent les plaiſirs pendant les repas. Les Anglois leur en demanderent ſouvent la raiſon, ſans pouvoir la connoître : la plupart de ces Inſulaires mangent même ſeuls, & témoignerent le plus grand étonnement de voir les étrangers manger en ſociété, principalement avec des femmes. Les Anglois voulurent engager pluſieurs des belles Taitiennes à manger avec eux ; mais ils ne purent en venir à bout. Pendant qu'on dînoit, elles alloient cinq ou ſix enſemble dans les chambres des domeſtiques & y mangeoient ce qu'elles pouvoient trouver, & lorſque les Anglois les y ſurprenoient elles n'étoient point déconcertées. Lorſque quelqu'un d'eux ſe trouvoit ſeul avec une femme, elle mangeoit avec lui ; mais elle témoignoit combien elle ſeroit

fâchée que cela fût ſçu, & exigeoit toujours par avance le ſerment le plus fort de garder le ſilence.

Dans les familles chacun à ſes proviſions.

Dans une même famille chacun à ſon panier & ſes proviſions ſéparées : l'on y mange même dans des endroits différens. Lorſque les Taitiens allerent pour la première fois voir les Anglois dans leurs tentes, ils apporterent chacun un panier où étoient leurs alimens, & lorſque les étrangers ſe mirent à table, les Taitiens ſortirent tous, ſe placerent à terre à deux ou trois verges de diſtance les uns des autres, & ſe tournant le dos, chacun prenoit ſon repas de ſon côté, ſans proférer un ſeul mot.

Les femmes ne s'abſtiennent pas ſeulement de manger avec les hommes, & de prendre les mêmes alimens, leur nourriture eſt apportée en particulier par des garçons qu'on entretient pour cela, & qui, après avoir préparé les mets, vont les dépoſer dans un endroit ſéparé, & aſſiſtent à leurs repas.

Il arrivoit cependant que, lorſque les Anglois alloient voir les Taitiens dans leurs maiſons, ceux qui les connoiſſoient particulièrement les engageoient à dîner avec eux, &, dans ces occaſions, ils mangeoient au même panier & buvoient au même vaſe. Les vieilles femmes en paroiſſoient toujours offenſées, & s'il arrivoit aux étrangers de toucher à leur panier, qui contenoit leurs proviſions, elles jettoient ſur le champ le tout fort loin.

Amuſemens. Ces Inſulaires ſe diſputent quelquefois

à qui jettera le mieux une javeline. En lançant une fléche ils ne viſent point au but, mais à la plus grande diſtance ; en décochant une javeline, ils ne cherchent au contraire qu'à frapper une marque qui eſt fixée. Cette javeline eſt d'environ neuf pieds de long ; le tronc d'une plante, placé environ à vingt verges de diſtance, ſert de but.

Les hommes s'amuſent à la lutte ; ils s'aſſemblent dans une grande place, qui eſt paliſſadée de bambous. Il y a comme un amphithéâtre, où les gens de marque ſe rangent en demi-cercle : ce ſont les Juges qui doivent applaudir au vainqueur. Lorſque tout eſt prêt, dix ou douze hommes, qui n'ont pour tout vêtement qu'une ceinture d'étoffe, entrent dans l'arêne, en font le tour lentement, ayant les yeux baiſſés, la main gauche ſur la poitrine, & avec la droite, qui eſt ouverte, ils frappent ſouvent l'avant-bras de la premiére avec tant de roideur, que le coup produit un ſon fort aigu. D'autres Athletes ſuivent ceux-ci ; ils ſe donnent des défits particuliers, & chacun d'eux choiſit ſon adverſaire : cette cérémonie conſiſte à joindre les bouts des doigts, & à les appuyer ſur ſa poitrine, en remuant en même-tems les coudes en haut & en bas avec beaucoup de promptitude : ſi l'homme à qui le lutteur s'adreſſe accepte le cartel, il répéte les mêmes ſignes, & ils ſe mettent tous deux ſur le champ dans l'attitude de combattre. Une minute après ils en viennent aux mains ; chacun tâche d'abord de ſaiſir ſon adverſaire par la cuiſſe, & Lutte. Danſes.

s'il n'en vient pas à bout, par la main, les cheveux, la ceinture ou autrement; ils s'accrochent enfin, ſans dextérité ni bonne grace, juſqu'à ce que l'un des athletes, profitant d'un moment, ou ayant plus de force dans les muſcles, renverſe l'autre. Lorſque le combat eſt fini, les vieillards applaudiſſent au vainqueur par quelques mots, que toute l'aſſemblée répéte en chœur ſur un eſpèce de chant, & la victoire eſt célébrée ordinairement par trois cris de joie: le ſpectacle eſt ſuſpendu alors pendant quelques minutes; enſuite un autre couple de lutteurs s'avance dans l'arêne & combat de la même manière. Après que le combat a duré une minute, ſi l'un des deux n'eſt pas mis à terre, ils ſe ſéparent d'un commun accord, ou par l'intervention de leurs amis; & dans ce cas chacun étend ſon bras, en frappant l'air, pour faire un nouveau défi au même rival, ou à un autre. Tandis que les lutteurs ſont aux priſes, une autre troupe exécute une danſe, qui dure auſſi l'eſpace d'une minute; mais les danſeurs & les lutteurs, entièrement occupés de ce qu'ils font, ne donnent pas la moindre attention les uns aux autres. Ce qui eſt remarquable, c'eſt que le vainqueur ne montre point d'orgueil à l'égard de l'adverſaire qu'il a défait, & que le vaincu ne murmure point de la gloire de ſon rival: enfin, pendant tout le combat on voit ſe ſoutenir la bienveillance & la bonne humeur, quoiqu'il y ait au moins cinq cens ſpectateurs.

M. Cook, qui aſſiſta à une de ces lut-

tes, qui dura environ deux heures, dit, que pendant ce tems le Taitien qui conduiſoit les Anglois, retenoit les Indiens à une diſtance convenable, en frappant rudement de ſon bâton ceux qui s'avançoient trop. Les Anglois s'informerent de l'état de ce Taitien; ils apprirent que c'étoit un Officier de Tootahah qui rempliſſoit les fonctions de maître de cérémonies.

Ces jeux, que l'on trouve chez des peuples qui habitent une petite Iſle, ſituée dans le milieu de l'Océan pacifique, reſſemblent beaucoup à nos anciens tournois: de-là on peut conclure, que quelqu'éloignés que ſoient les peuples, il ſe trouve toujours quelque choſe dans les mœurs qui les approchent.

Les Taitiens ne connoiſſent d'autres inſtrumens de muſique que les flûtes & les tambours. Les flûtes ſont faites d'un bambou creux, d'environ un pied de long: elles n'ont que deux trous, & par conſéquent que quatre notes, avec leſquelles ils ne ſemblent avoir compoſé juſqu'ici qu'un air: ils appliquent à ces trous l'index de la main gauche, & le doigt du milieu de la droite. Muſique.

Le tambour eſt compoſé d'un tronc de bois, de forme cylindrique, creuſé, ſolide à l'un des bouts, & recouvert à l'autre avec la peau d'un goulu de mer: ils n'ont d'autres baguettes que leurs mains, & ils ne connoiſſent point la manière d'accorder enſemble deux tambours de ton différent. Ils ont un expédient pour mettre à l'uniſſon les flûtes qui jouent enſemble: ils prennent une feuille, qu'ils rou-

lent, & qu'ils appliquent à l'extrêmité de la flûte la plus courte : ils la raccourciſſent ou ils l'allongent, juſqu'à ce qu'ils ayent trouvé le ton qu'ils cherchent, & dont leur oreille paroît juger avec beaucoup de délicateſſe.

Ils joignent leurs voix au ſon de ces inſtrumens : ils appellent *pehai* ou chanſon chaque couplet ou diſtique : ces vers ſont ordinairement rimés. M. Banks prit beaucoup de peine pour en écrire quelques-uns, qui furent faits à l'arrivée des Anglois : il tâcha d'exprimer leurs ſons, par la combinaiſon des lettres angloiſes, le plus parfaitement qu'il lui fut poſſible ; mais en les liſant, comme les Anglois n'avoient pas leur accent, ils ne purent y retrouver ni la meſure ni la rime.

Ces Inſulaires s'amuſent ſouvent à chanter différens couplets, lorſqu'ils ſont ſeuls ou avec leur famille, & ſurtout quand il eſt nuit.

Le Capitaine Cook aſſure que M. Banks ſe promenant un matin, rencontra quelques naturels du pays, qu'il reconnut, après quelques queſtions, pour des muſiciens ambulans : dès que les Anglois apprirent le lieu où ces muſiciens devoient paſſer la nuit, ils s'y rendirent. Ces muſiciens avoient deux flûtes & trois tambours, & un grand nombre d'Indiens s'étoient aſſemblés autour d'eux. Ceux qui battoient du tambour accompagnoient la muſique avec leurs voix, & les Anglois furent étonnés de découvrir qu'ils étoient l'objet de leurs chanſons. Ils furent agréablement ſurpris de trouver parmi les habi-

tans ſauvages de ce coin iſolé du globe, une profeſſion pour laquelle les Nations les plus diſtinguées, par leur eſprit & leurs connoiſſances, ont de l'eſtime. Ces Ménestriers marient leurs inſtrumens au ſon de leurs voix : ils vont continuellement d'un lieu à l'autre : le maître de la maiſon, & les perſonnes de l'aſſemblée où ils ſe trouvent, leur donnent en récompenſe les choſes dont ils peuvent ſe paſſer, & dont ces Ménestriers ont beſoin. Les Taitiens, dans leurs danſes, obſervent la meſure avec la plus grande exactitude.

Chandelles des Taitiens.

Les Taitiens, ainſi que nous l'avons dit, prennent preſque toujours leurs amuſemens la nuit : ils ſe ſervent d'une lumière artificielle, entre le coucher du ſoleil & le tems où ils vont ſe repoſer. Leurs chandelles ſont faites d'une eſpèce de noix huileuſe, dont ils embrochent pluſieurs dans une baguette ; après avoir allumé celle qui eſt à un des bouts, le feu prend enſuite à la ſeconde, en brûlant en même tems la partie de la baguette qui la traverſe, comme la méche de nos bougies. Lorſque la ſeconde eſt conſumée, le feu ſe communique à la troiſième, & ainſi de ſuite : quelques-unes de ces chandelles brûlent pendant un tems conſidérable, & donnent une lumière aſſez vive. Les Taitiens ſe couchent ordinairement une heure après que le crépuſcule du ſoir eſt fini ; mais lorſqu'ils ont des étrangers dans leurs habitations, ils laiſſent communément une de ces chandelles allumée pendant la nuit, ſans doute pour être à portée de veiller

ſur celles de leurs femmes, dont ils ne veulent pas faire les honneurs à leurs hôtes.

Propreté des Taitiens. Ces Inſulaires ſont de la plus grande propreté : ils ſe lavent conſtamment tout le corps dans une eau courante, trois fois par jour, à quelque diſtance qu'ils ſoient de la mer ou d'une rivière ; le matin, dès qu'ils ſont levés, à midi, & le ſoir avant de ſe coucher. Dans leurs repas ils ſe lavent les mains & la bouche preſque à chaque morceau qu'ils mangent. On ne trouve ſur leurs vêtemens & ſur leur perſonne ni tache ni malpropreté ; de manière que dans une grande compagnie de Taitiens on n'eſt jamais incommodé que par la chaleur.

Religion. Les Anglois, ſuivant Cook, n'ont pu acquérir une connoiſſance claire de la Religion des Taitiens : ils l'ont trouvée enveloppée de myſtères, & défigurée par des contradictions frappantes. Leur langage religieux eſt différent du langage ordinaire.

Ces Inſulaires imaginent, que tout ce qui exiſte dans l'univers provient originairement de l'union de deux êtres. Ils donnent à la Divinité ſuprême le nom de *Taroataihetoomoo*, & ils appellent *Tepapa* une autre, qu'ils croyent avoir été un rocher : ces deux êtres engendrerent une fille *Tettowmatatayo*, l'année où les treize mois collectivement, qu'ils ne nomment jamais que dans cette occaſion : *Tettowmatatayo*, unie avec le pere commun, produiſit les mois en particulier ; & les mois, par leur conjonction les uns avec les au-

tres, donnerent naiſſance aux jours. Ils ſuppoſent que les étoiles ont été engendrées en partie par le premier couple, & qu'elles ſe ſont enſuite multipliées par elles-mêmes. Ils ont le même ſyſtême par rapport aux différentes eſpèces de plantes. Parmi les autres enfans de *Taroataihetoomoo*, & de *Tepapa*, ils croyent qu'il y a une race inferieure de Dieux, qu'ils appellent *Eatuas* : ils diſent, que deux de ces *Eatuas*, l'un mâle, l'autre femelle, habitoient la terre, il y a long-tems, & engendrerent le premier homme. Ils imaginent que cet homme, leur pere commun, étoit en naiſſant rond comme une boule, mais que ſa mere prit beaucoup de ſoin pour lui étendre les membres, & que leur ayant enfin donné la forme que l'homme a actuellement, elle l'appella *Eothe*, qui ſignifie *fini*. Ils croyent encore que ce premier pere, entraîné par l'inſtinct univerſel à propager ſon eſpèce, & n'ayant pas d'autre femelle que ſa mere, en eut une fille, & qu'en s'uniſſant avec elle il donna naiſſance à pluſieurs autres filles avant de procréer un garçon ; que cependant à la fin il en mit un au monde, & que celui-ci, conjointement avec ſes ſœurs, peupla le monde.

Outre leur fille *Tettowmatatayo*, les premiers parens de la nature eurent un fils, qu'ils appelloient *Tane*. Ils donnent à *Taroataihetoomoo*, la Divinité ſuprême, le nom emphatique de producteur des tremblemens de terre; mais ils adreſſent plus ordinairement leurs prières à *Tane*, qui, à ce qu'ils imaginent, prend une plus

grande part aux affaire du genre humain.

Leurs *Eatuas*, ou Dieux ſubalternes, ſont en très-grand nombre, & des deux ſexes : les hommes adorent les Dieux mâles, & les femmes les Dieux femelles : ils ont chacun des morais, auxquels des perſonnes d'un ſexe différent ne ſont pas admiſes, quoiqu'ils en ayent auſſi d'autres où les hommes & les femmes peuvent entrer. Les hommes font les fonctions de Prêtres pour les deux ſexes ; mais chaque ſexe a les ſiens, & ceux qui officient pour les hommes n'officient pas ordinairement pour les femmes, & réciproquement.

Les Taitiens croyent que l'ame eſt immortelle, ou au moins qu'elle ſubſiſte après la mort, & qu'il y a pour elle deux états de différens degrés de bonheur. Ils appellent *Tavirua*, *l'Eray*, le ſéjour le plus heureux, & ils donnent à l'autre le nom de *Tiahoboo* : ils ne les regardent pourtant pas comme des lieux où ils ſeront récompenſés ou punis, ſuivant la conduite qu'ils auront tenue ſur la terre ; mais comme des aſyles, deſtinés aux différentes claſſes d'hommes qui ſe trouvent parmi eux. Ils imaginent que les chefs & les principaux perſonnages de l'Iſle entreront dans le premier, & les Taitiens d'un rang inférieur dans le ſecond ; car ils ne penſent pas que leurs actions ici-bas puiſſent avoir la moindre influence ſur l'état futur, ni même qu'elles ſeront connues de leurs Dieux en aucune manière.

Leurs Prêtres. Le caractère de Prêtre, ou *Tahova*, eſt héréditaire dans les maiſons ; cette claſſe

d'hommes eſt nombreuſe & compoſée de Taitiens de tous les rangs. Le chef de ces Prêtres eſt ordinairement le fils cadet d'une famille diſtinguée, & ils le reſpectent preſque autant que leurs Rois. Les Prêtres ont la plus grande partie du peu de connoiſſances qui ſont répandues dans l'Iſle; mais ces connoiſſances ſe bornent à ſavoir les noms & les rangs des différens *Eatuas*, ou Dieux ſubalternes, & les opinions ſur l'origine des êtres, que la tradition a tranſmiſe dans leur ordre: ces opinions ſont exprimées en ſentences détachées; quelques Prêtres en répetent un nombre incroyable, quoiqu'il s'y trouve très-peu de mots dont ils ſe ſervent dans leur langue ordinaire.

Les Prêtres cependant ont plus de lumières ſur la navigation & l'aſtronomie que le reſte du peuple, & le nom de *Tahowa* ne ſignifie rien autre choſe qu'un homme éclairé. Comme il y a des Prêtres pour toutes les claſſes, ils n'officient que dans celle où ils ſont attachés: le *Tchowa* d'une claſſe inférieure n'eſt jamais appellé pour faire ſes fonctions par des Inſulaires qui ſont membres d'une claſſe plus diſtinguée; & le Prêtre d'une claſſe ſupérieure n'exerce jamais les ſiennes pour des hommes d'un rang plus bas.

Les Prêtres retirent de grands avantages de deux cérémonies, qu'ils nomment le *Tattow*, (ou l'uſage de ſe piquer la peau) & la circonciſion. Ce peuple a adopté la circonciſion ſans autres motifs que ceux de la propreté, & elle ſe fait différemment dans cette Iſle que dans les

pays où elle eſt un acte de religion. Comme les Prêtres peuvent ſeuls faire les opérations du *Tattow* & de la circonciſion, & que c'eſt le plus grand de tous les deshonneurs que de ne pas porter des marques de l'une & de l'autre; on peut les regarder comme des cérémonies qui rapportent des honoraires au Clergé.

Cimetières & lieu de culte des Taitiens.

Les morais ſont tout à la fois des cimetières & des endroits de culte. Le Taitien approche de ſon morai avec beaucoup de reſpect & de dévotion : il ne croit cependant pas que ce lieu renferme rien de ſacré; mais il y va adorer une Divinité inviſible, &, quoiqu'il n'en attende point de récompenſes, & n'en craigne point de châtimens, il exprime toujours ſes adorations & ſes hommages de la manière la plus reſpectueuſe & la plus humble. Lorſqu'un Indien approche d'un morai pour y rendre un culte religieux, ou qu'il porte ſon offrande à l'autel, il ſe découvre toujours le corps juſqu'à la ceinture, & ſes regards & ſon attitude montrent que la diſpoſition de l'ame répond à ſon extérieur.

Le morai des Souverains de cette Iſle, eſt le principal morceau d'architecture qu'il y ait: c'eſt une fabrique de pierre, élevée en pyramide ſur une baſe en quarré, long de deux cens ſoixante pieds de long, & de quatre-vingt-dix de large: elle eſt conſtruite comme les petites élevations pyramidales, ſur leſquelles nous plaçons quelquefois la colonne d'un cadran ſolaire, & dont chaque côté eſt en forme d'eſcalier : les marches des deux côtés ſont plus

larges que celles des bouts ; de ſorte que l'édifice ne ſe termine pas en parallélogramme comme la baſe. Les Anglois y compterent onze rampes, élevées chacune de quatre pieds, ce qui donne quarante-quatre pieds pour la hauteur du bâtiment. Chaque marche étoit compoſée d'un rang de morceaux de corail blanc, taillés & polis proprement. Le reſte de la maſſe (car il n'y avoit point de cavité dans l'intérieur) conſiſtoit en cailloux ronds, qui, par la régularité de leur forme, ſembloient avoir été travaillés. Quelques-unes des pierres de corail étoient très-grandes ; les Anglois en meſurerent une qui avoit trois pieds & demi de long, & deux & demi de large. La baſe étoit de pierres de roche, taillées auſſi en quarré : une de ces pierres avoit à-peu-près quatre pieds ſept pouces de long, & deux pieds quatre pouces de large. Les Anglois furent étonnés de voir une pareille maſſe, conſtruite ſans inſtrumens de fer pour tailler les pierres, & ſans mortier pour les joindre. La ſtructure en eſt auſſi compacte & auſſi ſolide qu'auroit pu la faire un Maçon d'Europe ; ſeulement les marches du côté le plus long ne ſont pas parfaitement droites ; elles forment au milieu une eſpèce de creux ; de ſorte que toute la ſurface, d'une extrêmité à l'autre, ne préſente point une ligne droite, mais une ligne courbe. Les Anglois obſerverent, que n'ayant point vu de carrière dans le voiſinage, les Taitiens avoient dû apporter les pierres de fort loin, & qu'ils n'ont paru tranſporter les fardeaux que par le ſecours de

leurs bras : qu'ils avoient ſans doute auſſi tiré le corail de deſſous l'eau, & que, quoiqu'il y en ait dans la mer en grande abondance, il eſt toujours au moins à la profondeur de trois pieds ; qu'ils n'ont pu tailler les pierres de rocher & le corail qu'avec des inſtrumens de même matière, ce qui eſt un ouvrage d'un travail incroyable ; qu'il leur étoit plus facile de les polir, parce qu'ils ſe ſervent pour cela d'un ſable de corail dur, qu'on trouve par-tout ſur les côtes de la mer. Il y a au milieu de cette maſſe une figure d'oiſeau, ſculptée en bois ; & près de celle-ci une autre figure briſée de poiſſon, ſculptée en pierre. Toute cette pyramide fait partie d'une place ſpacieuſe, preſque quarrée, dont les grands côtés ont trois cens ſoixante pieds de long, & les deux autres trois cens cinquante-quatre : la place eſt environnée de murailles & pavée de pierres plates dans toute ſon étendue : il y croît, malgré le pavé, pluſieurs des arbres, que les Taitiens appellent *Etva*, & des planes. A environ cent verges de diſtance à l'Oueſt de ce bâtiment, il y a une eſpèce de cour pavée, où l'on trouve pluſieurs petites plates-formes, élevées ſur des colonnes de bois de ſept pieds de hauteur : ces Inſulaires les nomment *Ewattas :* il parut aux Anglois que c'étoit des eſpèces d'autels, parce qu'ils y plaçoient des proviſions de toutes eſpèces en offrande à leurs Dieux : on y remarquoit entr'autres des cochons tout entiers, un grand nombre de leurs crânes, & des crânes de chiens. L'objet principal de

l'ambition de ces peuples eſt d'avoir un magnifique *morai*.

Les Anglois regarderent comme une curioſité ſingulière la repréſentation de *Mauwe*, un des *Eatuas*, ou Dieux de la ſeconde claſſe de ces Inſulaires. C'étoit la figure d'un homme, groſſièrement faite d'oſier, mais qui n'étoit pas mal deſſinée: elle avoit plus de ſept pieds de haut, & elle étoit trop groſſe d'après cette proportion. La carcaſſe étoit entiérement couverte de plumes blanches, dans les parties où ils laiſſent à leur peau ſa couleur naturelle, & noires dans celles où ils ont coutume de ſe peindre: on avoit formé des eſpèces de cheveux ſur la tête, & quatre protubérances, trois au front & une par derrière, qu'on auroit pu nommer des cornes, mais que les Indiens décoroient du nom de *Taté-été*, petits hommes. Cette figure s'appelloit *Manioe*; elle étoit ſeule de ſon eſpèce à Taiti. Repréſentation d'un de leurs Dieux.

Le Capitaine Cook rapporte une cérémonie religieuſe des Taitiens, qui eſt moins un objet de curioſité que de honte. Un jeune homme de près de ſix pieds, & une jeune fille de onze à douze ans, ſacrifierent à Vénus devant pluſieurs Anglois, & un grand nombre de naturels du pays, ſans paroître attacher aucune idée d'indécence à leur action, & ne s'y livrant au contraire, à ce qu'il ſembloit, que pour ſe conformer aux uſages. Parmi les ſpectateurs il y avoit pluſieurs femmes d'un rang diſtingué, & en particulier Obéréa, Souveraine du pays, qui, à proprement parler, préſidoit à la céré- Cérémonies religieuſes.

monie, car elle donnoit à la fille des inſtructions ſur la manière dont elle devoit jouer ſon rôle, mais quoique la fille fût très-jeune, elle ne paroiſſoit pas en avoir beſoin.

Le Capitaine Cook dit, qu'on n'a pas reconnu que ces peuples ſoient idolâtres; qu'ils n'adorent rien de ce qui eſt l'ouvrage de leurs mains, ni aucune partie viſible de la création: qu'il eſt vrai que les Inſulaires de Taiti, ainſi que ceux des Iſles voiſines, ont chacun un oiſeau particulier, les uns un héron, & d'autres un martin-pêcheur, auxquels ils font une attention particulière; mais ils n'ont à leur égard que des idées ſuperſtitieuſes, relativement à la bonne ou à la mauvaiſe fortune, ainſi que la populace parmi nous en a ſur l'hirondelle & le rouge-gorge. Ils leur donnent le nom d'*Eatuas*: ils ne les tuent point & ne leur font aucun mal; cependant ils ne leur rendent aucun eſpèce de culte.

Nous avons parlé à la page 560 du mariage des Taitiens, ſur la rélation de M. de Bougainville. Voici ce qu'en dit M. Cook. Il paroît que le mariage à Taiti n'eſt qu'une convention entre l'homme & la femme, dont les Prêtres ne ſe mêlent point: dès qu'il eſt contracté, il ſemble qu'ils en tiennent les conditions; mais les parties ſe ſéparent quelquefois d'un commun accord, &, dans ce cas, le divorce ſe fait avec auſſi peu d'appareil que le mariage.

Guerres. S'il arrive que les Inſulaires voiſins forment une attaque générale contre l'Iſle,

chaque diſtrict, ſous le commandement d'un Earée ou Baron, eſt obligé de fournir ſon contingent de ſoldats pour la défenſe commune. On fait monter à ſix mille ſix cens quatre-vingt-ſix hommes le nombre des combattans que tous les diſtricts peuvent fournir & mettre en campagne.

Dans ces occaſions les forces réunies de toute l'Iſle ſont commandées en chef par *l'Earée-Rahie*. Les démêlés particuliers qui naiſſent entre deux Earées ſe décident par leurs propres ſujets, ſans troubler la tranquillité générale.

Les Taitiens font parade des mâchoires de leurs ennemis, ainſi que les naturels de l'Amérique ſeptentrionale, portent en triomphe les chevelures des hommes qu'ils ont tués. Les Anglois virent à *Tiarrahou* des mâchoires d'hommes, ſuſpendues à une planche, dans une longue maiſon: les conquérans les avoient emportées comme des trophées de leur victoire.

Armes. Ils ont pour armes offenſives des frondes, qu'ils manient avec beaucoup de dextérité; des piques pointues, & garnies d'un os de raye; l'arc; la hache, qui eſt une pierre tranchante de la couleur du jaſpe ou de la pierre de touche, qu'ils attachent à l'extrêmité d'un manche de bois, & qui reſſemble beaucoup à une houe de jardin. Ils ont encore de gros bâtons, d'un bois très-dur, de ſix ou ſept pieds de long. On dit qu'avec ces armes ils combattent avec beaucoup d'opiniâtreté; cela eſt d'autant plus probable, qu'il eſt ſûr qu'ils ne font point de quartier aux hommes, femmes ou enfans qui tom-

bent malheureuſement dans leurs mains pendant la bataille, ou quelques heures après : c'eſt-à-dire, avant que leur colere, qui eſt toujours violente, ſans être durable, ſoit calmée.

Souverains. Cette Iſle eſt diviſée, comme nous l'avons dit, en deux parties, leſquelles ſont jointes par un iſthme; la plus grande partie ſe nomme *Taiti-Nua ;* l'autre *Taiti-Eta. Taiti-Nua* a été, pour ainſi dire, la ſeule fréquentée par les Européens : c'eſt ſur elle principalement que tombent leurs remarques. Le Gouvernement y a été féodal pendant fort long-tems. Lorſque M. Vallis y aborda, au mois de Juin 1767, cette péninſule avoit pour Roi un enfant, & ſa mere étoit régente : ſon nom étoit *Obéréa* : elle pouvoit alors être âgée de quarante à quarante-cinq ans, & conſervoit encore les marques de ſa beauté ; ſa taille étoit grande, ſon maintien agréable, & ſon port majeſtueux. Elle montroit de l'aſſurance dans toutes ſes actions : elle alla elle-même à bord, & s'y conduiſit avec cette liberté, qui diſtingue toujours les perſonnes accoutumées à commander. M. Vallis lui donna un grand manteau bleu, qu'il jetta ſur ſes épaules, où il l'attacha avec des rubans qui deſcendoient juſqu'à ſes pieds. Il y ajouta un miroir, de la raſſade de différentes ſortes, & pluſieurs autres choſes qu'elle reçut de fort bonne grace, & avec beaucoup de plaiſir. Elle remarqua que M. Vallis avoit été malade, & lui montra le rivage du doigt ; il comprit qu'elle vouloit dire qu'il devoit aller à terre pour ſe rétablir parfaitement,

& il tâcha de lui faire entendre qu'il y iroit le lendemain matin: il la fit conduire à terre par un de ſes Officiers, qui l'accompagna juſqu'à ſon habitation.

Les Taitiens avoient pour elle tant de vénération, qu'ils la regardoient comme leur véritable Reine; mais *Tootahah*, ſon frere, jaloux de ſon autorité, chercha tous les moyens poſſibles pour lui enlever la Régence pendant la minorité du Roi. Pour réuſſir plus promptement il ſema la diviſion entre les Habitans de ſa péninſule & ceux de *Taiti-Eta*. Bien-tôt la guerre s'alluma entre ces deux peuples: ceux de *Taiti-Eta* firent une invaſion à *Taiti-Nua*, & y commirent les plus grands ravages. Les Taitiens ſentirent alors qu'une femme n'étoit pas en état de tenir les rênes du Gouvernement: ils ſe réunirent pour élire un Régent, & leur choix tomba ſur l'adroit *Tootahah*, qui avoit donné des marques de valeur dans pluſieurs occaſions; mais on convint qu'*Obéréa* conſerveroit toujours les marques & la dignité de Reine; c'eſt pour cette raiſon que le Capitaine Cook, qui arriva dans cette Iſle deux ans après M. Vallis, ne la trouva plus revêtue de la même autorité que lui attribue celui-ci.

Le récit de M. Cook, au ſujet des Souverains de cette Iſle & de leurs ſucceſſeurs, paroît un peu embrouillé: le voici tel qu'il eſt. « On lui dit, qu'Oamo étoit » le mari d'Obéréa, qu'ils s'étoient ſépa» rés depuis long-tems d'un commun ac» cord, qu'une jeune femme & un jeune » garçon qu'on leur montra étoient leurs

» enfans. Il apprit auſſi que le garçon ;
» qui s'appelloit *Torridiri*, étoit l'héritier
» préſomptif de la Souveraineté de l'Iſle ;
» que ſa ſœur lui étoit deſtinée pour femme,
» & qu'on différeroit le mariage juſqu'à ce
» qu'ils euſſent un âge convenable. Le
» Souverain actuel de l'Iſle étoit un fils
» de Whappaï, qu'on nommoit *Outou*,
» jeune homme, dans l'âge de minorité.
» Whappaï, Oamo, & Tootahah, étoient
» freres : comme Whappaï, l'aîné des
» trois, n'avoit point d'autres enfans
» qu'Outou, le fils d'Oamo, ſon premier
» frere, étoit l'héritier de la Souveraineté.
» Il paroîtra peut-être étrange qu'un enfant
» ſoit Souverain pendant la vie de ſon
» pere ; mais, ſuivant la coutume du pays,
» il ſuccede au titre & à l'autorité de ſon
» pere, dès le moment de ſa naiſſance.
» On choiſit un Régent ; le pere du nou-
» veau Souverain conſerve ordinairement
» ſa place à ce titre, juſqu'à ce que ſon
» fils ſoit en âge de gouverner par lui-mê-
» me ; cependant on avoit dérogé à l'u-
» ſage dans ce cas, & la Régence étoit
» tombée ſur Tootahah, oncle du petit
» Roi, parce qu'il s'étoit diſtingué dans
» une guerre.

Il paroît ſingulier qu'Obéréa eût été élue Régente préférablement au pere du Roi, à ſon mari à elle-même, & à celui qui la dépoſſéda par la ſuite. On pourroit croire, au premier coup-d'œil, qu'elle deſcendoit en ligne directe des Rois, & que c'étoit à ſa naiſſance qu'on avoit accordé la dignité de Régente ; mais dans ce cas, ç'auroit été ſon fils, nommé *Torridiri*, qui

qui auroit été Roi; d'ailleurs ſes deux beau-freres, & ſon mari même, deſcendoient comme elle des Rois, puiſqu'il paroît, ſuivant la deſcription que M. Cook nous donne des mœurs de ces Inſulaires, que les fils & les filles des Rois ſe marient enſemble, elle n'étoit donc que leur ſœur, & n'avoit pas à la Régence un droit ſupérieur au leur. Au reſte, nous croyons qu'il eſt inutile de s'appéſantir ſur cet objet : ce n'eſt pas la première fois qu'on trouve des obſcurités dans les Voyageurs. La multiplicité des objets qu'ils ont à parcourir, les défauts de facilités, par l'ignorance de la langue des pays où ils ſe trouvent, ſont des obſtacles preſqu'inſurmontables pour acquérir une connoiſſance parfaite des mœurs, uſages du Gouvernement, &c.

Nous avons déja dit quelque choſe, pag. 569 de ce vol. des différentes conditions établies parmi ces Inſulaires : nous allons entrer dans un plus grand détail, d'après la rélation de M. Cook, que nous n'avions pas alors entre les mains. Voici le précis des détails qu'il fait à ce ſujet.

Les différens Ordres qu'on trouve dans cette Iſle, ſont l'*Earée-Rahie*, ou Roi; l'*Earée*, ou Baron; le *Manahouni*, ou Vaſſal, & le *Toutou*, ou Payſan.

Dans chacune des péninſules qui forment l'Iſle de Taiti, il y a un Earée-Rahie qui en a la ſouveraineté : ces ceux eſpèces de Rois ſont traités avec beaucoup de reſpect par les Taitiens de toutes les claſſes; mais ils ne paroiſſent pas exercer autant d'autorité que les Earées en exer-

cent dans leurs propres diſtricts. Taiti eſt diviſée en différens diſtricts, qui ſont à-peu-près au nombre de cent : les Earées ſont Seigneurs d'un ou de pluſieurs de ces cantons ; ils partagent leurs territoires entre les *Manahounis*, qui cultivent le terrain qu'ils tiennent ſous le Baron. Les Taitiens de la dernière claſſe, appellés *Toutous*, ſemblent être dans une ſituation approchante de celle des Villains, dans les Gouvernemens féodaux : ils font tous les travaux pénibles ; ils cultivent la terre ſous les *Manahounis*, qui ne ſont que les cultivateurs de nom : ils vont chercher le bois & l'eau, &, ſous l'inſpection de la maîtreſſe de la famille, ils apprêtent les alimens : ce ſont eux auſſi qui pêchent le poiſſon.

Chacun des Earées tient une eſpèce de Cour, & a une ſuite nombreuſe, compoſée principalement des fils cadets de ſa tribu. Quelques-uns de ceux-ci exercent dans la maiſon de l'Earée, des emplois particuliers ; mais on ne ſait exactement de quelle nature ils ſont. Les uns ſont appellés *Eowao-no l'Earée*, & d'autres *Whanono-no l'Earée*. Les Barons envoyoient ſouvent aux Anglois leurs meſſages par ces Officiers. De toutes les Cours des Earées, celle de Tootahah étoit la plus brillante, & il ne faut pas s'en étonner, puiſqu'il adminiſtroit le Gouvernement au nom d'*Outoü*, ſon neveu, qui étoit Earée-Rahie d'*Obéreono*, & vivoit ſur ſes terres. L'enfant du Baron, ou Earée, ainſi que celui du Souverain, ou Earée-Rahie, ſuccede dès le moment de ſa naiſſance, au titre &

aux honneurs de ſon pere. Un Baron qui étoit un jour appellé *Earée*, & dont on n'approchoit qu'en faiſant la cérémonie d'ôter une partie de ſes vêtemens, & de découvrir la partie ſupérieure de ſon corps, eſt réduit le lendemain à l'état de ſimple particulier ſi ſa femme eſt accouchée d'un fils la nuit précédente. Tous les témoignages de reſpect qu'on rendoit à ſon autorité, paſſent à ſon enfant, s'il ne le maſſacre pas en naiſſant; mais le pere reſte toujours poſſeſſeur & adminiſtrateur des biens. Cette coutume peut avoir contribué à former les ſociétés, appellées *Arreoy*.

Les Anglois n'ont pu acquérir une connoiſſance parfaite de la manière dont les Taitiens diviſent le tems. Ils ont cependant obſervé que lorſque ces Inſulaires parlent du tems paſſé ou à venir; ils n'employent jamais d'autres termes que *Malama*, qui ſignifie lune: ils comptent treize de ces lunes, & recommencent enſuite par la première de cette révolution; ce qui démontre qu'ils ont une notion de l'année ſolaire. Les Anglois n'ont pu découvrir comment ils calculent leurs mois, de façon que treize de ces mois répondent à l'année; car ils diſent que chaque mois a vingt-neuf jours, en y comprenant un de ces jours dans lequel la lune n'eſt pas viſible. Ils annonçoient ſouvent les fruits qui ſeroient de ſaiſon, & le tems qu'il feroit dans chacun de ces mois, pour leſquels ils ont des noms particuliers: ils donnent un nom général à tous les mois, pris enſemble, quoiqu'ils ne s'en ſervent que

Diviſion du tems chez les Taitiens.

lorſqu'ils parlent des myſtères de leur Religion.

Le jour eſt diviſé en douze parties, ſix pour le jour & ſix pour la nuit, & chaque partie eſt de deux heures : ils déterminent ces diviſions avec aſſez d'exactitude, par l'élévation du ſoleil, lorſqu'il eſt au-deſſus de l'horiſon ; mais il y en a peu qui, pendant la nuit, à l'inſpection des étoiles, puiſſe dire quelle heure il eſt.

Nombres. En comptant ils vont d'un à dix, nombre des doigts des deux mains, &, quoiqu'ils ayent pour chaque nombre un nom différent, ils prennent ordinairement leurs doigts un par un, & paſſent d'une main à l'autre, juſqu'à ce qu'ils ſoient parvenus au nombre qu'ils veulent exprimer. Les Anglois ont obſervé, en d'autres cas, que lorſqu'ils converſent entr'eux, ils joignent à leurs paroles des geſtes ſi expreſſifs, qu'un étranger peut facilement comprendre ce qu'ils diſent.

Quant ils comptent au-delà de dix, ils répétent le nom de ce nombre, & ils y ajoutent le mot *plus* ; dix & un de plus ſignifie onze ; dix & deux de *plus* ſignifie douze, & ainſi du reſte ; comme nous diſons vingt-un, vingt-deux : s'ils arrivent à dix, & dix de plus, ils ont une nouvelle dénomination pour ce nombre, ainſi que les Anglois comptent par vingtaine : lorſqu'ils calculent dix de ces vingtaines, ils ont un mot pour exprimer deux cens. Les Anglois ne purent découvrir s'ils ont d'autres termes pour exprimer un plus grand nombre : il ne paroît pas qu'ils en ayent beſoin, car ces deux cens

dix fois répétées montent à deux mille, quantité ſi forte pour eux, qu'elle ne ſe rencontre preſque jamais dans leurs calculs. Ils ſont moins avancés dans l'art de meſurer les diſtances, que dans celui de compter les nombres ; ils n'ont qu'un terme qui répond à notre braſſe : lorſqu'ils parlent de la diſtance d'un lieu à l'autre, ils l'expriment comme les Aſiatiques, par le tems qu'il faut pour la parcourir.

L'Iſle de Taiti produit des fruits à pain, des noix, des cocos, des bananes de treize ſortes qui ſont excellentes, de planes, un fruit aſſez reſſemblant à la pomme, & qui eſt très-agréable au goût lorſqu'il eſt mûr ; des patates douces, des ignames, du cacao, une eſpèce d'*Arum*, un fruit connu dans l'Iſle, ſous le nom de *Jambu*, & que les Inſulaires regardent comme le plus délicieux ; des cannes de ſucre que les habitans mangent crud ; une racine de l'eſpèce du ſalep, qu'ils appellent *Péa* : une plante, nommée *Etée*, & dont ils ne mangent que la racine ; un fruit, appellé par les naturels du pays, *Athcé*, qui croît en gouſſe comme la féve, & qui, lorſqu'il eſt rôti, a une ſaveur très-reſſemblante à celle de la châtaigne ; un arbre, appellé *Wharra*, qu'on nomme *Pandanes* dans les Indes Orientales, & dont le fruit approche de la pomme de pin : un arbriſſeau appellé *Nono* ; de la Fougere & du *Theve* : à moins que ne ſoit dans un tems de diſette, ils ne ſervent pas d'alimens aux autres Inſulaires. Productions.

Tous ces fruits qui compoſent la nourriture des Taitiens ſont des productions

ſpontanées de la nature, & la culture ſe réduit à ſi peu de choſe, que ces Inſulaires ſemblent exempts de l'anathême général, qui porte : « que l'homme mangera » ſon pain à la ſueur de ſon front ». On trouve auſſi dans cette Iſle le mûrier dont on fait le papier Chinois « *Morus papyrifer* » que les naturels du pays appellent *Aouta* : un arbre reſſemblant au figuier ſauvage des Iſles de l'Amérique ; une autre eſpèce de figuier, qu'ils nomment *Matte ;* le *Cordia Sebeſtina orientalis*, qu'ils appellent *Etou* ; une eſpèce de ſouchet, qu'ils appellent *Moo ;* une eſpèce de *Tourneſortia*, qu'ils nomment *Tahainoo* ; une autre du *Convolvulus poluce*, qu'ils appellent *Earhe* ; le *Solanum centifolium*, qu'ils appellent *Ebooa;* le *Calophyllum mophylum*, qu'ils appellent *Tamanu*, la *Hibiſcus tiliacus*, appellée par eux *Pocrou*, & qui eſt une ortie en arbre : l'*Urica argentea*, qu'ils appellent *Erowa*, & pluſieurs autres plantes, dont les Anglois n'ont pas fait mention.

Les Taitiens n'ont aucune eſpèce de fruits, de jardinage, de légumes, ou graines d'Europe.

Les cochons, les chiens, & la volaille, ſont les ſeuls animaux apprivoiſés de l'Iſle. Excepté les canards, les pigeons, les perroquets, un petit nombre d'autres oiſeaux, & les rats, il n'y a point d'animaux ſauvages ; on n'y trouve aucun ſerpent, & point de quadrupèdes d'une race différente des deux dont nous venons de parler.

La mer fournit à ces Inſulaires une

grande quantité d'excellents poiſſons de toutes ſortes: c'eſt de tous leurs alimens celui qu'ils aiment le mieux, & la pêche fait leur principale occupation.

Les meilleures marchandiſes pour le trafic de Taiti, ſont les grandes & les petites haches, les clous de fiche, les grands clous, les lunettes, les couteaux & les verroteries, & avec quelques-unes de ces marchandiſes on peut acheter tout ce que poſſedent ces Inſulaires. Ils aiment beaucoup les belles étoffes de toile blanches & imprimées; mais une hache d'un demi écu a chez eux plus de valeur qu'une pièce d'étoffe de vingt ſchelins.

Comme les Anglois avoient ſéjourné dans cette Iſle l'eſpace de trois mois, ils avoient acquis plus de connoiſſances des mœurs, des uſages, &c. de ces Inſulaires, que les François, qui n'y ſéjournerent que neuf à dix jours; c'eſt pourquoi nous nous en ſommes rapportés à leur rélation préférablement à celle de M. de Bougainville. Nous croyons cependant que le Lecteur verra avec plaiſir les particularités qu'il rapporte d'un Taitien qu'il emmena avec lui à Paris. Les Anglois en avoient reçu un à bord, mais il mourut dans la traverſée.

M. de Bougainville dit, que l'empreſſement de cet Inſulaire pour ſuivre les François, étoit au-delà de toute expreſſion: il le nomme *Aotourou*: il ajoute, que dès les premiers jours de ſon arrivée dans l'Iſle, Aotourou manifeſta ſon empreſſement de la manière la plus poſitive, & que ſa nation parut y applaudir. Forcés,

dit-il, de parcourir une mer inconnue ; & certains de ne devoir déſormais qu'à l'humanité des peuples, que nous allions découvrir, les ſecours & les rafraîchiſſemens dont notre vie dépendoit, il nous étoit eſſentiel d'avoir avec nous un homme d'une des Iſles les plus conſidérables de cette mer. Ne devions-nous pas préſumer qu'il parloit la même langue que ſes voiſins, que ſes mœurs étoient les mêmes, & que ſon crédit auprès d'eux ſeroit déciſif en notre faveur, quand il détailleroit & notre conduite avec ſes compatriotes, & nos procédés à ſon égard ? D'ailleurs, en ſuppoſant que notre patrie voulût profiter de l'union d'un peuple puiſſant, ſitué au milieu des plus belles contrées de l'univers, quel gage pour cimenter l'alliance, que l'éternelle obligation, dont nous allions enchaîner ce peuple en lui renvoyant ſon concitoyen, bien traité par nous, & enrichi de connoiſſances utiles qu'il leur porteroit !

Je n'ai épargné ni l'argent, ni les ſoins, continue M. de Bougainville, pour lui rendre ſon ſéjour à Paris agréable & utile. Il y eſt reſté onze mois, pendant leſquels il n'a témoigné aucun ennui. L'empreſſement pour le voir a été vif ; curioſité ſtérile qui n'a ſervi preſque qu'à donner des idées fauſſes à des hommes perſifleurs par état, qui ne ſont jamais ſortis de la capitale, qui n'approfondiſſent rien, & qui, livrés à des erreurs de toute eſpèce, ne voyent que d'après leurs préjugés, & décident cependant avec ſévérité & ſans appel. Comment, diſent quelques-uns, dans

le pays de cet homme, on ne parle ni François, ni Anglois, ni Eſpagnol? Que pouvois-je répondre? Ce n'étoit pas toutefois l'étonnement d'une queſtion pareille qui me rendoit muet; j'y étois accoutumé, puiſque je ſavois qu'à mon arrivée pluſieurs de ceux même qui paſſent pour inſtruits, ſoutenoient que je n'avois pas fait le tour du monde, puiſque je n'avois pas été en Chine. D'autres Ariſtarques tranchans prenoient & répandoient une fort mince idée du pauvre Inſulaire, ſur ce qu'après un ſéjour de deux ans avec des François, il parloit à peine quelques mots de la langue. Ne voyons-nous pas tous les jours, diſent-ils, des Italiens, des Anglois, des Allemands, auxquels un ſéjour d'un an à Paris ſuffit pour apprendre le françois? J'aurois pu répondre, peut-être avec quelque fondement, qu'indépendamment de l'obſtacle phyſique que l'organe de cet Inſulaire apportoit à ce qu'il pût ſe rendre notre langue familière, obſtacle qui ſera détaillé plus bas, cet homme avoit au moins trente ans; que jamais ſa mémoire n'avoit été exercée par aucune étude, ni ſon eſprit aſſujetti à aucun travail; qu'à la vérité un Italien, un Anglois, un Allemand, pouvoient en un an jargonner paſſablement le françois; mais que ces étrangers avoient une grammaire pareille à la nôtre; des idées morales, phyſiques, politiques, ſociales, les mêmes que les nôtres, & toutes exprimées par des mots dans leur langue, comme elles le ſont dans la françoiſe; qu'ainſi ils n'avoient qu'une traduction à

confier à leur mémoire, exercée dès l'enfance. Le Taitien, au contraire, n'ayant que le petit nombre d'idées rélatives, d'une part, à la ſociété la plus ſimple & la plus bornée, de l'autre à des beſoins, réduits au plus petit nombre poſſible, auroit eu à créer, pour ainſi dire, dans un eſprit auſſi pareſſeux que ſon corps un monde d'idées premières, avant que de pouvoir parvenir à leur adapter les mots de notre langue qui les expriment. Voilà peut-être ce que j'aurois pu répondre; mais ce détail demandoit quelques minutes, & j'ai preſque toujours remarqué, qu'accablé de queſtions, comme je l'étois quand je me diſpoſois à y ſatisfaire, les perſonnes qui m'en avoient honoré étoient déja loin de moi. C'eſt qu'il eſt fort commun dans les capitales de trouver des gens qui queſtionnent, non en curieux qui veulent s'inſtruire, mais en juges qui s'apprêtent à prononcer: alors, qu'ils entendent la réponſe ou ne l'entendent point, ils n'en prononcent pas moins.

Cependant quoique Aotourou eſtropiât à peine quelques mots de notre langue, tous les jours il ſortoit ſeul, il parcouroit la ville, & jamais il ne s'eſt égaré: ſouvent il faiſoit des emplettes, & preſque jamais il n'a payé les choſes au-delà de leur valeur. Le ſeul de nos ſpectacles qui lui plût, étoit l'Opéra, car il aimoit paſſionnement la danſe. Il connoiſſoit parfaitement les jours de ce ſpectacle; il y alloit ſeul, payoit à la porte comme tout le monde, & ſa place favorite étoit dans les corridors. Parmi le grand nombre de

perſonnes qui ont déſiré le voir il a toujours remarqué ceux qui lui ont fait du bien, & ſon cœur reconnoiſſant ne les oublioit pas. Il étoit particulièrement attaché à Madame la Ducheſſe de Choiſeul, qui l'a comblé de bienfaits, & ſur-tout de marques d'intérêts & d'amitié, auxquelles il étoit infiniment plus ſenſible qu'aux préſens. Auſſi alloit-il de lui-même voir cette généreuſe bienfaitrice toutes les fois qu'il ſavoit qu'elle étoit à Paris.

Il en eſt parti au mois de Mars 1770, & il a été s'embarquer à la Rochelle ſur le navire le Briſſon, qui a dû le tranſporter à l'Iſle de France. Il a été confié, pendant cette traverſée, aux ſoins d'un Négociant qui s'eſt embarqué ſur le même bâtiment, dont il eſt armateur en partie. Le miniſtère a ordonné au Gouverneur & à l'Intendant de l'Iſle de France de renvoyer de-là Aotourou dans ſon Iſle. J'ai donné un Mémoire, continue M. de Bougainville, ſur la route à faire pour s'y rendre, & trente-ſix mille livres (c'eſt le tiers de mon bien) pour armer le navire deſtiné à cette navigation. Madame la Ducheſſe de Choiſeul a porté l'humanité juſqu'à conſacrer une ſomme d'argent pour tranſporter à Taiti un grand nombre d'outils de première néceſſité, des graines, des beſtiaux, & le Roi d'Eſpagne a daigné permettre que ce bâtiment, s'il étoit néceſſaire, relâchât aux Philippines. J'ai reçu des nouvelles de l'arrivée d'Aotourou à l'Iſle de France, & je crois devoir donner la copie d'une Lettre de M. Poivre, écrite à ce ſujet à M. Bertin,

Miniſtre d'Etat : elle eſt datée du Port-Louis, Iſle de France, le 3 Novembre 1770.

MONSEIGNEUR,

» J'ai reçu la lettre que vous m'avez » fait l'honneur de m'écrire, en date du » 15 Mars dernier, au ſujet de l'honnête » Indien *Poatavery*. J'ai reconnu dans tout » ce que vous me faites l'honneur de me » dire de cet Inſulaire, & des précautions » à prendre pour le renvoyer dans ſa pa- » trie convenablement, toute la bonté de » votre cœur, dont j'avois tant de preu- » ves certaines.

» J'avois déja reçu ici *Poutavery*, en » 1768 : je l'y avois accueilli à la ville & » à la campagne : pendant tout ſon ſéjour » dans cette Iſle il avoit eu le couvert » chez moi : je lui ai rendu tous les ſer- » vices qui ont dépendu de moi : il eſt » parti d'ici mon ami, & il revenoit dans » cette Iſle plein de ſentiment d'amitié & » de reconnoiſſance pour ſon ami *Polary* ; » car c'eſt ainſi qu'il me nomme. Vous ne » ſauriez croire à quel point cet homme » naturel porte la mémoire des bienfaits, » & le ſentiment de la reconnoiſſance.

» Pendant toute la traverſée, ſachant » qu'il revenoit à l'Iſle de France, il a » toujours parlé à tous les Officiers du » vaiſſeau du plaiſir qu'il auroit de revoir » ſon ami *Polary*. Arrivé ici on a voulu » le conduire au Gouvernement ; il ne » l'a pas voulu : tout en mettant le pied » à terre il a couru par le chemin le plus » court, droit à ma maiſon ; il m'a fait

» toutes ſortes de careſſes à ſa façon, &
» m'a tout de ſuite raconté tous les pe-
» tits ſervices que je lui avois rendus.
» Quand il a été queſtion de ſe mettre à
» table, il a auſſitôt montré ſon ancienne
» place à côté de moi, & a voulu la re-
» prendre.

» Vous voyez que vous ne pouviez pas
» mieux vous adreſſer pour procurer à
» cet homme naturel les ſecours dont il
» aura beſoin ici, & le moyen de retour-
» ner commodément & convenablement
» dans ſa patrie, l'Iſle de Taiti : je ſerois
» fâché qu'un autre que moi eût eu une
» commiſſion auſſi délicieuſe à remplir :
» ſoyez aſſuré que je ferai pour *Poutavery*
» tout ce que je ferois pour mon propre
» fils. Cet Indien m'a ſingulièrement inté-
» reſſé depuis le moment que j'ai ſu ſon
» hiſtoire ; ſon honnêteté naturelle m'a
» fortement attaché à lui, auſſi me re-
» garde-t-il comme ſon pere, & ma mai-
» ſon comme la ſienne.

» *Poutavery* eſt arrivé ici le 23 Octo-
» bre, en très-bonne ſanté, fort aimé de
» tous ſes compagnons de voyage, &
» très-content d'eux tous. J'ai chargé M.
» de la Malétie, Soubrecargue du navire
» ſur lequel il a paſſé, de le loger avec lui
» & d'en avoir ſoin, parce que malheu-
» reuſement je n'ai point de logement dans
» la maiſon que j'occupe, & je n'ai pour
» moi-même qu'une très-petite pièce très-
» incommode qui me ſert de cabinet.

» *Poutavery* n'étant arrivé ici qu'à la fin
» d'Octobre, dans un moment où nous
» avions tous nos bâtimens dehors, je le

» garderai juſqu'à la mi-Septembre de l'an-
» née prochaine, tems auquel je le ren-
» verrai dans ſon pays. Le Capitaine, les
» Officiers, & le bâtiment deſtinés à ce
» voyage, ſeront de mon choix. Je lui
» donnerai pour lui, pour ſa famille, &
» pour les Chefs Taitiens, des préſens con-
» venables. Je lui donnerai, outre les ou-
» tils & inſtrumens en fer de toute eſpè-
» ce, des grains à ſemer, & ſur-tout du
» riz, des bœufs & vaches, des cabris,
» enfin tout ce qui me paroîtra, d'après
» ſes rapports, devoir être utile aux bons
» Taitiens, qui devront à la généroſité
» françoiſe une partie de leur bien être.

» Le bâtiment deſtiné pour Taiti fera ſa
» route par le Sud, & paſſera entre la
» Nouvelle Hollande & la Nouvelle Zé-
» lande; c'eſt pourquoi je ne veux le faire
» partir que vers l'équinoxe de Septembre
» de l'année prochaine, afin que nos na-
» vigateurs, forcés peut-être par les vents
» de s'élever beaucoup dans le Sud, jouiſ-
» ſent de toute la belle ſaiſon, qui, dans
» l'hémiſphère auſtral commence à la fin
» de Septembre; alors les nuits ſont plus
» courtes & les mers plus belles ».

On a mandé de l'Iſle de France, à M. de Bougainville, au mois d'Août 1771, qu'on y armoit le bâtiment, deſtiné à ramener Aotourou à Taiti.

ARTICLE XXI.

Isles qui se trouvent aux environs de Taiti.

§. I. *Isle Huaheine.*

CETTE Isle est située au seiziéme degré quarante minutes de latitude Sud, & au cent cinquantième degré cinquante-deux minutes de longitude Oueſt de Greenwich : elle est éloignée de Taiti d'environ trente-une lieues au Nord, cinquante-huit Oueſt ; elle a à-peu-près sept lieues de circonférence. Sa surface est inégale & remplie de collines : elle a un port sûr & commode. Le Havre appellé par les naturels du pays *Owallo*, ou *Owharre*, gît sur le côté occidental, au-dessous de la haute terre la plus septentrionale, & en-dedans de la pointe Nord du récif qui borde ce côté de l'Isle. On trouve dans le récif deux anses ou coupures, éloignées l'une de l'autre d'environ un mille & demi, par où l'on peut entrer : la coupure la plus méridionale est la plus large, & l'on rencontre, du côté du Sud, une très-petite Isle de sable. Voyage du Capitaine Cook.

M. Cook dit, que les habitans de cette Isle semblent être plus vigoureux & d'une stature plus grande que ceux de Taiti : les Anglois en mesurèrent un qui avoit six pieds trois pouces de hauteur ; cependant ils sont si paresseux, que M. Banks ne put les engager à monter avec lui sur les collines ; ils disoient que la fatigue les tueroit s'ils entreprenoient cette course. Les

femmes ſont très-jolies, & en général les Anglois les trouverent plus belles que celles de Taiti, quoiqu'ils n'en euſſent vu aucune en particulier qui égalât en beauté quelques Taitiennes. Les deux ſexes ſont moins timides & moins curieux que les Taitiens. Lorſqu'ils vinrent à bord du vaiſſeau du Capitaine Cook ils ne firent ni queſtions ni recherches : quand ils entendirent les armes à feu, ils furent effrayés ; mais la crainte ne les fit pas tomber par terre, comme les Taitiens, lorſque, pour la première fois, les Anglois parurent chez ce peuple avec des fuſils. On pourroit facilement donner d'autres raiſons de cette différence : le peuple d'*Huaheine* n'avoit pas vu le *Dauphin* comme celui de Taiti ; l'exploſion d'un canon ou d'un fuſil excitoit chez les Taitiens l'idée d'une deſtruction ſubite, & les habitans d'*Huaheine* qui n'en avoient jamais éprouvé les effets, ne regardoient ces inſtrumens comme terribles que par le bruit qu'ils produiſoient.

Productions de cette Iſle.

Les productions de cette Iſle ſont, à-peu-près, les mêmes que celles de Taiti, mais elles y mûriſſent un mois plutôt. Lorſque les Anglois y arriverent ils y trouverent les noix de coco déja pleines, & quelques fruits à pain de l'année, déja prêts à manger. En mêlant les noix de coco avec des ignames, les habitans compoſent une nourriture, qu'ils appellent *Poa* : ils réduiſent en poudre ces deux fruits, ou, après les avoir broyés enſemble ils les mettent dans une auge avec des pierres chaudes, & ils en font une eſpèce

de boudin huileux, que les Anglois trouvoient très-bon, ſurtout lorſqu'il étoit grillé. M. Banks ne rencontra dans cette Iſle qu'onze ou douze nouvelles plantes ; mais il obſerva quelques inſectes, & une eſpèce de ſcorpion qu'il n'avoit pas encore vu.

Les Anglois arriverent à l'Iſle d'*Huaheine* le 16 Juillet 1769 : étant tout près de la partie Nord-Oueſt de cette Iſle, ils ſonderent & ne trouverent point de fond par quatre-vingt braſſes. Quelques pirogues ſe détacherent bientôt de la côte : les Indiens qu'elles portoient parurent effrayés ; mais, ayant apperçu Tupia ils s'approcherent. Le Roi de l'Iſle, & ſa femme, étoient dans une des pirogues, qui s'avancerent ſur le côté du vaiſſeau : leurs Majeſtés, & quelques autres Inſulaires, vinrent à bord, après que les Anglois leur eurent donné des aſſurances d'amitié : ils furent frappés d'abord d'étonnement, & tout ce qu'on leur montroit leur cauſoit de la ſurpriſe ; mais ils ne firent aucune recherche ſur les objets de curioſité que paroiſſoit devoir leur préſenter le vaiſſeau Anglois, ſi nouveau & ſi vaſte pour eux. On fit entendre au Capitaine Cook que le Roi s'appelloit *Orée* : ce Prince lui propoſa, comme une marque d'amitié, de changer réciproquement de nom, & le Capitaine y conſentit : pendant le reſte du tems que les Anglois reſterent dans cette Iſle, le Roi s'appella Cookec, car il prononçoit ainſi Cook, & le Capitaine porta celui d'Orée.

Les Anglois trouverent que ces Inſulaires reſſemblent beaucoup aux Taitiens

par la figure, l'habillement, le langage, & toutes les autres circonſtances, excepté, ſi l'on peut en croire Tupia, qu'ils ne ſont pas voleurs; éloges que ces Inſulaires ne méritent pas trop, puiſque les Anglois en prirent un en flagrant délit; il eſt vrai cependant que ces compatriotes déſaprouverent ce vol, & qu'ils condamnerent le voleur à une baſtonnade qu'il ſubit ſur le champ.

Les Anglois étant à terre, Tupia, en préſence du Roi Cookec, de MM. Banks, Solander, & Monkhouſe, ſe mit nud juſqu'à la ceinture, & pria M. Monkhouſe d'en faire autant: il s'aſſit enſuite devant un grand nombre de naturels du pays qui étoient aſſemblés dans une grande maiſon en hangard, (car là, ainſi qu'à Taiti, une habitation eſt compoſée ſeulement d'un toît, ſoutenu par des poteaux) & les autres Anglois ſe tinrent par derrière, ainſi que leur dit Tupia. Celui-ci commença alors une harangue ou prière, qui dura environ un quart-d'heure: le Roi, qui étoit placé vis-à-vis de lui, proféroit de tems en tems quelques mots, qui ſembloient être des formules de réponſes. L'Orateur, pendant le cours de cette réponſe offrit en préſent à leur *Eatua* ou Dieu deux mouchoirs, une cravate de ſoie noire, quelque verroterie, deux petites touffes de plumes & des fruits de plane: il reçut en retour, pour l'*Eatua* des Anglois, un cochon, quelques jeunes plantes, & deux petites touffes de plumes, qu'il fit porter à bord du vaiſſeau. Après ces cérémonies, que les Anglois regarderent comme la ra-

tification d'un traité entre ces Insulaires & eux, Tupia courut déposer sur le champ ses offrandes dans l'un des morais.

Les Anglois visitant les collines de cette Isle, trouverent que les rochers & l'argile paroissoient y être brûlés. Ils remarquerent que les habitations de ces Insulaires sont propres, & que les hangards où ils retirent leurs pirogues sont très-grands. Ils en mesurerent un qui avoit cinquante pas de long, dix de large, & vingt-quatre pieds de hauteur ; le tout formoit une voûte aigue par le faîte, comme celle de nos anciennes cathédrales, soutenues d'un côté par vingt-six poteaux d'environ deux pieds de haut, & d'un pied d'épaisseur; de l'autre côté par trente pareils piliers. Sur la plupart de ces poteaux on voit sculpté grossièrement des têtes d'hommes, & plusieurs figures d'imagination, assez ressemblantes à celles que nous voyons quelquefois imprimées avec des planches de bois au commencement & à la fin des vieux livres. Les arbres à pain, & les cocotiers croissent en abondance dans les plaines ou terrains unis ; cependant les endroits où il y a des marais d'eau salée & des lagunes ne produisent ni l'un ni l'autre.

M. Banks examina une espèce de coffre ou d'arche, dont le couvercle étoit cousu avec délicatesse, & revêtu proprement de feuilles de palmiers : cette arche étoit posée sur deux bâtons, & soutenue par deux petites consoles de bois très-bien travaillées. Les bâtons sembloient servir à transporter l'arche d'un endroit à l'autre, à la manière de nos chaises

Eowharre-no-Eatua, ou Maison de Dieu.

à porteurs : il y avoit à l'un des bouts un trou quarré, & au milieu du quarré, un anneau qui touchoit les côtés en quatre points, & laiſſoit les angles ouverts, ce qui formoit un trou rond dans un quarré. La première fois que M. Banks vit ce coffre, l'ouverture de l'extrêmité étoit bouchée avec un morceau d'étoffe, à laquelle il ne voulut pas toucher ; probablement il renfermoit alors quelque choſe ; mais il trouva la ſeconde fois que l'étoffe étoit enlevée, & en examinant l'intérieur il le trouva vuide. La reſſemblance générale de ce coffre, avec l'arche d'alliance des Juifs, eſt remarquable ; mais ce qui eſt encore plus ſingulier, c'eſt que lorſque les Anglois en demanderent le nom, on leur dit qu'il s'appelloit *Ewharée-no-Eatua*, (*la maiſon de Dieu*) ; on ne put leur expliquer autrement ſa ſignification & ſon uſage.

Les Anglois commencerent une eſpèce de commerce avec ſes Inſulaires ; mais les échanges ſe faiſoient lentement ; lorſqu'ils offroient quelque choſe pour prix de leurs marchandiſes, aucun d'eux ne voloit le prendre ſur ſon propre jugement : il raſſembloit pour cela les opinions de vingt ou trente de ſes compatriotes ; ce qui faiſoit perdre beaucoup de tems. Ils acheterent cependant onze cochons, & ils eſſayerent enſuite de s'en procurer un plus grand nombre.

Les Anglois porterent à terre pour moyen d'échange, quelques petites haches, qu'ils jugerent devoir être des meubles fort utiles & fort rares dans une Iſle

qu'aucun Européen n'avoit encore fréquentée ; & comme ils ſe propoſoient de mettre à la voile dans l'après-midi, le Roi Orée, & pluſieurs autres Inſulaires, vinrent à bord pour leur faire leurs adieux. Le Capitaine Cook donna au Roi une petite planche d'étain, ſur laquelle étoit gravée cette inſcription : *Endeavour*, vaiſſeau de Sa Majeſté Britannique, Lieutenant Cook, 16 Juillet 1769, *Huaheine*. Il lui donna auſſi quelques médailles ou jettons, reſſemblans à la monnoie d'Angleterre, frappée en 1761, & d'autres préſens. Le Roi promit au Capitaine qu'il conſerveroit le tout ſoigneuſement, ſurtout la planche d'étain.

§. II. *Iſle Ulietea.*

En quittant l'Iſle *Huaheine* les Anglois firent voile pour l'Iſle d'*Ulietea*, qui eſt ſituée au Sud-Oueſt-quart-d'Oueſt, environ à 7 ou 8 lieues d'*Huaheine*. En y arrivant ils apperçurent une ouverture dans le récif, qui eſt ſitué devant l'Iſle : il y avoit en-dedans un bon havre, dans lequel ils entrerent, & mirent à l'ancre par vingt-deux braſſes, fond mou. Ulietea

Les naturels du pays aborderent bientôt le vaiſſeau Anglois ſur deux pirogues, dont chacune portoit une femme & un cochon : les Anglois crurent que les Inſulaire vouloient leur donner des marques de confiance, en envoyant ces deux femmes, & que les cochons leur étoient apportés en préſent. Ils reçurent les cochons avec des marques de reconnoiſſance, & donnerent à chacune des femmes un clou

de fiche & quelques colifichets, dont elles furent, très-ſatisfaites. Les Anglois apprirent de Tupia que les habitans de *Bolabola* avoient conquis cette Iſle, & que s'ils y reſtoient ces Inſulaires viendroient certainement les attaquer le lendemain : ils réſolurent, en conſéquence, d'aller à terre ſans délai.

Le Capitaine Cook, accompagné de MM. Banks & Solander, de quelques Officiers, & de Tupia, débarqua dans l'Iſle. Tupia les introduiſit, en répétant les mêmes cérémonies qu'il avoit déja faites à *Huaheine*. Le Capitaine Cook arbora enſuite pavillon Anglois, prit poſſeſſion, au nom de Sa Majeſté Britannique, de cette Iſle & de trois Iſles voiſines, *Huaheine*, *Otaha* & *Bolabola*, que les Anglois appercevoient ; après quoi ils allerent au grand Morai.

Grand Morai. Les naturels du pays l'appellent *Tapodeboatea*. Il eſt très-différent de ceux de Taiti. On n'y voit que quatre murailles, d'environ huit pieds de haut, & de pierres de corail, dont quelques-unes ſont très-grandes : il contient un eſpace de près de vingt-cinq verges en quarré : cet eſpace étoit rempli de petites pierres ; on avoit dreſſé ſur le ſommet du Morai pluſieurs planches ſculptées dans toute leur longueur.

Ewharre-no-Eatua, ou Maiſon de Dieu. A peu de diſtance de ce morai, les Anglois trouverent un autel ou *Ewhata*, ſur lequel ils virent la derniere offrande ou ſacrifice. C'étoit un cochon d'environ quatre-vingt livres, qui avoit été offert tout entier, & rôti. Il y avoit auſſi quatre ou cinq

Ewharra-no-Eatua, ou *Maiſon de Dieu*, garnies de leurs bâtons de tranſport, & ſemblables à celles d'*Huaheine*. M. Banks mit la main dans un de ces coffres pour en examiner l'intérieur; il y trouva quelque choſe d'environ cinq pieds de long, & d'un pied d'épaiſſeur, enveloppé dans des nattes. Ses doigts ſe frayerent un paſſage à travers pluſieurs de ces nattes; mais enfin il en rencontra une qui étoit faite de fibres de cocotiers, ſi bien treſſés enſemble, qu'il ne put la déchirer, ce qui le força d'abandonner ſon entrepriſe, d'autant plus que les Inſulaires étoient fort offenſés de ce qu'il avoit déja fait.

De-là les Anglois allerent à une grande maiſon qui n'en étoit pas beaucoup éloignée. Parmi les rouleaux d'étoffes, & pluſieurs autres choſes, ils y virent le modèle d'une pirogue, d'environ trois pieds de long, auquel huit mâchoires d'hommes étoient attachées. Nous avons déja remarqué que ces Inſulaires emportent ces oſſemens pour trophées de guerre. Tupia dit aux Anglois que ces oſſemens étoient des mâchoires des habitans d'*Ulietea*: ſi cela eſt vrai les Inſulaires les avoient peut-être ſuſpendus avec le modèle d'une pirogue, comme le ſymbole d'une invaſion, formée par les ſauvages guerriers de *Bolabola*, & comme un monument de leur conquête. Les Anglois, en continuant leur promenade, trouverent un autre *Ewharra-no-Eatua*, & une eſpèce de figuier, pareil à celui que M. Green avoit vu à Taiti, dont le tronc, ou plutôt l'aſſemblage des racines, avoit quarante-deux pas de circonférence.

Productions. Pendant que le Capitaine Cook s'occupoit à lever le plan de la partie de l'Isle qui est au Nord, les Anglois examinerent les productions & les curiosités du pays; mais ils n'observerent rien de remarquable, si l'on en excepte quelques mâchoires humaines.

Rochers de corail. Le Capitaine voulant sortir de l'Isle, appareilla en gouvernant au Nord de l'intérieur du récif, pour tenter de déboucher, par une ouverture plus large que celle qui lui avoit servi d'entrée. Les vents étoient forts, le tems brumeux, & il se trouva bientôt dans le danger de briser sur les rochers de corail, dont plusieurs, dans le voisinage de ces Isles, sont aussi escarpés que des murailles.

Les naturels du pays appellent cette baye *Oopoa*. Prise dans toute son étendue, elle pourroit contenir la plus nombreuse flotte : elle comprend presque toute la longueur du côté oriental de l'Isle, & elle est à l'abri de la mer par un récif de rochers de corail. L'ouverture la plus méridionale de ce récif, ou le canal du havre par où les Anglois entrerent, a un peu plus d'une encablure de largeur : elle est située à la pointe la plus orientale de l'Isle.

Les fruits du plane, les noix de coco, les ignames, les cochons & les volailles, sont les principaux rafraîchissemens qu'on peut se procurer dans cette partie de l'Isle. Cependant les cochons & les volailles y sont rares, & ce canton n'est ni si peuplé ni aussi riche en production que Taiti, ou même qu'Huaheine : on y peut faire de l'eau & du bois; mais il est difficile d'arriver à l'aigade.

Après

Après ſept ou huit jours de navigation les Anglois ſe trouverent à l'extrêmité méridionale d'*Ulietea* : ils rentrerent dans cette Iſle, & pluſieurs des naturels du pays s'approcherent d'eux avec des cochons, des volailles, & des fruits de plane, qu'ils échangerent à très-bas prix.

MM. Banks & Solander s'apperçurent que ces Inſulaires ſembloient tous les craindre & les reſpecter, & avoir cependant en eux la plus grande confiance : ils ſe comporterent comme s'ils euſſent ſenti que ces deux étrangers avoient en eux-mêmes les moyens de leur cauſer du mal, & l'intention de n'en pas faire uſage. Les hommes, les femmes & les enfans, ſe raſſembloient autour d'eux, & les ſuivoient par-tout où ils alloient. Loin que perſonne leur fît de malhonnêteté, lorſqu'ils rencontroient dans leur chemin des mares d'eau ou de boues, ces Indiens ſe diſputoient à qui les porteroit ſur leur dos. On les conduiſit dans les maiſons des principaux perſonnages ; ils y furent reçus d'une manière tout-à-fait nouvelle : le peuple qui les ſuivoit couroit en avant, dès qu'ils approchoient de l'habitation, en laiſſant cependant un eſpace, ſuffiſant pour leur paſſage. Quand ils entroient ils trouvoient les Indiens qui les avoient précédés, rangés en haie de chaque côté d'une longue natte, étendue ſur la terre, & ſur l'extrêmité de laquelle étoit aſſiſe la famille. Ils rencontrerent, dans la première maiſon qu'ils viſiterent, de petites filles & de jeunes garçons, habillés avec la plus grande propreté, & qui reſterent à leur place en

attendant que les étrangers s'approchaſſent d'eux, & leur donnaſſent quelque choſe. MM. Banks & Solander eurent du plaiſir à leur faire des préſens, car ils n'avoient jamais vu des enfans plus jolis & ſi bien vêtus. L'un d'eux étoit une petite fille d'environ ſix ans; elle avoit une eſpèce de robe rouge, & autour de ſa tête une grande quantité de cheveux treſſés, ornement qu'ils appellent *Tamou*, & qu'ils eſtiment plus que tout le reſte de ce qu'ils poſſédent. Cette jeune fille étoit aſſiſe au bout d'une natte de trente pieds de long, ſur laquelle aucun des ſpectateurs, malgré la grande foule, n'oſoit mettre le pied: elle s'appuyoit ſur le bras d'une femme d'environ trente ans, d'une figure agréable, & qui étoit probablement ſa nourrice. MM. Banks & Solander allerent à cette jeune fille, ils lui offrirent quelques verroteries, & elle tendit la main pour les recevoir, avec autant de grace qu'auroit pu le faire la femme la mieux élevée de l'Europe.

Les Inſulaires furent ſi charmés des préſens qu'on avoit faits à cette petite fille, qu'ils ſembloient uniquement occupés à obliger en quelque manière MM. Banks & Solander. Le maître d'une autre maiſon leur donna le divertiſſement d'une danſe, différente de celles qu'ils avoient vues ailleurs. Elle fut exécutée par un homme, qui mit ſur ſa tête une eſpèce de grand panier cylindrique d'oſier, d'environ quatre pieds de long, & de huit pouces de diametre, garni de plumes, placées perpendiculairement, & dont les ſommets étoient courbés en avant: il y avoit tout

autour une garniture de dents de goulus, & de queues d'oiſeaux du Tropique. Dès que l'Indien fut paré de cet ornement, appellé *Whow*, il commença à danſer, en ſe remuant lentement, & tournant la tête à pluſieurs repriſes ; de manière que le haut de ſon chapeau d'oſier décrivoit un cercle : quelquefois en pirouettant il s'approchoit bruſquement du viſage des ſpectateurs, ce qui les faiſoit treſſaillir & reculer. Cette farce amuſoit beaucoup les Inſulaires ; ils pouſſoient de grand éclats de rire, ſurtout lorſque le danſeur feignoit de vouloir donner un coup de panier à un des étrangers.

Les Anglois, en allant chercher des proviſions, que les naturels du pays leur vendoient à plus bas prix dans leurs maiſons qu'au marché, rencontrerent une troupe de danſeurs qui les retinrent longtems, & leur firent beaucoup de plaiſir. Il y avoit deux danſeuſes, ſix hommes, & trois tambours : quelques-uns des principaux perſonnages de l'Iſle étoient de ce nombre : ils couroient de place en place, mais ils ne recevoient point de ſalaire des ſpectateurs, comme les danſeurs ambulans de Taiti. Les femmes portoient ſur leur tête une grande quantité de *Tamou*, ou cheveux treſſés, ornés de fleurs de jaſmin du Cap, en pluſieurs endroits, & arrangées avec tant de goût, que cette coëffure étoit très-élégante : elles avoient le cou, les épaules & les bras nuds ; leur gorge étoit découverte juſqu'à la hauteur de l'aiſſelle, & revêtue au-deſſous d'une étoffe noire qui leur ſerroit le corps. Elles

avoient placé de chaque côté de la poitrine, près du bras, un petit plumet noir, reſſemblant aux bouquets de nos femmes. Elles avoient en outre ſur les hanches un vêtement pliſſé, qui ſe relevoit ſur le ventre, & retomboit par le bas en grand jupon, qui cachoit entièrement leurs pieds, qu'elles remuoient avec autant de dextérité que nos danſeuſes d'Opéra. Les plis de ce vêtement étoient au-deſſous de la ceinture, alternativement bruns & blancs, & ceux du jupon étoient tout blanc.

Dans cet ajuſtement elles faiſoient des pas meſurés, très-bien d'accord avec les tambours, qui battoient avec beaucoup de force & de vîteſſe : enſuite elles remuoient les hanches, ce qui donnoit à leur habillement un mouvement très-vif. Elles continuerent les mêmes mouvemens pendant toute la danſe, quoique leur corps prit différentes attitudes. Elles ſe tenoient debout ou aſſiſes, & s'appuyoient quelquefois ſur leurs genoux ou leurs coudes ; elles remuoient en même-tems tous les doigts avec une promptitude qu'il eſt preſque impoſſible d'imaginer. Le plaiſir que goûterent les ſpectateurs provenoit plutôt de la lubricité des poſtures & des geſtes des danſeuſes, qui ſurpaſſoit tout ce qu'on peut dire, que de leur habileté.

L'une de ces filles avoit un pendant d'oreilles de trois perles, dont l'une étoit très-groſſe, mais ſi terne, qu'elle étoit de peu de valeur; les deux autres étoient de la groſſeur d'un pois. Celles-ci étoient d'une bonne couleur & d'une belle forme, quoiqu'on les eût gâtées en les perçant. M.

Banks voulut les acheter : il propoſa à la fille de lui en donner tout ce qu'elle demanderoit ; mais elle ne voulut point les vendre. Ces Inſulaires attachent à leurs perles une valeur à-peu-près égale à celle qu'elles ont parmi nous, ſi l'on en excepte celles qui ne ſont pas trouées.

Entre les danſes des femmes, les hommes exécutoient une eſpèce de farce dramatique, où il y avoit des dialogues & des danſes. Ces Indiens ont auſſi un ſpectacle régulier, partagé en quatre actes.

Le Capitaine Cook reçut trois cochons, quelques volailles, & pluſieurs pièces d'étoffes de cinquante verges de long : il n'en avoit pas vu de ſi grandes dans ces Iſles : on eut ſoin de les développer & de les étendre, afin de faire connoître toute la valeur du don. On lui donna en outre une quantité conſidérable de fruits de plane, de noix de coco, & d'autres rafraîchiſſemens de la part d'*Opooni*, ce Roi formidable, ou, dans la langue du pays, l'Earée-Rahie de *Bolabola*. Ce Roi fit dire au Capitaine qu'il étoit dans l'Iſle, & qu'il avoit deſſein de lui rendre viſite le jour ſuivant.

MM. Banks & Solander allerent, accompagnés de quelques Indiens, ſur une montagne, de laquelle ils virent diſtinctement l'autre côté de l'Iſle, & la coupure par où le vaiſſeau Anglois étoit entré dans le récif, entre les Iſles d'*Opururu* & de *Tamou*, lorſqu'ils débarquerent la première fois. En revenant de ces montagnes ils apperçurent des naturels du pays qui s'exerçoient, à ce qu'ils appel-

loient l'*Erowhaw*, c'eſt-à-dire, à lancer contre un but une eſpèce de javeline, armée d'une pointe de bois dur. Ces Inſulaires n'excellent pas dans cet exercice, quoiqu'ils paroiſſent l'aimer paſſionnement; car de douze hommes un ſeul atteignit la marque, qui étoit un tronc de plane, placé à environ vingt verges de diſtance.

Les Anglois étant reſtés dans leur vaiſſeau pour recevoir le Roi *Opooni*, ils virent arriver trois jolies filles, que ce Prince avoit envoyées pour leur demander quelque choſe en retour du préſent qu'il avoit fait au Capitaine Cook. Peut-être qu'*Opooni* ne voulut pas s'expoſer à aller à bord du bâtiment Anglois, ou bien il crut que ſes Ambaſſadrices obtiendroient, en retour de ſes cochons & de ſes volailles, une plus grande quantité de marchandiſes qu'il n'auroit fait lui-même. Les jeunes filles n'eurent point à ſe plaindre de leur viſite. Les Anglois allerent voir le grand Roi: ils s'attendoient de trouver dans le Souverain des Inſulaires de *Bolabola*, qui étoient les conquérans d'*Ulietea*, & la terreur de toutes les autres Iſles, un Chef jeune & vigoureux, d'une figure ſpirituelle, & d'un courage entreprenant; mais ils ne trouverent qu'un vieillard foible, décrépit, que les années avoient preſque rendu aveugle, ſi indolent, ſi ſtupide, qu'il pouvoit à peine diſcerner les choſes les plus frappantes. Il reçut les Anglois aſſis, & ſans aucune des cérémonies & des formalités qu'avoient employées les autres Chefs à la réception de ces étrangers: ils lui firent leurs pré-

ſens, qu'il accepta, & il leur donna en retour un cochon. Les Anglois, ſachant qu'*Otaha* étoit le lieu principal de la réſidence de ce Roi, ils lui dirent, que devant y aller le lendemain dans leurs bateaux, ils ſeroient charmés de l'avoir avec eux : il conſentit à être de la partie : elle fut faite ; mais les Anglois n'en tirerent aucun avantage.

MM. Banks & Solander s'étant avancés plus avant dans les terres d'*Ulietea*, virent d'autres danſes & des farces différentes de celles dont nous venons de parler. Dans une de ces farces les acteurs étoient diviſés en deux partis, diſtingués par la couleur des vêtemens ; l'un étoit vêtu de brun, l'autre de blanc. Le parti brun repréſentoit un maître & ſes domeſtiques, & le parti blanc une troupe de voleurs. Le maître chargea ſes gens de garder un panier de proviſions. Les blancs exécuterent pluſieurs danſes pour tâcher de dérober ce panier, & les bruns en exécuterent d'autres pour les empêcher d'y réuſſir. Après quelques attaques les acteurs, chargés de veiller ſur le panier, ſe placerent à terre autour de leur dépôt, s'appuyerent deſſus & parurent s'endormir : les autres profitant alors de la circonſtance s'approcherent doucement, &, ſoulevant leurs adverſaires de deſſus le panier, ils emporterent leur proie. Les bruns s'éveillerent bientôt ; ils virent que le panier étoit volé ; mais ils ſe mirent à danſer, ſans s'embarraſſer davantage de la perte qu'ils venoient de faire.

§. III. *Petites Iſles & Iſlots.*

UN peu au Sud-Eſt du canal de l'Iſle d'*Ulietea*, eſt une petite Iſle, couverte de bois, appellée par les Inſulaires *Oatara*. A trois ou quatre milles, au Nord-Oueſt de cette Iſle, on trouve deux Iſlots, appellés *Opururu* & *Tamou*, qui ſont dans la même direction que le récif de l'Iſle d'*Ulietea*, dont ils font partie. Le canal, par lequel les Anglois déboucherent, & qui a plus d'un quart de mille de large, ſe rencontre entre ces Iſlots. Il y a d'autres petites Iſles plus au Nord-Oueſt. Au Nord, & ſur la côte orientale de l'extrêmité du Sud de l'Iſle d'Ulietea, ſont deux Iſlots, appellés *Toahouta* & *Whennuaia* : on aſſure qu'entre ces deux Iſlots on trouve un canal qui conduit dans un très-bon havre, ſitué endedans du récif de cette Iſle.

Oatara.

Opururu.

Tamou.

Toahouta & Whennuaia.

Au Nord, quart-Nord-Oueſt, ou au Nord-Nord-Oueſt, à quatre ou cinq lieues de *Bolabola*, on trouve une petite Iſle baſſe, qu'on appelle *Tahaï* : elle ne produit que des noix de coco : trois familles forment tous ſes habitans. Les Inſulaires des Iſles voiſines vont la viſiter quelquefois pour pêcher du poiſſon ſur la côte : il s'y en trouve en grande abondance.

A quelques lieues, au Nord-Oueſt, on trouve l'Iſle d'*Otaha*. Quoique cette Iſle paroiſſe plus ſtérile qu'*Ulietea*, les productions y ſont les mêmes : les habitans reſſemblent à ceux des autres Iſles de ce canton. Les Anglois y aborderent fort à propos : leur biſcuit étoit rempli de vers ; à chaque bouchée ils avaloient plus de vingt

Otaha.

de ces animaux, dont chacun avoit un goût auſſi piquant que de la moutarde. Ils acheterent des cochons, des volailles, des ignames, & des fruits de plane : ils firent bouillir ces fruits, qui ſervirent de pain à l'équipage. Tupia parla à ces Inſulaires, & ils rendoient aux Anglois les mêmes honneurs qu'ils rendent à leur propre Roi : ils ſe découvrirent les épaules, envelopperent leurs vêtemens autour de leur poitrine, &, afin qu'aucun de leurs compatriotes ne manquât à cette cérémonie, ils envoyoient en avant un homme, qui appelloit chaque Inſulaire qu'il rencontroit, & lui diſoit qui étoient ces étrangers, & ce qu'il avoit à faire.

A peu de diſtance, ſe trouve encore au Nord-Oueſt une petite Iſle, appellée *Maurua* : elle eſt par-tout environnée de récif : il n'y a aucun havre qui puiſſe ſervir de mouillage. Elle eſt inhabitée, & ſes productions ſont les mêmes que celles des Iſles voiſines. On peut appercevoir, à dix lieues de diſtance, une montagne haute & ronde, qui s'éleve au milieu de cette Iſle. Iſle Maurua.

Ulietea, *Otaha*, *Balabola*, *Huaheine*, *Tuhaï* & *Maurua*, qui ſont contigues l'une à l'autre, & que le Capitaine Cook appella *Iſles de ſociété*.

Elles giſſent entre le ſeizième dégré dix minutes, & le ſeizième dégré cinquante-cinq minutes de latitude Sud, & entre le cent cinquantième dégré, cinquante-ſept minutes, & le cent cinquante-deuxième dégré de longitude Oueſt du Méridien de Greenwich. *Ulietea* & *Otaha* ſont ſituées

à environ deux milles l'une de l'autre : elles ſont toutes deux environnées par un récif de rochers de corail ; de ſorte qu'il n'eſt pas poſſible à un vaiſſeau de paſſer entr'elles : ce récit forme pluſieurs excellens havres, dont à la vérité les entrées ſont très-étroites ; mais il n'y a plus rien de dangereux pour un bâtiment lorſqu'il eſt arrivé. Nous avons déja décrit les havres du côté de l'Eſt : on en trouve trois ſur le côté de l'Oueſt d'*Ulietea* ; qui eſt le plus grand des deux : les naturels appellent *Ohamanano*, le havre le plus ſeptentrional, dans lequel les Anglois mouillerent. Le canal qui y conduit a environ un quart de mille de large ; il eſt ſitué entre deux Iſles baſſes & ſablonneuſes, qui ſont les plus ſeptentrionales qu'on rencontre de ce côté. Entre ces deux petites Iſles il y a un bon mouillage, par vingt-huit braſſes, fond mou : ce havre quoique petit, eſt préférable à tous les autres, parce qu'il eſt ſitué dans la partie de l'Iſle la plus fertile, & dans l'endroit où l'on peut ſe procurer le plus facilement de l'eau-douce. Les deux autres havres giſſent au Sud de celui-ci, & non loin de l'extrêmité du Sud de l'Iſle : on trouve dans tous les deux un bon mouillage, par dix, douze & quatorze braſſes : il eſt aiſé de les reconnoître, au moyen de trois petites Iſles couvertes de bois, qu'on voit à leur entrée. Le plus méridional de ces deux havres eſt ſitué en-dedans, & au Sud de la plus méridionale des Iſles : l'autre gît entre les deux petites Iſles, qui ſont le plus avancées vers le Nord. On dit même qu'il y a un

plus grand nombre de havres à l'extrêmité Sud de cette Iſle ; mais ce fait n'a pas été vérifié.

L'Iſle de *Bolabola* gît au Nord-Oueſt quart Oueſt d'*Otaha*, à quatre lieues : elle eſt environnée d'un récif de rochers & de pluſieurs petites Iſles : le tout enſemble forme une circonférence d'environ huit lieues. On aſſure que ſur le côté Sud-Oueſt de l'Iſle, on trouve dans le récif un canal qui débouche dans un très-bon havre. Cette Iſle ſe fait remarquer par une haute montagne eſcarpée, qui paroît preſque perpendiculaire, & ſe termine au ſommet en deux pics, dont l'un eſt plus élevé que l'autre.

Si l'on en excepte les côtes de la mer, la terre d'*Ulietea* & d'*Otaha* eſt montagneuſe, entrecoupée & irrégulière ; cependant les montagnes paroiſſent vaſtes & agréables, & en pluſieurs endroits couvertes de bois.

§. IV. *Iſle d'Oheteroa.*

Oheteroa.

CETTE Iſle eſt ſituée au vingt-deuxième dégré vingt-ſept minutes de latitude Sud ; & au cent cinquantième dégré quarante-ſept minutes de longitude Oueſt du méridien de Greenwich. Elle a treize milles de circonférence ; elle eſt plutôt élevée que baſſe ; mais elle n'eſt ni peuplée ni fertile, comme les autres Iſles de ces Mers.

Habitans.

Les habitans de cette Iſle ſont vigoureux, bien faits, & un peu plus bruns que ceux des Iſles voiſines : ils ont ſous les aiſſelles des marques noires, auſſi lar-

ges que la main, & dont le contour eſt formé par une ligne dentelée : ils portent auſſi autour des bras & des jambes, des cercles de la même couleur, mais moins larges : ils n'ont point d'autres marques ou figures ſur le reſte du corps.

Habillement. Leur vêtement, ainſi que l'étoffe dont il eſt compoſé, eſt très-différent de ceux des autres Inſulaires du voiſinage : la matière première de cette étoffe, eſt la même que celles dont les habitans des Iſles voiſines forment leur habillement. La plupart de ces étoffes ſont teintes en jaune foncé, brillant, & enduites en-dehors d'une eſpèce de vernis rouge ou couleur de plomb ſombre : ſur cette première couche ſont peintes, avec une régularité étonnante, des raies de différens deſſeins, aſſez ſemblables à nos ſoies rayées. L'étoffe peinte en rouge eſt ordinairement rayée de noir, & celle peinte en couleur de plomb eſt rayée en blanc. Leur habit eſt une jaquette courte qui deſcend juſqu'aux genoux : il eſt d'une ſeule pièce d'étoffe, & n'a d'autre façon qu'un trou au milieu, dont la bordure eſt couſue à grands points : ils paſſent leur tête dans ce trou, & les portions d'étoffe qui pendent devant & derrière ſont aſſujetties ſur le corps avec une pièce ou ceinture d'étoffe jaune, qui, tournant d'abord autour du cou, ſe croiſe ſur la poitrine, & retombe du côté des reins, en forme de ceinture ; cette première ceinture en couvre une autre d'étoffe rouge : cet habillement eſt aſſez agréable, & a même quelque choſe de martial. Quelques-uns de ces Inſulaires ont des bonnets de plu-

mes d'oiseaux du Tropique, & d'autres portent autour de leur tête une pièce d'étoffe blanche ou couleur de plomb, en forme de petit turban.

Les ouvrages & instrumens qui se font dans cette Isle, sont supérieurs dans leur genre à ceux des Isles voisines. La teinture de l'étoffe est d'une meilleure couleur; elle est peinte avec plus de propreté & de goût. Les massues sont mieux taillées & mieux polies : la pirogue, espèce de bateau, quoique petite, est chargée de plus d'ornemens, & la sculpture plus belle; entr'autres décorations on y remarque un petit cordon de plumes blanches qui pend en-dehors de la poupe, & qui est entièrement mouillé par l'écume de la mer. Arts.

L'arbre, appellé *Etoa*, est la principale production du pays : il y en a plusieurs plantations sur la côte, qui n'est pas environnée de récif, comme celles des Isles voisines. Productions.

Les armes de ces Insulaires sont de grandes lances, faites d'*Etoa*, bois très-dur : elles sont bien polies & aiguisées à l'un des bouts; quelques-unes ont près de vingt pieds de long, sans avoir plus de trois pouces de grosseur. Ces Insulaires ont aussi une autre arme, d'environ sept pieds de long, faite du même bois, & qui est tout à la fois un gros bâton & une pique : elle est polie & aiguisée en large pointe, comme la première. Lorsqu'ils s'attaquent les uns & les autres, afin de se mettre à l'abri de ces armes, ils placent dessous leurs vêtemens, depuis le cou Armes.

juſqu'à la ceinture, pluſieurs nattes qui leur ſervent de cuiraſſes. Ces armes ne peuvent faire autant de mal que celles de la même eſpèce, dont ſe ſervent les habitans des autres Iſles : ces dernières ſont garnies à la pointe d'un os de paſtenade, & ſont beaucoup plus péſantes.

Lorſque les Anglois approcherent de terre, ils remarquerent que les naturels du pays étoient armés de grandes lances. Comme les Anglois ne vouloient débarquer qu'après avoir doublé une pointe qu'ils avoient devant eux, à peu de diſtance, ils ſe tinrent le long de la côte, & les Indiens jugerent probablement qu'ils leur avoient fait peur. Ces Inſulaires étoient alors raſſemblés au nombre de ſoixante ; ils s'aſſirent tous ſur le rivage, excepté deux qui furent envoyés en avant pour obſerver les mouvemens des étrangers. Ces deux émiſſaires marcherent quelque tems vis-à-vis de la pinaſſe Angloiſe ; enfin ils ſauterent dans l'eau & nagerent vers elle ; mais elle les eut bientôt laiſſés derrière. Deux nouveaux Indiens arriverent à la nage & entreprirent d'aborder de la même manière, ſans pouvoir en venir à bout : un cinquième Inſulaire ſe mit à courir ſur la côte, &, ayant gagné beaucoup de chemin ſur le bateau, avant de ſauter dans l'eau, il l'atteignit facilement. M. Banks penſant que c'étoit une occaſion favorable pour gagner l'amitié de ce peuple, qui regardoit les Anglois comme ſes ennemis, preſſa inutilement le Lieutenant du vaiſſeau de le prendre à bord ; il fut auſſi laiſſé derrière, ainſi qu'un ſi-

xième Indien qui voulut encore ſuivre ſes compatriotes à la nage.

Les Anglois entrerent enſuite dans une grande baye, au fond de laquelle ils découvrirent une autre troupe d'Indiens, armés de grandes lances, comme les premiers. Les Anglois ſe préparerent à débarquer & tournerent vers la côte; mais une pirogue ſe détacha du rivage pour venir à leur rencontre. Le bateau ceſſa de ramer lorſque la pirogue s'en approcha : les Anglois appellerent les Indiens & leur dirent qu'ils étoient amis, & que s'ils vouloient venir à bord ils leurs donneroient des clous, qu'on leur montroit pour les attirer. Les Indiens héſiterent pendant quelque tems; enfin ils s'avancerent ſous la poupe du bateau, & reçurent, avec un air de ſatisfaction, les clous qu'on leur offroit; mais, en moins d'une minute, ces Inſulaires parurent avoir formé le deſſein d'aborder le bâtiment Anglois & de s'en emparer. Trois d'entr'eux ſauterent dedans tout à coup, & les autres voulant ſuivre leurs compatriotes rapprocherent la pirogue, que le mouvement des premiers, en ſautant dans le bâtiment, avoit un peu chaſſée en arrière. Le premier qui entra dans le bateau ſe trouva près de M. Banks, lui arracha une poire à poudre qu'il avoit dans ſa poche. M. Banks le ſaiſit & lui reprit avec peine ce qu'il venoit de lui voler : il lui mit les mains ſur la poitrine pour le jetter dans la mer; mais l'Indien qui étoit vigoureux fit une forte réſiſtance. M. Banks voulut tirer ſon fuſil ſur cet Indien, mais l'amorce ne prit pas : il ordonna

à quelques-uns de ſes gens de faire feu par-deſſus la tête des aſſaillans ; ils ſauterent dans l'eau dès qu'ils entendirent les deux premiers coups : un matelot Anglois tira ſur un des nageurs, & la balle lui effleura le front ; mais la bleſſure ne fut que légere, car il regagna la pirogue, & parut auſſi actif & auſſi vigoureux que les autres. Immédiatement après, la pirogue retourna vers la côte où il y avoit plus de deux cens Inſulaires aſſemblés. Le bâtiment Anglois navigua auſſi de côté ; mais on trouva que la terre étoit environnée par-tout d'un banc de ſable, ſur lequel la mer briſoit avec de fortes lames. L'Officier crut devoir aller en avant le long de la côte, & chercher un meilleur endroit de débarquement. Pendant ce tems la pirogue aborda à terre, & on vit les naturels du pays l'entourer en foule pour s'informer de ce qui s'étoit paſſé : bientôt après un ſeul homme courut le long du rivage, armé de ſa lance ; lorſqu'il fut vis-à-vis du bateau il ſe mit à danſer, à agiter ſon arme & à pouſſer des cris perçants. Tupia dit aux Anglois que c'étoit un appel au combat. Le bateau continua de côtoyer le rivage ; le champion le ſuivit, en répétant de la voix & du geſte ſon défi.

Comme le bateau ramoit lentement le long de la côte, un autre champion s'avança ſur le rivage, fit le même défi que le premier. Sa figure étoit plus redoutable que celle de l'autre : il portoit un grand bonnet, fait de queue d'oiſeau du tropique ; ſon corps étoit couvert d'une étoffe rayée en jaune, rouge & brun. Cet In-

dien danſa, mais avec plus de légéreté & d'adreſſe que le premier. Les Anglois voyant ſa ſoupleſſe & ſon habillement, lui donnerent le nom d'*Arlequin*. Un homme plus âgé & plus grave s'avança bientôt ſur la côte, & s'adreſſant à ceux du bateau, il leur demanda qui ils étoient & d'où ils venoient. Tupia, qui entendoit le langage de ces Inſulaires, répondit que les Anglois venoient de *Taiti*. Les trois Indiens marcherent alors paiſiblement le long du rivage, juſqu'à un banc de rochers, ſur lequel un petit nombre de leurs compatriotes étoit raſſemblé : ils s'y arrêterent, &, après avoir conféré quelques minutes entr'eux, ils ſe mirent tous à prier d'une voix très-forte ; Tupia, qui répondoit, aſſura aux Anglois qu'ils n'étoient pas leurs amis. Quand leur prière fut faite on leur dit que s'ils vouloient mettre bas leurs lances & leurs maſſues, dont quelques-uns étoient armés, on iroit à terre & on acheteroit ce qu'ils voudroient apporter. Ils y conſentirent, pourvu que les Anglois quitâſſent leurs fuſils; ce que ceux-ci ne voulurent pas, parce que les Inſulaires les ſurpaſſoient de beaucoup en nombre. La négociation ſembla finir ici; mais bientôt les Indiens ſe haſarderent à aller plus près du bateau, & ils en approcherent aſſez pour faire des échanges. Ils vendirent tranquillement une petite quantité de leurs étoffes & quelques-unes de leurs armes : ils dirent, que ſi les Anglois vouloient avoir des proviſions, il falloit qu'ils paſſaſſent à travers d'un canal étroit & débarquaſſant à terre. Les Anglois, exami-

nant toutes les circonſtances, ne crurent pas qu'il fût prudent de former cette entrepriſe ; ils quitterent les Indiens.

La baye, dans laquelle entra le bateau ; eſt ſituée ſur la côte occidentale de l'Iſle ; le fond eſt de roches ; mais l'eau y eſt ordinairement ſi claire, qu'on voit dans la mer, à vingt-cinq braſſes de profondeur, c'eſt-à-dire, à cent cinquante pieds.

ARTICLE XXII.

Différentes Iſles découvertes par M. de Bougainville depuis ſon départ du détroit de Magellan.

Les quatre Facardins.

AU Sud-Sud-Eſt, cinq dégrés Eſt d'une petite Iſle, à quatre lieues dans l'Oueſt, ſe trouvent quatre iſlots, que M. de Bougainville a nommé *les quatre Facardins*. Cette Iſle eſt bordée d'une plage de ſable unie, & tout l'intérieur eſt couvert de bois touffus.

Iſle des Lanciers.

M. de Bougainville la nomme l'*Iſle des Lanciers* : elle eſt remplie de cocotiers, qui offrent par-tout leurs fruits & leur ombre ſur un gazon émaillé de fleurs : des millions d'oiſeaux voltigent autour du rivage, & ſemblent annoncer une côte poiſſonneuſe. L'on n'y trouve point d'anſe, pas la moindre *crique* qui puiſſe ſervir d'abri aux vaiſſeaux, & rompre la lame qui eſt très-forte.

Ses Habitans.

Cette Iſle, quoique très-petite, eſt habitée : les Inſulaires ſont fort grands & d'une couleur bronzée ; ils ſont nuds,

& ont pour armes de longues piques.

A peu de distance de cette Isle l'on trouve une terre qui s'étend depuis le Nord-Est-quart-Nord, jusqu'au Nord-Oueſt, & l'on apperçoit des brisans le long de cette côte, qui paroît très-basse & couverte d'arbres. Cette Isle n'est formée que par deux langues de terre fort étroites, qui se rejoignent dans la partie du Nord-Oueſt, & laissent une ouverture au Sud-Est entre leur pointe. Le milieu de cette Isle est occupé par la mer dans toute sa longueur, qui est de dix à douze lieues Sud-Est & Nord-Oueſt; de manière que la terre présente une espèce de fer-à-cheval très-allongé, dont l'ouverture est au Sud-Est. Isle de la Harpe.

Les deux langues de terre ont si peu de largeur, qu'on apperçoit la mer au de-là de celle du Nord : elles ne paroissent être composées que par des dunes de sable, entre-coupées de terrains bas, dénués d'arbres & de verdure. Les dunes plus élevées sont couvertes de cocotiers & d'autres arbres plus petits & très-touffus. On voit dans l'espèce de lac que cette Isle embrasse, des sauvages nuds qui naviguent avec des pirogues, dont les unes sont à la voile, les autres avec des pagayes : ces Insulaires ont aussi pour armes de longues lances. M. de Bougainville, qui la nomme l'*Isle de la Harpe*, ne put y aborder; ses habitans lui parurent être grands & bien proportionnés.

Que peut-on penser de ces Insulaires, s'ils vivent sans inquiétude sur ces bandes de sable qu'un ouragan peut ensevelir d'un

moment à l'autre dans les eaux ? Eſt-ce le courage ou l'inſenſibilité qui les fait reſter tranquilles au milieu d'un danger ſi éminent ? Mais cette terre ſi extraordinaire eſt-elle naiſſante, eſt-elle en ruine ? Comment eſt-elle peuplée ?

Archipel dangereux.

A ſept ou huit lieues de cette terre on voit une Iſle très-baſſe qui s'étend du Sud-Eſt au Nord-Eſt, dans une étendue d'environ vingt-quatre milles. A peu de diſtance on trouve d'autres Iſles baſſes & en partie noyées : M. de Bougainville en examina quatre, toutes de la même nature, toutes inabordables, elles ne méritoient pas qu'il perdît ſon tems à les viſiter. Il nomma l'*Archipel dangereux* ces amas d'Iſles, dont il en a vu onze qui font vraiſemblablement partie d'un plus grand nombre. Cet Auteur dit que la navigation eſt extrêmement périlleuſe au milieu de ces terres baſſes, hériſſées de briſans & ſemées d'écueils, où il convient d'uſer, la nuit ſur-tout, des plus grandes précautions.

Le Boudoir ou le pic de la Boudeuſe.

Dans le Nord-Nord-Eſt on apperçoit une montagne haute & fort eſcarpée, qui paroît iſolée dans la mer. M. de Bougainville nomma cette montagne le *Boudoir* ou le *pic de la Boudeuſe*. A peu de diſtance de là l'on découvre l'Iſle de Taiti, dont nous avons donné la deſcription plus haut.

Après dix à onze jours de ſéjour à Taiti, M. de Bougainville mit à la voile. A environ dix lieues dans le Nord-Eſt-quart-Nord de la pointe ſeptentrionale de cette Iſle, il apperçut une terre ſous le vent qui paroiſſoit former trois Iſles, &

qui n'en étoit qu'une ſeule, dont les ſommets avoient paru iſolés dans l'éloignement. Par-deſſus cette nouvelle terre on en voit une plus éloignée, qu'on nomme l'*Iſle d'Oumaitia*; elle eſt d'une hauteur médiocre; on peut l'appercevoir en mer de huit à dix lieues: elle eſt habitée. Oumaitia.

M. de Bougainville obſerve que les habitans des Iſles de l'Océan pacifique communiquent entr'eux, même à des diſtances conſidérables. Dans un moment où le ciel étoit ſans nuages, & les étoiles étincelantes, Aotourou, ce Taitien qu'il amenoit avec lui, après les avoir attentivement conſidérées, lui fit remarquer l'étoile brillante qui eſt dans l'épaule d'Orion, diſant que c'étoit ſur elle qu'il falloit qu'il dirigeât ſa courſe, & que dans deux jours on trouveroit une terre abondante, qu'il connoiſſoit, & où il avoit des amis. M. de Bougainville crut même comprendre, par ſes geſtes, qu'il y avoit un enfant. Cet Indien voyant que le vaiſſeau ne ſe dérangeoit point de ſa route, répéta pluſieurs fois qu'on y trouveroit des cocos, des bananes, des poules, des cochons, & ſur-tout des femmes, que, par des geſtes très-expreſſifs, il dépeignit fort complaiſantes. Ce Taitien nomma en ſa langue, ſans héſiter, la plupart des étoiles brillantes qu'on lui montroit, & depuis M. de Bougainville a eu la certitude qu'il connoiſſoit parfaitement les phaſes de la lune & les divers pronoſtics qui avertiſſent ſouvent en mer des changemens qu'on doit avoir dans le tems. Une des opinions des Taitiens qu'Ao-

tourou a clairement fait connoître ; c'eſt qu'ils croyent poſitivement que le ſoleil & la lune ſont habités.

Tandis que les François étoient entre les grandes Cyclades, quelques affaires ayant appellé M. de Bougainville à bord du vaiſſeau l'Etoile, il eut occaſion d'y vérifier un fait aſſez ſingulier : le voici. Depuis quelques-tems il couroit un bruit dans les deux navires, que le Domeſtique de M. de Commerçon, nommé *Barré*, étoit une femme. Sa ſtructure, le ſon de ſa voix, ſon menton ſans barbe, ſon attention ſcrupuleuſe à ne jamais changer de linge, ni faire ſes néceſſités devant qui que ce fût ; pluſieurs autres indices avoient fait naître & accréditer ce ſoupçon ; cependant il étoit bien difficile de reconnoître une femme dans ce *Barré*, valet infatigable, botaniſte déja fort exercé, qu'on avoit vu ſuivre ſon maître dans toutes ſes herboriſations, au milieu des neiges & ſur les monts glacés du détroit de Magellan, & porter dans ces marches pénibles les proviſions de bouche, les armes & les cahiers de plantes, avec un courage & une force qui lui avoient mérité du Naturaliſte le ſurnom de ſa bête de ſomme. Une ſcène qui ſe paſſa à Taiti changea le ſoupçon en certitude. M. de Commerçon y deſcendit pour herboriſer : à peine *Barré*, qui le ſuivoit avec les cahiers ſous ſon bras, eut mis pied à terre, que les Taitiens l'entourerent, crierent, c'eſt une femme, & voulurent lui faire les honneurs de l'Iſle. Le Chevalier de Bourmend qui étoit de garde à terre fut obligé

d'aller à ſon ſecours & de l'eſcorter juſqu'au bateau. Depuis ce tems il a été difficile d'empêcher que les matelots n'allarmaſſent quelquefois ſa pudeur. Quand M. de Bougainville fut à bord de l'Etoile, *Barré*, les yeux baignés de larmes lui avoua ſon ſexe, & lui dit qu'à Rochefort elle avoit trompé ſon maître en ſe préſentant à lui ſous des habits d'homme, au moment même de ſon embarquement ; qu'elle avoit déja ſervi comme laquais un Genevois à Paris ; que née en Bourgogne, & orpheline, la perte d'un procès l'avoit réduite à la miſere & lui avoit fait prendre le parti de déguiſer ſon ſexe ; qu'au reſte elle ſavoit en s'embarquant qu'il s'agiſſoit de faire le tour du Monde, que ce voyage avoit piqué ſa curioſité. M. de Bougainville dit qu'il lui doit la juſtice de croire qu'elle s'eſt toujours conduite à bord avec la plus ſcrupuleuſe ſageſſe ; que cette fille n'eſt ni laide ni jolie, & qu'elle n'avoit alors que vingt-ſix à vingt-ſept ans.

Nous avons diviſé les terres auſtrales en trois parties, l'Auſtralaſie, la Polynéſie & les Terres Magellaniques ; cette dernière contient les Iſles des Etats & de Feu, &c. Comme nous en avons donné la deſcription dans ce même volume, page 291 & ſuivantes, nous y renvoyons le Lecteur. Quelques-uns nous blâmeront peut-être de n'avoir pas attendu à donner cette deſcription dans cet endroit-ci ; mais cet ouvrage ne devant être lu que quand on a les cartes géographiques ſous les yeux, nous avons ſenti que nous devions en

parler, après avoir fait connoître la pointe de l'Amérique méridionale, & que cette marche étoit beaucoup plus ſimple. On ne peut cependant douter qu'il ne ſe trouve beaucoup d'Iſles, peut-être même très-conſidérables, au Sud des terres de Feu & des Etats; mais juſqu'à préſent les Voyageurs n'en ont point parlé. Nous finirons donc ici notre deſcription de l'Amérique & de toutes les terres que nous avons miſes ſous le nom d'*Hiſtoire des Américains.*

Fin du quatrième & dernier Volume de l'Hiſtoire des Américains.

G 12705

TABLE
DES CHAPITRES
ET DES ARTICLES

Contenus dans ce quatrième Volume de l'Hiſtoire des Américains, & qui indiquent les principales Matières.

ARTICLE II. *Côte Orientale du Bréſil.* page 5
§. I. *Capitaine de Rio Grande.* ibid.
§. II. *Capitaine de Paraïba.* 7
§. III. *Capitainie de Tamaraca* ou *Itamaraca.* 8
§. IV. *Capitainie de Fernambuc.* ibid.
§. V. *Capitainie de Seregipé.* 11
§. VI. *Capitainie de Bathia*, ou *de la Baie de tous les Saints.* 12
§. VII. *Capitainie d'Ilheos.* 15
§. VIII. *Capitainie de Porto Seguro.* 17
§. IX. *Capitainie de Spiritu Santo.* 19
ART. III. *Côte Méridionale du Bréſil.* 21
§. I. *Capitainie de Rio Janeiro.* 22
§. II. *Capitainie de Saint Vincent.* 24
§. III. *Capitainie Del Rey.* 28
ART. IV. *Différentes Nations Indiennes qui habitent le Bréſil.* 30
§. I. *Religion des Braſiliens.* 42
§. II. *Mariages des Braſiliens.* 46
§. III. *Éducation des Braſiliens.* 48
§. IV. *Parure & Ajuſtement des Braſiliens.* 49

§. V. *Occupation des femmes du Bréſil.* 52
§. VI. *Nourriture des Braſiliens.* 53
§. VII. *Leurs Guerres.* 55
§. VIII. *Humanité des Braſiliens pour les Etrangers.* 63
§. IX. *Maladies, Remèdes des Braſiliens.* 65
§. X. *Conſtitutions des Braſiliens.* 66
ART. V. *Hiſtoire Naturelle du Bréſil.* 67
§. I. *Quadrupedes.* ibid.
§. II. *Reptiles du Bréſil.* 74
§. III. *Inſectes.* 78
§. IV. *Oiſeaux.* ibid.
§. V. *Poiſſons.* 84
§. VI. *Coquillages.* 88
§. VII. *Oiſeaux Marins.* 89
§. VIII. *Poiſſons des Fleuves du Bréſil.* 91
§. IX. *Animaux tranſportés au Bréſil.* 93
§. X. *Arbres & Plantes du Bréſil* 94
§. XI. *Herbes & Plantes du Bréſil.* 104
§. XII. *Productions naturelles de l'Iſle de Marannon*, ou *Maragnhan.* 112
§. XIII. *Oiſeaux de la même Iſle.* 114
ART. VI. *Etabliſſement des Portugais au Bréſil.* 115
§. I. *Etabliſſement des François au Bréſil.* 119
§. II. *Voyages & Etabliſſemens des Hollandois au Bréſil.* 128

CHAPITRE IV.

Poſition & Deſcription de la Guyane. 149
ART. I. *Guyane Eſpagnole.* 150
ART. II. *Guyane Françoiſe.* 151
§. I. *Propriétés de l'Iſle de Cayenne.* 156
§. II. *Plantes de Cayenne.* 157

§. III. *Climat de l'Iſle.* 158
§. IV. *Maladies auxquelles les Habitans de Cayenne ſont ſujets.* 159
§. V. *Productions de l'Iſle de Cayenne.* 162
§. VI. *Animaux de l'Iſle de Cayenne.* 164
§. VII. *Iſles voiſines de Cayenne.* 166
ART. III. *Guyane Hollandoiſe.* ibid.
§. I. *Inſectes de Surinam.* 167
ART. IV. *Guyane Portugaiſe.* 197
§. I. *Différentes Nations d'Indiens qui habitent la Guyane.* 198
§. II. *Habillemens des Indiens de Cayenne.* 199
§. III. *Leur induſtrie ; leurs uſages.* 200
§. IV. *Leur Religion.* 201
§. V. *Création ſingulière de leurs Capitaines.* ibid.
§. VI. *Manière de créer les Médecins.* 205
ART. V. *Comment les Européens ont découvert la Guyane.* 207

CHAPITRE V.

ART. I. *Terre Magellanique.* 234
§. I. *Habitans de la Terre Magellanique.* ibid.
§. II. *Animaux de la Terre Magellanique.* 243
§. III. *Arbres & Plantes de la Terre Magellanique.* 248
§. IV. *Poiſſons, Coquillages.* 249
§. V. *Deſcription des Détroits Magellan & le Maire.* 250
§. VI. *Les Eſpagnols forment un établiſſement ſur le Détroit de Magellan, & l'abandonnent.* 262

CHAPITRE VI.

Iſles de l'Amérique Méridionale. 265
ART. I. *Isle Sainte-Catherine.* ibid.
ART. II. *Isle Sébaldes.* 267
ART. III. *Isles Malouines, nommées par quelques Voyageurs* Iſles d'Anican. *Les Anglois les appellent* Iſles Falklan. 268
§. I. *Leur poſition & leur deſcription géographique.* ibid.
§. II. *Terrain.* 269
§. III. *Plantes.* 270
§. IV. *Fruits.* 272
§. V. *Fleurs.* 273
§. VI. *Plantes Marines.* 274
§. VII. *Coquilles.* ibid.
§. VIII. *Animaux.* 275
§. IX. *Poiſſons.* 281
§. X. *Cruſtacées.* 282
§. XI. *Climat, Vents, Marées.* ibid.
§. XII. *Comment ces Isles ont été découvertes, & par qui elles ſont habitées.* 285
ART. IV. *Terre de Feu.* 291
ART. V. *Terre ou Isle des Etats.* 292
ART. VI. *Isles de la Mer du Sud.* 295
ART. VII. *Isles Chonos.* ibid.
ART. VIII. *Isle Sainte-Marie & Mocha.* 297
ART. XI. *Isle de Jouan Fernandès.* 299
ART. X. *Isles Maſſa-Fuero, S. Ambroiſe, & S. Felix.* 308
ART. XI. *Isle Gorgone.* 309
ART. XII. *Isles Gallapagos.* 310
ART. XIII. *Isle des Cocos.* 312
ART. XIV. *Isle Quibo.* 313

TERRES AUSTRALES. 316

CHAPITRE I.

Auſtralaſie. 318
ART. I. *La Nouvelle Hollande.* ibid.
ART. II. *Isles Palaos, ou Nouvelles Philippines.* 324

CHAPITRE II.

La Polynéſie. 384
ART. I. *Isles des Jardins, des Rois & des Barbus.* ibid.
ART. II. *Isle de Taumaco ou Taumago.* 350
ART. II. bis. *Isle de Salomon.* 355
§. I. *L'Isle Yſabelle.* 357
§. II. *Guadalcanal.* 358
§. III. *Isles Saint-Pierre & Sainte-Madeleine.* 359
§. IV. *La Dominique.* ibid.
§. V. *Isle Chriſtine.* 360
§. VI. *Isle Saint-Bernard.* 365
§. VII. *Isle Solitaire.* 366
§. VIII. *Isle Sainte-Croix.* ibid.
§. IX. *Autres Isles ſans nom.* 373
§. X. *Continuation du voyage des Eſpagnols.* 375
ART. IV. *Isles de Rotterdam & d'Amſterdam.* 378
ART. V. *Isles Saint-Bernard.* 379
ART. VI. *Isle de la Belle-Nation.* 384
ART. VII. *Isles Waterlandt, des Mouches, Sans-fonds.* 389

ART. VIII. *Isles des Chiens, & Pernicieuſes.* 394
ART. IX. *Isles Labyrinthe.* 396
ART. X. *Isles Bauman.* 400
ART. XI. *Isles de Hoorn.* 402
ART. XII. *Isles Vertes.* 419
ART. XIII. *Isle de Pâques.* 421
ART. XIV. *Isles Veſpera & Aurore.* 428
ART. XV. *Isles ſans nom.* ibid.
ART. XVI. *Isles découvertes par M. de Bougainville.* 431
ART. XVII. *Isles de la Louiſiade.* 439
ART. XVIII. *Addition à la deſcription de la Nouvelle Zélande, que l'on trouve dans le quatrième volume de cet Ouvrage.* 447
ART. XIX. *Seconde addition à la Nouvelle Hollande.* 482
EXTRAIT *d'une Diſſertation ſur la poſſibilité d'un Paſſage de la Mer du Nord ou Océan Atlantique dans la Mer du Sud ou Pacifique, par les Mers ſeptentrionales.* 506
VOCABULAIRES tirés des langues barbares de divers Peuples Auſtraux. 537
Des Isles Salomon. ibid.
Des Isles Cocos. ibid.
Des la Nouvelle Guinée. 539
De l'Isle Moyſe. 541
De l'Isle Moa, près des côtes de la Nouvelle Bretagne. ibid.
VOCABULAIRE de l'Isle Taiti. 542
REMARQUES ſur les Isles de la Mer Pacifique. 549
ART. XX. *Isle Taiti*, ou, *ſelon les Anglois, Otahiti.* 550
ART. XXI. *Isles qui ſe trouvent aux environs de Taiti.* 615

DES CHAPITRES. 655
§. I. *Isle Huaheine.* ibid.
§. II. *Isle Ulietea.* 621
§. III. *Petites Isles & Islots.* 632
§. IV. *Isle d'Oheteroa.* 635
ART. XXII. *Différentes Isles découvertes par M. de Bougainville depuis ſon départ du détroit de Magellan.* 642

Fin de la Table du quatrième vol. de l'Hiſtoire des Américains.

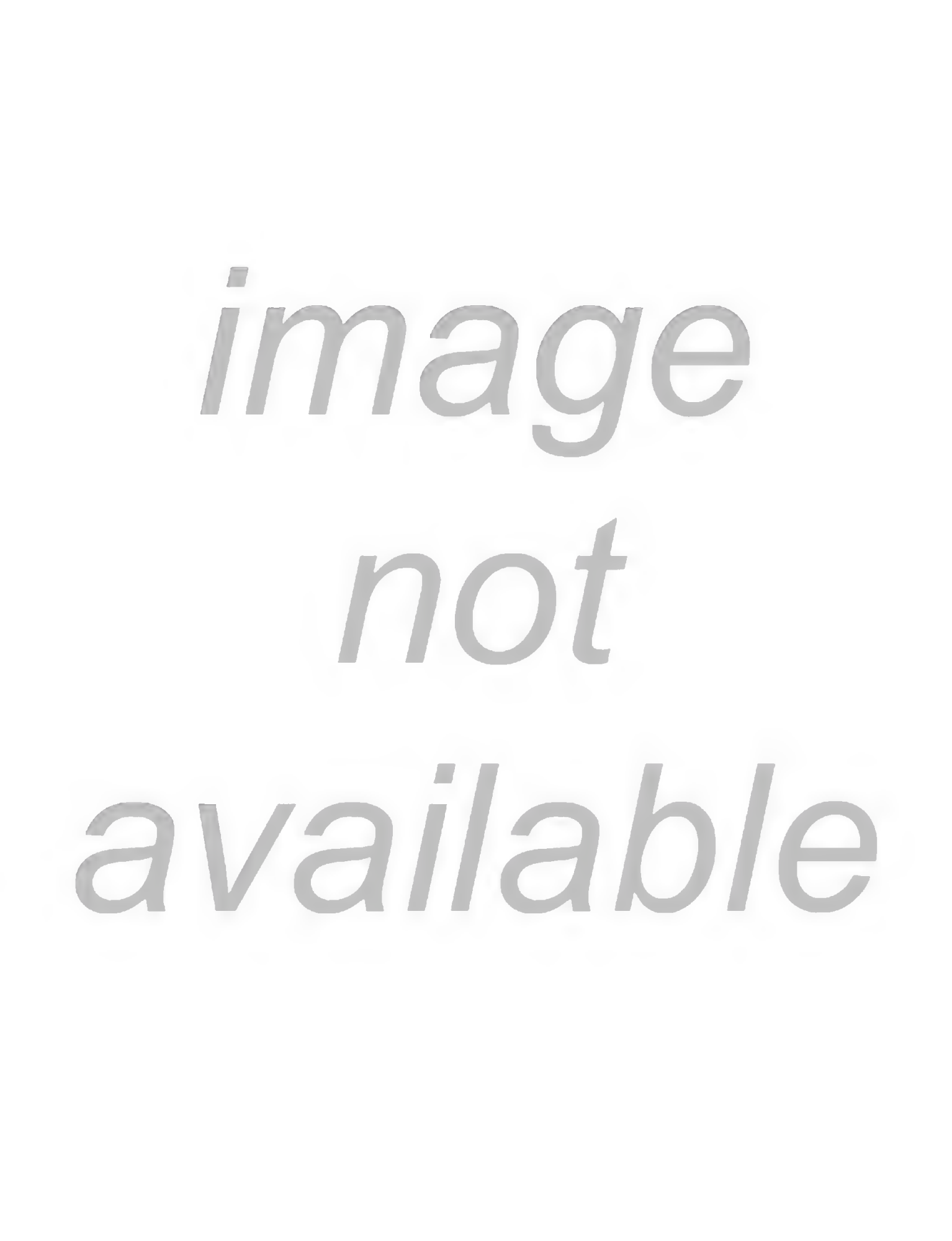
image
not
available